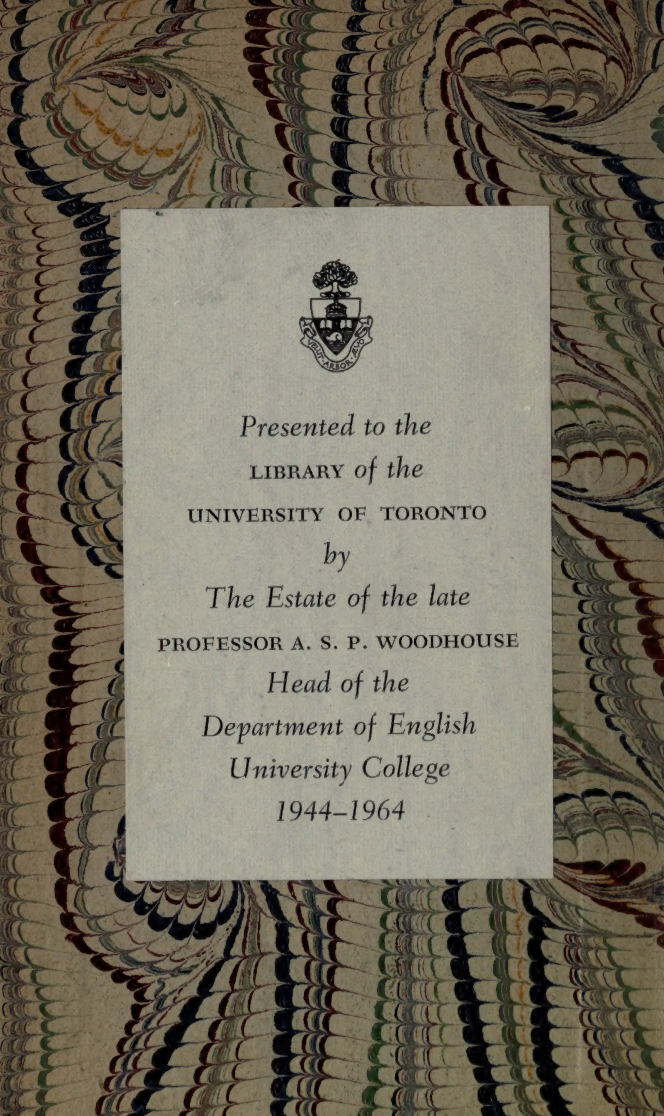








CHOIX

DE

LETTRES DU XVIIIE SIÈCLE

OUVRAGES DE M. G. LANSON

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Choix de Lettres du XVII° siècle, publiées avec une introduction, des notices et des notes, 8° édition. Un vol. in-16, cartonné. . 2 fr. 50

Conseils sur l'art d'écrire. Principes de composition et de style à l'usage des élèves des lycées et collèges et de l'Enseignement primaire supérieur, 6° édition. Un vol. in-16, cartonné . . . . 2 fr. 50

Principes de composition et de style. Édition à l'usage des jeunes filles des *Conseils sur l'art d'écrire*. 3° édition. Un vol. in-16, cartonné . . . . 2 fr. 50

Études pratiques de composition française, sujets préparés et commentés pour servir de compléments aux *Principes de composition et de style* et aux *Conseils sur l'art d'écrire*, 5° édition. Un vol. in-16, cartonné . . . . 2 fr.

Histoire de la Littérature française, des origines à nos jours. 10° édition revue et corrigée. Un fort vol. in-16, broché . . . . 4 fr.
Le même ouvrage, cartonnage toile. . . . . 4 fr. 50

Racine. Théâtre choisi, texte conforme à celui de l'édition des *Grands Écrivains de la France*, avec introduction, notices et notes. Un vol. petit in-16 cartonné. . . . . 3 fr.

— *Andromaque*. — *Athalie*. — *Britannicus*. — *Esther*. — *Iphigénie*. — *Les Plaideurs*.—*Mithridate*. Chaque pièce sép., petit in-16, cart. 1 fr.

Boileau. *Collection des Grands Écrivains français*. Un vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Corneille. *Collection des Grands Écrivains français*. Un volume in-16, broché. . . . . 2 fr.

Voltaire. *Collection des Grands Écrivains français*. Un vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante (ouvrage couronné par l'Académie française). 2° édit. Un vol. in-8, broché. 6 fr.

64095. — Paris, Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

CHOIX
DE
LETTRES DU XVIIIe SIÈCLE

PUBLIÉES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

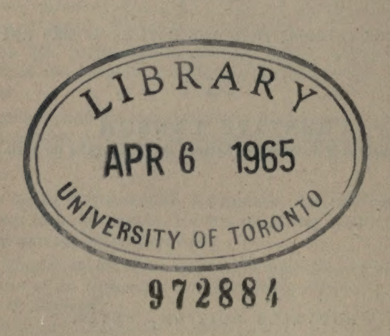
PAR

GUSTAVE LANSON
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

NOUVELLE ÉDITION, REVUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909


LIBRARY
APR 6 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

INTRODUCTION

On trouvera dans l'*Introduction* aux *Lettres du* XVIIe *siècle*[1] des réflexions sur le style épistolaire, et une étude sur l'histoire et sur l'importance du genre. Il me suffira ici d'y renvoyer; et sans revenir sur les généralités, je me bornerai à indiquer en quelques mots les principaux caractères que présente l'ensemble des correspondances du siècle dernier.

Si peu que le lecteur soit au courant de l'histoire politique et littéraire du XVIIIe siècle, il n'aura pas de peine à découvrir, même dans ce choix nécessairement incomplet, le mouvement d'idées qui prépara de loin et amena enfin la Révolution française. On concevra aisément que je n'aie pas toujours donné les pages qui caractérisent le mieux l'esprit de nos philosophes et de la société qu'ils avaient imbue de leurs maximes: l'avantage du XVIIe siècle, c'est qu'on n'y sort guère du bon sens et de la mesure que par des emportements de foi, pour se précipiter dans le mysticisme ou dans l'ascétisme. Ces excès-là n'ont rien de dangereux, surtout aujourd'hui : et quand on rencontre des lettres qui nous éclairent le fond des cœurs du XVIIe siècle, et nous indiquent la qualité ou la force du ressort religieux en ce temps-là, il ne se trouve point de considération morale qui aille contre l'intérêt historique ou psychologique, et qui fasse bannir ces pièces d'un ouvrage d'éducation. Il n'en est pas de même du XVIIIe siècle : et l'on ne saurait mettre sous les yeux des jeunes gens tous les textes qui donnent la mesure exacte de l'âme du XVIIIe siècle. Cependant, malgré la discrétion qui est imposée sur ces matières, on verra facilement, par les extraits d'assez nombreuses correspondances,

1. *Choix de Lettres du* XVIIe *siècle*, par G. Lanson, Hachette et Cie, 1 vol. in-16.

quel a été le succès de la propagande philosophique, la diffusion des idées nouvelles à travers toutes les classes, l'esprit d'examen et d'indépendance répandu partout, depuis la comtesse d'Egmont jusqu'à Mlle Phlipon. Tout ce qui liait et soutenait l'ancien régime et l'ancienne société se dissout et se détache peu à peu : la foi monarchique s'en va dans la haine du despotisme et dans le mépris des personnes royales; la règle morale, l'idée du devoir cèdent la place à la vague sympathie et à la sensibilité bienfaisante; le sentiment religieux s'oblitère, et les plus charmantes, les plus sensées, les meilleures femmes du siècle n'ont pas un mot, pas une pensée pour Dieu. Toutes les pensées de tous et de toutes sont bornées à la terre, et Voltaire en vérité est encore un des moins irréligieux du temps : au moins est-il préoccupé de Dieu et d'un certain *au delà*.

A mesure qu'avancera le siècle, la passion remplacera la raillerie, et le scepticisme se transformera en enthousiasme : n'attendant plus rien d'une autre vie, on voudra arranger celle-ci le plus commodément possible. On ne rêvera plus que réformes sociales : la politique ne sera plus une matière à épigrammes ou à couplets. Les femmes auront des indignations éloquentes contre le coup d'État Maupeou, des admirations enflammées pour la liberté anglaise et la république américaine. L'aristocratie française se désarmera ainsi par son adhésion aux principes qui devaient la détruire avec tout l'édifice social. C'était elle qui avait préparé le terrain, miné à l'avance tous les obstacles qui pouvaient arrêter les idées révolutionnaires : c'était elle qui avait applaudi aux coups portés par Voltaire, par Rousseau, par l'*Encyclopédie*, à la religion, à la monarchie. C'était d'elle plutôt que des livres mêmes que ces doctrines s'étaient infiltrées dans les classes populaires. Il fallut qu'elle fût battue pendant vingt ans par la révolution triomphante, pour se refaire une foi monarchique et religieuse.

Ce siècle de dissolution politique, religieuse et morale, qui fut pourtant compensée par l'acquisition et la diffusion de quelques grandes idées, bienfaisantes et fécondes, bases nécessaires de l'organisation future, ce siècle fut l'époque la plus brillante de la société française. Jamais la conversation ne fut plus étincelante : et cela se conçoit. La liberté effrénée que les esprits exerçaient comme le droit naturel de l'être pensant, l'absolue indépendance du jugement, la révolte universelle contre la tradition et l'autorité, la souveraineté de la raison individuelle,

et, sous le nom de raison, de la fantaisie et de la sensibilité individuelles, donnaient un intérêt bien vif à la conversation, dont le domaine était ainsi infiniment étendu : de la plus haute métaphysique aux scandales du jour, de la tragédie nouvelle aux théories économiques, l'esprit se promenait hardiment, effleurant tout et pénétrant tout, ayant droit de tout penser et de tout dire : la seule limite qui fût maintenue, et qui était celle de la politesse et des convenances, n'excluait aucune pensée : elle contraignait seulement l'expression à être toujours de bon goût, fine et spirituelle. Elle ajoutait à l'intérêt des choses la séduction encore plus puissante des tours et des mots.

Ces apparences brillantes avaient leurs revers. Si on lit au fond de ces âmes, tout enivrées d'esprit, et pour qui les plaisirs du monde et de la conversation semblent être le complet bonheur, on y découvre beaucoup de tristesse, de vide et d'ennui. Cela s'aperçoit moins chez les hommes que divertissent les affaires, et qui échappent par l'action aux inquiétudes intérieures. Mais les femmes, à qui l'action est interdite, et qui ne peuvent que jouer de leur esprit, se lassent et se dégoûtent à la fin de ce jeu, si brillant qu'il soit, et quels qu'y soient les succès d'amour-propre. Elles sentent l'inutilité, la vanité de leur agitation, de leur effervescence, et que toute cette dépense d'esprit, cette intensité d'activité intellectuelle, sont en pure perte et ne tendent à aucune fin. Avec la foi et avec le sentiment moral, elles ont perdu ce qui donnait un but et faisait trouver un intérêt à la vie, la source d'action intérieure, qui rend l'âme contente par la conscience de pouvoir produire des effets utiles; elles n'ont plus l'occupation qui suffit à remplir notre vie, celle qui consiste à perfectionner, à embellir notre être moral. Leur âme s'est desséchée dans le culte de l'esprit, dans la poursuite exclusive de jouissances et de succès intellectuels : elles ont anéanti en elle jusqu'à la faculté d'aimer, qui au moins occupe le cœur. Elles aspirent à retrouver le don d'aimer, sans y réussir toujours. Celles qui aiment, comme Mme de Choiseul toute dévouée à son mari, celles-ci se font avec cela du bonheur. Par l'exercice de la faculté d'aimer, cesse la solitude de l'âme, qui retombait sur elle-même dans une ennuyeuse et mortelle langueur; elle se tire de cette détresse morale, plus lourde à supporter que tous les maux effectifs, toutes les souffrances physiques.

Une tout autre considération vient à l'esprit quand on lit les lettres de ce monde spirituel : c'est qu'avec tout cet éclat, cette

verve, cette finesse d'épigrammes, cette chaleur de passion, cet art de conter et de causer, la langue manifestement se défait et se gâte. Le XVIIe siècle était moins brillant : il avait une langue plus solide et plus sûre. En avançant dans la lecture du présent recueil, on verra diminuer insensiblement la propriété exacte des termes, la sobriété, la clarté, la précision ; le style aura moins de tenue et d'unité. Une diversité bizarre et choquante, toutes sortes d'inégalités, de disparates, et, pour ainsi dire, d'intempérances se feront sentir. Toutes les qualités de l'esprit, toutes les beautés de l'éloquence se rencontreront encore, mais par échappées, et mêlées à leurs contraires. On passera de la platitude aux envolées lyriques, et de la conversation familière aux grands effets de la tribune. L'équilibre, l'harmonie, la mesure feront défaut. La notion de la langue, de son génie et du juste emploi des tours et des termes s'affaiblira. Philosophes, économistes, politiques, introduiront des façons de parler impropres et vagues, et les plus grands esprits envelopperont de jargon leurs vues de génie ou les noieront dans le fatras. Cependant là encore la perte ne sera pas sans compensation. Vous verrez, au milieu des débris du style oratoire, naître la langue pittoresque, pure notation des impressions physiques et des émotions esthétiques que détermine la perception du monde extérieur : prenez-y garde, l'avenir est là. Nos Français, si longtemps voués au raisonnement, à l'analyse, à l'abstraction, commencent à ouvrir les yeux sur la nature, à lui offrir tous leurs sens et toute leur âme.

Au reste, tant d'idées et tant de sensations nouvelles amuseront les contemporains, que la plupart ne remarqueront pas ce qui leur manque et ne regretteront pas ce qu'ils perdent. Jamais l'humanité ne s'est complu davantage dans une de ses formes passagères. Ce siècle, et surtout cette fin de siècle, laisse dans l'esprit des hommes qui lui survivent un souvenir enchanteur. « Qui n'a pas vécu avant 1789, disait Talleyrand, ne connaît pas la douceur de vivre. » Les étrangers sentaient et subissaient les séductions enivrantes de la société française, auxquelles s'ajoutait l'éclat de la littérature, la plus riche et la plus parfaite alors qu'il y eût en Europe. Aussi combien en venait-il à Paris, de ces étrangers, à qui le monde faisait accueil, qu'il grisait d'éloges et de succès, pour peu qu'ils eussent d'esprit, de grâce et de fantaisie, et qui s'en retournaient chez eux, à jamais conquis aux goûts, aux idées, à la langue de la France ! Et dans leur pays ils gardaient le souvenir des moments enchantés qu'ils avaient passés

chez nous, ils avaient les yeux fixés sur Paris, le cœur plein de regrets de n'y être plus et le désir d'y revenir, saisis de joie quand ils apprenaient qu'on y parlait d'eux et qu'on souhaitait de les revoir.

De cet empire universel exercé par l'esprit français, dérive un caractère sensible de la littérature du XVIIIe siècle, qui ne s'aperçoit nulle part mieux que dans les lettres. On a dit souvent et avec raison que la littérature de ce temps-là était cosmopolite. Cela n'est pas vrai seulement en ce sens que nos écrivains pensent et écrivent en vue de l'humanité, et que leur action s'étend hors des limites de la nation, sur tout le monde civilisé. Mais cela est vrai aussi parce que nos écrivains, en ce temps-là, ne sont pas tous des Français : parce que notre langue est non seulement parlée, mais écrite, et écrite en perfection, par des étrangers, parce que nous avons le droit de revendiquer comme nous appartenant par les idées, par le style, par la langue, une foule d'hommes de tous pays, et parfois des hommes que la politique séparait de nous et faisait nos ennemis. Cela apparaîtra dans ce recueil, où, à côté des grands écrivains et des femmes les plus distinguées de notre pays, on verra figurer un roi de Prusse, une impératrice de Russie, un roi de Suède, un roi de Pologne, une électrice de Saxe, un gentilhomme suédois, un abbé napolitain, un grand seigneur autrichien : et j'ai dû faire un choix, écarter plus d'un nom que j'aurais pu citer, comme la margrave de Baireuth, le comte de Creutz, le baron Scheffer, et bien d'autres, qui auraient pu nous fournir des pages vivement écrites. On le verra par ceux que j'ai admis, ces étrangers ont souvent manié notre langue excellemment; et l'un d'eux même doit compter pour un écrivain de race, presque pour un grand écrivain : c'est le roi de Prusse, Frédéric II.

Je ne sais, enfin, si les *Lettres* du XVIIIe siècle n'en découvrent pas la vraie grandeur mieux que tout autre ouvrage de ce temps. Il y a tant de réserves à faire sur Voltaire, sur Diderot, sur Jean-Jacques, sur tous les individus et sur toutes les œuvres que l'on considère isolément : combien y en a-t-il que la comparaison avec les écrivains et les œuvres de l'âge précédent n'écrase? A ne regarder que la littérature et les noms dont elle s'occupe, il est vrai, comme l'a dit M. Faguet dans la *Préface* de ses remarquables études, que le XVIIIe siècle s'exténue et s'amincit et paraît de moins en moins considérable entre le XVIIe et le XIXe siècle. Mais élargissez votre vue, considérez toute la société,

auteurs et public, voyez-les emportés tous d'un même élan vers la recherche de la vérité, de la justice et du bonheur; observez cette infinie curiosité, cette intensité de vie intellectuelle qui, de haut en bas, agitent et mettent en mouvement toutes les parties de ce monde-là, qui arrachent toutes les classes à l'apathie et à l'égoïsme; observez ce qu'il se mêle de généreuses aspirations à tant de légèreté, d'ignorance et d'illusion. Et vous ne douterez plus alors que le XVIIIe siècle soit un grand siècle. Or c'est dans les *Correspondances* intimes que l'on peut le mieux, par delà la littérature, atteindre la société, prendre le contact de ce public, inspirateur et disciple à la fois des écrivains, connaître cet état général des âmes, qui fait les livres, et que les livres font. Je n'ai pas dissimulé les misères, les faiblesses, les injustices, les lacunes du XVIIIe siècle : j'ai dit, à l'occasion, comment, dans son enthousiasme pour la moitié de vérité sur laquelle il posait les fondements de l'ordre nouveau, il a méconnu la vérité, l'utilité, l'efficacité de certains principes de l'âge précédent : et cependant j'ai la confiance que dans ce recueil, le XVIIIe siècle paraîtra grand. On y recevra, j'espère, l'impression de son activité, de sa fécondité. On y verra naître l'état moral et social — bon ou mauvais — où nous vivons, se former l'âme qui nous anime tous, quelles que soient nos opinions; on y verra surtout la France devenir le cerveau et le cœur de l'Europe, et sa pensée le ferment de la civilisation universelle. Il faut toujours en revenir là : c'est la plus réelle grandeur de notre XVIIIe siècle.

Si j'avais cru ne pouvoir m'astreindre, dans le recueil du XVIIe siècle, à ne donner que des lettres complètes, j'ai dû avoir bien moins de scrupules encore pour le XVIIIe siècle. Une qualité qui manque en effet alors à presque tous les auteurs de lettres (j'en excepte Voltaire et quelques autres), c'est la brièveté. Ce qu'ils jettent sur le papier au courant de la plume, prend volontiers les dimensions d'un volume, et je me serais réduit à ne prendre presque que le moins intéressant, si je n'avais voulu détacher souvent une page ou deux des longues brochures que Rousseau et surtout Diderot ont écrites sous le nom de lettres. Cette abondance se rencontre chez les hommes du monde et les femmes, et ce sont parfois des mémoires que le prince de Ligne et la comtesse d'Egmont adressent à leurs correspondants.

Je n'ai pas cru devoir, dans ce recueil, conserver l'orthographe ancienne. Je n'ai pas même gardé ici les imparfaits et autres syllabes en *oi* (pour *ai*) : la raison en est que Voltaire ayant réformé l'orthographe au milieu du siècle, et sa réforme n'ayant pas été universellement adoptée d'abord, je n'aurais pu garder l'unité d'orthographe d'un bout à l'autre de ce recueil, et le mélange des formes en *oi* et des formes en *ai* eût créé une confusion choquante. J'ai donc, dès la première page et pour tous les écrivains, adopté les formes en *ai*. Il ne restera ici qu'un vestige et qu'un signe de l'orthographe ancienne, qui suffira pour conserver à ces lettres comme un léger parfum du temps passé : c'est la suppression du *t* dans certains pluriels (*ans* et *ens*), suppression qui n'est pas du reste sans exemple même aujourd'hui, et que maintient encore dans certaines publications le respect des traditions de l'ancienne langue.

Je dois beaucoup, pour la correction de cette nouvelle édition, à M. J. Haust, professeur à l'Athénée royal de Liège, qui m'a envoyé de nombreuses et utiles observations. Je ne puis mettre à profit le minutieux examen qu'il a fait de ce livre sans lui témoigner ici toute ma reconnaissance.

CHOIX

DE

LETTRES DU XVIIIE SIÈCLE

MADAME DE SIMIANE[1]

PAULINE DE GRIGNAN

1674-1737

Les lettres de Mme de Simiane ne répondent pas tout à fait à l'idée que Mme de Sévigné nous donne de sa petite-fille, ce n'est pas *cet esprit qui dérobait tout*, ni cet attrait irrésistible *qui eût brûlé le monde*. Mais aussi faut-il songer qu'elle les écrivit dans sa vieillesse, et ce qu'elle avait perdu de grâce et d'éclat, elle le compensait par la solidité, par la bonté, par une élégance naturelle et sans étude.

Mme de Simiane vécut paisiblement dans sa province, reine d'un salon où se rassemblèrent la meilleure noblesse du pays, les magistrats du Parlement d'Aix et les académiciens de Marseille. Ruinée par des procès, elle avait un train médiocre. Elle était dévote et janséniste, un peu inégale d'humeur, paraît-il, mais très attachée à ses amis et leur inspirant un entier dévouement. L'édition des lettres de sa grand'mère, que le chevalier de Perrin donna avec son consentement et avec son concours, fit le tourment de ses dernières années. A peine eut-elle remis les manuscrits qu'elle en eut regret. La liberté de ton de Mme de Sévigné l'effarouchait, et elle obligea le chevalier à faire toute sorte de retranchements et de corrections.

1. *Lettres de Mme de Sévigné*, Collection des Grands Écrivains, Hachette, in-8, t. XI. — J'ai mis à profit cette excellente édition pour la rédaction des notes et de la notice.

I. — SUR LES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

A MONSIEUR DE BUSSY[1].

Ce n'est point ici une lettre, mon cher cousin, ne la lisez pas sur ce pied-là : à Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie[2]! Regardez plutôt ceci, si vous voulez, comme une préface; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle-ci.

Il n'est pourtant point question d'

> Un auteur à genoux dans une humble préface,
> Au lecteur qu'il *ennuie qui doit* demander grâce[3] :

je ne m'attends qu'à des remerciemens. Vous savez, mon cher cousin, ou si c'est à un lecteur indifférent à qui je parle[4], il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle l'a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains que les siennes. Son style négligé et sans liaisons est cependant si agréable et si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde qui en feront la lecture.

Un agrément qui serait à désirer à ces lettres, c'est la clef de mille choses qui se sont dites ou passées entre elles ou devant elles[5] qui empêcherait que rien n'en échappât :

1. Il s'agit, selon toute apparence, du second fils de Bussy-Rabutin, né en 1664, qui fut évêque de Luçon, académicien, et qui mourut en 1736. — Cette lettre fut publiée dans les éditions des *Lettres de Mme de Sévigné* qui furent imprimées en 1726 à Rouen et à la Haye. L'édition de Perrin, donnée avec l'assentiment de Mme de Simiane, ne parut qu'en 1734-1737.

2. Elle lui envoyait un recueil de 137 lettres, sur lequel M. Capmas conjecture que l'édition de Rouen (1726) a été faite.

3. Boileau (sat. IX, v. 187-188) a dit : « Un auteur, à genoux, dans une humble préface, || Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce. »

4. Pléonasme assez commun au XVIIe s. « C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler. » (Boileau, Sat. IX, v. 1.)

5. Entre Mme de Sévigné et sa fille.

je ne l'ai point trouvée : cependant un lecteur intelligent et attentif remédie à tout cela et y trouve du sens de reste pour s'en contenter.

Comme ces lettres n'étaient écrites que pour ces deux aimables personnes, elles ne déguisaient par aucun chiffre ni par aucun nom emprunté ce qu'elles voulaient s'apprendre : et comme elles ne trouvaient dans toutes les actions du Roi que de la grandeur et de la justice, elles en parlaient sans crainte que leurs lettres fussent interceptées.

Quoique le style de ces lettres soit d'un tour aisé, naturel et simple en apparence, il ne laisse pas d'être assez figuré pour exiger du lecteur bien de l'attention pour le suivre et pour l'entendre.

Ces lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raisonnemens si justes et sensés, avec tant d'art et d'agrément, que leur lecture ne peut être que très-utile aux jeunes personnes et à tout le monde.

Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher cousin, et qui doit rester sous le secret parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie, et j'y ai bien du regret. Cependant voici cent trente-sept lettres que je vous ai triées, et dont j'espère que la lecture vous donnera bien du plaisir ; en ce cas, je plaindrai[1] si peu les veilles que j'y ai employées, que je continuerai à vous en chercher d'autres[2]. Mais si j'étais assez heureuse pour y pouvoir joindre les réponses de ma mère, n'en seriez-vous pas bien content, mon cher cousin, et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à desirer?

1. *Plaindre* avait autrefois le sens de *regretter*, et de là par extension *épargner*. *ménager*.

2. Elles sont perdues aujourd'hui. Le chevalier de Perrin, dans son édition de 1754. accuse Mme de Simiane de les avoir détruites elle-même en 1734.

2. — IDÉE D'UN HOMME HEUREUX

A MONSIEUR D'HÉRICOURT[1].

Du 16 mars 1732

M. de Bandol est arrivé en bonne santé à Paris, non sans encombre[2] : sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu ! qu'un petit gentilhomme à lièvre[3] est heureux dans sa gentilhommière ! Rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence ; il est sans passion et sans ennui ; il n'a besoin que de ses guêtres, elles font tout son équipage ; quand elles se rompent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à Monsieur le Grand Prieur[4] ! Je vous prie de lui faire valoir que malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible forestier, je l'aime encore davantage dans ce moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

1. M. d'Héricourt, intendant de la marine à Marseille, puis à Toulon, était nevéu de M. de Valincourt, l'ami de Racine et de Boileau.

2. François de Boyer de Foresta, seigneur de Bandol, président à mortier au Parlement de Provence.

3. Dont la vie se passe à chasser le lièvre.

4. Il était fils du Régent, et fut connu d'abord sous le nom de chevalier d'Orléans; il succéda en 1719 au grand prieur de Vendôme et mourut en 1748.

3. — SUR LA SENSIBILITÉ

A MONSIEUR D'HÉRICOURT.

Du 30 novembre 1732.

Que vous dirais-je de notre cher Ligondès[1], sinon que nous l'aimons tendrement, que nous le regrettons au delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant que de penser que vous le connaîtrez bien, que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle? L'âge ne fait rien à l'affaire; ses bonnes qualités ont soixante ans; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachemens sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a longtemps. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts, mon sauvage[2], ma retraite, mon divorce avec le monde; que tout cela ne vous rebute point; gardez-moi pour les momens où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra : ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi quand vous voudrez être à vous? J'avais dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyais presque jamais, parce que j'étais toujours comme les gens ivres[3]; mais dès que mon ivresse passait un peu, ou qu'il m'arrivait quelque encombre, je courais à elle : elle en badinait, et me savait très-bon gré de mes retours, dont elle connaissait tout le prix.

1. Le chevalier de Ligondez, lieutenant de galère en 1733.

2. Au neutre, comme on dit *mon aturel*, *mon faible*.

3. C'est le mot d'Aristote sur les jeunes gens. « Ils sont échauffés comme les gens pris de vin. » Voyez aussi Bossuet, *Panég. de St-Bernard*

Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison : à Dieu ne plaise ! je n'ai de tout cela que la solitude. Avez-vous fini toutes vos adjudications? On dit des merveilles de la noce Ranchet[1] : je la verrai assurément quelque matin ; elle sera heureuse comme une reine avec un mari le plus honnête homme qu'il y ait.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue. Mais qu'est devenu votre voyage d'Aix? Venez-nous voir.

LA MARQUISE DE LAMBERT[2]

ANNE-THÉRÈSE DE MARGUENAT DE COURCELLES

1647-1733

Élevée par son beau-père qui était un homme d'esprit, Bachaumont, l'ami de Chapelle, mariée en 1766, veuve en 1686, Mme de Lambert se dévoua à l'éducation de ses enfants, pour laquelle elle écrivit quelques morceaux délicats et fins, où l'on sent l'influence de Fénelon. Son salon fut célèbre au début du xviii[e] siècle : c'était un salon où l'on ne jouait pas, où l'on causait. Les malveillants traitaient la marquise de bel esprit : elle en craignait pourtant la réputation, et se crut déshonorée quand un libraire en imprimant ses écrits la fit auteur malgré elle. A distance, il nous paraît que le salon de Mme de Lambert fut le foyer de la préciosité renaissante : car Fontenelle et La Motte y donnent le ton. Mais ne nous y trompons pas : il y a chez Mme de Lambert infiniment de raison et de droiture de sens, et si elle est un peu facile à condamner Homère sur la foi de La Motte, elle traite les matières d'éducation et de morale avec un esprit solide et sain. Le marquis d'Argenson, le moins précieux des hommes, ne se lassait pas de venir chez Mme de Lambert et de relire ses œuvres, et le marquis de St-Aulaire, en quittant

1. Mlle de Ranché épousa M. de Périer, conseiller au Parlement d'Aix.

2. *Lettres de Mlle de Montpensier, etc., et de Mme la marquise de Lambert*. Paris, 1806, in-12.

Sceaux et la duchesse du Maine, las de l'esprit, venait se reposer chez Mme de Lambert, entre Fontenelle et La Motte : ils n'étaient peut-être pas plus naturels, mais ils étaient plus substantiels, et la forme brillante de leur langage enveloppait au moins de la pensée.

I. — SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS

A Madame la supérieure de la Madeleine du Traisnel [1].

Notre amie, Madame, me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite fille[2] ; mais ce serait de vous que je voudrais les recevoir. Personne n'a de lumières plus étendues, une raison plus sûre, et une piété plus solide que vous, Madame. Mais on croit qu'une grand'mère a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privilèges de son âge : nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne saurait de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne : chaque âge demande une attention particulière. C'est dans ces premières années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais, et que les idées des biens et des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel, et de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu et de la religion, lui en parler d'une manière touchante. Vous ne vous rendez maîtresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur : trop heureuse si, dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet.

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter, qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les

1. Le couvent de la Madeleine du Traisnel, rue de Charonne, fut une des principales maisons d'éducation du XVIII[e] s. C'est là que fut élevée M[me] du Deffand.

2. Qui fut Mme de Beuvron.

les enfans : il est bon de vivre sérieusement, et un peu sévèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les grâces de l'enfance, dont ils savent se servir très-avantageusement pour arracher ce qu'ils veulent de nous. Ces premières grâces cachent bien des défauts ; il ne faut pas s'en laisser séduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'amour-propre : nous ne saurions de trop bonne heure travailler à l'affaiblir : il faut bien se garder de l'augmenter par la louange. La louange est un des grands dangers de l'éducation : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes ; vous armez leur orgueil ; vous leur donnez une préférence sur leurs compagnes : elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aisées à blesser : cela forme un caractère peu aimable. Il faut bien se garder de leur faire sentir combien elles sont chères, et l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles : par là vous fortifiez leur amour-propre. Laissez-les faire ; quelque appliquée que vous soyez à le détruire, il soutiendra ses droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite personne est vive et confiante : elle a besoin d'être contenue et réprimée. Ce n'est pas que je veuille bannir la louange ; c'est un aide à l'éducation et à la vertu ; mais il faut savoir la placer, ne la donner pas par sentimens, ni séduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les grâces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout, mais sur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, et leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens ; leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement *j'ai tort*, et se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, et leur peindre le déshonneur comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudrait conserver leur

crainte pour le déshonneur. Qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, et le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime et à la honte de leurs fautes, c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition et l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils souhaitent, non comme récompense, mais comme une suite nécessaire des bonnes actions qu'ils ont faites. Par là ils s'accoutument à croire que ce qu'ils désirent n'est donné et n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits présens que vous leur faites sont pour manger, vous augmentez en eux leur goût du plaisir, qu'il faut seulement souffrir : si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses, qu'il faudra leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, et s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager et leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans, les rendre souples, et les faire plier sous l'autorité de la raison, leur apprendre à ne pas céder à leurs désirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté ; et, n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent, ils veulent, par leurs larmes, maintenir le droit, qu'ils s'imaginent avoir, de faire ce qu'ils souhaitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, et ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos désirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer; et quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire : on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne

qui est auprès d'elle est pleine de mérite et doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, et à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté et l'insensibilité de l'âme est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux : c'est le soutien des vertus et le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'âme qui allonge les malheurs et les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'amitié et à la reconnaissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus sûres et durables que par lui. Il est bon de les accoutumer à avoir l'esprit juste et le cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, et à[1] partager ce qu'elles ont avec leurs compagnes. Il faut leur persuader que celle qui donne est la mieux partagée, puis qu'elle a pour elle la gloire, l'amitié et le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amusent souvent à contrefaire : quand ils le font avec grâce, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon, cela ne ferait pas rire : c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidé et soutenu par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

Outre les règles générales pour tous les enfans, il y en a de particulières à chaque caractère. Pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir. La petite personne, par exemple, est souple et flatteuse : c'est un caractère utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles, et qui est-ce qui ne l'est pas? Se donne-t-on la peine d'approfondir les

1. Incorrect. Suppléez : *habituez-les.*

caractères? On se rend aux manières extérieures, qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la société que du jargon, et se dispensent des vertus de la société et des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manières payent de réalité, et sont dans la nécessité d'être vrais et solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation et à l'étourderie : c'est l'ennemie de la modestie. Et que faire d'une femme sans modestie? La timidité et la modestie sont sœurs : elles se ressemblent, et souvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il est temps de songer sérieusement à sa correction : elle est avancée; ces petites imperfections, qui ne paraissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des défauts. Vous savez bien mieux que moi, Madame, qu'un philosophe trouvant un enfant le reprit de quelques défauts; l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de chose. — Nul défaut habituel ne peut être petit*, répliqua-t-il.

Ceci, Madame, est très imparfait; mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser et de l'étendre, et le droit de me reprendre.

---

2. — LE BONHEUR

A Monsieur l'abbé ***.

Je suis en société depuis longtemps avec un homme de beaucoup d'esprit et de mérite, et qui s'est montré à moi sous deux formes bien différentes. Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenue de principes de sagesse et de réflexions saines. Il avait une sagesse de communication[1] : je l'allais chercher dans mes troubles; il remettait l'ordre et le calme dans mon âme. Il ne lui manquait rien ; il était sage et heureux ;

1. Expression bizarre : *capable de se communiquer*.

mais son état ne lui a point suffi, et il est devenu homme de cour. Je lui reproche là-dessus qu'il en coûte à la sagesse : il me soutient le contraire et voici les armes avec lesquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un philosophe, c'est : Un homme qui fait de son état ce qu'on en peut faire pour son bonheur et pour celui des autres; que plus vous avez de goût et de sensations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de ressources; que ceux-là sont moins sages, qui renferment toute leur félicité dans un seul goût ; que c'est jouer trop gros jeu, et qu'il y a trop à perdre.

Mettre la sagesse à être heureux, cela est raisonnable; cependant j'aimerais encore mieux mettre mon bonheur à être sage. Mais croire que celui-là est le plus heureux qui a le plus de sensations agréables, il me semble que c'est donner une fausse idée de la félicité. Le bonheur qui n'est fondé que sur les sensations est peu solide, variable et plein d'illusions. Le fou d'Athènes, qui redemandait sa folie en justice, était de cette espèce[1]. Personne ne doute que les sensations ne donnent une espèce de bonheur (ce n'est pas de quoi il s'agit ici) : il est question de comparer pour choisir le meilleur. Je suis persuadé que M. l'Abbé se croit heureux à Saint-Cloud; au moins qu'il a le sentiment du bonheur; mais s'il était également heureux dans la solitude, et qu'il y eût ce sentiment-là au même degré, il ne me paraît pas sage de quitter l'un pour l'autre; et voici mes raisons.

Je ne sépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection; celui-là me paraît le plus heureux qui est le plus sage. Il me semble qu'on n'a jamais donné pour règle du véritable bonheur les sensations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue tient à une infinité de choses; ainsi vous avez une infinité de besoins. Plus vous

1 Voyez dans Horace l'histoire analogue du fou d'Argos qui, étant guéri, s'écrie : *Pol, me occidistis, amici!* (Ép. II, 2, 138).

avez de désirs, plus vous avez de pauvreté; vous devenez esclaves; le sentiment de la liberté est moins vif et s'affaiblit. Il ne sert de rien de dire : *J'ai plusieurs sentimens agréables, et j'ai plus de ressources.* Vous avez plusieurs sortes de besoins, et plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du sage dans l'enivrement des passions; et si M. l'Abbé m'assure qu'il n'a jamais poussé ses goûts jusqu'à l'illusion, qu'il a des goûts sages, qu'il sait s'arrêter, tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement : je ne connois point les demi-goûts ni les demi-embarquemens; et il a grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de se mettre en chemin.

Dans la retraite, l'esprit se nourrit de vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes? n'êtes-vous pas plus attentif? et l'attention ne donne-t-elle pas à l'esprit plus de force, plus d'étendue et de délicatesse? Vos sensations, puisque vous en êtes devenu le chevalier, ne sont-elles pas plus vives et plus déliées dans la solitude? n'y a-t-il pas des plaisirs à part pour les gens délicats et attentifs? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie dissipée : les erreurs deviennent contagieuses : nous avons en nous une disposition propre à l'imitation; nous nous ployons insensiblement, et le tempérament de l'âme se gâte comme celui du corps. Peut-on croire que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection et dans la route de la fortune, augmenter en sagesse et en crédit? cela me paraît impossible. Les idées du vrai échappent dans la foule, et nous nous trouvons heurtés et ébranlés par les erreurs populaires, et par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre, parce que vous êtes plus ferme; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore : « J'ai fait un fonds de vrais biens qui ne périront point : voyons si nous ne tirerons rien de la fortune. » Quand nous cesserons d'être vains et ambitieux, nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plus tôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre for-

tune, que votre fortune au niveau de vos désirs? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses, que les choses à vous. Après quoi courez-vous? Est-ce après les biens de l'opinion? Vous ne les aurez jamais à un degré qui vous suffise. Montrez-moi quelqu'un qui, en acquérant du bien, ait perdu la soif des richesses, et je m'embarquerai. Où est le temps que vous me disiez : *Tout est trop cher au marché : la fortune ne donne rien, elle vend tout; l'on donne des vrais biens pour des faux; cela n'est bon que pour des esclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée, et je vous bats avec vos principes.

Vous insistez, en disant : « Je me trouve en état de faire plaisir à mes parens et à mes amis ». Quand vous aurez des opinions bien saines, et que vous pourrez guérir les maladies de l'âme, les plaisirs que vous ferez à vos amis seront bien d'un autre prix.

Enfin, je me retranche à dire que si dans votre retraite vous étiez heureux, il fallait y rester. Vos plaisirs étaient sûrs, durables et indépendans. Que si vous n'êtes heureux à présent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre solitude, vous y avez perdu, parce que votre bonheur tient aux autres; vous avez besoin d'eux, et vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un aussi bon traité avec la fortune qu'avec la sagesse, qu'il y a toujours à perdre; et que le mieux qui vous puisse arriver, si vous êtes renvoyé à vous-même, c'est de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous passiez en dépense contre vous toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu : elles sont en pure perte.

Répondez à ceci, monsieur l'Abbé, si vous le pouvez, ou si vous l'osez; mais souvenez-vous que je ne vous attaque qu'avec vos principes et que vous devez les respecter autant que je les respecte.

LA DUCHESSE DU MAINE[1]

ANNE-LOUISE-BENEDICTE DE BOURBON

1676-1753

« Mme la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience : c'est un enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts et les agrémens.... Sa provision d'idées est faite.... Tout examen est impossible à sa légèreté, et le doute est un état que ne peut supporter sa faiblesse. Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également bien.... Elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes.... Elle dit ingénuement qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point : effectivement elle le prouve.... Sa plaisanterie est noble, vive et légère.... On n'a point de conversation avec elle ; elle ne se soucie pas d'être entendue ; il lui suffit d'être écoutée.... Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs et des amusemens de tout genre ; elle n'épargne ni soin ni dépense pour rendre sa cour agréable et brillante.... Elle a de la hauteur sans fierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle-même sans mépris pour les autres, beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et tous les empressemens de l'amitié sans en avoir les sentimens. »

Le pis de ce terrible portrait, c'est qu'il est ressemblant, et Mme de Staal aurait pu y ajouter encore que cette petite-fille de grand Condé eut de l'ambition sans avoir ni l'intelligence des affaires, ni même le génie de l'intrigue, ni rien autre chose qu'un amour-propre que fascinait l'éclat extérieur du pouvoir. Quand la découverte de la conspiration de Cellamare eut coupé court à toutes ses visées ambitieuses, la duchesse du Maine ne songea plus qu'à mener au milieu de sa petite cour, à Sceaux et à Anet, l'existence la plus agitée, et la plus vide. Elle avait beaucoup d'esprit, mais de cet esprit qui ne sert pas à envelopper ou à exprimer la pensée. Du moins écrivait-elle avec une netteté et un choix exact de termes, qui rappellent le style du siècle précédent.

1. *Lettres de la duchesse du Maine.* Paris. 1805. in-18.

I. — POUR ENGAGER UN POETE A LUI ADRESSER DES VERS

A MONSIEUR DE LA MOTTE[1].

1726.

Vous assurez que je n'aurai point de vers de votre façon, et moi je soutiens que j'en aurai : nous verrons qui aura raison de nous deux. Vos excuses sont pleines d'esprit, mais elles ne me convainquent pas. Quand j'approuverais vos vers, dites-vous, ce ne serait pas tout à fait votre compte; mais savez-vous si je ne ferais que les approuver, et s'ils ne produiraient pas encore plus d'effet que votre prose? Vous prétendez que l'expression est trop gênée par la mesure et par la rime[2]; ne dirait-on pas que vous n'avez jamais exprimé des sentimens de cette façon? Vos ouvrages vous donnent le démenti. Vous ajoutez que vous ne voulez pas qu'on puisse dire : *Ce ne sont là que des vers, et peut-être le cœur n'y a-t-il point de part.* Mais vous n'ignorez pas que lorsqu'on voit dans vos pièces les sentimens d'honneur et de générosité si bien exprimés, tout le monde s'écrie que pour les rendre aussi parfaitement il faut les sentir. Si vous dites qu'un certain respect est plus difficile à exprimer que le reste, je vous opposerai contre vos propres vers, et j'appellerai en témoignage encore vous les héros de vos tragédies[3]. Mais venons à votre dernière raison que vous croyez triomphante. Vous dites que lorsque vous écrivez

1. Lamotte-Houdart, l'auteur d'*Inès de Castro* et des Fables, fut avec Fontenelle l'homme d'esprit le plus renommé des premières années du XVIII[e] s. Il fréquentait surtout le salon de M[me] de Lambert.

2. Ce n'était pas une défaite. Lamotte, fort peu poète, pensait réellement que la mesure et la rime étaient des entraves fort ridiculement imposées à l'imagination. Il soutenait la supériorité de la prose, n'ayant jamais rien eu lui-même à dire en effet qui lui fît sentir que le vers ajoute à la pensée autre chose que le mérite de la difficulté vaincue.

3. Mauvaise raison : car justement Lamotte voulait qu'on écrivît les tragédies en prose.

vous ne voulez penser qu'à moi, et que si vous faisiez des vers, il faudrait penser à l'ouvrage. Je réponds à cela : Ne pensez qu'à moi, mais pensez-y vivement, et les vers viendront d'eux-mêmes, du moins si votre respect est tel que vous le dites. J'en doute encore et je veux vous mettre à l'épreuve; et pour commencer je ne vous enverrai point aujourd'hui de Louise Bénédicte[1]; vous n'en aurez plus que vous ne m'ayez envoyé des vers.

MADAME DE STAAL

MADEMOISELLE DELAUNAY

1684-1750

Femme de chambre de la duchesse du Maine, qui s'en servit comme de lectrice et de secrétaire, quand elle en eut reconnu les talents, Mlle Delaunay contribuait aux divertissements des fameuses *Nuits blanches* de Sceaux, et fit deux comédies qui parurent agréables. Son esprit la fit rechercher : Malezieu, Vertot, Fontenelle, furent ses amis. Chaulieu octogénaire et aveugle s'éprit d'une amitié passionnée pour cette spirituelle et mordante personne, dont le commerce fit la joie de ses derniers jours. Mme du Deffand en fit un temps sa meilleure amie : leurs esprits devaient se convenir en effet; enfin Mme de Lambert, les Vendôme et le vieux Dacier l'attirèrent à leurs soupers. La duchesse du Maine s'offusquait de ces succès de sa femme de chambre, et ne l'en traitait que plus durement, tout en tirant parti de ses talents. Cependant Mlle Delaunay montra beaucoup de dévouement à sa maîtresse après la découverte de la conspiration de Cellamare, et passa deux ans à la Bastille. Délivrée, elle reprit sa place à Sceaux. Elle était moins aimée que nécessaire,

1. La duchesse avait oublié de signer une des lettres qu'elle avait écrites précédemment à Lamotte : il s'en était plaint en exagérant l'effet que pouvait produire la seule vue d'un nom chéri; et dès lors, par plaisanterie, la duchesse répétait plusieurs fois dans ses lettres ses noms de Louise Bénédicte, ou quand elle feignait d'être mécontente, le menaçait de ne plus les lui écrire.

et quand Dacier devenu veuf lui offrit sa main, la duchesse du Maine refusa son consentement à un mariage qui l'aurait privée d'un service dont elle ne pouvait plus se passer. On maria enfin Mlle Delaunay à un officier des gardes suisses, le baron de Staal; la nouvelle baronne garda son emploi de femme de chambre, mais elle monta dans les carrosses de sa maîtresse.

Il n'est pas étonnant que cette vie de servitude lui ait mis de l'amertume dans l'âme, et qu'elle ait fait payer dans ses *Mémoires* à sa maîtresse la tyrannie capricieuse et sèche dont elle fut si longtemps victime. Elle a jugé le monde où elle vivait avec la plus implacable, la plus aiguë clairvoyance. C'est aussi le caractère de ses lettres, écrites du même style, précis, sobre, rigoureux, mordant, d'une netteté qui donne aux choses un relief singulier. Mme de Staal est un des esprits les plus méchants, les moins indulgents, les plus pénétrants pour découvrir le mal, et l'une des âmes les plus désenchantées, les plus mélancoliques, les plus lasses de la vie et de l'humanité qui aient existé. Sa raillerie piquante et légère couvre un pessimisme profond et incurable. Et elle a un don d'observation remarquable; elle perce à jour ces grands dont elle a souffert, leur frivolité, leurs petitesses, leur féroce égoïsme; elle découvre tous les ressorts qui les meuvent, et se console d'être si peu de chose à leurs yeux en démontrant qu'en eux-mêmes ils ne sont rien ou moins que rien. Elle avait l'esprit hardi et naturellement philosophe : bien qu'elle ait songé parfois au couvent comme à la seule retraite où elle pût trouver le repos et l'indépendance, je doute qu'elle eût jamais mis un tel projet à exécution. Elle étai d'humeur raisonneuse, et le monde où elle vivait, les amis qu'elle fréquentait, Chaulieu, Fontenelle, n'étaient pas pour entretenir ou ranimer en elle la foi. Elle semble, dans ses lettres, imprégnée de leurs libres opinions, et c'est avec une tranquillité plus épicurienne que chrétienne qu'elle envisage le repos de toutes les misères, la mort.

——

I. — L'ESCLAVAGE DES COURS

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Sorel[1], samedi 20 juillet 1747.

Je lus avant-hier votre lettre, ma reine, à S. A[2]. Elle était dans un accès de frayeur du tonnerre, qui ne fit pas valoir vos galanteries. J'aurai soin une autre fois de ne vous pas exposer à l'orage. Nous nagions ces jours passés dans la joie, nous nageons à présent dans la pluie. Nos idées, devenues douces et agréables, vont reprendre toute leur noirceur. Par-dessus cela est arrivé, depuis deux jours, à notre princesse un rhume avec de la fièvre : ce nonobstant et malgré le temps diabolique, la promenade va toujours son train. Il semble que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, sans quoi ils ne pourraient attraper âge d'homme[3] Je suis réduite, comme vous voyez, ma reine, à vous entretenir du beau temps et de la pluie; mais que faire de tout ce que nous avons ici? Une Ribérac, trois Castellane, deux Caderousse, deux Malezieu[4], un Villeneuve et sa femme, puis les gens de la maison. Vous tireriez peut-être quelque chose de tout cela : pour moi les bras me tombent, et je ne trouve rien à ramasser. Je fis pourtant, ces jours passés, une promenade avec Gruchet, qui me dit grossièrement des choses assez fines : cela me fit remarquer combien les moins clairvoyans pénètrent avant dans le caractère de leurs maîtres.

En dépit d'un troisième orage plus violent que les deux

1. *Sorel*, à une lieue d'Anet, sur une hauteur qui dominait l'Eure.

2. La duchesse du Maine.

3. Mme de Staal s'est vengée dans ses *Mémoires* et dans un *Portrait* des caprices de son ancienne maîtresse. « Son commerce, dit-elle, est un esclavage ; sa tyrannie est à découvert ; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. »

4. L'un des deux est Nicolas de Malezieu (1650-1729), de l'Académie française et de l'Académie des sciences, ancien précepteur du duc du Maine, géomètre et poète, qui fut l'ordonnateur des fêtes de Sceaux.

précédens, nous arrivons d'une chasse : nous avons essuyé la bordée au beau milieu de la forêt. J'espérais éviter comme à l'ordinaire cette belle partie; mais on a adroitement tiré parti des raisons que j'avais alléguées pour m'en dispenser; ce qui m'a mis hors d'état de reculer. C'est dommage qu'un art si ingénieux soit employé à désoler les gens.

---

2. — VOLTAIRE ET MADAME DU CHATELET A ANET.

À Madame la marquise du Deffand.

Anet, mardi 15 août 1747.

Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier, sur la minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux; on sortait de table; c'étaient pourtant des spectres affamés : il leur fallut un souper, et qui plus est, des lits, qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya[1], qui avait offert son logement pour les cas pressans, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit elle l'avait fait elle-même, faute de gens, et avait trouvé un défaut de [nombre] dans les matelas, ce qui, je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat; elle a par intérim un appartement qui a été promis, qu'elle laissera vendredi ou samedi pour celui du maréchal de Maillebois, qui s'en va un de ces jours.

1. Le chevalier Gaya était de la maison de la duchesse.

Mercredi.

Nos revenans ne se montrent point de jour. Ils apparurent hier à dix heures du soir. Je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui. L'un est à écrire de hauts faits[1], l'autre à commenter Newton[2]. Ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport.

---

8. — MADAME DU CHATELET.

Anet, 20 août 1747.

Mme du Châtelet est d'hier à son troisième logement · elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi ; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses principes[3] : c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin, qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. Elle préfère le bon air de cette occupation à tout amusement, et persiste à ne se montrer qu'à la nuit close. Voltaire a fait des vers galans[4] qui réparent un peu le mauvais effet de leur conduite inusitée.

1. Le récit de la guerre de 1741, qui fit partie plus tard du siècle de Louis XV.
2. Ce sont les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, traduits de Newton par Mme du Châtelet (1756).
3. Allusion sans doute à l'ouvrage cité dans la lettre précédente. Voyez la note 2.
4. Diverses petites pièces, et une *Épître à Mme la duchesse du Maine*, sur la victoire remportée le 2 juillet à Lawfeld.

4. — APRÈS LE DÉPART DE MADAME DU CHATELET ET DE VOLTAIRE.

Anet, mercredi 30 août 1747.

J'espérais apprendre hier de vos nouvelles, ma reine. Si je n'en ai pas demain je serai tout à fait en peine de vous. Notre princesse a écrit au président[1], et l'invite à venir ici et à vous y amener : vous savez cela sans doute? J'ai fait ce que j'ai pu pour la détourner de cette démarche qui pourra être infructueuse et dont le mauvais succès la fâchera. Si votre santé et les dispositions du président se trouvent favorables, cela sera charmant : en tout cas, on vous garde un bon appartement, c'est celui dont Mme Du Châtelet, après une revue exacte de toute la maison, s'était emparée. Il y aura un peu moins de meubles qu'elle n'y en avait mis; car elle avait dévasté tous ceux par où elle avait passé, pour garnir celui-là. On y a retrouvé six ou sept tables : il lui en faut de toutes les grandeurs, d'immenses pour étaler ses papiers, de solides pour soutenir son nécessaire, de plus légères pour les pompons, pour les bijoux; et cette belle ordonnance ne l'a pas garantie d'un accident pareil à celui qui arriva à Philippe II, quand, après avoir passé la nuit à écrire, on répandit une bouteille d'encre sur ses dépêches. La dame ne s'est pas piquée d'imiter la modération de ce prince, aussi n'avait-il écrit que sur des affaires d'État; et ce qu'on lui a barbouillé, c'était de l'algèbre, bien plus difficile à remettre au net.

En voilà trop sur le même sujet, qui doit être épuisé; je vous en dirai pourtant encore un mot, et cela sera fini. Le lendemain du départ, je reçois une lettre de quatre pages, de plus un billet dans le même paquet, qui m'annonce un grand désarroi. M. de Voltaire a égaré sa pièce[2], oublié de

1. Hénault.

2. Une farce que la société de la duchesse du Maine avait jouée : le *Comte de Boursoufle*, qui porte dans les œuvres de Voltaire le titre de l'*Échange*. Cette pièce avait été écrite pour Cirey; Voltaire y ajouta en 1747 un prologue de circonstance.

retirer les rôles, et perdu le prologue; il m'est enjoint de retrouver le tout, d'envoyer au plus vite le prologue, non par la poste, *parce qu'on le copierait;* de garder les rôles, crainte du même accident, et d'enfermer la pièce *sous cent clefs*. J'aurais cru un loquet suffisant pour garder ce trésor. J'ai bien et dûment exécuté les ordres recus.

---

5. — LES GRANDS.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Anet, dimanche 17 septembre 1747.

J'ai lu votre lettre à S. A. S.; depuis qu'elle croit que vous ne viendrez pas à Anet, elle vous aime la moitié moins : c'est un soupçon que j'ai, qui me paraît plus fondé que le vôtre sur le prologue de Voltaire : je l'ai reçu, et je crois toujours qu'il n'en a voulu qu'à *Venise sauvée*[1]. Quelque peu mesuré qu'il soit, se serait-il avisé de vous régaler d'une pièce offensante pour vos amis? J'ai mis votre conscience en sûreté sur le séjour à Passy : j'ai cru qu'on en recevrait une grande édification; mais la disposition actuelle a fait passer cet article sans remarque; peut-être cela vient-il de la pluie d'hier et de la hauteur du baromètre : ce qui est certain, c'est que l'humeur n'est pas belle[2]. M. de Lassay[3] a mandé qu'il viendrait, en quelque temps que ce fût, quand même il n'amènerait personne. L'on voudrait toujours qu'il vous amenât; car, en vous trouvant peut-être moins aimable, on ne désire pas moins de vous voir. Le désir

1. Il y a en effet dans le *Prologue* de l'*Échange* une allusion satirique à la *Venise sauvée* de Laplace, imitée d'Otway, et jouée en 1746.

2. Mme de Staal, dans le *Portrait* de la duchesse du Maine, lui attribue une grande inégalité d'humeur. « Son humeur est impétueuse et inégale : elle se courrouce et s'afflige, s'emporte et s'apaise vingt fois en un quart d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse par des accès de gaieté où elle devient fort aimable. »

3. Sur le marquis de Lassay (1652-1738), voy. nos *Lettres du XVIIe siècle*, p. 466 et suivantes.

d'être entouré augmente de jour en jour, et je prévois que si vous tenez un appartement sans l'occuper, on aura grand regret à ce que vous ferez perdre, quoi que ce puisse être. Les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces, qu'on voit le jour au travers : c'est une belle étude de les contempler, je ne sais rien qui ramène plus à la philosophie. Je passe bien à la vôtre de ne se pas départir des commodités ; mais je désapprouve qu'on se fasse un tourment du soin d'être à son aise, comme je le vois souvent. Je vois aussi que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sert, et l'on est mal à force de vouloir être bien. Il faut prendre le temps et les gens, et les choses aussi, comme tout cela se trouve, et bien s'en trouve-t-on soi-même. Depuis que je ne veux plus rien, je me trouve mieux que si j'avais tout ce que j'ai jamais désiré : mais si je persisterai dans cet heureux état, qui le sait? ce n'est pas moi : je ne m'en inquiéterai pas d'avance.

---

6. — LA FIN DE MADAME DE STAAL.

A Monsieur d'Héricourt[1].

A Paris, le 18 janvier 1749.

J'aurais répondu plus tôt à votre lettre, Monsieur, car j'avais grande envie de vous dire quelque chose : mais un rhume avec crachement de sang m'a obligée de me faire saigner, et cela a mis ma vue si bas, qu'il ne m'en reste que pour me conduire, et si mal, que je me heurte de tous côtés. Vous me conseillez de me servir de secrétaire, je n'ai pas cet esprit-là ; je ne sais que dire quand je n'ai pas la plume dans la main, et même avec ce secours, je ne vous dirai rien qui vaille. Je baisse de tout point : mais mon jugement est encore assez sain pour que je m'en aperçoive, et c'est sans aucun chagrin. Je me trouve fort bien d'être

1. Cf. p. 4, note 1.

bête ; je ne sens presque plus rien, si ce n'est les besoins du corps ; il est vrai qu'ils augmentent autant que ceux de l'esprit diminuent ; mais la quantité en est moindre, et, calcul fait, je trouve qu'il y a à gagner. La destruction qu'on voit s'acheminer fait supporter plus patiemment les maux dont la fin semble prochaine. Enfin, je suis assez contente de l'état des choses pour ce qui me regarde, mais non pas pour vous qui êtes en butte à des contradictions que vous ne pouvez, comme moi, éviter en ne voulant rien : car il faut que vous vouliez du moins sur les choses dont vous êtes chargé. D'ailleurs vous avez un plus long avenir pour vous, et de beaucoup prolongé par une postérité qui presque nous éternise. Belle invention pour nous intéresser au futur comme au présent. J'aurais bien encore de ma morale sombre à vous débiter ; mais il faut partir pour aller coucher à l'Arsenal ; j'y vais avec mon crachement de sang qui m'a repris, pour éviter une infection que nous aurions à essuyer ici.

Je suis très flattée du souvenir de Mme d'Héricourt, j'espère que le grand homme qu'elle a mis au monde deviendra un héros ; je lui fais mille complimens, et vous prie, Monsieur, de me conserver votre amitié que je me réserve dans mon renoncement à toute chose.

BERNARD DE FONTENELLE[1]

1657-1757

Dans le petit nombre des lettres de Fontenelle qui font partie du recueil de ses œuvres complètes, ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les courts billets qu'il échangeait avec le cardinal Fleury. On y peut retrouver, ce me semble, une image de ce qu'il était dans la conversation, vif, spirituel, prompt à la riposte, mais par-dessus tout aimable et poli, aiguisant le compliment comme d'autres la raillerie. Mais il faut lire toute la série de ces billets pour sentir le parfum d'un tel esprit : on n'en peut

1. *Œuvres complètes*, Paris, 1792, 8 vol. in-8.

rien détacher dont la grâce ne s'évapore. Les mêmes qualités s'apercevront mieux dans la lettre à Gottsched, soutenues par un fond plus solide. Fontenelle y fait avec son indulgence ordinaire les honneurs de sa langue nationale à un Allemand ; on y reconnaîtra cet esprit original et fin, l'un des plus libres qui aient jamais existé, les plus dégagés de tout préjugé et de toute passion, et l'un des plus mesurés aussi parmi les plus libres.

I. — SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE ALLEMANDES.

A Monsieur Gottsched, professeur a Leipzig [1].

Paris, 24 juillet 1728.

J'aurais eu beaucoup plus tôt, Monsieur, l'honneur de répondre à votre lettre, si on ne m'avait dit, en me la rendant, que vous seriez bien aise de savoir mon sentiment sur le plan que vous m'envoyez de votre Société allemande. Comme il est en allemand, que je n'entends point, il a fallu que j'aie attendu une traduction abrégée qu'on m'en a faite. Mais ç'a été une peine fort inutile et un temps perdu, par rapport à ce que je croyais que vous attendiez de moi. Car, outre que votre société est déjà toute établie, et que vos règlemens sont très sensés et très bien entendus, il est impossible qu'un étranger comme moi juge en détail de ce qui peut vous convenir, ou de ce qui vous conviendrait le mieux. Je vois seulement en gros, que vous avez pour votre langue un zèle auquel je ne puis qu'applaudir. Il faut avouer que, nous autres Français, nous pourrions bien être trop prévenus en faveur de la nôtre, quoique la grande vogue qu'elle a dans toute l'Europe nous justifie un peu. Nous avons l'avantage qu'on nous entend partout, et que nous

1. Christian Gottsched (1700-1766), littérateur médiocre et pédant, a bien mérité pourtant de la littérature allemande, dont il s'efforça de hâter le développement. Il traduisit quelques ouvrages de Fontenelle.

n'entendons point les autres; car notre ignorance en ce sens-là devient une espèce de gloire. Par exemple, vous, Monsieur, vous savez très bien le français, vous l'écrivez très bien, et moi je ne sais pas un mot d'allemand. Cependant je ne crois pas que ce succès de notre langue vienne tant de quelque grande perfection réelle qu'elle ait pardessus les autres, que de ce qu'on s'est fort appliqué à la cultiver, et de ce qu'on y a fait d'excellens livres en tout genre, qui ont forcé les étrangers à la savoir, surtout des ouvrages agréables. A ce compte, vous n'avez qu'à cultiver autant votre langue; et c'est, à ce qu'il me paraît, le dessein que votre Société a conçu avec beaucoup de raison. Je ne sais si l'allemand est plus dur que le français; car je me défie toujours un peu de cette dureté ou douceur prétendue; le chant pourrait peut-être en décider. Mais enfin ce plus de dureté fût-il réel, il n'y aurait pas si grand mal, et vous en auriez plus de force dans les occasions où il en faut. Une chose plus considérable que j'entends reprocher à votre langue, quoique ce soit plutôt la faute des écrivains, c'est que vos phrases sont souvent extrêmement longues, que le tour en est fort embarrassé, le sens longtemps suspendu et confus. Il est vrai que le grec et le latin ont assez souvent aussi ces défauts, et même dans les bons auteurs; mais tout Grecs et Latins qu'ils sont, ils ont tort[1]. Le français serait bien de même si nous voulions; mais nous n'avons pas voulu, et c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux. Que les ouvrages qui partiront de votre Société donnent l'exemple d'un meilleur arrangement dans les phrases, d'une plus grande clarté, etc. Ce sera un grand bien qu'elle procurera à votre langue. Je vous demande pardon, Monsieur, de tout ce verbiage inutile; je me suis trop laissé aller au plaisir de vous entretenir. Ma grande affaire ne doit être que de vous bien remercier, si je puis, de l'honneur que vous m'avez fait, en daignant traduire les ouvrages de ma jeunesse. Je suis

1. On reconnaît là Fontenelle, toujours enclin à blâmer les anciens.

bien fâché d'être privé du plaisir de les voir tels qu'ils se trouvent présentement au sortir de vos mains. Je vous rends très humbles grâces encore une fois de m'avoir fait connaître à une grande nation, qui a produit beaucoup de grands hommes, et des génies du premier ordre, tel qu'était *Leibniz*, de votre ville de Leipzig.

HENRI-FRANÇOIS DAGUESSEAU

1668-1751

Voici l'un des plus grands et des plus respectables magistrats de l'ancien régime. Quelques noms comme celui-là suffisent à l'honneur d'un corps. Jurisconsulte éminent, magistrat intègre, serviteur loyal de la monarchie, également éloigné de l'indépendance frondeuse et de la servilité du courtisan, janséniste et gallican sans intempérance, orateur solide et vigoureux, ami fervent des lettres, qui furent sa consolation dans l'exil, excellent humaniste et bon philosophe, il eut de plus toutes les vertus privées : père prudent et tendre, imposant le respect sans resserrer l'affection, le meilleur aussi des maris et des amis. Indifférent à la fortune, il n'estima dans le pouvoir que la facilité de se dévouer au bien public ; il supporta la disgrâce et l'exil avec sérénité, sans avoir besoin même d'un effort pour vivre heureux dans sa terre de Fresnes, où il était relégué. Ses lettres, sérieuses ou badines, ont toujours un caractère de gravité paisible : le style en est excellent, sans éclat, sans rien qui surprenne ou qui transporte, mais sans que jamais rien aussi se fasse désirer ou regretter. C'est le style où peuvent atteindre tous ceux qui ne sont pas artistes ni écrivains de race. Outre l'intérêt que donnent à ces lettres les excellents conseils et les hautes moralités qu'elles renferment, elles contiennent d'utiles renseignements sur l'histoire ecclésiastique et parlementaire du XVIIIe siècle.

1. *Œuvres complètes*, 1759-1790, in-4. t. XII. — *Lettres inédites*, publiées par Rives, Paris, 1823, 2 vol. in-8.

I. — LOUIS RACINE.

A Monsieur de Valincourt[1].

1719.

Je vous félicite, Monsieur, d'avoir trouvé une occasion favorable de vous défaire de votre charge de secrétaire du Cabinet. Votre oracle approuve fort que l'on rompe tous les liens qui vous attachent à la cour, et elle ne fait grâce qu'à celle d'Astrée; cela n'est pas surprenant, depuis que sur votre parole elle croit être elle-même Astrée[2]. Que dites-vous du jeune poète[3] que nous avons ici depuis plus de quinze jours, et qui n'a jamais voulu lui prêter sa muse pour vous répondre? Peut-être faut-il louer en cela sa prudence; mais la prudence n'est guère une vertu de poète; plus j'étudie son caractère, plus il me paraît singulier; à le voir, à l'entendre parler, on ne se défierait jamais qu'il pût sortir de sa tête d'aussi beaux vers que les siens. *Adeo ut plerique viso eo quærant famam, pauci interpretentur.* Cela me ferait presque croire qu'il y a effectivement une espèce d'inspiration et d'enthousiasme dans les compositions, qui élève l'âme au-dessus d'elle-même, par un effet à peu près semblable à cette musique des anciens, qui donnait du courage et de la valeur aux âmes les plus timides; l'harmonie des vers me paraît faire la même impression sur M. Racine. Dès qu'il a la trompette à la main, il devient un homme différent.

Majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei[4].

1. J.-B. du Trousset, sieur de Valincourt (1653-1730), secrétaire des commandements du comte de Toulouse, membre de l'Académie française et historiographe du roi. Il fut l'ami de Racine, de Boileau et de Saint-Simon.

2. Mme la Chancelière, à qui le correspondant de Daguesseau avait envoyé récemment une idylle sur l'âge d'or et sur la déesse Astrée.

3. Louis Racine, né en 1692, mort en 1763. Son poème de la *Religion* parut en 1742.

4. Virgile. *En*. VI. v. 49: « Sa taille paraît plus grande, sa voix n'a plus rien d'humain, quand l'influence du dieu qui s'approche l'inspire. »

Je ne sais s'il vous a lu le commencement d'un poëme qu'il médite sur les preuves de la vérité de la religion; je n'ai guère rien lu de plus noble en vers français, et je l'ai fort exhorté à suivre ce dessein qui me paraît susceptible de toute la magnificence et de tout le sublime de la poésie sacrée; au reste, c'est un caractère d'esprit qui ne réussira jamais bien que dans le genre sérieux; je l'ai tâté sur l'idée de faire des *Géorgiques* en vers français, mais cela ne le saisit point et je doute même qu'il y fût propre; je ne trouve point en lui ce *molle atque facetum*[1] que les muses champêtres avaient inspiré à Virgile. Il s'est essayé sur un sujet qui est presque du même genre, c'est sur l'âme des bêtes; mais je n'en suis point content; il y a jeté un tragique et un sérieux qui ne conviennent point à la matière, et au lieu d'y badiner légèrement comme La Fontaine, ou d'y attraper le propre et le gracieux du cardinal de Polignac[2], il y parle en prédicateur et en théologien; son génie ne le porte point à l'invention; il a peine à convenir que la fiction soit l'âme de la poésie; et je crois qu'il faut l'attacher à des ouvrages où il n'ait rien à produire de lui-même, si ce n'est le ton et l'expression; au surplus, c'est le meilleur enfant et la plus douce nature que j'ai jamais connue; il mérite par là que tous ses amis l'aident et le soutiennent, mais surtout qu'ils l'affermissent dans la bonne résolution où il est de renoncer à la tentation de faire des pièces de théâtre; je le tiendrais malheureux quand même il y réussirait; mais ce ne serait pas là, suivant toutes les apparences, le genre de malheur dont il serait menacé s'il entrait dans cette carrière; je suis persuadé qu'il n'y réussirait point. Voilà ce que je pense, en général, sur le caractère du jeune poète; c'est à vous, Monsieur, de redresser mon jugement, si je m'égare. Je suis, etc.

1. Expression d'Horace : « ... Molle atque facetum || Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ. »

2. L'auteur de cet *Anti-Lucrèce* qui a été trop admiré autrefois. — La Fontaine a traité ce sujet en maître, et dans le ton que veut Daguesseau : c'est le discours à Mme de la Sablière, qui fait la Fable I du Livre X.

9. — UNE QUESTION DE DIGNITÉ.

A SON FILS AINÉ [1].

A Fresnes, le 25 janvier 1720.

Je me réjouis avec vous, mon cher fils, et encore plus avec moi-même, du rétablissement de votre santé et du zèle avec lequel vous reprenez l'exercice de vos fonctions. Ne le portez pourtant pas trop loin, surtout dans les commencemens, et souvenez-vous qu'il faut marcher doucement pour marcher longtemps. J'ai senti par avance tout ce que vous m'expliquez par votre lettre, sur le dégoût du service avec le nouveau lieutenant général de police [2] que l'on vous donne, et j'avais déjà prévu les raisons qu'on peut dire de part et d'autre sur ce sujet, et entre lesquelles les avis se partagent.

Pour moi, qui suis persuadé que la conduite la plus simple et la plus unie est toujours la meilleure, je serais assez porté à penser comme M. d'Ormesson [3], que les personnes ne doivent jamais influer dans ce qui regarde les fonctions publiques. Si j'étais rappelé à Paris sans qu'on me rendît les sceaux [4], il faudrait bien que je visse auprès de moi, au conseil, un homme dont je n'ai pas assurément sujet de me louer, et cela ne devrait pas me détourner d'y faire mon devoir. Je sais bien que j'y serais comme supérieur en dignité, et que vous serviriez au contraire avec son fils comme inférieur; mais après tout, ce sont les places

1. Henri Daguesseau était avocat du roi au Châtelet de Paris.

2. Pierre-Marc de Voyer d'Argenson (1696-1764), qui fut ministre de la guerre de 1747 à 1757, puis exilé dans sa terre des Ormes. C'était le frère cadet du marquis d'Argenson, l'auteur des *Mémoires*, qui fut quelque temps ministre des affaires étrangères. Il succéda en 1720 comme lieutenant de police à son père Marc-René d'Argenson (1652-1721), qui fut universellement regretté.

3. Henri d'Ormesson (1685-1716), membre du Conseil de Régence, puis intendant des finances. Il était beau-frère du chancelier.

4. Le chancelier fut exilé à Fresnes pendant deux ans et demi (1718-1720), pour avoir combattu le système de Law. On avait donné les sceaux à Marc-René d'Argenson.

qu'il faut envisager dans le service du public, et non pas le goût et le dégoût que nous pouvons avoir pour ceux qui les remplissent, surtout quand on y est déjà, et qu'on délibère, non pour y entrer, mais pour y demeurer ou pour en sortir. Il y a un mauvais proverbe (je dis mauvais parce qu'il n'est pas rimé, ce qui est de l'essence du proverbe, selon M. Romieu[1]) qui dit, *Qui quitte sa place, la perd*; et il semble en effet qu'il y a une espèce de déshonneur ou de faiblesse à quitter une charge parce qu'on craint les dégoûts qu'un autre peut nous y donner. C'est marquer en quelque manière que l'on ne se sent pas assez fort pour s'y soutenir et pour s'y faire considérer; c'est avouer la supériorité de celui que l'on évite. Je conviens cependant avec ceux qui sont d'un avis contraire, que, s'il y avait lieu d'appréhender raisonnablement de pareils dégoûts, il serait peut-être plus prudent de les prévenir par un changement de charge, parce qu'il faut éviter autant que l'on peut, non pas tant un dégoût qu'on ne reçoit qu'autant qu'on le veut, mais les occasions de donner des scènes au public. Je me rendrais donc volontiers à cette raison, si je croyais qu'il fût vraisemblable que ces occasions dussent se présenter; mais je n'y vois point d'apparence, et il y a tout lieu de croire que le jeune magistrat dont il s'agit vous recherchera au contraire et se piquera d'honneur sur ce sujet. D'ailleurs, un avocat du Roi n'a pas mille occasions d'aller pour son service chez le lieutenant général de police : il ne le voit qu'à l'audience, et il n'est guère à présumer qu'il veuille se servir de cette occasion pour vous faire de la peine. Ainsi il me paraîtrait non seulement plus simple, mais plus noble et plus honorable, de ne pas faire la moindre attention au changement qui arrive, d'aller son chemin tout uniment, et de faire son devoir avec quelque personne qu'on soit obligé de servir le public. Mais comme il n'y a point de mal, absolument parlant, à prendre le parti con-

1. Ce Provençal, homme de goût et fécond en saillies, avait été précepteur des enfants du chancelier, qui le fit trésorier du sceau.

traire, c'est à vous, mon cher fils, à vous bien tâter vous-même sur cet article, parce que, si vous y aviez une certaine répugnance qui pût vous donner dans la suite quelque dégoût pour vos fonctions, il vaudrait mieux prendre tout d'un coup son parti. J'ajoute encore que si des gens sensés, instruits dans la science du monde et délicats sur les bienséances, vous disaient que l'on ne trouve point qu'il convienne que mon fils serve avec le fils de M. d'Argenson, dans une place qui est en quelque manière inférieure et subalterne à la sienne, je vous conseillerais peut-être de suivre leur sentiment, et vous pourriez raisonner sur cela avec M. l'abbé Couet[1], qui en parlerait avec M. d'Huxelles[2], et à M. de Canillac[3], après que vous l'auriez bien instruit de tout ce qu'on peut dire pour et contre.

---

2. — LES DROITS DU PARLEMENT ET LE POUVOIR ROYAL.

Au même.

A Fresnes, le 10 juin 1725.

Tout ce que mon fils de Fresnes[4] nous a raconté de la grande journée de vendredi, m'afflige autant par rapport au public[5], qu'il me remplit de consolation par rapport à ce qui me regarde en particulier. Je ne saurais rendre assez

1. Docteur de Sorbonne, et chanoine de Notre-Dame, un des rares hommes qui se mêlèrent aux affaires de la bulle *Unigenitus* dans un esprit de conciliation.

2. Le maréchal d'Huxelles, bon militaire, habile diplomate, et surtout fin courtisan, était chef du conseil des affaires étrangères sous la Régence.

3. Un des *Roués*, et le plus intime ami du Régent.

4. Jean-Baptiste Daguesseau, conseiller au Parlement de Paris, plus tard conseiller d'État ordinaire.

5. « L'édit du 25 juin 1725, par lequel le roi prélevait sans exception un cinquantième sur tous les revenus du royaume, occasionna de la part du Parlement de Paris des remontrances énergiques qui obligèrent de tenir un lit de justice où cet édit fut enregistré le 8 du même mois. » (Note de M. Rives.)

de grâces à Dieu, qui m'a préservé d'une épreuve si pénible[1], et je trouve que je n'ai point encore acheté ce bienfait assez cher par plus de trois années de disgrâces. Mais ces réflexions n'empêchent pas que je ne sente vivement, comme citoyen, le malheur commun de l'État : j'en suis d'autant plus touché, que je n'y vois guère de remède, si ce n'est par des divisions qui seraient encore un plus grand mal. Le Parlement ne saurait se conduire avec trop de ménagement et de circonspection dans une affaire si délicate. Il ne faut jamais pousser à bout le gouvernement; et, après tout, on doit toujours sentir l'extrême distance qui est entre le Roi et ses sujets. La modération est plus efficace en de pareilles occasions; elle sert plus utilement le public que l'emportement et une fermeté mal entendue. Si le Parlement ne fait que des démarches mesurées, il conservera la réputation qu'il s'est acquise le premier jour, par une simple démonstration de la contrainte qu'il souffrait. Si, au contraire, il prend des résolutions plus fortes, comme celles dont votre frère m'a parlé et qui me paraissent peu dignes de gens sensés, il fera oublier l'honneur qu'il s'est acquis d'abord, et il justifiera le gouvernement. M. le premier président[2] et M. le procureur général peuvent beaucoup en cette occasion, s'ils savent bien parler et bien agir auprès du prince[3] contre lequel ils ont l'avantage du procédé. Plus le premier paraîtra avoir contenu sa compagnie, plus il aura de crédit et de poids auprès du ministre : c'est ce qu'on ne saurait trop lui mettre dans l'esprit. Il serait à souhaiter que les compagnies suivissent la règle que tout homme sage doit se prescrire; je veux dire, de ne jamais prendre de résolution décisive quand on est en colère.

1. Daguesseau, rappelé en 1720, fut exilé de nouveau en 1722, et ne reprit les sceaux qu'en 1737. S'il les avait eus en 1725, il aurait dû assister au lit de justice, et agir au nom du roi contre le Parlement, dont il était sorti. Cette tâche ingrate revint au garde des sceaux d'Armenonville.

2. Antoine Portail, premier président de 1724 à 1736. Le procureur général fut, de 1717 à 1746, Guillaume Joly de Fleury.

3. Le duc de Bourbon

Voilà, mon cher fils, les premières pensées qui me sont venues à l'esprit sur ce sujet. Mais comme je suis persuadé que vous entrerez de vous-même dans ces sentimens, vous ferez fort bien de les imprimer à ceux à qui vous pourrez parler sûrement. Le plus grand service que l'on puisse rendre à l'État et au Parlement, est de ne point porter les choses à l'extrême. Je voudrais, en un sens, être à portée de pouvoir agir des deux côtés dans cet esprit; mais le plus sûr est de ne point s'imaginer qu'on puisse faire mieux que les autres, et d'attendre les momens et les ordres de la Providence. Je me réduis donc bien volontiers à servir l'État par mes vœux : c'est le parti le plus doux et le moins embarrassant. Pour vous, mon cher fils, vous n'avez rien de personnel à ceci qui vous regarde; mais ce que vous pouvez faire de mieux, est de vous entendre parfaitement avec M. le procureur général, qui est plus en état que personne de servir le Parlement dans cette occasion[1]. M. de Voisins[2] a très bien parlé; c'est un témoignage que tout le monde lui rend : mais je crois l'autre tête bien plus sûre quand il sera question d'agir, et d'ailleurs infiniment plus au fait.

LE MARÉCHAL DE SAXE

1696-1750

Fils du roi de Pologne Auguste II, Maurice de Saxe prit du service en France en 1720, fut élu duc de Courlande sans pouvoir prendre possession du duché, revint en France, et devint le plus

1. « Il est plus prudent et plus sensible que personne aux plus légères délicatesses », disait ailleurs Daguesseau du procureur général.

2. Gilbert de Voisins, avocat général, mort en 1769. Forcé par le devoir de sa charge de requérir l'enregistrement des édits, il déclara que ce devoir lui était plus terrible que le sacrifice de sa fortune et de sa vie.

3. *Lettres et Mémoires*, 1794, 5 vol. in-8. — Frédéric II, *Correspondance générale*, t. II, p. 299.

grand capitaine de son temps, avant que Frédéric II eût paru. Lieutenant général en 1736, maréchal en 1743, il se couvrit de gloire en Bohême et aux Pays-Bas pendant la guerre de la succession d'Autriche. Ses actions les plus fameuses sont les victoires de Fontenoy (1745), de Raucoux (1746) et de Lawfeld (1747).

Les lettres qu'il a écrites sont une correspondance officielle toute relative à la préparation et à la conduite de ses opérations militaires. Il y a cependant quelques pages d'un caractère plus intime où se découvrent la physionomie personnelle de l'homme, son énergie pleine de finesse, et sa connaissance parfaite non seulement de la partie matérielle et technique de l'art militaire, mais aussi des éléments moraux qui contribuent tant aux succès ou aux revers.

I. — DIPLOMATIE MILITAIRE.

Au comte de Kaunitz[1].

Au quartier général de Laeken, sous Bruxelles, le 11 février 1746[2]

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier, et assurément la proposition que Votre Excellence me fait, serait acceptable dans d'autres occasions. Je connais les égards qu'on doit à une nombreuse et brave garnison, et je serais approuvé de lui accorder tous les honneurs de la guerre; mais Bruxelles[3] n'est point une place tenable; il ne serait pas possible d'assembler d'armée

1. Le comte, plus tard prince de Kaunitz (1711-1794), était gouverneur des Pays-Bas. Il fut ensuite ambassadeur en France et conclut l'alliance de la France et de l'Autriche qui amena la guerre de Sept Ans : les circonstances y firent peut-être plus que son habileté.

2. L'année précédente avait été marquée par la victoire de Fontenoy. Au début de la campagne de 1746, le maréchal de Saxe surprit Bruxelles, et y fit prisonnière une nombreuse garnison.

3. Où il n'y avait nulle fortification, et qui n'était jamais défendue

pour venir à son secours, sans courir risque d'une destruction totale; aucuns moyens ne me manquent; je puis les augmenter en artillerie et en tout, autant que je le veux : ainsi, il ne me faut qu'un peu de temps et quelques précautions, pour vous faire demander des conditions honnêtes, quoique un peu dures.

Mon intention n'est point de faire de Bruxelles une place de guerre, et ces grandes villes, qui font l'ornement d'un pays. devraient toutes être traitées sur le pied où s'est mis Milan. Vous avez fait la faute d'y mettre une grande garnison, il est juste que nous en profitions,

J'enverrai cependant un courrier sur-le-champ à la cour, pour savoir ses ordres ; je crains seulement nos propres troupes : elles sentent leur supériorité, et jusques aux soldats connaissent des défauts à cette grande ville, que j'ignorais, et que, peut-être, Votre Excellence ignore elle-même; je crains donc que, dans une attaque un peu vive, ils ne forcent de toutes parts leurs officiers à marcher, et lorsque je les saurai une fois dedans, il faudra bien que j'aille à leur secours, Jugez, Monsieur, du désordre et de la confusion d'une telle circonstance; il me serait triste que ma vie fût marquée par une époque telle que l'est celle de la destruction d'une capitale.

Votre Excellence ne saurait croire jusques où le soldat français pousse l'industrie et la hardiesse: j'ai vu plusieurs fois, à la reddition des villes, pendant qu'on réglait les points de la capitulation, toute la ville se remplir de soldats sans savoir par où ils y étaient entrés. A Philipsbourg[1] cela nous est arrivé : cependant les otages en sortaient et entraient par un seul petit bateau. A Ypres[2], qui assurément est une place avec de hauts remparts, couverts d'ouvrages et de bons fossés, tous les postes étaient garnis de troupes hollandaises; je fus voir M. le prince de Hesse, que je connais depuis longues années; pendant que j'étais chez lui, toute la ville se remplit de soldats français, sans qu'on ait su

1. Au siège de 1734. 2. En 1744.

par où ils y étaient entrés; cela se passa à dix heures du matin; à cinq heures du soir, il envoya chez moi, et me fit dire qu'ils y étaient de nouveau; on y envoya des détachemens pour les en chasser : ils sont comme des fourmis, et trouvent des endroits inconnus aux autres. Jugez ce que ce serait, Monsieur, dans des occasions où ils auraient le pillage pour but, et dans une place mauvaise par elle-même. C'est, je vous assure, ce qui m'embarrasse le plus dans la conduite de cette affaire-ci.

Je prie Votre Excellence de me rendre la justice d'être persuadée de l'empressement que j'aurai toujours à la convaincre, dans toutes les occasions, de l'estime et de la considération très distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être [1], etc.

---

2. — LE SOLDAT FRANÇAIS.

A Frédéric II [2].

Septembre 1746.

Sire,

J'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce de m'écrire le 18 août, et j'ai à vous demander pardon, Sire,

1. Le comte d'Argenson, ministre de la guerre, à qui Maurice communiqua sa correspondance avec Kaunitz, lui répondit en ces termes : « Je ne saurais me contenter d'approuver simplement de la part de S. M. le commerce de lettres dans lequel vous avez été avec M. de Kaunitz, et la réponse que vous lui avez faite est si douce, si insinuante et si persuasive, que je ne puis me refuser de vous marquer toute l'impression qu'elle m'a faite; c'est en vérité un chef-d'œuvre dans son genre; le roi en a jugé de même : il a voulu qu'elle fût lue au Conseil, où elle a eu un applaudissement général, et M. le maréchal de Noailles exige de moi que je lui en donne une copie. » Cette lettre adroite fit son effet; toutes les velléités de résistance de la place tombèrent, et Kaunitz se rendit aux conditions que voulut lui imposer le maréchal.

2. Le maréchal de Saxe et Frédéric II s'étaient rencontrés en 1728, 1730 et 1742. Le roi estimait beaucoup les talents du maréchal, qu'il accueillit très amicalement à Berlin en 1749.

si je n'ai pas répondu plus tôt à Votre Majesté. Mes occupations[1] ont été moins la cause de mon silence que l'incertitude des événemens, et mon amour-propre aurait été trop humilié, si j'avais annoncé des *je ne sais* à Votre Majesté pour justifier ma conduite. Mais Namur est pris, et, quoique je me sois affaibli de soixante-deux bataillons et d'autant d'escadrons, j'ai contenu M. le prince Charles[2], qui est actuellement vis-à-vis de moi, à une portée de canon ; un petit ruisseau nous sépare[3]. Je ne crois cependant pas qu'il m'attaque, et je crois avoir beaucoup fait de l'avoir obligé de m'abandonner Namur et de se retirer par un pays où son armée a souffert considérablement, sans m'être commis à un combat toujours douteux lorsque l'on n'a pas des troupes sur la discipline desquelles l'on peut compter.

Les Français[4] sont ce qu'ils étaient du temps de César, et tels qu'il les a dépeints, braves à l'excès, mais inconstans, fermes à se faire tous tuer dans un poste lorsque la première étourderie est passée, car ils s'échauffent dans les affaires de poste, si l'on peut les faire tenir quelques minutes seulement ; mauvais manœuvriers en plaine. Tous ces défauts, Sire, vous ne les connaissez pas dans vos troupes, et vous savez positivement ce que vous en pouvez attendre. Il faut donc avoir recours alors aux dispositions que l'on ne saurait faire avec trop de soin. Le simple soldat s'y connaît, et lorsqu'ils sont bien postés, l'on s'en aperçoit d'abord à leur gaieté et à leurs propos. Toutes ces choses sont fort sujettes à caution, et l'on ne peut s'en garantir que par les avantages que l'on peut tirer des situations que le pays où l'on se trouve peut fournir. Comme il ne m'est pas possible de les former comme ils devraient être, j'en tire le parti

1. Depuis la prise de Bruxelles. Maurice s'était emparé d'Anvers, Mons, Charleroi, Namur, dont les garnisons étaient demeurées prisonnières de guerre.

2. Le prince Charles de Lorraine.

3. La situation se dénoua par la bataille de Raucoux (11 octobre).

4. Ce jugement sur le soldat français est à noter.

que je puis, et tâche de ne rien donner de capital au hasard[1].

Malgré cela, notre position est établie sur des principes solides. La prise de Namur nous fournit les moyens de porter la guerre au sein de la Hollande[2], la campagne prochaine; et si nous avions un échec, à quoi il faut toujours s'attendre, il ne serait pas d'une conséquence bien grande. La première place arrêterait assez nos ennemis pour nous donner le temps de nous reconnaître; car vraisemblablement nous les défendrions un peu mieux qu'ils ne font; et il faut qu'ils en prennent plusieurs avant de nous ramener d'où nous sommes partis; cela pourrait bien enfin les ennuyer. Votre Majesté trouvera peu de brillant dans cette méthode de faire la guerre, et je ne l'adopte pas dans tous les cas. La campagne prochaine me fournira peut-être les moyens d'assiéger encore une place ou deux pour assurer nos derrières, nos subsistances, nos convois; et puis je crois qu'il sera à propos d'opérer par incursion. Pardonnez, Sire, si j'ose hasarder mes opinions devant un juge aussi éclairé que l'est Votre Majesté. J'en connais tout le danger; mais vous avez ordonné, Sire, que je vous disse mes pensées et les raisons de ma conduite, que je soumets avec timidité à votre jugement.

1. Frédéric II loua ces idées du maréchal. Ses paroles sont remarquables : « Dans les premiers bouillons de la jeunesse, lorsqu'on ne suit que la vivacité d'une imagination qui n'est pas réglée par l'expérience, on sacrifie tout aux actions brillantes et aux choses singulières qui ont de l'éclat. A vingt ans, Boileau estimait Voiture; à trente ans, il lui préférait Horace. Dans les premières années que j'ai pris le commandement de mes troupes, j'étais pour les pointes, mais tant d'événemens que j'ai vus arriver, et auxquels j'ai eu part, m'en ont désabusé. »

2. Il y entra en avril 1747.

LE PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU[1]

CHARLES DE SECONDAT DE LA BRÈDE

1689-1755

M. Laboulaye a réuni dans son édition environ cent cinquante lettres de Montesquieu. C'est peu en comparaison de la vaste correspondance de Voltaire, et même de celles de Diderot et de Rousseau. Mais la considération du nombre est secondaire : les lettres de Vauvenargues, moins nombreuses encore, sont d'un intérêt inestimable. Celles de Montesquieu ne nous apprennent pas grand'chose. Elles sont écrites agréablement. « On y trouve au plus haut degré, dit M. Laboulaye, la bonne humeur et la gaieté gasconne ; rien de pédant, rien qui sente la jalousie littéraire ; un esprit facile, un cœur ouvert ; on reconnaît là l'homme qui se sentait heureux de vivre, et qui l'a dit si naïvement dans son portrait. » On y trouve aussi quelques traits de bel esprit, une certaine recherche du trait piquant et du mot fin, aiguisé en épigramme. En somme, à part quelques faits biographiques, rien qu'on ne puisse connaître par les trois grandes œuvres de l'écrivain : rien surtout de ce qui, dans ces trois œuvres, révèle un homme supérieur. Les lettres de Montesquieu nous peignent son humeur, et non son génie : encore cette humeur ne se fait-elle nulle part mieux sentir que dans les mêmes pages où se manifeste le génie.

I. — FLORENCE.

A Madame ***.

Je vous présente, Madame, mes très humbles respects, et je vous demande la continuation de ma fortune, c'est-à-dire de votre amitié et de vos bontés.

C'est une belle ville que Florence ; on n'y parle du prince ni en blanc ni en noir ; les ministres vont à pied, et quand il pleut, ils ont un parapluie bien ciré ; il n'y a que les

1. *Œuvres complètes*, éd. Laboulaye, Garnier, in-8, t. VII, 1879.

dames qui ont un bon carrosse, parce que tout honneur leur est dû.

Nous nous retirons le soir avec une petite lanterne, grande comme la main, où nous mettons un bout de bougie. Le matin, je prends mon chapeau de paille dont je couvre ma tête, et je me sers de mon castor d'Angleterre lorsque je sors.

Nous allons dans des maisons où nous trouvons deux lampes d'argent sur la table, et tout autour des dames très jolies, très gaies et qui ont beaucoup d'esprit. Ce sont des palais superbes, où il y a pour quarante ou cinquante mille *scudi* de tableaux et de statues.

Il y a ici bien de la politesse, de l'esprit, et même du savoir : les mœurs y sont très simples, et non pas les esprits. On a peine à distinguer un homme d'un autre qui a cinquante mille livres de rente de plus. Une perruque mal mise ne met personne mal avec le public ; on fait grâce des petits ridicules, et on n'est puni que des grands. Tout le monde vit dans l'aisance ; comme la misère est peu de chose, le superflu est beaucoup : cela met dans la maison une paix et une joie continuelles, au lieu que la nôtre est toujours troublée par l'importunité de nos créanciers. Les femmes y sont aussi libres qu'en France; mais il ne paraît pas qu'elles le soient tant, et elles n'ont point acquis cet air de mépris pour leur état, qui n'est bon à rien[1].

Du reste, on ne peut lever les yeux sans voir quelque chef-d'œuvre de peinture, sculpture, architecture; il y a eu ici, en même temps, de grands ouvriers et des princes qui aimaient les arts. On voit partout le grand goût de Michel-Ange naître peu à peu dans ceux qui l'ont précédé, et se soutenir dans ceux qui l'ont suivi. La galerie du grand-duc est non seulement une belle chose, mais une chose unique. Depuis un mois j'y vais tous les matins, et je n'en ai encore vu qu'une partie. Là, et au palais Pitti,

1. On retrouve ici l'auteur des *Lettres Persanes* et sa légèreté satirique. Mais c'est superficiel : de Brosses voit plus profondément.

est un amas immense de tableaux des plus grands maîtres, et de statues antiques et modernes; et dans cette quantité il n'y a rien que d'exquis. Il y a une chambre qui contient tous les portraits des peintres qui ont quelque réputation, faits par eux-mêmes. Outre le plaisir de voir une chose qui ne se trouve que là, on a encore celui de comparer les manières. Depuis que je suis en Italie, j'ai ouvert les yeux sur les arts dont je n'avais absolument aucune idée[1].

A mesure que les goûts dominans commencent à s'affaiblir, on se dédommage par un grand nombre de petits goûts; c'est un échange qu'on fait malgré soi; il ne faut pas examiner si on y perd ou si on y gagne.

Je vous ai ennuyée, Madame, en vous parlant de Florence. Nous nous imaginons que les choses qui nous frappent doivent frapper tout le monde de même. Je vous demande toujours la permission de vous être attaché tendrement et respectueusement le reste de ma vie.

MONTESQUIEU.

A Florence, le 26 octobre 1728.

Agréez que je salue ici très humblement M. et Mme de Saint-Aulaire[2], et les mardis et les mercredis.

J'ai oublié de vous dire que j'ai été huit jours à Gênes, et que je m'y suis ennuyé à la mort ; c'est la Narbonne de l'Italie. Il n'y a rien à y voir qu'un très mauvais fort, des maisons bâties de marbre, parce que la pierre est trop chère, et des juifs qui vont à la messe. J'ai rapporté la moitié de mes lettres de recommandation sans avoir voulu les rendre. Je crois que vous avez été bien touchée de la

1. Néanmoins Montesquieu ne fut jamais un artiste, et ce qu'il dit ici des arts le prouve surabondamment. On sent un esprit dépaysé, qui n'a point d'impression nette, ni d'émotion vive. Son génie était ailleurs. Dans son voyage d'Italie, il aperçut surtout l'antiquité, et les institutions et l'esprit politique des cités.

2. Le marquis de Saint-Aulaire, mort en 1742, entra en 1706 à l'Académie française, avec un fort léger bagage.

mort de M. d'Armenonville[1]. J'ai l'honneur d'écrire par ce courrier à M. de Morville.

---

2. — SUR LE BONHEUR[2].

À LA MARQUISE DU DEFFAND.

Vous dites, Madame, que rien n'est heureux, depuis l'ange jusqu'à l'huître ; il faut distinguer. Les séraphins ne sont point heureux, ils sont trop sublimes : ils sont comme Voltaire et Maupertuis, et je suis persuadé qu'ils se font là-haut de mauvaises affaires ; mais vous ne pouvez douter que les chérubins ne soient très heureux. L'huître n'est pas si malheureuse que nous, on l'avale sans qu'elle s'en doute ; mais pour nous, on vient nous dire que nous allons être avalés, et on nous fait toucher au doigt et à l'œil que nous serons digérés éternellement. Je pourrais parler à vous, qui êtes gourmande, de ces créatures qui ont trois estomacs ; ce serait bien le diable si dans ces trois il n'y en avait pas un de bon. Je reviens à l'huître : elle est malheureuse quand quelque longue maladie fait qu'elle devient perle : c'est précisément le bonheur de l'ambition. On n'est pas mieux quand on est huître verte, ce n'est pas seulement un mauvais fond de teint, c'est un corps mal constitué[3].

Vous dites que je n'ai point écrit à Mme la duchesse de Mirepoix[4] ; j'en ai découvert deux raisons : c'est qu'elle est malade et qu'elle est dans les embarras de la cour. A l'égard de d'Alembert, j'ai plus d'envie que lui, et autant

1. Cf. p. 34, n. 1, fin. Son fils, le comte de Morville (1686-1732), d'abord conseiller au Parlement, fut ensuite ambassadeur en Hollande, puis ministre de la marine (1722) et des affaires étrangères (1723).

2. Voyez les lettres de Mme du Deffand (p. 376) et de Voltaire (p. 155).

3. Il y a un peu trop de bel esprit et de préciosité dans ce langage. Ce n'est pas là le Montesquieu des *Considérations*.

4. Grande amie de Mme du Deffand : cf. p. 550, n. 2.

d'envie que vous, de le voir de l'Académie[1]; car je suis le chevalier de l'ordre du Mérite. Il est vrai qu'à la dernière election il y eut quelque espèce de composition faite, qui barbouille un peu l'élection prochaine[2]; mais je vous parlerai de tout cela à mon retour, qui sera vers le 15 ou la fin de novembre. Je suis pourtant bien ici; mais les hommes ne quittent-ils pas sans cesse les lieux où ils savent qu'ils sont bien, pour ceux où ils espèrent d'être mieux ? J'irai vous marquer ma reconnaissance des choses charmantes que vous nous dites toujours, et qui nous plaisent toujours plus qu'à vous. Je vous félicite d'être chez Mme de Betz[3]. Nous sommes dans des maisons de même goût ; car je me trouve au milieu des bois que j'ai semés, et de ceux que j'ai envoyés aux airs. Je vous prie de vouloir bien faire mes complimens aux maîtres de la maison, et d'agréer, Madame, le respect et l'amitié la plus tendre.

Au château de la Brède, le 12 septembre 1751.

---

3. — SUR L'ESPRIT DES LOIS[4].

A MONSEIGNEUR CERATI[5].

..... A l'égard de mon ouvrage, je vous dirai mon secret. On l'imprime dans les pays étrangers. Je continue à vous

1. Il en fut en 1754 : cf. p. 234, n. 2.
2. La dernière élection était celle du comte de Bissy, porté par la maréchale de Luxembourg, en remplacement de l'abbé Terrasson. Piron avait été sur les rangs, et c'était lui qu'on voulait prendre à la suivante élection. Il fut élu en effet en 1753 à la mort de de Boze, mais le roi ne l'ayant pas accepté, on lui substitua Buffon.
3. Sans doute Mme Lallemand de Betz, mère de la comtesse de Choiseul, celle qu'on nommait la *Petite Sainte*.
4. Cet ouvrage a été la grande affaire de la vie de Montesquieu. Il mit vingt ans à l'achever, et le publia à Genève en 1748.
5. Gaspar Cerati (1690-1769) fut nommé par le grand-duc de Toscane prélat de l'ordre de Saint-Étienne de Toscane, provéditeur de l'Université de Pise. Montesquieu l'avait connu en Italie chez le cardinal de Polignac.

dire ceci dans un grand secret. Il aura deux volumes *in-quarto*, dont il y en a un d'imprimé; mais on ne le débitera que lorsque l'autre sera fait : sitôt qu'on le débitera, vous en aurez un que je mettrai entre vos mains, comme l'hommage que je vous fais de mes terres. J'ai pensé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre, qui sera un livre de l'origine et des révolutions de nos lois civiles de France[1]. Cela formera trois heures de lecture; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, que mes cheveux en sont blanchis. Il faudrait, pour que mon ouvrage fût complet, que je pusse achever deux livres sur les lois féodales[2]. Je crois avoir fait des découvertes sur une matière la plus obscure que nous ayons, qui est pourtant une magnifique matière. Si je puis être en repos à ma campagne pendant trois mois, je compte que je donnerai la dernière main à ces deux livres, sinon mon ouvrage s'en passera. La faveur que votre ami, M. Hein, me fait de venir souvent passer les matinées chez moi, fait un grand tort à mon ouvrage, tant par la corruption de son français que par la longueur de ses détails; il vient me demander de vos nouvelles. Je vous prie de me conserver toujours un peu de part dans votre amitié, et de ne pas oublier celui qui vous aime et vous respecte.

De Paris, ce 28 mars 1748.

---

4. — LES INCONVÉNIENTS DE LA MODÉRATION.

A. S. E. MONSIEUR LE MARQUIS DE STAINVILLE[3].

Les bontés dont Votre Excellence m'a toujours honoré font que je prends la liberté de m'ouvrir à elle sur une

1. Le livre XXVIII, qui a XLV chapitres.

2. Les livres XXX et XXXI.

3. Le marquis de Stainville, qui mourut en 1769, avait été, en 1726, envoyé extraordinaire du duc de Lorraine, puis conseiller actuel intime de l'empereur Charles VI. Il était alors ambassadeur de l'empereur François Ier. Il fut père du fameux duc de Choiseul et du comte de Stainville, qui fut d'abord co-

chose qui m'intéresse beaucoup. Je viens d'apprendre que les jésuites sont parvenus à faire défendre, à Vienne, le débit du livre de l'*Esprit des Lois*[1]. Votre Excellence sait que j'ai déjà ici des querelles à soutenir, tant contre les jansénistes que contre les jésuites ; voici ce qui y a donné lieu. Au chapitre sixième du livre quatrième de mon livre j'ai parlé de l'établissement des jésuites au Paraguay, et j'ai dit que, quelques mauvaises couleurs qu'on ait voulu y donner, leur conduite à cet égard était très louable ; et les jansénistes ont trouvé très mauvais que j'aie par là défendu ce qu'ils avaient attaqué, et approuvé la conduite des jésuites : ce qui les a mis de très mauvaise humeur. D'un autre côté, les jésuites ont trouvé que dans cet endroit même je ne parlais pas d'eux avec assez de respect, et que je les accusais de manquer d'humilité. Ainsi j'ai eu le destin de tous les gens modérés, et je me trouve être comme les gens neutres que le grand Cosme de Médicis[2] comparait à ceux qui habitent le second étage des maisons, qui sont incommodés par le bruit d'en haut et par la fumée d'en bas. Aussi dès que mon ouvrage parut, les jésuites l'attaquèrent dans leur *Journal de Trévoux*, et les jansénistes en firent de même dans leurs *Nouvelles ecclésiastiques* ; et quoique le public ne fît que rire des choses peu sensées qu'ils disaient, je ne crus pas devoir en rire moi-même, et je fis imprimer ma *Défense*[3] que votre Excellence connaît, et que j'ai l'honneur de vous envoyer : et comme les uns et les autres me faisaient à peu près les mêmes impressions, je me suis contenté de répondre aux jansénistes, à un seul article près, qui regarde en particulier le *Journal de Trévoux*.

Votre Excellence est instruite du succès qu'a eu ma *Défense*, et qu'il y a eu ici un cri général contre mes adver-

lonel et chambellan de l'empereur, avant de passer au service de France. La terre de Stainville était située dans la Barrois : le titre en avait passé par alliance dans la maison de Choiseul.

1. Ce bruit était faux.

2. Le premier Cosme (1389-1464), gonfalonier de Florence et maître absolu de sa patrie.

3. La *Défense de l'Esprit des lois*, Paris, 1750, in-12.

saires. Je croyais être tranquille, lorsque j'ai appris que les jésuites ont été porter à Vienne les querelles qu'ils se sont faites à Paris, et qu'ils y ont eu le crédit de faire défendre mon livre, sachant bien que je n'y étais pas pour dire mes raisons : tout cela dans l'objet de pouvoir dire à Paris que ce livre est bien pernicieux, puisqu'il a été défendu à Vienne, de se prévaloir de l'autorité d'une aussi grande cour, et de faire usage du respect et de cette espèce de culte que toute l'Europe rend à l'Impératrice[1]. Je ne veux point prévenir les réflexions de Votre Excellence. Mais peut-être pensera-t-elle qu'un ouvrage dont on a fait dans un an et demi vingt-deux éditions, qui est traduit dans presque toutes les langues, et qui d'ailleurs contient des choses utiles, ne mérite pas d'être proscrit par le gouvernement.

J'ai l'honneur d'être, avec un respect infini, etc.

Paris, le 27 mai 1750.

---

5. — SUR LES CRITIQUES DE L'ESPRIT DES LOIS.

A l'abbé comte de Guasco[2].

Soyez le bien arrivé, mon cher comte; je regrette beaucoup de n'avoir pas été à Paris pour vous recevoir. On dit que ma concierge, Mlle Betti, vous a pris pour un revenant, et a fait un si grand cri en vous voyant, que tous les voisins en ont été éveillés. Je vous remercie de la manière dont vous avez reçu mon protégé. Je serai à Paris au mois de septembre; si vous êtes de retour de votre résidence avant que je sois arrivé, vous me ferez honneur de porter votre bréviaire dans mon appartement; je compte pourtant y être arrivé avant vous. Vous êtes un homme

1. Marie-Thérèse.
2. Octavien de Guasco (1712-1781) : il fut membre de l'Académie des Inscriptions et de la Société royale de Londres. Il traduisit l'*Esprit des lois* en italien et publia en 1767 des *Lettres familières du Président de Montesquieu.*

extraordinaire : à peine avez-vous bu de l'eau des citernes de Tournay[1], que Tournay vous envoie en députation. Jamais cela n'est arrivé à aucun chanoine.

Je vous dirai que la Sorbonne, peu contente des applaudissemens qu'elle recevait sur l'ouvrage de ses députés, en a nommé d'autres pour réexaminer l'affaire[2]. Je suis là-dessus extrêmement tranquille. Ils ne peuvent dire que ce que le Nouvelliste Ecclésiastique[3] a dit; et je leur dirai ce que j'ai dit au Nouvelliste Ecclésiastique; ils ne sont pas plus forts avec ce Nouvelliste, et ce Nouvelliste n'est pas plus fort avec eux. Il faut toujours en revenir à la raison; mon livre est un livre de politique, et non pas un livre de théologie; et leurs objections sont dans leurs têtes et non pas dans mon livre.

Quant à Voltaire, il a trop d'esprit pour m'entendre; tous les livres qu'il lit, il les fait; après quoi il approuve ou critique ce qu'il a fait. Je vous remercie de la critique du père Gerdil[4]; elle est faite par un homme qui mériterait de m'entendre, et puis de me critiquer. Je serais bien aise, mon cher ami, de vous revoir à Paris : vous me parleriez de toute l'Europe; moi je vous parlerais de mon village de la Brède, et de mon château, qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays :

> Et maris et terræ, numeroque carentis arenæ
> Mensorem[5].

Madame de Montesquieu, M. le doyen de Saint-Surin[6], et moi sommes actuellement à Baron, qui est une maison entre deux mers, que vous n'avez point vue. Mon fils est a

1. Où il avait un riche canonicat.
2. La Sorbonne laissa tomber l'affaire de la censure de l'*Esprit des lois*.
3. Le journaliste janséniste.
4. Le P. Gerdil (1718-1802), barnabite, qui fut professeur à l'Université de Turin et précepteur du prince de Piémont. Il devint cardinal en 1777. Il a fait un *Anti-Émile* et un *Anti-Contrat social.*
5. Horace, *Od.* I, 28, 1. « Qui a mesuré la mer et la terre, et compté les sables innombrables. »
6. Joseph Secondat de Montesquieu, son frère, dont il va encore parler plus bas.

Clérac, que je lui ai donné pour son domaine avec Montesquieu. Je pars dans quelques jours pour Nisor[1], abbaye de mon frère; nous passerons par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure[2], que vous connaissez si bien. Si vous y gagniez le prix, mandez-le-moi; je prendrai votre médaille en passant : aussi bien n'avez-vous plus la ressource des intendans. Il vous faudrait un homme uniquement occupé à recueillir les médailles que vous remportez. Si vous voulez, je ferai aussi à Toulouse une visite de votre part à votre muse, Mme Montégut[3]; pourvu que je ne sois pas obligé de lui parler, comme vous faites, en langage poétique.

Je vous dirai pour nouvelles que les jurats comblent, dans ce moment, les excavations qu'ils avaient faites devant l'Académie. Si les Hollandais avaient aussi bien défendu Berg-op-Zoom, que M. notre intendant[4] a défendu ses fossés, nous n'aurions pas aujourd'hui la paix; c'est une terrible chose de plaider contre un intendant; mais c'est une chose bien douce que de gagner un procès contre un intendant, Si vous avez quelque relation avec M. de Larrey à La Haye, parlez-lui, je vous prie, de notre tendre amitié. Je suis bien aise d'apprendre son crédit à la cour du stathouder; il mérite la confiance qu'on a en lui. Je vous embrasse, mon cher ami, de tout mon cœur.

De Raymond en Gascogne, 8 août 1752.

1. Abbaye cistercienne dans le pays de Comminges.

2. La fondatrice légendaire des Jeux Floraux, dont l'existence est considérée aujourd'hui comme plus que problématique.

3 Jeanne de Segla, femme d'un trésorier de France. Elle a fait des poésies qui ont été imprimées par son fils avec ses lettres.

4. M. de Tourny, qui a fait embellir Bordeaux. Les travaux qu'il avait ordonnés menaçaient de masquer l'hôtel de l'Académie : elle s'y opposa et plaida longtemps contre l'intendant.

LE MARQUIS DE VAUVENARGUES

LUC DE CLAPIERS

1715-1747

La correspondance de Vauvenargues éclaire ses autres œuvres et leur donne un sens et un prix inattendus. On soupçonnerait peut-être, mais on ne connaîtrait pas certainement la qualité de cette âme, si on lisait seulement les *Discours*, les *Caractères* et les *Réflexions*; et surtout on méconnaîtrait ce qu'il y a dans ces écrits de plus intéressant de plus émouvant, si on les étudiait comme les œuvres d'un moraliste, d'un sage précoce, qui a observé d'un regard curieux les esprits des hommes et s'est fait le spectateur du monde. Vauvenargues fut autre chose. Il ne fut écrivain et peintre que par occasion, pour occuper son loisir et tromper son impatience; l'observation morale fut un moyen et non un but pour lui : il regardait le monde, comme un capitaine étudie son terrain, pour y combattre et préparer la victoire. Vauvenargues tendait tout à l'action, et tout ce qu'il a écrit, ce qui lui a donné place parmi nos moralistes, ce sont ses désirs, ses aspirations, ses inclinations, ses dégoûts, ses haines, ses rêves de gloire et ses plans de combat : tout cela est personnel, intime; ce sont des confidences échappées dans la fièvre de l'ennui : il n'y a pour ainsi dire pas là une observation désintéressée, où le plaisir de voir et de rendre la vie soit l'unique mobile de l'écrivain.

La vie de Vauvenargues, si pauvre d'événements et de surprises, fut tragique, si l'on regarde les agitations secrètes de son âme. Capitaine au régiment du Roi, il donne sa démission, sollicite un emploi dans la diplomatie, et meurt à trente-deux ans, sans avoir rien fait que quelques écrits d'un talent encore inégal et peu mûr, mais ayant forcé l'amitié, l'estime et même le respect de Voltaire, ayant imposé à Marmontel la plus chaude admiration que ce médiocre littérateur ait ressentie pour un autre.

Vauvenargues a fait la dure campagne de Bohême, et la terrible retraite qui la termine si tristement : sa santé délicate s'y est ruinée pour jamais, et dès lors de douloureuses infirmités l'assiègent et ne le quitteront plus. Mais ce n'est pas là ce qui lui

fait quitter l'armée. Il se sent confiné dans les emplois subalternes, et voilà ce qui le dégoûte de la carrière. Tout marquis qu'il est, il est de médiocre naissance, sans grande alliance, sans protecteurs. Il n'a pas de fortune pour acheter un régiment ou se faire des amis. Il n'a pas l'esprit d'intrigue, le talent de la flatterie, la science des bassesses utiles pour se pousser. Il n'a cessé de prêcher la souplesse insinuante et liante dans les affaires : mais il voulait l'employer à faire triompher de grands intérêts, et ne la pratiquait pas en ce qui lui était exclusivement personnel. Il aurait aimé la guerre, mais, avec l'occasion d'y exercer les plus hautes qualités morales, il aurait voulu les emplois qui permettent à l'esprit d'y déployer toutes ses ressources. Enfin la décadence de nos armées, la ruine de la discipline, la légèreté, l'inapplication des officiers supérieurs, les désordres qu'ils toléraient dans les soldats, tout ce qui éclata si honteusement dans la guerre de Sept Ans et se traduisit en désastres sans exemples pour nos armes, avaient frappé les yeux de Vauvenargues. Il donna sa démission, renonçant à l'espoir de devenir capitaine de grenadiers.

Il était consumé d'ambition : mais c'est une ambition héroïque qui n'a rien de bas, et qui n'est que le désir de se dévouer avec éclat au bien public. Il sentait sa valeur, et était impatient d'en donner des preuves. Il avait étudié les hommes, il aimait leur société ; ni leurs passions ni leurs vices même ne lui faisaient peur. Il aimait à traiter avec eux, à les combattre, à les faire servir à ses vues. Aussi se crut-il destiné à la diplomatie : de fait, avec cette pénétration naturelle qu'il avait, cette éloquence séduisante dont tous ses amis étaient frappés, avec cette grandeur de courage, cette hauteur de vues, ce dévouement au bien public qui paraissent dans toutes ses paroles, je ne doute pas qu'il n'eût été avantageux à la France de compter parmi ses diplomates un homme tel que Vauvenargues. Celui-là assurément aurait eu l'activité, l'application et la volonté

Quand cet espoir de servir son pays se dissipe, quand la maladie lui interdit l'action, alors l'ambition qui bout en lui prend un autre cours, et tend à la gloire par d'autres efforts. C'est alors que les lettres apparaissent à Vauvenargues non seulement comme une consolation de son impuissance, mais comme une promesse d'immortalité.

Vauvenargues est vraiment un héros de Corneille : il poursuit le même idéal, et il est mû des mêmes ressorts. Mais il est plus

inquiet, plus agité, plus déchiré : il se débat contre des nécessités qui l'oppriment, et qui mêlent de la pitié à notre admiration. Rien n'est plus triste que de voir contre quelles mesquines préoccupations s'use et s'épuise ce grand cœur !

A cette ambition, qui est la caractéristique de son caractère, ajoutez toute la tendresse et toute la noblesse imaginables, une sagesse qui n'a rien de froid, toutes les nobles passions, fermeté, fierté, générosité : voilà comment Vauvenargues se révèle dans ses lettres au marquis de Mirabeau et à Fauris de Saint-Vincens, les deux amis de son enfance. A Voltaire, dans cette correspondance qui leur fait également honneur à tous les deux, il fait la confidence de ses idées philosophiques et littéraires. Vauvenargues est de son temps : il en a les idées, accommodées à la hauteur de son âme. Il n'est pas irréligieux, mais il ne croit pas : jamais l'idée d'une vie future, ou les devoirs de la créature envers son Dieu ne sont les principes de sa conduite. Il semble ne connaître d'immortalité que celle de la gloire, et les hommes, comme il l'a dit, la vie présente sont l'unique fin de ses actions. Il a secoué toute autorité, tout préjugé : sa raison seule le dirige. Même en littérature, ce qui est le plus rare en ce temps-là, il est absolument indépendant ; nul respect, nulle tradition, nul préjugé d'éducation ne contraignent son goût. Il doit sans doute cette hardiesse originale de jugement à sa faible santé qui ne lui avait pas permis d'étudier : il ne lisait pas le grec, à peine le latin.

I. — LA CONFESSION DE VAUVENARGUES.

AU MARQUIS DE MIRABEAU [1].

A Verdun [2], le 16 janvier 1740.

Il y a plus d'un an, mon cher Mirabeau, que vous attaquez ma retraite, et l'inaction où je vis ; je me défends par des

1. Cf. p. 53. Le marquis soupçonnait dans Vauvenargues, des vues d'avenir et une ambition dont il ne savait pas la direction et le but. Vauvenargues, d'abord renfermé, *boutonné*, se découvrit peu à peu. « Je vous aurai par morceaux », lui écrivait le marquis après une confidence : il finit en effet par l'avoir tout entier.

2. Vauvenargues y tenait garnison : il était capitaine au régiment du Roi infanterie, dont le duc de Biron était colonel.

retours et des généralités; je me jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; je pousse la première idée que je trouve devant moi. Je vous laissai, dans ma dernière lettre, plus de jour et de lumière; je tirai un peu le rideau; mais, puisque cette ouverture ne vous satisfait pas encore, que votre amitié va plus loin, qu'elle me poursuit toujours, et qu'il m'est permis de voir dans un soin aussi constant le fond de votre cœur pour moi, j'aurais tort de vous rien cacher.

Je vous avouerai d'abord, fort naturellement, que si j'étais né à la cour, ou plus près que je n'en suis, je ne m'y serais point déplu ou ennuyé autant que vous[1]. Je ne vois point ce pays-là des mêmes yeux; j'y crois démêler des agrémens qui peuvent toucher l'esprit; je n'y vois point ce qui vous choque : j'y vois au contraire le centre du goût, du monde, de la politesse, le cœur, la tête de l'État, où tout aboutit et fermente, d'où le bien et le mal se répandent partout; j'y vois le séjour des passions, où tout respire, où tout est animé, où tout est dans le mouvement; et au bout de tout cela, le spectacle le plus orné, le plus varié, le plus vif, que l'on trouve sur la terre. Les personnages, il est vrai, n'y sont pas trop gens de bien, le vice y est dominant; tant pis pour ceux qui ont des vices! Mais lorsqu'on est assez heureux pour avoir de la vertu, c'est, à mon sens, une ambition très noble que celle d'élever cette même vertu au sein de la corruption, de la faire réussir, de la mettre au-dessus de tout, d'exercer et de protéger des passions sans reproche, de leur soumettre les obstacles, et de se livrer aux penchans d'un cœur droit et magnanime, au lieu de les combattre ou de les cacher dans la retraite, sans les satisfaire ni les vaincre; je ne sais rien même de si faible et de si vain que de fuir devant les vices, ou de les haïr sans mesure; car on ne les hait jamais que parce qu'on en est mal traité; mais un peu de grandeur d'âme, quelque

1. Le marquis avait la haine de la cour et déclamait volontiers contre elle. On en verra des preuves plus loin.

connaissance du cœur, une humeur douce et tacite, empêchent qu'on en soit surpris ou blessé si vivement. Ainsi, mon cher Mirabeau, je maintiens ce que j'ai dit : si j'étais né à la cour, je ne vois pas que j'eusse été contraint de m'y déplaire, ou il y aurait eu de ma faute; mais la Providence m'a placé si loin de cette cour, qu'il serait ridicule de me demander pourquoi je n'y suis pas. A l'égard de Paris, vous savez comme je pense : si je pouvais m'y tenir, je n'aurais point d'autre patrie[1]. Il vous est aisé de comprendre que je ne passe pas ma jeunesse, par choix, dans une société qui touche peu mon cœur[2], à qui j'ai peu d'envie de plaire, et qui m'exile du monde par le peu de goût et d'intérêt que je trouve dans son commerce : mais vous voudriez que, contraint de vivre dans la solitude, j'essayasse de la remplir de l'amour des belles-lettres, de cultiver ma raison, ne pouvant suivre mon cœur, et de m'enivrer d'écriture, au défaut de conversations, afin de tenir au monde au moins par cet endroit-là, et de communiquer mon âme. Cela est bien pensé; on ne peut dire mieux; mais, comme je me connais, que je sais me faire justice, et que je ne me vante pas, je ne vous cacherai point que je n'ai ni la santé, ni le génie, ni le goût qu'il faut avoir pour écrire; que le public n'a point besoin de savoir ce que je pense, et que, si je le disais, ce serait ou sans effet, ou sans aucun avantage. Cela vous satisfait-il? Je n'irai pas à présent vous faire une énumération de toutes mes infirmités, il y aurait trop de ridicule; ni vous parler de mes inclinations, j'en ai de trop reprochables; ni des défauts de mon esprit, car à quoi ser-

1. Vauvenargues trouvait utile d'avoir vécu en province, et nécessaire de n'y pas vivre toujours. Il jugeait qu'on finissait par s'y étrécir l'esprit et gâter le goût. Au contraire, à Paris, c'était l'intelligence toujours en éveil, l'indépendance toujours entière.

2. « On ne voit plus dans les armées que dégoût, ennui, négligence, murmures insolens et téméraires... » Les officiers grands seigneurs « se cantonnent et forment jusque dans les camps des petites sociétés, où ils s'entretiennent encore du *bon ton* et regrettent l'oisiveté et les délices de Paris. » Il n'y a à récolter là, pour les gens de courage, que ruine et honte. (Vauvenargues, 48e réflexion.)

virait cela? mais je puis bien vous dire encore, en général, qu'il n'y a ni proportion, ni convenance, entre mes forces et mes désirs, entre ma raison et mon cœur, entre mon cœur et mon état, sans qu'il y ait plus de ma faute que de celle d'un malade qui ne peut rien savourer de tout ce qu'on lui présente, et qui n'a pas en lui la force de changer la disposition de ses organes et de ses sens, ou de trouver des objets qui leur puissent convenir. Mais quoique je ne sois point heureux, j'aime mes inclinations, et je n'y saurais renoncer; je me fais un point d'honneur de protéger leur faiblesse; je ne consulte que mon cœur; je ne veux point qu'il soit esclave des maximes des philosophes, ni de ma situation; je ne fais pas d'inutiles efforts pour le régler sur ma fortune; je veux former ma fortune sur lui[1]. Cela, sans doute, ne comble pas mes vœux; tout ce qui pourrait me plaire est à mille lieues de moi; mais je ne veux point me contraindre, j'aimerais mieux rendre ma vie[2]. Je la garde à ces conditions; et je souffre moins des chagrins qui me viennent par mes passions, que je ne ferais par le soin de les contrarier sans cesse. Il n'est nullement en moi d'avoir à ma portée les objets que vous donnez à mon cœur[3]; je ne manque pas, cependant, de principes de conduite, et je les suis exactement; mais, comme ils ne sont pas les mêmes que les vôtres, vous croyez que je n'en ai point, et vous vous trompez en cela, comme lorsque vous croyez que mon âme est inactive[4], quoiqu'elle soit sensible et présente, qu'elle ne supporte la

1. Commentaire original de la fameuse maxime : « Et mihi res, non me rebus submittere conor. » Horace, Ép. I, 1, 19.)

2. Vauvenargues a dit ailleurs : Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie. »

3. « Vous avez, lui écrivait Mirabeau, une patrie misérable, une province vexée par les esclaves subalternes que l'on érige en souverains pour le malheur des peuples; des amis que vous pouvez servir; des compatriotes à qui vos talents pourraient être utiles; une famille dont vous devez soigner les affaires, ou soutenir le nom; vous-même, à qui vous devez un plan fixe de bonheur ou d'agrément; que d'objets divers et opposés! »

4. Mirabeau le poussait toujours à se montrer et à agir.

solitude que par là, et qu'elle aime à se tourner sur ce qui peut la former et lui être utile, quand ma santé le permet. Voilà, mon cher Mirabeau, ce qu'il faut que vous sachiez, puisque vous le demandez.

---

2. — QUELS SONT LES CARACTÈRES QUI PLAISENT A VAUVENARGUES.

AU MÊME.

A Verdun, le 13 mars 1740.

Mon cher Mirabeau, vous recevrez aujourd'hui ma réponse au sujet du chevalier[1]; vous verrez comme je pense qu'il serait bien avec nous tout l'été, et l'hiver, à l'Académie[2]; j'exagère peut-être un peu l'avantage de cette idée, dans la première chaleur; vous en retrancherez ce qu'il y aura de trop.

Mes yeux sont un peu soulagés; je vais donc reprendre ma lettre, et me justifier sur les sermons que je fais au petit chevalier. Il me semble que vous avez peur que je ne combatte en lui la force et la fermeté[3] : Dieu me garde de cela! J'honore trop ces vertus, mais je ne sens pas bien qu'elles aient de liaison avec la sécheresse et avec la rudesse; voilà les vices que j'attaque, la raideur de l'esprit, la dureté des manières, et nullement la hauteur, la force, la véhémence. Vous dites qu'on ne peut pas tout avoir : il semble que vous croyiez que l'adresse et la douceur soient incompatibles avec le reste. Il est vrai que ces qualités se trouvent rarement ensemble, parce que la plupart des

1. Louis-Alexandre, chevalier de Mirabeau, frère du marquis (1724-1761), entra à treize ans au régiment du Roi. Il fut dans la suite grand chambellan et conseiller privé du margrave de Baireuth.

2. Les académies étaient des établissements où les jeunes gentilshommes allaient apprendre l'équitation, l'escrime, la danse, les exercices du corps et les belles manières.

3. Le chevalier avait beaucoup de l'humeur des Mirabeau.

hommes se laissent dominer par leur tempérament, par leur éducation et par leurs habitudes; mais une raison égale à la force des passions les tempère et les conduit. Quel homme eut des passions plus vives, plus grandes, plus de force d'esprit, un courage plus haut que César, ou encore Alcibiade? et quel homme eut en même temps plus d'art, plus de douceur, et plus de jeu dans l'esprit? qui fut plus insinuant, plus indulgent, plus facile? Il est ridicule de citer de si grands noms; cependant ces noms-là décident. Il y a des pratiques qui se contrarient, j'en conviens; mais on emploie tour à tour celles qui sont bonnes; l'occasion et les conjonctures servent de règles là-dessus : la constance, la hardiesse, la fermeté, le courage dans les grandes entreprises, la hauteur dans l'infortune, et, dans le commerce ordinaire, la facilité, la bonté, la vérité, la complaisance, voilà ce que je voudrais faire entrer dans un caractère. Il est vrai que cela demande une raison éminente; il est vrai encore que les passions intéressent plus que l'action de l'esprit; car il n'y a que l'action du cœur qui puisse remuer le cœur : aussi, j'aime mieux Brutus que César; ce n'est pas pour ses vertus : César en avait de grandes; mais, dans César, c'est l'esprit qui domine, qui couvre, qui conduit, et qui sert la passion : dans Brutus, tout au contraire. l'âme se fait sentir partout, et semble marcher toute seule. Brutus m'échauffe donc, et me plaît davantage; mais César a plus de génie; pour quelqu'un qui réfléchit, ses vues sont plus longues, plus sûres, son génie plus puissant, plus facile, plus souple. Et remarquez cependant : ce Brutus qui était si haut, qui adorait l'indépendance, qui tua son bienfaiteur pour venger la liberté, qui écrivait à Cicéron avec tant de hauteur en Grèce, qui était si courageux, si fier, si ferme dans le malheur, si hardi dans ses desseins, si dédaigneux de la mort; ce même Brutus était simple, aimable et doux dans le commerce; il n'avait point l'austérité grossière des anciens Romains; il n'était ni dur ni sévère; il aimait à gagner les cœurs; son âme était remplie de cette humanité si naturelle

aux grands hommes, et si rare dans les petits. Si sa main trempa dans le sang, c'est qu'il avait pris pour règle de faire, toute sa vie, ce qu'il y avait de plus grand et de meilleur; il crut qu'il devait cette mort à la patrie, à la vertu, à la gloire, à ses aïeux, aux mânes de ses amis; s'il avait pu satisfaire par son propre sang à ses devoirs, je suis persuadé qu'il l'eût fait, et qu'il eût sauvé César, aux dépens de sa propre vie; sans cela ce héros serait trop odieux, au lieu qu'il faut l'adorer, et néanmoins malgré de si grandes vertus, le premier mouvement éteint, je crois que César valait mieux!

Il faut que je vous parle vrai : j'aime un homme fier et violent, pourvu qu'il ne soit point sévère; les paroles fières, hautaines, me ravissent malgré moi : ce que dit M. le Prince au maréchal de Gassion[1] : *qu'il saurait bien se passer d'un vieux caporal comme lui;* le discours du sire de Giac[2], au milieu de toute la cour, qu'il faudrait, *s'il en était cru, jeter l'évêque Combarel, et ses fauteurs, dans la rivière*, ces paroles quoique injustes, m'entraînent avec empire; mais je ne saurais souffrir un homme dur et rigide, qui voudrait resserrer tous les hommes dans ses maximes étroites, dominer les esprits par son tempérament, et régner sur les cœurs par son austérité. Catilina me plaît mille fois plus que l'aïeul de Caton d'Utique; ce misérable censeur, qui courait la Sicile à pied, n'est pour moi qu'un homme incommode, fâcheux, et de peu d'esprit[3]; j'aurais très bien vécu avec Catilina, au hasard d'être poignardé, d'être brûlé dans mon lit; mais, pour Caton, il eût fallu qu'un de nous deux eût quitté Rome; jamais la même enceinte n'aurait pu nous contenir. Le connétable de Bretagne[4] et celui de

1. Jean de Gassion (1609-1647), servit sous Gustave-Adolphe, se distingua à Rocroy, et fut tué au siège de Lens.

2. Ministre de Charles VII, ennemi du connétable de Richemont, qui le fit condamner à mort en 1426.

3. Pour l'esprit, Caton en avait.

4. Arthur de Richemont (1397-1458), 2e fils de Jean V, duc de Bretagne, devint duc de Bretagne lui-même en 1457. Il avait contribué à rendre à Charles VII son royaume.

Montmorency[1] me paraissent, comme Caton, nés pour déplaire et pour choquer, mais surtout celui de Bretagne, qui, pouvant conduire un bon roi par la douceur, aimait mieux le tyranniser, sans dessein et sans intérêt; s'il m'avait jamais fait le tiers des insolences qu'il faisait au roi Charles VII, je l'aurais fait hacher en pièces.

Il me semble que la dureté et la sévérité ne sauraient convenir aux hommes, en quelque état qu'ils se trouvent : c'est un orgueil misérable que de se croire sans vices, c'est un défaut odieux que d'être vicieux et sévère, en même temps, nul esprit n'est si corrompu que je ne le préfère, avec beaucoup de joie, au mérite dur et rigide. Un homme amolli me touche, s'il a l'esprit délicat; la jeunesse et la beauté réjouissent mes sens, malgré l'étourderie et la vanité qui les suivent; je supporte la sottise, en faveur du naturel et de la simplicité; l'artifice me découvre les ressources d'un esprit fécond; la violence et la fierté me paraissent excusables; l'homme infâme attache mes yeux sur la sorte de courage qui soutient son infamie; le crime et l'audace me montrent des âmes au-dessus de la crainte, au-dessus des préjugés, libres dans leurs pensées, fermes dans leurs desseins; je laisse vivre en repos l'homme fade et sans caractère : mais l'homme dur et rigide, l'homme tout d'une pièce, plein de maximes sévères, enivré de sa vertu, esclave des vieilles idées, qu'il n'a point approfondies, ennemi de la liberté, je le fuis, et je le déteste; c'est, selon moi, l'espèce la plus vaine, la plus injuste, la plus insociable, la plus ridicule, la plus sujette à se laisser tromper par les âmes basses et fausses, enfin, l'espèce la plus partiale, la plus aveugle et la plus odieuse que l'on trouve sous le soleil.

Ce que mon inclination me rend cher, c'est un homme constant dans ses passions, car je suis de votre avis :

« *Ce qu'un grand cœur commence, il le doit achever.* »

1. Anne de Montmorency (1492-1567) fut surtout en grand crédit sous Henri II. Il avait en effet l'esprit étroit, l'âme dure et intraitable.

Un homme haut et ardent, inflexible dans le malheur, facile dans le commerce, extrême dans ses passions, humain par-dessus toutes choses, avec une liberté sans bornes dans l'esprit et dans le cœur, me plaît par-dessus tout; j'y joins, par réflexion, un esprit souple et flexible, et la force de se vaincre, quand cela est nécessaire; car il ne dépend pas de nous d'être paisible et modéré, de n'être pas violent, de n'être pas extrême; mais il faut tâcher d'être bon, d'adoucir son caractère, de calmer ses passions, de posséder son âme, d'écarter les haines injustes, d'attendrir son humeur autant que cela est en nous, et, quand on ne le peut pas, de sauver, du moins, son esprit du désordre de son cœur, d'affranchir ses jugemens de la tyrannie des passions, d'être libre dans ses idées, lors même qu'on est esclave dans sa conduite. Caton le Censeur, s'il vivait, serait magister de village, ou recteur de quelque collège; du moins serait-ce là sa place; Caton d'Utique, au contraire, serait un homme singulier, courageux, philosophe, simple, aimable parmi ses amis, et jouissant avec eux de la force de son âme et des vues de son esprit; mais César serait un ministre, un ambassadeur, un monarque, un capitaine illustre, un homme de plaisir, un orateur, un courtisan possédant mille vertus, et une âme vraiment noble, dans une extrême ambition. Les deux premiers n'ont que l'esprit de leur siècle, et les mœurs de leur patrie; mais le génie de César est si flexible à toutes les mœurs, à tous les hommes, à tous les temps, qu'il l'emporte.

L'esprit de singularité plaît, quand il est naturel; car quand il est affecté, il n'y a qu'à vomir dessus; mais il est un autre esprit bien plus grand, plus utile, et plus estimable; cet esprit est loin de moi, plus que le ciel n'est de la terre; mais, enfin, une fortune obscure est-elle un si grand défaut qu'elle couvre de ridicule jusqu'aux meilleurs sentimens; que l'on ne puisse, du moins, dire ce qu'on estimerait le plus, et que, même entre amis, entre philosophes, on doive cacher ses pensées, pour respecter la mode et le goût de son siècle, comme s'il n'y avait rien

de raisonnable et de bien hors de la plaisanterie et des maximes *des gens du bel-air*? Vous voyez, mon cher Mirabeau, que je ne le pense pas, et que je me donne carrière. Les sentimens dont je vous parle, ce sont ceux que j'ai tâché d'inspirer à votre frère, ce sont ceux que je vois en vous, et je les vois si clairement, que, si vous étiez grand seigneur, je craindrais que vous ne crussiez que je vous veux faire ma cour. Si j'ai pourtant quelques principes qui ne vous soient pas communs avec moi, je ne veux pas les cacher, ni surprendre votre amitié; mais j'espère que ma franchise me tiendra lieu de quelque chose, et que vous, qui m'aimez un peu, et qui adorez la vérité, vous m'aimerez doublement, quand vous la trouverez en moi. Ce que je dis de la sévérité combat l'exemple d'un père[1], qui soutenait ce défaut par de grandes vertus, par un esprit solide, et par une éloquence mâle; je serais bien fâché d'attaquer sa mémoire; mais, comme elle me condamne, qu'elle vit dans votre cœur, et y confond peut-être les vertus et les défauts, je crains qu'un respect si juste ne soit un préjugé contre mes sentimens. Ne me cachez point ce qui en est : il n'y a point de vérité, quelque dure qu'elle soit, qui puisse altérer l'amitié que j'aurai toujours pour vous.

Adressez-moi votre première lettre à Metz, où je serai jeudi soir; il n'est aujourd'hui que lundi; mais j'écris de provision, parce que mes yeux le permettent, et que je veux en profiter.

Il y a beaucoup à répondre à ce que je vous dis sur la rigidité : quand je lui préfère le vice, ce n'est pas par réflexion, je crois que vous m'entendrez, c'est par goût et par sentiment; je n'ignore pas, d'ailleurs, ce qu'on doit à la vertu, quelque fâcheuse qu'elle soit.

1. Le terrible marquis Jean-Antoine. Mais l'Ami des hommes devait lui-même surtout contredire Vauvenargues, par sa conduite envers ses enfants, dont il fut le tyran plus que le père.

3. — LES VIES DE PLUTARQUE.

Au même.

A Verdun, le 22 mars 1740.

... C'est une lecture touchante, j'en étais fou à son âge[1]; le génie et la vertu ne sont nulle part mieux peints; l'on y peut prendre une teinture de l'histoire de la Grèce, et même de celle de Rome. L'on ne mesure bien, d'ailleurs, la force et l'étendue de l'esprit et du cœur humains que dans ces siècles fortunés; la liberté découvre, jusque dans l'excès du crime, la vraie grandeur de notre âme; là, la force de la nature brille au sein de la corruption; là paraît la vertu sans bornes, les plaisirs sans infamie, l'esprit sans affectation, la hauteur sans vanité, les vices sans bassesse et sans déguisement. Pour moi, je pleurais de joie lorsque je lisais ces *Vies*; je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas, et autres; j'allais dans la place de Rome, pour haranguer avec les Gracques, et pour défendre Caton, quand on lui jetait des pierres. Vous souvenez-vous que, César voulant faire passer une loi trop à l'avantage du peuple, le même Caton voulut l'empêcher de la proposer, et lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de parler[2]? Ces manières d'agir, si contraires à nos mœurs, faisaient grande impression sur moi. Il me tomba, en même temps, un Sénèque dans les mains, je ne sais par quel hasard; puis, des lettres de Brutus à Cicéron, dans le temps qu'il était en Grèce, après la mort de César : ces lettres sont si remplies de

1. Il s'agit du chevalier de Mirabeau : cf. p.57, n. 1.

2. Les souvenirs de Vauvenargues ne sont pas ici tout à fait exacts. César, alors préteur, et le tribun Métellus, sous le prétexte des menées dangereuses de Catilina, voulaient faire rappeler à Rome Pompée et son armée, afin de le mettre à la tête des affaires. Ce fut le tribun Minucius Thermus, ami de Caton, qui mit la main sur la bouche de Métellus pour l'empêcher de lire son projet de loi. En cette même occasion, Caton fut exposé à une grêle de pierres (Plut., *Vie de Caton d'Utique*). — Rousseau, enfant, s'enivrait aussi de Plutarque

hauteur, d'élévation, de passion et de courage, qu'il m'était bien impossible de les lire de sang-froid; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse[1] en courant de toute ma force jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion.

C'est là ce qui m'a donné cet air de philosophie, qu'on dit que je conserve encore, car je devins stoïcien de la meilleure foi du monde, mais stoïcien à lier; j'aurais voulu qu'il m'arrivât quelque infortune remarquable, pour déchirer mes entrailles, comme ce fou de Caton, qui fut si fidèle à sa secte. Je fus deux ans comme cela, et puis je dis à mon tour, comme Brutus : *O vertu! tu n'es qu'un fantôme!* Cependant cet aimable stoïcien, que sa constante vertu, son génie, son humanité, son inflexible courage me rendaient infiniment cher, m'a fait verser bien des larmes sur la faiblesse de sa mort : c'est une extrême pitié de voir tant de vertu, tant de force et de grandeur d'âme vaincues, en un moment, par le plus léger revers, au milieu de tant de ressources et de tant de faveurs de la fortune.

---

4. — SUR L'AMITIÉ ET SUR LA FRATERNITÉ UNIVERSELLE.

A M. DE SAINT-VINCENS[2].

A Vauvenargues, le 30 novembre 1740.

Je suis touché et persuadé, mon cher Saint-Vincens, de l'intérêt que vous prenez à ma santé; il est vrai qu'il man-

1. La terrasse du château de Vauvenargues, bâti au pied de la montagne Sainte-Victoire, à peu de distance d'Aix.

2. Fauris de Saint-Vincens (1718-1798), fut conseiller, puis président à mortier au parlement d'Aix. Il fut connu comme antiquaire, et fut associé correspondant de l'Académie des inscriptions.

quait quelque chose au plaisir que j'ai de la voir rétablir; je l'ai senti en lisant votre lettre, et j'ai fait l'expérience de tout ce que l'amitié peut ajouter de douceur et de sensibilité aux joies les plus naturelles .

En vérité, mon cher Saint-Vincens, rien n'est parfait sans l'amitié, rien n'est entier, rien n'est sensible; je plains ceux qui la négligent, et qui ne veulent chercher leur bonheur que dans eux-mêmes. Il y a des momens de force, des momens d'élévation, de passion et d'enthousiasme, où l'âme peut se suffire, et dédaigner tout secours, ivre de sa propre grandeur : le philosophe dont vous me parlez ne voulait tromper personne, en bravant des douleurs aiguës; son esprit, possédé du charme et du goût de la vertu, ne les sentait presque pas; il était dans une espèce de délire, qui affaiblissait le sentiment de tous ses maux; et il ne croyait pas même que c'en fussent de réels, dans le temps qu'il les surmontait, qu'il conservait son courage, et qu'il était embrasé d'un sentiment bien plus vif, bien plus pur, bien plus ardent; mais, si on l'eût interrogé une heure après, il n'aurait peut-être pas répondu de même. Le feu de l'orgueil, de la gloire, se consume bientôt lui-même, lorsqu'il ne tire point de nourriture du dehors; il tombe, il périt, il s'éteint; et alors, mon cher Saint-Vincens, l'homme éprouve de la douleur; il en reconnaît le pouvoir, et ne trouve au dedans de lui que ce vide épouvantable que vous avez éprouvé. Les hommes, mon cher Saint-Vincens. ne font qu'une société, l'univers entier n'est qu'un tout, il n'y a dans toute la nature qu'une seule âme, un seul corps[1]; celui qui se retranche de ce corps fait périr la vie en lui, il se sèche, il se consume dans une affreuse langueur; il est digne de compassion. Mais quelle bouffée de philosophie, quelle ridicule abondance!

1. Voilà encore des idées stoïciennes. C'est bien là-dessus que les anciens fondaient les sentiments et les devoirs de mutuelle affection, de bienfaisance et d'humanité entre tous les hommes.

5. — COMPARAISON DE CORNEILLE ET DE RACINE.

A MONSIEUR DE VOLTAIRE[1].

A Nancy, le 4 avril 1743.

Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai une dispute ridicule et que je ne veux finir que par votre autorité : c'est sur une matière qui vous est connue. Je n'ai pas besoin de vous prévenir par beaucoup de paroles : je veux vous parler de deux hommes que vous honorez, de deux hommes qui ont partagé leur siècle, deux hommes que tout le monde admire, en un mot, Corneille et Racine; il suffit de les nommer. Après cela, oserai-je vous dire les idées que j'en ai formées? en voici, du moins, quelques-unes.

Les héros de Corneille disent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire; les uns parlent, et longuement, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout, Corneille paraît ignorer que les hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, il lui fait dire ces vers.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir[2]?

L'on voit dans les deux premiers vers un général disgracié, qui s'attendrit par le souvenir de sa gloire et sur l'attachement des troupes; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe

1. C'est cette lettre qui lia le commerce de Vauvenargues et de Voltaire. Voyez la réponse de Voltaire, p. 115 : il rend plus de justice à Corneille.

2. *Bajazet*, a. I, sc. 1.

aux hommes de se caractériser, sans aucune intention marquée. On en trouverait un million d'exemples dans Racine, plus sensibles que celui-ci; c'est là sa manière de peindre. Il est vrai qu'il la quitte un peu, lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat :

Et s'il faut que je meure,
Mourons; moi, cher Osmin, comme un visir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi [1].

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme, mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille; et c'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître et dire de grandes choses sans les inspirer.

Je sais qu'on a dit[2] de Corneille qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devaient être : il est donc sûr, au moins, qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient, je m'en tiens à cet aveu là. Corneille a cru donner, sans doute, à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature; les peintres n'ont pas eu la même présomption : quand ils ont voulu peindre les esprits célestes, ils ont pris les traits de l'enfance : c'était, néanmoins, un beau champ pour leur imagination; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si le grand Corneille, Monsieur, avait fait encore attention que tous les panégyriques étaient froids. il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Corneille n'avait point de goût, parce que le bon goût n'étant qu'un sentiment vif et fidèle de la belle nature, ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent l'avoir que mauvais; aussi l'a-t-il fait paraître, non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, ayant

1. Ibid., a. IV,

2. C'est La Bruyère qui l'a dit.

préféré les Latins et l'enflure des Espagnols aux divins génies de la Grèce.

Racine n'est pas sans défauts : quel homme en fut jamais exempt? Mais qui donna jamais au théâtre plus de pompe et de dignité? qui éleva plus haut la parole, et y versa plus de douceur? Quelle facilité, quelle abondance, quelle poésie, quelles images, quel sublime dans *Athalie* ! Quel art dans tout ce qu'il a fait! Quels caractères! Et n'est-ce pas encore une chose admirable qu'il ait su mêler aux passions, et à toute la véhémence et à la naïveté du sentiment, tout l'or de l'imagination? En un mot, il me semble aussi supérieur à Corneille par la poésie et le génie, que par l'esprit, le goût et la délicatesse. Mais l'esprit principalement a manqué à Corneille; et, lorsque je compare ses préceptes et ses longs raisonnemens aux froides et pesantes moralités de Rousseau dans ses *Epîtres*, je ne trouve ni plus de pénétration, ni plus d'étendue d'esprit à l'un qu'à l'autre[1].

Cependant, les ouvrages de Corneille sont en possession d'une admiration bien constante, et cela ne me surprend pas. Y a-t-il rien qui se soutienne davantage que la passion des romans? Il y en a qu'on ne relit guère, j'en conviens; mais on court tous les ouvrages qui paraissent dans le même genre, et l'on ne s'en rebute point. L'inconstance du public n'est qu'à l'égard des auteurs, mais son goût est constamment faux. Or, la cause de cette contrariété apparente, c'est que les habiles ramènent le jugement du public; mais ils ne peuvent pas de même corriger son goût, parce que l'âme a ses inclinations indépendantes de ses opinions. Ce qu'elle ne sent pas d'abord, elle ne le sent point par degrés, comme elle fait en jugeant; et voilà ce qui fait que l'on voit des ouvrages que le public critique après les maîtres, qui ne lui en plaisent pas moins, parce que le public ne les critique que par réflexion, et les goûte par sentiment.

D'expliquer pourquoi les romans meurent dans un si prompt oubli, et Corneille soutient sa gloire, c'est là l'avan-

1. Le rapprochement est tout à fait injuste.

tage du théâtre. On y fait revivre les morts; et, comme on se dégoûte bien plus vite de la lecture d'une action que de sa représentation, on voit jouer dix fois sans peine une tragédie très médiocre[1], qu'on ne pourrait jamais relire; enfin, les gens du métier soutiennent les ouvrages de Corneille, et c'est la plus forte objection. Mais peut-être y en a-t-il plusieurs qui se laissent emporter aux mêmes choses que le peuple; il n'est pas sans exemple qu'avec de l'esprit on aime les fictions sans vraisemblance, et les choses hors de la nature[2]. D'autres ont assez de modestie pour déférer, au moins, dans le public, à l'autorité du grand nombre et d'un siècle très respectable; mais il y en a aussi que leur génie dispense de ces égards. J'ose dire, Monsieur, que ces derniers ne se doivent qu'à la vérité : c'est à eux d'arrêter le progrès des erreurs. J'ai assez de connaissance, Monsieur, de vos ouvrages, pour connaître vos déférences, vos ménagemens pour les noms consacrés par la voix publique; mais voulez-vous, Monsieur, faire comme Despréaux, qui a loué, toute sa vie, Voiture, et qui est mort sans avoir la force de se rétracter? J'ose croire que le public ne mérite pas ce respect. Je vois que l'on parle partout d'un poète sans enthousiasme[3], sans élévation, sans sublime; d'un homme qui fait des odes par article, comme il disait lui-même de M. de la Motte et qui, n'ayant point de talent que celui de fondre avec quelque force dans ses poésies des images empruntées de divers auteurs, découvre partout, ce me semble, son peu d'invention. Si j'osais vous dire, Monsieur, à côté de qui le public place un écrivain si médiocre, à qui même il se fait honneur de le préférer quelquefois! Mais il ne faut pas que cette injustice vous sur-

1. On lira peut-être plus facilement un mauvais roman qu'on ne supportera une mauvaise pièce, à moins que le jeu des acteurs ne fasse illusion, et ne fasse prendre pour bon ce qui est mauvais.

2. Ainsi Mme de Sévigné lisait avec passion les romans de La Calprenède.

3. Rien ne devait aller plus au cœur de Voltaire que cette sévérité de Vauvenargues contre J.-B. Rousseau; au reste cette sévérité n'est pas injuste.

prenne ni vous choque : de mille personnes qui lisent, il n'y en a peut-être pas une qui ne préfère, en secret, l'esprit de M. de Fontenelle au sublime de M. de Meaux, et l'imagination des *Lettres persanes* à la perfection des *Lettres provinciales*, où l'on est étonné de voir ce que l'art a de plus profond, avec toute la véhémence et toute la naïveté de la nature. C'est que les choses ne font impression sur les hommes que selon la proportion qu'elles ont avec leur génie ; ainsi le vrai, le faux, le sublime, le bas, etc., tout glisse sur bien des esprits et ne peut aller jusqu'à eux : c'est par la même raison [qui fait][1] que les choses trop petites par rapport à notre vue lui échappent et que les trop grandes l'offusquent[2]. D'où vient que tant de gens encore préfèrent à la profondeur méthodique de M. Locke[3], la mémoire féconde et décousue de M. Bayle, qui n'ayant pas peut-être l'esprit assez vaste pour former le plan d'un ouvrage régulier, entasse, dans ses *Réflexions sur la comète*, tant d'idées philosophiques qui n'ont pas un rapport plus nécessaire entre elles que les fades histoires de Mme de Villedieu[4]. D'où vient cela? Toujours du même fonds : c'est que cette demi-profondeur de M. Bayle est plus proportionnée aux hommes.

Que si l'on se trompe ainsi sur des choses de jugement, combien, à plus forte raison, sur des matières de goût, où il faut sentir, ce me semble, sans aucune gradation, le sentiment dépendant moins des choses que de la vitesse avec laquelle l'esprit les pénètre!

Je parlerais encore là-dessus longtemps, si je pouvais oublier à qui je parle. Pardonnez, Monsieur, à mon âge et au métier que je fais, le ridicule de tant de décisions aussi

1. Ces deux mots sont de trop pour le sens et pour la correction de la phrase.

2. Il y a ici un souvenir de Pascal : « *Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit ; trop de lumière éblouit*, etc. » (*Pensées*, I, 1.)

3. Ce n'est pas par la profondeur que Locke se caractérise.

4. Mlle Desjardins (1631-1683), auteur de poésies, de fables, de tragédies, de comédies et de romans. Voltaire ne devait pas moins à Bayle qu'à Locke : il dut trouver ce jugement trop dur.

mal exprimées que présomptueuses. J'ai souhaité toute ma vie, avec passion, d'avoir l'honneur de vous voir, et je suis charmé d'avoir dans cette lettre une occasion de vous assurer, du moins, de l'inclination naturelle et de l'admiration naïve avec laquelle, Monsieur, je suis, du fond de mon cœur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Mon adresse est à Nancy, capitaine au régiment d'infanterie du Roi.

---

6. — SOLLICITATION.

A M. Amelot[1].

A Arras, le 14 janvier 1744.

Monseigneur,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le Roi, n'aient pas pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres : mais, Monseigneur, me permettrez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme, qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation?

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait, du moins, au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur

1. Ministre des affaires étrangères. Voltaire le connaissait et lui recommanda Vauvenargues, qui voulait un emploi dans la diplomatie.

l'amour de mon devoir, se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron[1], pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser de vous faire connaître mon désespoir : pardonnez-moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée. Je suis, avec le plus profond respect[2], etc....

VOLTAIRE[3]

FRANÇOIS AROUET

1694-1778

Cicéron, Mme de Sévigné, Voltaire, voilà les trois grands noms qui dominent la littérature épistolaire, et leurs *Correspondances* effacent toutes les autres productions de ce genre par l'ampleur des proportions comme par la perfection de la forme et l'intérêt du fond. Il se trouve — et cela n'a rien d'étonnant pour qui réfléchit un peu sur les conditions où se produisent les œuvres de l'art épistolaire — il se trouve que ceux qui ont laissé le plus grand nombre de lettres sont ceux qui étaient le mieux doués pour les bien écrire. Le recueil des lettres de Voltaire, commencé par ses contemporains même, et encore bien incomplet, malgré toutes les recherches et toutes les publications faites depuis un siècle, est plus volumineux de beaucoup que ceux des lettres de Cicéron et de Mme de Sévigné, et ne leur est point inférieur en mérite, quel que soit, du reste, le jugement qu'on doive porter de l'homme.

1. Son colonel.

2. Cette lettre singulière frappa M. Amelot, qui fit une réponse honnête à Vauvenargues et lui destina réellement le premier emploi vacant. Mais sa famille et la maladie ne lui permirent pas de profiter de ces bonnes dispositions.

3. L'édition Beuchot (1828-1834) contient 7 473 lettres de Voltaire t. LI-LXX); l'édition Avenel (1867-1873), 8 434 (t. VI, p. 657 fin, t. VII, et VIII); l'édition Moland (1877-1883), 10 465 (t. XXXIII-L). — Cf. Bengesco, *Bibliographie des œuvres de Voltaire*, t. III, et les huit volumes de M. Desnoiresterres sur la vie de Voltaire.

La première lettre qui nous soit parvenue est de 1713 : Voltaire a dix-neuf ans ; frais échappé du collège, il est en Hollande, secrétaire du marquis de Châteauneuf. La dernière est du 26 mai 1778 : Voltaire mourut le 30. Dans les soixante-cinq ans qui séparent ces deux dates, il ne s'écoula pour ainsi dire point de jour que Voltaire n'écrivît, et souvent il écrivit trois, cinq, huit lettres dans la même journée. On a peine à concevoir cette activité épistolaire, surtout quand on songe à tant d'autres ouvrages de toute nature que cet éternel mourant trouva le temps de composer. Toute la vie de Voltaire est donc écrite dans sa correspondance : la plupart de ces lettres ont été arrachées par le besoin, dictées par la passion ; elles témoignent des circonstances que traversait l'auteur et de l'état moral où ces circonstances l'avaient mis. Et cette vie est une des plus accidentées, des plus remplies d'événements, d'actes, d'émotions et de désirs, que jamais créature humaine ait vécue. Aussi faut-il, en lisant la *Correspondance* de Voltaire, avoir sans cesse sa biographie présente à l'esprit, comme inversement la lecture de la *Correspondance* met la couleur, la vie, l'intérêt moral dans la sèche succession des faits de la biographie.

Représentons-nous donc, quand nous feuilletons ces quinze ou vingt volumes de correspondance, représentons-nous le jeune Arouet, au sortir du collège, encore incertain de sa voie, mais travaillé déjà de deux instincts dont la vie n'arrivera pas à fatiguer l'énergie, l'instinct irréligieux et l'instinct littéraire, auxquels s'ajoutent la haine de la procédure et le goût de la vie aristocratique et opulente. Il se développe en tous sens dans les années qui suivent : brillant causeur dans les salons et les châteaux où des amitiés de collège utilement choisies et son esprit étincelant l'introduisent, poète léger et malin en qui semble revivre la verve facile de Marot et quelque chose de La Fontaine. auteur applaudi d'*Œdipe*, dont l'éclatant succès promet un successeur à Corneille et à Racine, émule avec cela d'Homère et de Virgile, et consacrant la renommée de son génie par cette *Henriade* où le public français salue la première épopée que la littérature classique ait réussi à enfanter. Mais ni la vanité d'être le commensal des grands seigneurs, ni la gloire de passer tout jeune encore pour le plus grand poète de son temps n'enivrent Voltaire. Son père le notaire et ses aïeux bourgeois lui ont légué un fonds de bon sens pratique, qui ne se repaît point de fumée et tend aux possessions solides . il a pour maxime que la

richesse est le plus sûr fondement de l'indépendance, et pour sa pensée, qui a besoin d'être libre, comme pour son esprit, pour ses sens, qui ont besoin du bien-être et des jouissances du luxe, il s'appliquera à être riche : à tous ses talents Voltaire joindra celui de faire et d'administrer la plus grande fortune peut-être qui ait été aux mains d'un homme de lettres. Enfin le pouvoir se chargera de compléter son éducation et de lui faire prendre conscience et de sa vocation et de sa puissance : deux séjours à la Bastille, d'inégale durée, et pour des causes très différentes (1717 et 1726), l'inviteront à réfléchir sur le gouvernement despotique et l'inégalité des classes. Ce même pouvoir, qui eût dû l'envoyer en Espagne, s'il eût été clairvoyant, lui donna pour lieu d'exil l'Angleterre : le pays du monde où Voltaire pouvait le mieux fortifier son esprit naturel d'indocilité et d'incrédulité, et s'habituer à l'usage de toutes les libertés qu'on n'avait pas en France.

Voltaire revient d'Angleterre, après trois ans (1729), sinon transformé, du moins mûri pour la discussion et armé pour la lutte. Le libertin railleur, nourri de Montaigne et de l'incrédulité légère des habitués du Temple et du salon de Ninon, a connu Locke et la doctrine sensualiste, Newton et l'esprit scientifique : dans l'amusante mêlée des sectes anglaises, il a fait sa théologie, et compris la force des idées que Bayle mettait à sa disposition. Désormais il n'y aura plus en France de *libertins* : il y aura des *philosophes*, bien autrement dangereux et redoutables à l'Église. Pareillement le bourgeois frondeur, le bel esprit satirique ont appris en Angleterre à prendre au sérieux les questions pratiques de législation et d'économie politique : c'est un réformateur de l'État et de la société que Londres nous renvoie. Le public et le pouvoir ne tardent pas à s'apercevoir qu'il est revenu de l'exil quelque chose de plus que l'auteur d'*Œdipe* et de la *Henriade*. Après *Zaïre* et *Charles XII*, éclatent les *Lettres philosophiques* (1734), qui forcent Voltaire à quitter Paris ; pendant plus de dix années il fait sa principale résidence en Champagne, à Cirey (1734-1744) toujours prêt à passer la frontière en cas d'alerte, fuyant en Hollande après le scandale du *Mondain*, et dans les moments de sécurité se hasardant à faire quelque séjour à Paris. A Cirey, où le visite Mme de Graffigny en 1738, son inconcevable activité suffit à tout : tragédies, épîtres, travaux historiques et scientifiques, philosophie, violentes polémiques contre Desfontaines et Rousseau, sans compter les vers de

circonstance et les divertissements de société, les rôles qu'il joue sur le théâtre de Cirey, et jusqu'aux marionnettes qu'il donne avec la même furie d'esprit dont il fait tout. C'est le temps de *Mérope*, mais aussi de *Mahomet*, du *Traité de métaphysique, des Discours en vers sur l'homme*. En 1745, par une transformation inattendue, nous trouvons Voltaire à la cour établi dans la faveur de Mme de Pompadour : le voilà académicien, gentilhomme de la chambre du roi, historiographe de France, aspirant diplomate, et poète officiel des fêtes de la cour et des gloires du règne. Cela ne pouvait durer : Voltaire avait trop d'esprit pour être un parfait courtisan. Il lui faut quitter la cour et Paris (1747) : il se cache d'abord à Sceaux chez la duchesse du Maine, puis il s'en va chez le roi Stanislas à Lunéville, et, après la mort de Mme du Châtelet, il élit domicile à Paris (1749), où sa nièce Mme Denis vient tenir sa maison. Mais l'esprit de critique et de propagande philosophique le tourmente : il commence à faire aux institutions et aux croyances traditionnelles une guerre de pamphlets mordants et facétieux, dont le premier effet est de lui rendre le séjour de Paris impossible. Il se rend donc aux invitations multipliées depuis longtemps du roi de Prusse, avec qui il était en correspondance depuis 1736 : il part (1750), pour ne plus rentrer à Paris du vivant de Louis XV, et n'y devant reparaître que pour mourir.

On sait, et on lira dans les lettres qui suivent, quelle fut pour Voltaire l'issue de ce voyage : comment l'enchantement des premiers jours fit place aux inquiétudes, aux tracasseries, aux querelles, et comment après plusieurs brouilles et plusieurs raccommodements, Voltaire et Frédéric en vinrent, à propos de Maupertuis, à une rupture complète. Voltaire n'avait pas perdu son temps en Prusse : il avait terminé le *Siècle de Louis XIV* (1752), préparé l'*Essai sur les Mœurs*, et donné dans le *Poème sur la loi naturelle* la meilleure expression de sa philosophie morale.

Échappé à l'amitié capricieuse et despotique de Frédéric II, après la cruelle désertion de Francfort, Voltaire fut quelque temps errant sans savoir où se fixer, les yeux sur Paris, et n'osant s'éloigner pourtant de la frontière : on le voit à Colmar, à Senones, à Plombières, à Lyon. Enfin il se décide : il s'établit à Monrion près de Lausanne, et, près de Genève, à Saint-Jean, qu'il appelle les Délices (1755). Par malheur il se mêle un peu trop aux affaires intérieures de Genève, et d'autre part le théâtre qu'il a établi chez lui inquiète et scandalise la sévérité protestante.

Impatienté de ces tracasseries qu'il a en partie suscitées, il se décide à revenir en France, mais à deux pas seulement de la frontière : il acquiert les terres de Tournay et de Ferney, dans le pays de Gex, et, à partir de 1760, il réside à Ferney, d'où à la moindre menace d'orage, la Suisse lui fournira un asile facile à atteindre. Les dix-huit dernières années sont les plus étonnantes de cette vie fiévreuse et mêlée de tant de contrastes : chaque jour plus jeune, plus actif, plus irritable, plus mordant, plus idolâtré aussi du public, Voltaire exerce par ses écrits une puissance souveraine sur l'opinion, qu'il émeut, qu'il allume à son gré. Courtisé des princes et des ministres, visité des grands seigneurs, des gens de lettres, des femmes, il entretient sa popularité, ranime la curiosité et l'admiration publiques, et prépare une révolution infiniment plus terrible qu'il ne l'eût jamais rêvée, par toutes sortes d'écrits. La littérature pure tient peu de place dans ces dernières années : les tragédies même, plus que médiocres, sauf *l'Orphelin de la Chine* et *Tancrède*, sont des œuvres de polémique et de propagande philosophique. Il prodigue son esprit, non sans l'avilir, contre ses nombreux ennemis, dont un du moins est trop grand pour être atteint dans sa gloire. Il collabore à l'*Encyclopédie*, allant parfois au delà de ses propres opinions pour rester le chef du mouvement qui l'emporte : il combat les Parlements et l'Église, et sur toutes les questions de politique, de finances, de commerce, d'économie politique, instruit, ou du moins amuse le public. De cette époque datent des tragédies, des poèmes, des contes et des romans, des traités, une foule de dialogues, de facéties, de pièces satiriques ou bouffonnes, qui répandent à travers toute l'Europe et dans toutes les classes de la société un esprit d'irréligion et de liberté. Le *Dictionnaire philosophique* (1764) résume et caractérise l'activité de Voltaire dans cette dernière période de sa vie. Les affaires Calas, Sirven, Montbailly, Lally, l'affaire des serfs du mont Jura mettent le comble à sa gloire, et en font le représentant de la tolérance et de l'humanité aux yeux du monde entier. Cependant il avait du temps et de la force pour tracasser sans doute, mais aussi, il faut le dire, pour faire du bien dans le coin de terre où il vivait. Il se faisait agriculteur, manufacturier, fabricant d'étoffes et de montres, et faisait servir sa popularité universelle à l'écoulement des produits de l'industrie de Ferney.

Il vint mourir à Paris : la mort de Louis XV lui en avait rouvert les portes. Ce retour (10 février 1778), fut une apothéose : le

peuple entier de Paris, l'Académie, la cour, tout fut à ses pieds. Voltaire savoura son triomphe, mais il en mourut, épuisé de fatigue et d'émotions, le 30 mai 1778.

Voilà cette vie, qui s'inscrit au jour le jour dans la *Correspondance*. Ce que fut l'homme, ses sentiments, bons ou mauvais, ses plus fugitives pensées s'y sont aussi enregistrés. Il y a de quoi justifier toutes les attaques et toutes les admirations. Par malheur la plupart des critiques ont fait un choix entre la haine et l'idolâtrie, et n'ont aperçu ou exprimé que ce qui légitimait l'une ou l'autre.

Voltaire est tout pétri d'amour-propre ; il l'a infini, et infiniment irritable ; il en a toutes les variétés et toutes les formes ; Vanité d'auteur d'abord, ombrageuse et jalouse; amour de la popularité bruyante ; haine de toutes les supériorités qui menacent la sienne ; entêtement de toutes ses idées, jusqu'à maintenir obstinément des sottises dites légèrement, et jusqu'à se faire prendre en flagrant délit de sophisme et de mauvaise foi plutôt que de céder. Mais aussi vanité de bourgeois anobli et enrichi qui se croit un grand seigneur, parce qu'il a titre et seigneurie ; M. Faguet a pu démêler en Voltaire un peu de l'esprit de M. Jourdain.

Voltaire est tout nerfs, irritable, bilieux, rancunier, vindicatif, à moins que l'adversaire humilié ne demande grâce et n'offre à son amour-propre un triomphe plus doux que la vengeance ; peu brave, *craignant naturellement les coups*, comme Panurge ; flagornant les puissants, princes, ministres, ducs, et jusqu'aux premiers commis : au reste ce n'est pas par peur et par intérêt seulement qu'il se prosterne, il est naturellement ébloui de la naissance et des grandeurs terrestres. Avec cela il est familier, impudent, et c'est un curieux mélange parfois que celui de son amour-propre, de son intérêt et de sa platitude.

Voltaire est intéressé, d'une avarice dont l'excès devient parfois comique. Enfin il est menteur, avec effronterie, avec cynisme, toutes les fois que sa sûreté, sa renommée, ou le plus léger intérêt l'y invitent.

Mais ce même homme, d'autre part, a montré que, comme on l'a dit d'une femme du XVIIe siècle, l'esprit aussi est une dignité. Il a entendu mieux que personne l'art de louer, même de flatter sans s'avilir, et l'art plus rare encore de recevoir avec décence la louange et la flatterie même outrées. Il a été très réellement bon, sensible, humain : il y a moins de ricanement dans sa *Correspon-*

dance que dans ses œuvres publiques, où il fallait forcer l'attention d'un public railleur et frivole. Avec ses familiers, dans la liberté du commerce épistolaire, il a plus de passion, plus d'emportement, plus de chaleur de cœur et d'enthousiasme, qu'on ne l'en supposerait capable. Il est tout flamme : jamais en équilibre ni de sang-froid. Non seulement ce qui touche à sa personne, mais tout l'émeut et le jette hors de lui : il est toujours prêt à se faire le défenseur public de tous les hommes ou de toutes les causes qu'il aime. Amour du bruit, je le veux bien, et calcul de l'amour-propre qui trouve son compte à ce rôle d'avocat des opprimés : mais il suffit d'avoir feuilleté la *Correspondance* pour s'apercevoir que Voltaire a vraiment aimé ses amis, même ceux qui ne lui servaient à rien, ceux qui le trahissaient, qui le volaient, et qui ne le flattaient pas, comme ce parasite de Thieriot. Qu'on prenne la liste de ses ennemis : combien y en a-t-il qui ont commencé par être ses obligés? Combien y en a-t-il dont il ait réellement provoqué et légitimé l'ingratitude? Enfin combien de fois a-t-on fait appel inutilement à sa générosité? Cet avare, à qui n'a-t-il pas donné? Il était riche, et cela ne l'a pas ruiné : si l'on appliquait cette mesure à tous les hommes, combien seraient justifiés? Combien de fois a-t-il abandonné à ses libraires, à ses amis, à ses acteurs, le produit de ses œuvres? Enfin pour attester son humanité, il suffit de rappeler Calas, La Barre, les serfs du Mont Jura: sans déclamer à la mode du siècle dernier, il ne faut pas être injuste pour Voltaire, et méconnaître les efforts généreux qu'il a faits pour mettre plus de justice et plus d'humanité dans nos lois. Il y allait de tout son cœur, et non pas seulement l'amour-propre, mais toute sa nature le soulevait contre les atrocités judiciaires, et les iniquités sociales.

Enfin regardons le XVIIIe siècle et l'ancien régime dans leur réalité. Regardons les adversaires que Voltaire a combattus, observons comment ils faisaient usage de ces principes dont Voltaire a méconnu la grandeur et la bonté. Voyons les défenseurs de la tradition monarchique et religieuse s'acharner sur des livres de génie et sur des hommes innocents : pensons encore une fois à Calas, à La Barre, ne craignons point par une sotte pudeur de rappeler toujours ces noms; pensons au *Siècle de Louis XIV* condamné, à l'*Émile* brûlé; et nous conclurons, que pour beaucoup de choses dont Voltaire s'est moqué, nous en admirerions moins la bonté idéale, s'il n'en avait détruit la réalité dégradée et funeste.

Au fond il y eut en Voltaire beaucoup de légèreté, de malice, de gaminerie ; ce fut toujours un enfant de Paris, et un terrible enfant. Il manqua de gravité, de décence, de respect d'autrui et de soi-même : il n'eut pas, pour régler et contenir sa nature intempérante, le frein intérieur de la foi religieuse ou des croyances morales. Mais ne faisons pas retomber sur lui seul ce qui est le vice de tout le siècle : jamais on ne vit plus de débraillé, plus de laisser-aller et de désordre moral, sous les apparences de l'honneur et de la politesse du monde ; et d'autre part, où pouvait mener une philosophie qui, faisant fi de la perfection intérieure et de la vraie beauté morale, réduisait toute la vertu aux effets extérieurs et sensibles, aux effusions de la sympathie et aux actes de la bienfaisance ? De là le peu d'importance attribué par Voltaire au mensonge, qui *ne fait de mal à personne*. Au reste, en dépit de cette laide habitude, c'est un des hommes les plus sincères qui aient existé. Ce que Marivaux disait des femmes est vrai de lui : il ne ment que pour l'observateur superficiel. Quand sa bouche dit autre chose que la vérité, tout le reste de sa personne la crie ; son sourire, son accent, un je ne sais quoi dans sa façon de formuler le mensonge, empêche d'y croire.

En somme nature complexe, riche de bien et de mal, mêlée de tous les contraires, dispersée en tous les sens, mais tendant avec une énergie inépuisable au vrai et au bien, du moins à ce que son incomplète raison lui représentait comme le vrai et le bien, active surtout et aspirant à exercer tous les modes possibles de l'activité humaine, comme d'autres recherchent tous les modes de la sensation : c'est un des exemplaires je ne dis pas les plus nobles, mais les plus complets et les plus curieux des qualités et des défauts de la race française, de ces Welches dont il a dit tant de mal, et qui se sont aimés en lui.

Après Voltaire, ce qu'on pourra chercher dans sa correspondance, c'est son siècle. Je ne sais avec qui il n'a pas échangé de lettres : Anglais, Espagnols, Italiens, Suisses, Allemands, Russes, rois, impératrices, ministres, maréchaux, grands seigneurs, magistrats, poètes, mathématiciens, négociants, prêtres catholiques, ministres protestants, cardinaux, un pape même, femmes du monde, comédiennes ; c'est un défilé étourdissant de gens de toute nation, de toute profession, de toute langue, de tout costume. Et de quelles affaires n'est-il pas question ? Nouvelles des lettres et du théâtre, propos des coulisses et des cafés, affaires politiques, militaires, diplomatiques, judiciaires, religieuses,

affaires de commerce et de douane, matières de science et d'art, choses de tous les pays, intéressant toutes les classes et toutes les personnes. Je ne sais guère de partie de la vie sociale et intellectuelle du XVIIIe siècle sur laquelle la correspondance de Voltaire soit tout à fait muette. Qui aurait eu la patience de la bien lire n'ignorerait tout à fait rien d'important de ce qui occupa les hommes de ce temps. Il connaîtrait tous les personnages qui firent les rôles principaux, toutes les affaires qui furent traitées, toutes les idées qui furent agitées. Tout le siècle lui apparaîtrait, remuant, confus, bouillant et grouillant, vivant enfin.

Et pour qui ne cherche pas à se rendre l'image d'un passé déjà lointain, pour qui ne demande à la lecture que de lui fournir de quoi élargir son intelligence, exciter son activité et multiplier ses idées, quel charme d'entendre Voltaire causer librement dans sa volumineuse correspondance. Quelle abondance d'idées, fines ou neuves, d'un bon sens lumineux ou d'une hardiesse paradoxale, toujours légèrement indiquées, et suggérant la réflexion ou la contradiction! Songez que Voltaire eut l'une des intelligences les plus curieuses, les plus universellement avides de connaissance, qu'on ait jamais vues : une intelligence alerte, souple, ouverte à tous les ordres d'idées, et capable en toute matière de saisir avec précision les notions essentielles. Il eut ses lacunes sans doute; il n'eut pas la tête métaphysique; il n'avait pas l'imagination scientifique, celle qui invente ou comprend les grandes hypothèses, l'imagination d'un Buffon ou d'un Darwin ; il n'avait pas l'imagination religieuse, le sens du mystère et de l'infini. Il a trop cru à la raison, et il a trop cru que les bornes de son bon sens, les préjugés de son goût et les partis pris de sa philosophie étaient les bornes même de la raison. Mais enfin ses erreurs ne sont plus guère dangereuses aujourd'hui, et avec ses lacunes et ses faiblesses, il n'en est pas moins, en général, admirable de lucidité et d'ouverture d'esprit. Et, pour le dire en passant, s'il a été un piètre métaphysicien, s'il s'est contredit sur Dieu et sur la Providence et n'a trop su qu'en penser, s'il n'a pas eu de système politique ou social, et n'a point dressé le plan d'une société idéale, il a eu des idées nettes, lumineuses, pratiques sur mille points de détail ; il a indiqué mille réformes à faire, mille nouveautés utiles dans la constitution politique, dans la législation, dans l'administration de la justice ou des finances, jusque dans les questions d'hygiène et de voirie. Ce fut un publiciste, un journaliste de génie : est-ce à nous qui savons le mal que peuvent

faire les grands systèmes de démolition et de reconstruction sociales, est-ce à nous de lui faire un crime d'avoir porté son attention sur les diverses parties de l'édifice, pour les améliorer sans jeter tout à bas?

La curiosité infatigable et l'intelligence universelle de Voltaire font le plus vif intérêt de sa correspondance. Il a écrit à toutes sortes de gens, et à chaque personne il a parlé le langage de son état et de sa condition. Il a semé ainsi dans ses lettres, au hasard des circonstances, une foule d'idées qui embrassent tout le cercle des connaissances humaines. Quand on les a lues, on ne sait le tout de rien, mais on a entendu disputer sur tout : il n'est pas une branche de la culture humaine, pas un ordre d'activité, vers quoi la curiosité n'ait été attirée, et quelques éléments fournis à la réflexion.

A ce point de vue, les lettres que Voltaire a écrites sur des sujets littéraires, à Frédéric II, à Mme Du Deffand, à tant d'autres, sont particulièrement exquises. Ce n'est pas que le goût de Voltaire soit irréprochable : Voltaire est un classique de décadence; il a des préjugés étroits qui le rendent injuste envers de grands talents, aveugle à des beautés éclatantes. Mais, à tout prendre, peu d'hommes eurent le goût plus fin, et jugèrent les œuvres littéraires avec plus de bon sens et de délicatesse. Ses erreurs et ses partis pris sont moins choquants dans ses lettres, où la sincérité, la vivacité de l'impression font passer les exagérations; on pardonne à cette verve qui s'emporte, et qui condamne sans appuyer. Il faut surtout entendre Voltaire causer théâtre : ce fut la passion de toute sa vie, et quoique ses chefs-d'œuvre ne nous ravissent guère aujourd'hui, il faut avouer qu'il avait une merveilleuse connaissance de l'art dramatique et l'instinct de la scène. C'est plaisir de l'entendre discuter scène par scène, et vers par vers, la conduite de ses pièces, diriger ses interprètes, leur marquer les effets, critiquer ses rivaux, et marquer avec une impitoyable clairvoyance la raison de leurs échecs ou la fragilité de leurs succès.

I. — LA VIE DE L'HOMME DE LETTRES.

A Monsieur Lefebvre[1].

1732.

Votre vocation, mon cher Lefebvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver-à-soie file, que M. de Réaumur[2] les dissèque, et que vous les chantiez. Vous serez poète et homme de lettres, moins parce que vous le voulez, que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre (ce que je ne crois pas), voilà des remords pour la vie; si vous réussissez, voilà des ennemis : vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris et la haine.

« Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poème, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres! »

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage : imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur[3]; si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est celui de votre rival, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège, qu'à un homme

1. Ce jeune littérateur, que Voltaire avait recueilli chez lui, mourut peu de temps après, en laissant un fragment de tragédie.

2. Ferchault de Réaumur (1687-1757), célèbre physicien et naturaliste. Il a laissé, entre autres travaux, des *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* (1734-1742).

3. Le censeur, sans l'approbation duquel l'imprimeur n'obtenait point de privilège l'autorisant à publier l'ouvrage et lui en garantissant la propriété.

qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime ; c'est alors qu'il faut ou assoupir les Cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, et autant en Hollande[1] ; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques ; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée ; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs : tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez, il réplique : vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule[2]

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite ; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence ; ils vous jugent ; ils se chargent enfin de votre pièce : il ne faut plus qu'un mauvais plaisant au parterre pour la faire tomber. Réussit-elle,

1. En Hollande, il y eut les *Nouvelles de la République des Lettres* (1684-87) de Bayle ; l'*Histoire des ouvrages des savants* (1687-1709), de Basnage de Beauval ; les diverses *Bibliothèques* (1686-93 ; 1703-13 ; 1714-30) de Leclerc ; le *Mercure historique et politique* (1680-1782) ; en France le *Journal des savans*, depuis 1665 ; le *Mercure* depuis 1672 ; le *Journal de Trévoux* (1701-1782) ; le *Nouvelliste du Parnasse* (1731-34) et les *Observations sur les écrits modernes* (1735 sqq.) de Desfontaines ; les *Lettres sur quelques écrits du temps* (1749) et l'*Année littéraire* (1754-1776) de Fréron ; le *Pour et le Contre* (1733-1740) de l'abbé Prévost, le *Journal étranger* (1754) et la *Gazette littéraire de l'Europe* (1764) de Suard et de l'abbé Arnaud, etc., etc.

2. Comment Voltaire, qui savait si bien le train des choses, ne s'abstint-il jamais de répliquer ?

la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la Foire, vous parodient[1]; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savans qui entendent mal le grec, et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe insulte à votre habit qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite; voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant : mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentimens que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit[2]. Un ou deux hommes de lettres sont les premiers ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui, par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder.

1. Presque tous les ouvrages nouveaux étaient parodiés. Legrand, Piron, Dominique, Romagnesi, Laujon, Favart se sont surtout distingués en ce genre. On compte, parmi les pièces les plus célèbres, l'*Agnès de Chaillot* (1723), parodie de l'*Inès de Castro*, de La Motte, le *Mauvais ménage de Voltaire* (1725), parodie de *Mariamne*; les *Enfants trouvés ou le Sultan poli par l'amour* (1732), parodie de *Zaïre*. Voltaire ne vit jamais ces plaisanteries de sang-froid.

2. Les plus célèbres salons du XVIII[e] s. furent ceux de M[mes] de Lambert, de Tencin, Geoffrin, du Deffand, Doublet, d'Épinay, Necker, de M[lle] de Lespinasse, de la maréchale de Luxembourg, etc.

Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savans qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps; vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception, un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette Académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoique assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tous tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. C'est que les travaux de l'Académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir sa langue, et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de complimens, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*immortalité* à la

tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses *Remarques* sur le Cid[1]; la jalousie du Cardinal a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance[2]. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de seigneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que, dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrens se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigans; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux Rousseau[3] vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur un de vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme : essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de letttres :

> Ci-gît, au bord de l'Hippocrène.
> Un mortel longtemps abusé,

1. Les *Sentiments de l'Académie sur le Cid* furent rédigés par Chapelain.

2. Voltaire ne cessa de réclamer de l'Académie des travaux de ce genre. Il mit sous le patronage de l'Académie son *Commentaire sur Corneille*, pour lequel il lui demanda souvent son avis.

3. Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) s'était présenté, en 1710, à l'Académie en concurrence avec La Motte, qui fut élu. Il accusa Saurin d'être l'auteur des couplets diffamatoires où La Motte et d'autres étaient déchirés. L'accusation fut reconnue fausse, et Rousseau fut banni à perpétuité par arrêt du Parlement en 1712. Voltaire et Rousseau étaient ennemis mortels, depuis qu'ils s'étaient rencontrés à Bruxelles en 1722.

Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine.

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais ? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? Non ; je ne m'oppose point ainsi à la destinée : je vous exhorte seulement à la patience.

---

2. — POUR LA LIBERTÉ DE LA PENSÉE.

A UN PREMIER COMMIS[1].

20 juin 1733

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui, ni Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron. Si Milton, Dryden, Pope et Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes ; il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie : et c'est la proscrire que de la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes ; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes Calottes[2], et tant d'autres productions qui méritent l'hor-

1. Les premiers commis, dans l'ancien régime, étaient les directeurs des divers services immédiatement au-dessous des ministres, et parfois plus réellement qu'eux. Voltaire est rentré en France depuis 1729 : il est encore tout échauffé de ce qu'il a vu en Angleterre.

2. Le *Régiment de la Calotte* était une société fondée au commencement du XVIIIe s., où l'on plaçait tous les personnages qui s'étaient signalés par une sottise ou une extravagance, en paroles ou en action. Les *Calottes* étaient les brevets d'admission dans la société d'abord on ne demanda pas aux gens leur consentement, et on leur adressait des brevets fort satiriques ; puis la mode s'en mit, les enrôlés

reur et le mépris, souffrez au moins que Bayle[1] entre en France et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut[2]. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes : vous ne vivez pas avec tout ce chaos : vous y choisissez quelque société et vous en changez. On traite les livres de même ; on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'État permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagi-

prirent la chose gaiement, et tout le monde voulut en être. Cela dura jusqu'au milieu du siècle.

1. Bayle (1647-1706), l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*, fut le vrai maître de Voltaire en scepticisme philosophique, et lui fournit la plupart des armes avec lesquelles il combattit le spiritualisme et la religion.

2. Ce qu'il disait avec calme et autorité à un premier commis, Voltaire ne cessa pendant toute sa vie de le répéter, et souvent en termes plus vifs. « Le commerce des pensées est un peu interrompu en France, écrivait-il le 13 janvier 1767 à Élie de Beaumont ; on dit même qu'il n'est pas permis d'envoyer des idées de Lyon à Paris. On saisit les manufactures de l'esprit humain comme des étoffes défendues. C'est une plaisante politique de vouloir que les hommes soient des sots et de ne faire consister la gloire de la France que dans l'opéra-comique. Les Anglais en sont-ils moins heureux, moins riches, moins victorieux pour avoir cultivé la philosophie? Ils sont aussi hardis en écrivant qu'en combattant, et bien leur en a pris. Nous dansons mieux qu'eux, je l'avoue ; c'est un grand mérite, mais il ne suffit pas. Locke et Newton valent bien Dupré et Lulli. »

nation. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore deux ou trois heures quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes, du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile[1]. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté trop cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna*, montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous....

Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions[2] de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues. Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur nous sont indifférens;

1. Formules à méditer.

2. On sait la légende de ce Triptolème, roi d'Eleusis, qui, ayant donné l'hospitalité à Cérès, en reçut la science de l'agriculture et la communiqua à ses compatriotes.

rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu[1], et à calculer l'aberration de la lumière[2]. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre les bêtes; et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain[3]. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée[4]; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

3, — LEÇON DE GOUT LITTÉRAIRE.

A Monsieur de Cideville[5].

Le 26 novembre 1733.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereu-

1. Allusion à la *pompe à feu*, qui fut en usage d'abord en Angleterre. Paris eut en 1781 la pompe à feu de Chaillot, qui élevait l'eau de la Seine pour la distribuer ensuite dans les divers quartiers.

2. On appelle *aberration de la lumière*, une déviation apparente des rayons lumineux qui viennent des astres.

3. Regret souvent exprimé par Voltaire. Enfin, en 1782, fut inaugurée la nouvelle salle de la Comédie-Française : c'est aujourd'hui l'*Odéon*.

4. Ce fut le premier théâtre de pierre qui fut construit à Rome on en voit encore les restes.

5. M. de Cideville (1693-1776), conseiller au Parlement de Rouen,

sement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles ; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire ; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous ; c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre ; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu ? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller : allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner ; mais....

Petimusque, damusque vicissim[1].
Hor., *Art poét.*, v. 11

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaïde*[2] sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce : *jacta est alea*[3].

avait été le camarade de Voltaire au collège. Il composa des pièces de théâtre et des poésies.

1. « Nous demandons et nous donnons tour à tour. »

2. *Adélaïde du Guesclin*, tragédie de Voltaire, jouée le 18 janvier 1734.

3. « Le sort en est jeté », mot de César en passant le Rubicon.

Adieu; dites à M. de Formont[1] combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

---

4. — SEMONCE A UN PARESSEUX.

A Monsieur Thieriot, a Paris[2].

Lunéville, le 12 juin 1735,

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de La Popelinière ; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles[3], à dissiper les fumées du souper de la veille ; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre, et vous avez encore la bonté de vous faire illusion, au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire, dans votre cabinet, une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames*

1. Conseiller au Parlement de Rouen, ami de Cideville, de Voltaire et de Mme du Deffand.

2. Thieriot (1696-1772), ami de Voltaire, qui l'avait connu dans l'étude de Me Alain, n'est intéressant à aucun titre, Il exploita l'amitié de Voltaire, le vola, le lâcha, le flatta tour à tour, selon l'occason : il vivait en parasite chez M. de la Popelinière, fermier général, ami des gens de lettres. Il fut quelque temps, grâce à Voltaire, correspondant littéraire de Frédéric.

3. Vers cinq heures du soir.

les plus titrés : qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : « J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? » Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse : mais je vous aime et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables, mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier, sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV[1]. Comptez

1. Il commençait à préparer son *Siècle*, qui ne parut qu'en 1752, à Berlin, et il demandait des informations de tous les côtés.

qu'un jour cela peut vous être utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques*[1].

---

5. — IDEES SUR L'HISTOIRE.

A Monsieur Thieriot.

15 juillet 1735.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV[2], c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque[3]. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme[4], que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'*Histoire de Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal Alberoni qu'il l'a pu

1. Dont il lui avait abandonné le profit.
2. Cf. la fin de la lettre précédente.
3. Gagnée en 1692 par le maréchal de Luxembourg.
4. Le cardinal Alberoni, depuis qu'il avait été chassé d'Espagne

être à la petite louange très méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que M. le garde des sceaux[1] vît cette lettre, et qu'il sût que si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, de faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Popelinière[2] pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

Adieu ; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

---

6. — VOLTAIRE ET SHAKESPEARE.

A Monsieur l'abbé Desfontaines[3].

A Cirey, le 14 novembre 1735.

Si l'amitié vous a dicté, Monsieur, ce que j'ai lu dans la feuille trente-quatrième que vous m'avez envoyée, mon cœur en est bien plus touché que mon amour-propre n'avait été blessé des feuilles précédentes. Je ne me plaignais pas de vous comme d'un critique, mais comme d'un ami[4], car mes ouvrages méritent beaucoup de censure ;

(1719), vivait à Rome : il mourut en 1752. Voltaire l'avait appelé (au l. VIII de son *Charles XII*) « puissant génie qui a gouverné l'Espagne assez longtemps pour sa gloire, et trop peu pour la grandeur de cet État ».

1. M. de Chauvelin était alors l'homme de confiance du cardinal de Fleury. Il fut renvoyé et exilé en 1737.

2. Il l'appelle Pollion à cause de la protection qu'il donnait à Thieriot et à d'autres hommes de lettres.

3. L'abbé Desfontaines (1685-1745) devint bientôt l'un des plus ardents ennemis de Voltaire. Leurs scandaleux démêlés ne firent honneur ni à l'un, qui fut convaincu d'ingratitude, ni à l'autre, qui oublia toute dignité. Cf. p. 191, n. 2.

4. La tragédie de la *Mort de César* avait été publiée malgré Voltaire : il craignait d'être inquiété pour avoir rendu sympa-

mais moi, je ne méritais pas la perte de votre amitié. Vous avez dû juger, à l'amertume avec laquelle je m'étais plaint à vous-même, combien vos procédés m'avaient affligé; et vous avez vu, par mon silence sur tous les autres critiques, à quel point j'y suis sensible. J'avais envoyé à Paris, à plusieurs personnes, la dernière scène, traduite de Shakspeare, dont j'avais retranché quelque chose pour la représentation d'Harcourt[1], et que l'on a encore beaucoup tronquée dans l'impression. Cette scène était accompagnée de quelques réflexions sur vos critiques. Je ne sais si mes amis les feront imprimer ou non; mais je sais que, quoique ces réflexions aient été faites dans la chaleur de mon ressentiment, elles n'en étaient pas moins modérées. Je crois que M. l'abbé Asselin les a, il peut vous les montrer, mais il faut regarder tout cela comme non avenu.

Il importe peu au public que la *Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce; mais il me semble que les amateurs des lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre[2]. Vous en avez parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu, en cela, flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre; je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres, si, au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène et

thique un régicide. Il pria Desfontaines de lui venir en aide dans son journal; celui-ci déclara la pièce contraire aux bonnes mœurs, et dit que l'action de Brutus était d'un quaker : mot qui réveillait l'affaire des *Lettres anglaises*.

1. L'abbé Asselin avait demandé à Voltaire sa tragédie pour la faire représenter par les élèves du collège d'Harcourt : cette représentation eut lieu le 11 août 1735.

2. Malheureusement moins que Voltaire ne s'en flattait.

quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakspeare, ouvraient une assez grande carrière à votre goût. Le *Giulio Cesare* de l'abbé Conti[1], noble vénitien, imprimé à Paris il y a quelques années, pouvait vous fournir beaucoup. La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour, ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire[2]. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits maîtres[3]; et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde; mais aujourd'hui on ne va plus à ses pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakspeare[4], telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidentes vous paraîtraient de pauvres choses auprès. Vous devez connaître, à la manière dont j'insiste sur cet article, que je suis revenu à vous de bonne foi, et que mon cœur, sans fiel et sans rancune, se livre au plaisir de vous servir, autant qu'à l'amour de la vérité. Donnez-moi donc des preuves de votre sensibilité et de la

1. L'abbé Conti (1677-1748), né à Padoue, fut un érudit, un philosophe et un poète. Il fit des tragédies sur les deux Brutus, sur César et sur Drusus.

2. L'abbé d'Aubignac (*Pratique du théâtre*, IV, 2) disait en apparence le contraire : « Les discours qui s'y font doivent être comme des actions de ceux qu'on y fait paraître : car là, *parler*, c'est *agir*.... Toute la tragédie, dans la représentation, ne consiste qu'en discours; c'est là tout l'ouvrage du poète, et à quoi principalement il emploie les forces de son esprit; et s'il fait paraître quelques actions sur son théâtre, c'est pour en tirer occasion de faire quelque agréable discours; tout ce qu'il invente, c'est afin de le faire dire. »

3. Voltaire prend l'effet ici pour la cause. Les spectateurs ne furent reçus sur le théâtre qu'après que les unités, décidément établies, enlevèrent toute importance à la décoration. On sait que le comte de Lauraguais donna 20000 livres aux comédiens pour supprimer les banquettes de la scène en 1759.

4. Il s'agit de la scène où Antoine fait l'oraison funèbre de César.

bonté de votre caractère. Ecrivez-moi ce que vous pensez et ce que l'on pense sur les choses dont vous m'avez dit un mot dans votre dernière lettre. La pénitence que je vous impose est de m'écrire au long ce que vous croyez qu'il y ait à corriger dans mes ouvrages, dont on prépare en Hollande une très-belle édition[1]. Je veux avoir votre sentiment et celui de vos amis. Faites votre pénitence avec le zèle d'un homme bien converti, et songez que je mérite par mes sentimens, par ma franchise, par la vérité et la tendresse qui sont naturellement dans mes lettres, que vous vouliez goûter avec moi les douceurs de l'amitié et celles de la littérature.

---

7. — MARIVAUX ET LE MARIVAUDAGE.

A Monsieur Berger[2].

A Cirey, .. février 1736.

A l'égard de M. de Marivaux, je serais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner[3], en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques,

1. M. Bengesco signale comme la première édition des *Œuvres complètes* de Voltaire celle d'Amsterdam, chez Et. Ledet et Cie, 4 vol. in-8, 1738-1739.

2. M. Berger était un marchand, amateur des beaux-arts, qui fut quelque temps correspondant littéraire de Voltaire. On le trouve ensuite secrétaire du prince de Carignan, et fournisseur des fourrages de l'armée.

3. Et à qui donc pensait-il, le bon apôtre? Il l'appelait, le 10 avril 1733, dans une lettre à Moncrif: « Marivaux le métaphysique »

propres tout au plus, pour le poème épique, mais très-déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais, au contraire, de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

---

8. — LEÇON DE FRANÇAIS ET JUGEMENT SUR PIERRE LE GRAND.

A FRÉDÉRIC, PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Janvier 1738.

Monseigneur, je reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de Votre Altesse royale, l'un venant par la voie de M. Thieriot, l'autre par celle de M. Plœtz, capitaine dans votre régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. Plœtz que j'ai l'honneur de faire réponse à Votre Altesse royale, le même jour ou plutôt la même nuit; car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, et la prose très instructive sur la Russie[1].

Soyez bien sûr, monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Fédéric*[2], que tout le détail de l'empire des Russes,

1. Voltaire songeait déjà à cette histoire de Pierre le Grand, qui ne parut qu'en 1759. Frédéric fit donner à Voltaire des renseignements par MM. de Suhm et Vorkerodt. En outre, il lui fit parvenir une vie de la tsarine et du tsarevitch.

2. Le prince signa longtemps ainsi.

que l'*Histoire universelle*. Ce n'est pas parce que ces vers louent Émilie[1] et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très jolis, de très bien faits, et du meilleur ton du monde. Mme du Châtelet, qui jusqu'à présent n'a été que philosophe, va devenir poète pour vous répondre. Pour moi, je suis si plein de vos présens, monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très rapidement; mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers[2] de huit syllabes, qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose; dites-moi si je me trompe : c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie, l'aisance, les grâces. Il me paraît, de plus, que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous, parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la société qui a l'honneur de vous entourer. Ce style ne sent point le travail d'un homme trop occupé de la poésie. Les autres ouvrages ont leur prix; j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre; mais celui-ci sera le saint du jour. Il n'y a que très peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui sont les fautes des doigts et non de l'esprit. Par exemple :

> *J'ause* profiter de la vie,
> Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'ause* pour *j'ose*, et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre syllabes, ce mot n'est que de trois; vous faites *carrière* de trois syllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des observations telles qu'en ferait le portier de l'Académie française;

1. Mme du Châtelet.

2. L'*Épître sur la retraite*.

mais, monseigneur, c'est que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jusqu'à présent, donner la préférence à cet ouvrage, c'est qu'il est la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me semble que je suis de la cour de Votre Altesse royale, que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui exposer mes doutes sur les sciences qu'elle cultive. D'ailleurs Cirey est la petite image de Remusberg[1]; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, monseigneur, de l'*Épître* que Votre Altesse royale lui adresse; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits;
Et c'est à cette Thalestris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à Votre Altesse royale sur la lettre à M. Duhan, à M. Pesne[2]! Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi, monseigneur, quel encouragement pour mériter, si je peux, vos bontés! Laissez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je serai de sang-froid.

Pour me désenivrer, je viens vite à la prose, aux éclaircissemens sur la Russie, que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar Pierre Ier les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation : « J'y aurai beaucoup de peine, répondit le czar;

1. *Remusberg* : Cf. p. 471, n. 2.
2. *Duhan de Jandun* (1685-1746) avait été précepteur de Frédéric.

mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. — Eh! quel est-il? dit le Hollandais. — C'est de me réformer moi-même », reprit le czar. Je conviens, monseigneur, que c'était un barbare[1]; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes; c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner; c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée; il a voulu même introduire la société chez des hommes insociables.

Il avait de grands défauts, sans doute; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés? N'a-t-il pas établi les arts? N'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines[2]? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité; vous haïssez dans Alexandre, dont vous me parlez, le meurtrier de Clitus : mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de Darius, le fondateur d'Alexandrie? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes? Le czar, dites-vous, monseigneur, n'avait pas la valeur de Charles XII; cela est vrai : mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, j'élèverai le plus haut que je pourrai, non seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois. A quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs, qu'à encourager quel-

1. Frédéric jugeait très sévèrement Pierre le Grand.

2. Voilà qui touche Voltaire! Il a du reste raison sur Pierre le Grand.

quefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait! l'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je serai probablement obligé de parler de l'impératrice Marthe, nommée depuis Catherine[1], et du malheureux fils[2] de ce féroce législateur. Oserai-je supplier Votre Altesse royale de me procurer quelque connaissance sur la vie de cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarevitz? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père s'est souillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes[3]*!*
Æneid., lib. VI, v. 822.

Votre Altesse royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclaircissemens à ceux dont elle m'a déjà honoré? Votre destin est de me protéger et de m'instruire, etc.

---

9. — PRÉCEPTES D'ART DRAMATIQUE.

AU P. PORÉE, JÉSUITE[4].

A Cirey, ce 15 janvier 1739.

Mon très cher et très révérend père, je n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample

1. L'impératrice Catherine (1682-1727) succéda à Pierre le Grand.
2. Alexis, né à Moscou en 1690, fut condamné à mort en 1718, puis gracié et retenu en prison : il y mourut peu après, et l'on dit qu'il avait été empoisonné.
3. « Malheureux, quel que soit le récit que la postérité fasse de cette mort! »
4. Le P. Porée (1675-1741), bon humaniste, auteur dramatique et orateur en latin, avait été le professeur de rhétorique de Voltaire.

justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi ; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais doute de vos bontés.

Je vous devais *Mérope*[1], mon très cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plusieurs provinces, l'Achaïe ou Argolide[2], où était Mycènes ; la Messénie, dont la capitale était Messène; la Laconie, etc.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide; mais songez au quatrième livre de Virgile, et à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême ; car, comme vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur[3]; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose[4], serait le dernier période de l'affadissement ; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

1. *Mérope* ne fut représentée qu'en 1743, et imprimée l'année suivante.

2. L'Achaïe et l'Argolide sont deux régions distinctes du Péloponèse.

3. Axiome trop absolu.

4. Non, par exemple s'ils craignent le même péril, etc.; la différence des caractères, se faisant sentir dans les craintes ou les affections communes, produit un combat ou du moins une opposition pathétique.

Le marquis Maffei[1] en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie. Je vous supplie de conserver votre santé, d'être longtemps utile au monde, de former longtemps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre société[2]. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis, avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance, mon très cher et révérend père, votre, etc.

---

10. — LA SCULPTURE ET SES MOYENS D'EXPRESSION.

A Monsieur le comte de Caylus[3].

Vous me comblez de joie et de reconnaissance, Monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, et particulièrement à la sculpture et à la peinture, dont je suis simple amateur. M. Bouchardon est notre Phidias[4].

1. Scipion Maffei (1676-1755), de Vérone, épigraphiste distingué, et auteur de la *Mérope* italienne.

2. Voltaire est sincère. Il fut réellement attaché à ses anciens maîtres, Tournemine, d'Olivet, Porée : au reste, ses opinions philosophiques s'accommodaient mieux de la douceur politique des Pères Jésuites que de la sévérité intempérante des Jansénistes.

3. Le comte de Caylus (1692-1765), antiquaire et artiste, fut plus qu'un amateur de beaux-arts et un protecteur des artistes. Il fut vraiment le précurseur de Winckelmann et prépara les voies à David.

4. Bouchardon (1698-1762) fut un grand ami de Caylus. Artiste savant et correct, bon dessinateur et connaissant l'antique, il est froid, et manque le grand en courant après l'esprit et le joli.

Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule[1]; mais alors cet Amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue et lui soient à peu près de même hauteur. Car Hercule avait, dit-on, neuf pieds de hauteur, et sa massue environ six. Si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnaîtrons-nous l'Amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? Pensez-vous que l'Amour faisant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable? De plus, en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'Amour? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtemps qu'on a peint l'Amour jouant avec les armes de Mars, et cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, ce me semble, de la sculpture et de la peinture comme de la musique; elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un musicien; et une allégorie fine, et qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion; qu'elle soit caractérisée d'une manière non équivoque, et surtout que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira : « Un sculpteur a voulu caractériser l'Amour, et il a fait l'Amour sculpteur ». Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'Amour tirant de son four des petits pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux, mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin ma grande objection est que, si M. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-

1. Cette œuvre est au musée du Louvre.

être tort, je l'ai sûrement, si vous me condamnez, mais je vous demande, Monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage? C'est l'attitude de l'Amour, c'est la noblesse et le charme de sa figure, le reste n'est pas fait pour les yeux N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais que notre grand sculpteur fît quelque chose de passionné. Puget[1] a si bien exprimé la douleur! Un Apollon qui vient de tuer Hyacinthe; un Amour qui voit Psyché évanouie; une Vénus auprès d'Adonis expirant, ce sont là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous; je vous supplie, Monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que M. Turgot[2] fût notre édile et notre préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville[3], à détruire les monumens de la barbarie gothique, et particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur, dans une rue, et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eaux viendront remplir leurs seaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, et que les beaux monumens soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme les statues de Nabuchodonosor, en partie or, et en partie fange.

1. Pierre Puget (1622-1694) fut à la fois peintre, architecte et sculpteur. Voyez au Louvre son *Milon de Crotone*, à Versailles son *Andromède*.

2. Père du ministre de Louis XVI. Il était prévôt des marchands.

3. Voltaire avait à cœur les embellissements de Paris. Il a fait un opuscule et un dialogue sur ce sujet.

II. — LOUIS XIV ET SON SIÈCLE.

A MILORD HERVEY[1], GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE

1740.

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise de Porto-Bello[2], et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre : c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Je vous répons bien que, si certain procès est gagné[3], vous verrez arriver à Londres une petite compagnie choisie de Newtoniens[4] à qui le pouvoir de votre attraction, et celui de milady Hervey, feront passer la mer. Ne jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le siècle de Louis XIV* par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible[5]. Si la traduction anglaise est faite sur cette copie informe, le traducteur est digne de faire une version de *l'Apocalypse*; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le *siècle de Louis* XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Boyle[6], d'un Newton, d'un Halley[7], d'un Addison, d'un Dryden ; mais dans le siècle qu'on nomme

1. Poète, philosophe, courtisan et homme d'État. Milord Hervey a laissé des *Mémoires* intéressants.

2. Port de la Nouvelle-Grenade, sur la mer des Antilles.

3. Un procès que Mme du Châtelet était allée solliciter à Bruxelles, avec Voltaire.

4. Voltaire a composé des *Éléments de la philosophie de Newton*.

5. « En 1739, l'*Introduction* ou *Plan raisonné de l'Histoire du siècle de Louis XIV* fut rendue publique dans les journaux étrangers; quelque temps après, un *Essai sur le siècle de Louis XIV*, composé de l'*Introduction* et d'un *Chapitre premier* intitulé : *Des États chrétiens de l'Europe avant Louis XIV*, paraissait en tête du *Recueil des pièces fugitives en prose et en vers*, par M. de V***, *s. l.* (Paris), 1740 (1739), in-8°. On sait que ce volume fut supprimé par un arrêt du Conseil du 4 décembre 1739. » (Bengesco, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres*, t. I, p. 341.) La lettre à milord Hervey fut écrite et publiée pour faire honte au gouvernement de sa rigueur.

6. Moland donne *Bayle*. Il faut un nom d'étranger : Boyle évidemment (chimiste anglais, 1616-1691). Je n'ai pas vu l'édition originale de la Lettre (1740), mais l'édition Walther (Dresde, 1748) donne bien Boyle.

7. Halley (1656-1742), astronome anglais.

de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissemens? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme: mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France[1], et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savans de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus[2].

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle[3]!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquens et les plus savans hommes de l'Europe[4]. Il eut l'attention de placer trois enfans de Pierre

1. Les Protestants.
2. Voyez là-dessus les lettres de Chapelain (t. II).
3. C'est à Vincent Viviani (1622-1703), géomètre, qu'il faut, dit-on, rapporter cette anecdote.
4. Bossuet et Fénelon, et au-dessous d'eux, Huet, Fleury, etc.

Corneille, deux dans les troupes et l'autre dans l'Église[1]; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talens, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que la faveur et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissemens, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les Académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard[2],

1. L'un fut capitaine de cavalerie et gentilhomme ordinaire du roi; l'autre fut tué au siège de Grave; le troisième fut abbé d'Aygues-Vives.

2. L'abbé Jean Picard, astro-

jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens[1], qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *Siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *Siècle de Louis XIV*. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est introduit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestans, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la

nome (1620-1683). Ce fut lui qui détermina la fondation de l'Observatoire (1664-72), et qui fit appeler en France, en 1669, Dominique Cassini (1625-1712).

1. Christian Huyghens (1629-1695), fils de M. de Zuylichem (cf. *Lettres du* XVII[e] s., p. 41, n. 2), découvrit un satellite et l'anneau de Saturne. Appelé en France en 1665, il retourna en Hollande à la Révocation de l'Édit de Nantes.

2. Gilbert Burnet (1643-1715), évêque de Salisbury, auteur d'une *Histoire de la Réformation en Angleterre*.

richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellens écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellens écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains.

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert[1], parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun; il soutenait Boileau, Racine et Molière, contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause: il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures[2]; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savans et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait

1. Cambert (1628-1677) eut avec l'abbé Perrin le privilège de l'Académie de musique (1669), et fit représenter en 1671 le premier opéra français, *Pomone*. Jean-Baptiste Lulli (1633-1687), qui le déposséda de son privilège, était aussi grand intrigant que grand musicien.

2. De draps.

du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme[1], et non comme sujet que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas seulement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pellisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage vous trouverez, milord, quelques-uns de vos sentimens; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

---

12. — CONSEILS LITTÉRAIRES ET JUGEMENT SUR BOILEAU.

A Monsieur Helvétius[2].

A Bruxelles, ce 20 juin 1741.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami; mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois[3], que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il n'y a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous; aussi il me semble qu'il ne passe pas pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile,

1. Voltaire est cosmopolite.
2. Cf. p. 502. n. 3.
3. Toujours pour le procès de Mme du Châtelet.

heureux dans ses transitions; il ne s'élève, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles[1]. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux; mais ces talens-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse háute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamans soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer

1. Il traitait des sujets philosophiques, comme dans ce poème du *Bonheur*, en six chants, qui ne fut imprimé qu'après sa mort.

que les vôtres. Mme du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille complimens. Adieu ; je vous aimerai toute ma vie.

---

13. — JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

A Monsieur de Vauvenargues, a Nancy.

Paris, le 15 avril 1743.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre[1] d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, Monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre : et, depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, Monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut : mais, en même temps, je suis persuadé que ce même goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérans* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid*, une grande partie de *Cinna*, le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la

1. Voyez la lettre de Vauvenargues, p. 66.

moitié du dernier acte de *Rodogune*, se soutiendraient à côté d'*Athalie*, quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit! J'ai toujours dit : *In domo patris mei mansiones multæ sunt*[1]. Molière ne m'a point empêché d'estimer *le Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste*[2] m'a ému, même après *Phèdre*. Il appartient à un homme comme vous, Monsieur, de donner des préférences, et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace[3]. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est jamais naturel, et que le peu d'agrémens qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnemens, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, Monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose : le public commence toujours par être ébloui.

On a d'abord été ivre des *Lettres persanes*[4] dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*[5], du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé : vous me paraissez, Monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti

1. « Il y a beaucoup de places dans la maison de mon père. » (Év. de saint Jean, XIV, 2.)
2. De Crébillon.
3. Dans la satire IX.
4. Cet ouvrage de Montesquieu parut en 1721.
5. Publié en 1734.

des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières ; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages ; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que vous méritez, Monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

---

14. — RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE.

A FRÉDÉRIC II.

Paris, le 17 mars 1749.

Sire, cet éternel malade répond à la fois à deux lettres de Votre Majesté. Dans votre première, vous jugez de la conduite de *Catilina*[1] avec ce même esprit qui fait que vous gouvernez bien un vaste royaume, et vous parlez comme un homme qui connaît à fond les gens qui gouvernaient autrefois le monde, et que Crébillon a défigurés. Vous aimez *Rhadamiste* et *Électre*[2]. J'ai la même passion que vous[3], Sire ; je regarde ces deux pièces comme des ouvrages vraiment tragiques, malgré leurs défauts, malgré l'amour d'Itys et d'Iphianasse, qui gâtent et qui refroidissent un des plus beaux sujets de l'antiquité[4], malgré l'amour d'Arsame[5], malgré beaucoup de vers qui pèchent contre la

1. Que Crébillon fit jouer en 1742.
2. *Rhadamiste et Zénobie* est de 1711, *Électre* de 1709.
3. Il s'en fallait.
4. Celui d'*Électre*.
5. Dans *Rhadamiste*.

langue et contre la poésie. Le tragique et le sublime l'emportent sur tous ces défauts ; et qui sait émouvoir sait tout. Il n'en est pas ainsi de *Sémiramis*[1] Apparemment, Votre Majesté ne l'a pas lue. Cette pièce tomba absolument ; elle mourut dans sa naissance, et n'est jamais ressucitée ; elle est mal écrite, mal conduite, et sans intérêt. Il me sied mal peut-être de parler ainsi, et je ne prendrais pas cette liberté, s'il y avait deux avis différens sur cet ouvrage proscrit au théâtre. C'est même parce que cette *Sémiramis* était absolument abandonnée que j'ai osé en composer une[2]. Je me garderais bien de faire *Rhadamiste* et *Électre*[3].

J'aurai l'honneur d'envoyer bientôt à Votre Majesté ma *Sémiramis*, qu'on rejoue à présent avec un succès dont je dois être content. Vous la trouverez très différente de l'esquisse que j'eus l'honneur de vous envoyer il y a quelques années. J'ai tâché d'y répandre toute la terreur du théâtre des Grecs[4], et de changer les Français en Athéniens. Je suis venu à bout de la métamorphose, quoique avec peine. Je n'ai guère vu la terreur et la pitié, soutenues de la magnificence du spectacle, faire un plus grand effet. Sans la crainte et sans la pitié, point de tragédies. Sire, voilà pourquoi *Zaïre* et *Alzire* arrachent toujours des larmes, et sont toujours redemandées. La religion, combattue par les passions, est un ressort que j'ai employé, et c'est un des plus grands pour remuer les cœurs des hommes. Sur cent personnes, il se trouve à peine un philosophe, et encore sa philosophie cède à ce charme et à ce préjugé qu'il combat dans le cabinet. Croyez-moi, Sire, tous les discours politiques, tous les profonds raisonnemens, la grandeur, la fermeté, sont peu de chose au théâtre ; c'est l'intérêt qui fait tout, et sans lui il n'y a rien. Point de succès dans les représentations, sans la crainte et la pitié ; mais point de

1. Jouée en 1717.
2. Jouée en 1748, avec peu de succès.
3. Il refit *Électre* dans son *Oreste*, joué en 1750.
4. Ainsi en invoquant l'ombre de Ninus, il songeait peut-être plus aux *Perses* qu'à *Hamlet*. Voyez, dans la *Dramaturgie* de Lessing, la critique de cette apparition.

succès dans le cabinet, sans une versification toujours correcte, toujours harmonieuse, et soutenue de la poésie d'expression. Permettez-moi, Sire, de dire que cette pureté et cette élégance manquent absolument à *Catilina*. Il y a dans cette pièce quelques vers nerveux, mais il n'y en a jamais dix de suite où il n'y ait des fautes contre la langue, ou dans lesquels cette élégance ne soit sacrifiée.

Il n'y a certainement point de roi dans le monde qui sente mieux le prix de cette élégance harmonieuse que Frédéric le Grand. Qu'il se ressouvienne des vers où il parle d'Alexandre, son devancier, dans une épître morale, et qu'il compare à ces vers ceux de *Catilina*, il verra s'il retrouvera dans l'auteur français le même nombre et la même cadence qui sont dans les vers d'un roi du Nord, qui m'étonnèrent. Quand je dis qu'il n'y a point de roi qui sente ce mérite comme votre Majesté, j'ajoute qu'il y a aussi peu de connaisseurs à Paris qui aient plus de goût, et aucun auteur qui ait plus d'imagination.

---

15. — SUR LA LANGUE FRANÇAISE ET POUR UN BOUT DE RUBAN.

A Frédéric II.

A Lunéville en Lorraine, le 31 avril 1749.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre datée de votre Tusculum de Sans-Souci, du Linterne de Scipion[1]. Je suis bien consolé que mon *agonie* vous amuse[2]. Ceci est le chant du cygne; je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina*[3], telle que Votre Majesté en a eu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé

1. Cicéron avait une maison à Tusculum. *Linternum*, où Scipion fut enterré, est près de Naples.
2. Il avait envoyé à Frédéric son *Épître* à Mme Denis *sur la Vie de Paris et de Versailles*.
3. Ce Catilina fut joué en 1752, sous le titre de *Rome sauvée*.

la tragédie d'*Électre*, que je voudrais bien venir au plus vite achever à Sans-Souci. Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense qne si Votre Majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. Votre Majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal de Belle-Isle[1], je proposai cette petite question: Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports*, *dans ses résolutions*, *dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain?* « Non, répondit-on; car *soudain* n'appartient qu'aux choses inanimées. — Eh, messieurs! l'éloquence ne consiste-t-elle pas à transporter les mots d'une espèce dans une autre? N'est-ce pas à elle d'animer tout? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé pour les hommes éloquens.» J'eus beau faire, Sire; Fontenelle, le cardinal de Rohan[2], mon ami l'ancien évêque de Mirepoix[3], jusqu'à l'abbé d'Olivet[4], tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, Sire, que si M. Bestucheff[5], ou Bartenstein, disait de Votre Majesté :

> Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
> De notre politique il rompt tous les ressorts,

croit-on, dis-je, que Bartenstein, ou Bestucheff, s'exprimât d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'Académie,

1. Le maréchal de Belle-Isle (1684-1761), petit-fils de Fouquet, remplaçait Amelot à l'Académie.

2. Armand de Rohan (1717-1756), cardinal, évêque de Strasbourg, élu en 1741 à l'Académie. Il y eut, au XVIIIe s., quatre cardinaux de Rohan qui occupèrent l'évêché de Strasbourg depuis 1704 jusqu'au Concordat.

3. Il l'appelle ainsi par ironie. L'évêque de Mirepoix, Boyer (1675-1755), était l'ancien précepteur du Dauphin.

4. Le P. Thoulier, abbé d'Olivet (1682-1768), ancien jésuite, grammairien et traducteur savant, mais d'un goût un peu étroit, était de l'Académie depuis 1723.

5. Le comte de Bestuchef-Rioumine, était chancelier d'Élisabeth de Russie. — Bartenstein (1690-1766) fut vice-chancelier d'Autriche et de Bohême.

elle appauvrira notre langue, et je propose à Votre Majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Mais voici un autre cas : il s'agit ici de prose.

Votre Majesté se souvient d'un certain *Anti-Machiavel*[1], dont on a fait une vingtaine d'éditions. Une de ces éditions est tombée entre les mains du roi à la cour de qui on est[2]. Il y a deux endroits où l'on rend une justice un peu sévère au roi de Suède[3], et où le monarque dont j'ai l'honneur de vous parler est traité un peu légèrement. Il y est infiniment sensible, et d'autant plus qu'il sent bien que le coup part d'une main trop respectable et faite pour peser les hommes. Vous vous en tirerez, Sire, comme vous voudrez, parce que les héros ont toujours beau jeu ; mais moi, qui ne suis qu'un pauvre diable, j'essuie tout l'orage ; et l'orage a été assez fort.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac Onitz*[4], fort aimable chambellan de Votre Majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très-mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée, et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, Sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à Sa Sainteté. Votre Majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien ; c'est un grand point ; mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir, cela me servirait mieux qu'un scapulaire. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs : et je vous jure que j'irai bien me

1. On sait que cette réfutation du Prince, écrite par Frédéric avant son avènement au trône, fut éditée en Hollande par les soins de Voltaire.

2. Le roi de Pologne, duc de Lorraine, Stanislas.

3. Charles XII.

4. Il appelle ainsi D'Argens. auteur des *Lettres juives*. Cf. p. 507.

mettre aux pieds de Votre Majesté, sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer à Votre Majesté que le souverain de Lunéville a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec Mme du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, Sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de Votre Majesté, et je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge[1], que je possède auprès du roi mon maître, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non-seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin, c'est l'*Ordre du Mérite*, et je veux tenir mon *mérite* de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre; et, que j'aie du *mérite* ou non, je suis à vos pieds.

---

16. — L'ARRIVÉE EN PRUSSE.

A MONSIEUR LE COMTE D'ARGENTAL[2].

A Potsdam, ce 24 juillet 1750.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la

1. Gentilhomme de la chambre. « Le roi mon maître » est plaisant dans la bouche de M. Arouet, même devenu M. de Voltaire.

2. Le comte d'Argental (1700-1788), neveu de Mme de Tencin, fut conseiller au Parlement de Paris, puis ministre de Parme à Paris. Ce fut le plus intime ami, le confident et conseiller ordinaire de Voltaire, qui appelait M. et Mme d'Argental ses *anges gardiens*.

duchesse de Clèves, ni le duc de Nemours[1] n'étaient dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers ; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie[2], et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, pôésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâce, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté ! Qui le croirait ? Tout cela pourtant est vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin[3]. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric le Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du Bois de Boulogne? est-ce à Plombières ? est-ce à Paris? Mme d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que l'*Esprit et le sentiment* de Mme de Graffigny[4] avait réussi. Ma troupe a joué chez moi *Jules César*.

1. Personnages du roman de Mme de La Fayette.
2. Fille de Cicéron et femme de Catilina, dans *Rome sauvée*.
3. Le duc de Choiseul, le futur ministre. — L'abbé de Chauvelin (1716-1770), chanoine de Notre-Dame et conseiller au Parlement, fut mis au Mont Saint-Michel en 1753 pour son jansénisme
4. Cf. p. 187. Voltaire veut parler de *Cénie*, pièce larmoyante.

Mais je ne sais point ce que font mes anges ; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges ; mon Frédéric le Grand fait un peu de tort à *Aurélie*. Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

---

17. — SATISFACTION INQUIÈTE.

A MADAME DENIS[1].

A Potsdam, le 13 octobre 1750.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam ; le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier ; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse[2]. Mon mariage est donc fait : sera-t-il heureux ?

1. Sa nièce; cf. p. 134, n. 2.

2. Il était chambellan du roi de Prusse, et pourvu d'une pension de 20000 livres. Le roi de France, dont il avait demandé l'agrément, avait donné un consentement sec, et l'avait remplacé dans sa charge d'historiographe.

Je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années[1]. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie[2]; je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous, à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues, dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître! Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres[3]?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme Mme de Rottembourg[4], qui a toujours préféré les opéras de Paris à ceux de Berlin. O destinée! comme vous arrangez les événemens, et comme vous gouvernez les pauvres humains!

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer*, il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter, mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne le pensez; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

1. Plus de dix ans.
2 Auquel Voltaire pensa plus d'une fois, et qu'il ne fit jamais.
3. Stipulé pour elle au cas où elle viendrait tenir la maison de son oncle à Berlin.
4. Femme d'un des plus chers amis de Frédéric : cf. p. 477, n. 3.

18. — PREMIÈRES DÉSILLUSIONS.

A Madame Denis.

A Potsdam, le 6 novembre 1750.

On sait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la *Mort de César*, que le prince Henri[1] est bon acteur, n'a point d'accent, et est très-aimable, et qu'il y a ici du plaisir? Tout cela est vrai... mais.... Les soupers du roi sont délicieux, on y parle raison, esprit, science; la liberté y règne; il est l'âme de tout cela; point de mauvaise humeur, point de nuages, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée; mais... mais.... Opéras, comédies, carrousels, soupers à Sans-Souci, manœuvres de guerre, concerts, études, lectures; mais... mais.... La ville de Berlin, grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacle, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de Mme de Tyrconnell[2] toujours pleine, et souvent trop... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid[3].

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai : Mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentimens qui me rappellent à vous; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'Argental; car je dis toujours

1. Frère de Frédéric, et l'un de ses meilleurs lieutenants, mort en 1802.

2. Lord Tyrconnell, Irlandais, était ministre de France à Berlin.

3. Voici l'explication que Voltaire donne de ces *mais* : « J'avais vu une lettre touchante, pathétique, et même fort chrétienne, que le roi avait daigner écrire à Darget sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour Sa Majesté avait fait une épigramme contre la défunte : cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le Père abbé se contente de moquer de nous ! » (Lettre du 17 novembre.)

au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'Argental. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'Argens est allé se confiner à Monaco avec sa femme, qui est grande virtuose? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis[1] n'a pas les ressorts bien lians : il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai; c'est La Métrie[2]. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam[3], dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire, si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin! il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'*Histoire de l'Église*. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris *Rome sauvée*? mais... mais.... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1. Président de l'Académie de Berlin (1698-1759).

2. Julien Offroy de La Mettrie (1709-1751), médecin et athée, avait été d'abord médecin des gardes françaises. Menacé de la Bastille, il s'enfuit à Leyde, puis en Prusse.

3. *L'Homme-machine.*

19. — TRISTESSE.

A MADAME DENIS.

A Berlin, au château, le 26 décembre 1750.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : « Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? » Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaéthon*[1]. Mlle Astrua[2] est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome*[3] en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous.

1. Opéra de Quinault et Lulli, donné en 1683.

2. De l'opéra de Berlin.

3. *Rome sauvée.*

Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galans, César et Catilina n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

---

20. — RUPTURE COMPLÈTE.

A Madame Denis.

A Berlin, le 18 décembre 1752.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wurtemberg[1]; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me *ferait mourir de chagrin*[2]. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à

1. Son débiteur pour des sommes considérables.

2. Depuis les lettres qui précèdent, Voltaire était resté en Prusse, tantôt mal, tantôt bien avec le roi, mêlé à toute sorte de tracasseries, et entrant enfin en rivalité avec Maupertuis, contre lequel il fit la *Diatribe du docteur Akakia*, et que le roi refusa de lui sacrifier.

prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange*; il faut penser à sauver l'écorce[1]. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave.*

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par : *je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

Soupez avec moi ce soir signifie *je me moquerai de vous ce soir.*

Le dictionnaire peut être long; c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie.*

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? Se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures[2]! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire! que de contrastes! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord*!

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe*, disait-il; *je le suis de même.* Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 1er novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : « Je vais à Plombières au mois de décembre[3]. »

1. Allusion à un mot du roi qu'on lui avait rapporté : « J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus, avait dit Frédéric à La Mettrie ; on presse l'orange, et puis on en jette l'écorce. »

2. Frédéric avait écrit pour défendre Maupertuis la *Lettre d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris* : Voltaire y était traité de menteur effronté.

3. Il partit le 26 mars 1753.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Évangile, nommé Pérard[1], né comme moi en France; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul besoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

---

21. — LES LANGUES ANCIENNES.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

A Colmar, le 19 mai 1754.

Savez-vous le latin, madame? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres, et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poème épique, aux amours de Didon, à l'embrasement de Troie, à la descente d'Énée aux enfers?

Je crois l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, le premier des poèmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des *Annales*[2], quelque courtes qu'elles soient. L'Alle-

1. De l'académie de Berlin.

2. Les *Annales de l'Empire*, composées en un an à la demande de la duchesse de Saxe-Gotha, parurent à Bâle en 1752 (1er vol.) et 1754 (2e vol.).

magne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé, à laquelle je renonce, mais parce que mes amis[1] y vont. J'ai resté six mois entiers à Colmar sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu, à la longue, que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages; elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même; la société vous est nécessaire comme un violon à Guignon[2], parce qu'il est le *roi* du violon.

Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles[3], qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse; mais où est le bonheur? Je n'en sais rien, madame, c'est un beau problème à résoudre.

---

22. — DÉFENSE DES ARTS ET DES LETTRES.

A MONSIEUR J.-J. ROUSSEAU, A PARIS.

30 août 1755.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain[4]; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les

1. Les D'Argental.
2. Il y avait en effet à la cour un roi des violons, en titre d'office. Guignon se démit de la charge en 1773, et elle fut supprimée.
3. Il travaillait à son *Essai sur les mœurs*, dont l'ensemble parut en 1756 à Genève.
4. Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*.

horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe[1] et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là[2], et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie[3], où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal[4]. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis[5] eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées*, et même de *jansénistes*.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies ridicules

1. Tronchin (1709-1781), Genevois, élève de Boerhaave, finit par se fixer à Paris.

2. Les hostilités avaient recommencé entre les colonies anglaises et le Canada français.

3. Aux Délices, près Genève.

4. Tout ce qui suit répond plutôt au premier *Discours* de Rousseau, couronné par l'académie de Dijon.

5. Rousseau n'était pas encore brouillé avec Diderot.

imprimées contre moi: un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice[1], me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme plus coupable encore[2], faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*[3] avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle*[4], sous mon nom; le libraire[5] assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez lâches et assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie[6]. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits[7], les défigurent, et les vendent. J'ajouterais qu'en dernier lieu on avait volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de* 1741, lorsque j'étais historiographe de France[8]; qu'on a vendu à un libraire de Paris[9] ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord

1. Desfontaines. cf. p. 95.

2. La Beaumelle (1726-1773), le premier et très infidèle éditeur des lettres de Mme de Maintenon.

3. A Francfort, 5 vol. in-8, 1753. Il fut mis pour cela à la Bastille.

4. On ne sut jamais qui. Voltaire soupçonna Frédéric lui-même.

5. Jean Néaulme, de La Haye.

6. Il y avait dans l'ouvrage publié par Néaulme diverses phrases dangereuses. Voltaire fit faire par-devant deux notaires la confrontation de son manuscrit et de cette édition, qui fut reconnue fausse et mensongère à chaque page.

7. Cela arriva plus d'une fois à Voltaire.

8. Voltaire fut historiographe de France de 1745 à 1750. L'*Histoire de la guerre de* 1741, qui fit partie plus tard du *Siècle de Louis XV*, fut volée par le marquis de Ximénès, et imprimée en 1755 à Paris.

9. Le libraire Prieur.

de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine[1], l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa que les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de celèbres ignorans[2]. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-kan[3], qui ne savait pas lire

1. Sylla écrivit des *Mémoires*, et Antoine alla étudier l'éloquence en Grèce.

2. La thèse de Voltaire n'est pas plus vraie que celle de J.-J. Rousseau. L'instruction par elle-même n'a ni une influence corruptrice ni une vertu moralisatrice.

3. Nadir-Chah, ou Thamasp-Kouli-Kham (1688-1747), de conducteur de chameaux et brigand, devint roi de Perse. fit la guerre heureuse-

jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles : vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination [1].

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter ; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie ; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus grande estime, etc.

---

23. — CONSEILS LITTÉRAIRES.

A Mademoiselle ***.

Aux Délices, près de Genève, 20 juin 1756.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et

ment contre les Turcs et les Afghans, attaqua l'empire du Grand-Mogol, prit Dehli (1739) et soumit le Caboul. Il fut tué par ses propres généraux

1. Cf. la *Recherche de la vérité*.

que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Mme Deshoulières[1] qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que

1. Mme Deshoulières (1637-1694), ennemie de Racine et admiratrice de Pradon, est pourtant dans ses vers une précieuse, comme dit Boileau, « Reste de ces esprits jadis si renommés || Que d'un coup de son art Molière a renversés. » Cependant en un sens Voltaire a raison : il y a souvent, dans les *Idylles* de Mme Deshoulières, à défaut de simplicité, une grande sincérité de sentiment.

nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

---

24. — VOLTAIRE EN SUISSE.

A Monsieur de Moncrif[1].

A Monrion[2], 27 mars 1757

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château[3] d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier[4], qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi*. Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

1. Paradis de Moncrif (1687-1777), lecteur de la reine, académicien, acteur de société, causeur aimable, fort à l'escrime, du reste écrivain médiocre et justement oublié.

2. Propriété située dans les vignes entre Lausanne et le lac.

3. Le comte d'Argenson, ancien ministre de la guerre, exilé dans sa terre des Ormes, en Touraine, où Moncrif était alors avec lui.

4. Tavernier (1605-1686), le célèbre voyageur qui visita la Perse et les Indes

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près ? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bonhomme Lusignan[1], un parterre très-bien choisi ; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin[2] jouent comme Mme Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône, et une autre rivière[3]. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect ? avez-vous des tulipes au mois de mars ? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire ; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre[4].

1. Voltaire se piquait de bien jouer : « Sa déclamation, nous dit Gibbon qui l'entendit, était modulée d'après la pompe et l'enthousiasme de l'ancien théâtre, et respirait plus l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentimens de la nature »

2. Mlle Clairon (1723-1803) fut une des plus grandes tragédiennes du XVIIIe s. Son jeu était tout de réflexion et d'art. Mlle Gaussin (1711-1767) jouait les rôles tendres et touchants : elle créa Zaïre.

3. L'Arve.

4. Allusion à Needham (1713-1781), physicien anglais, qui étudia au microscope les phénomènes de fermentation. Voltaire s'égaya beaucoup de ses observations : il jugeait des choses scientifiques avec un étroit bon sens qui lui

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent[1] à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage ue le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine. Je vous mbrasse tendrement. — Le Suisse V.

---

25. — COMPLIMENTS ET VÉRITÉS.

A Frédéric II.

Aux Délices, près de Genève, le 9 février 1759.

Il y a longtemps que je vous dis que vous êtes l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais été. Avoir l'Europe sur les bras[1], et faire les vers que V. M. m'envoie[2] est assurément une chose unique! Mais, que j'en fasse après les vôtres[3]! Vous vous moquez d'un pauvre vieillard. Il n'y a qu'un frère et un héros capable d'un tel ouvrage, je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous en savez trop pour ne pas savoir que tout sentiment est fade en comparaison de l'enthousiasme de la nature. La place où l'on est dans ce monde ajoute encore beaucoup au sublime, et quand le cœur s'exprime dans un homme de votre rang, il faut être fou pour oser parler après lui. N'insultez point, s'il vous plaît, à la misère de l'imagination paralytique d'un homme de soixante et cinq ans, environné des neiges des Alpes, et devenu plus froid qu'elles. Tout ce qu'il y aurait à faire pour l'édification

faisait soutenir l'impossibilité des faits trop inattendus ou extraordinaire ; les plus grandes théories et les plus grandes découvertes étaient ainsi hors de la portée de son intelligence.

1. La guerre de Sept Ans avait éclaté en 1756.

2. « Des vers faits dans un camp », disait Frederic, qui les envoya à la margrave de Baireuth un mois avant sa mort. La margrave mourut le 14 octobre 1758.

3. Il demandait à Voltaire d'élever un monument digne de sa sœur. Voltaire fit l'*Ode sur la mort de S. A. S. Mme la princesse de Baireuth*.

du genre humain, ce serait de faire imprimer les tendres et sublimes vers qui seront à jamais le plus beau mausolée que vous puissiez élever à notre digne sœur; mais je me donnerai bien de garde d'en lâcher seulement une copie sans la permission expresse de V. M. Vos victoires, votre célérité à la façon de César, vos ressources de génie dans des temps de malheur, vous feront sans doute un nom immortel; mais croyez que cet ouvrage du cœur, ces vers admirables qu'aucun autre homme ne pourrait faire, ajouteront à votre gloire personnelle autant pour le moins qu'une bataille. Si V. M. dit : *J'ordonne*, j'obéirai; mais je protesterai contre mon ridicule. Encore un mot, Sire, sur ce sujet. Une ode régulière dans ma maudite langue exige trois mois d'un travail assidu, pour être passable. A l'égard des brimborions[1] dont j'avais parlé, je les aurais surtout demandés, si quatre ou cinq cent mille hommes prévalaient contre vous, si vous étiez seul, réduit à votre courage et à votre supériorité sur les autres hommes; mais si vous continuez à être la terreur de trois ou quatre nations, à nettoyer en deux mois trois ou quatre provinces d'ennemis, d'être le plus puissant prince de l'Europe par vous-même, alors ce serait à V. M. à me les offrir. Je me suis fait un tombeau entre les Alpes et le mont Jura; j'y ai deux seigneuries considérables[2], qui sont aux yeux d'un roi des taupinières. Je n'ai nulle envie de briller aux yeux de mes paysans; un cœur seul demandait ces marques de votre souvenir, et les méritait. Je vous regarderai, Sire, comme le plus grand homme de l'Europe; mais je n'ai besoin de rien que du souvenir de ce grand homme, qui, au bout du compte, m'a arraché à ma patrie, à ma famille, à mes emplois, à mes charges, à ma fortune et qui m'a planté là.

J'attends la mort tout doucement. Tracassez bien, Sire, votre illustre et glorieuse et malheureuse vie, et puissiez-vous enfin goûter le repos, qui est le seul but de tous les

1. Voltaire aurait bien voulu se faire rendre l'ordre du Mérite et la clef de chambellan, qu'il avait renvoyés. Frédéric fit la sourde oreille.

2. Ferney et Tournay.

hommes, et qui sera mieux employé par un philosophe tel que vous que par aucun de ceux qui croient l'être.

Pour mon respect, V. M. ne s'en soucie guère, mais il est sans bornes.

---

26. — RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE.

A MADEMOISELLE CLAIRON [1].

16 octobre 1760.

Belle Melpomène, ma main ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle est un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'est pas, y répondra.

Raisonnons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions, ne peuvent jamais remuer l'âme et la transporter. Un monologue, qui ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes sentimens, n'est qu'une pièce nécessaire à l'édifice: et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir. Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte [2], est qu'il soit court, mais pas trop court. On peut faire venir Fanie [3], et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainsi que bien d'autres. On a été forcé de donner *Tancrède* avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois [4]. Vos talens ont sauvé mes défauts; il est temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève que vous me proposez [5].

1. Cf. p. 139, n. 2. *Tancrède* avait été joué le 3 septembre. Mlle Clairon y créa le rôle d'Aménaïde. Elle demandait des corrections à son rôle.

2. C'est la dernière scène du second acte. Mlle Clairon la tronquait et y substituait un jeu muet.

3. Confidente d'Aménaïde. Elle arrive, en effet, dans le texte définitif de la pièce.

4. Voltaire corrigeait beaucoup mais il travaillait trop vite.

5. Il s'agissait, au troisième acte, de tendre le théâtre en noir, et d'y dresser un échafaud.

Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan, voyant le bouclier de Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y faire paraître quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent, c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en Boileau, qui dit :

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.
> *L'Art poét.*, ch. III, v. 53.

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours[1].

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du

1. « Il ne faut jamais, écrivait Voltaire à Lekain le 16 décembre, sacrifier l'élocution et le style à l'appareil et aux attitudes. L'intérêt doit être dans les choses qu'on dit, et non pas dans de vaines décorations. L'appareil, la pompe, la position des acteurs, le jeu muet sont nécessaires; mais c'est quand il en résulte quelque beauté, c'est quand toutes ces choses ensemble redoublent le nœud et l'intérêt. Un tombeau, une chambre tendue de noir, une potence, une échelle, des personnages qui se battent sur la scène, des corps morts qu'on enlève, tout cela est fort bon à monter sur le Pont-Neuf, avec *la rareté, la curiosité* Mais quand ces sublimes marionnettes ne sont pas essentiellement liées au sujet, quand on les fait venir hors de propos, et uniquement pour divertir les garçons perruquiers qui sont dans le parterre, on court un peu de risque d'avilir la scène française et de ne ressembler aux barbares Anglais que par leur mauvais côté. » Que dirait Voltaire, s'il voyait le théâtre d'aujourd'hui?

spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies ; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrède*, quand j'aurai pu y travailler à loisir ; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fanime*[1] suivra de près ; nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de Villars[2], de l'intendant de Bourgogne, et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très-choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était ; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit[3]. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrède*. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de Tronchin, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

---

27. — LA LANGUE ITALIENNE ET LA LANGUE FRANÇAISE.

A MONSIEUR DEODATI DE TOVAZZI[4].

Au château de Ferney, en Bourgogne, 24 janvier 1761.

Je suis très-sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser[5] un peu trop.

1. C'était une vieille pièce sous un nouveau titre : *Zulime*, tombée en 1740.

2. Fils du maréchal, et comme lui de l'Académie française : homme du reste de nul mérite.

3. Ce fut en effet Mlle Clairon qui soutint la pièce à la reprise de 1761, et qui la fit applaudir onze fois.

4. Ce littérateur fit imprimer la lettre de Voltaire à la suite de sa dissertation.

5. *Dépriser* : « Il ne se dit guère qu'en parlant de marchandise », note l'Académie à propos de ce

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savans ont reçu la loi des ignorans. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instrumens. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très-grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde[1] que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont en effet les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rhythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorans qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi : mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre, et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino*[2]. Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores : *Los rios, los hombres, las historias, las costumbres*

mot, dans l'édition de 1765 de son Dictionnaire.

1. Dans le monde que connaît Voltaire : car que sait-il même des langues slaves? — Voyez ce qu'écrit Fontenelle, p. 27.

2. La belle langue italienne est la fille aînée du latin.

Il vous manque aussi les diphtongues, qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux : Les *rois*, les *empereurs*, les *exploits*, les *histoires*. Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire*, *couronne*, *diadème*, *flamme*, *tendresse*, *victoire*; toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre âme. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté; vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre, *orgueil* tout seul. Cependant, monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrecuidance*[1]. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier *vaillant*.

Je sais, monsieur, que votre nation est très-vaillante quand elle veut, et quand on le veut; l'Allemagne et la

1. L'Académie, en 1765, note le mot comme vieux. Voltaire aimait à l'employer. Il a refleuri dans ce siècle.

France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très-braves et de très-grands officiers italiens.

L'italico valor non è ancor morto.

Mais, si vous avez *valente, prode, animoso*, nous avons *vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différens, qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillans, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général[1] qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs[2] sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattans.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirent dans le petit-neveu[3] du héros de la Valteline, lorsque, ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre, qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régimens, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, monsieur, que de termes pour un! Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régimens à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, monsieur, que le courage, la

1. Le maréchal de Richelieu, en 1756.

2. Belle-Isle, par la etraite de Prague (1742).

3. Soubise, vaincu à Rosbach (1757). Il n'avait que le courage. Son incapacité et sa défaite furent gaiement chansonnées.

valeur, la fermeté de celui[1] qui a gardé Cassel et Gottingen, malgré les efforts de soixante mille ennemis très-valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance, et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui[2] qui a sauvé Vesel. Croyez donc, je vous prie, monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, monsieur, sur le mot de *ragoût*; vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand*; mais daignez plaindre, monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant*; ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte*, *érudit*, *instruit*, *éclairé*, *habile*, *lettré*; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions autant que vous du temps de Marot, et de Rabelais, et de Montaigne; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Pellisson, les Corneille, les Despréaux, les Racine, les Massillon, les La Fontaine, les La Bruyère, etc.; nous avons laissé à Ronsard, à Marot, à du Bartas, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette*, *fillette*, *grisette*, *grandelette*, *vieillette*, *nabote*, *maisonnette*, *villotte*[3]; encore ne les employons-nous que dans le style très-familier. N'imitez pas le *Buonmattei*[4], qui, dans

1. Le maréchal de Broglie, en 1759.
2. Le marquis de Schomberg.
3. L'Académie, en 1765, ne donne que *villette*, « très petite ville ».
4. Grammairien italien (1581-1647), professeur de langue toscane

sa harangue à l'Académie de la Crusca[1], fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello, corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*.

Vous possédez, monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien, que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillemens de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots, finissant en *a*, *e*, *i*, *o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer de rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure; vous dansez en liberté, et nous dansons avec nos chaînes.

Mais, croyez-moi, monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et Dumarsais[2] ont composé sur la manière de bien parler notre langue; lisez M. Duclos; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie, et de grâce, s'expriment MM. Dalembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans des ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellens ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

à Florence, auteur d'un ouvrage intitulé : *Della lingua toscana, libri II*.

1. L'Académie de la Crusca fut fondée au XVIe s. : ses règlements furent arrêtés en 1587. Elle donna le premier Dictionnaire critique de la langue italienne. Elle existe encore aujourd'hui, reconstituée en 1811 par Napoléon.

2. Dumarsais (1676-1756), grammairien, auteur du *Traité des Tropes*. — D'Olivet cf. p. 120, n. 4 et p. 160.— Duclos : cf. p. 409, n. 6.

28. — L'AFFAIRE CALAS.

MONSIEUR LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 27 mars 1762.

Vous me demanderez peut-être, mes divins anges, pourquoi je m'intéresse si fort à ce Calas[1], qu'on a roué; c'est que je suis homme, c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestans disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve.

Je me suis trompé sur le nombre des juges, dans ma lettre à M. de La Marche[2]. Ils étaient treize, cinq ont constamment déclaré Calas innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. A quoi tient donc la vie des hommes? à quoi tiennent les plus horribles supplices? Quoi! parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait rouer un père de famille! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ses quatre autres enfans crient qu'il était le meilleur des pères! Le témoignage de la conscience de cet infortuné ne prévaut-il pas sur l'illusion de huit juges, animés par une confrérie de pénitens blancs qui a soulevé les esprits de Toulouse contre un calviniste? Ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent; il pardonnait à ses juges, il pleurait son fils auquel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain, qui l'assistait d'office sur l'échafaud, dit qu'il voudrait mourir aussi saintement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse; mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs

1. On sait ce qu'est cette affaire Calas, qui honore vraiment Voltaire. Un fils de ce Calas, négociant protestant de Toulouse, fut trouvé pendu : la voix publique accusa le pere de l'avoir assassiné, par fureur de le voir décidé à se faire catholique. Calas fut exécuté en 1762. Voltaire obtint sa réhabilitation en 1765.

2. Ancien Premier Président au Parlement de Dijon, mort en 1768.

d'entre eux étaient pénitens blancs; ils peuvent s'être trompés. N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestans de l'Europe, et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux? ne pourriez-vous pas engager M. le comte de Choiseul à s'informer de cette horrible aventure qui déshonore la nature humaine, soit que Calas soit coupable, soit qu'il soit innocent? Il y a certainement, d'un côté ou d'un autre, un fanatisme horrible; et il est utile d'approfondir la vérité. Mille tendres respects à mes anges.

---

29. — PESSIMISME ET DÉTERMINISME.

A Madame la marquise du Deffand.

24 mai 1764.

Vous me faites une peine extrême, madame; car vos tristes idées ne sont pas seulement du raisonner, c'est de la sensation. Je conviens avec vous que le néant est, généralement parlant, préférable à la vie. Le néant a du bon; consolons-nous, d'habiles gens prétendent que nous en tâterons. Il est bien clair, disent-ils d'après Sénèque[1] et Lucrèce, que nous serons après notre mort ce que nous étions avant de naître; mais pour les deux ou trois minutes de notre existence, qu'en ferons-nous? Nous sommes, à ce qu'on prétend, de petites roues de la grande machine, de petits animaux à deux pieds et à deux mains comme les singes, moins agiles qu'eux, aussi comiques, et ayant une mesure d'idées plus grande. Nous sommes emportés dans le mouvement général imprimé par le maître de la nature. Nous ne nous donnons rien, nous recevons tout; nous ne sommes pas plus les maîtres de nos idées que de la circulation du sang dans nos veines. Chaque être, chaque manière d'être tient nécessairement à la loi universelle. Il

1. Sénèque a beaucoup varié sur l'immortalité de l'âme.

est ridicule, dit-on, et impossible que l'homme se puisse donner quelque chose, quand la foule des astres ne se donne rien. C'est bien à nous d'être maîtres absolus de nos actions et de nos volontés, quand l'univers est esclave.

Voilà une bonne chienne de condition, direz-vous. Je souffre, je me débats contre une existence que je maudis et que j'aime; je hais la vie et la mort. Qui me consolera? qui me soutiendra? La nature entière est impuissante à me soulager.

Voici peut-être, madame, ce que j'imaginerais pour remède. Il n'a dépendu ni de vous, ni de moi de perdre les yeux, d'être privé de nos amis, d'être dans la situation où nous sommes. Toutes nos privations, tous nos sentimens, toutes nos idées sont des choses absolument nécessaires. Vous ne pouviez vous empêcher de m'écrire les très philosophiques et très tristes lettres que j'ai reçues de vous; et moi je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables. Cette idée, que j'étais destiné à vous représenter, rappelle nécessairement dans vous votre philosophie. Je deviens un instrument qui en affermit un autre, par lequel je serai affermi à mon tour Heureuses les machines qui peuvent s'aider mutuellement.

Votre machine est une des meilleures de ce monde. N'est-il pas vrai que, s'il vous fallait choisir entre la lumière et la pensée, vous ne balanceriez pas, et que vous préféreriez les yeux de l'âme à ceux du corps? J'ai toujours désiré que vous dictassiez la manière dont vous voyez les choses, et que vous m'en fissiez part, car vous voyez très bien et vous peignez de même.

J'écris rarement, parce que je suis agriculteur. Vous ne vous doutez pas de ce métier-là, c'est pourtant celui de nos premiers pères. J'ai toujours été accablé d'occupations assez frivoles qui engloutissaient tous mes momens; mais les plus agréables sont ceux où je reçois de vos nouvelles,

et où je peux vous dire combien votre âme plaît à la mienne et à quel point je vous regrette. Ma santé devient tous les jours plus mauvaise. Tout le monde n'est pas comme Fontenelle. Allons, madame, courage, traînons notre lien jusqu'au bout.

Soyez bien persuadée du véritable intérêt que mon cœur prend à vous et de mon très tendre respect[1].

---

30. — CORNEILLE ET RACINE.

A Madame la marquise du Deffand.

A Ferney, 1er juillet 1764.

Vous avez vu, madame, par ma dernière lettre, que le caractère de Jean-Jacques[2] est aussi inconséquent que ses ouvrages. J'espère que Mme la maréchale de Luxembourg[3] me rendra la justice de croire que je ne hais point un homme qu'elle protège, et que je suis bien loin de persécuter un homme si à plaindre. Il n'a même été persécuté que pour des sentimens qui sont les miens[4] et je serais une âme bien noire et bien sotte de vouloir avilir une philosophie que j'aime et de faire punir un homme accusé précisément des choses qu'on m'impute.

J'aime mieux vous parler de Corneille que de Rousseau; j'avoue encore que j'aime mille fois mieux Racine. Faites-vous relire les pièces de ce dernier, si vous ne les savez pas par cœur; et vous verrez si, après avoir entendu dix vers, vous n'aurez pas une forte passion de continuer. Dites-moi si au contraire le dégoût ne vous saisit pas à

1. Voyez la réponse, p. 379.

2. L'*Émile* avait été condamné à Genève. Rousseau attribue le fait aux intrigues de Voltaire, qui en effet n'y fut pour rien. La condamnation de Rousseau fut le commencement d'une longue agitation qui troubla Genève : c'est au milieu de l'effervescence générale que le procureur général Tronchin fit les *Lettres écrites de la campagne* auxquelles Jean-Jacques opposa les *Lettres écrites de la montagne*.

3. Cf. p. 403, n. 3.

4. Voltaire ne pouvait qu'applaudir au *Vicaire savoyard*.

tout moment quand on vous lit Corneille. Trouvez-vous chez lui des personnages qui soient dans la nature, excepté Rodrigue et Chimène, qui ne sont pas de lui?[1]

Cette Cornélie[2], tant vantée autrefois, n'est-elle pas, en cent endroits, une diseuse de galimatias, et une faiseuse de rodomontades? Il y a des vers heureux dans Corneille, des vers pleins de force, tels que Rotrou en faisait avant lui, et même plus nerveux que ceux de Rotrou; il y a du raisonner; mais en vérité il y a bien rarement de la pitié et de la terreur, qui sont l'âme de la vraie tragédie. Enfin quelle foule de mauvais vers, d'expressions ridicules et basses, de pensées alambiquées et retournées, comme vous dites, en trois ou quatre façons également mauvaises! Corneille a des éclairs dans une nuit profonde; et ces éclairs furent un beau jour pour une nation composée alors de petits-maîtres grossiers, et de pédans plus grossiers encore, qui voulaient sortir de la barbarie.

Je n'ai commencé ce fatras que pour marier Mlle Corneille[3]; c'est peut-être la seule occasion où les préjugés aient été bons à quelque chose. Je ne me passionne point pour Racine. Que m'importe sa personne? je n'ai vécu ni avec lui ni avec Corneille. Je ne vais point chercher de quelle mine sort un diamant que j'achète; je regarde à son poids, à sa grosseur, à son brillant, à ses taches. Enfin je ne puis ni sentir qu'avec mon goût, ni juger qu'avec mon jugement.

Racine m'enchante, et Corneille m'ennuie. Je vous avouerai même que je n'ai jamais lu ni ne lirai jamais une douzaine de ses pièces, que, grâce au ciel, je n'ai point commentées[4]. Ah! madame, quand vous voudrez avoir du plaisir, faites-vous relire Racine par quelqu'un qui soit digne de le lire; mais, pour le bien goûter, rappelez-vous

1. Voltaire avait mieux parlé, avec plus de sang-froid, dans sa lettre à Vauvenargues. La passion manque chez Corneille plus que la vérité.

2. Dans *Pompée*.

3. On sait que le produit du *Commentaire sur Corneille* fut employé à lui faire une dot.

4. Comment sait-il donc qu'elles ne valent rien?

vos belles années; car Montaigne a dit : « Crois-tu qu'un malade rechigné goûte beaucoup les chansons d'Anacréon et de Sapho? »

Je vous ai trop parlé de vers; une autre fois je vous parlerai philosophie. Mille tendres respects[1].

---

31. — SUR LES MOYENS D'ÊTRE HEUREUX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 3 octobre 1764.

Il y a huit jours que je suis dans mon lit, madame. J'ai envoyé chercher à Genève le livre que vous voulez avoir[2], et qui n'est qu'un recueil de plusieurs pièces dont quelques-unes étaient déjà connues. L'auteur est un nommé Dubut, petit apprenti prêtre huguenot. Je n'ai pu en trouver à Genève; j'ai écrit à Mme de Florian.

Je n'ai pas moins d'indignation[3] que vous de voir qu'on m'impute ce petit livre, farci de citations des Pères du second et du troisième siècle. Il y est question du Targum des Juifs : la calomnie me prend donc pour un rabbin; mais la calomnie est absurde de son naturel; et, tout absurde qu'elle est, elle fait souvent beaucoup de mal. Elle m'a attribué ce livre auprès du roi, et cela trouble ma vieillesse, qui devrait être tranquille. La nature nous fait déjà assez de mal, sans que les hommes nous en fassent encore.

Cette vie est un combat perpétuel; et la philosophie est le seul emplâtre qu'on puisse mettre sur les blessures qu'on reçoit de tous côtés : elle ne guérit pas, mais elle console, et c'est beaucoup.

Il y a encore un autre secret, c'est de lire les gazettes. Quand on voit, par exemple, que le prince Ivan[4] a été

1. Voyez la réponse, p. 381.
2. Le *Dictionnaire philosophique portatif*, qui est de Voltaire.
3. Le bon apôtre!
4. Neveu de la tsarine Anne, il lui succéda en 1740. En 1741, il

empereur à l'âge d'un an, qu'il a été vingt-quatre ans en prison, et qu'au bout de ce temps il est mort de huit coups de poignard, la philosophie trouve là de très bonnes réflexions à faire, et elle nous dit alors que nous devons être heureux de tous les maux qui ne nous arrivent pas, comme la maîtresse de l'avare[1] est riche de ce qu'elle ne dépense point.

Je cherche encore un autre secret, c'est celui de digérer Vous voyez, madame, que je me bats les flancs pour trouver la façon d'être le moins malheureux qu'il me soit possible; car, pour le mot d'heureux, il ne me paraît guère fait que pour les romans. Je souhaiterais passionnément que ce mot vous convînt.

Il y a peut-être un état assez agréable dans le monde, c'est celui d'imbécile, mais il n'y a pas moyen de vous proposer cette manière d'être; vous êtes trop éloignée de cette espèce de félicité. C'est une chose assez plaisante qu'aucune personne d'esprit ne voudrait d'un bonheur fondé sur la sottise; il est clair pourtant qu'on ferait un très bon marché.

Faites donc comme vous pourrez, madame, avec vos lumières, avec votre belle imagination et votre bon goût, et quand vous n'aurez rien à faire, mandez-moi si tout cela contribue à vous faire mieux supporter le fardeau de la vie.

---

32. — PHILOSOPHIE.

A Madame la marquise du Deffand.

12 mars 1766.

Je suis enchanté, madame, de me rencontrer avec vous; ce n'est pas seulement par vanité, c'est parce qu'à mon

fut détrôné au profit d'Élisabeth. En 1762, il fut assassiné par ordre peut-être de Catherine II.

1. Allusion à la scène où Frosine énumère à Harpagon toutes les bonnes qualités de Marianne.

avis, lorsque deux personnes, qui ont le sens commun et qui sont de bonne foi, pensent de même sans s'être rien communiqué, il y a à parier qu'elles ont raison. Je m'occupais de votre idée lorsque j'ai reçu votre lettre : je me prouvais à moi-même que les notions sur lesquelles les hommes diffèrent si prodigieusement ne sont point nécessaires aux hommes, et qu'il est même impossible qu'elles nous soient nécessaires, par cette seule raison qu'elles nous sont cachées. Il a été indispensable que tous les pères et mères aimassent leurs enfans : aussi les aiment-ils ; il était nécessaire qu'il y eût quelques principes généraux de morale pour que la société pût subsister : aussi ces principes sont-ils les mêmes chez toutes les nations policées. Tout ce qui est un éternel sujet de dispute est d'une inutilité éternelle. Ai-je bien pris votre idée, madame? Il me semble qu'elle est consolante ; elle détruit toute superstition, elle rend l'âme tranquille; ce n'est pas la tranquillité stupide d'un esprit qui n'a jamais pensé, c'est le repos philosophique d'une âme éclairée.

Je ne suis point du tout étonné que vous aimiez la vie, toute malheureuse qu'elle est, et que vous n'aimiez point la mort. Presque tout le monde en est réduit là; c'est un instinct qui était nécessaire au genre humain. Je suis persuadé que les animaux sont comme nous.

J'avoue donc avec vous, madame, que les connaissances auxquelles nous ne pouvons atteindre nous sont inutiles; mais aussi qu'il y a des recherches qui sont agréables; elles exercent l'esprit. Les philosophes n'ont pas tant de tort d'examiner si, par leur seule raison, ils peuvent concevoir la création, si l'univers est éternel, si la pensée peut être jointe à la matière[1], comment il y a du mal dans le monde, et vingt autres petites bagatelles de cette espèce.

Nous sommes curieux; il n'y a personne qui ne voulût sonder un peu ces profondeurs, si on ne craignait pas la

1. C'était une idée chère à Voltaire, et le grand objet de ses méditations métaphysiques. Il y est revenu sans cesse.

fatigue de l'application, et si on n'était pas distrait par les amusemens et les affaires.

Vous êtes précisément dans l'état où l'on fait des réflexions ; la perte des yeux sert au moins au recueillement de l'âme. Il me vient très souvent entre mes rideaux des idées qui s'enfuient au grand jour. Je mets à profit le temps où mes fluxions sur les yeux m'empêchent de lire ; je voudrais surtout passer ce temps avec vous.

Adieu, madame ; conservez au moins votre santé ; c'est là une chose nécessaire à tout âge et à tout état ; la mienne n'est pas trop bonne, mais il est nécessaire d'avoir patience. De toutes les vérités que je cherche, celle qui me paraît la plus sûre, c'est que vous avez une âme selon mon cœur, à laquelle je serai très tendrement attaché pour le peu de temps qui me reste.

---

33. — VOLTAIRE A FERNEY : POÉSIE ET POLÉMIQUE.

A MONSIEUR LE CARDINAL DE BERNIS[1].

Ferney, 22 décembre 1766.

Monseigneur, je souhaite la bonne année à Votre Éminence, s'il y a de bonnes années ; car elles sont toutes assez mêlées, et j'en ai vu soixante-treize dont aucune n'a été fort bonne. Je ne m'imaginerai jamais que vous abandonniez entièrement les belles-lettres ; vous seriez un ingrat. Vous aimerez toujours les vers français, quand même vous feriez des hymnes latins. Je ne dis pas que vous aimerez les miens, mais vous me les ferez faire meilleurs. Vous m'avez accoutumé à prendre la liberté de la consulter : je

1. Voltaire avait connu Bernis (1715-1794) du temps qu'il était simple abbé et courtisan de Mme de Pompadour. Devenu cardinal, puis ministre, tombé en disgrâce et exilé, Bernis reçut en 1764 l'archevêché d'Albi. Sa poésie est fine, coquette et glacée.

présente donc à votre muse archiépiscopale une tragédie [1] profane pour ses étrennes. Il m'a paru si plaisant de mettre sur la scène tragique une princesse qui raccommode ses chemises, et des gens qui n'en ont pas, que je n'ai pu résister à la tentation de faire ce qu'on n'a jamais fait. Il m'a paru que toutes les conditions de la vie humaine pouvaient être traitées sans bassesse; et quoique la difficulté d'ennoblir un tel sujet soit assez grande, le plaisir de la nouveauté m'a soutenu, et j'ai oublié le *solve senescentem* [2] : mais, si vous me dites *solve*, je jette tout au feu. Jetez-y surtout ces étrennes si elles vous ennuient et tenez-moi compte seulement du désir de vous plaire. Je me flatte que vous jouissez d'une bonne santé et que vous êtes heureux. Je sais du moins que vous faites des heureux, et c'est un grand acheminement pour l'être. Vous faites de grands biens dans votre diocèse; vous contemplez de loin les orages, et vous attendez tranquillement l'avenir [3].

Pour moi, chétif, je fais la guerre jusqu'au dernier moment, jansénistes, molinistes, Frérons, Pompignans, à droite, à gauche, et des prédicans, et J.-J. Rousseau. Je reçois cent estocades, j'en rends deux cents et je ris. Je vois à ma porte Genève en combustion pour des querelles de bibus [4], et je ris encore; et, Dieu merci, je regarde ce monde comme une farce qui devient quelquefois tragique [5].

Tout est égal au bout de la journée, et tout est encore plus égal au bout de toutes les journées.

Quoi qu'il en soit, je me meurs d'envie que vous soyez mon juge, et je vous demande en grâce de me dire si j'ai pu vous amuser une heure. Vous êtes pasteur, et voici une tragédie dont des pasteurs sont les héros. Il est vrai que des

1. Les *Scythes*, mauvaise tragédie, où Voltaire s'est représenté lui-même, avec sa nièce, et le marquis de Ximenès.

2. Horace, *Épîtres*, I, 1 : « Solve senescentem mature sanus equum, ne || Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat. »

3. L'avenir, pour Bernis, fut d'être ambassadeur à Rome, et d'y rester jusqu'à sa mort.

4. Les querelles des *natifs* (étrangers) et des *bourgeois* : Voltaire s'y mêla activement.

5. Il prenait souvent les choses plus à cœur qu'il ne le dit.

bergers de Scythie ne ressemblent pas à vos ouailles d'Albi; mais il y a quelques traits où l'on retrouve son monde. On aime à voir dans les peintures, quoique imparfaites, quelque chose de ce qu'on a vu autrefois. Ces réminiscences amusent et font penser. En un mot, monseigneur, aimez toujours les vers, pardonnez aux miens, et conservez vos bontés pour votre vieux et attaché serviteur.

---

84. — SUR LA CORRUPTION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

A Monsieur l'abbé d'Olivet[1].

A Ferney, 5 janvier 1767

Cher doyen de l'Académie,
Vous vîtes de plus heureux temps;
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens;
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous, sur vos vieux ans,
Et le bon goût et le bon sens
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes, dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV, le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers, avec, à l'égard?* Y en a-t-il un seul qui ait dit : *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi; *il se ménageait vis-à-vis de ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux; *il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs, etc.? Enfin ce mot de *vis-à-vis*[2], qui est très rarement juste et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la société; car, dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

1. Cf. p. 1?0, n. 4. Il donna en 1767 ses *Remarques sur la langue française*, contenant un *Traité de la Prosodie française*, qui avait paru seul antérieurement (1755).

2. La Morlière, dans *Angola*, 1746, et Rousseau, *Nouv. Héloïse* (II, 21) emploient cette locution.

Dites-moi si Racine a *persiflé*[1] Boileau, si Bossuet a *persiflé* Pascal, et si l'un et l'autre ont *mystifié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait*? que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*[2]. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pellisson voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagemens, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, ils ne disaient point : J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

Errement a été substitué par les procureurs au mot *erres*[3], que le peuple emploie au lieu d'*arrhes* : *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille intitulée *Don Sanche d'Aragon* (act. V, sc. VI) :

> Ce présent donc renferme un tissu de cheveux
> Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres* : des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De là, *erremens*; et aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que Sa Majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par les inondations.

En un mot, monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien davantage : on prodigue les images et les tours de la poésie en physique; on parle d'anatomie en style ampoulé; on se pique d'employer

1. *Persifler* est dans J.-J. Rousseau, *Emile*, I. L'Académie a admis ce mot en 1762.

2. Le mot n'a pas fait fortune. Il est populaire et provincial.

3. Furetière, en effet, ne donne *errement* que comme un terme de palais. Mais dès 1718 l'Académie enregistre le mot comme plus usité qu'*erres*. Il s'emploie encore.

des expressions qui étonnent parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre [1] rempli d'idées profondes, ingénieuses et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet, et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts!

Boileau, il est vrai, a dit après Horace :

> Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère [2]!

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet [3].

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce, il pèse dans ses balances d'épicier le mérite du duc de Sully et du grand ministre Colbert, et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sully, il l'appelle l'*ami d'Henri IV* : et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout sort de sa sphère.

Des hommes même de beaucoup d'esprit ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa *Mathématique universelle*, veut

1. L'*Esprit des lois*, que Voltaire n'a jamais estimé à sa valeur.
2. L'*Art poét.*, chant I, v. 75, 76.
3. Voyez le *Dict. phil.*, art. *Esprit*, *Genre de style*, *Langue française*, et les *Lettres sur la Nouv. Héloïse*.

prouver que si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain; mais que le mathématicien fasse le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer les tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente des Pellisson, des Fénelon, des Bossuet, des Massillon. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne sais quelles lettres, en parlant de l'angoisse et de la passion de Jésus-Christ, que si Socrate mourut en sage, Jésus-Christ *mourut en dieu* [1] : comme s'il y avait des dieux accoutumés à la mort; comme si on savait comment ils meurent; comme si une sueur de sang était le caractère de la mort de Dieu; enfin comme si c'était Dieu qui fût mort.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre Rameau, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse et au galop d'une vache* [2]. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense, *rem verba sequuntur* [3]; et, à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus,

1. Rousseau, *Émile*, l. IV.

2. Encore Rousseau, *Nouv. Héloïse*, II, 23, note.

3. L'idée entraîne les mots. (Hor., *Art poét.*, v. 311). Voltaire est bien dur pour son siècle.

si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *Traité de la Prosodie*; c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

---

35. — FAUT-IL INSTRUIRE LE PEUPLE?

A Monsieur Linguet[1].

15 mars 1767.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais Grotius et Puffendorf[2]; il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'*Esprit des lois*, qui sont à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très naturels et très agréables. Mais distinguons, dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête, et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là, pour tout délassement et pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret, parce qu'on y chante, et qu'elle y chante elle-même; mais, pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières, ceux-là commencent à

1. Linguet (1736-1794), avocat et publiciste, se fit connaître à la fois par une éloquence véhémente, par une certaine originalité de vues, et par un caractère violent et caustique, qui le fit rayer en 1774 du tableau des avocats. L'ancien régime le mit à la Bastille, la Révolution le guillotina. En 1767 il publia sa *Théorie des lois civiles*, essai de réfutation de l'*Esprit des lois* et de défense de la monarchie absolue : c'est à ce propos que Voltaire lui écrit une lettre dont je donne la fin.

2. Hugo de Groot, ou Grotius (1583-1645), l'auteur du *De jure belli et pacis*, mais qui était trop chrétien pour être tout à fait estimé de Voltaire. — Le baron de Puffendorf (1632-1694), allemand, professa le droit des gens à Heidelberg, et fut conseiller intime de l'électeur de Brandebourg : son principal ouvrage a paru sous le titre de *de Jure naturæ gentium*.

lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère, à Paris, les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à qui Molière fait parler un patois inintelligible, dans quelques farces[1]; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient dans plusieurs villes de Suisse, et surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non, monsieur, tout n'est point perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu au contraire quand on le traite comme une troupe de taureaux; car, tôt ou tard, ils vous frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr Charles Ier sur un échafaud, dans les horreurs des Armagnacs et des Bourguignons, dans celles mêmes de la Ligue? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient : « Tuez tout, au nom de Dieu ». Je défierais aujourd'hui Cromwell de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène; Jean de Leyde, de se faire roi de Munster; et le cardinal de Retz, de faire des barricades à Paris[2]. Enfin, monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, etc.

---

36. — SHAKESPEARE ET RACINE.

A Monsieur Horace Walpole[3].

A Ferney, le 15 juillet 1768.

Monsieur, il y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, et vous parlez notre langue très bien. J'ai vu des lettres de vous, écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon

1. Voyez Mascarille contrefaisant le suisse, dans l'*Étourdi*.

2. On voit quelles illusions se faisait Voltaire. A vrai dire, connaissait-il le peuple, ce qu'il était ce qu'il avait dans l'âme?

3. C'est le grand ami de Mme du Deffand : cf p. 384, n. 4.

âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remercîmens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connaissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus longtemps. Votre père était un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire : *Quia pater major me est*[1].

J'ai toujours pensé comme vous, monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV qui fût à la fois poète, philosophe, et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*; et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre histoire, j'ai lu celle de votre roman[2]. Vous vous y moquez un peu de moi : les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakspeare. Je suis le premier qui aie fait connaître Shakspeare aux Français[3]; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden, et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain[4].

1. Év. de saint Jean, XIV, 28. — Horace était le troisième fils de Robert Walpole (1676-1755), qui fut non pas un grand, mais un habile ministre, le plus adroit qu'on ait vu à marchander les consciences.

2. *Le château d'Otrante.*

3. Dans ses *Lettres philosophiques*. — Waller (1605-1687), qui chanta Cromwell et Charles II, poète élégant et spirituel, fut l'ami de Saint-Évremond. — Le comte de Rochester (1647-1680) fit quelques satires à l'imitation de Boileau, et des poésies légères.

4. C'est bien outré.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui aie expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton, que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*[1]. J'ai été votre apôtre et votre martyr: en vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très longtemps, que si Shakspeare était venu dans le siècle d'Addison, il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avais dit que *son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle.* Il est précisément, à mon avis, comme le Lope de Vega des Espagnols, et comme le Calderon. C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglais et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Œdipe* et dans l'*Électre* de Sophocle. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avait son fou en titre d'office. Des rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *Mère sotte*[2]; et, avant Molière, il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, monsieur, ainsi que vous le rap-

1. Dans ses *Lettres philosophiques* et dans ses *Élémens de la philosophie de Newton*.

2. *Mère sotte* était la seconde dignité parmi les Enfants sans souci qui jouaient les soties. Voy. le *Jeu et sotie du prince des sots*, de Pierre Gringore, qui fut joué aux Halles, pendant les jours gras de 1511. C'était *Mère sotte* qui était le directeur du théâtre des sots et l'ordonnateur des représentations.

portez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que *le Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvre; qu'il y en a de très plaisantes, comme *George Dandin*; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement, peuvent très bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux[1]. Oui, monsieur; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon père;* mais je n'ai pas prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre Charles-Quint et don Japhet d'Arménie, Auguste et un matelot ivre, Marc Aurèle et un bouffon des rues. Il me semble qu'Horace pensait ainsi dans le plus beau des siècles : consultez son *Art poétique.* Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui; et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition; car le bon esprit proscrit également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien, monsieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus, dans *Bérénice* :

> De son appartement cette porte est prochaine,
> Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartemens; sans quoi il ne serait point vraisemblable que Titus, Bérénice et Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

> Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.

dit le sage Despréaux, l'oracle du bon goût, dans son *Art poétique,* égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excel-

1. Voy. la Préface de *l'Enfant prodigue.*

lent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle; et c'est une chose digne d'admiration qu'Athalie paraisse dans le temple des Juifs, et dans la même place où l'on a vu le grand prêtre, sans choquer en rien la vraisemblance.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En vérité, vous n'en faites pas mieux : la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire [1].

Permettez-moi, tout Anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités, qu'il est bien juste que je la caresse quand je crois qu'elle a raison. Oui, monsieur, j'ai cru, je crois, et je croirai que Paris est très-supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. Molière, et même Regnard, me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, et des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine que ce grand homme avait surpassé Euripide, et balancé Corneille [2].

Oui, je crois démontrer qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris qui se plaisent aux beaux-arts, et Athènes n'en avait pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté qu'on lui donne un spectacle gratis, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de

1. Oui, si elles sont naturelles ou nécessaires.

2. « Du théâtre françois l'honneur et la merveille, || Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits; || Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits, || Surpasser Euripide et balancer Corneille. »

délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs. et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leurs *favole boscareccie*[1]; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment; mais en très peu d'années l'illusion se dissipe. *Don Japhet d'Arménie* et *Jodelet*[2] sont renvoyés à la populace, et le *Siège de Calais*[3] n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Dryden sont rimées: c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, sont rimés; et je soutiens encore que *Cinna*, *Athalie*, *Phèdre*, *Iphigénie*, étant rimées, quiconque voudrait secouer ce joug, en France, serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdocte. Je demandais un jour à Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé son poème, dans le temps que les autres poètes rimaient leurs poèmes, à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *Because he could not*[4].

---

37. — CONTRE L'ATHÉISME.

A Monsieur le marquis de Villevieille[5].

A Ferney, 26 auguste 1768.

Mon cher marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le

1. Leurs *Fables bocagères*, ou pastorales dramatiques.
2. De Scarron.
3. De du Belloy.
4. Parce qu'il n'a pas pu.

5. Le marquis de Villevieille, qui ne mourut qu'en 1825, était un ami du marquis de Villette, chez lequel il assista aux derniers instants de Voltaire.

moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme : il peut détester la persécution ; il rend service au genre humain s'il répand les principes humains de la tolérance: mais quel service peut-il rendre, s'il répand l'athéisme? les hommes en seront-ils plus vertueux, pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu? non sans doute. Je veux que les princes et les ministres en reconnaissent un, et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces qui, à la vérité, ne me mangeront pas lorsqu'ils sortiront d'un long repas, et qu'ils digèreront doucement sur un canapé ; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent sous leurs griffes, quand ils auront faim ; et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action ; ils ne se souviendront même point du tout de m'avoir mis sous leurs dents, quand ils auront d'autres victimes.

L'athéisme était très-commun en Italie, aux quinze et seizième siècles : aussi, que d'horribles crimes à la cour des Alexandre VI, des Jules II, des Léon X ! le trône pontifical et l'Église n'étaient remplis que de rapines, d'assassinats et d'empoisonnemens. Il n'y a que le fanatisme qui ait produit tant de crimes.

Je ne persuaderai pas l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur à un juge scélérat, à un barbare avide du sang humain, digne d'expirer sous la main des bourreaux qu'il emploie ; mais je la persuaderai à des âmes honnêtes; et, si c'est une erreur, c'est la plus belle des erreurs.

---

38. — LETTRE DE RECOMMANDATION.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE[1].

A Ferney, 4 novembre 1768.

Monsieur, je suis obligé en honneur de vous rendre compte de ce qui vient de m'arriver. Une dame fort jolie

1. Le chevalier de Beauteville, ambassadeur en Suisse, fut nommé en 1766 médiateur pour la France dans les troubles de Genève.

et fort affligée est venue chez moi; elle m'a assuré qu'il n'y avait que vous qui puissiez lui donner de la consolation. « J'ai le malheur, m'a-t-elle dit, d'être la femme d'un poète. — Votre mari est-il jeune, madame? fait-il bien des vers? — Ah! monsieur, il les fait détestables. — Cela est fort commun, madame; mais que peut un ambassadeur de France contre la rage de faire de mauvais vers? — Monsieur, je suis Génevoise, et mon mari est un jeune étourdi nommé Lamande. — Eh bien! madame, envoyez-le chez J.-J. Rousseau, ils travailleront du même métier. — Monsieur, il y a renoncé pour la vie. Il s'avisa, il y a deux ans, pendant les troubles de Genève[1], où personne ne s'entendait, de faire une mauvaise brochure en vers qu'on n'entendait pas davantage; il a été banni pour neuf ans par un arrêt du conseil magnifique; il a un père encore plus vieux que vous, qui est aveugle, et qui se trouve sans secours; ma mère, vieille et infirme, a besoin de mes soins: je passe ma vie à courir pour me partager entre ma mère et mon mari: monsieur l'ambassadeur de France est le seul qui puisse finir mes malheurs. »

J'ai répondu alors de Votre Excellence; j'ai assuré la désolée que, si elle venait à votre lever, elle s'en trouverait fort bien: mais que vous étiez actuellement à Saint-Omer.

« Hélas! monsieur, m'a-t-elle répliqué, il peut de Saint-Omer pardonner à mon mari, et me le rendre. On a prétendu que mon mari lui avait manqué de respect dans son impertinent ouvrage, où personne n'a jamais rien compris.... — Madame, ai-je dit, si votre mari avait été citoyen de Berg-op-Zoom, M. le chevalier de Beauteville lui aurait très-mal fait passer son temps[2]; mais, s'il est citoyen de Genève, et s'il a écrit des sottises, soyez très-persuadée que monsieur l'ambassadeur de France n'en sait rien, qu'il ne

1. Cf. p. 153, n. 2, et 159, n. 4.
2. Le chevalier avait été mousquetaire. La prise de Berg-op-Zoom en 1747 par le maréchal de Lowendal fut un des faits d'armes les plus célèbres de ce temps-là.

lit point ces pauvretés, ou qu'il ne s'en souvient plus. » Alors elle s'est remise à pleurer. « Ah! que monsieur l'ambassadeur pourrait faire une belle action! disait-elle. — Il la fera, madame, n'en doutez pas; c'est une de ses habitudes. De quoi s'agit-il? — Ce serait, monsieur, qu'il trouvât bon que mon magnifique conseil abrégeât le temps du bannissement de mon sot mari, qui a voulu faire le bel esprit. Il ne faudrait pour cela qu'un mot de la main de Son Excellence. La grâce de mon mari sera accordée, si l'ambassadeur daigne seulement vous témoigner qu'il sera satisfait que ce magnifique conseil laisse revenir mon mari Lamande dans sa patrie, et que je puisse y soulager la vieillesse de mes parens. Prenez la liberté de lui demander cette faveur, il ne vous refusera pas; car c'est sans doute une chose très-indifférente pour lui que le sieur Lamande et moi nous soyons à Genève ou en Savoie. »

Enfin, monsieur, elle m'a tant pressé, tant conjuré, que j'ose vous conjurer aussi. Une nombreuse famille vous aura l'obligation de la fin de ses peines. Votre Excellence peut avoir la bonté de m'écrire qu'elle est satisfaite de deux ans d'expiation de Lamande, et qu'elle verra avec plaisir qu'il soit rappelé dans sa ville.

Voyez, monsieur, si j'ai trop présumé en vous demandant cette grâce, et si vous pardonnez à Lamande et à mon importunité. Le plus grand plaisir que m'ait fait la pleureuse a été de me fournir cette occasion de vous renouveler le respect et l'attachement avec lesquels je suis, etc.

---

39. — LA STATUE DE VOLTAIRE.

A Madame Necker[1].

21 mai 1770.

Ma juste modestie, madame, et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plai-

1. Cf. p. 146, n. 1. C'est chez elle, au dîner du 17 avril 1770, que naquit l'idée d'élever une statue à Voltaire par souscription.

santerie; mais, puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle[1] doit dit-on, venir modeler mon visage : mais madame, il faudrait que j'eusse un visage; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie : c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état; M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui; et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre, que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure en porcelaine de Sèvres. Qu'importe, après tout, à la postérité, qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un autre? Je me tiens très philosophe sur cette affaire. Mais, comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre; mais mon cœur est à vous, madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très-sincère respect. Mes obéissances, je vous en supplie, à M. Necker.

---

40. — LA STATUE DE VOLTAIRE.

A Madame Necker.

Ferney, 19 juin 1770.

Quand les gens de mon village ont vu Pigalle déployer quelques instrumens de son art : *Tiens, tiens*, disaient-ils,

1. Pigalle (1714-1785) était depuis longtemps illustre. Il avait fait le tombeau du maréchal de Saxe. Son *Voltaire* est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Institut : il eut l'étrange idée de le faire presque nu, à l'antique. C'était Diderot qui lui en avait donné le conseil.

on va le disséquer; cela sera drôle. C'est ainsi, madame, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes; on va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'Opéra-Comique, à la grand'messe, à un enterrement. Ma statue fera sourire quelques philosophes, et renfrognera les sourcils éprouvés de quelque coquin d'hypocrite ou de quelque polisson de folliculaire : vanité des vanités!

Mais tout n'est pas vanité; ma tendre reconnaissance pour mes amis et surtout pour vous, madame, n'est pas vanité.

Mille tendres obéissances à M. Necker.

---

41. — CONTRE UN TRADUCTEUR DE SHAKESPEARE.

A Monsieur le comte d'Argental.

19 juillet 1776.

Mon cher ange, j'apprends que Mme de Saint-Julien[1] arrive dans mon désert avec Lekain. Si la chose est vraie, j'en suis tout étonné et tout joyeux; mais il faut que je vous dise combien je suis fâché, pour l'honneur du *tripot*, contre un nommé Tourneur[2], qu'on dit secrétaire de la librairie, et qui ne me paraît pas le secrétaire du bon goût. Auriez-vous lu deux volumes de ce misérable, dans lesquels il veut nous faire regarder Shakspeare comme le seul modèle de la véritable tragédie[3]? il l'appelle le *dieu du théâtre*. Il sacrifie tous les Français, sans exception, à son idole, comme on sacrifiait autrefois des cochons à Cérès. Il ne daigne pas même nommer Corneille et Racine; ces deux grands hommes sont seulement enveloppés dans la proscription générale, sans que leurs noms soient prononcés.

1. Cette dame était venue à Ferney en 1766 : elle était idolâtre de Voltaire, qui l'avait surnommée *Papillon-Philosophe*.

2. Pierre Letourneur (1736-1788) publia de 1776 à 1782, en 20 volumes in-8, sa traduction de Shakespeare, avec le concours de Fontaine-Malherbe et du comte de Catuelan. Il fit encore d'autres traductions de l'anglais.

3. Voyez les lettres 6 et 36.

Il y a déjà deux tomes imprimés de ce Shakspeare qu'on prendrait pour des pièces de la Foire, faites il y a deux cents ans.

Ce barbouilleur a trouvé le secret de faire engager le roi, la reine, et toute la famille royale, à souscrire à son ouvrage.

Avez-vous lu son abominable grimoire, dont il y aura encore cinq volumes? avez-vous une haine assez vigoureuse contre cet impudent imbécile? souffrirez-vous l'affront qu'il fait à la France? Vous et M. de Thibouville[1], vous êtes trop doux. Il n'y a point en France assez de camouflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang petille dans mes vieilles veines, en vous parlant de lui. S'il ne vous a pas mis en colère, je vous tiens pour un homme impassible. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France; et, pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakspeare[2]; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier. Je ne m'attendais pas que je servirais un jour à fouler aux pieds les couronnes de Racine et de Corneille, pour en orner le front d'un histrion barbare.

Tâchez, je vous prie, d'être aussi en colère que moi; sans quoi, je me sens capable de faire un mauvais coup[3].

1. Le marquis de Thibouville (1710-1784), acteur de société et poète dramatique amateur.

2. Dans sa *Préface* de *Brutus*, et dans ses *Lettres philosophiques*.

3. Il en fit un : ce fut sa *Lettre à l'Académie française*, réquisitoire violent et injuste que Dalembert lut en séance publique le jour de la Saint-Louis. Une vive polémique s'éleva à ce sujet : lady Montague fit une apologie de Shakespeare; Voltaire ne désarma pas et la préface d'*Irène* contient encore quelques traits contre le poète anglais.

42. — CONTRE MONTESQUIEU.

A Monsieur Gin [1].

Ferney, 20 juin 1777.

En passant tout d'un coup par-dessus les complimens et les remerciemens que je vous dois, monsieur, je commence par vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. Despote (*herus*) signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée est monarque des mouches, puisqu'elle les emprisonne et les mange; l'hirondelle domine sur les araignées; les pies-grièches mangent les hirondelles : cela ne finit point. Vous ne disconviendrez pas que les fermiers généraux ne nous mangent; vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-lumineusement raison contre l'abbé Mably [2], et je vous en rends, monsieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très-bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous; mais c'est pourvu que Marc Aurèle [3] soit le monarque; car d'ailleurs qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion ou par cent rats? Vous paraissez, monsieur, être de l'avis de *l'Esprit des lois*, en accordant que le principe des monarchies est *l'honneur*, et le principe des républiques, *la vertu*. Si vous n'étiez pas de cette opinion, je serais de celle de M. le duc d'Orléans, régent, qui disait d'un de nos grands seigneurs :

1. M. Gin (1726-1807) fut conseiller au Parlement Maupeou, puis au grand Conseil. Il écrivit un traité *Des vrais principes du gouvernement français*. Il était arrière-petit-neveu de Boileau.

2. Mably avait commencé par défendre la monarchie absolue dans son *Parallèle des Romains et des Français par rapport au gouvernement* (1740). Mais ensuite il se passionna pour la liberté, la république et la démocratie, en étudiant les institutions des cités antiques.

3. C'est-à-dire un *philosophe*.

« C'est l'homme le plus parfait de la cour; il n'a ni humeur ni honneur; » et je dirais au président de Montesquieu que, s'il veut prouver sa thèse en disant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe et de toutes les dignités. On veut même être doge à Venise, quoique ce soit *vanitas vanitatum*. Au reste, monsieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Esprit des lois*, et vous ne citez jamais à faux, comme lui; ce qui est un point bien important; car, si vous voulez vérifier les citations de Montesquieu, vous n'en trouverez pas quatre de justes[1]; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié, monsieur, de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez, dans le texte, au règne de Henri IV : tout ce que vous dites m'instruit; et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie surtout de la manière dont vous pensez et dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne; il est abhorré à une demi-lieue de chez moi, à droite et à gauche; mais, par une de nos contradictions françaises, il subsiste, dans toute son horreur, derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura; et douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude[2], qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que sujets du roi, et non serfs et bêtes de somme appartenant à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'-chambre ont des terres où la mainmorte[3] est en vigueur,

1. Très exagéré. Les erreurs sont inévitables dans un ouvrage aussi vaste que celui de Montesquieu.

2. Les chanoines de Saint-Claude, au nombre de vingt, prenaient le titre de comte : ils avaient succédé à des moines bénédictins, sécularisés en 1742. Voltaire, de 1770 à 1777, se fit l'avocat des mainmortables, sans succès : ils ne furent affranchis qu'en 1789. Cependant les efforts de Voltaire ne furent pas tout à fait inutiles. Ils attirèrent l'attention sur les serfs qui subsistaient encore dans d'autres terres, et un édit de Louis XVI, qui fut rendu en 1779, affranchit les derniers serfs du domaine royal.

3. La mainmorte était un état où les vassaux n'avaient pas le droit

malgré les édits de nos rois : tant la jurisprudence est uniforme chez nous! Enfin votre livre m'instruit et me console ; j'en chéris la méthode et le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit, comme fait l'auteur de *l'Esprit des lois* et des *Lettres persanes* ; mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage ; jugez si je le lis avec délices, et si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, avec la plus respectueuse estime et la plus sensible reconnaissance, etc.

LA MARQUISE DU CHATELET[1]

EMILIE LE TONNELIER DE BRETEUIL

1706-1749

« Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu, voilà le visage de la belle Émilie ; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais, comme elle veut paraître belle en dépit de la nature et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles.

« Elle est née avec assez d'esprit, le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables ; elle crut par cette singularité parvenir à une plus grande réputation et à une supériorité décidée sur les femmes....

« Madame travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet ; ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels, ils pourraient tenir à ses pré-

de disposer de leurs biens par testament : ces biens revenaient au seigneur, quand ils mouraient sans enfants légitimes, et même en certains pays quand les enfants n'habitaient pas sous le toit du père.

1. *Lettres de la Mse du Châtelet*, éd. E. Asse, Paris, in-12, 1881.

tentions : son peu d'égard à l'état de princesse[1], sa sécheresse à celui de savante, et son étourderie à celui de jolie femme.

« Quelque célèbre que soit Mme du Châtelet, elle ne serait pas satisfaite, si elle n'était pas célébrée, et c'est encore à quoi elle est parvenue, en devenant l'amie déclarée de M. de Voltaire; c'est lui qui donne de l'éclat à sa vie, et c'est à lui qu'elle devra l'immortalité. »

Il ne faut pas croire aveuglement au mal qu'une femme dit d'une autre femme; plus celle dont on médit a de réputation, et d'esprit celle qui médit, moins il faut croire à la médisance. Ne jugeons donc pas la belle Emilie à la rigueur sur le portrait qu'en trace Mme du Deffand.

Il est vrai que ce fut une femme savante. Elle savait le latin, l'anglais, l'italien. Elle traduisit une partie de l'Enéide, mais elle pratiqua surtout Lucrèce et les œuvres philosophiques de Cicéron. Elle tenait en effet la poésie pour une chose frivole, capable d'amuser les loisirs et de dissiper la fatigue de l'esprit : mais il fallait à son intelligence masculine des objets plus hauts et des études plus difficiles. Elle se plongea dans la philosophie et les sciences. Elle s'entoura de savants : Maupertuis, Clairaut, Kœnig, Bernouilli furent ses amis et ses maîtres. Car elle ne voulait pas seulement les entendre causer de leurs travaux; elle aspirait à les partager : elle étudia sous leur conduite avec la rage patiente d'un écolier pauvre qui veut arriver. Enfin elle eut confiance en elle : elle écrivit sur la physique et sur la métaphysique. L'Académie des sciences la couronna pour un *Mémoire sur le feu.*

Il est vrai encore que cette femme savante était une femme coquette; elle avait plusieurs des travers des femmes frivoles, et beaucoup de corruption mondaine surnageait parmi l'austérité de ses travaux érudits. Les ridicules opposés trouvaient le moyen de se concilier en elle, et le public toujours peu indulgent diffamait sa dissipation en riant de sa science.

Mais, après tout, elle avait aussi quelques attraits de femme aimable, et quelques vertus d'honnête homme. Elle avait plutôt l'esprit élevé qu'elle n'était pédante : seules les hautes questions de la philosophie et des sciences intéressaient son esprit et échauffaient son éloquence. Ce qui faisait sourire, ce n'était pas qu'elle affectât rien, mais son intelligence, d'une si rare qualité pour une femme, la singularisait. Et puis, tandis qu'elle méditait

1. Allusion aux prétentions nobiliaires de Mme du Châtelet.

sur les pensées de Leibniz et de Newton, elle n'avait pas le temps d'être tracassière, ni médisante, ni méchante : Voltaire et Maupertuis lui donnent cet éloge, qui en fait alors une exception dans son sexe autant pour le moins que ses goûts intellectuels.

Son intimité avec Voltaire commença en 1734, pour ne se terminer qu'avec sa vie. Il trouva chez elle, à Cirey, la sécurité; elle lui fut profondément dévouée, et si on a pu lui reprocher d'avoir jeté le poète dans des travaux scientifiques pour lesquels il n'était pas fait, de l'avoir détourné de faire des vers, et d'avoir tenu sous clef le *Siècle de Louis XIV*, pour l'empêcher de l'achever, du moins eut-elle souci de la dignité et de la bonne réputation de son ami. Elle s'efforça de calmer les nerfs irritables et l'amour-propre de Voltaire : elle lui prêcha le travail sérieux et serein, le mépris des libelles et des satires, et il ne tint pas à elle qu'il ne se compromît pas dans des polémiques grossières, où sa gloire n'avait rien à gagner; elle gémissait de le voir s'avilir à vouloir déshonorer les Rousseau et les Desfontaines, et s'éclabousser de la boue qu'il leur lançait.

I. — A PROPOS D'HÉRACLIUS.

A Monsieur le duc de Richelieu.

Paris, avril 1735.

J'ai été à *Aben-Saïd*[1]. La folie du parterre pour cette pièce ne peut être comparée qu'à celle du parterre de l'Opéra pour Mlle Le Breton. Pour moi, je crois que c'est une charité du public pour l'auteur, cela va faire éclore toutes les mauvaises pièces qui n'osaient se montrer au grand jour; je suis fâchée de vous dire qu'il y a beaucoup d'incidens, mais presque autant d'intérêts différens. Assurément *Héraclius* n'est point dans ce goût-là. Je n'ai jamais trouvé Corneille si sublime; il a étonné mon âme : le sentiment de l'admiration est si rarement excité qu'il me semble que c'est un de ceux qui me fait le plus grand plaisir[2]. Je ne

1. Méchante tragédie de l'abbé Leblanc, l'auteur des *Lettres sur les Anglais*.

2. Incorrection fréquente alors : le pluriel serait plus régulier. — Notez ce trait de caractère.

désespère pas, si Voltaire soutient ce qu'il vous a dit, que nous ne soyons brouillés deux ou trois heures à Cirey sur *Héraclius*.... Ah! que je suis bien de votre avis. Je ne crois point qu'une suite de beautés médiocres soient la monnaie d'une pensée. Il y a du sentiment dans le sublime des vers de *Maurice*[1] que vous citez; c'est en même temps le sublime du cœur et de l'esprit; et Racine n'a pas assurément la monnaie de cela[2]. Vous voyez bien, par ce que je viens de vous dire de Voltaire, que le goût, la complaisance, ni même la supériorité, n'entraînent pas mon sentiment; ainsi j'ai le mérite d'avoir pensé comme vous en son entier, et j'en suis jalouse.

---

2. — LES AUDACES ET LES IMPRUDENCES DE VOLTAIRE.

A MONSIEUR LE COMTE D'ARGENTAL[3]

Mardi, janvier 1735 (1737).

Je trouve une occasion sûre pour vous écrire, et vous croyez bien que je ne la manquerai pas. Avez-vous reçu mon paquet par le carrosse? S'ils l'ont visité, me voilà une personne perdue. J'espère être bientôt tirée d'inquiétude, et que vous me manderez ce qui en est. Il y a des siècles que je n'ai eu de vos nouvelles; mais je m'imagine bien que vous n'avez rien à me mander; que vous attendez que je vous instruise de la réponse du bailli[4], et que votre cœur

1. Elle veut dire sans doute Martian; c'est le nom sous lequel Héraclius est caché, tandis que le véritable Martian se nomme Léonce, et qu'ils prétendent tous les deux être Héraclius.

2. Par quel sort personne n'a-t-il jamais pu être parfaitement équitable en même temps envers Corneille et envers Racine?

3. Cf. p. 122, n. 2.

4. Le bailly de Froulay (1694-1766) fut capitaine général des escadres de la Religion, ministre plénipotentiaire pour la paix d'Aix-la-Chapelle, ambassadeur de l'ordre de Malte auprès du roi de France Il était intimement lié avec le chevalier d'Aydie. Il servit Voltaire en cette occasion et en d'autres.

veille toujours pour nous. J'attends de votre réponse par le carrosse mon bien ou mon mal, ma vie ou ma mort. Mon courrier pour la Hollande[1] a toujours les bottes graissées.

Je vous ai écrit hier pour vous dire que j'avais eu des nouvelles du 8 : on partait pour Amsterdam le 13; toujours dans l'intention d'y faire imprimer la *Philosophie*[2]; elle est même annoncée dans la Gazette comme étant sous presse[3]. J'espère que les lettres qu'il recevra de moi et celles que vous lui avez écrites sur ce sujet à ma prière le feront changer d'avis. Je regarderai cela comme une fausse démarche; il y a surtout un chapitre sur la métaphysique qui y est bien déplacé et bien dangereux. Il serait forcé de l'ôter à Paris pour avoir l'approbation, mais en Hollande, il le laissera. Enfin, je regarde comme un coup de partie pour son bonheur d'empêcher que cette édition d'Amsterdam ne précède celle de Paris. Je n'ai rien épargné pour l'en dissuader : j'espère que vous en aurez fait autant. Je vous en ai mandé mes raisons, aussi bien que mes instances, pour qu'il fût d'une sagesse extrême dans cette nouvelle édition de ses œuvres; elle est annoncée dans la gazette[3], *revue par lui-même*[4]. Il doit sentir à quoi cette annonce l'oblige, et surtout qu'il n'y mette point le *Mondain*. Il faut à tout moment le sauver de lui-même, et j'emploie plus de politique pour le conduire, que tout le Vatican n'en emploie pour retenir la chrétienté dans ses fers. Je compte que vous me seconderez : toutes mes lettres sont des sermons; mais on est en garde contre eux; on dit que j'ai peur de mon ombre, et que je ne vois point les choses comme elles sont. On n'a point ces préventions contre vous, et vos avis le décideront.

On m'envoie, par la lettre du 8. la copie d'une lettre au

1. Voltaire, après le scandale de son poème du *Mondain*, avait fui en Hollande et s'y tenait caché sous un faux nom.

2. Les *Élémens de la nouvelle philosophie de M. Newton, mise à la portée de tout le monde*, par M. de Voltaire.

3. *Gazette d'Amst.*, 15 janv. 1737.

4. C'est l'édition donnée à Amsterdam par Ledet et Cie en 1738-1739, 4 vol. in-8, Cf. p. 98, n. 1.

prince royal, qui est très-bien et très-sage de toutes les façons[1], mais voici ce que j'y trouve :

« *J'aurai la hardiesse d'envoyer à Votre Altesse Royale un manuscrit que je n'oserai jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé des préjugés que le vôtre, et à un prince qui, parmi tant d'hommages, mérite celui d'une confiance sans bornes.* »

Je connais ce manuscrit ; c'est une *Métaphysique*[2] d'autant plus raisonnable qu'elle ferait brûler son homme. Jugez si j'ai frémi ; je n'en suis pas encore revenue d'étonnement et, je vous avoue aussi, de colère. J'ai écrit une lettre fulminante ; mais elle sera si longtemps en route, que le manuscrit pourra bien être parti avant qu'elle arrive, ou du moins on me le fera croire ; car nous sommes quelquefois entêté, et ce démon d'une réputation (que je trouve mal entendue) ne nous quitte point. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de gémir sur mon sort, quand j'ai vu combien il fallait peu compter sur la tranquillité de ma vie : je la passerai à combattre contre lui pour lui-même sans le sauver, à trembler pour lui, ou à gémir de ses fautes ou de son absence. Mais enfin telle est ma destinée. Il faut que vous m'aidiez à parer ce coup, s'il est parable ; car vous sentez bien que cette imprudence le perdra tôt ou tard sans retour. Le prince royal ne gardera pas mieux son secret qu'il ne l'a gardé lui-même, et tôt ou tard cela transpirera. De plus, le manuscrit passera par les mains du roi de Prusse[3] et de ses ministres, avant d'arriver jusqu'à ce prince, dont vous croyez bien que tous les paquets sont ouverts par son père ; vous croyez bien aussi que M. de la Chetardie[4], assez oisif d'ailleurs, a eu recommandation de

1. C'est la lettre qui est datée de décembre 1736. Voltaire y annonçait qu'il n'irait pas en Prusse.

2. Ce *Traité de métaphysique*, dédié à Mme du Châtelet, avait été composé en 1734, et ne fut publié qu'après la mort de Voltaire dans l'édition de Kehl.

3. Frédéric-Guillaume, dont on connaît le peu d'estime pour les philosophes spéculateurs, et les procédés brutaux contre tout ce qu'il n'aimait pas.

4. Le marquis de la Chétardie (1705-1759) fut successivement ambassadeur en Angleterre, en Prusse

savoir ce qui se passe entre le prince royal et Voltaire, le plus qu'il pourra. Enfin quand il n'y aurait que la disparate d'une telle conduite, d'aller confier à un prince de vingt-quatre ans. dont le cœur ni l'esprit ne sont encore formés, qu'une maladie peut rendre dévot, qu'il ne connaît point, le secret de sa vie, sa tranquillité et celle des gens qui ont attaché leur vie à la sienne, en vérité il devrait ne le point faire. Si un ami de vingt ans lui demandait ce manuscrit, il devrait le lui refuser; et il l'envoie à un inconnu et *prince*! Pourquoi, d'ailleurs, faire dépendre sa tranquillité d'un autre, et cela sans nécessité, par la sotte vanité (car je ne puis falsifier le mot propre) de montrer à quelqu'un qui n'en est pas juge un ouvrage où il ne verra que de l'imprudence? Qui confie si légèrement son secret, mérite qu'on le trahisse; mais moi, que lui ai-je fait pour qu'il fasse dépendre le bonheur de ma vie du prince royal? Je vous avoue que je suis outrée; vous le voyez bien, et je ne puis croire que vous me désapprouviez. Je sens que quand cette faute sera faite, s'il ne fallait donner que ma vie pour la réparer, je le ferais; mais je ne puis voir, sans une douleur bien amère, qu'une créature, si aimable de tout point, veuille se rendre malheureuse par des imprudences inutiles et qui n'ont pas même de prétexte.

---

3. — TRAVAUX PHILOSOPHIQUES.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Versailles, 25 avril 1740.

Monseigneur,

J'envoie à Votre Altesse Royale mon *Essai de métaphysique*[1]; je souhaite et je crains presque également qu'elle ait le temps de le lire. Vous serez peut-être aussi étonné

(1732-1739), en Russie et en Sardaigne.

1. Ses *Institutions de physique* (Paris, Prault fils, in-8, 1740).

de le trouver imprimé que j'en suis honteuse; les circonstances qui l'ont rendu public seraient trop longues à expliquer à Votre Altesse Royale. J'attends pour savoir si je dois m'en repentir ou m'en applaudir, ce que Votre Altesse Royale en pensera. Je me souviens qu'elle a fait traduire sous ses yeux la *Métaphysique* de Wolff[1], et qu'elle en a même corrigé quelques endroits de sa main; ainsi j'imagine que ces matières ne lui déplaisent point, puisqu'elle a daigné employer quelque partie de son temps à les lire.

Votre Altesse Royale verra par la préface que ce livre n'était destiné que pour l'éducation d'un fils unique que j'ai et que j'aime avec une tendresse extrême. J'ai cru que je ne pouvois lui en donner une plus grande preuve qu'en tâchant de le rendre un peu moins ignorant que ne l'est ordinairement notre jeunesse; et, voulant lui apprendre les élémens de la physique, j'ai été obligée d'en composer une, n'y ayant point en français de physique complète, ni qui soit à la portée de son âge. Mais comme je suis persuadée que la physique ne peut se passer de la métaphysique, sur laquelle elle est fondée, j'ai voulu lui donner une idée de la métaphysique de M. de Leibniz, que j'avoue être la seule qui m'ait satisfaite, quoiqu'il me reste encore bien des doutes.

L'ouvrage aura plusieurs tomes, dont il n'y a encore que le premier qui soit commencé à imprimer. Je crois qu'il paraîtra vers la Pentecôte, et je prendrai la liberté d'en présenter un exemplaire à Votre Altesse Royale, si elle est contente de ce que j'ai l'honneur de lui envoyer aujourd'hui.

Je m'aperçois que ma lettre est déjà très longue, et que je n'ai point encore parlé à Votre Altesse Royale de ma reconnaissance de la boîte charmante qu'elle m'a fait la grâce de m'envoyer. Je n'ai rien vu de plus joli et de plus agréablement monté; mais Votre Altesse Royale me per-

1. Frédéric, entendant mal l'allemand, s'était fait traduire les œuvres de Wolf en français. Il n'en adopta pas les doctrines.

mettra de lui dire qu'il lui manque son plus bel ornement[1], et que, quelque bien qu'elle m'ait traitée, je suis très jalouse du présent dont elle a honoré M. de Voltaire. Je crois qu'il a déjà envoyé à Votre Altesse Royale sa *Métaphysique de Newton*, et vous serez peut-être étonné que nous soyons d'avis si différens[2]; mais je ne sais si Votre Altesse Royale a lu un rabâcheur français qu'on appelle Montaigne, qui, en parlant de deux hommes qu'une véritable amitié unissait, dit : « Ils avoient tout commun, hors le secret des autres et leurs opinions. » Il me semble même que notre amitié en est plus respectable et plus sûre, puisque même la diversité d'opinions ne l'a pu altérer; la liberté de philosophie est aussi nécessaire que la liberté de conscience. Votre Altesse Royale nous jugera, et l'envie de mériter son suffrage nous fera faire de nouveaux efforts. Votre Altesse Royale me permettra de la faire souvenir du *Machiavel*[3]; je m'intéresse à la publication d'un ouvrage qui doit être si utile au genre humain avec le même zèle que j'ai l'honneur d'être, etc.

MADAME DE GRAFFIGNY[4]

FRANÇOISE D'HAPPONCOURT

1695-1758

D'une illustre maison allemande par son père, petite-nièce de Callot par sa mère, mariée à un vieux chambellan avare et brutal, dont elle dut se séparer, Mme de Graffigny passa sa vie à lutter contre la misère et à poursuivre la gloire. Elle quitta la Lorraine pour venir chercher fortune à Paris. Elle eut un salon, et

1. Le portrait du prince.
2. Voltaire combattait Leibniz. — Frédéric lut les deux ouvrages, et admira les deux auteurs, sans être persuadé par aucun.
3. L'*Anti-Machiavel*, qui fut imprimé cette même année.
4. *Lettres de Mme de Graffigny*, etc., publiées par Eug. Asse. (Charpentier, in-12, 1879).

fit les *Lettres d'une Péruvienne* et *Cénie* : elle touchait au port. La chute de la *Fille d'Aristide* fut pour elle un coup mortel.

Écrivain sensible et médiocre, Mme de Graffigny ne nous intéresse que parce qu'elle s'arrêta quelque temps à Cirey en 1738 et 1739, lorsqu'elle se rendait à Paris. Elle n'a pas d'esprit ; elle est bavarde, et vulgaire, et « potinière » ; c'est ce qu'on appelait en ce temps-là *une caillette.*

Ses lettres de Cirey sont celles qu'écrirait une femme de chambre qui conterait tout ce qui se passe chez ses maîtres. C'est par là qu'elles sont curieuses. Elle nous font pénétrer dans l'intimité de Voltaire, et nous le font voir en déshabillé, dans la vie fiévreuse de Cirey, passant d'une tragédie, au *Siècle de Louis XIV* et du *Siècle* à des expériences physiques, jouant la comédie avec fureur, causeur étincelant, le plus aimable et le plus irritable des hommes, tout pétri d'amour-propre, capricieux et boudeur comme un enfant, malade imaginaire, démentant enfin tous les jugements par les continuelles métamorphoses de sa nature complexe et mobile.

I. — UN SOUPER AVEC VOLTAIRE.

A Monsieur Devaux [1].

Cirey, ce vendredi, à minuit (5 décembre 1738).

Je t'écrivis hier jusqu'au souper; on vint m'avertir, et l'on me conduisit dans un appartement que je reconnus bientôt pour être celui de Voltaire. Il vint me recevoir : personne n'était encore arrivé, et pourtant je n'eus pas le temps de jeter un coup d'œil : on se mit à table; me voilà bien contente, mais je n'aurais pas encore eu assez de plaisir, si je n'avais comparé ce souper-là à celui de la veille. Ce que c'est que la vie! me disais-je; hier soir dans les ténèbres et la boue, aujourd'hui dans un lieu enchanté!... J'assaisonnai donc ce souper de tout ce que je trouvai en moi et hors de moi; mais de quoi ne parla-t-on pas? Poésies, sciences, arts, le tout sur le ton de badinage et

1. Né en 1712, lecteur du roi Stanislas.

de gentillesse. Je voudrais pouvoir te les rendre, ces discours charmans, ces discours enchanteurs, mais cela n'est pas en moi. Le souper n'est pas abondant, mais il est recherché, propre et délicat, on y voit surtout beaucoup de vaisselle d'argent. J'avais en vis-à-vis cinq sphères et toutes les machines de physique[1], car c'est dans la petite galerie où l'on fait le repas *unique*. Voltaire, à côté de moi, aussi poli, aussi attentif qu'aimable et savant; le seigneur châtelain[2] de l'autre côté: voilà ma place de tous les soirs; moyennant quoi l'oreille gauche est doucement charmée, tandis que l'autre est très légèrement ennuyée; car il parle peu et se retire dès que l'on est hors de table. Au dessert arrivent les parfums, on fait la conversation, qui est aussi instructive qu'agréable. On parla livres, comme tu crois; il fut question de Rousseau[3]. Oh! dame, c'est là que l'homme reste et que le héros s'évanouit[4]; il serait homme à ne point pardonner à quelqu'un qui louerait Rousseau. Enfin, on parle de poésies de tout genre. — « Pour moi, dit la dame, je ne saurais souffrir les odes. — Ah! fi, dit ton *idole*, qu'est-ce que c'est qu'une ode? C'est le plus petit mérite du monde que celui d'en faire. Galimatias, rapsodies, et cela surtout en style marotique[5], qui est la plus exécrable chose du monde. Je ne comprends pas que d'honnêtes gens lisent ces choses-là. »

Ne voilà-t-il pas bien l'homme?

1. C'était le moment où, sous l'influence de M. du Châtelet, Voltaire se jetait dans les sciences, et envoyait à l'Académie un mémoire sur le Feu.

2. Le marquis du Châtelet.

3. Voltaire fut l'ennemi acharné de Jean-Baptiste Rousseau, avant de l'être de Jean-Jacques

4. J.-B. Rousseau avait dit, dans une *Ode sur la paix* : « Mais, au moindre revers funeste, || Le masque tombe, l'homme reste, || Et le héros s'évanouit. »

5. J.-B. Rousseau, dans ses *Épîtres* et dans ses *Épigrammes*, usa souvent d'un style archaïque qu'on appelait en ce temps-là *marotique*.

2. — VOLTAIRE BOUDE.

Au même.

Ce mercredi matin (10 décembre 1738).

Voltaire arrive[1]; la fantaisie prend à la *dame* de lui faire mettre un autre habit : il est vrai que le sien n'était pas beau; mais il était bien poudré et avait de belles dentelles. Il dit beaucoup de bonnes raisons pour n'en rien faire, que cela le refroidirait, et qu'il s'enrhumait de rien; enfin il eut la complaisance d'envoyer chercher son valet de chambre, pour avoir un habit; il ne se trouva pas là dans l'instant; il crut en être quitte; point du tout, la persécution recommença : la vivacité prend à Voltaire, il lui parle vivement en anglais, et sort de sa chambre; on envoie un moment après l'appeler, il fait dire qu'il a la colique, et voilà *Mérope* au diable. J'étais furieuse; la *dame* me pria de lire tout haut les *Dialogues* de M. Algarotti[2]; je lus et je ris comme le matin; enfin arrive un monsieur du voisinage; je me levai en disant que j'allais voir Voltaire; la *dame* me dit de tâcher de le ramener. Je le trouvai avec la dame qui est ici[3], qui, par parenthèse, m'a l'air d'être sa confidente; il était de fort bonne humeur, il pensa oublier qu'il avait la colique. Nous causions déjà depuis un moment, lorsque la dame nous envoya appeler : enfin il revint, et cet homme, qui venait de rire avec nous, reprit de l'humeur en rentrant dans la chambre, sous le prétexte de la colique; il se mit dans un coin et ne dit mot. Quelque temps après le seigneur châtelain sortit, les boudeurs se parlèrent en anglais, et la minute d'après Mérope parut sur la scène.

1. Il devait lire *Mérope*, à laquelle il travaillait depuis longtemps, et qui ne fut jouée qu'en 1743.

2. Le *Newtonianisme pour les dames*, d'Algarotti (1712-1764), esprit universel et facile, très goûté de Frédéric II.

3. Mme de Champbonin, qui habitait dans le voisinage de Cirey.

3. — VOLTAIRE MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

Au même.

Ce jeudi matin (11 décembre 1738).

Après souper, il nous donna la lanterne magique, avec des propos à mourir de rire. Il y a fourré la coterie de M. le duc de Richelieu[1], l'histoire de l'abbé Desfontaines[2], et toutes sortes de contes toujours sur le ton savoyard. Non, il n'y avait rien de si drôle! mais à force de tripoter le goupillon de sa lanterne, qui était rempli d'esprit de vin, il le renverse sur sa main, le feu y prend, et la voilà enflammée. Ah! dame, il fallait voir comme elle était belle! mais ce qui n'est pas beau, c'est qu'elle est brûlée : cela troubla un peu le divertissement qu'il recontinua un moment après.

---

4. — LES MARIONNETTES A CIREY.

Au même.

Cirey, ce mardi (16 décembre 1738), à huit heures du soir.

Je sors des marionnettes qui m'ont beaucoup divertie, elles sont très bonnes; on a joué la pièce où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari en chantant *fagnana! fagnana*!... C'était un plaisir ravissant d'entendre Voltaire dire sérieusement que la pièce est très bonne; il est vrai qu'elle l'est autant qu'elle peut l'être pour de telles gens. Cela est fou de rire de pareilles fadaises, n'est-ce pas, mon cher *Panpan?* Eh bien! j'ai ri.

1. Le duc de Richelieu avait été camarade de Voltaire chez les Jésuites; Voltaire le flatta, le maria, lui prêta de l'argent, et enragea toujours secrètement de ne pas pouvoir prendre plus d'influence sur lui.

2. L'abbé Desfontaines, qui ne manquait pas d'esprit, n'est plus guère connu, aujourd'hui, que pour sa querelle avec Voltaire. Il allait lancer la *Voltairomanie* en réponse au *Préservatif* (1738) Cf. p. 95, n. 3.

Le théâtre est fort joli, mais la salle est petite. Un théâtre et une salle de marionnettes, oh! c'est drôle! mais qu'y a-t-il d'étonnant? Voltaire est aussi aimable enfant que sage philosophe. Le fond de la salle n'est qu'une loge peinte, garnie comme un sopha, et le bord sur lequel on s'appuie est garni aussi. Les décorations sont en colonnades avec des pots d'orangers entre les colonnes : tu veux tout savoir, tu sais tout.

---

5. — LA COMÉDIE A CIREY.

AU MÊME.

Cirey, ce lundi gras (9 février 1739).

Je saisis un moment où madame du Châtelet est montée à cheval avec Desmarets[1] pour vous écrire; car, en vérité, on ne respire point ici. Vous êtes las de me l'entendre dire; eh bien! c'est que je n'ai le temps que de le dire : Nous jouons aujourd'hui l'*Enfant prodigue*[2] et une autre pièce en trois actes, dont il faut faire des répétitions. Nous avons répété *Zaïre* jusqu'à trois heures du matin; nous la jouons demain avec la *Sérénade*[3]. Il faut se friser, se chausser, s'ajuster, entendre chanter un opéra; oh! quelle galère! On nous donne à lire des petits manuscrits charmans qu'on est obligé de lire en volant. Desmarets est encore plus ébaubi que moi, car mon flegme ne me quitte pas, et je ne suis pas gaie; mais pour lui, il est transporté, il est ivre. Nous avons compté hier au soir que, dans les vingt-quatre heures, nous avons répété et joué trente-trois actes, tant tragédies, opéras, que comédies. N'êtes-vous pas étonnés aussi, vous autres? Et ce drôle-là, qui ne veut rien apprendre, qui ne sait pas un mot de ses rôles, au moment de monter au théâtre, est le seul qui les joue sans

1. Fils d'un musicien, lieutenant de cavalerie au régiment d'Heudicourt.

2. Comédie larmoyante de Voltaire, jouée en 1736.

3. Comédie de Regnard.

fautes; aussi il n'y a d'admiration que pour lui. Il est vrai de dire qu'il est étonnant. Il a joué hier divinement *Thibaudois*[1] et un autre rôle encore plus plaisant et fort long. Le fripon a manqué sa vocation. Enfin, après souper, nous eûmes un sauteur qui passe par ici et qui est assez adroit. Je vous dis que c'est une chose incroyable, que l'on puisse faire tant de choses en un jour.

---

6. — SUR VOLTAIRE ET MADAME DU CHATELET.

AU MÊME.

(Cirey, février 1739)

... Je veux te dire comment ils travaillent[2]. Elle passe toutes les nuits, presque sans exception, jusqu'à cinq et sept heures du matin à travailler[3]. Elle fait rester dans sa chambre le fils de la grosse dame[4], qui est un bon Israélite, qu'elle emploie à copier ses ouvrages, et qui n'y entend pas un mot. Vous croyez, vous autres, qu'elle doit dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi, point du tout; elle se lève à neuf ou dix heures du matin; et à six heures quand elle s'est couchée à quatre heures, ce qu'elle appelle se coucher au chant du coq. Bref elle ne dort que deux heures par jour, et ne quitte son secrétaire dans les vingt-quatre heures que le temps du café, qui dure une heure, et le temps du souper et une heure après. Quelquefois elle mange

1. Dans l'*Esprit de contradiction* de Dufresnoy.

2. Cette lettre n'est pas du même ton que les précédentes. Une scène épouvantable avait eu lieu, dont la pauvre femme fut malade pendant quelques jours, et resta pour jamais désenchantée des plaisirs de Cirey. Mme du Châtelet et Voltaire l'avaient accusée d'avoir envoyé en Lorraine un ouvrage qui devait rester caché : elle fut menacée, malmenée; et les excuses qu'on lui fit ensuite ne lui firent pas oublier les dures émotions par lesquelles elle avait passé, avant de pouvoir se justifier.

3. Mme du Châtelet étudiait les mathématiques et la physique.

4. Mme de Champbonin.

un morceau à cinq heures du soir, mais sur son secrétaire, et encore bien rarement.

D'un autre côté, quand *Athis*[1] prend sur lui de quitter son travail un demi-quart d'heure dans la journée pour faire sa visite à moi et à la grosse dame, il ne s'assied point et dit : « Que c'est une chose affreuse que le temps qu'on perd à parler; qu'on ne devrait pas perdre une minute; *que la plus grande dépense que l'on puisse faire est celle du temps.* » C'est là l'oraison des trente jours. On arrive pour souper, il est à son secrétaire; on a soupé à moitié quand il le quitte, et il faut l'arracher pour l'empêcher de s'y remettre en sortant de table. Il se bat les flancs pour dire quelques mots pendant le repas, et l'on voit que c'est par pure politesse, car son esprit est bien loin. Voilà le train depuis le départ du *frère*[2]; notez qu'il n'a été que huit jours ici. Trouves-tu cette vie amusante? Ah! ce n'était pas pour rien que je mandais au *petit saint*[3], vivent les sots! D'ailleurs *Athis* est le plus malheureux homme du monde; il sait tout ce qu'il vaut et l'approbation lui est presque indifférente; mais par la même raison[4], un mot de ses adversaires le met ce qui s'appelle au désespoir : c'est la seule chose qui l'occupe, et qui le noie dans l'amertume. Je ne puis vous donner l'idée de cette sottise, qu'en vous disant qu'elle est plus forte et plus misérable que son esprit n'est grand et étendu. Joignez à cela qu'il a des vapeurs dont il ne veut pas entendre parler, que ses jalousies lui en donnent, Dieu sait, et puis qu'il se croit à la mort. Il se drogue sans cesse : il s'est fourré dans la tête qu'il ne fallait pas manger, et il meurt de faim. Jugez du bonheur de ces gens que nous croyons avoir atteint à la félicité suprême! Les querelles que je vous ai mandées dans le commencement vont leur train, jugez encore! Cela me fait mal, parce que je sens le prix de toutes ses bonnes qualités, et que réelle-

1. Voltaire. Elle prenait des précautions depuis qu'elle avait vu qu'on décachetait ses lettres.
2. L'abbé de Breteuil (1712-1781), grand vicaire de Sens, frère de M. du Châtelet.
3. Devaux.
4. Fine remarque.

ment il mérite d'être plus heureux ; je voudrais bien pouvoir lui dire tout ce que j'en pense, mais entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES[1]

1709-1777

Conseiller au parlement de Dijon en 1730, président à mortier en 1741, et enfin premier président en 1775, Charles de Brosses, est un des types les plus accomplis du magistrat d'ancien régime. Intègre, laborieux, il a l'esprit de corps au plus haut degré : il pousse à l'extrême la fierté et l'indépendance. Exilé pour avoir soutenu avec trop de chaleur les droits de sa compagnie dans une querelle avec M. de Tavannes, commandant militaire de la province, il se trouve chargé l'année suivante de recevoir solennellement à la tête des conseillers ce même commandant, qui revenait de voyage, et voici la harangue dont il le salue.

« Monsieur, le roi, seul maître des honneurs, ayant bien voulu vous accorder la plus grande distinction que vous puissiez recevoir en cette province, le parlement toujours plein de respect et de soumission pour ses volontés vient, à l'occasion de votre retour, exécuter l'ordre de Sa Majesté. »

On conçoit les sentiments avec lesquels il dut accueillir le parlement Maupeou. Il fut l'un des plus enragés de son corps : on conte qu'il jeta sa robe et sa toque à son valet de chambre en s'écriant : « Tenez, il n'y a plus que les laquais qui en puissent porter. » Il rédigea la protestation de sa compagnie, et fut encore exilé.

Le président de Brosses avait l'esprit vif, tourné à la raillerie, et même un peu mordant, sans méchanceté du reste et sans aigreur. Il avait une grande indépendance de pensée, sans pous-

1. *Lettres familières écrites d'Italie en* 1739 et 1740 (Didier, 1856 ; 4e édit. 1885). L'*Étude biographique* mise par M. Colomb en tête de cette édition m'a servi pour la notice et les notes biographiques. — *Voltaire et le Président de Brosses, correspondance inédite*, publiée par Th. Foisset (Didier 1885, in-8°).

ser la liberté jusqu'à l'incrédulité. Le scepticisme tapageur n'était pas son fait et il détestait le scandale. C'était un homme de bon ton, de tenue parfaite jusque dans ses plus grandes gaietés et ses plus fortes audaces; il aimait par-dessus tout la libre conversation intime, à bâtons rompus, entre amis, où tout se dit en souriant, sans appuyer, sans enfler le ton, et surtout où rien ne passe la porte.

Il avait une érudition solide et universelle. L'histoire, les voyages, la mythologie, l'archéologie, la philologie, la physiologie rien ne lui était étranger, et il a écrit sur tous les sujets. Ce n'est pas un écrivain de métier, ni un savant méthodique. Il écrit comme il cause, semant partout des réflexions fines, des idées neuves, original jusque dans ses erreurs. Son chef-d'œuvre, ce sont ces *Lettres familières* qu'il écrivit d'Italie à ses amis de Dijon en 1739 et 1740, quand il alla ramasser les matériaux de son grand travail sur *Salluste*. Ce sont bien des lettres intimes, où de Brosses revit tout entier, un de Brosses jeune, plus exubérant, d'une gaieté qui va parfois jusqu'à la gaillardise, plus irrévérent et plus libre dans ses propos, d'une curiosité universelle, qui s'étend en tous les sens, et s'intéresse à tout, arts, lettres, mœurs, cuisine. De Brosses est un excellent observateur : ce qu'il a peint c'est bien toute l'Italie de ce temps-là. Non seulement il parle des antiquités, des monuments, des chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture en homme de goût, avec un enthousiasme délicat, louant et critiquant en toute sincérité, selon son impression personnelle, qui le plus souvent est juste : mais il a vu les Italiens en Italie, et au contraire de presque tous les voyageurs, qui ne regardent que les musées et les collections, il a regardé les hommes. Il s'y est intéressé et il a merveilleusement fixé les traits multiples et singuliers de l'âme italienne du XVIIIe siècle. Je ne sais que Stendhal qui donne aussi vivement la sensation de ce qu'est un Italien et de toute la différence qui le sépare d'un Français. Et tout cela est écrit dans le meilleur style français d'avant Châteaubriand, avec une aisance négligée, d'un trait juste et rapide, avec une précision de dessin qui grave profondément les choses, et n'a pas besoin de la couleur pour en exprimer la vie.

Les *Lettres écrites d'Italie* n'ont peut-être pourtant pas contribué autant à sauver de l'oubli le nom de président de Brosses que ses démêlés avec Voltaire. On sait que Voltaire, voulant avoir plus d'un asile, ou, comme il disait, plus d'un terrain, après

s'être établi à Monrion pres de Lausanne et aux Délices près de Genève, loua à vie ou acheta les terres de Tournay et de Ferney situées en France à peu de distance de la frontière : il pouvait ainsi braver l'autorité génevoise et le ministère français, et se dérober à tous les coups. Le comté de Tournay appartenait au président de Brosses : après avoir bien disputé, chipoté sur le bail, Voltaire se mit à user du domaine en propriétaire, mais en mauvais propriétaire, et pas du tout en père de famille, coupant les bois auxquels il ne devait pas toucher, et saccageant la propriété. Le Président ne disait mot, se contentant de faire vérifier l'état du domaine, et attendant en paix la mort de son locataire pour se faire indemniser du dommage. Mais un caprice inattendu de Voltaire fit éclater la guerre : il lui prit fantaisie de ne point payer quatorze moules de bois, que le président lui avait fait livrer sur sa demande par son marchand de bois. On ne saurait dire combien il eut à cœur de ne pas payer ces quatorze moules, et avec quelle incroyable subtilité d'imagination il soutint que c'était un cadeau du président. En vain celui-ci disait-il : « On envoie du gibier à un ami, mais où a-t-on vu un honnête homme offrir quatorze moules de bois ? La belle galanterie ! » On plaida, et Voltaire dut payer. Il ne le pardonna jamais au président, d'autant que celui-ci avait, quand il voulait, la dent assez dure. Dans le débat épistolaire qui s'engagea, l'avantage de l'esprit n'est pas toujours du côté de Voltaire, qui déjà n'avait pas celui du bon droit, et il lui fallut s'entendre dire de fâcheuses vérités, rédigées avec une modération flegmatique qui en doublait la force. Voltaire prit sa revanche, peu glorieusement du reste, et ces quatorze moules de bois furent cause que le président n'entra jamais à l'Académie française.

I. — VENISE.

A Monsieur de Blancey[1].

14 août 1739.

A vous dire vrai, l'abord de cette ville ne me surprit pas autant que je m'y attendais[2]. Cela ne me fit pas un autre

1. Secrétaire en chef des États de Bourgogne, homme d'esprit et joyeux convive.

2. Il arrivait de Parme par le canal de la Brenta, qui débouche dans l'Adriatique, près de Venise.

effet que la vue d'une place située au bord de la mer, et l'entrée par le Grand Canal fut, à mon gré, celle de Lyon ou de Paris, par la rivière. Mais aussi quand on y est une fois, qu'on voit sortir de l'eau de tous côtés des palais, des églises, des rues, des villes entières, car il n'y en a pas pour une; enfin, de ne pouvoir faire un pas dans une ville sans avoir le pied dans la mer, c'est une chose, à mon gré, si surprenante, qu'aujourd'hui j'y suis moins fait que le premier jour, aussi bien qu'à voir cette ville ouverte de tous côtés, sans portes, sans fortifications et sans un seul soldat de garnison, imprenable par mer ainsi que par terre; car les vaisseaux de guerre n'en peuvent nullement approcher, à cause des lagunes trop basses pour les porter. En un mot, cette ville-ci est si singulière par sa disposition, ses façons, ses manières de vivre à faire crever de rire, la liberté qui y règne et la tranquillité qu'on y goûte, que je n'hésite pas à la regarder comme la seconde ville de l'Europe[1], et je doute que Rome me fasse revenir de ce sentiment.

Nous sommes logés pour ainsi dire dans le fort de la rue Saint-Honoré, avec cela on peut dormir la grasse matinée sans être interrompu par le moindre bruit. Tout s'y passe doucement dans l'eau, et je crois qu'on ronflerait fort bien au milieu du marché aux herbes. Joignez à cela qu'il n'y a pas dans le monde une voiture comparable aux gondoles pour la commodité et l'agrément. Je ne trouve pas que l'on en ait donné, à mon gré, une description juste. C'est un bâtiment long et étroit comme un poisson, à peu près comme un requin; au milieu est posée une espèce de caisse de carrosse, basse, faite en berlingot[2], et du double plus long qu'un vis-à-vis; il n'y a qu'une seule portière au devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux dans le fond, et pour deux autres de chaque côté, sur une banquette qui y règne, mais qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui sont dans le fond. Tout cela est ouvert

1. Paris étant la première.

2. Berline coupée à un seul fond.

de trois côtés, comme nos carrosses, et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir, qu'on fait glisser sur des coulisses, ou rentrer par le côté dans le corps de la gondole. Je ne sais pas trop si je me fais entendre. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand fer en col de grue, garni de six larges dents de fer. Cela sert à la tenir en équilibre, et je compare ce bec à la gueule ouverte du requin, bien que cela y ressemble comme à un moulin à vent. Tout le bateau est peint en noir et verni; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en avoir une différente, en quoi ce soit, de celle du plus petit particulier; de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut être dans une gondole fermée. On est là comme dans sa chambre, à lire, écrire, converser, manger, boire, etc., toujours faisant des visites par la ville. Deux hommes d'une fidélité à toute épreuve, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, vous conduisent sans voir, si vous ne voulez.

Je n'espère plus de me retrouver de sang-froid dans un carrosse après avoir tâté de ceci. J'avais ouï dire qu'il n'y avait jamais d'embarras de gondoles comme il y en a de voitures à Paris; mais au contraire rien n'est plus commun, surtout dans les rues étroites et sous les ponts; à la vérité ils sont de peu de durée, la flexibilité de l'eau donne une grande facilité pour s'en débarrasser. Outre cela, nos cochers d'ici sont si adroits, qu'ils glissent on ne sait comment, et tournent en un coup de main cette longissime machine sur la pointe d'une aiguille. Ces voitures vont vite, mais non pas autant que le carrosse d'un petit maître. Cependant ne vous avisez pas de tenir la tête hors de votre gondole, la gueule du requin d'une autre gondole qui passerait vous la couperait net comme un navet. Le nombre des gondoles est infini, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres. On dit aussi pour faire valoir l'agrément du

séjour, que la ville a toujours un fonds de trente mille étrangers. Cela peut avoir quelque fondement pendant les six mois de carnaval; mais hors de là je crois ce nombre exagéré.

Vous croyez peut-être que la place Saint-Marc, dont on parle tant, est aussi grande que d'ici à demain. Rien moins que cela; elle est fort au-dessous, tant pour la grandeur que pour le coup d'œil, des bâtimens de la place Vendôme, bien que magnifiquement bâtie, mais elle est régulière, carrée, longue, terminée des deux bouts par les églises de Saint-Marc et de San-Geminiano, et des côtés par les Procuraties Vieilles et Neuves. Ces dernières forment un magnifique bâtiment tout d'un corps de logis d'une très grande longueur, orné d'architecture, et le comble couvert de statues. Tant les Neuves que les Vieilles sont bâties sur des arcades, sous lesquelles on se promène à couvert, et chaque arcade sert d'entrée à un café qui ne désemplit point. La place est pavée de pierres de taille. On ne peut s'y tourner, à ce qu'on dit, pendant le carnaval, à cause de la quantité de masques et de théâtres. Pour moi, qui n'ai pas vu cela, je l'en trouve actuellement toujours pleine. Les robes de palais, les manteaux, les robes de chambre, les Turcs, les Grecs, les Dalmates, les Levantins de toute espèce, hommes et femmes, les tréteaux de vendeurs d'orviétan[1], de bateleurs, de moines qui prêchent et de marionnettes; tout cela, dis-je, qui y est tout ensemble, à toute heure, la rendent la plus belle et la plus curieuse place du monde, surtout par le retour d'équerre qu'elle fait auprès de Saint-Marc, ce que l'on nomme *Broglio.* C'est une autre place plus petite que la première, formée par le palais Saint-Marc et le retour du bâtiment des Procuraties Neuves. La mer, large en cet endroit, la termine. C'est de là qu'on voit le mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et qui arrivent

1. Médicament composé de thériaque, vipère sèche, romarin, genièvre, cannelle, etc. Il avait été inventé par un empirique d'Orviéto.

à chaque instant. J'y vais au moins quatre fois le jour pour me régaler la vue. Les nobles ont leur côté où ils se promènent, et qu'on leur laisse toujours libre; c'est là qu'ils trament toutes leurs intrigues, d'où est venu le nom de *Broglio*. La grande place a dans un angle la haute tour de Saint-Marc, qui, quoique grande et bien faite, me paraît assez mal placée là, puisqu'elle interrompt la figure régulière de la place[1].

---

2. — ROME, ET SAINT-PIERRE.

A Monsieur de Neuilly[2].

J'aimerais mieux, je crois, vous faire quatre fois la description de tout le reste de l'Italie, qu'une seule fois celle de Rome. Elle est belle cette Rome, et, si belle que, ma foi, tout le reste me paraît peu de chose en comparaison. Quand je n'avais rien à faire dans les auberges, je me mettais en robe de chambre et en bonnet, et je vous écrivais à la hâte le *farrago*[3] de tout ce qui m'avait précédemment passé par la tête ou devant les yeux. Aujourd'hui c'est un établissement fait, une vie réglée, où, le temps étant distribué, il n'est guère possible d'avoir de l'exactitude et assez de loisir pour vous envoyer comme ci-devant de gros volumes. Tout ce que je puis faire, c'est d'être exact dans la correspondance, et de vous parler aux uns et aux autres, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, selon vos goûts différens et selon qu'elles me reviendront dans l'idée. Après tout, que pourrais-je vous dire sur cette matière qui ne fut un rabâchage perpétuel? Cette ville a été tant vue, tant décrite; il y a tant de plans, tant de figures, qu'il ne tient qu'à vous de

1. Elle sert, paraît-il, à en masquer au contraire l'irrégularité. — Une visite au Louvre illustrerait cette lettre : voyez, dans la grande galerie du bord de l'eau, plusieurs tableaux qui montrent divers aspects de Venise, le Grand Canal, la place Saint-Marc.

2. M. de Neuilly, conseiller au Parlement de Dijon, fut ensuite ambassadeur à Gênes.

3. Mélange.

faire, comme madame Houdart, un voyage sédentaire dans votre cabinet. Faites mieux, mon cher Neuilly, réservez-vous pour un temps plus propice : les circonstances ne sont pas toujours les mêmes. Ce que vos affaires n'ont pas permis que j'obtinsse de vous à mon départ, j'en veux avoir ma revanche une autre fois. J'y reviens avec vous, et nous débaucherons Maleteste[1]. C'est une grande affaire que ce voyage-ci, quand on l'examine de loin et qu'on le fait pour la première fois ; à la seconde, ce n'est rien. L'expérience, la connaissance du pays et des usages, celle de la langue, aplanissent ce qu'il peut y avoir de difficultés. Les nôtres ne sont survenues que des fausses mesures que nous avons souvent prises, faute d'être instruits ; la plus fausse est la manière dont notre tour se trouve pris pour parcourir l'Italie.

Si vous voulez venir faire une course d'un an, je vous conseille de partir au commencement de septembre et de passer par la Provence, sans oublier de voir Nîmes ; je vous engage aussi à vous embarquer à Toulon, à passer à Gênes, Viareggio, Livourne, Pise, Lucques, Florence, Sienne ; à arriver à Rome le 20 octobre, et à en partir huit jours après pour Naples, afin d'y être pour la Toussaint, où la belle saison dure encore, et où les spectacles commencent ; vous devez en être de retour avant la fin de novembre, et séjourner à Rome jusqu'aux environs de la fête de l'Ascension, pour laquelle il faut être arrivé à Venise, en passant tout droit rapidement par la route de Lorette, Ancône, Ravenne. Vous aurez le petit carnaval de Venise plus beau et moins fastidieux que le grand, qui ennuie par sa longueur. Revenez en France par Vicence, Vérone, Mantoue, Bologne, Modène, la Lombardie, Parme, Plaisance, Milan, les îles Borromées, Pavie ; bientôt je vous vois à Turin, Chambéry, Genève, Besançon. Vous voilà de retour chez vous ; je vous ai mené sans fatigue. Or ça, à quand la partie ?

Quand vous serez ici, car je crois vous y voir déjà avec moi, quelle impression croyez-vous que vous fera le pre-

1. M. de Villey de Maleteste, conseiller au Parlement de Dijon, grand amateur de musique, de spectacles et de littérature.

mier coup d'œil de Saint-Pierre? Aucune. Rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paraît ni grand ni petit, ni haut ni bas, ni large ni étroit. On ne s'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale; lorsqu'en mesurant un marmouset[1] qui est là, au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet. Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette singularité de ne se faire remarquer par aucune. Tout y est simple, naturel, auguste, et par conséquent sublime. Le dôme, qui est à mon avis la plus belle partie, est le Panthéon tout entier, que Michel Ange a posé là en l'air, tout brandi de pied en cap. La partie supérieure du temple, je veux dire les toits, est ce qui étonne le plus, parce qu'on ne s'attend pas à trouver là-haut une quantité d'ateliers, de halles, de coupoles, de logemens habités, de campaniles, de colonnades, etc., qui forment, en vérité, une espèce de petite ville fort plaisante. La moindre partie de l'église, à ce que je trouve, est le portail[2]; ni celui-là ni celui qu'on vient de faire à Saint-Jean de Latran, quoique assez beaux l'un et l'autre, ne répondent à la majesté des bâtimens. Comment ceci a-t-il pu être construit par des gens qui avaient devant les yeux la façade de la *Curia Antoniana*[3] et celle du Panthéon?

Ce que l'on fait de mieux à présent, c'est d'ôter tous les tableaux des chapelles de Saint-Pierre, que l'humidité avait

1. *Marmouset*, figure grotesque sculptée sur la façade d'un édifice.
2. Œuvre de Carlo Maderna (1556-1629).
3. On y avait alors installé la douane. Le Panthéon, construit par Agrippa dans le Champ de Mars et achevé en 25 ap. J.-C., fut transformé en église au VIIe s. : c'est aujourd'hui Sainte-Marie-de-la-Rotonde. Le Président admirait beaucoup « l'admirable portique de seize énormes colonnes de granit » du Panthéon, et « la façade antique de hautes co-

presque entièrement perdus, et d'en faire des copies en mosaïque, les plus belles qu'on ait jamais vues. S'il vous plaît, chaque tableau coûte quatre-vingt mille francs; ce qui devient moins surprenant quand, en les voyant travailler, on examine leur énorme grandeur, le temps nécessaire pour en faire un, et la matière qui y entre : ce sont des chevilles de verre coloré par le moyen des métaux qu'on y mélange dans la usion.

Je ne vous dis rien de la colonnade au devant de l'église[1], vous la connaissez; mais vous n'avez pas vu jouer les deux fontaines à côté de l'obélisque. Figurez-vous deux feux d'artifice d'eau qui jouent toute l'année jour et nuit, sans interruption; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir. Tous les jours je vais leur faire une visite d'amitié, surtout quand le soleil donne dessus. En général, la plus belle partie de Rome, à mon gré, ce sont les fontaines; celle de la place Navone est, de tout ce que j'ai vu dans mon voyage, ce qui m'a le plus frappé. Le nombre de ces fontaines, qu'on trouve à chaque pas, et les fleuves entiers qui en sortent, sont plus agréables et plus étonnans encore que les édifices, tout magnifiques qu'ils sont en général, surtout les anciens : le peu qui reste de ceux-ci, défiguré comme il l'est, est encore autant au-dessus des modernes pour la simplicité et la grandeur, que la république romaine était au-dessus de l'État de l'Église Enfin, pour vous dire en un mot ma pensée sur Rome, elle est quant au matériel, non seulement la plus belle ville du monde, mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris, qui d'autre côté l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue.

Les souverains qui, depuis Sixte V[2], ont fait des choses immenses pour l'embellissement de la ville, n'ont rien fait pour la culture de la campagne, où l'on n'aperçoit, à la lettre, ni une seule maison ni un seul arbrisseau[3]. Le gou-

lonnes corinthiennes cannelées, surmontées d'une excellente corniche », de la *Curia*.

1. Par le Bernin (1598-1680).

2. Félix Peretti, né en 1521, pape en 1585, mort en 1590.

3. Chateaubriand en a fait une admirable description.

vernement est aussi mauvais qu'il soit possible de s'en figurer un à plaisir. Machiavel et Morus[1] se sont plu à forger l'idée d'une utopie; on trouve ici la réalité du contraire. Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le tiers est de prêtres, le tiers de gens qui ne travaillent guère, et le tiers de gens qui ne font rien du tout; où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni fabriques, au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve navigable; où le prince toujours vieux, de peu de durée, et souvent incapable de rien faire par lui-même, est environné de parens qui n'ont d'autre idée que de faire promptement leur main, tandis qu'ils en ont le temps, et où, à chaque mutation, on voit arriver des voleurs frais, qui prennent la place de ceux qui n'avaient plus besoin de prendre; où l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand ou voisin d'un asile; où tout l'argent nécessaire pour les besoins de la vie ne se tire que des pays étrangers : contribution qui va toujours en diminuant; où enfin est perpétuellement établi le *système* que nous avons vu en France[2], non pas à la vérité avec la même fureur; mais observez que, les billets n'ayant pas cours hors de Rome, il faut payer en argent tous les besoins de la vie, parce qu'il les faut tirer d'ailleurs, et que le pays ne produit rien; ce qui, à la longue, a tellement diminué la quantité des espèces, qu'aujourd'hui il n'est presque plus possible d'en apercevoir.

Voilà bien du mal que je vous dis d'un pays qui, avec tout cela, est fort agréable pour les étrangers, non seulement pour les motifs de curiosité, mais par l'extrême liberté qui y règne, par la politesse des gens qui l'habitent, qui en général sont tous remplis, sinon de cordialité, du moins de prévenance, obligeans et de facile accès bien plus qu'en nul

1. Machiavel (1469-1527), secrétaire de la république florentine, auteur du *Prince*. — Thomas Morus (1480-1535), grand chancelier d'Angleterre, décapité pour son attachement à l'église catholique, auteur du *De optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia* (Louvain, 1516).

2. La banque de Law.

endroit d'Italie. Il est fort aisé ici aux étrangers de se répandre dans la société et d'être bienvenus partout ; et es Romains entre eux commencent à se mettre sur le pied de la vie familière et à manger ensemble comme en France. Vous voudriez bien, à cause de M. Thomas, qui aime les bocages, savoir un mot des vignes de Rome et de Frascati ; je vous dirai seulement là-dessus que les Italiens les estiment trop, et les Français trop peu. Quoique nous soyons autant au-dessus d'eux pour les jardins qu'ils nous surpassent pour les édifices, c'est toujours un agrément que je ne vois nulle part ailleurs, que d'avoir en hiver des arbres toujours verts et feuillés, et en été les eaux les plus belles et les plus claires qu'il soit possible de voir. On estime fort les vues de ces lieux, mais elles ne me plaisent guère, car qu'est-ce que la vue d'une plaine étendue, mais aride et déserte? J'en dis autant des maisons ; elles sont recouvertes de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a point de chambres à coucher. Pour des statues admirables, vous en trouverez là tant que vous voudrez. On vient de découvrir deux centaures égyptiens qui ne le cèdent en rien à ce que Rome avait de plus beau, et un pavé entier de mosaïque antique d'une salle d'Adrien[1]. Le pape ramasse tout ce qu'il peut en monumens et en forme un musée, au Capitole, qui n'est guère moins considérable que celui du grand-duc[2], et qui serait aussi beau, s'il avait le même arrangement. Adieu, mon cher objet, mille complimens à Maleteste, Chevigny, Bevy, Montot et sa petite dame[3], etc.

1. Sur la villa d'Hadrien, à Tibur, dont les ruines couvrent plusieurs kilomètres, voyez la vivante description de de M. Boissier, dans ses premières *Promenades Archéologiques* (p. 179-199).

2. Du grand duc de Toscane, à Florence.

3. M. de Chevigny, président à mortier du Parlement de Bourgogne. — M. de Bévy, président de la Chambre des comptes de Dijon. M. de Montot, conseiller au Parlement de Dijon. M. de Brosses, dans une de ses lettres, fait un grand éloge de sa femme.

3. — LES RAPHAEL DU VATICAN.

A Monsieur de Quintin[1].

Le Vatican est un amas confus de cours et de corps de logis, sans ordre et sans fin. La principale cour appelée les Loges, formée par trois corps de logis, ayant, outre le rez-de-chaussée, trois étages de loges ou tribunes à balustrades et colonnes, est tout à fait belle; les autres n'ont rien de remarquable. On ne sait par où y entrer, faute de façade extérieure et de portail; il n'était pas possible, en effet, d'y en faire, l'espace se trouvant occupé par la colonnade de la place, qui vaut tous les portails du monde. Pour entrer dans les cours du palais, on passe par-dessous le portique de cette colonnade; et, pour aller dans les appartemens, on enfile tout droit l'escalier qui conduit à la chapelle Sixtine[2]. Ces appartemens étant inhabités n'ont aucun meuble; on ne saurait même pas trop où les placer dans le principal appartement, dont les quatre murs, les voûtes, dessus de fenêtres et hauteurs d'appui, sont presque partout peints jusqu'au pavé par Raphaël[3] et par ses élèves. Ce sont ces peintures si vantées, et qui seraient en effet les plus belles de l'univers, si le peu de soin, l'humidité du lieu et quelques accidens ne les avaient fort endommagées. Mais rien ne leur a fait plus de tort que la barbarie des soldats allemands de l'armée du connétable de Bourbon, lorsqu'ils eurent pris Rome d'assaut[4]; ils établirent un corps de garde dans ces appartemens, où, faute de cheminée, ils firent grand feu au milieu des salles; la fumée et l'humidité attirée des murs par le feu perdirent tout à fait ces fresques incomparables.

1. Louis Quarré de Quintin, procureur général au Parlement de Bourgogne.

2. La voûte en fut peinte à fresque par Michel-Ange : c'est le fameux *Jugement dernier*.

3. Raphaël (1483-1520) fut appelé à Rome en 1508, par Jules II, et à la mort de Bramante (1514), fut mis par Léon X, à la tête de tous les travaux à exécuter dans Rome.

4. En 1527.

La pièce où est l'École d'Athènes est celle qui a le plus souffert.

Il n'y a point d'amateur en peinture qui ne coure au plus vite à ce palais comme à un lieu de délices. Le premier coup d'œil ne répond pas à l'attente : l'appartement n'est pas beau par lui-même; il est demi-gothique, triste et mal éclairé. Ce sont toujours des voûtes à angles et de petites fenêtres garnies de petites croisées, et de vieilles vitres infâmes et sombres. L'abondance des peintures y produit une espèce de monotonie. Il y en a de petites autour des grandes; ce qui ôte toute la netteté et ne laisse aucun repos à l'œil. Il y en a partout, même dans les endroits où elles sont le plus mal placées, dans des places et des formes très bizarres, dans un très mauvais jour, au-dessus et tout autour des fenêtres, par exemple. Ces peintures sont tout à fait ternies; le coloris en est perdu, et par conséquent l'effet de perspective et la première grâce du coup d'œil le sont aussi. Arrivant ici la tête échauffée du mérite du prince des peintres, je ne pus m'empêcher de m'écrier à la première minute : *Raphaël, ubi es*? Mais après le premier moment, quand on a fait la part des accidens dont il n'est pas la cause, et qui ont déparé son ouvrage, on le retrouve, et le plus grand Raphaël qui se puisse,

La *Bataille de Constantin* contre le tyran Maxence, sur le Ponte-Molle, est le premier tableau de la première classe des grands ouvrages, comme la *Transfiguration*[1] *de Montorio* (ou, si l'on veut, la *Nuit de Noel* de Modène, par le Corrège[2]) est le premier de la première classe des tableaux de chevalet, soit que l'on examine la perfection du dessin, le nombre infini des figures, la force et la variété des attitudes, le feu de la composition et de l'exécution : soit que l'on considère la grandeur de l'invention et de tout l'ouvrage. On ne peut s'empêcher de lui accorder cette prééminence, même sur l'*Histoire de Psyché*, *la Galatée* et l'*Incendie del*

1. Ce tableau de Raphaël était placé sur le maître-autel de San Pietro in Montorio.

2. Ant. Allegri, né à Correggio (1494-1534), fondateur de l'école lombarde.

Borgo, du même auteur, et sur les *Noces de Cana*, du Véronèse[1]. La galerie Farnèse d'Annibal Carrache[2] et le plafond Barberini, de Pierre de Cortone[3], sont les seuls ouvrages qui puissent, à mon gré, concourir avec celui-ci pour le premier rang. Antérieur à ces trois derniers, il a été peint en entier par Jules Romain[4], sous la conduite de Raphael, qui n'a fait que l'inventer et le dessiner. Je doute que le coloris en ait jamais été beau; il y a peu de clair obscur, et peut-être serait-ce une faute s'il y en avait davantage, l'action se passant en pleine campagne, où la lumière est partout également répandue, sans distinction de masse d'ombres. Votre Lebrun[5] a pris de toute main dans ce tableau, quand il a peint sa *Bataille d'Arbelles* : autant en ont fait beaucoup d'autres; car c'est ici le modèle de tous les sujets de cette espèce. L'*École d'Athènes* est fort remarquable par la science, l'invention, la belle ordonnance et la bonne perspective que l'on devine aisément qui y étaient avant qu'elle ne fût gâtée. Quoiqu'elle tienne encore un peu de la première manière séche de Raphael, et que ce ne soit pas un de ses plus parfaits ouvrages, il n'y en a peut-être aucun plus capable de faire honneur à l'ouvrier. Le style et les pensées sont merveilleux ; chaque philosophe, par son geste et son expression, caractérise son genre de doctrine et d'opinions favorites : c'est le premier modèle qui ait paru d'un grand sujet rendu d'une manière noble et savante. Michel-Ange[6] n'avait fait que donner l'exemple

1. Paul Caliari, né à Vérone (vers 1528-1588), un des grands peintres vénitiens. Les *Noces de Cana* sont au Louvre.

2. Annibal Carrache, frère d'Augustin et cousin de Louis Carrache, fut le plus grand des trois. Né à Bologne vers 1560, il mourut à Rome en 1609.

3. Pietro Berettini, né à Cortone (1596-1669), fut un grand peintre décorateur.

4. Giulio Pippi (1492-1546), né à Rome, fut le principal élève de Raphaël.

5. Charles Lebrun (1619-1690), élève de Vouet et du Poussin, peintre de Louis XIV, directeur de l'Académie de peinture, fonda l'École française de Rome. Il fit les peintures de la grande galerie de Versailles.

6. Michel-Ange (1475-1564) a fait comme architecte, la coupole de Saint-Pierre, comme sculpteur le tombeau de Laurent de Médicis.

du fier et du terrible; Léonard de Vinci[1] avait fait quelques portraits et autres petits ouvrages parfaitement finis: tout le reste jusqu'alors était mesquin, raide et barbare.

On vante beaucoup, dans le tableau de la *Messe* et dans celui de la *Dispute du Saint-Sacrement*, la finesse et la variété des airs de tête. Certains connaisseurs leur voudraient donner la préférence sur tous les autres. Pour moi j'avoue que ce ne sont pas ceux qui me plaisent le plus, et que cette assemblée si nombreuse d'évêques mitrés, ces gloires en arcs les unes sur les autres, tombent à mes yeux, dans une monotonie peu agréable. Il faut convenir cependant que le style de ces deux tableaux est noble et juste, et que celui de la *Messe* est plus distingué qu'aucun autre, pour le coloris. Mais quelle expression dans la *Vision d'Attila*, que saint Pierre et saint Paul menacent en l'air de leurs épées, lorsqu'il marche pour saccager Rome! Quelle lumière et quelle beauté de clair obscur, dans le *Saint-Pierre* délivré de prison par un ange! Quelle combinaison et quelle dégradation de lumière! Quelle figure réellement angélique, que cet ange lumineux et tout transparent! Il y a une grille de fer toute noire au-devant de la prison qui fait éclater la lumière intérieure et qui la divise, c'est un effet incroyable. Si ce tableau était d'une plus grande composition et que le local auquel le peintre était assujetti ne lui eût pas donné une forme si bizarre, je le mettrais au premier rang. Quel feu d'action et quelle énergie dans l'*Héliodore* frappé de verges et chassé du temple de Jérusalem, dont il enlevait les trésors! Quelle invention dans cet anachronisme allégorique du pape Jules II, rentrant en même temps dans le temple en triomphe, c'est-à-dire remis en possession des biens de l'Église, dont ses

et le *Moïse* pour le tombeau de Jules II, comme peintre le *Jugement dernier*.

1. Léonard de Vinci (1452-1519), peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, un des plus grands esprits de son temps, n'est pas estimé ici à sa valeur. Sans parler de sa *Cène* (dont une copie est au Louvre) et de ses admirables Vierges, un portrait comme celui *de la Joconde* n'est pas un *petit ouvrage*.

ennemis le voulaient dépouiller! Parmi tous les tableaux du Vatican, celui-ci est encore mon favori : Raphael a-t-il jamais rien fait d'égal à ce cavalier, et à ce cheval qui foule aux pieds Héliodore, à ces anges sans ailes, sous une forme humaine, qui fondent sur lui, et rasent la terre sans y toucher! Je mettrais ce tableau le premier de tous, si l'autre partie n'était bien froide en comparaison de celle-ci.

Tout est action et en tumulte dans l'*Incendie du Borgo*; un vent violent par lequel tous les objets paraissent agités augmente le désordre et l'épouvante. Chaque partie est d'une correction de dessin achevée; voyez cette femme qui porte de l'eau, ce vieillard qui se sauve tout nu par une fenêtre : en un mot, c'est un chef-d'œuvre de tout point.

Non seulement Raphael est admirable dans la composition détaillée de chacune de ces pièces, mais il l'est encore dans l'idée de l'ensemble, ayant peint, par exemple, dans une des chambres, les quatre principales sciences ; savoir, la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence et la Poésie. La *Dispute du Saint-Sacrement* et l'*École d'Athènes* représentent les deux premières; les deux autres sont le *Mont Parnasse*, et *Grégoire IX et Justinien donnant, l'un les Décrétales, l'autre son Code*. Au reste, ces quatre pièces-ci, qui ont été les premières peintes, sont encore surpassées par celles des autres chambres.

---

4. — UN MARCHÉ AVEC VOLTAIRE.

A Voltaire.

Septembre 1758.

Tel que l'Ange de l'Apocalypse qui avait un pied sur la terre et l'autre sur la mer, vous voulez donc, monsieur, avoir un pied en république et l'autre en monarchie[1]?. Le

1. Voltaire, établi depuis 1755 aux Délices, avait eu des tracasseries avec les magistrats de Genève, à cause principalement du théâtre qu'il avait établi chez lui, où il faisait jouer les fils des meilleures familles de la ville, au grand scandale des rigides calvinistes.

système est excellent quand on a le bonheur d'être assez isolé pour le pouvoir suivre.

Le sage dit selon les gens :
Vive le Roi! Vive la Ligue[1]!

Mais tout le monde n'a pas des ailes à montrer[2]. Et pour moi, je vous avoue qu'à l'exception de la Suisse (que je ne connais guère, mais dont je pense bien), je n'ai pas vu une république qui fût de mon goût. On y est désolé de piqûres d'épingles; au lieu que chez nous on en est quitte pour un coup d'épée au travers du corps, et tout est dit. Le manteau de la liberté sert à couvrir nombre de petites chaînes. *Ma, in tanto, non é cosi lungo che non si vedean per di sotto due palme di gambe di ladro*[3].

J'aime bien pis que les Rois : j'aime les Papes. J'ai vécu près d'un an à Rome; je n'ai pas trouvé de séjour plus doux, plus libre, de gouvernement plus modéré. C'est dommage que les gens y soient bêtes au milieu de tant de raisons d'avoir des connaissances et de l'esprit.

Cette préférence que je lui donne est pourtant subordonnée à celle que Tournay mérite (entre nous) sur tous les lieux de l'univers. Avez-vous vu par un jour transparent cette terrasse de la Choutagne, digne d'un kiosque impérial ?

A seat where Gods might dwell
Or wander with delight[4].

Convenez que cela est impayable. Cependant vous me renvoyez notre projet de convention si travesti, si chargé de prétintailles qu'il ne m'est plus possible de le reconnaître. Si je m'en souviens bien, votre proposition était d'acheter cette terre à vie, avec facilités d'y faire en jardins

1. La Fontaine, Fables II, V.

2. Comme la chauve-souris de la même fable.

3. « Mais cependant il n'est pas si long que l'on n'y voie en dessous deux palmes de jambes de voleur. »

4. « Un lieu où les dieux pourraient demeurer ou promener avec délices. »

ou en bâtimens ce qu'il vous conviendrait d'y faire. Vous m'offriez vingt-cinq mille francs; je vous en demandais trente. Le nouveau projet de convention porte vingt mille livres dont je rendrai environ la moitié, et la moitié aussi des dépenses que vous y aurez faites, selon l'état qui en sera dressé. Depuis l'horloge d'Achaz[1] et le festin d'Atrée, on n'avait pas tant rétrogradé...[2].

Il n'y a pas à beaucoup près autant d'argent à mettre ici que vous le croyez. Qui diantre vous est allé suggérer ce moulin de Don Quichotte? C'est une fausse spéculation que vous auriez bien vite reconnue, si vous aviez vu vous-même le ruisseau derrière la forêt. A Dieu ne plaise qu'il y ait tous les ans autant d'eau dans ce torrent qu'il peut y en avoir eu cette année! Il n'y a la plupart du temps qu'un filet. Un moulin coûterait beaucoup à bâtir, à entretenir; il irait rarement et ne rendrait guère. Il y en a jadis eu un en cet endroit, qu'on a été obligé d'abandonner par cette raison. Rayons donc cet article.

Pour le bâtiment[3], ce n'est pas un si grand *item*, en se contentant de l'accommoder, que d'en faire, non une belle maison, mais un logement commode et parfaitement situé. Il ne faut qu'abattre et mettre en cour toutes ces vieilleries indignes qui sont tant sur le jardin qu'en face du portail, transporter l'entrée vis-à-vis du portail actuel; et, où il est, construire un logement sur le bel aspect en alignement de ce gros pavillon carré, qui servira d'antichambre. Si nous finissons, je vous dirai mon plan en détail, qui prendra cent fois plus d'agrément en passant par votre esprit. Point de terme, si vous voulez; c'est une queue. Au hasard de la tontine. Qui gagnera, gagnera. Si je perds... mais je ne perdrai pas, car je gagnerai assez à mon gré en vous conservant. Si vous perdez, qu'est-ce que cela vous fera? Allons, allons, finissons si le cœur vous en dit. Vous faites bien d'être *indépendant*, mais il ne faut

1. Isaïe, XXXVIII, 8.
2. Suit la discussion du projet du bail.
3. Voltaire parlait de jeter à bas tout l'ancien château; et de le rebâtir à grands frais.

pas être *trembleur*[1]. Si vous saviez le dessous des cartes! Si je vous disais le secret de l'Église! Avec un homme tel que vous, je ne veux rien avoir de caché. Apprenez que l'Ange de la fatalité conduisant Zadig par le monde, mit dans ce vieux château un talisman qui fait qu'on n'y meurt point. Mon vieux oncle éternel (devant Dieu soit son âme avec celle de feu M. le comte de Gabalis[2]! Ce que j'en dis ne vient pas de mauvais cœur, mais il ne m'aimait guère et je le lui rendais bien); or donc cet oncle infini y a vécu quatre-vingt-onze ans, et son père, mon bisaïeul, quatre-vingt; sans parler du grand-père de ce dernier, qui y a vécu quatre-vingt-sept ans. Ce n'est pas là une chronologie de Newton[3]. Il faut que je sois fol de me défaire d'un bien qui donne une immortalité bien plus réelle que ne fait l'Académie.

Encore voulez-vous les choses avec des franchises immodérées. Parce que je vous ai laissé entrevoir une lueur de non-dixième[4], vous ne voulez ni d'intendant, ni de subdélégué, ni de Roi en son conseil[5]. Peste! il ne faut que vous montrer le passage : *quà data porta, ruunt*[6].

Cela est délicieux en vérité, croyez-vous que, si j'avais un secret pour me délivrer de ces messieurs-là, je n'eusse pas commencé par en faire usage pour moi-même? Cependant je puis vous en ajuster une bonne partie selon vos désirs, en prenant les mesures mentionnées au mémoire ci-après. Je ne me fais pas garant de votre capitation[7]. Si

1. Jeu de mots sur deux sectes anglaises : les *trembleurs* sont les *quakers*.

2. C'est le nom d'un ouvrage de l'abbé de Villars (1635-1673), sur les sciences secrètes.

3. « Allusion à la *Défense de la chronologie contre le système de M. Newton*, écrit posthume de Fréret, pnblié en cette même année 1758. » (Note de M. Foisset.)

4. La terre de Tournay, par une bizarrerie de l'ancienne législation, échappait à certains impôts, parce que la famille de Brosses avait été huguenote au XVIe siècle. Cette exemption devait cesser en cas de vente à un catholique.

5. Voltaire voulait échapper à tous les droits, à toutes les sujétions légales : il voulait devenir propriétaire de fait, sans en avoir les charges légales.

6. Virg. En. I, 83 « Ils s'élancent, par où la porte leur est ouverte. »

7. *Capitation :* taxe par tête,

elle venait à se payer par valeur de la tête, vous en payeriez la moitié du royaume.

Hé bien! voilà votre diable d'homme de retour à Dresde[1], avec sa troupe maudite. Quel juif errant! et quel dommage que tant d'activité et de talens ne soient employés que pour le malheur de l'humanité! Avec tout cela, s'il se réjouit beaucoup, je n'entends rien en plaisirs, mais aussi je ne suis que Parménion. L'exécution est plus glorieuse que le projet n'était bon. Encore finira-t-il, quel que soit le dénoûment, par avoir une santé et des esclaves ruinés. Cependant rien de fait en Saxe cette année, à moins que les Suédois qui s'avancent en Brandebourg, ne soient ceux du grand Gustave[2]. Point de paix prochaine, et toujours continuité de flagellation pour nous autres pauvres hères, qui, vrais pantins de ces terribles Briochés[3],

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum[4].

Chaque chose se compense. En payant les folies d'autrui, nous achetons le droit de niaiser le jour et de dormir la nuit. Nous laissons couler le torrent, avec le mérite suranné d'être un peu plus honnêtes gens.

Avec beaucoup d'esprit, de nerf et d'audace, c'est une étrange *cipollata*[5] que ce livre de notre Helvétius. Je crois quelquefois rencontrer Montagne ou Montesquieu; puis il se trouve subitement que je n'ai lu que l'apologie pour Hérodote[6]. Comment peut-on se permettre un tel style bigarré? S'il manque de méthode, ce n'est pas faute de

établie en 1356, remplacée aujourd'hui par la contribution personnelle et mobilière.

1. Frédéric II était sorti de la Saxe en août, pour aller en Silésie à la rencontre des Russes, qu'il battit à Zorndorff.

2. Vingt mille Suédois avaient débarqué en Poméranie au printemps. Ils ne firent rien de marquant

3. Brioché, mort en 1671, ouvrit vers 1650, aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain, les premiers théâtres des marionnettes.

4. « Nous nous remuons comme les pantins dont une main étrangère tire les ficelles. » (Horace.)

5. Macédoine. *L'Esprit*, d'Helvétius, venait de paraître.

6. Œuvre satirique et hardie d'Henri Estienne (1528-1598).

s'être donné de la peine pour en avoir et pour en montrer. Mais après avoir fait un plan tel quel, il a voulu y jeter toutes sortes de choses anomales, et se servir des faits les plus bizarres et les plus suspects pour en tirer des conclusions générales. Convenez pourtant que ce qu'il y a de plus singulier dans son livre, c'est le privilège du Roi. A bon compte, je suis bien aise que celui-ci ait passé. Bien d'autres, qui n'ont pas la tête si grosse, passeront après lui. Je ne suis plus en peine de certain traité sur l'ancienneté du culte des dieux Fétiches en Orient[1].

J'attends votre réponse, si le mémoire ci-joint vous agrée. Sinon, voulez-vous acheter ma terre purement et simplement? Je la ferai grande ou petite comme vous le voudrez, soit en joignant divers biens assez considérables, que j'ai aux environs, soit en les laissant isolés. C'est une pièce à tiroir[2]. Nous obtiendrons bien de l'abbé de Bernis la continuation du privilège[3]. Il est votre confrère en Apollon. Quoi qu'il arrive de tout ceci, ce que je désire le plus est que le libre Suisse V. veuille bien me conserver autant de bienveillance qu'a pour lui d'estime et d'admiration le despotisé B.

M. de Fautrière, retiré à Genève, me fait proposer un échange contre sa terre plus voisine des miennes de Bresse. Mais je n'ai pas une fort grande envie d'avoir affaire à lui.

---

5. — VERTE SEMONCE.

A Voltaire.

(Fin d'octobre 1771)

Souvenez-vous, monsieur, des avis prudens que je vous ai ci-devant donnés en conversation, lorsqu'en me racon-

1. Il veut parler de sa dissertation sur *le Culte des dieux Fétiches*, qui parut en 1760 à Genève, sans nom d'auteur.

2. On appelle *pièce à tiroirs*. une comédie faite de scènes détachées et indépendantes, qu'on relie par le fil d'une intrigue telle quelle, et sans intérêt propre.

3. Pour l'exemption du dixième

tant les traverses de votre vie vous ajoutâtes que vous étiez d'un caractère *naturellement insolent*. Je vous ai donné mon amitié; une marque que je ne l'ai pas retirée, c'est l'avertissement que je vous donne encore de ne jamais écrire dans vos momens d'aliénation d'esprit, pour n'avoir pas à rougir dans votre bon sens de ce que vous avez fait pendant le délire.

J'ai mis mes affaires avec vous dans la règle ordinaire et commune. Je n'en suis venu-là, malgré l'abus que vous faisiez du pouvoir que je vous ai laissé par le bail, qu'après que vous avez cherché à me jouer par un second marché illusoire et sans bonne foi de votre part[1]. Quoique j'aie en main de quoi vous mener fort bien à la Table de marbre[2], je ne l'ai pas fait jusqu'à présent, mon dessein ayant été seulement de vous contenir.

Quoiqu'après deux années de jouissance vous m'ayez persécuté pour acheter ma terre, quoique j'aie en mes mains l'offre de cent quarante-cinq mille livres, écrite de la vôtre, et à laquelle j'avais enfin consenti (offre sur laquelle vous m'avez par bonheur manqué de parole, car je ne m'en défaisais qu'à regret); il n'est pas vrai, et il ne peut l'être que le sieur Girod[3] vous ait dit que je ruinerais Mme Denis[4], si vous ne la payiez cinquante mille écus. Il a pu vous représenter pour lors que vous exposiez vos héritiers par les dégradations illicites que vous faisiez dans mon bois; ce qui est vrai. Mais il sait aujourd'hui, que pour ce prix, ni pour aucun autre, je ne vendrais ma terre, ne voulant rien avoir de plus à démêler avec un homme admirable, à la

1. Voltaire, pour éviter une visite judiciaire où les abus et dégâts commis par lui, sur la terre de Tournay, auraient été reconnus, avait fait semblant de vouloir acheter le domaine.

2. « La Table de marbre était un tribunal spécial institué pour statuer en dernier ressort sur tous délits et abus commis dans les bois, même ceux des particuliers. » (Note de M. Foisset.)

3. Capitaine et châtelain royal du pays de Gex.

4. Cf. p. 434, n. 2. Elle paya de bon gré, après la mort de Voltaire, 40 000 livres de dommages-intérêts aux héritiers du président.

vérité, par l'éminence de ses talens, mais turbulent, injuste, et artificieux en affaires sans les entendre.

Quant à Mme Denis, je l'honore et l'estime. C'est un tribut que tout le monde rend à sa justesse de cœur et d'esprit, dans un pays où, sans cette malheureuse effervescence à laquelle vous vous livrez, vous auriez pu vous-même trouver une retraite paisible et jouir tranquillement de votre célébrité. Comme elle est équitable et modérée, je suis très persuadé que ma famille n'aura aucun démêlé avec elle. Si, comme vous le dites, j'avais quelque crédit, il ne serait jamais employé qu'à la servir.

Il faut être prophète pour savoir si un marché à vie est bon ou mauvais. Ceci dépend de l'évènement[1]. Je désire, en vérité de très bon cœur que votre jouissance soit longue, et que vous puissiez continuer encore trente ans à illustrer votre siècle : car, malgré vos faiblesses, vous resterez toujours un très grand homme... dans vos écrits. Je voudrais seulement que vous missiez dans votre cœur le demi-quart de la morale et de la philosophie qu'ils contiennent[2].

. . . .

Venons au fait, car tout ce que vous dites n'y va point. La mémoire est nécessaire quand on veut citer des faits. Elle vous manque sans doute lorsque vous affectez de confondre notre marché avec la commission de vous procurer du bois de chauffage; à quoi je vous répliquai que vous en trouveriez facilement de ceux de ma forêt vers Charles Baudy[3]. Vous me priâtes de lui en parler, ce que je fis même en votre présence, autant que je m'en souviens, mais certainement d'une manière illimitée; ce qu'on ne fait pas quand il s'agit d'un présent. Je laisse à part la vilité[4] d'un présent de cette espèce qui ne se fait qu'aux pauvres de la Miséricorde ou à un couvent des Capucins. Je vous aurais à coup sûr donné comme présent quelques voies de

1. Voltaire survécut au président.
2. Suit la réfutation de quelques allégations de Voltaire.
3. Marchand de bois qui exploitait certaines coupes.
4. Ou mieux *vileté*.

bois de chauffage si vous me les aviez demandées comme telles. Mais j'aurais cru vous insulter par une offre de cette espèce. Mais enfin, puisque vous ne le dédaignez, je vous le donne, et j'en tiendrai compte à Baudy, en par vous[1] m'envoyant la reconnaissance suivante :

Je soussigné François-Marie Arouet de Voltaire, chevalier, seigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, reconnais que M. de Brosses, président du Parlement, m'a fait présent de... voies de bois de moule, pour mon chauffage, en valeur de 281 francs dont je le remercie. » A...ce...

A cela près, je n'ai aucune affaire avec vous. Je vous ai seulement prévenu que je me ferais infailliblement payer de Baudy, qui se ferait infailliblement payer de vous. Je l'ai fait assigner, il vous a fait assigner à son tour. Voilà l'ordre et voilà tout. De vous à moi il n'y a rien, et faute d'affaires point d'arbitrage. C'est le sentiment de M. le premier président[2], de M. de Ruffey[3], et de nos autres amis communs que vous citez et qui ne peuvent s'empêcher de lever les épaules en voyant un homme si riche et si illustre se tourmenter à tel excès pour ne pas payer à un paysan 280 livres pour du bois de chauffage qu'il a fourni[4]. Voulez-vous faire ici le second tome de l'histoire de M. de Gauffecourt[5] à qui vous ne vouliez pas payer une chaise de poste que vous aviez achetée de lui? En vérité je gémis pour l'humanité de voir un si grand génie avec un cœur si petit sans cesse tiraillé par des misères de jalousie ou de lésine. C'est vous-même qui empoisonnez une vie si bien faite

1. Style de palais.

2. Jean-Philippe Fyot de la Marche, fils d'un condisciple de Voltaire, mort en 1772.

3. Richard de Ruffey (1706-1794), président à la Chambre des Comptes de Dijon, membre de l'Académie de la même ville.

4. Il y mettait plus d'entêtement que d'avarice.

5. Capperonnier de Gaufferont (1691-1766), horloger, puis fournisseur des sels du Valais. Il était grand amateur de livres, et résidait près de Genève. Il fut lié aussi avec Jean-Jacques Rousseau.

d'ailleurs pour être heureux. Lisez souvent la lettre de M. Haller[1], elle est très sage.

. . . .

Vous voyez, monsieur, que je suis encore assez de vos amis pour faire en marge[2] de votre lettre une réponse longue et détaillée, à une lettre qui n'en méritait point. Tenez-vous pour dit de ne m'écrire plus ni sur cette matière, ni surtout de ce ton.

Je vous fais, Monsieur, le souhait de Perse :

Mens sana in corpore sano[3].

ALEXIS PIRON[4]

1689-1773

Piron fut intarissable en saillies. C'est là le fondement de sa gloire. Sa verve ne languit jamais; rien n'abattit sa gaieté, et sa malice ne fut jamais bien méchante. Il eut souvent de l'esprit, et parfois dans une épigramme, dans une chanson, un peu plus que de l'esprit, une sorte de fantaisie qui touche à la poésie, pour retomber, il est vrai, bien vite dans le calembour. Du reste il n'a laissé aucune œuvre qui dépasse le médiocre. Celles de ses lettres qui ont été imprimées, sont en somme d'un mince intérêt. L'esprit s'y noie souvent dans le fatras : ce brillant causeur est un bavard, ses mots plaisants sont en partie éteints ou ternis, et il n'y a pas une idée sérieuse où l'on puisse se raccrocher. Tout est superficiel, et l'on se lasse vite de toutes ces saillies qui ne fournissent rien à l'intelligence et à la raison.

1. Albert de Haller (1708-1777), savant et poète suisse. Il cultiva surtout la botanique, l'anatomie, et la physiologie. En poésie, son chef-d'œuvre est le poème sur les *Alpes* (1729). — Voltaire lui ayant dénoncé le libraire Grasset, Haller lui répondit le 17 février 1759, une lettre fort dure, où il lui faisait la leçon sur son caractère, cause de tous ses malheurs.

2. En marge de la lettre de Voltaire du 20 octobre 1761.

3. « Un esprit sain dans un corps sain. » Le mot est de Juvenal (Sat. X).

4. Honoré Bonhomme, *Œuvres inédites de Piron*, Paris, 185[illegible], in-12.

Le bon Piron ne doutait pas cependant de sa haute valeur : il regardait Voltaire de fort haut. Il est comique de fatuité naïve quand il raconte ses rencontres avec Voltaire, qui sont toujours des triomphes. Il se croyait plus sûr de l'immortalité que ce fameux rival. « Voltaire travaille en marqueterie, disait-il, et moi je jette en bronze. » Or, pour croire que Voltaire est un grand poète et un penseur profond, il suffirait de le comparer à Piron.

I. — JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

A Mademoiselle de Bar [1].

Bruxelles, 13e juillet, dimanche (1738).

J'ai vu le dernier tome du pauvre Rousseau [2]. Il n'y a plus grand monde au logis, et il n'a presque plus vaillant du renard que la peau dans laquelle il mourra. Il m'a entretenu longtemps de ses dernières *épitres* [3], d'il y a deux ans, et je lui ai prêté l'attention la plus flatteuse, sans que cela m'ait mérité des représailles quand il a été question de la *Métromanie*; on ne peut louer plus sobrement qu'il a fait [4]; mais d'un tel payeur on en prend ce qu'on peut. Il me vante extrêmement ces gens-ci, et préconise à tout venant le zèle et le bon esprit des habitans de cette ville, qui, dit-il, depuis l'archiduchesse [5] jusqu'au plus petit, se sont intéressés chaudement à son état. Il ajoute que de braves gens ont été jusqu'à faire des vœux pour lui à une Notre Dame tenue pour très miraculeuse. Il est si peu vivant qu'il n'a pu me donner grande foi à cette bonne Vierge; mais comme il se croit mieux peut-être qu'il n'est, et qu'une

1. Marie-Thérèse Quenaudon, née à Bevigny, près de Bar-le-Duc, ce qui la fit nommer Mlle de Bar par la marquise de Mimeure, dont elle était lectrice et demoiselle de compagnie ; elle était veuve d'un bourgeois de Paris, quand elle épousa Piron en 1741, et mourut en 1751.

2. J.-B. Rousseau (1671-1741).

3. Parmi lesquelles était l'*Épître à Thalie*, où il se prononçait contre la comédie larmoyante.

4. Piron a un amour-propre de poète, ce qui fait que l'amour-propre de Rousseau ou de Voltaire le blesse tant.

5. Qui fut l'impératrice Marie-Thérèse (1717-1780).

de ses maladies est de vouloir passer pour dévot, j'ai adhéré ingénument à ce qu'il m'a paru vouloir, et je me suis écrié : Bénie soit la Sainte Vierge d'avoir si bien opéré.

Il va et vient pourtant, s'ajuste encore soigneusement, et malgré la pesanteur et la caducité visible où l'a jeté son apoplexie, il porte une perruque à cadenettes[1] très coquette, et qui jure parfaitement avec un visage détruit et une tête qui grouille. Il me dit que pour fermer sa carrière, il composait une *ode adressée à la Postérité*. Gare que cet écrit *in extremis* n'aille pas à son adresse[2]!... Il y a je crois bien de la différence de nous aux cygnes, et le chant d'un moribond ne va pas loin.

---

2. — UNE RENCONTRE DE VOLTAIRE ET DE PIRON.

À LA MÊME.

Vendredi, 29 juillet 1740[3]

Chantez tous ma gloire et commencez ainsi le psaume .

Je chante le vainqueur du vainqueur de la terre[4].
Binbin qui mit à bas l'invincible Voltaire.

Rapportez-vous en bien à moi. Si le sort des armes m'eût été contraire, je vous avouerais ma turpitude comme je me *jacte*[5]. Mais une défaite n'était pas possible. Voltaire est le plus grand pygmée du monde. Je lui ai scié ses échasses rasibus du pied. Cela s'est passé devant les *quatre nations* :

1. Les *cadenettes* étaient deux tresses de cheveux qui partaient du milieu du crâne et se retroussaient des deux côtés de la tête.

2. Le mot a été attribué à Voltaire. Il est, comme on le voit, de Piron.

3. Piron avait fait un second voyage à Bruxelles

4. Premier vers de l'*Alaric* de Scudéry; mais le texte porte *des vainqueurs*. — Binbin était le sobriquet de Piron dans la société du comte de Livry.

5. Latinisme : *me jacto*. — Voltaire était venu à Bruxelles avec Mme du Châtelet, qui y avait un procès à soutenir.

vous voyez que ce n'est pas loin de chez vous (M. le comte, point de pommes[1] !).

Il y avait le comte de Bentem, la seconde personne des États de Hollande; M. Trevor, ministre d'Angleterre; le marquis Arioste, italien, de la famille du divin Arioste ; Voltaire, etc., etc. Vous voyez que les spectateurs valaient la peine du spectacle : aussi le jeu a-t-il bien valu la chandelle. Tout s'est passé le plus gaiement du monde, excepté dans le cœur altier de cet illustre ennemi. Le bon, c'est qu'il a cherché noise. Je lui faisais d'abord assez béniguement patte de velours, bien sûr que sa fatte[2] majesté en abuserait; ainsi a-t-il fait. Il a jugé à propos, avec une charité peu chrétienne, de me plaindre d'avoir perdu le plus beau de mon imagination à l'Opéra-Comique. J'ai répondu avec un air de contrition aussi sincère que sa charité, que ce que je me reprochais le plus, dans ces écarts de ma muse naissante, c'était de m'être moqué de lui sur ce théâtre-là ; et tout de suite j'ai raconté la scène d'Arlequin sur Pégase qui le culbute aux deux premiers vers d'Artémire[3].... Voltaire en est devenu butor[4]; je n'ai plus lâché ma proie en lui demandant toujours pardon de la *liberté grande*. Ensuite je me suis mis sur mes louanges, et en homme qui songeait bien à ce qu'il disait, j'ai dit que du moins tout le peu que j'avais donné au Théâtre Français avait réussi[5]. Il a bien vite excepté *Callisthène* : c'est où je l'attendais, ayant à lui répondre comme je l'ai fait sur le champ que c'était celle qui avait eu le succès le plus flatteur pour moi, puisque

1. Le calembour en méritait. Mlle de Bar demeurait près du collège des Quatre-Nations, fondé par Mazarin (aujourd'hui l'Institut), et Piron énumère les quatre nations devant lesquelles il a combattu : Hollande, Angleterre, Italie, France. Le comte, auquel il demande grâce, est le comte de Livry.

2. *Fatte :* féminin absolument inusité.

3. Dans *Arlequin Deucalion*, monologue donné à l'Opéra-Comique en 1722, Arlequin montant Pégase, déclamait les deux premiers vers d'*Artémire*, tragédie sifflée de Voltaire, et, au second vers, était jeté à bas par sa monture. Voltaire n'aimait pas les parodies, et n'entendait pas raillerie sur ses œuvres.

4. Peu vraisemblable.

5. Les *Fils ingrats* (1728) ; *Callisthène* (1730) ; *Gustave Wasa* (1733) ; la *Métromanie* (1738).

c'était la seule dont il eût dit du bien; et cela est vrai comme je vous l'ai dit dans le temps. J'avais si fort les rieurs de mon côté, qu'il a pris le parti de s'en mettre lui-même (du bout des dents comme bien jugez), me disant d'un air de protection qu'il aimait mieux m'entendre que me lire. Dites la vérité, monsieur, lui ai-je répondu, avouez que vous n'aimez ni l'un ni l'autre. On n'a pas eu de peine à tourner cette réponse de ses deux côtés, et ç'a été le coup de grâce. De là en avant je n'ai été que de mieux en mieux. Le poème du *Cheval de bronze* a donné lieu à la scène la plus comique entre Binbin et ce héros. Il était au désespoir de la profanation et de je ne sais quel ridicule agréable que cela jetait sur sa *Henriade*.

En un mot, lisez la fable du *Lion et du moucheron*, et vous lirez notre histoire; et le tout sans la moindre aigreur, sans que rien de ma part ait eu le moindre air d'hostilité. Binbin toujours jusqu'au bout des ongles; mais Binbin couronné d'acclamations, au point qu'il n'est plus ici question que de ma victoire sans que je m'en mêle aucunement. Rousseau, fâché comme tout, l'a mandé à nombre de gens à Paris. « Voltaire, dit-il dans ses lettres, est venu perdre ici la seule réputation à laquelle il avait sacrifié toutes les autres : sa réputation de bel-esprit. » La vanité m'a donné des yeux pour en tant écrire; mais réflexion faite, j'ai vaincu avec si peu de péril, que j'en dois triompher sans gloire.

---

3. — LA COUR A FONTAINEBLEAU.

A l'abbé Le Gendre [1],

Les jours se suivent et se ressemblent : tous les jours, la chasse; plus de chenils que de maisons; des aboiemens de chiens et des cors; de la pluie, du vent et de la boue : voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire : le

1. Cette lettre doit être de 1746.

lundi, concert; le mardi, tragédie; le mercredi, concert; le jeudi, Comédie Française; le vendredi, salut; le samedi, Comédie Italienne; le dimanche, grand'messe.

Je m'ennuierais beaucoup à la cour sans une encoignure de fenêtre dans la galerie, où je me poste quelques heures la lorgnette à la main, et Dieu sait le plaisir que j'ai à voir les allans et les venans! Ah! les masques! si vous voyiez comme les gens de votre robe ont l'air édifiant! comme les gens de cour l'ont important! comme les autres l'ont altéré de crainte et d'espoir! et surtout, comme tous ces airs-là, pour la plupart, sont faux à des yeux clairvoyans! C'est une merveille! On n'y voit rien de vrai que la physionomie des Suisses : ce sont les seuls philosophes de la cour. Avec leur hallebarde sur l'épaule, leurs grosses moustaches et leur air tranquille, on dirait qu'ils regardent tous ces affamés de fortune comme des gens qui courent après ce que, eux, pauvres Suisses qu'ils sont, ont attrapé depuis longtemps. J'avais, à cet égard-là, l'air assez suisse, et je regardais encore hier, fort à mon aise, Voltaire roulant comme un petit pois vert, à travers les flots qui m'amusaient, quand il m'aperçut ; « Ah! bonjour, mon cher Piron, que venez-vous faire à la cour? J'y suis depuis trois semaines; on y joua l'autre jour *Mariamne*[1]; on y jouera *Zaïre*. A quand *Gustave?* Comment vous portez-vous? Ah! monsieur le duc, un mot; je vous cherchais. » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi resté planté là pour reverdir.

JEAN LE ROND, DIT DALEMBERT[2]

1717-1783

Enfant trouvé sur les marches de l'église Saint-Jean-le-Rond, élevé par une vitrière de la rue Michel-le-Comte, Dalembert se fit

1. *Mariamne*, jouée à Paris en 1724; *Zaïre*, en 1732.

2. *Œuvres littéraires*, 1821, in-8, t. V.— Cf. *Lettres de Mme Du Deffand*, éd. de Lescure, t. I; et *Correspondance de Frédéric II*, t. IX et X.

recevoir à vingt-trois ans membre de l'Académie des Sciences. Mais ses travaux sur la mécanique, la physique et les mathématiques, contribuèrent moins à le faire connaître que ses opinions philosophiques et ses ouvrages littéraires, et la part qu'il prit à l'Encyclopédie. Il en écrivit le *Discours préliminaire* qui le fit entrer à l'Académie française, dont il devint plus tard secrétaire perpétuel (1772).

Dalembert a du bon sens, de la finesse, et de la précision : il manque d'une certaine délicatesse de goût, et n'entend pas grand chose à la poésie. Il est froid et sec. Son style oscille de la fausse noblesse à la prolixité négligée : il est naturellement inélégant. Mais le défaut essentiel de Dalembert, la source de tous ses préjugés, de toutes ses erreurs, de ses jugements injustes ou étranges, ce sont ses opinions philosophiques. C'est le « mangeur de prêtres » le plus fanatique, le plus intolérant, le plus étroitement bigot dans l'athéisme qu'on puisse imaginer. Dès qu'il s'agit de Dieu et de l'Eglise, ou d'une église, Dalembert enrage et déraisonne : il n'est plus que fiel et que haine, il n'est point de sottise qu'il ne puisse écrire ou dire. Il gouverna longtemps l'Académie française : ces passionnés à froid, dont la fureur parle le langage de la raison, excellent à se rendre maîtres des assemblées, où les esprits mous sont en majorité, et s'en font les impérieux tyrans. Dalembert, c'est, en temps de Révolution, Saint-Just.

Ce sectaire, au demeurant, fut un homme doux : il craignait le scandale. Il ne voulait ni donner ni recevoir de horions. Il chauffa l'ardeur de ses amis, et n'attira pas sur lui les persécutions. Il se retira de l'Encyclopédie, dès que l'autorité se déclara pour la Sorbonne et le Parlement, et garda dès lors la plus exquise mesure à l'égard des choses qu'il haïssait, réservant les violences et les injures pour la conversation intime et les lettres secrètes. Il aimait l'étude : il lui fallait pour s'y livrer du repos et de la sécurité : aussi mit-il une sourdine à ses haines, et il laissa les têtes chaudes du parti crier tout haut ce qu'il pensait tout bas ou insinuait discrètement. Son tempérament fanatique et ses goûts studieux, en se combinant, donnent à sa conduite un aspect fâcheux et louche.

Dalembert vaut mieux en réalité que l'impression qui résulte de ses actes. Son caractère impose le respect plus que celui de Voltaire ou de Diderot. Il a une tenue, une dignité, une fierté, rares en ce siècle parmi les gens de lettres. Tandis que les philosophes cajolaient les rois, les ministres et les commis, tandis

qu'ils se grisaient de succès mondains, Dalembert fut à peu près le seul qui se tint à l'écart, sans ambition et sans vanité. Il ne fréquenta pas les salons : on ne le vit que chez Mme du Deffand, puis chez Mlle de Lespinasse, et après la mort de celle-ci, il se retira dans son entresol du Louvre, ouvert aux amis de la philosophie. Il ne rechercha ni les titres ni les pensions : il déclina l'honneur et le profit de la protection des grands, et vécut indépendant et pauvre. Il avait près de cinquante ans et il était de cinq ou six Académies, quand il se décida, pour sa santé, à ne plus habiter son galetas chez la vitrière. Quand Catherine lui offrit de diriger l'éducation du grand-duc Paul, quand Frédéric l'appela pour être président de son Académie, Dalembert ne se laissa pas tenter. Il préféra ses dix-sept cents livres de rente, et la société de ses amis, et la France. Cependant il ne se déroba point tout à fait aux avances de l'impératrice et du roi, et fut en commerce de lettres avec eux. C'est qu'il n'était point fâché d'entretenir le zèle philosophique chez de pareils disciples, et puis il y a rois et rois, selon son expression, comme il y a fagots et fagots : ceux-là avaient assez d'esprit pour qu'il fît grâce à leur rang. Frédéric surtout l'avait séduit, et il y eut entre eux une véritable amitié : de Frédéric seul il accepta de l'argent au besoin, et le bienfait fut aussi simplement donné que fièrement reçu.

I. — REFUS D'ALLER EN PRUSSE.

A Monsieur le marquis d'Argens[1]

Paris, 16 septembre 1752.

On ne peut être plus sensible, monsieur, que je ne le suis aux bontés dont le roi m'honore[2] : je n'en avais pas besoin pour lui être tendrement et inviolablement attaché.

1. Sur d'Argens, cf. p. 507.
2. Les *Réflexions* de Dalembert *sur la cause générale des vents*, couronnées en 1746 par l'Académie de Berlin, attirèrent l'attention de Frédéric sur le géomètre philosophe. Il lui fit offrir par d'Argens douze mille livres de pension, un logement au château de Potsdam et la présidence de l'Académie après la mort de Maupertuis, déj fort malade. Dalembert, plus sage que Voltaire, ne se laissa pas éblouir.

Le respect et l'admiration que ses actions m'ont inspirés ne suffisent pas à mon cœur ; c'est un sentiment que je partage avec toute l'Europe : un monarque tel que lui est digne d'en inspirer de plus doux, et j'ose dire que je le dispute sur ce point à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Jugez donc, monsieur, du désir que j'aurais de jouir de ses bienfaits, si les circonstances où je me trouve pouvaient me le permettre; mais elles ne me laissent que le regret de ne pas pouvoir en profiter, et ce regret ne fait qu'augmenter ma reconnaissance.

Permettez-moi, monsieur, d'entrer là-dessus dans quelques détails avec vous et de vous ouvrir mon cœur, comme à un ami digne de ma confiance et de mon estime. J'ose prendre ce titre avec vous; tout semble m'y inviter; la lettre pleine de bonté que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la générosité de vos procédés envers M. l'abbé de Prades [1], auquel je m'intéresse très vivement et qui se loue, dans toutes ses lettres, de vous plus que de personne; enfin, la réputation dont vous jouissez à si juste titre par vos lumières, par vos connaissances, par la noblesse de vos sentimens et par une probité d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

La situation où je suis serait peut-être, monsieur, un motif suffisant pour bien d'autres de renoncer à leur pays; ma fortune est au-dessous du médiocre; dix-sept cents livres de rente font tout mon revenu : entièrement indépendant et maître de mes volontés, je n'ai point de famille qui s'y oppose; oublié du gouvernement comme tant de gens le sont de la Providence, persécuté même autant qu'on peut l'être quand on évite de donner trop d'avantages sur soi à la méchanceté des hommes, je n'ai aucune part aux récompenses qui pleuvent ici sur les gens de lettres, avec plus de profusion que de lumière. Une pension très modique, qui

1. L'abbé de Prades (1720-1762), poursuivi par le Parlement pour une thèse trop hardie, se réfugia en Hollande, et de là en Prusse, où le roi le prit pour son lecteur Soupçonné d'espionnage pendant la guerre de Sept ans, il fut disgracié et relégué à Glogau.

vraisemblablement me viendra fort tard, et qui à peine. un jour, me suffira, si j'ai le malheur de parvenir à la vieillesse, est la seule chose que je puisse raisonnablement espérer : encore cette ressource n'est-elle pas trop certaine, si la cour de France, comme on me l'assure, est aussi mal disposée pour moi que celle de Prusse l'est favorablement. Malgré tout cela, monsieur, la tranquillité dont je jouis est si parfaite et si douce, que je ne puis me résoudre à lui faire courir le moindre risque.

Supérieur à la mauvaise fortune, les épreuves de toute espèce que j'ai essuyées dans ce genre, m'ont endurci à l'indigence et au malheur et ne m'ont laissé de sensibilité que pour ceux qui me ressemblent; à force de privations, je me suis accoutumé sans effort à me contenter du plus étroit nécessaire, et je serais même en état de partager mon peu de fortune avec d'honnêtes gens plus pauvres que moi. J'ai commencé, comme les autres hommes, par désirer les places et les richesses; j'ai fini par y renoncer absolument, et, de jour en jour, je m'en trouve mieux. La vie retirée et assez obscure que je mène est parfaitement conforme à mon caractère, à mon amour extrême pour l'indépendance et peut-être même à un peu d'éloignement que les évènemens de ma vie m'ont inspiré pour les hommes. La retraite ou le régime que me prescrivent mon état et mon goût m'ont procuré la santé la plus parfaite et la plus égale, c'est-à-dire le premier bien d'un philosophe; enfin, j'ai le bonheur de jouir d'un petit nombre d'amis, dont le commerce et la confiance font la consolation et le charme de ma vie. Jugez maintenant vous-même, monsieur, s'il m'est possible de renoncer à ces avantages et de changer un bonheur sûr pour une situation toujours incertaine, quelque brillante qu'elle puisse être. Je ne doute nullement des bontés du roi et de tout ce qu'il peut faire pour me rendre agréable mon nouvel état; mais, malheureusement pour moi, toutes les circonstances essentielles à mon bonheur ne sont pas en son pouvoir. L'exemple de M. de Maupertuis m'effraye avec juste raison; j'aurais d'autant plus lieu

de craindre la rigueur du climat de Berlin et de Potsdam, que la nature m'a donné un corps très faible et qui a besoin de tous les ménagemens possibles. Si ma santé venait à s'altérer, ce qui ne serait que trop à craindre, que deviendrais-je alors ? Incapable de me rendre utile au roi, je me verrais forcé à aller finir mes jours loin de lui et à reprendre dans ma patrie, ou ailleurs, mon ancien état, qui aurait perdu ses premiers charmes. Peut-être même n'aurais-je plus la consolation de retrouver en France les amis que j'y aurais laissés et à qui je percerais le cœur par mon départ. Je vous avoue, monsieur, que cette dernière raison seule peut tout sur moi. Le roi est trop philosophe et trop grand pour ne pas en sentir le prix ; il connaît l'amitié, il la ressent, et il la mérite : qu'il soit lui-même mon juge.

A ces motifs, monsieur, dont le pouvoir est le plus grand sans doute, je pourrais en ajouter d'autres. Je ne dois rien, il est vrai, au gouvernement de France, dont je crains tout sans en rien espérer; mais je dois quelque chose à ma nation [1], qui m'a toujours bien traité, qui me récompense autant qu'il est en elle par son estime, et que je ne pourrais abandonner sans une espèce d'ingratitude. Je suis, d'ailleurs, comme vous le savez, chargé, conjointement avec M. Diderot [2], d'un grand ouvrage pour lequel nous avons pris avec le public les engagemens les plus solennels, et pour lequel ma présence est indispensable. Il est absolument nécessaire que cet ouvrage se fasse et s'imprime sous nos yeux, que nous nous voyions souvent, et que nous travaillions de concert. Vous connaissez trop, monsieur, les détails d'une si grande entreprise pour que j'insiste davantage là-dessus. Enfin (et je vous prie, d'être persuadé que je ne cherche point à me parer ici d'une fausse modestie), je doute que je fusse aussi propre à cette place que Sa Majesté veut bien le croire. Livré dès mon enfance à des études continuelles, je n'ai que dans la théorie la connaissance des

1. Voilà des sentiments que Voltaire a toujours ignorés.

2. L'*Encyclopédie*, dont le privilège fut obtenu en 1746.

hommes qui est si nécessaire dans la politique, quand on a affaire à eux. La tranquillité et, si je l'ose dire, l'oisiveté du cabinet, m'ont rendu absolument incapable des détails auxquels le chef d'un corps doit se livrer. D'ailleurs, dans les différens objets dont l'Académie s'occupe, il en est qui me sont entièrement inconnus, comme la chimie, l'histoire naturelle et plusieurs autres, sur lesquels, par conséquent, je ne pourrais être aussi utile que je le désirerais. Enfin, une place aussi brillante que celle dont le roi veut m'honorer oblige à une sorte de représentation tout à fait éloignée du train de vie que j'ai pris jusqu'ici; elle engage à un grand nombre de devoirs, et les devoirs sont les entraves d'un homme libre. Je ne parle point de ceux qu'on rend au roi : le mot de devoir n'est point fait pour lui; les plaisirs qu'on goûte dans sa société sont faits pour consoler des devoirs et du temps qu'on met à les remplir. Enfin, monsieur, je ne suis absolument propre, par mon caractère, qu'à l'étude, à la retraite et à la société la plus bornée et la plus libre. Je ne vous parle point des chagrins, grands ou petits, nécessairement attachés aux places où l'on a des hommes, et surtout des gens de lettres, dans sa dépendance. Sans doute, le plaisir de faire des heureux et de récompenser le mérite serait très sensible pour moi; mais il est fort incertain que je fisse des heureux, et il est infaillible que je ferais des mécontens et des ingrats. Ainsi, sans perdre les ennemis que je puis avoir en France, où je ne suis cependant sur le chemin de personne, j'irais à trois cents lieues en chercher de nouveaux : j'en trouverais, dès mon arrivée, dans ceux qui auraient pu aspirer à cette place, dans leurs partisans et dans leurs créatures, et toutes mes précautions n'empêcheraient pas que bien des gens ne se plaignissent et ne cherchassent à me rendre la vie désagréable. Selon ma manière de penser, ce serait pour moi un poison lent, que la fortune et la considération attachées à ma place ne pourraient déraciner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que rien ne pourrait me résoudre à accepter, du vivant de M. de Mauper-

tuis, sa survivance, et à venir, pour ainsi dire, à Berlin, recueillir sa succession. Il était mon ami. Je ne puis croire, comme on me l'a mandé, qu'il ait cherché malgré ma recommandation, à nuire à M. l'abbé de Prades; mais quand j'aurais ce reproche à lui faire, l'état déplorable où il est suffirait pour m'engager à une plus grande délicatesse dans les procédés. Cependant cet état, quelque fâcheux qu'il soit, peut durer longtemps et peut demander qu'on lui donne dès à présent un coadjuteur. En ce cas, ce serait un second motif pour moi de ne pas me déplacer.

Voilà, monsieur, les raisons qui me retiennent dans ma patrie : je serais au désespoir que Sa Majesté les désapprouvât. Je me flatte, au contraire, que ma philosophie et ma franchise, bien loin de me nuire auprès du roi, m'affermiront dans son estime. Plein de confiance en sa bonté, sa sagesse et sa vertu, bien plus chères à mes yeux que sa couronne, je me jette à ses pieds, et je le supplie d'être persuadé qu'un des plus grands regrets que j'aurai de ma vie sera de ne pouvoir profiter des bienfaits d'un prince aussi digne de l'être, aussi fait pour commander aux hommes et pour les éclairer. Je m'attendris en vous écrivant. Je vous prie d'assurer le roi que je conserverai toute ma vie pour sa personne l'attachement le plus tendre, le plus fidèle et le plus respectueux, et que je serai toujours son sujet, au moins dans le cœur, puisque c'est la seule façon dont je puisse l'être. Si la persécution et le malheur m'obligent un jour à quitter ma patrie et mes amis, ce sera dans ses États que j'irai chercher un asile : je ne lui demanderai que la satisfaction d'aller mourir auprès de lui, libre et pauvre.

Au reste je ne dois point vous dissimuler, monsieur, que, longtemps avant le dessein que le roi vous a confié, le bruit s'est répandu, sans fondement comme tant d'autres, que Sa Majesté songeait à moi pour la place de président. J'ai répondu à ceux qui m'en ont parlé que je n'avais entendu parler de rien, et qu'on me faisait beaucoup plus d'honneur que je ne méritais. Je continuerai, si on m'en

parle, à répondre de même, parce que dans ces circonstances, les réponses les plus simples sont les meilleures. Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer Sa Majesté que son secret sera inviolable. Je le respecte autant que sa personne, et mes amis ignoreront toujours le sacrifice que je leur fais. J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

---

2. — A PROPOS DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE DE L'ENCYCLOPÉDIE.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND[1].

Paris, 22 décembre 1752.

Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle me fait croire que vous vous portez mieux. Il fallait en vérité être bien malade, pour ne pas s'ennuyer à la vie que vous meniez depuis neuf mois[2], et je commence à croire que vous ne l'êtes plus, puisque cette vie commence à vous déplaire. Vous parlez de votre état passé avec un effroi qui me divertit; je me flatte qu'au moins cet effroi servira à ne vous y pas replonger. Au reste vous faites très-bien de ne vous en pas vanter, quoiqu'au fond vous n'ayez rien fait que de très-raisonnable. Vous vous déplaisiez à Paris; vous avez cru que vous vous trouveriez mieux à Chamron, vous y avez été : cela est naturel; vous vous êtes ennuyée à Chamron, vous avez essayé de Mâcon, vous ne vous en trouvez guère mieux; vous brûlez de revoir Paris : cela est naturel (voilà la confession de Mlle de Clermont). En vérité il vous est très-aisé, même en dînant, de mener à Paris une vie agréable : je vous y verrai le plus souvent qu'il me sera possible, mais je n'irai guère dîner avec vous que

1. Dalembert fut très lié avec Mme du Deffand, jusqu'au moment où Mlle de Lespinasse se sépara d'elle (1764). Ce fut lui surtout qu'elle regretta dans cette rupture, et quand Mlle de Lespinasse mourut, elle ne dit que ces mots : « Si cela était arrivé douze ans plus tôt, je n'aurais pas perdu Dalembert. »

2. Elle séjournait au château de Chamrond, où probablement elle était née.

quand vous ne craindrez pas que je vous ennuie tête à tête; car je suis devenu cent fois plus amoureux de la retraite et de la solitude que je ne l'étais quand vous avez quitté Paris. Je dîne et soupe chez moi tous les jours, ou presque tous les jours, et je me trouve très bien de cette manière de vivre. Je vous verrai donc quand vous n'aurez personne, et aux heures où je pourrai espérer de vous trouver seule; dans d'autres temps, j'y rencontrerais votre président[1], qui m'embarrasserait, parce qu'il croirait avoir des reproches à me faire, que je ne crois point en mériter, et que je ne veux pas être dans le cas de le désobliger, en me justifiant auprès de lui. Ce que vous me demandez pour lui est impossible, et je puis vous assurer qu'il est bien impossible, puisque je ne fais pas cela pour vous. En premier lieu, le *Discours préliminaire*[2] est imprimé, il y a plus de six semaines : ainsi je ne pourrais pas l'y fourrer aujourd'hui, même quand je le voudrais. En second lieu, pensez-vous de bonne foi, madame, que dans un ouvrage destiné à célébrer les grands génies de la nation et les ouvrages qui ont véritablement contribué aux progrès des lettres et des sciences, je doive parler de l'*Abrégé chronologique*? c'est un ouvrage utile, j'en conviens, et assez commode; mais voilà tout en vérité : c'est là ce que les gens de lettres en pensent, c'est là ce qu'on en dira quand le président ne sera plus : et quand je ne serai plus, je suis jaloux qu'on ne me reproche pas d'avoir donné d'éloges excessifs à personne. Si vous prenez la peine de relire mon *Discours préliminaire*, vous y verrez que je n'y ai loué Fontenelle que sur la méthode, la

1. Le Président Hénault (1685-1770), auteur d'un *Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui parut en 1744. Il fit aussi un essai curieux de drame historique en prose : *François II, roi de France* (1747). Esprit médiocre et poli, il fut le plus intime ami de Mme du Deffand.

2. De l'*Encyclopédie*. — La franchise de Dalembert était d'autant plus courageuse, que le Président Hénault était de l'Académie où l'on songeait à le faire entrer. Mais Dalembert ne s'en souciait guère. Il écrivait à Mme du Deffand : « On n'est point de l'Académie, mais on est quaker, et on passe le chapeau sur la tête devant l'Académie et devant ceux qui en sont. »

clarté et la précision avec laquelle il a su traiter des matières difficiles : et c'est là en effet son vrai talent; Buffon, que sur la noblesse et l'élévation avec laquelle il a écrit les vérités philosophiques : et cela est vrai; Maupertuis[1], que sur l'avantage qu'il a d'avoir été le premier sectateur de Newton en France : et cela est vrai; Voltaire, que sur son talent éminent pour écrire : et cela est vrai; le président de Montesquieu, que sur le cas qu'on fait dans toute l'Europe, et avec justice, de l'*Esprit des Lois* : et cela est vrai; Rameau[2], que sur ses symphonies et ses livres : cela est vrai. En un mot, madame, je puis vous assurer qu'en écrivant cet ouvrage j'avais à chaque ligne la postérité devant les yeux, et j'ai tâché de ne porter que des jugemens qui fussent ratifiés par elle.

Celui qui fera l'article *Chronologie* dans l'*Encyclopédie*, est bien le maître de dire ce qu'il voudra du président; mais cela ne me regarde pas, et je n'entreprendrai pas même d'en parler, parce que je n'en pourrais dire autre chose, sinon que son livre est utile, commode, et s'est bien vendu. Je doute que cet éloge le contentât. J'ai d'ailleurs été choqué à l'excès du ressentiment qu'il a eu contre moi à cette occasion. Je lui ai envoyé mon livre sur les *Fluides*[3], il n'a pas seulement daigné m'en remercier. C'est à vous, beaucoup plus qu'à lui, que je dois mes entrées à l'Opéra, auxquelles, d'ailleurs, je ne tiens guère, parce qu'on me les a accordées de mauvaise grâce, et qu'on me les a bien fait payer depuis, par la manière dont on s'est conduit dans l'affaire de l'*Encyclopédie*[4], et par les discours qu'on a tenus à mon sujet, mais qui ne m'inquiètent guère.

1. Cf. p. 127, n. 1; mais mérite-t-il d'être mis en pareille compagnie?

2. Rameau (1683-1764), auteur de *Castor et Pollux*, de *Dardanus* et de *Pygmalion*, avait écrit aussi d'importants ouvrages de théorie, notamment un *Traité de l'harmonie* (1722).

3. *Traité de l'équilibre et du mouvement des fluides* (1744).

4. Les deux premiers volumes avaient paru en 1751, avec privilège. Cependant un arrêt du Conseil du roi suspendit pendant dix-huit mois la publication de la suite de l'ouvrage.

3. — SUR LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

A M. DE VOLTAIRE.

Paris, 6 mai 1760.

Mon cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes[1] a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit, car je ne l'ai point vue et ne la verrai point, qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont Helvétius, Diderot[2], Rousseau, Duclos, Mme Geoffrin et Mlle Clairon, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cent cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient, furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans

1. Les *Philosophes* de Palissot étaient une vive et parfois spirituelle attaque dirigée contre le parti encyclopédiste, qui y fut d'autant plus sensible que l'emploi de pareilles armes avait semblé jusque-là lui être réservé. Au reste ce n'était pas le début de Palissot en ce genre. Il avait déjà tourné Rousseau en ridicule dans la comédie du *Cercle*, jouée devant le roi Stanislas à Lunéville. Puis il avait fait imprimer ses *Petites lettres sur de grands philosophes*, contre Diderot. Enfin, en 1764, il fit sa *Dunciade*, où il a rassemblé tous ses ennemis : mais ce poème est très médiocre.

2. Diderot figure dans la pièce sous le nom de Dortidius; Cidalise est Mme Geoffrin; Crispin marchant à quatre pattes traduit en charge les idées de Rousseau sur l'homme de la nature : les livres d'Helvétius, de Duclos, ceux surtout de Diderot, sont raillés, et quelquefois cités.

principes et sans mœurs; et c'est M. Palissot banqueroutier[1], qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce sont Mmes de Villeroi[2], de Robecq[3] et du Deffand[4], votre amie et ci-devant la mienne; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître Aliboron *dit* Fréron[5], de l'Académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, Séguier et Joly de Fleuri[6], auteurs de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. Séguier a dit, en plein foyer, qu'il avait lu la pièce, et qu'il n'y avait rien trouvé de repréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je sais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger : vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre Palissot? en vaut-il la peine? contre des femmes, contre des gens puissans et inconnus qui protègent la pièce et qui le nient? c'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne[7]; c'est à vous, qui n'avez rien

1. *Banqueroutier*. Ceci paraît être une accusation calomnieuse.

2. Amie de Mme du Deffand.

3. La princesse de Robecq était la fille de la maréchale de Luxembourg. Fort malade, elle fut attaquée dans un pamphlet de l'abbé Morellet, la *Vision de M. Palissot*, et y apprit qu'elle était condamnée par les médecins. Morellet fut mis en prison, mais la princesse mourut. C'était elle en effet qui, fervente chrétienne, avait inspiré Palissot et fait jouer sa pièce.

4. Mme du Deffand était trop prudente pour se jeter dans la mêlée : elle marquait les coups et s'amusait des combattants.

5. Fréron (1718-1776), qui ne manquait pas de talent, fut le plus acharné adversaire des philosophes. Cette même année 1760, Voltaire, mettant à profit l'exemple donné par Palissot, fit jouer l'*Écossaise*, où Fréron était représenté sous le nom de *Wasp* ou Frelon.

6. Avocats généraux au Parlement de Paris.

7. C'est faux. Palissot eut l'adresse de mettre toujours Voltaire à part et de le combler d'éloges en toute occasion. Voltaire, qui n'était pas

à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragès. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'est de retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement[1], et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*[2]. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la Sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord Shaftesbury[3] appellerait bien aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

4. — VOLTAIRE TRADUCTEUR DE SHAKESPEARE.

AU MÊME.

Paris, 8 septembre 1762.

L'Académie m'a chargé, mon cher confrère, en l'absence de M. Duclos[4], de vous remercier de la traduction que vous

fâché de voir Rousseau couvert de ridicule, sermonna paternellement Palissot.

1. *Zulime.*

2. Séguier et Joly de Fleury avaient requis contre l'*Encyclopédie.*

3. Le comte de Shaftesbury (1671-1713), qui avait fréquenté Bayle, était volontiers cité par nos philosophes du XVIIIe s.

4. Duclos était secrétaire perpétuel depuis 1755, il mourut en 1772.

lui avez envoyée de *Jules César* de Shakespeare[1]. Elle l'a lue avec plaisir, et elle pense que vous avez très bien fait de relever par ce parallèle le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à vous pour la fidélité de la traduction, n'ayant pas eu d'ailleurs l'original sous les yeux. Elle est étonnée qu'une nation qui n'est pas barbare puisse applaudir à des rapsodies si grossières; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien pensé, à assurer la gloire de Corneille.

Après m'être acquitté des ordres de l'Académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque absurde que me paraisse la pièce de Shakespeare, quelque grossiers que soient réellement les personnages, quelque fidélité que je pense que vous ayez mise dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes*; il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*[2], ou peut-être *worthy gentlemen*, expression qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui est attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'assassinat de César, *l'ambition vient de payer ses dettes* : cela est ridicule en français, et je ne doute point que cela ne soit fidèlement traduit; mais cette façon de parler est-elle ridicule en anglais? je m'en rapporte à vous pour le savoir. Si je disais de quelqu'un qui est mort, *il a payé ses dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement; cependant la phrase latine correspondante, *naturæ solvit debitum*, n'aurait rien de répréhensible. Vous sentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous proposer mes doutes; je sais

1. Voltaire commentait Corneille. Il fit cette traduction, pour qu'on pût comparer la pièce de Shakespeare à *Cinna*. Il a un système de version littérale, au moyen duquel on rendrait ridicule n'importe quel écrivain. Racine n'y résisterait pas, si on le rendait en anglais de la même façon.

2. Le mot, en soi, n'a rien de plus ridicule que les *Seigneur* et *Madame* de nos tragédies.

très-médiocrement l'anglais; je n'ai point l'original sous les yeux; la présomption est pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français sont deux langues vivantes, et dans lesquelles, par conséquent, on connaît parfaitement ce qui est bas ou noble, propre ou impropre, sérieux ou familier, il est très important que dans votre traduction vous ayez conservé partout le caractère de l'original dans chaque phrase, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expressions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

---

5. — ATHALIE.

Au même.

Paris, 11 décembre 1769.

Je vous dois, mon cher et illustre maître, des remerciemens pour la tragédie des *Guèbres*[1], que j'ai reçue il y a quelque temps de votre part. Je souhaiterais fort que cette pièce pût être représentée, elle achèverait peut-être, sur les esprits des Welches[2], l'ouvrage que la tragédie de *Mahomet*[3] avait déjà commencé, celui d'inspirer l'horreur de l'intolérance et du fanatisme; mais trop de gens, mon cher philosophe, sont intéressés à empêcher le progrès de la raison.

Quant à la préface de cette tragédie, je suis depuis longtemps entièrement de votre avis sur *Athalie*[4]. J'ai toujours regardé cette pièce comme un chef-d'œuvre de versification,

1. Triste déclamation philosophique sur la tolérance.

2. On sait que Voltaire donnait par mépris ce nom à la nation française, à la partie du moins qui n'était pas *philosophe*

3. *Mahomet*, jouée en 1741.

4. Voltaire, dans le *Discours* qui précède sa tragédie des *Guèbres*, critiquait vivement la tragédie d'*Athalie* : tout en rendant hommage au génie poétique de Racine, il se prononçait pour Athalie contre Joad.

et comme une très belle tragédie de collège[1]. Je n'y trouve ni action ni intérêt; on ne s'y soucie de personne, ni d'Athalie qui est une méchante carogne, ni de Joad qui est un prêtre insolent, séditieux et fanatique, ni de Joas même que Racine a eu la maladresse[2] de faire entrevoir en deux endroits, comme un méchant garnement futur. Je suis persuadé que les idées de religion dont nous sommes imbus dès l'enfance contribuent, sans que nous nous en apercevions, au peu d'intérêt qui soutient cette pièce[3]; et que si on changeait les noms, et que Joad fût un prêtre de Jupiter ou d'Isis, et Athalie une reine de Perse ou d'Egypte, cette pièce serait bien froide au théâtre[4]. D'ailleurs, à quoi sert toute cette prophétie de Joad, qu'à faire languir l'action qui n'est déjà pas trop animée[5]? Je crois en général, et je vais peut-être dire un blasphème, que c'est plutôt l'art de la versification, que celui du théâtre, qu'il faut apprendre chez Racine[6]. J'en connais à qui je donnerais un plus grand d'éloge, mais ils n'ont pas l'honneur d'être morts.

DENIS DIDEROT[7]

1713-1784

La *Correspondance* de Diderot est peut-être, après son seul chef-d'œuvre complet, le *Neveu de Rameau*, son plus brillant et plus intéressant ouvrage, celui où il a semé le plus de pages dignes d'un grand écrivain, et qui le recommande plus à la postérité. Cela devait être : cette nature que M. Faguet a si bien dépeinte dans ses *Études littéraires* sur le XVIII[e] siècle, inca-

1. Jamais l'esprit de parti n'a plus faussé le jugement d'un homme. Dalembert ne comprend rien, mais absolument rien, à la tragédie d'*Athalie*.
2. Cette prétendue maladresse est une des plus grandes beautés de la pièce.
3. Belle découverte ! C'est en cela que consiste la poésie du sujet.
4. Mauvais raisonnement.
5. Faux.
6. Faux.
7. *Correspondance*, éd. Assézat et Tourneux, t. XVIII-XX, Garnier in-8, 1876-1877.

pable de pensée calme, de méditation et de contemplation, incapable d'inventer avec réflexion et de composer avec art, à qui il fallait la griserie du travail et de l'effort actif, ou celle de la discussion chaude et bruyante, qui n'était bonne que pour improviser dans la fièvre et l'enthousiasme, et pour lancer au hasard en jets inégaux tout ce qui bouillait en elle, cette nature-là devait paraître à son avantage dans la conversation et dans les lettres. Là,

> Chacun pris en son air est agréable en soi :
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Or jamais homme ne fut plus *nature* que Diderot. Et le reproche que l'on pourrait le plus justement lui faire, ce serait d'avoir trop étalé sa nature dans tous ses écrits. Jamais homme ne manqua à tel point de discrétion et de pudeur. Il avait vraiment le culte de la nature : aussi la respectait-il en lui-même, et il ne concevait pas qu'il pût être bon parfois de la contenir ou de la voiler. Il ne soupçonnait pas davantage qu'il pût avoir à l'améliorer, et, sans avoir précisément de vanité ni d'amour-propre, il fut parfaitement content de lui, il n'eut jamais ces doutes, ces inquiétudes, ces malaises intimes des âmes délicates que le désir de la perfection tourmente. Il s'épanouit avec quiétude, se croyant complet en son fond, et n'estimant pas que l'homme fût soumis à une autre loi que la plante ou l'animal, qui n'ajoutent ni ne retranchent à leur nature, et qu'il eût autre chose à faire que de mettre toutes ses puissances en acte.

Cynique, débraillé, vulgaire, personnel, bavard, voilà comment se présente d'abord Diderot. Il est peuple de la tête aux pieds. Il dit ce qu'il pense, quand même ce qu'il pense ne saurait honnêtement se dire : et jamais il ne se divertit tant que dans ces occasions-là : cela fouette sa verve. Il parle de lui sans discrétion, comme sans vanité : il ne se vante pas; mais, comme rien ne l'occupe plus que sa personne, il parle de sa personne plus que de tout. Il a l'appétit vorace et l'estomac mauvais : aussi nous contera-t-il par le menu ses indigestions. Il est franc, mais comme l'Auvergnat de Labiche plutôt que comme le Misanthrope de Molière : c'est une franchise brutale, procédant du manque de savoir-vivre, et non d'une élévation morale, qui sacrifie la politesse à la vérite. Il n'a ni usage du monde, ni tact, ni délicatesse des manières ou des sentiments. Il aime ses amis, mais il les régente, il force leur confidence, il leur impose ses

conseils. Il faut qu'ils pensent et qu'ils agissent à son idée et non à la leur. L'amitié qu'il a pour eux lui confère un droit sommaire sur eux. Il n'est rien dans leur vie, dans leur cœur, où n'intervienne son indiscrète, intolérante et tyrannique affection. Cet athée est le plus curieux et le plus absolu des directeurs.

Au reste, il a l'âme chaude : il est, comme dit M. Faguet, « excellent homme, serviable, charitable, généreux, juste et large en affaires, aimant son père, sa mère, sa sœur, sa fille, sa femme même, je ne puis pas dire de tout son cœur, mais d'une forte et chaude affection, parlant en particulier de son père en des termes qui font qu'on adore un bon moment son père et lui ». Il tyrannise ses amis, mais il ne les exploite pas, il s'y dévoue au contraire sans réserve, il leur donne son temps, sa peine, son intelligence, sa gloire : s'ils écrivent, il met des pages de génie dans leurs livres, sous leur nom. C'est le plus personnel et le plus désintéressé des hommes. Il n'a pas de moralité, ou il en a peu : bien vagues et bien fragiles sont les principes qui lui commandent de ne pas faire le mal, mais son cœur ne l'y porte pas, et le pousse vers le bien : il est honnête, et bon, et dévoué par instinct, avec une régularité en quelque sorte inconsciente et mécanique : on n'y voit point d'effort, ni d'intermittence. C'est la nature qui agit en lui avec sa sûreté, sa permanence ordinaires. Aussi est-il homme de premier mouvement, toujours *emballé* en un sens ou dans l'autre, et n'ayant point d'inclination qui ne soit une passion ou un enthousiasme.

C'est un fort tempérament de plébéien, exubérant, laborieux, acharné à se dépenser, à produire des tâches, grisé de son effort, jamais las, ou joyeusement, fièrement las, et se reposant dans de nouvelles formes d'activité, dans des gaietés éclatantes, des conversations, des disputes, jeux violents qui en épuiseraient d'autres.

A vrai dire, écrire n'est pas un travail pour lui : c'est un soulagement. Cela *purge* son cerveau, comme eût dit Aristote, du trop plein d'idées qui y fermentent et l'encombrent. Son style est emporté, heurté, violent : c'est qu'il écrit toujours dans la fièvre, dans le transport, sa main ne suffisant pas à noter toutes ses pensées, qui se pressent, se heurtent, s'épanchent tumultueusement hors de son esprit. Il a une intelligence vaste et rapide, une sensibilité sinon délicate, du moins extraordinairement vive et puissante : tout ce qu'il rencontre fait impression sur lui, il saisit tout, absorbe tout, sous forme d'idée et de sentiment, mais il ne peut rien garder, il faut qu'il rejette tout au dehors. Il est

ainsi fait que l'intérêt qu'il prend aux choses le sollicite en même temps et à se les assimiler et à les divulguer; la conception et l'expression ne sont pour lui qu'un acte unique et indécomposable.

Je ne sais que Dumas le père qui ait écrit avec une pareille facilité, par besoin naturel, pour se soulager, et songez que chez Diderot la matière de cette exubérante improvisation, ce sont les questions les plus ardues de la métaphysique et de la morale, c'est ce qui à l'ordinaire n'est que le produit de la raison et de la réflexion.

Il bavarde avec un ami au coin du feu : on dispute *si la vue de la postérité fait produire les meilleures actions et les meilleurs ouvrages.* On se sépare après avoir bien bataillé. Pendant la nuit, le cerveau de Diderot fonctionne encore : il trouve d'autres raisons. Le lendemain matin un billet ira trouver Falconet, qui répondra. Et le lendemain ce sera une lettre. Et ce propos d'un soir finira par produire une volumineuse correspondance, où Diderot d'une haleine jettera sur le papier vingt, cinquante pages d'arguments, de réflexions, de sermons, d'effusions, d'adjurations, d'imprécations.

Il faisait l'Encyclopédie. Il lançait dans le public des écrits de toute nature, sans compter ceux qu'il faisait pour lui, et qui depuis sa mort ont éclaté les uns après les autres. Il jetait ses idées dans les ouvrages de Grimm, de Raynal, de Bemetzrieder. Il causait, nous savons avec quel feu, au café de la Régence, à la Chevrette ou au Grand-Val, dans son logis de la rue Taranne. Ce n'était pas assez encore : il n'aurait pas encore donné passage à tout ce qui bouillonnait en lui, s'il n'avait pas écrit à Mlle Voland. Et malgré tout, je crois bien que ce débouché-là, avec tous les autres, n'a pas suffi à la production incessante de sa pensée, et il dut mourir avec le regret d'avoir encore quelque chose d'inexprimé dans son esprit.

Mais ses lettres ont du moins l'avantage de nous faire assister au travail si incessant de ce prodigieux cerveau, de nous présenter simultanément et dans leur confusion caractéristique tous les aspects, toutes les puissances de ce monstrueux talent. « Quelques intentions de génie, quelques récits plein de verve, quelques silhouettes bien enlevées, quelques théories neuves trop mêlées d'obscurités, beaucoup de polissonneries, beaucoup de niaiseries, énormément de verbiage et de fatras fumeux, voilà ce qu'a laissé Diderot, » dit M. Faguet avec une justice un peu trop rigoureuse.

Et voilà ce qu'on trouve dans les *Lettres à Mlle Volland*, plus de bon pourtant, et moins de mauvais, à proportion, que dans ses autres ouvrages. C'est que, comme je le disais en commençant, ce qui dans un livre est mauvais, comme pensée ou comme sentiment, peut être intéressant et excellent dans une lettre, comme trait de caractère.

Enfin ces *Lettres à Mlle Volland* nous font pénétrer dans le monde encyclopédique, nous en découvrent l'esprit, le ton, les manières. Mme d'Épinay s'est peinte elle-même et son cercle par ses *Mémoires*, et Diderot ne change pas l'idée que nous nous en faisons, mais c'est Diderot qui nous fait connaître le baron d'Holbach et sa société, c'est-à-dire le grand foyer d'athéisme du siècle. Ces lettres du Grand-Val sont toutes chaudes encore de vie et de passion après cent ans, et le tableau de la vie qu'on y mène est brossé avec une verve, une furie, une intensité de couleur qu'on ne saurait concevoir.

I. — SUR LA POSTÉRITÉ.

A Falconet [1].

Ce 10 décembre 1765.

Oui, je veux vous aimer toujours; car je ne vous en aimerais pas moins, quand je ne le voudrais pas. Je pourrais presque vous adresser la prière que les Stoïciens faisaient au Destin : « O Destin, conduis-moi où tu voudras, je suis prêt à te suivre : car tu ne m'en conduirais et je ne t'en suivrais pas moins, quand je ne le voudrais pas. »

Vous sentez que la postérité m'aimera, et vous en êtes bien content; et vous sentez bien mieux qu'elle vous aimera aussi, et vous ne vous en souciez pas. Comment pouvez-vous faire cas pour un autre d'un bien que vous dédaignez

1. Maurice Falconet (1716-1791), un des grands sculpteurs du XVIIIe s. : Catherine II l'appela en Russie pour faire une statue de Pierre le Grand, qui s'élève à Saint-Pétersbourg sur la place de l'Amirauté. — La discussion sur la postérité, commencée dans des conversations du soir, au coin du feu, se continua dans toute une série de lettres qui ne prirent fin que par le départ de Falconet pour la Russie en 1766.

pour vous? S'il vous est doux d'avoir pour ami... je m'arrête là, je crois que j'allais faire un sophisme qui aurait gâté une raison de sentiment.

Il est doux d'entendre pendant la nuit un concert de flûtes qui s'exécute au loin et dont il ne parvient que quelques sons épars que mon imagination, aidée de la finesse de mon oreille, réussit à lier, et dont elle fait un chant suivi qui la charme d'autant plus, que c'est en bonne partie son ouvrage. Je crois que le concert qui s'exécute de près a bien son prix.

Mais le croiriez-vous, mon ami? ce n'est pas celui-ci, c'est le premier qui enivre. La sphère qui nous environne, et où l'on nous admire, la durée pendant laquelle nous existons et nous entendons la louange, le nombre de ceux qui nous adressent directement l'éloge que nous avons mérité d'eux, tout cela est trop petit pour la capacité de notre âme ambitieuse, peut-être ne nous trouvons-nous pas suffisamment récompensés de nos travaux par les génuflexions d'un monde actuel. A côté de ceux que nous voyons prosternés, nous agenouillons ceux qui ne sont pas encore[1]. Il n'y a que cette foule d'adorateurs illimitée qui puisse satisfaire un esprit dont les élans sont toujours vers l'infini. Les prétentions, direz-vous, sont souvent au delà du mérite. D'accord, mais n'y voyez-vous pas un hommage merveilleux, vous me l'avez dit, et certainement vous êtes trop éclairés tous tant que vous êtes pour que l'avenir soit jamais assez osé pour penser autrement que vous?

Vous voyez, mon ami, que je me moque de tout cela, que je me persifle moi et toutes les autres mauvaises têtes comme la mienne : hé bien, vous l'avouerai-je, en regardant au fond de mon cœur, j'y retrouve le sentiment dont je me moque, et mon oreille, plus vaine que philosophique, entend

1. « Nous sommes si présomptueux, disait Pascal, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus, et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente. » (*Pensées*, éd. Havet, II, 5.)

même en ce moment quelques sons imperceptibles du concert lointain.

O curas hominum! O quantum est in rebus inane[1]*!*

Cela est vrai, mais réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera. Puisqu'il y a cent peines d'opinions, dont il est presque impossible de se délivrer, permettez à ces pauvres fous, de se faire, en dédommagement, cent plaisirs chimériques. Mon ami, ne soufflons point sur ces fantômes, puisque notre souffle n'écarterait que ceux qui nous suivraient toujours d'un peu plus près ou d'un peu plus loin.

O le joli moment! comme la tête allait s'exalter, si j'avais le temps de la laisser faire! Mais il faut que je vous quitte pour aller à des êtres qui ne vous valent pas, sans flatterie, et pour dire des choses dont la postérité ne s'entretiendra pas.

En vérité, cette postérité serait une ingrate si elle m'oubliait tout à fait, moi qui me suis tant souvenu d'elle.

Mon ami, prenez garde que je ne fais nul cas de la postérité pour les morts, mais que son éloge, légitimement présumé, garanti par le suffrage unanime des contemporains, est un plaisir actuel pour les vivans, un plaisir tout aussi réel pour vous que celui que vous savez vous être accordé par le contemporain qui n'est pas assis tout à côté de vous, mais qui parle de vous quoiqu'il ne soit pas entendu de vous.

L'éloge payé comptant, c'est celui qu'on entend tout contre, et c'est celui des contemporains. L'éloge présumé, c'est celui qu'on entend dans l'éloignement, et c'est celui de la postérité. Mon ami, pourquoi ne voulez-vous accepter que la moitié de ce qui vous est dû?

Ce n'est ni moi, ni Pierre, ni Paul, ni Jean qui vous loue; c'est le bon goût, et le bon goût est un être abstrait qui ne meurt point; sa voix se fait entendre sans discontinuer,

1. « O pensées des hommes! ô vanité des choses humaines! »

par des organes successifs qui se succèdent les uns aux autres. Cette voix immortelle se taira sans doute pour vous, quand vous ne serez plus; mais c'est elle que vous entendez à présent, elle est immortelle malgré vous, elle s'en va et s'en ira disant toujours : Falconet! Falconet!...

2. — PEINTURE ET POÉSIE.

AU MÊME.

Septembre 1766.

De la poésie et de la peinture sans idées sont deux pauvres choses[1]. Quant au technique des deux arts[2], ils ont bien leur difficulté l'un et l'autre; et je doute que la magie du clair obscur soit plus difficile à saisir que les finesses de l'harmonie imitative. Il n'y a aucun peintre qui n'ait plus ou moins de cette magie; on lit des poèmes entiers, on parcourt cent poètes, sans y trouver le moindre vestige de cette harmonie imitative. Le peintre apprend, imite, puise ou dans les autres artistes ou dans la nature[3] l'harmonie et les effets: tous les poètes qui ont précédé ne servent presque de rien à leurs successeurs; c'est un pur instinct de nature[4] qui dicte le poète sans qu'il s'en aperçoive. Tout le monde sent l'harmonie de la nature et d'un tableau[5], et il y a même des poètes qui n'ont pas la première idée de l'harmonie imitative. Trois ou quatre poètes l'ont possédée

1. L'erreur de Diderot fut toujours de poursuivre l'assimilation de la peinture et de la poésie. Il fit de la critique d'art en littérateur, et, au lieu de chercher dans un tableau la qualité de la peinture, il y estima la beauté des idées. Cf. l'excellent article de M. Brunetière, *Les Salons de Diderot*, Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1880.

2. Diderot ne connut pas assez la technique de la peinture.

3. Dans la nature : c'est précisément le difficile, et où l'artiste se révèle.

4. La poésie a sa technique aussi Pourquoi le jeune poète n'apprendrait-il pas son métier, et tout le mécanisme des vers, dans les œuvres de ses devanciers?

5. Est-ce bien sûr? La plupart des gens dans un tableau voient surtout le sujet, l'idée philosophique, plaisante ou dramatique

au souverain degré, et puis c'est tout. Il y a plus encore de Rubens que d'Homère. Comptez dix mille beaux tableaux pour un beau poème, mille grands artistes pour un grand poète. La palette du poète, c'est la langue. Jugez combien de fois il arrive que cette palette est pauvre sans qu'il soit au pouvoir du génie de l'enrichir. Le poète sent l'effet, et il lui est impossible de le rendre. Son idiome le condamne à être monotone, malgré qu'il en ait, et quand il a tiré de ses couleurs tout ce qu'il en pouvait tirer, et qu'il vient à comparer sa composition avec quelque composition grecque ou romaine, il trouve qu'il est faible, froid et gris, sans qu'il ait pu se rendre plus vigoureux[1]; les couleurs qui ne manquent jamais à l'artiste, quelque lieu du monde qu'il habite, ont manqué à mon poète, et il n'y a point de reproche à lui faire, c'est malgré lui qu'il a été mauvais coloriste. La nature lui a donné l'âme et l'oreille, la langue lui refuse l'instrument. Oui, il est peut-être plus facile de faire du premier coup un petit poème médiocre que de faire du premier coup un mauvais dessin; mais je ne doute point qu'il ne soit infiniment plus difficile, même avec le temps, l'expérience et le talent, de faire un beau poème qu'un beau tableau[2].

1. Il est vrai que les moyens techniques de la peinture ont été perfectionnés, que notre œil peut avoir une finesse de perception ignorée des peuples anciens ou barbares : tandis que la langue et la métrique des Grecs étaient plus favorables à l'expression du sentiment poétique que les langues et les versifications modernes.

2. La question est difficile à résoudre. Il y a des peuples et des siècles où les poètes sont plus nombreux, d'autres où ce sont les peintres. Le XVII[e] siècle eut Racine, Corneille, La Fontaine, Molière, Boileau, Malherbe : ses peintres ont-ils égalé ses poètes, quoiqu'il ait eu Lebrun, Poussin et le Lorrain? L'Angleterre a eu Shakespeare, Milton, Dryden, Byron, et tant d'autres : où sont les peintres qu'elle puisse leur opposer? D'autre part, les Flamands et les Hollandais ont donné d'innombrables chefs-d'œuvre en peinture : est-ce la langue seulement qui a empêché leurs poètes d'être admirés du monde entier? Mais Diderot ni le XVIII[e] s. ne s'arrêtent guère aux considérations historiques : ils planent toujours au-dessus des temps, et font *à priori* des systèmes universels.

3. — LES LANGROIS ET DIDEROT.

A Mademoiselle Volland [1].

A Langres [2], le 11 août 1759.

Les habitans de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes; cela vient, je crois, des vicissitudes de leur atmosphère qui passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, du calme à l'orage, du serein au pluvieux. Il est impossible que ces effets ne se fassent sentir sur eux, et que leurs âmes soient quelque temps de suite dans une même assiette. Elles s'accoutument ainsi, dès la plus tendre enfance, à tourner à tout vent. Le tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher [3] : elle n'est jamais fixe dans un point; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvemens, dans les désirs, dans les projets, dans les fantaisies, dans les idées, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays; seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Je suis constant dans mes goûts; ce qui m'a plu une fois me plaît toujours, parce que mon choix est toujours motivé : que je haïsse ou que j'aime, je sais pourquoi. Il est vrai que je suis porté naturellement à négliger les défauts et à m'enthousiasmer des qualités. Je suis plus affecté des charmes de la vertu que de la difformité du vice; je me détourne doucement des méchans, et je vole au-devant des bons. S'il y a dans un ouvrage, dans un caractère, dans un tableau, dans une

1. Louise-Henriette Volland, que Diderot appela toujours Sophie, fut sa principale correspondante : il lui adressa ses lettres les plus étincelantes. — Elle était fille de Jean-Nicolas Volland, « préposé pour le fournissement des sels », qui fit bâtir un château à Isle-sur-Marne, près Vitry-le-François. C'est là que Mlle Volland vivait six mois de l'année : elle ne fréquenta pas le monde encyclopédique. Elle mourut en 1784, quatre mois avant Diderot.

2. Il faut se souvenir que c'est la patrie de Diderot.

3. Voilà la meilleure définition qu'on puisse donner de Diderot lui-même.

statue, un bel endroit, c'est là que mes yeux s'arrêtent; je ne vois que cela; je ne me souviens que de cela; le reste est presque oublié. Que deviens-je lorsque tout est beau! Vous le savez, vous, Sophie, vous le savez, vous, mon amie; un tout est beau, lorsqu'il est un; en ce sens Cromwell est beau, et Scipion aussi, et Médée, et Aria, et César, et Brutus. Voilà un petit bout de philosophie qui m'est échappé; ce sera le texte d'une de vos causeries sur le banc du Palais-Royal. Adieu, mon amie; dans huit jours d'ici j'y serai, je l'espère.

---

4. — SUR LA VIE HUMAINE ET LE BONHEUR.

À LA MÊME.

Au Grandval[1], le 2 novembre 1759.

Les dernières nouvelles qu'on nous a apportées de Paris ont rendu le baron soucieux. Il a des sommes considérables placées dans les papiers royaux.... Il disait à sa femme : « Écoutez, ma femme, si cela continue, je mets bas l'équipage, je vous achète une belle capote avec un beau parasol, et nous bénirons toute notre vie M. de Silhouette[2], qui nous a délivrés des chevaux, des laquais, des cochers, des femmes de chambre, des cuisinières, des grands dîners, des faux amis, des ennuyeux, et de tous les autres privilèges de l'opulence.... » Et moi je pensais que pour un homme qui n'aurait ni femme, ni enfant, ni aucun de ces attachemens qui font désirer la richesse, et qui ne laissent jamais de superflu, il serait presque indifférent d'être pauvre ou riche. Pauvre, on s'expatrierait, on subirait la condamnation ancienne portée par la nature contre l'espèce humaine, et l'on gagnerait son pain à la sueur de son front.... Ce paradoxe

1. Le château de Grandval, près de Sucy-en-Brie (Seine-et-Oise), appartenait au baron d'Holbach (1723-1789), l'auteur athée du *Système de la nature* (1770).

2. Contrôleur général des finances, qui essaya de faire des réformes et des économies. On était dans le fort de la guerre de Sept Ans, et le trésor était vide.

tient à l'égalité que j'établis entre les conditions et au peu de différence que je mets, quant au bonheur, entre le maître de la maison et son portier.... Si je suis sain d'esprit et de corps, si j'ai l'âme honnête et la conscience pure, si je sais distinguer le vrai du faux, si j'évite le mal et fais le bien, si je sens la dignité de mon être, si rien ne me dégrade à mes propres yeux, si, loin de mon pays, je suis ignoré des hommes dont la présence me ferait peut-être rougir, on peut m'appeler comme on voudra, *milord* ou *sirrah* : *sirrah*, en anglais, c'est un faquin en français, la qualité qu'un petit-maître en humeur donne à son valet.... Faire le bien, connaître le vrai, voilà ce qui distingue un homme d'un autre; le reste n'est rien. La durée de la vie est si courte, ses vrais besoins sont si étroits, et quand on s'en va, il importe si peu d'avoir été quelqu'un ou personne. Il ne faut à la fin qu'un mauvais morceau de toile et quatre planches de sapin[1].... Dès le matin, j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir; ils se désaltèrent au ruisseau qui coule; à midi ils prennent une heure de sommeil sur la terre; bientôt ils se remettent à leur ouvrage. Ils sont gais; ils chantent; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égaient; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfans tout nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hideuse et malpropre, et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien.... Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paraît-il plus dur que le temps passé?... Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui.... Je suis descendu triste; j'ai entendu parler des misères publiques; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit; j'avais l'estomac chargé des alimens de la

1. Diderot rejoint ici Villon et Shakespeare, et les prédicateurs chrétiens. Il a ainsi souvent des traits de poète, des images lyriques.

veille; je l'ai surchargé de la quantité de ceux que j'ai mangés; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu, et tromper des heures qui me pesaient. J'avais un ami dont je n'entendais point parler. J'étais loin d'une amie que je regrettais[1]. Peines à la campagne, peines à la ville, peines partout. Celui qui ne connaît pas la peine n'est pas à compter parmi les enfans des hommes.... C'est que tout s'acquitte; le bien par le mal, le mal par le bien, et que la vie n'est rien.

---

5. — CHEZ MADAME D'ÉPINAY.

A MADEMOISELLE VOLLAND.

15 septembre 1760.

C'était hier la fête de la Chevrette[2]. Je crains la cohue. J'avais résolu d'aller à Paris passer la journée; mais M. Grimm et Mme d'Épinay m'arrêtèrent. Lorsque je vois les yeux de mes amis se couvrir et leurs visages s'allonger, il n'y a répugnance qui tienne et l'on fait de moi ce qu'on veut.

Dès le samedi au soir, les marchands forains s'étaient établis dans l'avenue, sous de grandes toiles tendues d'arbre en arbre. Le matin, les habitans des environs s'y étaient rassemblés; on entendait des violons; l'après-midi on jouait, on buvait, on chantait, on dansait, c'était une foule mêlée de jeunes paysannes proprement accoutrées, et de grandes dames de la ville avec du rouge et des mouches, la canne de roseau à la main, le chapeau de paille sur la tête et l'écuyer sous le bras. Sur les dix heures les hommes du château étaient montés en calèche, et s'en étaient allés dans la plaine. A midi M. de Villeneuve[3] arriva.

1. Mlle Volland elle-même.
2. La Chevrette, qui appartenait à M. d'Épinay, était entre Saint-Denis et Montmorency. Ce château avait appartenu, au XVIIe s., à Mme de Longueville. L'Ermitage, où Mme d'Épinay logea Jean-Jacques Rousseau, était au bout du parc.
3. Il épousa en 1769 la fille de Dupin de Francueil, ami de Mme d'É-

Nous étions alors dans le triste et magnifique salon, et nous y formions, diversement occupés, un tableau très agréable.

Vers la fenêtre qui donne sur les jardins, M. Grimm se faisait peindre et Mme d'Epinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait.

Un dessinateur assis plus bas, sur un placet[1], faisait son profil au crayon. Il est charmant, ce profil; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble.

M. de Saint-Lambert[2] lisait dans un coin la dernière brochure que je vous ai envoyée.

Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot[3].

La vieille et bonne Mme d'Esclavelles[4], mère de Mme d'Epinay, avait autour d'elle tous ses enfans, et causait avec eux et avec leur gouverneur[5].

Deux sœurs de la personne qui peignait mon ami brodaient, l'une à la main, l'autre au tambour.

Et une troisième essayait au clavecin une pièce de Scarlatti[6].

M. de Villeneuve fit son compliment à la maîtresse de la maison et vint se placer à côté de moi. Nous nous dîmes un mot. Mme d'Houdetot et lui se reconnaissaient. Sur quelques propos jetés lestement, j'ai même conçu qu'il avait quelque tort avec elle.

L'heure du dîner vint. Au milieu de la table était d'un côté Mme d'Épinay et de l'autre M. de Villeneuve; ils

pinay et grand-père de George Sand. (Note de MM. Assezat et Tourneux.)

1. Petit siège qui n'a ni bras ni dossier (Littré). — Le dessinateur était « un certain barbouilleur de la place Dauphine, nommé Garand », selon les paroles de Grimm lui-même.

2. L'auteur des *Saisons*.

3. Belle-sœur de Mme d'Épinay. Cf. p. 439. n. 1.

4. Angélique Prouveur de Preux, femme du baron de Tardieu d'Esclavelles, gouverneur de la citadelle de Valenciennes.

5. Mme d'Épinay avait un fils et deux filles.

6. Dominique Scarlatti (1718-1776), né à Naples, fils et petit-fils de musiciens illustres, fut renommé comme maître de clavecin et comme compositeur de musique pour cet instrument.

prirent toute la peine et de la meilleure grâce du monde. Nous dinâmes splendidement, gaiement et longtemps. Des glaces, ah! mes amies, quelles glaces! c'est là qu'il fallait être pour en prendre de bonnes, vous qui les aimez.

Après diner, on fit un peu de musique. La personne dont je vous ai déjà parlé, qui touche si légèrement et si savamment du clavecin, nous étonna tous, eux par la rareté de son talent, moi par le charme de sa personne, de sa douceur, de sa modestie, de ses grâces et de son innocence. Les applaudissemens qui s'élevèrent autour d'elle lui faisaient monter au visage une rougeur, et lui causaient un embarras charmant. On la fit chanter; et elle chanta une chanson qui disait à peu près :

> Je cède au penchant qui m'entraîne;
> Je ne puis conserver mon cœur.

---

6. — UN CONTE DE L'ABBÉ GALIANI.

À LA MÊME.

Du Grandval, le 20 octobre 1760.

...MM. Le Roy[1], Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaitre l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos; ceux qui ne peuvent être instruits que par des choses arrangées feraient tout aussi bien de rester ignorans. « Mais c'est la méthode qui fait valoir. — Et qui gâte. — *Sans elle, on ne profiterait de rien.* — Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent

1 Georges Le Roy (1723-1789), lieutenant des chasses des parcs de Versailles et de Marly, collaborateur de l'*Encyclopédie*.

autre chose que leur métier? » Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en diraient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci :

« Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la. Elle sera peut-être un peu longue, mais elle ne vous ennuiera pas.

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le chant « aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré « que moi? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus « varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi? »

« Le coucou : « Je dis peu de choses; mais elles ont du « poids, de l'ordre, et on les retient. »

« Le rossignol : « J'aime à parler; mais je suis toujours « nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante les forêts; le « coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de « sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point « pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je me « joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on « m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode « avec mes heureux écarts! »

« Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

« Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

« Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

« Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles. « Ah!

« dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux,
« notre querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge;
« Dieu le fit pour nous tout exprès.

« L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

« Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Hé bien! leur dit-il, allez-là :
« je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous
« écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

« Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais : il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

« Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à
« perdre de mes raisons; saisissez bien le caractère de
« mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la
« méthode. » Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

« Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; ce sont des cadences ou des tenues[1] à perte d'haleine; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde

1. *Cadences :* ce sont des trilles. — *Tenues :* notes soutenues pendant un certain nombre de mesures ou de temps.

du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et quelque caractère qu'il prît, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

« Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne qui avait déjà baillé plusieurs fois, l'arrête et lui dit : « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là, est « fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît « bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant « que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et « je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt : « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Les contes de l'abbé sont bons, mais il les joue supérieurement. On n'y tient pas. Vous auriez trop ri de lui voir tendre son cou en l'air, et faire la petite voix pour le rossignol, se rengorger et prendre le ton rauque pour le coucou; redresser ses oreilles, et imiter la gravité bête et lourde de l'âne; et tout cela naturellement et sans y tâcher. C'est qu'il est pantomime depuis la tête jusqu'aux pieds.

M. Le Roy prit le parti de louer la fable et d'en rire.

---

7. — L'IPHIGÉNIE DE RACINE.

A MADEMOISELLE VOLLAND.

A Paris, le 6 novembre 1760.

Je crois bien que Racine vous fait grand plaisir : c'est peut-être le plus grand poete qui ait jamais existé, chère amie[1]. Gardez-vous bien d'attaquer le caractère d'Iphi-

1. Il faut rendre à Diderot cette justice que, parmi ses tentatives de révolution dramatique, il ne perdit jamais le sentiment des grandes beautés classiques. Il admirait Molière autant que Racine.

génie. Sa résignation est un enthousiasme de quelques heures. Le caractère est poétique et partout un peu plus grand que nature : si le poète l'eût introduite dans un poème épique, où cet épisode eût été de plusieurs jours, vous l'auriez vue agitée de tous les mouvemens que vous exigez; elle en éprouve bien quelques-uns, mais toujours tempérés par la douceur, le respect, la soumission, l'obéissance; toutes vos objections se réduisent à ceci : Iphigénie et moi sont deux. Le caractère d'Iphigénie était facile à peindre, celui d'Achille et celui d'Ulysse faciles, celui de Clytemnestre plus facile encore; mais celui d'Agamemnon, dont vous ne me dites rien, comment n'y avez-vous pas pensé? Un père immole sa fille par ambition et il ne faut pas qu'il soit odieux. Quel problème à résoudre! Voyez tout ce que le poète a fait pour cela. Agamemnon a appelé sa fille en Aulide; voilà la seule faute qu'il ait commise, et c'est avant que la pièce commence. Il est agité de remords, il se lève pendant la nuit; il veut l'empêcher d'arriver en Aulide : il n'y réussit pas, il se désespère de son arrivée, ce sont les dieux qui le trompent. Par qui fait-on plaider auprès de lui la cause de sa fille? Par un amant furieux qui la gâte par ses menaces, par une mère furieuse qui veut subjuguer son époux; on abandonne, au milieu de cela, ce père irrité au plus adroit fripon de la Grèce[1]. Cependant il est sur le point de ravir sa fille au couteau, lorsque Eriphide dénonce sa faute aux Grecs et à Calchas qui la demandent à grands cris; et puis il y a dix ans que les Grecs sont devant Troie[2]. Il n'y a pas un chef dans l'armée qui n'ait perdu un père, un fils, un frère un ami pour l'injure faite aux Atrides. Le sang des Atrides est-il le seul sang précieux de la Grèce? Tout sentiment d'ambition à part, Agamemnon ne doit-il rien aux dieux, ne doit-il rien aux Grecs? Que de circonstances accumulées pour pallier l'er-

1. Ulysse.

2. Étrange inadvertance. Les Grecs sont à Aulis, attendant les vents pour faire voile vers Troie, et c'est pour les obtenir qu'il faut un sacrifice humain.

reur d'un moment! Le secret de cette boîte-là vous a échappé.

---

8. — PHILOSOPHIE.

A Mademoiselle Volland.

Paris, le 25 juillet 1762.

Oh! que ce monde-ci serait une bonne comédie, si l'on n'y faisait pas un rôle; si l'on existait, par exemple, dans quelque point de l'espace, dans cet intervalle des orbes célestes où sommeillent les dieux d'Épicure[1], bien loin, bien loin, d'où l'on vît ce globe sur lequel nous trottons si fièrement gros tout au plus comme une citrouille, et d'où l'on observât, avec le télescope, la multitude infinie des allures diverses de tous ces pucerons à deux pieds, qu'on appelle des hommes[2]. Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentimens d'horreur ou de douleur violens[3]. Mais n'est-ce pas

1. On sait que dans la doctrine épicurienne les dieux ne se mêlent pas des affaires du monde. « ... Quid enim immortalibus atque beatis || Gratia nostra queat largirier emolumenti, || Ut nostra quicquam causa gerere adgrediantur? || Quidve novi potuit tanto post ante quietos || Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem. » (Luc. *De nat. rer.*, V, 165.)

2. Ces réflexions rappellent Sénèque (*Quæst. nat.*, *Præfat.*) : *Cum te in illa vere magna sustuleris, quoties videbis exercitus subrectis ire vexillis, et, quasi magnum aliquid agatur, equitem modo ulteriora explorantem, modo a lateribus affusum, libebit dicere. « It nigrum campis agmen... » Formicarum iste discursus et in augusto laboranticum.* Et la strophe fameuse de Racan (*Consolation de M. de Bellegarde sur la mort de M. de Termes, son frère*) : « (Il) voit comme fourmis marcher nos légions || Dans ce petit amas de poussière et de boue || Dont notre vanité fait tant de régions. »

3. Rapprochez La Bruyère, s'adressant aux *petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept :* « Dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie pa-

une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien si ce sont deux atomes qui se blessent : combien nos sens influent sur notre morale! Le beau texte pour philosopher! Qu'en dites-vous, Uranie?

---

9. — UNE VIE BIEN REMPLIE NOUS EXEMPTE DE LA CRAINTE DE LA MORT.

À LA MÊME.

A Paris, le 25 septembre 1762.

Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché? Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée est communément une vie innocente; c'est qu'on pense moins à la mort et qu'on la craint moins; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaitre autour de soi; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans[1], on s'en détache, on s'en lasse; les forces se perdent, on s'affaiblit, on désire la fin de la vie, comme après avoir bien travaillé on désire la fin de la journée; c'est qu'en vivant dans l'état de na-

rure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montroit autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête, etc.... Feignez un homme de la taille du mont Athos?... Si cet homme avoit la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmousets ainsi équipés, et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siège, une fameuse journée? » Ces fantaisies trouvent leur plus complète expression dans Gulliver et dans Micromégas.

1. C'est le mot de la nature à l'homme dans Lucrèce (III, 942) « Nam tibi præterea quod machiner inveniamque, || Quod placeat, nil est : eadem sunt omnia semper. » Tout ce beau morceau de Diderot est imprégné de la philosophie de Lucrèce.

ture on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement; c'est qu'après avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous; c'est, pour revenir à une des idées précédentes, qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu approcher le moment de se coucher avec un plaisir extrême; c'est que la vie n'est, pour certaines personnes, qu'un long jour de fatigue, et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos, et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre sa tête pour ne la plus relever. Je vous avoue que la mort, considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que j'ai essuyées, m'est on ne peut pas plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi.

---

10. — CONSEILS A UNE COMÉDIENNE.

A Mademoiselle Jodin[1].

Mademoiselle, nous avons reçu toutes vos lettres, mais il nous est difficile de deviner si vous avez reçu toutes les nôtres. Je suis satisfait de la manière dont vous en usez avec madame votre mère. Conservez cette façon d'agir et de penser. Vous en aurez d'autant plus de mérite à mes yeux, qu'obligée, par état, à simuler sur la scène toutes sortes de sentimens, il arrive souvent qu'on n'en conserve aucun, et que toute la conduite de la vie ne devient qu'un jeu, qu'on ajuste comme on peut aux différentes circonstances où l'on se trouve.

Mettez-vous en garde contre un ridicule qu'on prend

1. Mlle Jodin, comédienne absolument oubliée, joua à Varsovie, à Saint-Pétersbourg, à Bordeaux. Diderot lui adressa 19 lettres, pleines à la fois de leçons morales et de conseils sur l'art dramatique.

imperceptiblement, et dont il est impossible dans la suite de se défaire : c'est de garder, au sortir de la scène, je ne sais quel ton emphatique qui tient du rôle de princesse qu'on a fait. En déposant les habits de Mérope, d'Alzire, de Zaïre, ou de Zénobie, accrochez à votre porte-manteau tout ce qui leur appartient. Reprenez le propos naturel de la société, le maintien simple et honnête d'une femme bien née. Après les soins que vous prendrez de vous faire un caractère estimable, donnez tous les autres à la perfection de votre talent. Ne dédaignez les conseils de personne. Il plaît quelquefois à la nature de placer une âme sensible et un cœur très délicat dans un homme de la condition la plus commune. Occupez-vous surtout à avoir les mouvemens doux, faciles, aisés et pleins de grâce. Étudiez là-dessus les femmes du grand monde, celles du premier rang, quand vous aurez le bonheur de les approcher. Il est important, quand on se montre sur la scène, d'avoir le premier moment pour soi, et vous l'aurez toujours si vous vous présentez avec le maintien et le visage de votre situation. Ne vous laissez point distraire dans la coulisse. C'est là surtout qu'il faut écarter de soi et les propos flatteurs, et tout ce qui tendrait à vous tirer de votre rôle. Modérez votre voix, ménagez votre sensibilité, ne vous livrez que par gradation. Il faut que le système général de la déclamation entière d'une pièce corresponde au système général du poète qui l'a composée; faute de cette attention, on joue bien un endroit d'une scène, on joue même bien une scène, on joue mal tout le rôle. On a de la chaleur déplacée; on transporte le spectateur par intervalle; dans d'autres on le laisse languissant et froid, sans qu'on puisse quelquefois en accuser l'auteur. Vous savez bien ce que j'entends par le hoquet tragique. Souvenez-vous que c'est le vice le plus insupportable et le plus commun. Examinez les hommes dans leurs plus violens accès de fureur, et vous ne leur remarquerez rien de pareil. En dépit de l'emphase poétique, rapprochez votre jeu de la nature le plus que vous pourrez; moquez-vous de l'harmonie, de la ca-

dence et de l'hémistiche[1]; ayez la prononciation claire, nette et distincte, et ne consultez sur le reste que le sentiment et le sens. Si vous avez le sentiment juste de la vraie dignité, vous ne serez jamais ni bassement familière, ni ridiculement ampoulée, surtout ayant à rendre des poètes qui ont chacun leur caractère et leur génie. N'affectez aucune manière, la manière est détestable dans tous les arts d'imitation. Savez-vous pourquoi on n'a jamais pu faire un bon tableau d'après une scène dramatique? c'est que l'action de l'auteur a je ne sais quoi d'apprêté et de faux. Si, quand vous êtes sur le théâtre, vous ne croyez pas être seule, tout est perdu. Mademoiselle, il n'y a rien de bien dans ce monde que ce qui est vrai; soyez donc vraie sur la scène, vraie hors de la scène. Lorsqu'il y aura dans les villes, dans les palais, dans les maisons particulières, quelques beaux tableaux d'histoire, ne manquez pas de les aller voir. Soyez spectatrice attentive dans toutes les actions populaires ou domestiques. C'est là que vous verrez les visages, les mouvemens, les actions réelles de l'amour, de la jalousie, de la colère, du désespoir. Que votre tête devienne un portefeuille de ces images, et soyez sûre que, quand vous les exposerez sur la scène, tout le monde les reconnaîtra et les applaudira. Un acteur qui n'a que du sens et du jugement est froid; celui qui n'a que de la verve et de la sensibilité est fou[2]. C'est un certain tempérament de bon sens et de chaleur qui fait l'homme sublime; et sur la scène et dans le monde, celui qui montre plus qu'il ne sent fait rire au lieu de toucher. Ne cherchez donc jamais à aller au-delà du sentiment que vous aurez; tâchez de le rendre juste.

1. Il ne faut pas chanter solennellement les vers : mais si on les dit absolument comme de la prose, à quoi sert que l'auteur se soit donné la peine de les faire? De même que le naturel de la scène n'est pas tout à fait le naturel d'un salon, de même le débit simple de de la poésie ne consiste point du tout à la faire prendre pour de la prose.

2. Ce sont les idées développées dans le *Paradoxe sur le comédien.*

II. — A PROPOS DE L'ENCYCLOPEDIE.

A Voltaire.

19 février 1758.

Je vous demande pardon, monsieur et cher maître, de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Quoi que vous en pensiez, je ne suis que négligent. Vous dites donc qu'on en use avec nous d'une manière odieuse, et vous avez raison[1]. Vous croyez que j'en dois être indigné, et je le suis. Votre avis serait que nous quittassions tout à fait l'*Encyclopédie* ou que nous allassions la continuer en pays étranger, ou que nous obtinssions justice et liberté dans celui-ci. Voilà qui est à merveille; mais le projet d'achever en pays étranger, est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité avec nos collègues; les manuscrits qu'ils ont acquis ne nous appartiennent pas, et ils nous appartiendraient qu'au défaut des planches, nous n'en ferions aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche, et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec quelle joie ils ont appris la désertion de d'Alembert[2] et toutes les manœuvres qu'ils emploient pour l'empêcher de revenir! Il ne faut pas s'attendre qu'on fasse justice des brigands[3] auxquels on nous a abandonnés, et il ne nous convient guère de le demander; ne sont-ils pas en possession d'insulter qui il leur plaît sans que personne s'en offense[4]? Est-ce à nous à nous plaindre, lorsqu'ils

1. Le privilège pour l'*Encyclopédie* fut accordé en 1746. Les deux premiers volumes parurent en 1741 : puis un arrêt du roi suspendit l'impression de l'ouvrage pendant dix-huit mois. Nouvelle suspension en 1757 : après une longue enquête, le Parlement retira le privilège. La publication fut reprise en 1765 avec une permission tacite.

2. Il ne revint pas en effet.

3. *Coquins, brigands* : ne s'indignerait-on pas davantage contre les persécutions subies par les philosophes, s'ils avaient moins injurié leurs adversaires? C'est une grande adresse de souffrir avec douceur; on gagne la postérité à sa cause.

4. Les jésuites avaient attaqué l'Encyclopédie. Plusieurs pères avaient lancé un pamphlet intitulé : *la Religion vengée*.

nous associent dans leurs injures avec des hommes que nous ne vaudrons jamais? Que faire donc? Ce qui convient à des gens de courage : mépriser nos ennemis, les poursuivre, et profiter, comme nous avons fait, de l'imbécillité de nos censeurs. Faut-il que, pour deux misérables brochures, nous oubliions ce que nous nous devons à nousmême et au public? Est-il honnête de tromper l'espérance de quatre mille souscripteurs, et n'avons-nous aucun engagement avec les libraires? Si d'Alembert reprend et que nous finissions, ne sommes-nous pas vengés? Ah! mon cher maître! où est le philosophe? où est celui qui se comparait au voyageur du Boccalini[1]? Les cigales l'auront fait taire. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa tête : mais si le dessein de s'expatrier n'y est pas à côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une sottise; le règne des mathématiques n'est plus[2]. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle, et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom. Quelques articles de l'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec dignité pendant et après l'édition. Voilà ce qu'il n'a pas considéré, ce que personne n'osera peut-être lui dire, et ce qu'il entendra de moi; car je suis fait pour dire la vérité à mes amis, et quelquefois aux indifférens; ce qui est plus honnête que sage. Un autre se réjouirait en secret de sa désertion : il y verrait de l'honneur, de l'argent et du repos

1. « Souvenons-nous de la fable de Boccalini : « Un voyageur, dit-il, était importuné dans son chemin du bruit des cigales, il s'arrêta pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit que s'écarter de sa route; il n'avait qu'à continuer paisiblement son voyage; les cigales seraient mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. » (Voltaire, *Discours préliminaire d'Alzire*.) Boccalini est un célèbre satirique italien (1556-1613), qui attaqua principalement l'ambition des Espagnols.

2. Comme si une telle science relevait de la mode. Diderot n'était pas fait pour le travail solitaire et désintéressé. Il lui fallait le tapage de la galerie, des battements de main ou des huées, la certitude surtout d'agir sur les esprits.

à gagner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de lui montrer combien je lui suis attaché, et je ne manquerai ni à moi-même, ni à lui. Mais, pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui, et c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort, si vous lui dites qu'il a raison. D'après tout cela, vous croirez que je tiens beaucoup à l'*Encyclopédie* et vous vous tromperez. Mon cher maître, j'ai la quarantaine passée; je suis las de tracasseries. Je crie, depuis le matin jusqu'au soir : le repos, le repos, et il n'y a guère de jour que je ne sois tenté d'aller vivre obscur et mourir tranquille au fond de ma province. Il vient un temps où toutes les cendres sont mêlées. Alors que m'importera d'avoir été Voltaire ou Diderot, et que ce soient vos trois syllabes ou les trois miennes qui restent? Il faut travailler, il faut être utile, on doit compte de ses talens, etc... Être utile aux hommes! Est-il bien sûr qu'on fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande différence entre le philosophe et le joueur de flûte? Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain, et demeurent ce qu'ils sont. Les Athéniens n'ont jamais été plus méchans qu'au temps de Socrate, et ils ne doivent peut-être à son existence qu'un crime de plus. Qu'il y ait là-dedans plus d'humeur que de bon sens, je le veux; et je reviens à l'*Encyclopédie*. Les libraires sentent aussi bien que moi que d'Alembert n'est pas un homme facile à remplacer; mais ils ont trop d'intérêt au succès de leur ouvrage pour se refuser aux dépenses. Si je peux espérer de faire un huitième volume deux fois meilleur que le septième, je continuerai; sinon, serviteur à l'*Encyclopédie*, j'aurai perdu quinze ans de mon temps : mon ami d'Alembert aura jeté par la fenêtre une quarantaine de mille francs, sur lesquels je comptais et qui auraient été toute ma fortune; mais je m'en consolerai, car j'aurai le repos.

Adieu, mon cher maître, portez-vous bien et aimez-moi toujours.

Ne soyez plus fâché, et surtout ne me redemandez plus

vos lettres; car je vous les renverrais et n'oublierais jamais cette injure. Je n'ai pas vos articles, ils sont entre les mains de d'Alembert et vous le savez bien. Je suis pour toujours avec attachement et respect, monsieur et cher maître.

---

12. — COMMENT SE FORME L'OPINION PUBLIQUE

A NECKER.

12 juin 1775.

Je ne suis pas un de ceux qui vous doivent le moins de reconnaissance pour le bel ouvrage que vous venez de publier[1]. Je n'ai pas mémoire d'avoir jamais fait une lecture qui m'ait autant intéressé; je n'en excepte pas même l'*Éloge de Marc-Aurèle.* Il faut convenir qu'il y a des plaisirs bien doux, et qui sont à bon prix. Huit jours de bonheur continu, et cela à moins de frais qu'il ne m'en eût coûté pour deux livres de pain par jour! L'équité restituera au frontispice un titre que la modestie en a supprimé; c'est la défense de la nation contre les nations rivales, c'est l'apologie du travail contre l'oisiveté, et de l'indigence contre la richesse. Cette cause pouvait être défendue par de bonnes ou de mauvaises raisons; mais il était difficile de s'en proposer une plus auguste, et, de quelque manière que l'on s'en tirât, on était sûr d'en remporter le renom d'honnête homme et de bon citoyen. On s'installait encore parmi les hommes de génie, lorsqu'on y montrait de la profondeur, de l'éloquence et de la finesse comme il vous est arrivé. J'ai plus de mérite que vous ne pensez peut-être à vous rendre toute cette justice; car avec un odorat un peu délicat, on croit s'apercevoir que vous ne faites pas grand cas de la philosophie et des lettres. Je n'ai garde de mettre sur la même ligne un chapitre de Nicole ou de Montaigne,

1. Le traité de la *Législation et du commerce des grains* (1773), dirigé contre Turgot et la libre circulation.

l'*Iphigénie* de Racine, ou le *Misanthrope* de Molière, avec un traité des *subsistances de première nécessité;* vous conviendrez que le plaisir que ces premiers ouvrages nous causent n'est pas sans utilité, et qu'il ne finira jamais. On dit : Vivre, et philosopher ensuite; je dis, tout au contraire : Philosopher d'abord, et vivre après, si l'on peut. Peut-être eussiez-vous moins rabaissé ces sublimes leçons de morale qui ne s'adressent qu'à la portion opulente, oisive et corrompue de la société, si vous eussiez considéré l'influence bonne ou mauvaise, mais nécessaire, des mœurs des citoyens distingués sur la multitude qui les environne et qui les imite sans presque s'en apercevoir. L'opinion, ce mobile dont vous connaissez toute la force pour le bien et pour le mal, n'est à son origine que l'effet d'un petit nombre d'hommes qui parlent après avoir pensé, et qui forment sans cesse, en différens points de la société, des centres d'instructions d'où les erreurs et les vérités raisonnées gagnent de proche en proche, jusqu'aux derniers confins de la cité, où elles s'établissent comme des articles de foi. Là tout l'appareil de nos discours s'est évanoui, il n'en reste que le dernier mot. Nos écrits n'opèrent que sur une certaine classe de citoyens, nos discours sur toutes; c'est la glace devant laquelle l'homme qui respire a passé. Le peuple sait qu'il faut que le blé soit à bon marché, parce qu'il gagne peu et qu'il a grand faim; mais il ignore et il ignorera toujours les moyens difficiles de concilier les vicissitudes des récoltes avec son besoin qui ne varie point. Qui est-ce qui décidera la querelle des économistes et de leurs adversaires[1]? La raison. Et où est la raison? Dans les hommes d'État? Assurément elle y est en puissance, mais ceux qui croient tout savoir n'ont guère la tentation de s'instruire. Dans le peuple? Il n'a malheureusement pas le temps de la cultiver, de l'étendre et de s'en servir. Dans les gens du monde? Quand ils se résoudraient à vous sacrifier

1. Les économistes sont Quesnay, Turgot, l'abbé Morellet, etc.; leurs adversaires, l'abbé Galiani et Necker lui-même.

l'impérieuse frivolité de leurs distractions, ils ne vous entendraient pas. L'intérêt remue et déplace trop les gens d'affaires pour en espérer la lecture suivie d'un ouvrage qui demande de la tenue. A qui vous êtes-vous donc adressé? Qui est-ce qui parlera de votre travail et en parlera dignement? Qui est-ce qui en assurera le mérite et en accélerera le fruit? C'est celui dont la fonction habituelle est de méditer, celui dont la lampe éclairait vos pages pendant la nuit[1], tandis que le reste des citoyens dormait autour de lui, épuisés par la fatigue des travaux ou des plaisirs; c'est l'homme de lettres, le littérateur, le philosophe. Songez que les ouvrages que nous feuilletons le moins, avec le plus de négligence et de partialité, ce sont ceux de nos collègues. La chose dont on parle le plus est celle qu'on sait le moins, et cela n'est pas si extravagant qu'on croirait bien; on se tait naturellement de ce qu'on croit avoir approfondi. Quoiqu'il en soit, nous sommes ce petit nombre de têtes qui, placées sur le cou du grand animal, traînent après elles la multitude aveugle de ses queues. Vous êtes, dit-on, menacé d'une grêle de réponses. Je m'en réjouis; et vous aussi, n'est-ce pas? Je suis bien impatient et bien curieux de voir comment l'école se démêlera d'objections qui m'ont paru tout à fait insolubles. Je n'aurai pas tout le plaisir que je me promets, si l'abbé Morellet[2] n'est pas un de vos antagonistes. On prétendait, il y a quelques jours, que deux hommes ne pouvaient disputer publiquement sur la même question sans finir par s'aigrir, s'injurier et se haïr[3], et qu'ils n'avaient rien de plus sage à faire que d'éviter ce terrible conflit de l'amour-propre, s'ils voulaient continuer de s'estimer et de s'aimer. Sans trop présumer de moi, c'est une tâche que je croirais d'autant moins au-dessus de mes forces, que l'expérience journalière m'apprend que le sarcasme et l'injure réussissent moins aujourd'hui que jamais. Je vous ai lu avec toute l'attention

1. Il semble que Diderot ait dans l'imagination le *philosophe* de Rembrandt : voyez au Louvre.

2. Cf. p. 237, n. 3, et p. 624, n. 4.

3. Cela est bien rare en effet, quand la querelle se prolonge.

dont je suis capable. Je ne vous dissimulerai pas que je vous ai trouvé de temps en temps difficile à entendre, mais il est vraisemblable que c'est plutôt ma faute que la vôtre. Celui qui lit un ouvrage sans y trouver un terme impropre, un tour de phrase obscur ou inusité, ou l'entend supérieurement, ou ne l'entend point du tout; supérieurement, puisqu'il peut subitement et sans effort rectifier l'inexactitude de l'expression; point du tout, puisque, ne sentant point ce défaut, la vue de l'auteur lui échappe. Il y a bien aussi quelques points sur lesquels je ne suis pas de votre avis; mais, pour un endroit souligné, il est resté des vingt pages de suite intactes, et où on lirait à la marge de mon exemplaire : Je voudrais bien savoir ce qu'ils diront à cela.

---

13. — VOLTAIRE.

A Naigeon[1].

Cet homme[2], dites-vous, est né jaloux de toute espèce de mérite. Sa manie de tout temps a été de rabaisser, de déchirer ceux qui avaient quelque droit à notre estime. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? Est-on un sot, parce que cet homme l'a dit? Non. Qu'en arrive-t-il? Le cri public s'élève en faveur du mérite rabaissé, déchiré, et il ne reste au censeur injuste que le titre d'envieux et de jaloux.

Cet homme, dites-vous, est ingrat. Son bienfaiteur[3] est-il tombé dans la disgrâce, il lui tourne le dos et se hâte d'aller encenser l'idole du moment. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? En méprise-t-on moins l'idole et son encenseur? Non. Qu'en arrive-t-il? On dit peut-être de l'homme disgrâcié qu'il avait mal placé sa faveur, et de l'autre qu'il est un ingrat.

Cet homme, dites-vous, a fait l'apologie d'un vizir dont

1 Athée fougueux, collaborateur de l'*Encyclopédie* (1738-1810).

2. Voltaire.

3. Sans doute Choiseul.

les opérations écrasaient les particuliers, sans soulager l'empire [1]. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? Le peuple en est-il plus opprimé et le vizir moins digne du mortier d'Amurat? Non. Et que dit-on du vizir? On dit en soupirant qu'il est toujours en faveur, et l'on attend. Et de son apologiste? Que c'est un lâche ou un insensé.

Mais ce jaloux est un octogénaire qui tint toute sa vie son fouet levé sur les tyrans, les fanatiques et les autres grands malfaiteurs de ce monde.

Mais cet ingrat, constant ami de l'humanité, a quelquefois secouru le malheureux dans sa détresse et vengé l'innocence opprimée.

Mais cet insensé a introduit la philosophie de Locke et de Newton dans sa patrie, attaqué les préjugés les plus révérés sur la scène, prêché la liberté de penser, inspiré l'esprit de tolérance, soutenu le bon goût expirant, fait plusieurs actions louables et une multitude d'excellens ouvrages. Son nom est en honneur dans toutes les contrées et durera dans tous les siècles.

Hé bien, à l'âge de soixante et dix-huit ans [2], il vint en fantaisie à cet homme tout couvert de lauriers de se jeter dans un tas de boue; et vous croyez qu'il est bien d'aller lui sauter à deux pieds sur le ventre et de l'enfoncer dans

1. Il s'agit du chancelier Maupeou, et des opérations de l'abbé Terray, contrôleur général des finances. Voltaire a loué le coup d'état de Maupeou dans l'article *Parlement* des *Questions sur l'Encyclopédie* (1771).

2. Cette lettre est donc de 1772. Je ne sais ce que Naigeon reprochait à Voltaire. Peut-être cette lettre doit-elle se rattacher à une courte polémique qui s'éleva entre Voltaire et les athées dont la hardiesse l'effrayait. Voltaire avait plusieurs fois combattu et critiqué le livre de d'Holbach : Le Roy (l'ami de Diderot, cf. p. 255, n. 1) qui y avait eu part, publia en 1772 des *Réflexions sur la jalousie*, que Voltaire attribua un moment à Diderot, et auxquelles il répondit par sa *Lettre sur un écrit anonyme*. Une phrase de ce pamphlet vise l'auteur de *Système de la nature* (d'Holbach) et ses trois fauteurs qui ne peuvent être que Diderot, Le Roy, et Naigeon. Il se peut que Naigeon ait eu l'idée d'intervenir dans le débat et de venger l'athéisme et les athées des attaques de Voltaire. La nature des reproches que lui fait Naigeon, identiques à ceux de Le Roy, semble justifier cette hypothèse.

la fange, jusqu'à ce qu'il disparaisse ! Ah ! monsieur, ce n'est pas là votre dernier mot.

Un jour, cet homme sera bien grand, et ses détracteurs bien petits.

Pour moi, si j'avais l'éponge qui pût le nettoyer, j'irais bien lui tendre la main, je le tirerais de son bourbier et le nettoierais. J'en userais à son égard comme l'antiquaire avec un bronze souillé. Je le décrasserais avec le plus grand ménagement pour la délicatesse du travail et des formes précieuses. Je lui restituerais son éclat, et je l'exposerais pur à votre admiration.

Bonjour, nous penserons diversement, mais nous ne nous en aimerons pas moins.

E facera ogn'uno al suo senno[1].

JEAN-JACQUES ROUSSEAU[2]

1712-1778

La *Correspondance* de Jean-Jacques Rousseau, bien que considérable, n'ajoute pas grand'chose à l'idée que nous en avons. Elle sert à fixer certains points de sa biographie[3] ; elle fournit quelques-unes des plus belles pages qu'il ait écrites. Mais Rousseau est tout entier dans ses fameux chefs-d'œuvre, les *Confessions*, l'*Émile*, la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* : aucun trait de son caractère, aucune qualité de son génie n'y reste dans l'ombre, et l'on n'a jamais besoin de recourir à la *Correspondance* pour les mettre en lumière. C'est que d'abord Rousseau est, comme l'a dit si justement M. Brunetière, un lyrique, le maître et le premier de nos lyriques modernes : tous ses écrits, qu'il s'agisse de philosophie, de morale, d'éducation, de politique, ses systèmes, ses raisonnements, ses récits, ne sont au fond que ses états d'âme qu'il décrit. Toutes ses idées sont des sensations, des passions,

1. Et chacun fera à sa guise.
2. *Œuvres*, éd. Lefèvre, t. VII et VIII. Les quatre *lettres à M. de Malesherbes* sont au t. I, à la suite des *Confessions*. — Cf. Faguet, *XVIIIe Siècle*, et, sur les rapports de Jean-Jacques avec Voltaire, Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1886.
3. Qui n'est pas encore écrite.

des enthousiasmes, et toute sa personne se mêle toujours dans les abstractions qu'il enchaîne, les enveloppe, les échauffe et les colore : de quoi qu'il traite, c'est l'histoire ou souvent le roman de son cœur qu'il fait ; et les plus hautes matières de spéculation ont sous sa plume un air de confidence intime, de *confession* échappée du fond de l'âme. Il ne peut rien dire de plus dans des *Lettres familières*. Et puis Rousseau, quoi qu'on puisse le prendre souvent en flagrant délit de mensonge ou de déclamation, a été en un sens le plus sincère des hommes : s'il a répandu dans ses livres sa vie privée et ses sentiments les plus intimes, il a mis dans ses lettres les mêmes idées qui à chaque époque de sa vie inspiraient et remplissaient ses écrits ; on peut mesurer de quelle profondeur de conviction son éloquence est sortie, quand on le voit, parmi toutes les aventures et les misères de son existence inquiète, reprendre dans sa correspondance, résumer, défendre, prêcher les théories qu'il a exprimées dans ses ouvrages, avec toute la foi et l'ardeur d'un apôtre. Mais cela fait encore que les lettres ont peu de nouveauté ; elles ne contiennent presque rien qui ne soit plus fort et plus complet dans les autres écrits de Jean-Jacques. Enfin la forme de ces lettres n'a rien non plus qui les distingue : c'est le style oratoire, ample, chaud, emporté, qui a conquis le public et fait la gloire de Rousseau. Le moindre billet de trois lignes a cet accent, ce caractère qui n'appartient qu'à lui, parmi tant d'écrivains spirituels ou profonds : il est éloquent. Et dès que Rousseau s'abandonne à son génie et à sa passion — or il les domine bien rarement — ses lettres deviennent des discours, de la plus belle allure et du mouvement le plus vif, mais où rien ne rappelle le ton de la conversation, qui est naturellement celui du style épistolaire.

Même les lettres de Jean-Jacques fournissent moins à sa biographie qu'on ne croirait d'abord. C'est que Jean-Jacques est un romanesque, un visionnaire, à qui les événements ne servent que de point de départ pour tirer des conséquences, former des chimères et s'escrimer contre des fantômes. Les faits de sa vie ne tiennent guère de place dans ses lettres : il faut les chercher ailleurs ; ce que Rousseau nous donne, ce sont les craintes, les espérances, les soupçons, les agitations orageuses de son âme.

Il n'en reste pas moins que cette *Correspondance* offre le même intérêt que les autres ouvrages de l'écrivain : c'est dire quelle en est la valeur littéraire et la beauté. On y trouvera ce Rousseau candide et cynique, intimement bon et immensément

orgueilleux, romanesque incurablement, enthousiaste, affectueux, les bras ouverts à tous et prêt à se jeter dans les bras de tout le monde, optimiste de premier mouvement, et par réflexion pessimiste, ignorant les usages et la langue du monde et mettant sur le compte de la société tous les déboires de sa vanité, toutes les déceptions de son imagination, irritable, mélancolique, misanthrope, et malade, l'âme profondément troublée et de plus en plus déséquilibrée, au point que les critiques et les médecins qui ont étudié son cas, n'ont différé que sur le nom qu'il fallait donner aux bizarres manifestations de son état mental et se sont accordés à reconnaître que bien des discours et des actions de Jean-Jacques, surtout dans ses dernières années, étaient d'un monomane ou d'un fou. Avec cela, et jusque dans les plus violentes crises de son mal, admirable écrivain et puissant penseur, logicien vigoureux, enivré de ses raisonnements, qu'il emploie parfois à confondre la raison, dialecticien subtil, maître sans rival dans l'ironie indignée, qui surprend ou écrase, peintre ému et touchant de cette nature, dans laquelle il a toujours aimé à vivre, à laquelle il a conformé son âme et sa vie, puissant, immoral et fécond comme elle, par laquelle il a été si bien façonné, possédé, exalté, qu'il en est devenu incapable de comprendre la société, et s'est mis à la haïr ; enfin c'est le plus grand orateur et le plus grand poète de ce temps : la maladie, comme chez Pascal, agrandissait son éloquence, lui ouvrait au fond de son cœur des sources plus profondes, et lui donnait en même temps des prises plus fortes sur la sensibilité des lecteurs.

Tel est Rousseau, et tel on l'apercevra déjà assez distinctement dans le peu de lettres que je donne ici. Pour le bien entendre, et comprendre quelles sont les parties du caractère et les moments de la vie morale de Rousseau qu'elles éclairent, il sera utile de se rappeler nettement la succession de ses aventures et les phases diverses de son existence agitée.

Qu'on se représente ce fils d'un horloger, nourri dès l'enfance de romans et des *Vies* de Plutarque, prenant à Bossey, chez le pasteur Lambercier, l'amour de la nature et de la vie champêtre, et de là passant dans le cabinet d'un greffier, dans l'atelier d'un graveur, où des germes de mépris pour les institutions de la société et de haine pour la méchanceté des hommes se déposent dans son cœur. Il fuit (1728) : Mme de Warens s'intéresse à lui. Le voilà successivement catéchumène dans un hospice de Turin, où il se fait catholique, laquais, montreur de curiosités, vagabond

séminariste, employé du cadastre à Chambéry, élève et ami de Mme de Warens aux Charmettes, où il reste de longues années, et d'où il sort instruit et mûri, précepteur, musicien, secrétaire d'ambassadeur à Venise, copiste de musique à Paris, secrétaire de Mme Dupin, et collaborateur de l'*Encyclopédie*. Tout d'un coup le voilà célèbre : en un jour le *Discours contre les Lettres et les Arts* l'a mis au premier rang des écrivains (1749). Son *Discours sur l'inégalité*, sa *Lettre sur les spectacles* achèvent de lui conquérir le public : mais déjà de sombres soupçons hantent son imagination; il a bientôt rompu avec ses amis, Grimm, Dalembert, Diderot, et toute la « coterie holbachienne ». D'abord Paris lui est odieux : le vagabond qu'il est, le primitif, l'homme de la nature aspire à la liberté, aux bois, à l'air, au ciel profond et vaste. Il s'établit à l'Ermitage chez Mme d'Épinay (1756) : bientôt son indépendance s'effarouche de cette obligation, que des amis indiscrets lui rappellent maladroitement, et il se retire à Montlouis près de Montmorency, acceptant l'hospitalité du maréchal de Luxembourg. Il y achève la *Nouvelle Héloïse*; il y écrit le *Contrat social* et l'*Émile* : mais alors un orage éclate sur sa tête. L'*Émile* est brûlé à Paris et à Genève : Rousseau doit fuir. Il se réfugie à Motiers-Travers (1762), sous la protection du maréchal Keith. C'est alors qu'il noue une intime amitié avec M. du Peyrou, dont le nom reviendra souvent dès lors dans sa correspondance. Ses ennemis, ou peut-être seulement son humeur inquiète et vagabonde, le chassent de l'asile où il avait trouvé le repos pendant trois ans. Il passe deux mois à l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne (1765) : le sénat de Berne l'oblige d'en sortir. Il s'apprête à se rendre à Berlin, quand son ami l'historien Hume l'appelle en Angleterre. Il s'installe à Wootton, dans le Derbyshire (1766); là il se croit en butte à de nouvelles persécutions, il se brouille avec Hume, qui devient dès lors l'un des chefs de la conspiration universelle dont il se croit victime, et à laquelle tout le public trompé ou effrayé lui semble s'associer. En mai 1767, il traverse Paris, et s'établit à Trye chez le prince de Conti sous un faux nom; mais il ne se sent bientôt plus en sûreté, il fuit en Dauphiné, à Bourgoin, puis à Monquin. Le voilà de nouveau à Paris en 1770 : il rompt toute correspondance avec ses amis, tout commerce avec le monde. Il s'enferme rue Plâtrière au cinquième étage. Quelques rares personnes sont admises à pénétrer chez lui : tous les curieux qui veulent le visiter sont des ennemis, et les admirateurs des traîtres. Il va lire cependant chez la com-

tesse d'Egmont ses *Confessions*; il écrit ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, et ses *Dialogues* intitulés *Rousseau juge de Jean-Jacques*, œuvre étrange d'éloquence, de logique et de folie. Il copie de la musique, il en compose; il herborise avec passion. Enfin, le 20 mai 1778, il accepte l'hospitalité du marquis de Girardin à Ermenonville, et il meurt le 2 juillet. On l'enterre au milieu du parc, dans l'île dite des Peupliers.

I. — A PROPOS D'UN POT DE BEURRE.

A M. le comte de Lastic [1].

Paris, le 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme, nommée madame Le Vasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille [2], avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté, et qu'après vous être moqué d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse [3], vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers, je lui ai fait

1. Le comte de Lastic, alors colonel, plus tard maréchal de camp, épousa en 1755 Anne Charron de Ménars.

2. La fameuse Thérèse, que J.-J. Rousseau épousa plus tard.

3. La lettre est mal datée, ou le comte s'est marié avant 1755.

comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si, par hasard, il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à cette adresse, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

---

2. — SI LES LETTRES ONT CAUSÉ LES MALHEURS DES HOMMES.

A Monsieur de Voltaire [1].

Paris, le 10 septembre 1755.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie [2], je partage la reconnaissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons, et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

1. Voyez la lettre de Voltaire à laquelle celle-ci répond, p. 132. A cet échange de politesse, à cette courtoisie dans la discussion succéda plus tard une inimitié déclarée qui se traduisit des deux côtés en violentes attaques.

2. Il accusa plus tard Voltaire de vouloir corrompre Genève, par le théâtre établi dans sa maison.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres, je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendans de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a dans le progrès des choses des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite ; ce ne sont ni les savans, ni les poètes, qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains : mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius, et de Térence, amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial [1]. Le goût des

1. Est-il vrai que la corruption des mœurs soit un antécédent constant, et une cause nécessaire de la perfection littéraire? Si les lettres naissent de la corruption, comment Commode et Caracalla n'ont-ils point eu leur Sénèque ou même leur Martial? Et comment les plus grands poètes de la Grèce sont-ils antérieurs à la décadence des mœurs? Et d'autre part, est-il vrai qu'il n'y ait pas eu de progrès moral, du siècle de Caton au siècle de César et du siècle de César au siècle de Domitien, à qui succède si vite le siècle de Trajan et Marc-Aurèle? Quelques crimes, quelques infamies, quelques meurtres dans une partie de l'aristocratie romaine ne permettent pas de conclure à la décadence de la moralité dans toute l'humanité.

lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente[1], et, s'il est vrai que tous les progrès humains soient pernicieux à l'espèce[2], ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil[3] et multiplient nos égaremens accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux[4]. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux, c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savans, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitans, si le sage Memnon[5] m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les âmes boiteuses. » Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

1. Principe faux.
2. Est-ce vrai?
3. La vraie science n'augmente pas l'orgueil : chaque vérité connue nous aide à mieux concevoir l'immensité du domaine de l'inconnu.
4. C'est ce qu'on dit toujours, mais on ne voudrait pas de ce bonheur, si quelque dieu l'offrait. Voyez Mme du Deffand, p. 377, et p. 156.
5. Allusion à un conte de Voltaire, dont le héros « Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. »

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, il les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer l'*Orphelin*[1], parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût pas puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait[2]. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent myrmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortège des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez : mais les falsifications n'y sont point faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées; et

1. L'*Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire, qui venait d'être jouée le 20 août 1755.

2. Mais si l'on ne se fût pas inquiété de savoir ce qui en était Copernic et Galilée n'auraient pas cherché et trouvé que la terre tournait.

qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation, et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir[1].

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc....

---

3. — L'ÉDUCATION GENEVOISE.

A MONSIEUR LE DOCTEUR TRONCHIN[2].

A Montmorency, le 29 novembre 1758.

Votre lettre, Monsieur, m'aurait fait grand plaisir en tout temps, et m'en fait surtout aujourd'hui; car j'y vois qu'ayant jugé l'absent sans l'entendre[3], vous ne l'avez pas jugé tout à fait aussi sévèrement qu'on me l'avait dit. Plus je suis indifférent sur les jugemens du public, moins je le suis sur ceux des hommes de votre ordre; mais, quoique j'aspire à mériter l'estime des honnêtes gens, je ne sais mendier celle de personne, et j'avoue que c'est la chose du monde la moins importante que d'être juste ou injuste envers moi.

Je ne doutais pas que vous ne fussiez de mon avis, ou plutôt que je ne fusse du vôtre, sur la proposition de M. d'Alembert[4]; et je suis charmé que vous ayez bien voulu confirmer vous-même cette opinion. Il y aura du malheur, si votre sagesse et votre crédit n'empêchent pas la comédie de s'établir à Genève, et de se maintenir à nos portes[5].

1. Souvenir de l'*Odyssée*. Le lotos fit oublier leur patrie aux compagnons d'Ulysse, et le moly rendait impuissants les enchantements de Circé.

2. Cf. p. 133, n. 1.

3. A propos de la *Lettre à Dalembert sur les spectacles*.

4. D'établir un théâtre à Genève.

5. Chez Voltaire

A l'égard des cercles[1], je conviens de leurs abus, et je n'en doutais pas; c'est le sort des choses humaines : mais je crois qu'aux cercles détruits succéderont de plus grands abus encore. Vous faites une distinction très judicieuse sur la différence des républiques grecques à la nôtre, par rapport à l'éducation publique : mais cela n'empêche pas que cette éducation ne puisse avoir lieu parmi nous, et qu'elle ne l'ait même par la seule force des choses, soit qu'on le veuille, soit qu'on ne le veuille pas. Considérez qu'il y a une grande différence entre nos artisans et ceux des autres pays. Un horloger de Genève est un homme à présenter partout; un horloger de Paris n'est bon qu'à parler de montres[2]. L'éducation d'un ouvrier tend à former ses doigts, rien de plus. Cependant le citoyen reste. Bien ou mal, la tête et le cœur se forment; on trouve toujours du temps pour cela, et voilà à quoi l'institution doit pourvoir. Ici, monsieur, j'ai sur vous, dans le particulier, l'avantage que vous avez sur moi dans les observations générales : cet état des artisans est le mien, celui dans lequel je suis né, dans lequel j'aurais dû vivre, et que je n'ai quitté que pour mon malheur. J'y ai reçu cette éducation publique, non par une institution formelle, mais par des traditions et des maximes qui, se transmettant d'âge en âge, donnaient de bonne heure à la jeunesse les lumières qui lui conviennent et les sentiments qu'elle doit avoir. A douze ans, j'étais un Romain; à vingt, j'avais couru le monde, et n'étais plus qu'un polisson. Les temps sont changés, je ne l'ignore pas; mais c'est une injustice de rejeter sur les artisans la corruption publique; on sait trop que ce n'est pas par eux qu'elle a commencé. Partout le riche est toujours le premier cor-

1. Voyez la lettre à Dalembert (vers la fin), où J.-J. Rousseau prend vivement la défense des cercles : « De toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler des particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment sans contredit la plus raisonnable, la plus honnête et la moins dangereuse, parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise et que l'ordre et la règle y règnent. »

2. Voyez. p. 165.

rompu; le pauvre suit, l'état médiocre est atteint le dernier. Or, chez nous, l'état médiocre est l'horlogerie.

Tant pis si les enfans restent abandonnés à eux-mêmes. Mais pourquoi le sont-ils? Ce n'est pas la faute des cercles; au contraire, c'est là qu'ils doivent être élevés, les filles par les mères, les garçons par les pères. Voilà précisement l'éducation moyenne qui nous convient, entre l'éducation publique des républiques grecques et l'éducation domestique des monarchies, où tous les sujets doivent rester isolés, et n'avoir rien de commun que l'obéissance.

Il ne faut pas non plus confondre les exercices que je conseille avec ceux de l'ancienne gymnastique. Ceux-ci formaient une véritable occupation, presque un métier; les autres ne doivent être qu'un délassement, des fêtes; et je ne les ai proposés qu'en ce sens. Puisqu'il faut des amusemens, voilà ceux qu'on nous doit offrir. C'est une observation qu'on faisait de mon temps, que les plus habiles ouvriers de Genève étaient précisément ceux qui brillaient le plus dans ces sortes d'exercices, alors en honneur parmi nous : preuve que ces diversions ne nuisent point l'une à l'autre, mais au contraire s'entr'aident mutuellement; le temps qu'on leur donne en laisse moins à la crapule, et empêche les citoyens de s'abrutir.

Adieu, monsieur; je vous embrasse de tout mon cœur. Puissiez-vous longtemps honorer votre patrie, et faire du bien au genre humain!

---

4. — SUR LA MORT DE SON CHIEN.

A MADAME LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG [1].

Ce lundi, 20 juillet 1760.

Vous savez mes regrets, et vous me les pardonnez : je ne me les reproche donc plus, et l'intérêt que vous y prenez me console de ma folie. Mon pauvre Turc n'était qu'un

1. Cf. p. 405, n. 3.

chien, mais il m'aimait; il était sensible, désintéressé, d'un bon naturel. Hélas! comme vous le dites, combien d'amis prétendus ne le valaient pas! Heureux même si je retrouvais ces avantages dans la recherche dont vous voulez bien vous occuper! mais, quel qu'en soit le succès, j'y verrai toujours les soins de l'amitié la plus précieuse qui jamais ait flatté mon cœur, et cela seul dédommage de tout. J'ai été plus malade ces temps derniers, j'ai eu des vomissemens; mais je suis mieux, et il me reste plus de découragement et d'ennui que de mal. Je ne puis m'occuper à rien : les romans même finissent par m'ennuyer. J'ai voulu prendre *Childéric*; il y faut renoncer. C'en est fait, je ne redonnerai de ma vie un seul coup de plume[1]; mes vains efforts ne feraient qu'exciter votre pitié. Il ne me reste qu'une occupation, qu'une consolation dans la vie, mais elle est douce : c'est de m'attendrir en pensant à vous.

---

5. — ROUSSEAU PEINT PAR LUI-MÊME.

A Monsieur de Malesherbes[2].

Montmorency, le 12 janvier 1762.

Une âme paresseuse qui s'effraie de tout, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, et sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent ne pouvoir s'allier dans le même caractère; et ces deux contraires composent pourtant le fond du mien. Quoique je ne puisse résoudre cette opposition par des principes, elle existe pourtant; je la sens, rien n'est plus certain, et j'en puis du moins donner par les faits une espèce d'historique qui peut servir à la concevoir. J'ai eu plus d'activité dans l'enfance, mais jamais

1. Cette lettre est écrite dans un moment de dégoût. Il acheva et publia cette année même la *Nouvelle Heloïse*; et il allait bientôt composer le *Contrat social* et l'*Émile*.

2. Cf. p. 359, n. 1. M. de Malesherbes était alors directeur de la librairie. Il était grand admirateur de Rousseau, auquel il s'intéressait du reste par amitié pour M. et Mme de Luxembourg.

comme un autre enfant. Cet ennui de tout m'a de bonne heure jeté dans la lecture. A six ans, Plutarque me tomba sous la main; à huit, je le savais par cœur; j'avais lu tous les romans, ils m'avaient fait verser des seaux de larmes avant l'âge où le cœur prend intérêt aux romans. De là se forma dans le mien ce goût héroïque et romanesque qui n'a fait qu'augmenter jusqu'à présent[1], et qui acheva de me dégoûter de tout, hors de ce qui ressemblait à mes folies. Dans ma jeunesse, que[2] je croyais trouver dans le monde les mêmes gens que j'avais connus dans mes livres, je me livrais sans réserve à quiconque savait m'en imposer par un certain jargon dont j'ai toujours été la dupe. J'étais actif, parce que j'étais fou; à mesure que j'étais détrompé, je changeais de goûts, d'attachemens, de projets; et dans tous ces changemens je perdais toujours ma peine et mon temps, parce que je cherchais toujours ce qui n'était point. En devenant plus expérimenté, j'ai perdu peu à peu l'espoir de le trouver, et par conséquent le zèle de le chercher. Aigri par les injustices que j'avais éprouvées, par celles dont j'avais été le témoin, souvent affligé du désordre où l'exemple et la force des choses m'avaient entraîné moi-même, j'ai pris en mépris mon siècle et mes contemporains; et, sentant que je ne trouverais point au milieu d'eux une situation qui pût contenter mon cœur, je l'ai peu à peu détaché de la société des hommes, et je m'en suis fait une autre dans mon imagination, laquelle m'a d'autant plus charmé, que je la pouvais cultiver sans peine, sans risque, et la trouver toujours sûre et telle qu'il me la fallait.

Après avoir passé quarante ans de ma vie ainsi mécontent de moi-même et des autres, je cherchais inutilement à rompre les liens qui me tenaient attaché à cette société que j'estimais si peu, et qui m'enchaînaient aux occupations le moins de mon goût, par des besoins que j'estimais ceux de la nature, et qui n'étaient que ceux de l'opinion : tout à

1. Il fut romanesque toute sa vie.

2. C'est l'emploi si fréquent au XVII[e] s. de *que* pour *où*, et pour *dans lequel*.

coup un heureux hasard vint m'éclairer sur ce que j'avais à faire pour moi-même, et à penser de mes semblables, sur lesquels mon cœur était sans cesse en contradiction avec mon esprit, et que je me sentais encore porté à aimer, avec tant de raisons de les haïr. Je voudrais, monsieur, vous pouvoir peindre ce moment qui a fait dans ma vie une si singulière époque, et qui me sera toujours présent, quand je vivrais éternellement.

J'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes[1] : j'avais dans ma poche un *Mercure de France*, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit[2]. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture : tout à coup je me sens l'esprit ébloui de mille lumières; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jeta dans un trouble inexprimable; je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine; ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un des arbres de l'avenue, et j'y passe une demi-heure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. O monsieur! si j'avais jamais pu écrire le quart de ce que j'ai vu et senti sous cet arbre, avec quelle clarté j'aurais fait voir toutes les contradictions du système social; avec quelle force j'aurais exposé tous les abus de nos institutions; avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement, et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchans! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits; savoir, ce premier discours, celui

1. Pour sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749).

2. « Si le rétablissement des sciences et des lettres a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. »

sur l'Inégalité, et le Traité de l'éducation[1]; lesquels trois ouvrages sont inséparables, et forment ensemble un même tout. Tout le reste a été perdu; et il n'y eut d'écrit sur le lieu même que la prosopopée de Fabricius[2]. Voilà comment, lorsque j'y pensais le moins, je devins auteur presque malgré moi. Il est aisé de concevoir comment l'attrait d'un premier succès et les critiques des barbouilleurs me jetèrent tout de bon dans la carrière. Avais-je quelque vrai talent pour écrire? je ne sais. Une vive persuasion m'a toujours tenu lieu d'éloquence, et j'ai toujours écrit lâchement et mal quand je n'ai pas été fortement persuadé : ainsi c'est peut-être un retour caché d'amour-propre qui m'a fait choisir et mériter ma devise[3], et m'a si passionnément attaché à la vérité, ou à tout ce que j'ai pris pour elle. Si je n'avais écrit que pour écrire, je suis convaincu qu'on ne m'aurait jamais lu....

---

6. — ROUSSEAU A L'ERMITAGE.

A Monsieur de Malesherbes.

Montmorency, le 26 janvier 1762.

Après vous avoir exposé, monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrais vous parler de mon état moral dans ma retraite. Mais je sens qu'il est bien tard; mon âme aliénée d'elle-même est toute à mon corps : le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, et jusqu'à ce qu'elle s'en sépare tout à coup. C'est de mon bonheur que je voudrais vous parler, et l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

1. L'*Emile.* Tous les écrits de Rousseau sortent des deux discours.

2. Dans la réalité, les choses se passèrent plus simplement. Il paraîtrait que Jean-Jacques annonça à Diderot son intention de traiter le sujet mis au concours, qu'il avait pensé d'abord à faire l'apologie des lettres, et que ce fut Diderot qui l'engagea à prendre la thèse contraire, plus paradoxale, plus neuve, plus propre à séduire le public.

3. *Vitam impendere vero.*

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoi qu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être : je n'ai point été chercher ma félicité au loin, je l'ai cherchée auprès de moi, et je l'y ai trouvée. Spartien[1] dit que Similis, courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la cour et tous ses emplois pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.* Voilà ce que je puis dire à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé de vivre que le 9 avril 1756[2].

Je ne saurais vous dire, monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudrait s'en faire un semblable ; la paix régnerait sur la terre ; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchans quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul ? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur ; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événemens de ma vie ; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier

1. Ælius Spartianus, un des six auteurs de l'*Histoire Auguste* (IVe s.)

2. Quand il est venu s'établir à l'Ermitage, chez Mme d'Épinay.

quelques momens mes souffrances. Quels temps croiriez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres, ni visites, n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardens, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate[1], pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyeres frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la

1. Son chien.

délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne, je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie ; et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces momens quelque idée de Paris, de mon siècle, et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant, pour me livrer, sans distraction, aux sentimens exquis dont mon âme était pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout-à-coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Hé bien ! monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous

les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne philosophais pas; je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand Être! O grand Être! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas assez mis à profit ma journée, je pensais en pouvoir jouir davantage encore; et, pour réparer le temps perdu, je me disais : je reviendrai demain.

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets; mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse. Je soupais de grand appétit dans mon petit domestique; nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi. Ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour; j'étais bien différent quand j'avais vu de la compagnie, j'étais rarement content des autres, et jamais de moi. Le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante, et depuis

qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie; bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux, dans ces ravissantes contemplations, que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté, désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi; et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

---

7. — DEMANDE DE PROTECTION.

Au roi de Prusse.

A Motiers-Travers[1], juillet 1762.

J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore : cependant, chassé de France, de Genève[2], du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos états. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là : cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai

1. L'*Émile*, à son apparition, fut censuré et condamné au feu et même le Parlement lança un décret de prise de corps contre l'auteur, à qui le maréchal de Luxembourg fournit les moyens de fuir. Jean-Jacques se réfugia à Motiers-Travers, dans le canton de Neufchâtel, qui appartenait au roi de Prusse. Cf. p. 488.

2. L'*Émile* fut brûlé à Genève, et Rousseau décrété comme à Paris. Le Sénat de Berne se montrait disposé aussi à sévir.

mérité de vous aucune grâce[1], et je n'en demande pas, mais j'ai cru devoir déclarer à Votre Majesté que j'étais en son pouvoir, et j'y voulais être : elle peut disposer de moi comme il lui plaira.

---

8. — NOS DIFFÉRENTES HUMEURS NOUS FONT VOIR DIFFÉREMMENT LES MÊMES CHOSES.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG[2].

Motiers, le 20 janvier 1763.

Vous voulez, monsieur le maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite. Mais comment faire? Je ne sais voir qu'autant que je suis ému, les objets indifférens sont nuls à mes yeux; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite : et quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous? Des arbres, des rochers, des maisons, des hommes même, sont autant d'objets isolés dont chacun en particulier donne peu d'émotion à celui qui le regarde; mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manières qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des spectateurs; et ces différences, qui font celles de nos jugemens, n'ont pas lieu seulement d'un spectateur à l'autre, mais dans le même en différens temps[3]. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyais retrouver ce qui m'avait charmé dans ma jeunesse : tout est changé; c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes; et ne voyant plus mes montagnons[4] avec des yeux

1. Rousseau, dans l'*Émile*, avait fait allusion à Frédéric sous le nom d'Adraste, roi des Daumiens.

2. Cf. p. 405, n. 3.

3. « Un paysage, disait Amiel, est un état d'âme.

4. *Montagnons* : terme du dialecte local. Voyez dans les *Lettres à d'Alembert*, les souvenirs de jeunesse qu'il évoque, et la peinture des mœurs de cette population digne de l'âge d'or.

de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon temps d'autrefois; je crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous; et lorsque le plaisir nous quitte, nous croyons qu'il n'est plus nulle part. D'autres voient les choses comme nous les avons vues, et les verront comme nous les voyons aujourd'hui. Mais ce sont des descriptions que vous me demandez, non des réflexions, et les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ses anciens jeux. Les diverses impressions que ce pays a faites sur moi à différens âges me font conclure que nos relations se rapportent toujours plus à nous qu'aux choses, et que, comme nous décrivons bien plus ce que nous sentons que ce qui est, il faudrait savoir comment était affecté l'auteur d'un voyage en l'écrivant, pour juger de combien ses peintures sont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir aride et froid, sous ma plume, un pays jadis si verdoyant, si riant, à mon gré. Vous sentirez trop aisément dans ma lettre en quel temps de ma vie et en quelle saison de l'année elle a été écrite.

---

9. — LE VAL DE TRAVERS

Au maréchal de Luxembourg.

Motiers, le 28 janvier 1763.

Il faut, monsieur le maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nus, des sapins noirs couverts de neige, sont les objets dont je suis entouré; et à l'image de l'hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nu en toute saison; mais il est presque effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y

arrivant, et non comme je le vois aujourd'hui; sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcherait de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large et d'environ deux lieues de long, au milieu duquel passe une petite rivière appelée *la Reuss*, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce vallon, formé par deux chaînes de montagnes qui sont des branches du mont Jura et qui se resserrent par les deux bouts, reste pourtant assez ouvert pour laisser voir au loin ses prolongemens, lesquels, divisés en rameaux par les bras des montagnes, offrent plusieurs belles perspectives. Ce vallon, appelé le *Val-de-Travers*, du nom d'un village qui est à son extrémité orientale, est garni de quatre ou cinq autres villages à peu de distance les uns des autres : celui de Motiers, qui forme le milieu, est dominé par un vieux château désert, dont le voisinage et la situation solitaire et sauvage m'attirent souvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis sortir de ce côté par une porte de derrière, sans passer par la rue ni devant aucune maison. On dit que les bois et les rochers qui environnent ce château sont fort remplis de vipères; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, et m'étant assis à toutes sortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces villages, on voit vers le bas des montagues plusieurs maisons éparses, qu'on appelle des *prises*, dans lesquelles on tient des bestiaux et dont plusieurs sont habitées par les propriétaires, la plupart paysans. Il y en a une entre autres à mi-côte nord, par conséquent exposée au midi, sur une terrasse naturelle, dans la plus admirable position que j'aie jamais vue, et dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très commode. J'en fus si tenté, que dès la première fois je m'étais presque arrangé avec le propriétaire pour y loger; mais on m'a depuis tant dit de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix et la sûreté qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de rester où je suis. La maison que j'occupe est dans une moins belle

position, mais elle est grande, assez commode; elle a une galerie extérieure où je me promène dans les mauvais temps : et, ce qui vaut mieux que tout le reste, c'est un asile offert par l'amitié[1].

La Reuss a sa source au-dessus d'un village appelé Saint-Sulpice, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au village de Travers, à l'autre extrémité, où elle commence à se creuser un lit, qui devient bientôt précipice, et la conduit enfin dans le lac de Neuchâtel. Cette Reuss est une très jolie rivière, claire et brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbes. On la voit sortir tout d'un coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande et déjà rivière, comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers[2]. Comme cette source est fort enfoncée dans les roches escarpées d'une montagne, on y est toujours à l'ombre; et la fraîcheur continuelle, le bruit, les chutes, le cours de l'eau, m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage pour aller chercher le frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon n'est pas excessive, mais le vallon même est montagne, étant fort élevé au-dessus du lac; et le lac, ainsi que le sol de la Suisse, est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long et rapide cours des rivières, qui, des montagnes de Suisse, vont se rendre les unes dans la Méditerranée, et les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Reuss, traversant le vallon, soit sujette à de fréquens débordemens, qui font des bords de son lit une espèce de marais, on n'y sent point le maré-

1. Cette maison lui avait été prêtée par Mme Boy de la Tour.

2. Rapprochez de cette peinture la description de la source du Clitumne dans Pline le Jeune (*Lettres*, VIII, 8).

cage, l'air n'y est point humide et malsain, la vivacité qu'il tire de son élévation l'empêchant de rester longtemps chargé de vapeurs grossières; les brouillards, assez fréquens les matins, cèdent pour l'ordinaire à l'action du soleil à mesure qu'il s'élève.

Comme entre les montagnes et les vallées la vue est toujours réciproque, celle dont je jouis ici dans un fond n'est pas moins vaste que celle que j'avais sur les hauteurs de Montmorency, mais elle est d'un autre genre : elle ne flatte pas, elle frappe; elle est plus sauvage que riante; l'art n'y étale pas ses beautés, mais la majesté de la nature en impose; et quoique le parc de Versailles soit plus grand que ce vallon, il ne paraîtrait qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup d'œil, le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nu; on voit très peu d'arbres dans la vallée; ils y viennent mal, et ne donnent presque aucun fruit : l'escarpement des montagnes, étant très rapide, montre en divers endroits le gris des rochers; le noir des sapins coupe ce gris d'une nuance qui n'est pas riante; et ces sapins si grands, si beaux quand on est dessous, ne paraissent au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asile ni l'ombre qu'ils donnent : le fond du vallon, presque au niveau de la rivière, semble n'offrir à ses deux bords qu'un large marais où l'on ne saurait marcher; la réverbération des rochers n'annonce pas, dans un lieu sans arbres, une promenade bien fraîche quand le soleil luit; sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule, et la hauteur des monts, interceptant toute la lumière, fait passer presque à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la première impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé, et, dans un pays où l'on croyait déjà avoir tout vu du premier coup d'œil, on se trouve avec surprise environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est en revanche extrêmement commode; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin, les bords de la

rivière offrent par places de larges pelouses d'un plus beau vert que les gazons du Palais-Royal, et l'on s'y promène avec délices le long de cette belle eau, qui dans le vallon prend un cours paisible en quittant ses cailloux et ses rochers, qu'elle retrouve au sortir du Val-de-Travers. On propose de planter ses bords de saules et de peupliers, pour donner durant la chaleur du jour, de l'ombre au bétail, désolé par les mouches. Si jamais ce projet s'exécute, les bords de la Reuss deviendront aussi charmans que ceux du Lignon, et il ne leur manquera plus que des Astrées, des Silvandres, et un d'Urfé[1].

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du soleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté sur la plaine; de sorte qu'en dirigeant ses promenades et choisissant ses heures, on peut aisément faire à l'abri du soleil tout le tour du vallon. D'ailleurs, ces mêmes montagnes, interceptant ses rayons, font qu'il se lève tard et se couche de bonne heure, en sorte qu'on n'en est pas longtemps brûlé. Nous avons presque ici la clef de l'énigme du ciel de trois aunes[2], et il est certain que les maisons qui sont près de la source de la Reuss n'ont pas trois heures de soleil, même en été.

Lorsqu'on quitte le bas du vallon pour se promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, monsieur le maréchal, le long des Champeaux, du côté d'Andilly[3], on n'a pas une promenade aussi commode; mais cet agrément est bien compensé par la variété des sites et des points de vue, par les découvertes que l'on fait sans cesse autour de soi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où le cours des torrens qui descendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les coteaux qui les entourent, offrent des asiles, verdoyans et frais quand on suffoque à

1. Rousseau aimait et lisait l'*Astrée*.

2. Dans Virgile (Egl. III, v. 104) « Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo, ‖ Tres pateat cæli spatium non amplius ulnas. » Le mot de l'énigme est *un puits*.

3. Village voisin de Montmorency d'où Arnauld, père du marquis de Pomponne, tira son nom.

découvert. Ces réduits, ces petits vallons, ne s'aperçoivent pas tant qu'on regarde au loin les montagnes, et cela joint à l'agrément du lieu celui de la surprise, lorsqu'on vient tout d'un coup à les découvrir. Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade et tournant autour d'un rocher aride, vous voir surpris et charmé de retrouver des bosquets pour les dryades, où vous n'auriez cru trouver que des antres et des ours!

On peut vivre ici, puisqu'il y a des habitans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoique un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont chères, parce que le pays en produit peu et qu'il est fort peuplé, surtout depuis qu'on y a établi des manufactures de toile peinte, et que les travaux d'horlogerie et de dentelles s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi; et c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle Le Vasseur; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne, mais tout le bœuf va à Genève et à Neufchâtel, et l'on ne tue ici que de la vache. La rivière fournit d'excellente truite, mais si délicate qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neufchâtel, et il est très bon, surtout le rouge : pour moi je m'en tiens au blanc, bien moins violent, à meilleur marché, et selon moi beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même de pommes; seulement des fraises bien parfumées en abondance, et qui durent longtemps. Le laitage y est excellent, moins pourtant que le fromage de Viry, préparé par Mlle Rose; les eaux y sont claires et légères : ce n'est pas pour moi une chose indifférente que de bonne eau, et je me sentirai longtemps du mal que m'a fait celle de Montmorency. J'ai sous mes fenêtres une très belle fontaine, dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines, qui sont élevées et taillées en colonnes ou en obélisques, et coulent par des tuyaux de fer dans de grands bassins, sont un des ornemens de la Suisse. Il n'y a si chétif village qui n'en ait au moins deux ou trois; les maisons écartées ont presque chacune la sienne, et l'on en trouve même sur les

chemins pour la commodité des passans, hommes et bestiaux. Je ne saurais exprimer combien l'aspect de toutes ces belles eaux coulantes est agréable au milieu des rochers et des bois durant les chaleurs; l'on est déjà rafraîchi par la vue et l'on est tenté d'en boire sans avoir soif.

Voilà, monsieur le maréchal, de quoi vous former quelque idée du séjour que j'habite, et auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre où la vérité ne soit pas un crime, ni l'amour du genre humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de milord maréchal[1], et l'agrément dans son commerce. Les habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance, et ne me traitent point en proscrit[2]. Comment pourrais-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait de la part des hommes tout le mal qu'ils ne me font pas? Accoutumé à porter depuis si longtemps les pesantes chaînes de la nécessité, je passerais ici sans regret le reste de ma vie, si j'y pouvais voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

---

10. — SUR LUI-MÊME.

A Monsieur le marquis de Mirabeau[3].

Wootton[4], le 31 janvier 1767.

Il est digne de l'ami des hommes de consoler les affligés. La lettre, monsieur, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, la circonstance où elle a été écrite, le noble sentiment qui l'a dictée, la main respectable dont elle vient, l'infortuné à qui elle s'adresse, tout concourt à lui donner

1. Cf. p. 479, n. 1.

2. Rousseau finit, s'il faut l'en croire, par y être presque lapidé. Mais il s'est exagéré l'importance de l'attaque nocturne contre sa maison, dont il fait la raison principale de son départ en 1765.

3. Voyez p. 320, et p. 327, n. 3.

4. En Derbyshire, dans une maison que M. Davenport avait mise à sa disposition. Rousseau était allé vivre en Angleterre sur les instances de l'historien Hume, mais il s'était brouillé avec lui : il revint en France quelques mois après cette lettre.

dans mon cœur le prix qu'elle reçoit du vôtre : en vous lisant, en vous aimant par conséquent, j'ai souvent désiré d'être connu et aimé de vous. Je ne m'attendais pas que ce serait vous qui feriez les avances, et cela précisément au moment où j'étais universellement abandonné ; mais la générosité ne sait rien faire à demi, et votre lettre en a bien la plénitude. Qu'il serait beau que l'ami des hommes donnât retraite à l'ami de l'égalité ! Votre offre m'a si vivement pénétré, j'en trouve l'objet si honorable à l'un et à l'autre, que, par un autre effet bien contraire, vous me rendrez malheureux peut-être, par le regret de n'en pas profiter ; car, quelque doux qu'il soit d'être votre hôte, je vois peu d'espoir à le devenir ; mon âge plus avancé que le vôtre, le grand éloignement, mes maux qui me rendent les voyages très pénibles, l'amour du repos, de la solitude, le désir d'être oublié pour mourir en paix, me font redouter de me rapprocher des grandes villes, où mon voisinage pourrait réveiller une sorte d'attention qui fait mon tourment. D'ailleurs, pour ne parler que de ce qui me tiendrait le plus près de vous, sans douter de ma sûreté du côté du parlement de Paris, je lui dois ce respect de ne pas aller le braver dans son ressort[1], comme pour lui faire avouer tacitement son injustice ; je le dois à votre ministère, à qui trop de marques affligeantes me font sentir que j'ai eu le malheur de déplaire[2], et cela sans que j'en puisse imaginer d'autre cause qu'un malentendu d'autant plus cruel que, sans lui, ce qui m'attira mes disgrâces m'eût dû mériter des faveurs. Dix mots d'explication prouveraient cela ; mais c'est un des malheurs attachés à la puissance humaine, et à ceux qui lui sont soumis, que quand les grands sont une fois dans l'erreur, il est impossible qu'ils en reviennent. Ainsi, monsieur, pour ne point m'exposer à de nouveaux orages, je me tiens au seul parti qui peut assurer le repos de mes derniers jours. J'aime la France, je la regretterai toute

1. La terre où le marquis de Mirabeau offrait asile à Rousseau, était en Angoumois.

2. C'était le ministère français, qui avait provoqué la condamnation de l'*Émile* à Genève.

ma vie; si mon sort dépendait de moi, j'irais y finir mes jours, et vous seriez mon hôte, puisque vous n'aimez pas que j'aie un patron; mais, selon toute apparence, mes vœux et mon cœur feront seuls le voyage, et mes os resteront ici.

Je n'ai pas eu, monsieur, sur vos écrits l'indifférence de M. Hume; et je pourrais si bien vous en parler, qu'ils sont, avec deux traités de botanique, les seuls livres que j'aie apportés avec moi dans ma malle; mais outre que je crois votre sublime amour-propre trop au-dessus de la petite vanité d'auteur pour ne pas dédaigner ces formulaires d'éloges, je suis déjà trop loin de ces sortes de matières pour pouvoir en parler avec justesse, et même avec plaisir : tout ce qui tient par quelque côté à la littérature, et à un métier pour lequel certainement je n'étais pas né, m'est devenu si parfaitement insupportable, et son souvenir me rappelle tant de tristes idées, que, pour n'y plus penser, j'ai pris le parti de me défaire de tous mes livres, qu'on m'a très mal à propos envoyés de Suisse; les vôtres et les miens sont partis avec tout le reste. J'ai pris toute lecture dans un tel dégoût, qu'il a fallu renoncer à mon Plutarque : la fatigue même de penser me devient chaque jour plus pénible. J'aime à rêver, mais librement, en laissant errer ma tête et sans m'asservir à aucun sujet; et maintenant que je vous écris, je quitte à tout moment la plume pour vous dire en me promenant mille choses charmantes, qui disparaissent sitôt que je reviens à mon papier. Cette vie oisive et contemplative que vous n'approuvez pas, et que je n'excuse pas, me devient chaque jour plus délicieuse; errer seul, sans fin et sans cesse, parmi les arbres et les roches qui entourent ma demeure, rêver, ou plutôt extravaguer à mon aise, et comme vous dites, bayer aux corneilles; quand ma cervelle s'échauffe trop, la calmer en analysant quelque mousse ou quelque fougère[1]; enfin me livrer sans gêne à

1. Herboriser fut le plus grand plaisir de Rousseau dans ses dernières années, et qui l'emporta même sur son goût pour la musique.

mes fantaisies, qui, grâces au ciel, sont toutes en mon pouvoir; voilà, monsieur, pour moi la suprême jouissance, à laquelle je m'imagine rien de supérieur dans ce monde pour un homme à mon âge et dans mon état. Si j'allais dans une de vos terres, vous pouvez compter que je n'y prendrais pas le plus petit soin en faveur du propriétaire; je vous verrais voler, piller, dévaliser, sans jamais en dire un seul mot[1], ni à vous ni à personne : tous mes malheurs me viennent de cette ardente haine de l'injustice que je n'ai jamais pu dompter. Je me le tiens pour dit : il est temps d'être sage, ou du moins tranquille; je suis las de guerres et de querelles; je suis bien sûr de n'en avoir jamais avec les honnêtes gens, et je n'en veux plus avec les fripons, car celles-là sont trop dangereuses. Voyez donc, monsieur, quel homme utile vous mettriez dans votre maison. A Dieu ne plaise que je veuille avilir votre offre par cette objection! mais c'en est une dans vos maximes, et il faut être conséquent.

En censurant cette nonchalance, vous me répéterez que c'est n'être bon à rien que n'être bon que pour soi : mais peut-on être vraiment bon pour soi, sans être, par quelque côté, bon pour les autres? D'ailleurs, considérez qu'il n'appartient pas à tout ami des hommes d'être, comme vous, leur bienfaiteur en réalité. Considérez que je n'ai ni état ni fortune, que je vieillis, que je suis infirme, abandonné, persécuté, détesté, et qu'en voulant faire du bien je ferais du mal, surtout à moi-même. J'ai reçu mon congé bien signifié, par la nature et par les hommes : je l'ai pris, et j'en veux profiter. Je ne délibère plus si c'est bien ou mal fait, parce que c'est une résolution prise, et rien ne m'en fera départir. Puisse le public m'oublier comme je l'oublie! S'il ne veut pas m'oublier, peu m'importe qu'il m'admire ou qu'il me déchire; tout cela m'est indifférent, je tâche de n'en rien savoir, et quand je l'apprends je ne m'en soucie guère. Si l'exemple d'une vie innocente et

1. Ce n'est pas ce qu'il avait fait à l'Ermitage.

simple est utile aux hommes, je puis leur faire encore ce bien-là; mais c'est le seul, et je suis bien déterminé à ne vivre plus que pour moi et pour mes amis, en très petit nombre, mais éprouvés, et qui me suffisent : encore aurais-je pu m'en passer, quoique ayant un cœur aimant et tendre, pour qui des attachemens sont de vrais besoins; mais ces besoins m'ont souvent coûté si cher, que j'ai appris à me suffire à moi-même, et je me suis conservé l'âme assez saine pour le pouvoir. Jamais sentiment haineux, envieux, vindicatif, n'approcha de mon cœur. Le souvenir de mes amis donne à ma rêverie un charme que le souvenir de mes ennemis ne trouble point. Je suis tout entier où je suis, et point où sont ceux qui me persécutent. Leur haine, quand elle n'agit pas, ne trouble qu'eux, et je la leur laisse pour toute vengeance. Je ne suis pas parfaitement heureux, parce qu'il n'y a rien de parfait ici-bas, surtout le bonheur; mais j'en suis aussi près que je puisse l'être dans cet exil. Peu de chose de plus comblerait mes vœux; moins de maux corporels, un climat plus doux, un ciel plus pur, un air plus serein, surtout des cœurs plus ouverts, où, quand le mien s'épanche, il sentît que c'est dans un autre. J'ai ce bonheur en ce moment, et vous voyez que j'en profite : mais je ne l'ai pas tout à fait impunément; votre lettre me laissera des souvenirs qui ne s'effaceront pas, et qui me rendront parfois moins tranquille. Je n'aime pas les pays arides, et la Provence[1] m'attire peu; mais cette terre en Angoumois, qui n'est pas encore en rapport, et où l'on peut retrouver quelquefois la nature, me donnera souvent des regrets qui ne seront pas tous pour elle. Bonjour, monsieur le marquis. Je hais les formules, et je vous prie de m'en dispenser. Je vous salue très humblement et de tout mon cœur.

1. Où était la terre de Mirabeau. Outre ces deux terres, et plusieurs autres, le marquis de Mirabeau possédait une propriété à Fleury, près de Paris, et Rousseau, à son retour d'Angleterre, s'y arrêta, avant de s'établir à Trye chez le prince de Conti.

II. — LE SENS MORAL, LE BONHEUR ET LA VIE DE FAMILLE.

A MADAME B.

Monquin[1], le 17 janvier 1770.

J'eus toujours le cœur un peu romanesque, et j'ai peur d'être encore mal guéri de ce penchant en vous écrivant. Excusez donc, madame, s'il se mêle un peu de visions à mes idées ; et, s'il s'y mêle aussi un peu de raison, ne la dédaignez pas, sous quelque forme, et avec quelque cortège qu'elle se présente. Votre correspondance a commencé d'une manière à me la rendre à jamais intéressante, un acte de vertu dont je connais bien tout le prix, un besoin de nourriture à votre âme qui me fait présumer de la vigueur pour la digérer, et la santé qui en est la source[2]. Ce vide interne dont vous vous plaignez ne se fait sentir qu'aux cœurs faits pour être remplis : les cœurs étroits ne sentent jamais de vide, parce qu'ils sont toujours pleins de rien; il en est, au contraire, dont la capacité vorace est si grande, que les chétifs êtres qui nous entourent ne la peuvent remplir. Si la nature vous a fait le rare et funeste présent d'un cœur trop sensible au besoin d'être heureux, ne cherchez rien au dehors qui lui puisse suffire; ce n'est que de sa propre substance qu'il doit se nourrir. Madame, tout le bonheur que nous voulons tirer de ce qui nous est étranger est un bonheur faux; les gens qui ne sont susceptibles d'aucun autre font bien de s'en contenter : mais si vous êtes celle que je suppose, vous ne serez jamais heureuse que par vous-même; n'attendez rien pour cela que de vous. Ce sens moral, si rare parmi les hommes, ce sentiment exquis du beau, du vrai, du juste, qui réfléchit tou-

1. En quittant Trye après un an de séjour, Rousseau s'en alla en Dauphiné. Il s'établit d'abord à Bourgoin, petite ville à treize lieues de Grenoble, puis à Monquin, sur une hauteur voisine de Bourgoin.

2. Cette phrase étrange et peu nette a-t-elle été imprimée correctement?

jours sur nous-mêmes, tient l'âme de quiconque en est doué dans un ravissement continuel qui est la plus délicieuse des jouissances : la rigueur du sort, la méchanceté des hommes, les maux imprévus, les calamités de toute espèce, peuvent l'engourdir pour quelques momens, mais jamais l'éteindre; et presque étouffé sous le fait des noirceurs humaines, quelquefois une explosion subite peut lui rendre son premier éclat. On croit que ce n'est pas à une femme de votre âge qu'il faut dire ces choses-là ; et moi, je crois, au contraire, que ce n'est qu'à votre âge qu'elles sont utiles, et que le cœur s'y peut ouvrir : plus tôt, il ne saurait les entendre; plus tard, son habitude est déjà prise, il ne saurait les goûter.

Comment s'y prendre? me direz-vous; que faire pour cultiver et développer ce sens moral? Voilà, madame, à quoi j'en voulais venir : le goût de la vertu ne se prend point par des préceptes, il est l'effet d'une vie simple et saine on parvient bientôt à aimer ce qu'on fait, quand on ne fait que ce qui est bien. Mais pour prendre cette habitude, qu'on ne commence à goûter qu'après l'avoir prise, il faut un motif : je vous en offre un que votre état me suggère ; nourrissez votre enfant. J'entends les clameurs, les objections : tout haut, les embarras, point de lait, un mari qu'on importune...; tout bas, une femme qui se gêne, l'ennui de la vie domestique, les soins ignobles, l'abstinence des plaisirs.... Des plaisirs? je vous en promets, et qui rempliront vraiment votre âme. Ce n'est point par des plaisirs entassés qu'on est heureux, mais par un état permanent qui n'est point composé d'actes distincts : si le bonheur n'entre, pour ainsi dire, en dissolution dans notre âme, s'il ne fait que la toucher, l'effleurer par quelque points, il n'est qu'apparent, il n'est rien pour elle.

L'habitude la plus douce qui puisse exister est celle de la vie domestique, qui nous tient plus près de nous qu'aucun autre. Rien ne s'identifie plus fortement, plus constamment avec nous que notre famille et nos enfans; les sentimens que nous acquérons ou que nous renforçons

dans ce commerce intime sont les plus vrais, les plus durables, les plus solides qui puissent nous attacher aux êtres périssables, puisque la mort seule peut les éteindre, au lieu que l'amour et l'amitié vivent rarement autant que nous : ils sont aussi les plus purs, puisqu'ils tiennent de plus près à la nature, à l'ordre, et, par leur seule force, nous éloignent du vice et des goûts dépravés. J'ai beau chercher où l'on peut trouver le vrai bonheur, s'il en est sur la terre; ma raison ne me le montre que là... Les comtesses ne vont pas d'ordinaire l'y chercher, je le sais : elles ne se font pas nourrices et gouvernantes; mais il faut aussi qu'elles sachent se passer d'être heureuses; il faut que, substituant leurs bruyans plaisirs au vrai bonheur, elles usent leur vie dans un travail de forçat, pour échapper à l'ennui qui les étouffe aussitôt qu'elles respirent; et il faut que celles que la nature doua de ce divin sens moral qui charme quand on s'y livre, et qui pèse quand on l'élude, se résolvent à sentir incessamment gémir et soupirer leurs cœurs tandis que leurs sens s'amusent.

Jeune femme, voulez-vous travailler à vous rendre heureuse? commencez d'abord par nourrir votre enfant. Ne mettez pas votre fille dans un couvent, élevez-la vous-même; votre mari est jeune, il est d'un bon naturel; voilà ce qu'il vous faut. Vous ne me dites point comment il vit avec vous; n'importe : fût-il livré à tous les goûts de son âge et de son temps, vous l'en arracherez par les vôtres sans lui rien dire; vos enfans vous aideront à le retenir par des liens aussi forts et plus certains que ceux de l'amour : vous passerez la vie la plus simple, il est vrai, mais aussi la plus douce et la plus heureuse dont j'aie l'idée; mais, encore une fois, si celle d'un ménage bourgeois vous dégoûte, et si l'opinion vous subjugue, guérissez-vous de la soif du bonheur qui vous tourmente, car vous ne l'étancherez jamais.

Voilà mes idées, si elles sont fausses ou ridicules, pardonnez l'erreur à l'intention : je me trompe peut-être, mais il est sûr que je ne veux pas vous tromper. Bonjour, ma-

dame; l'intérêt que vous prenez à moi me touche, et je vous jure que je vous le rends bien.

---

12. — REGRETS DU PAYS NATAL.

A MONSIEUR LE PRINCE DE BELOSELSKI[1].

Paris, 27 mai 1775.

Je suis vraiment bien aise, monsieur le prince, d'avoir votre estime et votre confiance. Les cœurs droits se sentent et se répondent, et j'ai dit, en relisant votre lettre de Genève : *Peu d'hommes m'en inspireront autant.*

Vous plaignez mes anciens compatriotes de n'avoir pas pris ma défense, quand leurs ministres assassinaient, pour ainsi dire, mon âme. Les lâches! je leur pardonne les injustices, c'est à la postérité peut-être à m'en venger.

A l'heure qu'il est, je suis plus à plaindre qu'eux : ils ont perdu, dites-vous, un citoyen qui faisait leur gloire; mais qu'est-ce que la perte de ce brillant fantôme, en comparaison de celle qu'ils m'ont forcé de faire? Je pleure quand je pense que je n'ai plus ni parens, ni amis, ni patrie libre et florissante.

O lac sur les bords duquel j'ai passé les douces heures de mon enfance! Charmans paysages où j'ai vu pour la première fois le majestueux et touchant lever du soleil, où j'ai senti les premières émotions du cœur, les premiers élans d'un génie devenu depuis trop impérieux et trop célèbre; hélas! je ne vous verrai plus. Ces clochers qui s'élèvent au milieu des chênes et des sapins, ces troupeaux bêlans, ces ateliers, ces fabriques[2], bizarrement épars sur des torrens, dans des précipices, au haut des rochers, ces arbres vénérables, ces sources, ces prairies, ces montagnes qui m'ont vu naître, elles ne me reverront plus.

1. Ce prince, de passage à Genève en 1775, envoya aussi des vers à Voltaire.

2. Au sens spécial que le mot reçoit en peinture : édifices, constructions.

Brûlez cette lettre, je vous supplie : on pourrait encore mal interpréter mes sentimens. Vous me demandez si je copie encore de la musique. Et pourquoi non? Serait-il honteux de gagner sa vie en travaillant? Vous voulez que j'écrive encore; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux hommes; ils les ont mal prises : je ne dirai plus rien.

LE COMTE DE BUFFON[1]

GEORGES-LOUIS LECLERC

1707-1788

La correspondance de Buffon n'a pas les mérites qui ont immortalisé celles de Cicéron, de Mme de Sévigné ou de Voltaire, Elle n'a pas le charme de l'esprit et l'éclat du style, elle n'a pas l'intérêt historique et ne reflète pas les mœurs du monde où vivait l'auteur. Elle ne vaut que parce qu'elle aide à connaître l'homme qui l'a écrite. Encore n'est-ce pas par les parties les plus hautes de son intelligence qu'elle nous le présente : elle n'a pas non plus d'intérêt philosophique, moral ou scientifique, et il n'y est presque rien passé de toutes ces grandes idées dont la méditation incessante fut la vie même de Buffon. Mais elle nous explique l'esprit qui forma ces idées : il suffit de les lire pour être saisi de cette sérénité imperturbable, de cette absence de vanité, de cette indifférence aux polémiques et aux passions du temps, de cette énergie laborieuse et de cet amour de l'ordre, qui permirent à Buffon de suivre pendant quarante années et de mener à fin le dessein du grand ouvrage qu'il avait conçu. Ce sont des lettres d'affaires, et des lettres toutes familières, que le besoin journalier arrache à Buffon; car il épargne son temps, il n'est pas causeur la plume à la main. Il ne se dépense pas, et met à part toute coquetterie d'esprit. Mais dans le terre-à-terre et la simplicité unie de sa correspondance, il n'y a rien de bas ni de vulgaire : si la grandeur de son esprit n'y apparaît pas tout entière, on y devine à chaque page la noblesse de son âme, à qui les passions mesquines

1. *Correspondance inédite de Buffon*, recueillie par M. H. Nadault de Buffon, Paris, Hachette, 2 vol. in-8.

et les petits sentiments sont plus étrangers encore que les grands enthousiasmes. C'est un vrai philosophe, plus philosophe que tous ceux qui, en ce temps-là, arborent ce nom, si n'avoir ni ambition, ni jalousie, ni haine, n'être dupe ni enivré de rien, c'est être vraiment philosophe. Les lettres de Buffon achèvent de détruire la légende qui s'est formée autour de son nom : on n'y aperçoit pas trace de cette emphase orgueilleuse, de cette affectation pompeuse de majesté, que certaines anecdotes ont rendues populaires, mais au contraire une véritable dignité, celle qui est dans l'âme et non dans l'attitude, et qui dépend de l'élévation ordinaire des pensées, une absence complète de prétention et de pose, dans le langage comme dans les sentiments, aucun souci de l'effet, le naturel le plus franc et le plus authentique : beaucoup de bon sens, de sérieux, de solidité, d'honnêteté, de bonté, de tendresse même, mais de tendresse intime qui ne s'épanche pas, et s'indique d'un mot : de l'économie, de l'attention et de l'habileté pour administrer et augmenter son bien, mais sans avarice, et parce que cela fait partie des devoirs de son état, parce que cela est dans l'ordre ; enfin par-dessus tout dominent le dévouement à la science et à l'œuvre commencée, et l'honneur à la fois le plus fort et le plus délicat.

I. — LA SENSIBILITÉ DE BUFFON.

AU PRÉSIDENT DE RUFFEY[1].

Montbard, le 21 novembre 1759.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher président ; j'écris très rarement, pour ne pas fatiguer mes yeux, qui sont devenus très faibles depuis un an[2]. Je ne doute pas que vous n'ayez pris grande part à mes peines ; j'ai perdu un enfant qui commençait à se faire entendre, c'est-à-dire

1. Richard de Ruffey (1706-1794), président honoraire de la Chambre des comptes de Dijon depuis 1757, fut l'ami du Président de Brosses, le correspondant de Voltaire et de Buffon. Il réorganisa en 1760 l'Académie de Dijon.

2. Il était très myope, et ses observations au microscope lui avaient encore fatigué la vue.

aimer. Sa mère[1] a aussi couru le plus grand danger; elle n'est encore qu'en convalescence. Elle me charge de vous remercier et Mme de Ruffey de l'intérêt que vous avez pris tous deux à sa situation. Quand elle sera rétablie, je compte l'emmener à Paris passer l'hiver. Nous ne nous y promettons pas un séjour agréable; tout y est cher, tout y est triste. Je viens d'envoyer ma vaisselle à votre monnaie[2]; il vaut encore mieux qu'on ait demandé de l'argent aux gens aisés que d'avoir surchargé les pauvres. Vous qui êtes si honnête et si bon, ne gémissez-vous pas sur leurs malheurs? Adieu, mon cher ami, conservez-moi des sentimens qui me sont et seront toujours bien précieux. Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles, et soyez convaincu que personne ne vous est plus inviolablement attaché que moi. Mes respects à Mme de Ruffey.

BUFFON.

---

2. — RÉCONCILIATION.

A VOLTAIRE Ier, A FERNEY[3].

Montbard, le 12 novembre 1774.

Si vous jetez les yeux, monsieur, sur la suscription de ma lettre, vous verrez que, dans le nombre assez petit des

1. Buffon avait epousé en 1752 une jeune fille sans fortune de sa province, Mlle de Saint-Belin. Elle mourut en 1769, à 37 ans.

2. Le contrôleur général Silhouette était à bout d'expédients. Louis XV envoya sa vaisselle à la Monnaie : beaucoup de courtisans l'imitèrent,

3. Quelques années plus tôt, Buffon écrivait au Président de Brosses : « Comme je ne lis aucune des sottises de Voltaire, je n'ai su que par mes amis le mal qu'il a voulu dire de moi ; je le lui pardonne comme un mal métaphysique qui ne réside que dans sa tête, et qui vient d'une association d'idées de Needham et Buffon. Il est irrité de ce que Needham m'a prêté ses microscopes et de ce que j'ai dit que c'était un bon observateur. Voilà son motif particulier, qui, joint au motif général et toujours subsistant de ses prétentions à l'universalité et de sa jalousie contre toute célébrité, aigrit sa bile recuite par l'âge, en sorte qu'il semble avoir formé le projet de vouloir enterrer de son vivant tous ses contemporains. » (Lettre du 7 mars 1767.)

êtres de la première distinction, je pense très hautement et de très bonne foi que vous êtes le premier. Ce ne sera pas comme le mathématicien de Syracuse, que, par une extrême politesse pour moi, vous avez la bonté de nommer Archimède premier : car jamais il n'existera de Voltaire second : différence essentielle entre l'esprit créateur qui tire tout de sa propre substance, et le talent qui, quelque grand qu'il soit, ne peut produire que par imitation et d'après la matière. J'espérais bien que ma petite note [1] trouverait grâce devant vous, monsieur; mais je crois devoir en partie le bon accueil que vous lui avez fait aux mains qui vous l'ont offerte. Je puis vous dire à ce sujet que M. de Florian m'a inspiré, dès les premiers momens, la plus grande confiance. Je l'ai trouvé si digne d'être de vos amis, que j'eusse désiré le voir assez longtemps pour devenir le sien ; et cela serait arrivé, toujours en parlant de vous, monsieur, comme j'en ai toujours pensé, et comme il en pense et parle lui-même, avec cette tendre admiration qui ne s'accorde qu'à la supériorité qu'on aime, et qu'on ne peut aimer que quand on ne craint pas de l'avouer. Aussi le dernier trait qui fait la plus douce impression sur mon cœur est votre signature; j'ai ressenti un mouvement de joie en ouvrant votre lettre; j'ai admiré avec plaisir la fermeté de votre main et la fraîcheur de l'organe intérieur qui la guide. Avec plusieurs années [2] de moins, je suis plus vieux que vous. Autre supériorité dont je suis loin d'être jaloux ; mais n'est-il pas juste que la nature, qui, dès vos premières années, vous a comblé de ses faveurs, et dont vous êtes l'ancien amant

1. On sait que Voltaire avait très légèrement raillé la *Théorie de la terre* : il jugeait que les poissons pétrifiés qu'on trouvait au haut des Alpes avaient été jetés par des touristes, qui ne les trouvaient pas assez frais, et que les coquilles qu'on ramasse au milieu du continent avaient été rapportées par des pélerins de la Terre-Sainte. Buffon avait relevé assez vivement ces ridicules hypothèses. Puis il avait regretté le mouvement de mauvaise humeur qui l'avait fait répliquer à Voltaire, et il lui fit réparation, sur la forme du moins, dans une note qui fut imprimée dans les éditions postérieures de l'*Histoire naturelle*.

2. Treize ans.

de choix, continue à vous traiter avec plus d'égards et de ménagemens qu'un nouveau venu comme moi, qui n'ai jamais rien obtenu d'elle qu'à force de la tourmenter? Vous pouvez en juger, monsieur, puisque vous avez eu la patience de parcourir ces mémoires arides de physique qui servent de preuves à mon *Traité des élémens*[1]; et vous n'en êtes pas quitte, car je vous demande la permission de vous envoyer un autre volume qui va bientôt paraître et qui fait suite au premier. Si je jouissais d'une meilleure santé, je vous proteste, monsieur, que je n'attendrais pas votre visite à Montbard, et que j'irais avec empressement vous porter le tribut de ma vénération; j'arriverais à Dieu par ses saints. M. et Mme de Florian[2], habitués dans le temple, me serviraient d'introducteurs. Je vais nourrir cette agréable espérance par le plaisir nouveau des sentimens d'estime que que vous me témoignez. Depuis que je me connais, vous avez toute la mienne; mais elle ne fait qu'un grain sur la masse immense de gloire qui vous environne, au lieu que la vôtre, monsieur, est un diamant du plus haut prix pour moi[3].

J'ai l'honneur d'être, avec autant de respect que d'admiration, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BUFFON.

1. Gueneau de Montbeillard s'était entremis entre Voltaire et Buffon, et Mme de Florian, porta à Ferney la note dont il est question plus haut, avec un exemplaire de la grande édition de l'*Histoire naturelle*.

2. Ce n'est pas l'auteur des *Fables* et d'*Estelle et Némorin*, mais son oncle, qui avait épousé Mme de Fontaine, nièce de Voltaire.

3. En dépit de ces complimens un peu lourds, Buffon n'eut jamais de relations très cordiales avec Voltaire, qui appelait lui-même leur réconciliation un *raccommodage mal blanchi*.

3. — LES GRANDS ÉCRIVAINS ET LES GRANDS PENSEURS.

A MADAME NECKER[1].

Montbard, le 2 janvier 1777.

Je réponds à ma très respectable amie :

Que je ne crois pas plus qu'elle à la transmigration des âmes, mais que je ne puis m'empêcher de croire fermement à leur communication ; car je ne reçois pas un billet d'elle où je ne trouve quelques-unes de mes pensées; or elle sait que la pensée est l'essence de l'âme. La mienne participe donc à votre essence divine, et cette communion, qui fait ma gloire, ferait aussi mon bonheur, si nos désirs étaient les mêmes. « Vous exigez trop, me dira-t-elle; a-t-on jamais commencé lettre ou billet par un argument en forme et suivi d'une demande contraignante? Soyez content que je pense comme vous, et tâchez seulement de sentir comme moi! »

Eh bien, dans la dispute avec charmant génie Gonzague[2], je pense et sens comme belle âme Necker : l'esprit sera de son côté, mais toute raison est du nôtre. Il faut bien qu'il y ait plus de grands écrivains que de penseurs profonds, puisque tous les jours on écrit excellemment sur des choses superficielles. Fénelon, Voltaire et Jean-Jacques ne feraient pas un sillon d'une ligne de profondeur sur la tête massive de pensées des Bacon[3], des Newton, des Montesquieu; sans compter celui que vous voyez *un peu colosse depuis qu'il fait corps avec le bien public*[4]. Pour moi, je l'ai tou-

1. Cf. p. 446, n. 1. Buffon, ayant commencé par être en relations d'affaires avec Necker, entra rapidement dans l'intimité du mari et de la femme, dont il estimait la droiture et la hauteur de caractère.

2. Le prince de Gonzague, qui venait souvent en France, était un homme d'esprit, qui connaissait tous les gens de lettres de Paris; et visita Voltaire à Ferney.

3. François Bacon (1561-1626), l'auteur du *Novum Organum*, a préparé le progrès des sciences par son exposition de la méthode expérimentale.

4. Necker, bien peu digne de figurer en pareille société.

jours vu grand, et tout aussi grand qu'il l'est, noble et élevé autant que ses envieux sont petits et rampans. Je supplie ma très respectable amie de lui faire agréer cet hommage de mon cœur. Je ne pourrai vous faire ma cour à tous deux que dans le mois prochain; la très mauvaise saison et un peu de mauvaise santé me retiendront ici pendant le gros hiver. Recevez mes regrets et mes vœux avec cette même bonté que vous m'avez si souvent témoignée, et que je ne puis mériter que par le zèle et le respect que je vous ai voués.

BUFFON.

Mme Daubenton[1], qui a, dit-elle, eu l'honneur de passer un jour entier avec vous, madame, dans son dernier séjour à Paris, me charge de vous présenter ses respectueux hommages.

---

4. — L'ORDRE.

A MADAME NECKER.

Montbard, le 25 juillet 1779.

Madame et très respectable amie,

Je suis bien arrivé; mais, comme les grands regrets font faire des réflexions profondes, je me suis demandé pourquoi je quittais volontairement tout ce que j'aime le plus, vous que j'adore, mon fils[2] que je chéris. En examinant les motifs de ma volonté, j'ai reconnu que c'est un principe dont vous faites cas qui m'a toujours déterminé : je veux dire l'ordre dans la conduite, et le désir de finir les ouvrages que j'ai commencés[3] et que j'ai promis au public, car je suis ici dans une solitude absolue, sans autre com-

1. Mlle Boucheron (1746-1793) épousa en 1771 Daubenton, collaborateur et ami de Buffon. Elle était nièce de Gueneau de Montbeillard.

2. Georges-Louis-Marie Leclerc, comte de Buffon, né en 1764, entra au service, applaudit à la Révolution et fut guillotiné en 1794.

3. L'*Histoire naturelle* commença à paraître en 1749, et ne fut achevée qu'en 1788.

pagnie que celle de mes livres, compagnie fort insipide, surtout les premiers jours[1]. Vous pourriez croire que c'est l'amour de la gloire qui m'attire dans le désert et me met la plume à la main; mais je vous proteste, ma belle et respectable amie, que j'ai eu plus de peine à vous quitter que la gloire ne pourra jamais me donner de plaisir, et que c'est le seul amour de l'ordre qui m'a déterminé. Je mets mon bonheur à vous faire part de ce qui se passe dans mon cœur, et je demande au vôtre quelques mouvemens de tendresse et d'amitié. Mille respects à M. Necker; je fais tous les jours des vœux pour sa gloire.

BUFFON.

---

5. — UN COLLABORATEUR DE BUFFON.

A L'ABBÉ BEXON[2].

Montbard, le 24 décembre 1779.

Voilà le cormoran que je vous envoie, mon très cher monsieur, avec les premières corrections, car j'en ai fait de plus grandes sur la seconde copie; mais en tout il est bien, et il n'a pas laissé de vous coûter beaucoup de temps pour les recherches.

Je vous ai dit par ma dernière lettre que je m'étais fort occupé à relire tous nos articles du huitième volume. Je

1. Pendant quarante ans, à Montbard, Buffon se leva à cinq heures du matin. Il se rendait à son cabinet de travail, et dictait jusqu'à neuf heures. A neuf heures, il déjeunait et se faisait raser et coiffer. A neuf heures et demie il se remettait au travail jusqu'à deux heures. A deux heures, dîner. A Paris, il fallait bien faire fléchir un peu la règle; les affaires et la société lui disputaient son temps : aussi y vint-il de moins en moins et il passait la plus grande partie de l'année à Montbard.

2. L'abbé Bexon (1748-1784) avait la plus grande admiration pour le génie de Buffon. Il entra en relations avec Buffon en 1772, et devint son collaborateur dévoué et patient. Il n'imitait pas le style du maître avec la même perfection que Gueneau de Montbeillard : cependant il a rédigé quelques morceaux célèbres, comme le *Cygne* dont il est question dans cette lettre.

compte que tout ce qui est fait, jusques et compris le cormoran, fera au moins trois cent trente pages d'impression; à quoi ajoutant quarante pages, tant pour la table des matières que pour celle des chapitres, cela fait déjà trois cent soixante-dix pages pour ce volume, qui, d'ailleurs, contiendra vingt-neuf planches. Il ne nous faut donc plus qu'environ deux cents ou deux cent vingt pages au plus pour achever ce huitième volume; et voici l'ordre dans lequel je désirerais que vous eussiez la bonté d'en préparer le travail.

Après le cormoran, nous pouvons placer les fous et les frégates, dont il y a sept espèces dans Brisson[1]; les paille-en-cul ou oiseaux des tropiques, trois espèces; l'anhinga, une espèce; le bec-en-ciseaux, une espèce; les hirondelles de mer, sept espèces; et enfin les goëlands et les mouettes, quinze espèces, avec les plongeons, six espèces. J'imagine que ces articles sont suffisans pour achever ce huitième volume, et, s'ils excédaient les deux cent vingt pages, nous pourrions en ôter les plongeons.

Je fais cet arrangement dans la vue de commencer le neuvième volume par le bel article du cygne, en le continuant par les oies, les canards, souchets, morillons, sarcelles, etc., et de là passant aux pétrels, puffins, albatros, pingouins, etc., et finissant par le manchot, qui de tous les oiseaux l'est le moins. Vous me direz que ce restant d'oiseaux, que je destine à commencer le neuvième volume, n'en fera que le tiers ou peut-être le quart, c'est-à-dire cent cinquante ou deux cents pages; mais nous y joindrons les articles de supplémens, qui en feront au moins autant, et ensuite la correspondance des noms, qu'il faudra prendre en faisant le dépouillement de tout l'ouvrage, depuis le premier volume jusqu'au neuvième, ce qui, seul, fera plus de cent pages, et cent trente y compris la table des matières, en sorte que ce neuvième volume sera tout aussi gros que les autres.

1. Brisson (1723-1806), membre de l'Académie des sciences, publia son *Ornithologie* en 1765. — On sent que tous ces oiseaux ennuient Buffon.

Ainsi vous avez le temps de bien peigner votre beau cygne[1], et je ne vous conseille pas de vous en occuper, non plus que des oies, des canards et des autres oiseaux estropiés qui doivent entrer dans ce neuvième volume, et de vous attacher[2] actuellement à ceux qui doivent terminer le huitième.

M. de Montbeillard[3] m'écrit aujourd'hui qu'il m'enverra dans huit jours la table entièrement faite du sixième volume, et je vous la ferai passer tout de suite pour la remettre à l'Imprimerie royale, parce que je vois qu'ils sont bientôt au bout de leur copie, qui finit à l'article du cincle, et que la table du sixième volume doit être imprimée la première après cet article, qui fait la fin du septième volume. J'ai aussi beaucoup avancé la table de ce septième volume, parce que je la continue sur les épreuves à mesure qu'elles m'arrivent ; mais il faudrait m'envoyer incessamment sept bonnes feuilles qui me manquent, et qui doivent être actuellement tirées, depuis la page 360 jusqu'à la page 416. C'est la seule chose qui me manque pour que cette table puisse être complètement achevée.

Je vous assure, mon cher abbé, que quoique je n'aie pas, à beaucoup près, comme vous, la grande fatigue de ce travail, il me pèse néanmoins beaucoup, et que je désire autant que vous d'en être quitte, et de ne plus travailler sur des plumes[4]. Adieu, je vous embrasse, ainsi que vos bonnes et aimables dames[5]

BUFFON.

1. On voit que ce morceau si admiré autrefois, n'est pas de Buffon.

2. Phrase incorrecte. Il eût fallu plus haut : *et je vous conseille de ne pas vous en occuper*....

3. Gueneau de Montbeillard (1720-1785) collabora à l'Histoire des oiseaux. Il a fait notamment le *paon*, l'*hirondelle*, le *rossignol*, etc.

4. Buffon hait les détails. Il aime les grandes idées et les vastes théories. Il s'est plaint ailleurs de « ces tristes oiseaux d'eau dont on ne sait que dire et dont la multitude est accablante. » Où il se sent le plus à l'aise, c'est dans les *Époques de la nature*.

5. La mère et la sœur de l'abbé Bexon. — Cette lettre, dans sa sécheresse, nous donne une idée bien nette des rapports de Buffon avec ses collaborateurs.

LE MARQUIS DE MIRABEAU[1]

VICTOR DE RIQUETTI

1715-1789

Mirabeau serait un monstre incompréhensible, si l'on ne connaissait pas ses origines et sa famille. Singulière race, que ces Riquetti transplantés de Florence en Provence au XIIIe siècle : tous ou presque tous hommes de mérite, énergiques, dévoués au bien public, mais tous aussi ou presque tous fiers, rudes et prompts à s'enflammer. Sans parler du marquis Honoré qui, mal reçu par Seignelay, lui disait : « Je vois bien, Monsieur, qu'il vaut mieux traiter avec le roi qu'avec ses gens, et j'y vais », et aussitôt lui tournait le dos ; ni du comte Bruno qui après la solennelle adoration de Louis XIV à la place des Victoires, passant à la tête des gardes sur le Pont-Neuf devant la statue de Henri IV, s'écriait : « Mes amis, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre » ; ni du marquis Jean-Antoine, héroïque soldat, mais qui rossait les commissaires de Louvois, et parlait haut devant le roi, le marquis Victor et le bailli Jean-Antoine, père et oncle de l'orateur, qui se font connaître à nous par leur correspondance, nous représentent chacun avec son originalité propre le tempérament héréditaire de la race.

Le marquis Victor avait peu de goût pour la carrière militaire. Il servit avec distinction ; mais, dès qu'il fut chef de la famille, il prit prétexte de quelques passe-droits et de quelques tracasseries pour donner sa démission. En même temps, il quitta l'ordre de Malte, où on l'avait fait entrer tout jeune, et se maria. Très

1. *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau, écrits par lui-même, par son père, son oncle et son fils adoptif.* (Paris, 1834, 8 vol. in-8.) Malheureusement M. Lucas Montigny, qui a publié ces *Mémoires*, n'a presque jamais donné dans leur intégrité les lettres des *Mirabeau*. Il a cousu ensemble des phrases prises de côté et d'autre, démembrant de véritables lettres pour en composer d'artificielles : ce qui a singulièrement limité mon choix. — Voy. l'ouvrage de M. de Loménie, *les Mirabeau*, continué par l'étude de M. Charles de Loménie sur *Mirabeau* (Paris, 1885). — Pour la correspondance du marquis avec Vauvenargues, voir *Œuvres posthumes de Vauvenargues*, éd. Gilbert, Paris, 1857, in-8.

instruit, d'intelligence très active, penseur original et profond, sinon très lucide, on le voit dans sa jeunesse se lier de grande amitié avec le philosophe Vauvenargues, raisonner avec lui du monde et de la vie, en recevoir la confidence de ses douloureuses incertitudes, de son inquiète ambition et de ses timidités délicates, lui arracher « par morceaux » le secret de son âme, et l'encourager, une fois qu'il l'a compris tout entier, à se livrer à son génie. Pour le marquis, il avait trouvé sa voie sans angoisses. Il professait qu'un homme de qualité se doit à l'État; il avait la passion du bien public. Aussi en se livrant à l'étude ne voulait-il en faire ni un amusement, ni une spéculation pure : il ne séparait pas la pensée de l'action. Dès l'âge de vingt-deux ans, ce qu'il y avait de plus pratique dans la science sociale l'attirait. Ami de Quesnay, il se voua à l'étude de l'économie politique et des questions de finance. Infatigable écrivain, il accumulait volume sur volume; il ne publia qu'une petite partie de ce qu'il écrivit, et ce qu'il publia est suffisant pour effrayer le plus intrépide liseur. D'autant que son maudit style, obscur, pesant, incohérent, baroque, enchevêtré, rend son œuvre illisible, malgré les vives lueurs qui éclatent soudain parmi le plus ténébreux galimatias. Quand on pense à ce qu'il fut pour son fils, ce nom d'*Ami des hommes*, qui lui resta attaché, du titre d'un de ses principaux ouvrages, a l'air d'une ironie. Cependant ce fut vraiment un philanthrope : quoi que vaillent ses systèmes, ils reposent tous sur le désir généreux d'être utile au peuple et d'en soulager les misères. Et sa bienfaisance était pratique : ce qu'il professait dans ses écrits, il le réalisait dans la mesure du possible autour de lui : il était affable, paternel, libéral pour le paysan. Il le ménageait, le soutenait, et dans ses terres il avait une réelle popularité.

Mais la destinée, à ce qu'il semble, l'avait voué aux contradictions; économe, presque avare, il dissipa son bien; bonhomme et philanthrope, il fut le tyran de sa famille.

C'est qu'il avait été élevé durement : tant qu'avait vécu son père, il s'était senti petit enfant devant lui; et jusqu'à ce que sa mère mourût, homme fait, presque vieillard, ayant dépassé la cinquantaine, il venait chaque soir s'agenouiller devant elle et recevoir sa bénédiction. Plus il fut un fils soumis, plus il se crut en droit d'être un père impérieux. Devenu chef de famille, il prétendit exercer l'autorité devant laquelle il s'était courbé sans résistance. Mais il avait affaire à des natures ardentes qui regimbèrent :

leur révolte lui parut sacrilège. Sa bile une fois échauffée, et la farouche humeur des Mirabeau, la vanité aussi s'en mêla, et il devint le persécuteur des siens. Femme, filles, fils, il fallut que tout ployât : il traita des peccadilles, des légèretés, des inconséquences de jeunesse, parce qu'elles étaient contre ses volontés, comme des crimes, comme des monstruosités inouïes : lui qui haïssait le despotisme, il sollicita plus de cinquante lettres de cachet, et traîna de prison en prison son fils aîné, en qui par moments il reconnaissait du génie, et que vraiment il aimait. Il n'avait plus ni bon sens, ni bonté, ni justice. Et cet homme qui n'était pas méchant, s'abandonnant à son imagination surexcitée, s'acharna avec une folie atroce à déshonorer son nom par les plus scandaleux éclats.

Voici qui donne une idée de ses fureurs. Il rencontre sur le Cours, à Aix, un ancien ami : celui-ci, avec assez peu de tact, lui demande où en est son procès contre sa femme, « Je l'ai gagné, dit le marquis. — Et où est-elle? — Au couvent. — Et votre fils, où est-il? — Au couvent. — Et Madame votre fille de Provence[1]? — Au couvent. — Vous avez donc entrepris de peupler les couvents? — Et si vous étiez mon fils, il y a déjà longtemps que vous y seriez. » C'est le marquis lui-même qui se vante de cette *bonne provençalade*, comme il l'appelle.

Les lettres du marquis nous le feront bien connaître, il est vrai, par les meilleurs côtés : car il était inutile, et il eût été trop long de le suivre dans ses querelles de famille et dans ses rigueurs cruelles contre un fils qui après tout lui était supérieur. On notera que le marquis écrivait mieux ses lettres que ses livres : soit que ses idées se débrouillassent mieux quand il traitait d'affaires personnelles et de sentiments intimes, soit que la passion lui fît trouver le mot plus juste et la formule plus expressive, il est certain que le style des lettres, encore brumeux par endroits, a une énergie originale ; il est chaud, pittoresque, mordant ; dans son incorrection et dans ses négligences, c'est *un style* et Mirabeau s'y montre un écrivain de race.

1. Mme de Cabris, détenue au couvent des Dames de Sisteron.

I. — LE MARQUIS PEINT PAR LUI-MÊME.

À LA COMTESSE DE ROCHEFORT [1].

1759.

Vous me demandez, madame, si je suis bien dans ma solitude [2]. Jugez-en : nous composons, entre nous tous, une petite arche de trente-huit personnages, sans quatre enfans en pension, dont une seule *a dix-huit aunes*, car on m'en demande tout autant pour une robe à ma fille [3]; au lieu de cela, j'ai des intérêts à payer, sans nombre, pour des terres que je me suis avisé d'acheter [4], avant d'avoir demandé au roi quand il lui plairait nous octroyer la propriété, et prendre l'usufruit; cela lui a plu, et il ne m'a pas demandé, à moi, si je le trouverais bon, autant vaut. J'ai bien, outre cela, encore quelques pointes assez étranges à mon soulier, que je ne dis pas, et certaines loupes derrière l'oreille, sauf la critique d'un géographe pointilleux qui pourrait les placer ailleurs. Eh bien ! avec tout cela, je vis au jour le jour, quand je puis; et quand je n'en ai pas d'autre sujet, je ris encore de la grimace que j'ai faite un quart d'heure auparavant en me désespérant; toujours, du reste, de plus en plus persuadé de la vérité de mon grand principe moral, qui est que pour travailler à son propre bonheur ici-bas, il faut sans cesse cultiver la sensibilité et déraciner l'amour-propre.

Avec mes élégances et mes urbanités dont vous avez cou-

1. Marie-Thérèse de Brancas, comtesse de Rochefort, qui se remaria en 1782 avec le duc de Nivernais et mourut quelques semaines après. Elle fut une des femmes les plus spirituelles du temps. Mme de Rochefort et du Deffand furent très liées pendant longtemps et se brouillèrent ensuite.

2. La terre du Bignon, en Gâtinais, à six lieues de Sens et de Nemours. Le marquis l'avait achetée en 1740.

3. Marie-Anne-Jeanne (née en 1745), qui fut plus tard religieuse à Montargis.

4. Notamment le duché de Roquelaure en Gascogne. Le marquis se ruina en frais de mutations par des achats et des ventes de propriétés.

tume de rire, j'ai du pain bis-blanc toujours mol et dur; du vin trouble, de la vache au pot, des cols et des pattes d'oie en entrée; du cresson en salade, pour rôti; des choux-fleurs à l'eau pour entremets, des raisins serrés, verts et pourris, et des noix rances pour dessert, et toujours de la contradiction à table, qui m'apprend à avaler l'impatience provençale; du bois vert, une chandelle qui nous sert à deux pour écrire, et qui vacille par complaisance pour le rideau de ma fenêtre, qui lui en fait le signe et lui en donne l'exemple; le tout avec une tête toujours prompte aux excursions; un cœur (vous savez que mon tendon d'Achille est dans le cœur), un cœur, dis-je, qui sent les peines, les pressent, les devine, les anticipe; un esprit que, ni à qui personne ne veut croire, car mes paroles n'ont que la vertu primitive que me donna la Providence, à savoir, de braire avec modulation.

---

2. — LE MARQUIS A LA CAMPAGNE.

A LA MÊME [1].

1761.

Vraiment, madame, je plains ceux qui me plaignent de me savoir encore à la campagne, c'est-à-dire distinguons, s'il vous plaît, entre ceux qui me plaignent. Sont-ce mes amis [2], d'être séparé d'eux? En ce cas ils ont raison, et ceci devient sérieux, car leur vue et leur conversation est le seul remède à la frénésie d'activité, d'ardeur et d'impatience qui m'a dévoré toute ma vie; et si Dieu ne m'avait donné le cœur que j'ai, j'aurais fini par les petites maisons, ou par faire beaucoup trop de bruit dans le monde; aussi ceux qui me proposeraient des consolations, pour ce genre

1. Depuis la lettre qui precède, le marquis avait publié la *Théorie de l'impôt*, avait été enfermé cinq jours à Vincennes (déc. 1760), et exilé ensuite au Bignon pour six semaines.

2. Le duc de Nivernais, Malesherbes, Belle-Isle, Bernis, etc.

de privations, seraient-ils mal reçus : et ceux qui me vanteraient les rossignols, les hannetons et les tulipes pour dédommagement de la dispersion de mes amis, me paraîtraient proposer un bouquet ou une cassolette, pour un repas, à un affamé, et un corset de satin à un grenadier du roi de Prusse; aussi vous dirai-je, à vous, madame, que ne tenant qu'à et par mes amis, ayant eu le bonheur et le bon sens de m'attacher à ce que j'ai connu de plus estimable, et de mériter leur amitié, ne les avoir ni par terne, ni par ambe, ni par extrait[1], c'est trop fort aussi, et de quoi ruiner un pauvre homme qui a tout mis à cette loterie.

Quant à ceux qui me plaignent sans être mes amis, sans se soucier de moi, et seulement pour narguer nos seigneurs du ministère et de la finance[2], dignement accouplés contre moi, chétif porte-lanterne, mal avisé : dites-leur, madame, qu'on leur peint ou qu'ils peignent en laid ma retraite pour vous apitoyer. Mais, pour l'honneur de la vérité, je dois vous dire qu'elle est fort jolie. A la vérité, les eaux, les prés, n'ont pas la figure du mois de mai. Les oiseaux se sont tus; les hirondelles ne sont pas près de revenir, et les oies sauvages passent si haut qu'elles ne sauraient distinguer un courtisan d'un honnête homme. Cependant, quand le calme règne, l'imagination prête aux champs plus que la réalité ne leur ôte. Les promenades sont sèches, toutes les communications entre les hameaux sont en pelouses : on double le pas sans suer; et le feu tordu au retour, ayant le fagot pour base, des souches pour façade, et des copeaux pour fronton, dissipe l'humidité, et, sauf respect, vaut mieux que le soleil[3]. *Mais*, dit-on, *la société?* Eh! n'ai-je pas mon capucin[4]? N'ai-je pas les bonnes gens,

1. *Terne* : à la loterie, trois numéros qui ne gagnent qu'en sortant tous les trois au même tirage. — *Ambe* : deux numéros qui gagnent en sortant ensemble. — *Extrait* : un numéro qui gagne en sortant seul.

2. C'étaient les fermiers-généraux qui avaient obtenu l'emprisonnement de Mirabeau.

3. Ce morceau a de la couleur et un tour original.

4. Le père Étienne, confesseur de sa mère.

les fermiers et vassaux d'un sot et bon seigneur qui, parfois, est leur dupe[1], même volontaire; mais qui, au fond, m'aiment; car, quand on a semé de bonnes œuvres, la moisson arrrive tôt ou tard; et qui, à toute occasion, à tout prétexte, me rappellent que leur sort m'est confié, et me rendent heureux, l'étant par moi; car c'est l'acquit des devoirs, ce sont les bonnes œuvres qui font la vie, et le reste n'est que végétation; ces bonnes gens qui me chargent de raisins, pommes, poires, noisettes; qui ont un sens droit, une attitude à eux, et un abord amical qui me rend content de moi-même, et que j'ai si rarement pu obtenir des gens du monde? Les chapeaux noirs du canton[2] sont un peu plus embarrassans; mais, après les avoir bien exhaussés, en les mettant à leur aise et les caressant, je leur fais leçon en touchant dans la main au premier paysan de ma connaissance que je rencontre, et baisant au front leurs enfans; cela m'amuse, parce que cela est juste, et rapproche les fils des frères. Au reste, j'ai encore une bonne compagnie, quoique femelle, c'est mon petit cheval, que vous m'avez donné, et qui vous ressemble, parlant par respect; car ma petite bête est douce, d'humeur très égale, sobre, sans prétentions et sans faux avis; un peu poltronne, mais la facilité à s'effaroucher sied si bien au beau sexe!

---

3. — LES PAYSANS DE MONT DORE.

À LA COMTESSE DE ROCHEFORT.

18 août 1777

Oh! Madame! les belles narrations que je vous ferais, si je n'avais à répondre à une vingtaine de lettres, pour tristes

1. Il est vrai que le marquis était un bon homme : il n'y eut que ses enfants dont il fut le tyran.

2. Les prêtres. Le marquis, qui faisait de la religion la base de la société, était peu dévot.

affaires! Je vous peindrais la fête votive du lieu[1], que nous avons eue le 14. Les sauvages[2] descendant en torrens de la montagne; ordre à nos gens de ne point sortir Le curé, avec surplis, étole; la justice en perruque; la maréchaussée le sabre à la main, gardant la place, avant de permettre aux musettes de commencer; la danse interrompue, un quart d'heure après, par la bataille; les cris et les sifflemens des enfans, des débiles et autres assistans, les agaçant comme la canaille fait quand les chiens se battent; des hommes affreux, ou plutôt des bêtes fauves couverts de sayons de grosse laine, avec de larges ceintures de cuir piquées de clous de cuivre, d'une taille gigantesque rehaussée par de hauts sabots, s'élevant encore pour regarder le combat, trépignant avec progression, se frottant les flancs avec les coudes, la figure have, et couverte de leurs longs cheveux gras, le haut du visage pâlissant, et le bas se déchirant pour ébaucher un rire cruel, et une sorte d'impatience féroce : et ces gens-là paient la taille! et l'on veut encore leur ôter le sel! et l'on ne sait pas ce qu'on dépouille, ce qu'on croit gouverner! ce qu'à coups de plume nonchalante et lâche, on croira, jusqu'à la catastrophe, affamer toujours impunément! ces sortes de coup d'œil rappellent les grandes pensées! *Pauvre Jean-Jacques*[3]! me

1. Le marquis était allé prendre les eaux du Mont-Dore.

2. Les paysans.

3. Le marquis estimait fort Rousseau (cf. p. 301), et à sa mort il le regretta en termes éloquents : « Celui-ci était vraiment un homme de talent et de génie et nous perdons le plus grand harmoniste de notre langue.... Quel dommage qu'une âme transcendante et noble comme celle de Rousseau ait pourtant si peu tiré parti d'elle-même pour son propre bien et pour celui des autres! pour avoir voulu philosophicailler, marcher sur sa tête, et être son propre appui.... Ce fut un homme singulièrement doué, funeste peut-être pour quelques pauvres têtes..., mais à bien des égards estimable et même édifiant. » Mais quelques années plus tard, reconnaissant dans son fils enfermé à Vincennes la trace des idées de Rousseau, le marquis rabattit de son estime pour celui-ci. « Trois ou quatre fols, écrivait-il, tels que Diderot, Dalembert, Rousseau ou autres hommes de paille, habillés de clinquant, dont la bibliothèque est l'inventaire de la tour de Babel, et qui, la plupar

disais-je, *qui t'enverrait, toi et ton système, copier de la musique chez ces gens-là, aurait bien durement répondu à ton discours!* Mais par contre-coup, ces pensées étaient consolantes, pour un homme qui a consacré toute sa vie à prêcher la nécessité du soulagement du pauvre, et de l'instruction générale; et à désigner, en même temps, ce qu'elle doit être, pour former la seule barrière possible entre l'oppression et la révolte, le seul mais infaillible traité de paix entre la force et la faiblesse. Ah! Madame! le colin-maillard, poussé trop loin, finira par la culbute générale.

---

4. — SUR SON STYLE.

AU MARQUIS DEL LONGO[1].

19 janvier 1777.

Je vous remercie de votre indulgence pour mon style[2], dont j'aurais honte si cette honte n'était bue dès longtemps; je voudrais fort l'avoir moins méritée; mais élevé dans un château de la montagne[3], moi quatrième, par un précepteur à trente écus, jeté dans un régiment aux pattes de l'oisiveté à treize ans, je n'ai eu de maître qu'à vingt-trois ans; excellent et patient Aristarque[4], à la vérité, le meilleur poète et l'un des meilleurs et plus sages écrivains de notre siècle; il ne put arrêter ma vivacité qui m'a

n'ont d'original que l'impudence, ont été le magasin de toutes ces philosophicailleries modernes, qui ne méritent que Saint-Lazare ou Charenton. »

1. Le marquis del Longo fut professeur d'économie politique et bibliothécaire de la *Breva* à Milan.

2. « Mon style, fait en écailles d'huîtres, écrit-il à la même personne, est si surchargé de différentes couches d'idées, qu'il aurait besoin d'une ponctuation faite exprès pour le débrouiller. »

3. Le marquis se qualifie ailleurs : « oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles ».

4. Le Franc de Pompignan (1709-1784), de six ans plus âgé que le marquis. Cet ennemi des philosophes, honnête homme et homme de talent, qui fut parfois inspiré, n'est plus guère connu que par les railleries de Voltaire.

entraîné; un cœur chaud, riche et germinant m'avait rendu familier le genre épistolaire. Ayant de l'oreille naturelle, j'aurais pu travailler ma prose, comme Boileau faisait ses vers; mais je ne m'en suis jamais soucié; et d'ailleurs, si Rousseau, par exemple, eût eu mes affaires, ma famille, mon état, il n'eût pu à sa manière travailler un seul volume; or, votre serviteur, indépendamment de ce qui verra le jour, qui est peut-être aussi nombreux que ce que vous connaissez, a cinquante volumes in-4° et douze in-folio au moins qui ne sont que des griffonnages[1]. L'abondance est le propre du prunier sauvage, je le sais; mais pourvu qu'il fasse de bonne boisson pour le peuple, ce serait dommage de l'ébrancher et l'enter pour qu'il donnât quatre ou cinq belles prunes pour la table des gourmets seulement[2]

---

5. — SUR LA RELIGION.

Au même.

Paris, 31 mars 1776.

Quand je vous ai dit que la religion était le premier des liens sociaux, je n'ai pas pensé dire le premier en date, mais le principal. On ne saurait être économiste réfléchi sans convenir de cette assertion. Nos principes embrassent tout le peuple et l'humanité en général. En supposant que l'apathie, l'habitude et l'impulsion du moment ou tout au plus le bavard philosophisme du *grand peut-être* puisse suffire au citadin qui a les pieds chauds et son pain cuit, certainement tout ce qui habite sous le ciel, soi, ses avances

1. Voyez, dans Lucas Montigny, t. I, p. 229, la longue liste des ouvrages du marquis.

2. Encore fallait-il se faire entendre de tous. Le marquis avouait ailleurs qu'il n'avait pas l'éloquence persuasive, et il citait le mot d'une dame qui, ayant écouté la lecture d'un de ses ouvrages, lui disait : « On vous présente un gobelet pour avoir un verre d'eau, vous versez de fort haut, trop fort et trop abondamment, vous éclaboussez, et rien ne reste dans le verre. »

et tout son espoir, est trop tendu entre la crainte et l'espérance, entre tous les biens et tous les maux, trop exposé aux causes majeures, pour que ce pays-là puisse ne lui être de rien[1]. Voyez l'homme sur la mer, prêt à tenter un grand danger? A l'aspect de quelque grand objet imprévu, l'âme sort de sa sphère : grand attrait des adminicules[2] les plus courts, des recettes les plus communes; le signe de la croix fut la mieux inventée de toutes les prières, le plus facile des préservatifs. L'astrologie, la divination, la magie, toutes les erreurs humaines nous sont une preuve que l'homme sera religieux malgré nous; mais il le sera à sa guise, à celle de sa peur, le mauvais principe, la chandelle au diable et prêtre endiablé[3] : je vous ai déjà dit cela. Un méchant culte fait de méchans adorateurs, et les méchans ne sont pas sociables. Croyez, mon estimable ami, que je ne veux pas plus faire les hommes ressemblans par l'opinion que par le visage; mais il est des traits généraux qui doivent être les mêmes; partout deux yeux et deux oreilles et si la moitié se piquait d'une cicatrice, de se peindre en rouge, et l'autre en noir, dès lors voilà deux partis. Je veux qu'il en soit de même au moral : le respect filial, celui des vieillards, celui des maîtres, la pudeur, la bonne foi, l'utilité commune, ainsi des autres devoirs, voilà les vrais liens sociaux; mais il faut que tout cela prenne sa racine dans un commandement spécial et direct de Dieu, non seulement parce que cela est, la nature le dit, mais parce que cela doit être; que si le Dieu de notre âme, de notre appétit,

1. « Si la grêle, écrit-il encore au marquis del Longo, menaçait les gazes et les poupées du palais comme les moissons, vous verriez tout ce peuple rieur courir aux cloches comme celui des campagnes. La crainte et l'espérance, dis-je, feront des superstitions, et les superstitions feront des fripons. L'espérance fait les anges blancs, la crainte les fait noirs, et comme il y a plus de crainte que d'espérance, les superstitions seront noires, les dieux cruels, les cultes sanglans ou coupables et débordés, ce qui est tout un. Il faut un *par-delà* à l'homme, vous dis-je, il faut au bon un refuge, il faut au méchant ou à l'espiègle un fouetteur. »

2. Mot familier au marquis. C'est le latin *adminiculum*, appui.

3. Le marquis se contente de noter sa pensée : il ne fait pas sa phrase.

de notre effroi, ne dit cela, il dira autre chose, car il faut qu'il dise pour exister. Et puis, comme j'ai besoin de l'homme le plus entier possible, j'ai besoin de lui élever l'âme; et les grands motifs qui font cet effet-là sont tous hors de lui, et plus ils s'éloignent, plus ils l'étendent!... C'est donc en réveillant la bonne foi, en déifiant les devoirs, en appuyant l'unité de toutes les rubriques fraternelles, que la religion est le principal et vrai lien des sociétés. A l'égard des rites et conformités[1], soyons équitables, éclairés, et puis elles ne nous coûteront guère, et nous vexeront encore moins.

LE BAILLI DE MIRABEAU[2]

1717-1794

Le chevalier Jean Antoine, cadet du marquis de Mirabeau, fut reçu à trois ans dans l'ordre de Malte et fit sa première campagne de mer à treize ans. Capitaine de vaisseau en 1751, gouverneur de la Guadeloupe en 1752, plus tard inspecteur général des gardes-côtes, général des galères, commandeur de Sainte-Eulalie en Rouergue, ce fut un homme remarquable, digne en tous points de l'étrange et forte race à laquelle il appartenait. Plein de talent et de bravoure, plusieurs fois blessé, fier et bon, adoré de tous ceux qui étaient sous son commandement, redouté des ministres et des commis, point courtisan, unissant une sorte d'austérité républicaine à l'orgueil féodal, conservateur décidé, haïssant Versailles et Paris, il avait beaucoup d'esprit, de savoir et de bon sens, qui s'exprimaient en saillies originales et en longues boutades. Tête chaude, au dire de son frère, et dans sa première jeunesse ne quittant la prison que pour se noyer dans l'eau-de-vie, il se corrigea tout seul, par la force de la raison et la volonté : mais il ne devint jamais maniable à autrui. Une repartie qu'il fit et qui rompit sa fortune, le peint tout entier. Il était

1. Il appelle ainsi les cérémonies extérieures, auxquelles tous les fidèles, doivent se conformer.
2. *Mémoires de Mirabeau*, etc.

question de lui pour le Ministère de la marine, et l'abbé de Bernis l'y portait. On le présente à la marquise de Pompadour, qui avait quelques préventions contre lui : le bailli est charmant, mais Mme de Pompadour s'échappe à dire : « Quel dommage que tous ces Mirabeau soient si mauvaises têtes ! » Là-dessus, le bailli change de ton, et réplique avec une rude fierté : « Madame, il est vrai que c'est le titre de légitimité de cette maison. Mais les bonnes et froides têtes ont fait tant de sottises et perdu tant d'états, qu'il serait peut-être prudent d'essayer des mauvaises. Assurément, du moins, elles ne feraient pas pis. » Et du coup son ministère s'en alla à vau-l'eau.

On ne saurait croire combien avec une telle nature, il fut non seulement attaché, cela va de soi, mais soumis, déférent à l'égard de son frère, l'aîné et le chef de la famille. Il se souvint toute sa vie qu'il était le cadet. « Je ne suis rien par moi-même, lui écrivait-il ; je ne tiens qu'à toi et par toi et les tiens ; en un mot je ne suis par moi-même que la chemise, et toi tu es la peau. » Jamais il ne se sépara de ce frère, dont il fut toujours le confident et le défenseur, qu'il respecta dans ses plus graves erreurs et dont il partagea tous les malheurs. Il ne le contredit que sur deux points : sur ses systèmes *économiques* dont il voyait l'illusion, et sur son fils dont il avait le premier pressenti le génie et la générosité native à travers tant de passions et d'égarements.

I. — LA JEUNESSE DE MIRABEAU.

Au marquis de Mirabeau.

15 mai 1770.

I

... Hier au soir je fus tout surpris [1] ; un soldat m'apporta un billet de M. Pierre-Buffière [2] qui me demandait une heure pour me voir, je lui fis réponse de venir. J'ai été enchanté

1. Le Bailli était à Mirabeau en Provence : son neveu fit un assez long séjour auprès de lui en revenant de Corse, et dissipa les préventions que le marquis avait inspirées à son frère contre lui.

2. Pierre-Buffière est le nom d'une terre de la marquise de Mirabeau en Limousin, sous lequel Mirabeau avait été inscrit dans cette sorte de maison de correction où il fut élevé.

de le voir. Mon cœur s'élargit beaucoup en le voyant, je le trouvai laid, mais point mauvaise physionomie, et il a derrière ses coutures de petite vérole, et des traits qui se sont beaucoup changés, du fin, du gracieux et du noble. S'il n'est pas pire que Néron, il sera meilleur que Marc-Aurèle, car je ne crois jamais avoir trouvé tant d'esprit, ma pauvre tête était absorbée. Il me paraît te craindre comme le prévôt, mais il m'a juré qu'il n'y avait rien qu'il ne fît pour te plaire; il m'avoua qu'il avait fait bien des sottises, mais il me dit qu'il avait été dans le désespoir.

II

... Je t'assure donc que je le trouve très repentant de ses fautes passées[1]; il me paraît avoir le cœur sensible; pour de l'esprit, je t'en ai parlé, et le diable n'en a pas tant; je te le répète, ou c'est le plus adroit et le plus habile persifleur de l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Europe pour être général de terre ou de mer, ou ministre, ou chancelier, ou pape, tout ce qu'il voudra. Tu étais quelqu'un à vingt et un ans, mais pas la moitié[2]; et moi qui cependant, sans être grand'chose, étais quelque chosette alors, je t'avoue, sans modestie ni fausse vanité, qu'à trente-cinq, quand, pendant ma royauté de théâtre[3], j'ai arraché des créoles *que je n'étais pas Européen*[4], je n'étais pas digne de jouer auprès de lui le rôle de Strabon auprès de Démocrite[5].

III

J'étudie toujours Pierre-Buffière, et je lui affirme le cœur

1. Mirabeau, en garnison à Niort, avait fait des dettes, s'était brouillé avec son colonel, et avait quitté son régiment. On l'interna au fort de l'île de Rhé : à peine en est-il hors, qu'il a un duel; et c'est alors que son père l'envoie en Corse sous les ordres du baron de Vioménil.

2. Voilà qui ne dut pas plaire au marquis.

3. A la Guadeloupe, quand il était gouverneur.

4. A cause de son humanité tout à fait inusitée.

5. Dans la comédie de Regnard, qui fut jouée en 1700, Strabon est le valet de Démocrite.

bon; du reste il est plus jeune qu'on ne l'est à son âge. C'est un singulier contraste que celui de son enfantillage avec des réflexions, et des pensées, et des écrits qui paraissent être de Locke, en tout c'est une tête à laquelle il faut force pâture, et qui sera plus que bonne, à ce que je crois, car je me rappelle toujours que nous avons eu vingt et un ans, et des trente-deux vents[1] de la boussole qui allaient dans ma tête, sous l'apparence plus grave que celle de mon neveu; mais le diable n'y perdait rien. En tout, je crois que tu auras lieu d'être content. Il est très sensible, et dès que tu lui montreras de l'amitié, tu le rendras heureux. Il a du génie, véritablement, il est porté à la présomption comme les gens de génie de son âge; ainsi, sans l'être, l'étais-je à son âge, et toi aussi, qui l'étais[2]; mais cela paraissait moins à cause de notre sauvagerie. Je lui crois de l'ambition, et à dire vrai, il est dans l'âge d'en avoir; je ne vis jamais de Bohême à qui le soleil, le vent, la pluie, la grêle fissent moins de peur; il est comme le pain d'orge, son patron, toute armoire lui convient. Il me semble qu'il aime beaucoup la guerre, mais il me donna hier une bonne scène, je lui fis le détail des désagrémens purement moraux de ce métier-là, après qu'il nous eût lâché sa râtelée d'ambition; la mienne, en rabat-joie, lui fit allonger la physionomie, et je vis qu'il réfléchissait sur tout cela. Je souhaite de le garder parce qu'il me semble qu'il m'a pris en amitié, et moi j'y gagne, en ce que cela perfectionne mon éducation; je crois qu'en conscience tu trouveras qu'il est temps que je sois un jeune homme bien élevé. Du reste, je persiste à croire que le voisinage du père lui serait bon; tu lui en imposerais sur ses petites imperfections, car jusqu'à présent je ne trouve rien de mauvais, quoique je l'aie mis fort à l'aise pour bien le connaître.

1. *Je me rappelle — des trente-deux vents.* Solécisme : il faut *les*.

2. Peu net : *sans être* homme de génie, j'*étais* porté à la présomption; et *toi aussi*, qui *étais* homme de génie.

2. — LAMENTATION D'UN CONSERVATEUR.

AU MÊME.

Je connais Paris; sois sûr que cette vile populace qui y croupit, ou qui vient y croupir, pour y chercher fortune, comme si fortune était un chien perdu, est aussi corrompue que Rome lorsqu'elle chercha à détruire jusqu'au nom des patriciens[1]; compte que cet infâme peuple de parvenus qui donne le ton, soit dans la robe, soit dans la finance, est vraiment un peuple républicain par l'insolence, en même temps qu'indigne de l'être à cause de ses vices sans vertus[2]. Quand un peuple en délire veut attaquer une monarchie, il commence toujours par la religion. Alors plus de prestiges; bientôt la différence que Dieu lui-même a mise entre les hommes par les distinctions, dont nous voyons la première trace dans la législation des Juifs, paraît une injustice à ce peuple. Il sape la noblesse, et le chef de la hiérarchie, dénué des appuis naturels de son trône, le sent ébranlé, et vacille dans sa place sacrée. Crois-tu qu'il y ait du remède? Je ne le crois pas, et voici pourquoi : c'est que la distinction entre la noblesse et la plébée[3] n'est que morale et de convention; on détruit cette distinction, et la noblesse est réduite à de vaines prétentions qui la rendent pire qu'inutile.

---

3. — SUR LUI-MÊME.

AU MÊME.

1771

Crois-moi, Jean-Antoine a vu assez, a vécu assez dans ton infâme Sodome, pour avoir l'expérience d'un Parisien; puis

1. Le Bailli voit l'histoire romaine à travers ses préjugés.
2. Il semble qu'il y ait ici un souvenir des théories de Montesquieu sur la *vertu*, principe essentiel des républiques.
3. *Plébée* : le mot n'est pas dans Littré.

Jean Antoine a porté sa longue personne, sa figure quelquefois grave, quelquefois polissonne, souvent imbécile, dans les quatre parties du globe; il a vu que partout, comme dit l'Italien, *tutto il mondo è casa nostra*[1]; plus, Jean-Antoine, jadis blond, puis châtain, est devenu blanc, jadis mal aisé, est devenu à son aise; ainsi, Jean-Antoine qui a jugé sur les fleurs de lis, qui a gouverné, obéi, commandé, fait la guerre par terre et par mer, a été chef d'un sénat, membre d'un autre, s'il ne s'était passablement rendu irrégulier, et n'était pas boiteux, finirait par se faire *capellan*, pour dire la messe, et pourrait ensuite dire, comme Salomon, qu'il a vu de tout, et que tout est vanité et tourment d'esprit. Voilà-t-il pas une belle tirade!

JACQUES TURGOT[2]

1727-1781

Prieur de Sorbonne en 1749, il quitte en 1751 l'état ecclésiastique, quand il se sent entraîné irrésistiblement vers le libre usage de la raison et vers la science. En 1752, il devient conseiller au Parlement, il se fait avocat de la tolérance, et donne des articles de philosophie et d'économie à l'*Encyclopédie*. Nommé à l'intendance de Limoges (1761), il fit prospérer sa province, et y donna l'idée de ce que pouvait être un État bien gouverné. Par malheur il n'eut pas la même liberté dans son ministère que dans son intendance, et, du 24 août 1775 au 12 mai 1776, il fit du bien sans doute, mais non celui qu'il avait rêvé. Il eût réalisé, s'il eût été appuyé et suivi par le roi, toutes les plus excellentes réformes que la Révolution opéra, et elles n'eussent pas coûté de sang, ni amené la subversion de tout l'ordre ancien. Il aimait les lettres, et comme il faut que les esprits les plus équilibrés aient leur chimère cependant et leur part de folie, il tenta de

1. « Tout le monde est notre maison. »

2. *Œuvres complètes*, éd. Dussard et Daire (1844, 2 v. gr. in-8). M. Ch. Henry a publié depuis la *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot* (Paris, Perrin, in-8).

taire des vers métriques. Mais la littérature, par laquelle il ne chercha jamais la gloire, ne fut que l'amusement de son loisir. Ce fut un grand homme de bien qui aurait pu être un grand homme d'État, si la destinée l'eût voulu. Il passa sa vie à rêver aux moyens de diminuer les misères de l'humanité, et particulièrement celles du peuple français. Sa méditation avait embrassé toutes les parties de la société : institutions politiques, finances, administration, industrie, commerce, travaux publics, éducation, il avait tout étudié avec un esprit philosophique et indépendant, sans rechercher la nouveauté plus qu'il ne respectait la tradition, uniquement mu par la passion du bien public et n'omettant jamais la considération du possible.

N'ayant jamais donné de marques de fanatisme, ne s'étant jamais compromis dans des polémiques violentes, Turgot fut universellement respecté de ses contemporains : il ne fut haï que des courtisans. Toute l'Europe applaudit à son entrée au ministère. La lettre qu'il écrivit alors au roi, où il traçait le programme de son administration, n'est pas seulement un précieux document historique : elle peint l'homme, avec sa hauteur de vues et sa paisible énergie de caractère. J'ai joint à cette pièce la plus grande partie d'une longue lettre que Turgot écrivit à Mme de Graffigny : on y verra comment il rêvait la réforme de l'éducation nationale qui devait être la base d'une réforme de l'État. On y retrouvera plus d'une des idées que J.-J. Rousseau devait exprimer dix ans plus tard avec tant d'éclat dans l'*Émile* : elles font moins d'effet parce qu'elles sont maintenues dans la juste mesure du bon sens, et qu'il s'y mêle moins de paradoxes, parce qu'aussi le style de Jean-Jacques ne les revêt pas. Turgot écrit avec modération, raison, logique : mais il n'est à aucun degré poète ni orateur, et sa pensée est plus vive, plus hardie, plus originale que son expression.

I. — PROGRAMME DE GOUVERNEMENT.

Au roi.

A Compiègne, le 24 août 1774.

Sire, en sortant du cabinet de Votre Majesté, encore tout plein du trouble où me jette l'immensité du fardeau qu'elle m'impose, agité par tous les sentimens qu'excite en moi la bonté touchante avec laquelle elle a daigné me rassurer, je

me hâte de mettre à ses pieds ma respectueuse reconnaissance et le dévouement absolu de ma vie entière.

Votre Majesté a bien voulu m'autoriser à remettre sous ses yeux l'engagement qu'elle a pris avec elle-même de me soutenir dans l'exécution des plans d'économie qui sont en tout temps, et aujourd'hui plus que jamais, d'une nécessité indispensable[1]. J'aurais désiré pouvoir lui développer les réflexions que me suggère la position où se trouvent les finances ; le temps ne me le permet pas, et je me réserve de m'expliquer plus au long quand j'aurai pu prendre des connaissances plus exactes. Je me borne en ce moment, Sire, à vous rappeler ces trois paroles :

Point de banqueroute ;
Point d'augmentation d'impôts ;
Point d'emprunts.

Point de banqueroute, ni avouée, ni masquée par des réductions forcées.

Point d'augmentation d'impôts, la raison en est dans la situation de vos peuples, et encore plus dans le cœur de Votre Majesté.

Point d'emprunts, parce que tout emprunt diminue toujours le revenu libre ; il nécessite au bout de quelque temps ou la banqueroute, ou l'augmentation des impositions. Il ne faut en temps de paix se permettre d'emprunter que pour liquider les dettes anciennes, ou pour rembourser d'autres emprunts faits à un denier[2] plus onéreux.

Pour remplir ces trois points, il n'y a qu'un moyen. C'est de réduire la dépense au-dessous de la recette, et assez au-dessous pour pouvoir économiser chaque année une *vingtaine de millions*, afin de rembourser les dettes anciennes. Sans cela le premier coup de canon forcerait l'État à la banqueroute.

On demande sur quoi retrancher, et chaque ordon-

1. Il y avait 22 millions de déficit et 78 millions d'anticipations.

2. A un intérêt : emprunter, par exemple, *au denier vingt*, c'était à un denier d'intérêt pour vingt deniers prêtés, c'est-à-dire 5 0/0.

nateur[1], dans sa partie, soutiendra que presque toutes les dépenses particulières sont indispensables. Ils peuvent dire de fort bonnes raisons; mais, comme il n'y en a pas pour faire ce qui est impossible, il faut que toutes ces raisons cèdent à la nécessité absolue de l'économie.

Il est donc de nécessité absolue que Votre Majesté exige des ordonnateurs de toutes les parties qu'ils se concertent avec le ministre de la finance[2]. Il est indispensable qu'il puisse discuter avec eux, en présence de Votre Majesté, le degré de nécessité des dépenses proposées. Il est surtout nécessaire que, lorsque vous aurez, Sire, arrêté l'état des fonds de chaque département, vous défendiez à celui qui en est chargé d'ordonner aucune dépense nouvelle sans avoir auparavant concerté avec la finance les moyens d'y pourvoir. Sans cela, chaque département se chargerait de dettes qui seraient toujours des dettes de Votre Majesté, et l'ordonnateur de la finance ne pourrait répondre de la balance entre la dépense et la recette.

Votre Majesté sait qu'un des plus grands obstacles à l'économie est la multitude des demandes dont elle est continuellement assaillie, et que la trop grande facilité de ses prédécesseurs à les accueillir a malheureusement autorisées.

Il faut, Sire, vous armer contre votre bonté de votre bonté même; considérer d'où vous vient cet argent que vous pouvez distribuer à vos courtisans, et comparer la misère de ceux auxquels on est quelquefois obligé d'arracher par les exécutions les plus rigoureuses, à la situation des personnes qui ont le plus de titres pour obtenir vos libéralités.

Il y a des grâces auxquelles on a cru pouvoir se prêter plus aisément, parce qu'elles ne portent pas immédiatement sur le Trésor royal.

De ce genre sont les intérêts, les croupes[3], les privilèges; elles sont de toutes les plus dangereuses et les plus abusives. Tout profit sur les impositions, qui n'est pas absolument

1. Ce sont les administrateurs qui *ordonnancent* les dépenses et donnent les mandats de paiement.

2. Il n'y avait pas encore de budget arrêté d'avance chaque année.

3. Les *croupes* étaient des pen-

nécessaire pour leur perception, est une dette consacrée au soulagement des contribuables, ou aux besoins de l'État.

D'ailleurs, ces participations aux profits des traitans sont une source de corruption pour la noblesse, et de vexation pour le peuple, en donnant à tous les abus des protecteurs puissans et cachés.

On peut espérer de parvenir, par l'amélioration de la culture, par la suppression des abus dans la perception, et par une répartition plus équitable des impositions, à soulager sensiblement le peuple, sans diminuer beaucoup les revenus publics; mais, si l'économie n'a précédé, aucune réforme n'est possible, parce qu'il n'en est aucune qui n'entraîne le risque de quelque interruption dans la marche des recouvremens, et parce qu'on doit s'attendre aux embarras multipliés que feront naître les manœuvres et les cris des hommes de toute espèce intéressés à soutenir les abus; car il n'en est point dont quelqu'un ne vive.

Tant que la finance sera continuellement aux expédiens pour assurer les services, Votre Majesté sera toujours dans la dépendance des financiers, et ceux-ci seront toujours les maîtres de faire manquer, par des manœuvres de place, les opérations les plus importantes. Il n'y aura aucune amélioration possible, ni dans les impositions, pour soulager les contribuables, ni dans aucuns arrangemens relatifs au gouvernement intérieur et à la législation. L'autorité ne sera jamais tranquille, parce qu'elle ne sera jamais chérie; et que les mécontentemens et les inquiétudes des peuples sont toujours le moyen dont les intrigans et les malintentionnés se servent pour exciter des troubles[1]. C'est donc surtout de l'économie que dépend la prospérité de votre règne, le calme dans l'intérieur, la considération au dehors, le bonheur de la nation et le vôtre.

sions et des parts attribuées sur les revenus des fermes générales. Chaque fermier avait ainsi plusieurs croupiers que lui imposait la Cour; Louis XV lui-même eut une croupe; il est aisé de voir que le contribuable en faisait tous les frais.

1. Turgot avait prévu les moyen dont on se servirait pour le renverser.

je dois observer à Votre Majesté que j'entre en place dans une conjoncture fâcheuse, par les inquiétudes répandues sur les subsistances; inquiétudes fortifiées par la fermentation des esprits depuis quelques années, par la variation des principes des administrateurs[1], par quelques opérations imprudentes, et surtout par une récolte qui paraît avoir été médiocre. Sur cette matière, comme sur beaucoup d'autres, je ne demande point à Votre Majesté d'adopter mes principes, sans les avoir examinés et discutés, soit par elle-même, soit par des personnes de confiance en sa présence, mais, quand elle en aura reconnu la justice et la nécessité, je la supplie d'en maintenir l'exécution avec fermeté, sans se laisser effrayer par des clameurs qu'il est absolument impossible d'éviter en cette matière, quelque système qu'on suive, quelque conduite qu'on tienne.

Voilà les points que Votre Majesté a bien voulu me permettre de lui rappeler. Elle n'oubliera pas qu'en recevant la place de contrôleur-général j'ai senti tout le prix de la confiance dont elle m'honore; j'ai senti qu'elle me confiait le bonheur de ses peuples, et, s'il m'est permis de le dire, le soin de faire aimer sa personne et son autorité. Mais en même temps j'ai senti tout le danger auquel je m'exposais. J'ai prévu que je serais seul à combattre contre les abus de tout genre, contre les efforts de ceux qui gagnent à ces abus; contre la foule des préjugés qui s'opposent à toute réforme, et qui sont un moyen si puissant dans les mains des gens intéressés à éterniser le désordre. J'aurai à lutter même contre la bonté naturelle, contre la générosité de Votre Majesté et des personnes qui lui sont les plus chères[2]. Je serai craint, haï même de la plus grande partie de la cour, de tout ce qui sollicite des grâces. On m'imputera tous les refus; on me peindra comme un homme dur, parce que

1. Sur la liberté du commerce des grains. Quand l'édit parut, les ennemis des réformes de Turgot suscitèrent une disette et des émeutes qui épouvantèrent le faible roi.

2. Le premier ministre Maurepas fut des premiers à combattre Turgot, et il tourna contre lui les frères du roi et la reine. Louis XVI ne fut pas convaincu, mais il céda.

j'aurai représenté à Votre Majesté qu'elle ne doit pas enrichir même ceux qu'elle aime, aux dépens de la subsistance de son peuple. Ce peuple auquel je me serai sacrifié est si aisé à tromper, que peut-être j'encourrai sa haine par les mesures mêmes que je prendrai pour le défendre contre la vexation. Je serai calomnié, et peut-être avec assez de vraisemblance pour m'ôter la confiance de Votre Majesté. Je ne regretterai point de perdre une place à laquelle je ne m'étais jamais attendu. Je suis prêt à la remettre à Votre Majesté dès que je ne pourrai plus espérer de lui être utile; mais son estime, la réputation d'intégrité, la bienveillance publique qui ont déterminé son choix en ma faveur me sont plus chères que la vie, et je cours le risque de les perdre, même en ne méritant à mes yeux aucun reproche.

Votre Majesté se souviendra que c'est sur la foi de ses promesses que je me charge d'un fardeau peut-être au-dessus de mes forces, que c'est à elle personnellement, à l'homme honnête, à l'homme juste et bon, plutôt qu'au roi, que je m'abandonne.

J'ose lui répéter ici ce qu'elle a bien voulu entendre et approuver. La bonté attendrissante avec laquelle elle a daigné presser mes mains dans les siennes, comme pour accepter mon dévouement, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Elle soutiendra mon courage. Elle a pour jamais lié mon bonheur personnel avec les intérêts, la gloire et le bonheur de Votre Majesté.

C'est avec ces sentimens que je suis, Sire, etc....

---

2. — IDÉES SUR L'ÉDUCATION.

A Madame de Graffigny[1].

Madame, je ferai donc encore une fois auprès de vous le rôle de donneur d'avis : ce n'est pas sans rire un peu de

1. Les *Lettres Péruviennes* avaient paru en 1747, avec un éclatant succès. Sur l'auteur, cf p. 187.

moi-même; mais vous le voulez, et le plaisir de vous obéir passe de beaucoup le ridicule de vous conseiller....

Je réserve, suivant ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, les critiques de détail pour les dernières, et je commence par vous communiquer les additions que j'imagine qu'on pourrait faire à l'ouvrage[1]. Vous m'avez paru goûter la principale, qui est de montrer Zilia Française, après nous l'avoir fait voir Péruvienne; Zilia jugeant, non plus suivant ses préjugés, mais comparant ses préjugés et les nôtres; de lui faire envisager les objets sous un nouveau point de vue; de lui faire remarquer combien elle avait tort d'être étonnée de la plupart des choses; de lui faire détailler les causes de ces mesures tirées de l'antique constitution du gouvernement, et tenant à la distribution des conditions, ainsi qu'aux progrès des connaissances.

Cette distribution des conditions est un article bien important et bien facile à justifier, en montrant sa nécessité et son utilité : — sa nécessité, parce que les hommes ne sont pas nés égaux; parce que tous les hommes naissent dans un état de faiblesse qui les rend dépendans de leurs parens, et qui forme entre eux des liens indissolubles. Les familles inégales en capacité et en force ont redoublé les causes d'inégalité, les guerres des sauvages ont supposé un chef. — Que serait la société sans cette inégalité des conditions? Chacun serait réduit au nécessaire, ou plutôt il y aurait beaucoup de gens qui n'en seraient point assurés. On ne peut labourer sans avoir des instrumens et le moyen de vivre jusqu'à la récolte. Ceux qui n'ont pas eu l'intelligence ou l'occasion d'en acquérir n'ont pas le droit d'en priver celui qui les a mérités, gagnés, obtenus par son travail. Si les paresseux et les ignorans dépouillaient les laborieux et les habiles, tous les travaux seraient découragés, la misère serait générale. Il est plus juste et plus utile pour tous que ceux qui ont manqué ou d'esprit, ou de bonheur, prêtent

1. Il s'agit d'une jeune Péruvienne, Zilia, qui se trouve amenée en France : et la critique de nos usages et de nos institutions, qui l'étonnent, se mêle aux tendresses d'un roman sentimental.

leurs bras à ceux qui savent les employer, qui peuvent d'avance leur donner un salaire et leur garantir une part dans les produits futurs. Leur subsistance est alors assurée, mais leur dépendance aussi. Il n'est pas injuste que celui qui a inventé un travail productif, et qui a fourni à ses coopérateurs les alimens et les outils nécessaires pour l'exécuter, qui n'a fait avec eux pour cela que des contrats libres, se réserve la meilleure part, que pour prix de ses avances il ait moins de peine et plus de loisir. Ce loisir le met à portée de réfléchir davantage, d'augmenter encore ses lumières; et ce qu'il peut économiser sur la part, équitablement meilleure qu'il doit avoir dans les produits, accroît ses capitaux, son pouvoir de faire d'autres entreprises.

Ainsi l'inégalité naîtrait et s'augmenterait même chez les peuples les plus vertueux et les plus moraux. Elle peut avoir, elle a eu le plus souvent beaucoup d'autres causes; et l'on y retomberait par tous les moyens qu'on voudrait employer pour en sortir. — Mais elle n'est point un mal; elle est un bonheur pour les hommes, un bienfait de celui qui a pesé avec autant de bonté que de sagesse tous les élémens qui entrent dans la composition du cœur humain. — Où en serait la société si la chose n'était pas ainsi, et si chacun labourait son petit champ? — Il faudrait que lui-même aussi bâtît sa maison, fît seul ses habits Chacun serait réduit à lui seul et aux productions du petit terrain qui l'environnerait. De quoi vivrait l'habitant des terres qui ne produisent point de blé? Qui est-ce qui transporterait les productions d'un pays à l'autre? Le moindre paysan jouit d'une foule de commodités rassemblées souvent de climats fort éloignés. Je prends le plus mal équipé : mille mains, peut-être cent mille, ont travaillé pour lui. — La distribution des professions amène nécessairement l'inégalité des conditions. Sans elle, qui perfectionnera les arts utiles? Qui secourra les infirmes? Qui étendra les lumières de l'esprit? Qui pourra donner aux hommes et aux nations cette éducation tant particulière que générale qui forme

les mœurs? Qui jugera paisiblement les querelles? Qui donnera un frein à la férocité des uns, un appui à la faiblesse des autres? — Liberté!... je le dis en soupirant, les hommes ne sont peut-être pas dignes de toi! — Égalité! Ils te désireraient, mais ils ne peuvent t'atteindre[1].

Que Zilia pèse encore les avantages réciproques du sauvage et de l'homme policé. Préférer les sauvages est une déclamation ridicule[2]. Qu'elle la réfute; qu'elle montre que les vices que nous regardons comme amenés par la politesse sont l'apanage du cœur humain; que celui qui n'a point d'or est aussi avare que celui qui en a, parce que partout les hommes ont le goût de la propriété, le droit de la conserver, l'avidité qui porte à en accumuler les produits.

Que Zilia ne soit point injuste; qu'elle déploie en même temps les compensations, inégales à la vérité, mais toujours réelles, qu'offrent les avantages des peuples barbares. Qu'elle montre que nos institutions trop arbitraires nous ont trop souvent fait oublier la nature; que nous avons été dupes de notre propre ouvrage; que le sauvage qui ne sait pas consulter la nature sait souvent la suivre. Qu'elle critique surtout la marche de notre éducation; qu'elle critique notre pédanterie, car c'est en cela que l'éducation consiste aujourd'hui. On nous apprend tout à rebours de la nature. — Voyez le Rudiment; on commence par vouloir fourrer dans la tête des enfans une foule d'idées les plus abstraites. Eux que la nature tout entière appelle à elle par tous les objets, on les enchaîne dans une place; on les occupe de mots qui ne peuvent leur offrir aucun sens, puisque le sens des mots ne peut se présenter qu'avec les idées, et puisque ces idées ne nous sont venues que par degrés, en partant des objets sensibles. Mais

1. La formule républicaine est presque trouvée. Mais il manque surtout à Turgot l'illusion, qui fit que toute la nation crut pouvoir réaliser tout d'un coup cet idéal.

2. Turgot écrivait ces mots au lendemain du premier triomphe de Rousseau, que l'académie de Dijon venait de couronner. Notez pour apprécier la suite à sa juste valeur et en mesurer l'originalité, que l'*Émile* ne parut qu'en 1762.

encore on veut qu'ils les acquièrent sans avoir les secours que nous avons eus, nous que l'âge et l'expérience ont formés. On tient leur imagination captive; on leur dérobe la vue des objets par laquelle la nature donne au sauvage les premières notions de toutes les choses, de toutes les sciences même, de l'astronomie, de la géométrie, des commencemens de l'histoire naturelle. Un homme, après une très longue éducation, ignore le cours des saisons, ne sait pas s'orienter, ne connaît ni les animaux, ni les plantes les plus communes. Nous n'avons point le coup d'œil de la nature. Il en est de même de la morale, les idées générales gâtent tout encore. On a grand soin de dire à un enfant qu'il faut être juste, tempérant, vertueux: et a-t-il la moindre idée de la vertu? Ne dites pas à votre fils : *soyez vertueux,* mais faites-lui trouver du plaisir à l'être: Développez dans son cœur le germe des sentimens que la nature y a mis. Il faut souvent plus de barrières contre l éducation que contre la nature. Mettez-le dans les occasions d'être vrai, libéral, compatissant, comptez sur le cœur de l'homme, laissez ces semences précieuses de la vertu s'épanouir à l'air qui les environne, ne les étouffez pas sous une foule de paillassons et de châssis de bois. Je ne suis point de ceux qui veulent rejeter les idées abstraites et générales : elles sont nécessaires; mais je ne pense nullement qu'elles soient à leur place dans notre manière d'enseigner. Je veux qu'elles viennent aux enfans comme elles sont venues aux hommes, par degrés, et en s'élevant depuis les idées sensibles jusqu'à elles.

Un autre article de notre éducation, qui me paraît mauvais et ridicule, est notre sévérité à l'égard de ces pauvres enfans.... Ils font une sottise, nous les reprenons comme si elle était bien importante. Il y en a une multitude dont ils se corrigeront par l'âge seul, mais on n'examine point cela ; on veut que son fils soit bien élevé, et on l'accable de petites règles de civilité souvent frivoles, qui ne peuvent que le gêner, puisqu'il n'en sait pas les raisons. Je crois qu'il suffirait de l'empêcher d'être incommode aux per-

sonnes qu'il voit. Le reste viendra petit à petit. Inspirez-lui le désir de plaire, il en saura bientôt plus que tous les maitres ne pourraient lui en apprendre. On veut encore qu'un enfant soit grave, on met sa sagesse à ne point courir, on craint à chaque instant qu'il ne tombe. Qu'arrive-t-il? on l'ennuie et on l'affaiblit. — Nous avons surtout oublié que c'est une partie de l'éducation de former le corps, et j'en sais bien la raison, elle tient à nos anciennes mœurs, à notre ancien gouvernement. Notre noblesse ignorante ne connaissait que le corps; c'étaient les gens du peuple qui étudiaient; c'était uniquement pour faire des prêtres et même des moines; encore n'étaient-ce que des gens d'un certain âge et dont, par conséquent les études pouvaient être conduites d'une manière plus grave. De là, on ne s'avisait d'apprendre que le latin, ce fut alors toute l'éducation, parce que ce n'était pas des hommes que l'on voulait former, mais des prêtres. des gens capables de répondre aux examens que l'on exigeait d'eux. Encore aujourd'hui on étudie en philosophie, non pour être philosophe, mais pour passer maître ès-arts.

Qu'est-il arrivé de là? C'est que quand la noblesse a voulu étudier, elle a étudié selon la forme des collèges établis: et elle n'a souvent fait que se dégoûter de l'étude.

J'en sais encore une seconde raison ; c'est que les règles générales sont commodes pour les sots et les paresseux; c'est qu'il faudrait étudier la nature et suivre à la piste le développement d'un caractère pour l'éducation que je demande. — Que résulte-t-il encore de tout cela? que, dans tous les genres, nous avons étouffé l'instinct, et que le sauvage le suit sans le connaître; il n'a pas assez d'esprit pour s'en écarter. Cependant l'éducation est nécessaire, et l'on s'en aperçoit avant qu'on ait pu apprendre l'art; on se fait des règles sur de faux préjugés; ce n'est qu'après bien du temps, qu'en consultant la nature, on acquiert sur le sauvage l'avantage de l'aider, et on se délivre de l'inconvénient de la contredire.

Sur cet article de l'abandon de la nature que nous

avons à nous reprocher, on peut rapporter mille préjugés, mille lois d'une fausse bienséance, d'un honneur faux, qui étouffe si souvent les plus tendres sentimens de notre cœur. Combien d'erreurs, combien de malheurs ne naissent-ils pas d'un principe aussi funeste en morale qu'en métaphysique! Je parle encore de ces idées générales dont les hommes sont les dupes, qui sont vraies parce qu'elles sont venues de la nature, mais qu'on embrasse avec une raideur qui les rend fausses, parce qu'on cesse de les combiner avec les circonstances. On prend pour *absolu* ce qui n'est que *l'expression d'un rapport*. Combien de fausses vertus, combien d'injustices et de malheurs, doivent leur origine aux préjugés orgueilleux introduits par l'inégalité des conditions! Et je dis combien de malheurs pour les gens de la condition la plus élevée. Combien, en général, les vertus factices n'ont-elles pas causé d'autres maux! Ces comparaisons de l'homme sauvage et de l'homme policé peuvent amener une foule d'idées moins désagréables, moins abstraites que celles-ci, sur lesquelles je me suis beaucoup trop étendu....

Il y a longtemps que je pense que notre nation a besoin qu'on lui prêche le mariage et le bon mariage. Nous faisons les nôtres avec bassesse, par des vues d'ambition ou d'intérêt; et, comme par cette raison il y en a beaucoup de malheureux, nous voyons s'établir de jour en jour une façon de penser bien funeste aux États, aux mœurs, à la durée des familles, au bonheur et aux vertus domestiques. On craint les liens du mariage, on craint les soins et la dépense des enfans. Il y a bien des causes de cette façon de penser, et ce n'est point ici le lieu de les détailler. Mais il serait utile à l'État et aux mœurs qu'on s'attachât à réformer la-dessus les opinions, moins par raisonnement qu par sentiment.

Zilia pourrait sans doute, s'étendre sur le bonheur qu'elle se promet avec Aza; elle pourrait avoir vu Céline jouant avec ses jeunes enfans, envier la douceur de ces plaisirs si peu goûtés par les gens du monde; elle pourrait, et ce

serait encore un article relatif à la comparaison de l'homme policé et de l'homme sauvage, reprendre ce vice de nos mœurs. On rougit de ses enfans, on les regarde comme un embarras, on les éloigne de soi, on les envoie dans quelque collège ou au couvent pour en entendre parler le moins qu'on peut. C'est une réflexion vraie que les liens de la société naturelle des familles ont perdu leur force à mesure que la société générale s'est étendue : la société a gêné la nature, on a ôté à sa famille pour donner au public. Ce n'est pas que cette société générale ne soit précieuse à bien des égards, et qu'elle ne puisse même un jour détruire les préjugés qu'elle a établis : cela est tout simple; le premier effet de la société est de rendre les particuliers esclaves du public; le second est d'enhardir tout le monde à juger par soi-même; on se tâte, les plus courageux se hasardent à dire tout haut ce que d'autres pensent tout bas; et à la longue la voix du public devient la voix de la nature et de la vérité, parce qu'à la longue elle devient le jugement du plus grand nombre. Mais, d'abord, chacun déguise son avis par la crainte que les uns ont des autres.

Je voudrais aussi que Zilia traitât un peu de l'abus dont je viens de parler; de la manière dont on fait les mariages sans que les époux qu'on engage se connaissent, uniquement sur l'autorité des parens, qui ne se déterminent que par la fortune de rang ou d'argent, ou de rang que l'on espère bien qui se traduira un jour en argent; au point qu'un propos qui se tient tous les jours : *Il a fait une sottise, un mariage d'inclination*, a dû beaucoup surprendre Zilia. Ce qu'elle dit à l'occasion de la mère de Céline a bien quelque rapport à cette matière, mais je crois qu'on ne peut trop y revenir, et qu'on s'en occupera longtemps avant de corriger les hommes sur cet article.

Je sais que les mariages d'inclination même ne réussissent pas toujours. Ainsi, de ce qu'en choisissant on se trompe, on conclut qu'il ne faut pas choisir. La conséquence est plaisante.

Cette réflexion me conduit à un autre article bien impor-

tant pour le bonheur des hommes, dont je souhaiterais que Zilis parlât. Je voudrais approfondir les causes de l'inconstance et des dégoûts entre les gens qui s'aiment. Je crois que, quand on a un peu vécu avec les hommes, on s'aperçoit que les tracasseries, les humeurs, les picoteries sur des riens, y mettent peut-être plus de trouble et de divisions que les choses sérieuses. Il est déplorable de voir tant de divisions et tant de personnes malheureuses précisément pour des riens. Combien d'aigreurs naissent sur un mot, sur l'oubli de quelques égards! Si l'on pesait dans une balance exacte tant de petits torts, si l'on se mettait à la place de ceux qui les ont, si l'on pensait combien de fois on a eu soi-même des mouvemens d'humeur, combien on a oublié de choses!

...Un mot dit au désavantage de notre esprit suffit pour nous rendre irréconciliables, et cependant combien de fois nous sommes-nous trompés en pareille matière! Combien de gens d'esprit que nous avons pris pour des sots? et pourquoi d'autres n'auraient-ils pas le même droit que nous? — Mais leur amour-propre leur fait trouver du plaisir à se préférer à nous. — De bonne foi, sans notre amour-propre, en serions-nous si choqués? L'orgueil est le plus grand ennemi de l'orgueil; ce sont deux ballons enflés qui se repoussent réciproquement : excusons celui d'autrui et craignons le nôtre. La nature, en formant les hommes si sujets à l'erreur, ne leur a donné que trop de droits à la tolérance. Eh! pourquoi ce qui nous regarde en sera-t-il excepté? Voilà le mal, c'est qu'il est très rare de se juger équitablement, c'est que personne ne se pèse avec les autres. Nous sentons les moindres piqûres qu'on nous fait, cela doit être dans le premier mouvement et chacun pour soi; mais je voudrais qu'après ce premier mouvement, on convînt qu'on a tort, du moins qu'on n'exigeât pas que les autres convinssent du leur, s'ils l'ont. Et il est très commun que l'on ait tort des deux côtés, au moins celui de se fâcher.

Qu'il faut d'adresse pour vivre ensemble, pour être

complaisant sans s'avilir, pour reprocher sans dureté, pour corriger sans empire, pour se plaindre sans humeur! — Les femmes surtout, qu'on instruit à croire que tout leur est dû, ne peuvent souffrir la contradiction : c'est, de toutes les dispositions d'esprit, la plus propre à se rendre malheureux et tous ceux avec qui l'on vit. Rien au monde n'est plus triste que de songer toujours aux égards qu'on nous doit; c'est le vrai moyen d'être insupportable, c'est faire aux autres un fardeau de ces égards qu'on désire; on ne se plaît à les rendre que quand ils ne sont point exigés. Le meilleur conseil qu'on puisse donner aux gens qui vivent ensemble est de s'avertir toujours de tous les sujets de plaintes qu'ils se peuvent donner; cela arrête dans leur source toutes les tracasseries qui deviennent si souvent des haines. — Mais il faut le faire avec la confiance la plus entière, s'accoutumer à se condamner de bonne foi, à s'examiner et se juger avec une entière impartialité. Je ne parle pas d'assaisonner les plaintes par les tours les plus agréables, par un mélange de louanges et de tendresse. Que cet art est difficile! Faute de se rendre propre à l'exercer, on n'ose jamais entrer en explication, on ne le fait que quand l'humeur retrace les défauts de son ami, et c'est le seul moment où l'on soit incapable d'y porter la grâce et la bonté qui permettent de tout dire, de tout supporter, qui aident à tout concilier. C'est, au contraire, se faire une arme dangereuse des instrumens inventés pour sauver et pour guérir : ce qu'il faut surtout éviter est de parler aux gens de ce qui nous blesse dans le moment où nous en sommes piqués, et il importe de commencer par laisser évanouir son humeur avant d'entrer en éclaircissement. Il est vrai que, de quelque adresse que l'on use pour adoucir les reproches, il y a des personnes qui ne savent pas les recevoir; des avis leur paraissent des gronderies; ils imaginent toujours voir dans celui qui les leur donne une affectation de supériorité et d'autorité que leur cœur repousse; et il faut avouer que c'est aussi un défaut des donneurs d'avis. J'ai souvent vu des personnes qui disaient

pour toute réponse : *Je suis fait comme cela, et je ne changerai pas*. Ce sont des gens dont l'amour-propre embrasse leurs défauts même, qui se les incorporent et qui les chérissent autant qu'eux. Cette mauvaise disposition vient peut-être de la manière dont on nous a donné des avis dans l'enfance, toujours sous la forme de reproche, de correction, avec le ton d'autorité, souvent de menace. De là, une jeune personne, en sortant de la main de ses maîtres ou de ses parens, met tout son honneur à n'avoir à rendre compte de sa conduite à personne; l'avis le plus amical lui paraît un acte d'empire, un joug, une continuation d'enfance : eh! pourquoi ne pas accoutumer les enfans à écouter les avis avec douceur, en les donnant sans amertume? Pourquoi employer l'autorité? Je voudrais qu'on fît sentir réellement à un enfant que c'est par tendresse qu'on le reprend, et comment le lui faire sentir si ce n'est par la douceur? Que je veux de mal à Montaigne[1] d'avoir en quelques endroits blâmé les caresses que les mères font aux enfans! Qui peut en savoir plus qu'elles? C'est la loi que la nature a établie, c'est l'instinct que la Providence leur a donné elle-même; malheur à quiconque prétend en savoir plus qu'elles! C'est l'assaisonnement que la raison apprend à joindre aux instructions, quand on veut qu'elles améliorent. On ignore apparemment que les caresses d'une mère courageuse inspirent le courage, qu'elles sont le plus puissant véhicule pour faire passer dans une âme toutes sortes de sentimens.

Bien loin de me plaindre des caresses qu'on fait aux enfans, je me plaindrai bien plus de ce qu'on en ignore toute la force, de ce qu'on laisse inutile un instrument si puissant: je me plaindrai surtout de ce que l'éducation n'est chez nous, la plupart du temps, qu'un amas de règles très frivoles pour enseigner des choses très frivoles. Combien ne serait-il pas à propos d'apprendre aux enfans cet

1. « Aussi bien, dit Montaigne (I, 25), est-ce une opinion receüe d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens : cette amour maternelle les attendrit trop et relâche. »

art de se juger eux-mêmes, de leur inspirer cette impartialité qui bannit de la société, sinon l'humeur, du moins les brouilleries qu'occasionne l'humeur! Combien les hommes ne seraient-ils pas plus heureux s'ils avaient acquis, dès l'enfance, cette adresse à donner des avis, cette docilité à les recevoir et à les suivre dont j'ai parlé! On croit que l'éducation est impuissante à donner cette attention perpétuelle sur soi-même, et surtout cette tranquille impartialité qui semble l'effet d'un don de la nature et de la proportion la plus heureuse entre les humeurs. On connaît bien peu la force de l'éducation, et j'en dirai une des raisons, c'est qu'on se contente de donner des règles quand il faudrait faire naître des habitudes. Voyez la puissance de l'éducation publique et de ce que le président de Montesquieu appelle les mœurs : combien elle l'emporte sur tous les préceptes, combien elle règne sur les rois; à quel point elle dicte les lois! Qu'on voie Lacédémone et les mœurs que Lycurgue sut y faire observer; qu'on voie les hommes embrasser dans tous les temps de fausses vertus, les plus contraires à la nature, tant est puissant l'empire de l'opinion! tant est solide la chaîne dont tous les hommes se lient les uns aux autres! Quoi! cet empire perdrait-il de sa force en appuyant le règne de la vertu? Quoi? on aura pu persuader aux femmes malabares de se brûler après la mort de leurs maris, et on ne persuadera point aux hommes d'être justes, doux, complaisans! Quoi! cette force qui lutte avec tant de violence, qui surmonte avec tant de supériorité la pente de notre cœur, ne pourra la seconder! Erreur et lâcheté! Je crois que la nature a mis dans le cœur de tous la semence de toutes les vertus, qu'elles ne demandent qu'à éclore; que l'éducation, mais une éducation bien adroite, peut les développer et rendre vertueux le plus grand nombre des hommes. Je crois même qu'on peut l'espérer des progrès de la raison. Je sais que ces progrès ne peuvent être bien rapides; je sais que le genre humain se traîne avec lenteur pour faire les moindres pas; je sais qu'il faudrait commencer par apprendre aux parens à

donner cette éducation et à en sentir la nécessité : chaque génération doit en apprendre un peu, et c'est aux livres à être ainsi les précepteurs des nations. Et vous, madame, qui êtes si zélée pour le bonheur de l'humanité, qui peut mieux travailler que vous à répandre ces maximes? Elles ne sont pas entièrement inconnues. On commence, dans notre siècle, à les entrevoir, à leur rendre justice, et même à les aimer. On ne sait point encore les inspirer. Quelle maladresse dans l'éducation sur cet article important, et combien il serait aisé de faire pénétrer les sentimens de compassion, de bienveillance dans le cœur des enfans! Mais les pères sont indifférens, ou sans cesse occupés d'un petit détail d'intérêts. J'ai vu des parens qui enseignaient à leurs enfans que rien n'est si beau que de faire des heureux : je les ai vus rebuter leurs enfans qui leur recommandaient quelques personnes; ils en étaient importunés. Les sollicitations pouvaient être en faveur de gens peu dignes, mais il ne fallait pas songer à ce mal particulier; il fallait, bien loin d'intimider leur jeune sensibilité, les encourager, faire sentir la peine qu'on avait à les refuser, et la nécessité à laquelle on se trouvait réduit de le faire. Mais on ne songe qu'au moment présent. On leur reproche encore d'avoir été dupes dans leurs libéralités, comme s'ils ne s'en corrigeaient pas assez tôt. C'est l'avarice des parens qui fait ce reproche, et souvent celle des domestiques qui environnent un enfant, et qui, parce qu'ils sont avares, ne souffrent rien plus impatiemment que les libéralités qu'on ne leur fait pas, qui même ont souvent la bassesse de croire que ceux qui leur donnent sont leurs dupes. Ainsi l'on resserre le cœur et l'esprit d'un enfant. Je voudrais, et qu'on évitât d'exciter chez eux une mauvaise honte de faire le bien, et qu'on ne crût pas les y engager par les louanges : elles rebutent un enfant timide; elles lui font sentir qu'on l'observe, et le font rentrer en lui-même; c'est le comble de l'adresse de les placer à propos. Qu'on leur fasse chercher et saisir les occasions d'être secourables; car c'est un art qui peut et doit s'apprendre, et faute duquel on en perd

mille occasions. Je ne parle pas même de la délicatesse avec laquelle on doit ménager les malheureux qu'on soulage, et pour laquelle la bonté naturelle seule, indépendamment de l'usage du monde, ne suffit pas. Mais surtout le grand point de l'éducation, c'est de prêcher d'exemple. Le gros de la morale est assez connu des hommes; mais toutes les délicatesses de la vertu sont ignorées du grand nombre; ainsi, la plupart des pères donnent, sans le savoir, et même sans le vouloir, de très mauvais exemples à leurs enfans.

En général, je vois qu'ils leur prêchent leurs défauts comme des vertus; je vois que partout la première leçon qu'on donne aux enfans, c'est d'être économes et de mépriser les domestiques, parce que les parens regardent cela comme une vertu.

MADEMOISELLE DE LESPINASSE[1]

1732-1776

Mme Du Deffand, âgée de cinquante-sept ans, se trouvant presque complètement aveugle, et incapable de supporter un seul moment de complète solitude, fit venir en 1754, pour lui faire la lecture et lui tenir compagnie, une jeune fille de vingt-deux ans, orpheline, et sans fortune, dont elle avait remarqué la grâce et l'esprit chez son frère. Mlle de Lespinasse plut à toute la société qui se réunissait chez la marquise. On dit que le vieux président Hénault en fut si charmé qu'il songea à l'épouser. Mais il arriva que les amis qui venaient voir Mme Du Deffand prirent l'habitude insensiblement de venir pour la lectrice, et tandis que la maîtresse dormait encore, Turgot, Marmontel, Dalembert lui-même, l'académicien de ce salon, causaient avec Mlle de Lespinasse dans sa petite chambre. La chose finit par se découvrir; et la marquise chassa son amie et ne lui pardonna jamais (1764).

Mlle de Lespinasse alla s'établir rue Saint-Dominique, près de

1. *Lettres de Mlle de Lespinasse*, par E. Asse, Paris, in-12, Charpentier. — *Lettres inédites de Mlle de Lespinasse* à Dalembert et à Condorcet, par Ch. Henry, Paris, Charavay, in-8.

la rue Bellechasse : une partie des amis de Mme Du Deffand la suivirent, et bientôt le salon de cette demoiselle de compagnie fut un des plus célèbres et des plus fréquentés de Paris. Elle n'avait pas les moyens de donner à dîner, ni à souper; mais elle *donnait à causer* tous les jours : ses amis particuliers venaient d'abord, et les autres de cinq à dix. On y voyait, avec Dalembert et Marmontel, Turgot, Condorcet, le chevalier de Chastellux, le duc de La Rochefoucauld, Condillac, Mably, Thomas, Suard et sa femme, « des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église et de la cour; des militaires; les étrangers et les gens de lettres les plus distingués[1] ». Cette assemblée, si nombreuse et si variée, avait pourtant son caractère : l'esprit philosophique y dominait, et il fallait, pour y briller et s'y plaire, être gagné aux idées nouvelles et enflammé de l'amour du progrès.

Mlle de Lespinasse avait un art admirable pour régler et diriger l'entretien. « Nulle part, a écrit Marmontel dans ses *Mémoires*, nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son être se communiquait à son esprit, mais avec mesure : son imagination en était le mobile, sa raison le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles ni légères : les Condillac et les Turgot étaient du nombre; Dalembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Son talent de jeter en avant la pensée et de la donner à débattre à des hommes de cette classe, son talent de la discuter elle-même et, comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui d'un coup de baguette change à son gré la scène de ses enchantemens, ce talent, dis-je, n'était pas celui d'une femme vulgaire[2]. » On mêlait souvent des lectures à la conversation : c'est chez elle que Bernardin de Saint-Pierre lut pour la première fois son *Voyage à l'Ile de France.*

La *Correspondance* de Mlle de Lespinasse ne nous la montre point telle que la foule assemblée dans son salon la voyait. On y aperçoit bien un goût fin, un esprit hardi et vaste, nul souci des règles et des théories littéraires : elle juge avec sa raison natu-

1. Grimm, *Corr. litt*, IX, 81.

2. *Mémoires*, éd. 1818, t. I, p. 472.

relle, et sur son impression personnelle. Mais ce qui se révèle dans ses *Lettres*, c'est le fond de son âme, ce drame secret de son existence morale, dont ses plus chers amis ont eu seuls la confidence. Il en fut de Mlle de Lespinasse comme de Mme Du Deffand, comme des plus distinguées et des plus spirituelles femmes qui régnèrent sur la société du XVIII[e] siècle. Il faut qu'il y ait quelque chose de malsain dans cet excès d'activité intellectuelle, dans cette infinie curiosité qui pousse en tous les sens et remue toutes les idées : n'ayant pour but que la jouissance d'une conversation d'un moment et pour fruit qu'une légère satisfaction de vanité, un peu de gloire et d'éclat mondain, ne pouvant jamais tendre à l'action et se consolider pour ainsi dire en résultats effectifs, cette continuelle excitation finit par laisser une accablante impression de vide et d'inutilité. Plus on a de distinction dans l'esprit, d'élévation et de force dans l'âme, et plus la vanité de ces étincelantes conversations inspirera enfin de dégoût et d'ennui. Un triste « à quoi bon? » doit monter aux lèvres à tout propos. C'est le cas de Mlle de Lespinasse. Mais elle ne sombre pas dans l'ennui morne où nous voyons Mme Du Deffand s'enfoncer. Sa nature énergique, ardente, se révolte et court aux remèdes. Il y en a deux qu'elle aperçoit, dont l'un n'est pas à son usage : ce serait d'être homme et Anglais. Dans un gouvernement libre, la volonté peut traduire en actes les pensées, et la vie intellectuelle prépare l'action et s'y prolonge. Hors de là, il n'y a de salut que dans la passion, dans l'enthousiasme : cette conclusion où Mme Du Deffand n'arrive que péniblement, dans l'extrême vieillesse, et par son amitié un peu ridicule pour Walpole, Mlle de Lespinasse, douée d'une âme de feu, et qui n'avait jamais laissé dessécher sa sensibilité au contact du monde, qui au contraire avait tiré son charme et sa puissance de cette flamme intérieure dont toutes ses pensées étaient chaudes, Mlle de Lespinasse l'atteignit et s'y réfugia de bonne heure. Il lui fallut pour remplir la lenteur accablante des heures, et tromper la fade monotonie des jours, il lui fallut des sensations extrêmes, des admirations effrénées : mais où trouver des hommes, des œuvres, des choses dignes de cet état d'âme et capables de les exciter en elle? Dans ce monde soumis à l'empire tyrannique des convenances et de la politesse, tout était égal et décent : le sublime n'y avait pas de place ; la mesure était la loi et la science suprême, et elle ne voulait rien que de démesuré. Aussi tout lui paraissait bien petit, bien médiocre, bien ennuyeux : et quand elle eut perdu M. de Mora, quand elle eut mesuré M. de Guibert, l'uni-

vers n'offrit plus rien à son âme qui la contentât : elle ne sentit plus de raison de vivre, et elle aspira à la mort.

I. — LES DÉBUTS DU RÈGNE DE LOUIS XVI. TURGOT.

A MONSIEUR DE GUIBERT [1].

Ce lundi, 29 août 1774.

Vous savez que M. Turgot [2] est contrôleur général; mais ce que vous ne savez pas, c'est la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le roi. Il avait eu quelque peine à accepter le contrôle, quand M. de Maurepas le lui proposa de la part du roi. Lorsqu'il alla remercier le roi, le roi lui dit : *Vous ne vouliez donc pas être contrôleur général?* — *Sire*, lui dit M. Turgot, *j'avoue à Votre Majesté que j'aurais préféré le ministère de la marine, parce que c'est une place plus sûre, où j'étais plus certain de faire le bien; mais, dans ce moment-ci, ce n'est pas au roi que je me donne, c'est à l'honnête homme.* Le roi lui prit les deux mains et lui dit : — *Vous ne serez point trompé.* M. Turgot ajouta : *Sire, je dois représenter à Votre Majesté la nécessité de l'économie, dont elle doit la première donner l'exemple : M. l'abbé Terray l'a sans doute déjà dit à Votre Majesté.* — *Oui*, répondit le roi, *il me l'a dit, mais il ne l'a pas dit comme vous.* Tout cela est comme si vous l'aviez entendu, parce que M. Turgot n'ajoute pas un mot à la vérité. Ce mouvement de l'âme de la part du roi fait toute l'espérance de M. Turgot, et je crois que vous en prendriez comme lui. — M. de Vaines est nommé à la place de M. Leclerc [3]; mais n'en aura pas le faste : point de jeu, point de valet de chambre, point

1. Le comte de Guibert (1743-1790) auteur d'un *Essai général de Tactique*, d'*Eloges* de Catinat et de l'Hopital, et de médiocres tragédies. Ce Gascon, pédant, froid et fat, ne justifiait guère l'amitié passionnée et l'admiration enthousiaste que lui voua M[lle] de Lespinasse. Il était alors dans le Midi.

2. Voyez p. 336 et 337.

3. Comme premier commis des finances.

d'audience, en un mot la plus grande simplicité, c'est-à-dire au ton de M. Turgot. Oui, je vous le répète, vous manquez bien ici : vous auriez partagé les transports de la joie universelle. On commence à avoir besoin de se taire pour se recueillir et pour penser à tout le bien qu'on attend. Reste actuellement l'intérêt personnel, qu'il faut bien compter pour quelque chose.

---

2. — LES DÉBUTS DU RÈGNE DE LOUIS XVI. MALESHERBES[1]

Jeudi, 6 juillet 1775.

Je vais vous dire que d'ici à peu de jours voici ce qui sera public : c'est que M. de Malesherbes[1] a toutes les places de M. le duc de la Vrillière : celui-ci donnera sa démission dans quelques jours; il a encore à faire une visite à l'assemblée du clergé qui doit lui valoir vingt mille francs. M. de Malesherbes donnera la démission de sa charge à la cour des aides, et M. de Barentin[2] le remplacera. Si vous saviez tout ce que M. de Malesherbes a mis d'honnêteté et de simplicité en acceptant cette place! vous redoubleriez d'estime, de goût et de vénération pour cet excellent homme. Oh! pour le coup, soyez bien assuré que le bien se fera, et qu'il se *fera bien*, parce que ce sont les lumières qui dirigeront la vertu et l'amour du bien public. Jamais, deux hommes plus vertueux, plus éclairés, plus désintéressés, plus actifs n'ont été réunis et animés plus fortement d'un intérêt plus grand et plus élevé. Vous le verrez : leur ministère laissera une profonde trace dans l'esprit

1. Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, né en 1721, guillotiné en 1794. Le 16 juillet 1775, il se démit de sa charge de Président de la cour des aides, fut nommé ministre de la maison du roi à la place du duc de la Vrillère renvoyé le 17, et se retira le 12 mai 1776, quelques jours avant Turgot, remplacé le 20 par M de Clugny (Note de M. E. Asse).

2. Avocat général au Parlement de Paris (1758-1819), il fut garde des sceaux en 1788.

des hommes. Tout ce que je vous dis là est encore un secret. Ce choix-là sera reçu avec transport du public; il y a quelques gens qui en enrageront, mais ils se tairont Les intrigans auront bien peu de moyens, cela est bien touchant. Oh! le mauvais temps pour les fripons et pour les courtisans! N'y a-t-il pas bien de la délicatesse à faire cette distinction! cela s'appelle partager un cheveu en quatre.

---

3. — SUR LE BONHEUR.

AU MÊME.

Vendredi au soir, 14 octobre 1774.

Je vous écrivis un billet à la hâte au moment où je venais d'apprendre que je n'avais pas de lettre de vous; j'en étais aussi irritée qu'effrayée, et je ne sais si je vous l'ai exprimé; car j'étais si pressée que je ne pouvais former mes lettres. Le duc de La Rochefoucauld[1] m'attendait pour aller dîner chez lui; j'y trouvai le comte de *** et son premier mot fut : Vous avez fait ma commission : je viens de recevoir une lettre de M. de Guibert en réponse à la vôtre. Je fus charmée, c'était savoir de vos nouvelles; mais ma lettre était à la poste; ainsi vous aurez vu tout mon ressentiment. Le comte de *** était ce soir à l'Opéra; il vint me voir dans ma loge, il me parla beaucoup de ses affaires. Une grande fortune est une grande charge : il a des procès, le voilà occupé sans relâche à une foule d'objets dont il résulte pour lui plus de profit que de gloire. Eh! non, le bonheur n'est pas dans les grandes richesses. Où donc est-il ? Chez quelques érudits bien lourds et bien solitaires; chez de bons artisans bien occupés d'un travail lucratif et peu pénible; chez de bons fermiers qui ont de nombreuses familles bien agissantes, et qui vivent dans une aisance honnête. Tout le reste de la terre fourmille de sots, de stu-

1. Cf. p. 650, n. 6.

pides ou de fous; dans cette dernière classe sont tous les malheureux, et je n'y comprends point ceux de Charenton, car le genre de folie qui fait qu'on se croit le Père éternel vaut peut-être mieux que la sagesse et le bonheur.

Je vous envoie l'extrait d'une lettre écrite à l'ambassadeur de Suède[1]; vous verrez avec quelle élégance les étrangers parlent français; croyez qu'il n'y a pas une virgule de changée. — Je lis un mauvais livre sur le théâtre[2], où il y a une quantité de bonnes choses; je vous le garde. — Tout le monde[3] est à Fontainebleau, et j'en suis bien aise : j'écrirais souvent sur ma porte comme ce savant : *Ceux qui viennent me voir me font honneur; ceux qui n'y viennent pas me font plaisir.* — M. Marmontel me proposa samedi de me lire un nouvel opéra-comique; il vint, il y avait douze personnes. Les voilà en cercle, et moi dans le dessein d'écouter *le Vieux Garçon*, c'est le titre de l'ouvrage. Le commencement de la première scène me parut embrouillé, embarrassé. Savez-vous ce que je fis, sans que ma volonté y eût la moindre part? C'est que je n'en entendis pas un mot : mais cela est si exact, que j'aurais été pendue, plutôt que de dire le nom d'un personnage, ni le sujet de la pièce, et je m'en tirai en disant la vérité : c'est que le temps m'avait paru bien court. Et, en effet, je fus réellement étonnée quand j'entendis parler tout le monde. Eh bien, depuis qu'il m'est impossible d'accorder de l'attention à rien, j'aime les lectures à la folie; cela me laisse libre; au lieu que dans la conversation, malgré qu'on en ait, on est trop souvent rappelé par les autres. Ah! ce sont surtout les gens qui donnent des préférences qui sont assommans. Il y a deux hommes qui ont la bonté de faire assez de cas de moi, pour me dire à l'oreille ce qui me serait indifférent tout haut; il me faut vraiment de la vertu pour écouter et répondre. Mon ami, vous avez beau dire, je n'aime la conversation que lorsque c'est vous ou le chevalier de Chas-

1. M. de Creutz, fort répandu dans le monde des philosophes.

2. *Du théâtre, ou nouvel essai dramatique*, par Mercier (La Haye, 1774).

3. La cour y était.

tellux[1] qui la faites. — A propos, il est bien content de moi : j'ai bien échauffé ses amis, et les choses sont si bien arrangées qu'il ne nous faut que la mort d'un des quarante pour qu'il soit reçu à l'Académie. Cela est juste, sans doute, mais cela n'était pas sans difficulté ; l'intérêt, le plaisir, le désir qu'il mettait à ce triomphe, m'ont animée. Mon Dieu! Fontenelle a raison : il y a des hochets pour tout âge ; il n'y a que le malheur qui soit vieux, et il n'y a que la passion qui soit raisonnable[2]. Mon ami, ce ne sont point là des paradoxes, pensez-y bien, et vous verrez que cela peut se soutenir. Bonsoir, il est temps de vous laisser respirer : je vous ai écrit sans m'arrêter. Les jours d'Opéra sont mes jours de retraite : j'y suis seule[3], je rentre chez moi, et ma porte est fermée. — M. d'Alembert a été voir Arlequin ; il aime mieux cela qu'*Orphée*. Tout le monde a raison, et je suis loin de critiquer les divers goûts. Tout est bon. Mais adieu donc ; à demain.

---

4. — SUR LA MUSIQUE ET SUR ELLE-MÊME.

AU MÊME.

Samedi matin 1774.

Je vous quittai hier par ménagement pour vous ; j'étais si triste : je venais d'*Orphée*. Cette musique me rend folle, elle m'entraîne ; je n'y puis plus manquer un jour : mon âme est avide de cette espèce de douleur. Ah! mon Dieu! que je suis peu au ton de tout ce qui m'entoure! et cepen-

1. Le chevalier, puis marquis de Chastellux (1734-1788), petit-fils du chancelier Daguesseau, maréchal de camp, auteur de la *Félicité publique* (1772), entra à l'Académie en 1775 grâce à ses amis les encyclopédistes.

2. « Je n'aime rien de ce qui est à demi, de ce qui est indécis, de ce qui n'est qu'un peu », écrivait-elle ailleurs. Et un autre jour : « Je sais souffrir et mourir, voyez après cela si je ressemble à toutes ces femmes qui savent plaire et s'amuser. »

3. Elle allait souvent pleurer à l'*Orphée* de Gluck, joué pour la première fois le 2 août.

dant jamais on n'a dû chérir autant l'amitié; mes amis sont d'excellentes gens; leurs soins, leur intérêt ne se lassent point, et je suis à comprendre ce qu'ils peuvent trouver en moi qui les attache; c'est mon malheur, c'est mon trouble, c'est ce que je dis, c'est ce que je ne dis point qui les anime et les échauffe. Oui, je le vois, les âmes honnêtes et sensibles aiment les malheureux; ils ont une sorte d'attrait qui occupe et exerce l'âme : on aime à se trouver sensible, et les maux des autres ont cette juste mesure qui fait compatir sans souffrir. Eh bien, je leur promets cette jouissance tout le temps qui me reste à vivre. — Mon ami, je voulais vous dire, la dernière fois, que vous devriez loger dans le même hôtel garni que le chevalier d'Aguesseau : cela vous épargnerait la peine de vous aller chercher réciproquement : cela vous serait commode, et je serais assurée que vous ne quitteriez pas mon quartier. Oui, c'est toujours l'intérêt personnel qui couvre tout, qui anime tout[1]; et les sots ou les esprits faux qui ont attaqué Helvétius n'avaient sans doute jamais aimé, ni réfléchi. Ah! bon Dieu! que de gens qui meurent sans avoir senti l'un ni connu l'autre! C'est tant mieux pour eux et tant pis pour nous; oui, tant pis : car je ne puis pas vous exprimer le dégoût, le redoublement de dégoût que je me sens, je ne dis pas seulement pour les sots, mais pour ces gens qui sont si bien à ma mesure que je prévois tout ce qu'ils vont dire lorsqu'ils ouvrent la bouche! Ah! je suis bien malade! je ne puis plus souffrir les gens qui me ressemblent : tout ce qui n'est qu'à côté de moi me paraît trop petit; il faut me faire lever les yeux pour regarder, sans quoi je me fatigue et m'ennuie. Mon ami, la société ne me présente plus que deux intérêts : il faut que j'aime ou qu'on m'éclaire. De l'esprit n'est point assez; il faut beaucoup d'esprit. C'est vous dire que je n'écoute plus que cinq ou six personnes, et que je ne lis plus que six ou sept livres. Cependant il y a plus de gens que cela qui ont des droits sur moi; mais c'est par le sen-

1. C'est l'idée fondamentale du livre de l'*Esprit*.

timent et la confiance, et cela ne change rien à la disposition où je suis pour le général. Voici le résultat : ce qui est moins que moi m'éteint et m'assomme; ce qui est à côté de moi m'ennuie et me fatigue. Il n'y a que ce qui est au-dessus de moi qui me soutienne et m'arrache à moi-même; et je dirai toujours comme cet ancien : *Mes amis, sauvez-moi de moi-même.* Tout cela prouve que la vanité est bien éteinte en moi, mais qu'elle est remplacée par un dégoût universel et mortel. — La comtesse de Boufflers[1] n'en est pas là, aussi est-elle bien aimable. Je l'ai vue beaucoup cette semaine, elle vint dîner chez Mme Geoffrin[2] mercredi; elle fut charmante; elle ne dit pas un mot qui ne fût un paradoxe. Elle fut attaquée, et elle se défendit avec tant d'esprit que ses erreurs valaient presque autant que la vérité. Par exemple, elle trouve que c'est un grand malheur que d'être ambassadeur, il n'importe de quel pays, n chez quelle nation : cela ne lui paraît qu'un exil affreux, etc., etc. Et puis elle nous dit que, dans le temps où elle aimait le mieux l'Angleterre, elle n'aurait consenti à s'y fixer qu'à la condition qu'elle y aurait amené avec elle vingt-quatre ou vingt-cinq de ses amis intimes, et soixante à quatre-vingts autres personnes qui leur étaient absolument nécessaires; et c'était avec beaucoup de sérieux, et surtout beaucoup de sensibilité qu'elle nous apprenait le besoin de son âme. Ce que j'aurais voulu que vous vissiez, c'est l'étonnement qu'elle causait à milord Shelburne[3]. Il est simple, naturel; il a de l'âme, de la force : il n'a de goût et d'attrait que pour ce qui lui ressemble, au moins par le naturel. — Il a été voir M. de Malesherbes; il est revenu enchanté. Il me disait : « J'ai vu, pour la première fois de ma vie, ce que je ne croyais pas qui pût exister : c'est un homme dont l'âme est absolument exempte de crainte et d'espérance, et (qui) cependant est pleine de vie et de cha-

1. Cf. p. 537.
2. Cf. p. 414.
3. Le comte de Shelburne (1737-1805) fut ministre dans le cabinet de Pitt en 1766, se retira avec lui et fut après lui chef de l'opposition. C'est lui qui, revenu aux affaires, signa la paix de Versailles.

leur. Rien dans la nature ne peut troubler sa paix ; rien ne lui est nécessaire, et il s'intéresse vivement à tout ce qui est bon ; en un mot, a-t-il ajouté, j'ai beaucoup voyagé et je n'ai jamais rapporté un sentiment aussi profond. Si je fais quelque chose de bien dans tout le temps qui me reste à vivre, je suis sûr que le souvenir de M. de Malesherbes animera mon âme. » Mon ami, voilà un bel éloge, et celui qui le fait est à coup sûr un homme intéressant. Je le trouve bien heureux d'être né Anglais[1] ; je l'ai beaucoup vu, je l'ai écouté, celui-là : il a de l'esprit, de la chaleur, de l'élévation. Il s'en va dans huit jours, et j'en suis bien aise : il est cause que par des arrangemens de société, j'ai diné tous les jours avec quinze personnes, et cela me fatigue plus encore qu'il ne m'intéresse. Il me faut du repos : ma machine est détruite. Bonjour, mon ami. J'attends la poste ; voilà ce qui m'est nécessaire.

---

5. — LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV[2]

AU MÊME.

Samedi, onze heures du soir, 1774.

Je sens qu'il y a un degré de malheur qui ôte la force de supporter l'ennui : il m'est affreux de me rendre passive pour entendre des trivialités, souvent révoltantes, et presque toujours aussi bêtes que basses. Oh ! la détestable pièce ! que l'auteur est bourgeois, et qu'il a un esprit commun et borné ! que le public est bête ! que la bonne compagnie est de mauvais goût ! Que je plains les malheureux auteurs qui auraient le projet d'acquérir de la réputation par le théâtre ! Si vous saviez comment ce public a

1. « J'aimerais mieux, disait-elle encore à son sujet, être le dernier membre de la Chambre des Communes que d'être même le roi de Prusse. »

2. Jouée en 1766, la pièce de Collé fut reprise le 16 novembre 1774, avec un succès qu'expliquent les circonstances : Louis XVI venait de monter sur le trône, et l'on avait écrit sur le socle de la statue de Henri IV : *Resurrexit*.

applaudi! Molière ne pourrait pas prétendre à un plus grand succès. Il n'y a de noble que les noms et les habits : l'auteur fait parler les gens de la cour et Henri IV du ton des bourgeois de la rue Saint-Denis. Il est vrai qu'il donne le même ton aux paysans. En un mot cet ouvrage est pour moi le chef-d'œuvre du mauvais goût et de la platitude; et les gens du monde qui en parlent avec éloge me semblent des valets qui disent du bien de leurs maîtres. Mon ami, si vous êtes encore contre moi dans le jugement que vous porterez de cette comédie, j'en serai bien fâchée : mais je n'en rabattrai pas un mot, parce qu'il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel degré cela est bon ou mauvais; cela m'est mortel à moi, et nous étions quatre dans la loge accablés du même ennui. En voilà bien assez et vous trouverez que j'ai conservé l'ennuyeux de l'ennui : peut-être aussi n'aurai-je pas la cruauté de vous envoyer ma lettre; mais en vous rendant compte de ma journée je m'en console.

---

6. — DÉGOUT DE VIVRE.

A CONDORCET[1].

Samedi au soir, octobre 1774.

Quand on est arrivé à ce degré de dégoût qui fait qu'on se demande intérieurement, et sans même le vouloir *à quoi bon*? quand on a tout perdu, quand on n'espère plus rien pour la nature, quand enfin on n'a plus même le désir de changer de disposition, et que sans avoir l'activité du désespoir qui fait qu'on se donne la mort, on sent tous les soirs qu'on serait bien heureux de ne pas se réveiller; alors, mon ami, on n'a plus le droit de juger rien. On est de trop dans le monde, puisqu'on pourrait détruire les illusions des gens qui ne vivent que par elles et pour elles.

1. Condorcet (1743-1794) fut avec D'Alembert un des plus dévoués et des plus constants amis de Mlle de Lespinasse.

Qu'il y a peu de choses en effet que ce triste éteignoir n'anéantisse! *A quoi bon*? Il n'y a qu'une seule chose qui résiste : c'est la passion, et c'est celle de l'amour, car toutes les autres resteraient sans réplique. Parcourez l'ambition, l'avarice, l'amour de la gloire même. En un mot, il n'y a que l'amour passion et la bienfaisance qui me paraissent valoir la peine de vivre. Voyez combien peu de gens sont assez malheureux pour avoir ainsi apprécié la vie. Vous croyez bien qu'en prêchant cette folie ou cette vérité, car je ne sais laquelle des deux, je ne ferais pas de prosélytes. Dieu m'en préserve. Je parle à un sage, à un homme vertueux que je ne puis ni entraîner ni éclairer; avec tout le reste, je souffre et je me tais. J'attends, et je jouis en attendant, autant qu'il est en moi, de la douceur de l'amitié; je n'existe encore que pour aimer et chérir mes amis. Ah! qu'ils sont aimables; qu'ils sont honnêtes! et qu'ils sont généreux! Combien je leur dois! Bon Condorcet, c'est de vous, c'est à vous que je parle.

---

7. — LA MORT LIBÉRATRICE.

A Condorcet.

Ce matin, 17 octobre 1775.

Il y avait un temps infini que je n'avais eu de vos nouvelles, bon Condorcet, et je m'en serais plainte si j'en avais eu la force. Mais je viens d'avoir un redoublement de tous mes maux, qui ne m'a laissé aucun usage de mes facultés. J'ai gardé mon lit. J'ai souffert, j'ai haï la vie; j'ai invoqué la mort; mais depuis le bucheron[1] elle est sourde aux malheureux; elle a peur d'être encore repoussée. Oh! qu'elle vienne[2]! et je fais serment de ne pas lui donner de dégoût et de la recevoir au contraire comme une libératrice!

1. Dans la Fable de La Fontaine.
2. Cet appel ardent à la mort libératrice fait songer aux invocations désespérées de Léopardi : « Bella morte, pietosa || Tu sola al mundo dei terreni affanni. etc. ».

LA MARQUISE DU DEFFAND[1]

MARIE DE VICHY-CHAMROND

1697-1780

Élevée au couvent de la Madeleine du Traisnel, Mlle de Vichy-Chamrond y reçut une éducation toute propre à mettre en lumière les grands dons de l'esprit qu'elle avait naturellement. Rien n'en vint entraver l'essor hardi ni limiter la curiosité inquiète : ce n'était pas dans cette maison mondaine qu'elle pouvait apprendre à soumettre docilement ses pensées et ses goûts à une règle de morale et de foi. Elle prit de bonne heure l'habitude de tout juger et de n'écouter d'autre autorité que sa raison, quelles qu'en fussent les ignorances et les impuissances. Dès le couvent elle prêcha l'irréligion à ses camarades. On la fit examiner par Massillon qui trouva cette petite athée charmante, et pour tout remède ordonna de lui faire lire « un catéchisme de cinq sous » Il sentait bien que tout consistait à rabattre la superbe de l'esprit, à le tenir terre à terre dans la simplicité et dans l'humilité

A vingt-deux ans, on maria Mlle de Vichy à M. Du Deffand, brigadier des armées du roi, qui fut plus tard lieutenant-général et mourut en 1750. Ce mariage ne fut pas heureux, une séparation eut lieu au bout de quelques années. Mme Du Deffand n'était encore connue que comme l'une des femmes les plus coquettes, les plus légères, les plus dissipées du temps — et ce temps était la Régence.

Cependant peu à peu la femme d'esprit se dégagea de la mondaine et la fit oublier. Cette transformation se fit insensiblement de 1730 à 1750. Alors Mme Du Deffand fréquenta surtout la cour de Sceaux, toute pleine de gens lettrés et fins : outre la duchesse, qui avait le sang et l'esprit des Condé, elle y rencontrait Mme de Staal, avec qui elle noua une étroite amitié et entretint un commerce de lettres assidu ; Mme de Lambert, M. de Saint-Aulaire, le cardinal de Polignac, et parfois Voltaire, qu'elle con-

1. *Correspondance complète de la marquise du Deffand avec ses amis*, par M. de Lescure (Paris, Plon, 2 vol. in-8, 1865). J'ai mis à profit, pour la notice et les notes, l'ample introduction de M. de Lescure. — *Correspondance inédite de Mme du Deffand*, par le marquis de Saint-Aulaire. (Paris, Michel-Lévy, 2 vol. in-8 1859).

naissait d'ailleurs depuis longtemps, et avec qui elle eut de plus fréquentes relations épistolaires, à mesure que l'esprit domina en elle sur tout le reste. Elle-même, l'hiver, réunissait déjà autour d'elle, rue de Beaune, une société choisie et pourtant un peu mêlée, où se coudoient les amis de la première époque et les amis des temps nouveaux, où l'élément mondain, intrigant, frivole, se rencontre avec le mérite solide et délicat : on y voit Mme de Vintimille et le président de Montesquieu, le duc de Richelieu et Dalembert. Mais ce qui domine déjà et donne le ton, ce sont les Choiseul, les Broglie, les Beauvau, les Brienne : le salon de Mme Du Deffand ne sera jamais envahi par les gens de lettres, et la politesse du grand monde y réglera toujours les plus audacieuses libertés de l'esprit.

Trois amitiés intimes, assidues, l'entourent et lui tiennent compagnie à toute heure. Formont disparaît le premier, c'était le plus dévoué et celui qui avait le plus inspiré ou ressenti de véritable affection. Le Président Hénault, Pont de Veyle furent surtout liés à Mme Du Deffand par l'intelligence et l'habitude : c'était un commerce où chacun apportait ses agréments et son esprit, mais aussi son ennui, son vide intérieur, sa peur du tête-à-tête avec soi-même. De tendresse, il n'y en avait point dans ces amitiés-là, et leur douceur aimable, leur inaltérable et sereine égalité, venait précisément de ce que les cœurs n'y étaient pour rien ; c'était l'indifférence qui en écartait l'inquiétude et les orages.

En 1747, Mme Du Deffand prit un appartement au couvent de Saint-Joseph dans la rue Saint-Dominique. Dès lors est établi le caractère dans lequel la postérité l'apercevra : elle ne vit plus que par l'esprit. Elle a renoncé à jouer la comédie : causer est sa seule affaire, et souper : mais souper, pour une telle femme, bien qu'elle soit un peu gourmande, c'est encore et c'est surtout causer. Il lui faut autour d'elle le mouvement et la société, et comme la journée mondaine commence tard et finit tard, Mme Du Deffand fait du jour la nuit et de la nuit le jour. Plus elle vieillit, plus elle prolonge ses veilles. Ce sera un acte de sagesse et de volonté qui lui coûtera que de se coucher à minuit : c'est que, quitter le monde, c'est quitter la lumière, le bruit, la vie, la gaieté, c'est entrer dans la nuit, dans la solitude, dans ce vide effrayant où l'envahit le sentiment aigu de sa détresse morale.

Aussi forme-t-elle son salon avec un soin jaloux ; c'est sa pre-

mière et longtemps sa seule passion. Elle a des courtisans, des prélats, des ambassadeurs, des étrangers de marque, des femmes jolies ou spirituelles; elle a en 1754 son académicien, c'est Dalembert, dont l'élection consacre la renommée et l'autorité de son salon.

Mais vers ce temps, elle devint aveugle, et pour lui tenir compagnie et lui faire la lecture, elle fait venir une jeune fille orpheline, sans nom et sans fortune, élevée chez son frère le comte de Vichy-Chamrond. Par malheur il arriva que cette fille avait beaucoup de charme et d'esprit : les amis de Mme Du Deffand prirent l'habitude de venir avant l'heure et de s'arrêter chez Mlle de Lespinasse. Mme Du Deffand le découvrit. Cette rivalité inattendue qui lui disputait ses amis dans sa propre maison, qui lui dérobait quelque chose de leur esprit et de leur commerce, lui parut une trahison. Elle ne put souffrir que, tandis qu'elle était seule, fût-ce pour dormir, une femme qui devait être toute à elle s'appropriât une société qui lui appartenait. De là sa jalousie et les hauts cris qu'elle jeta. Mlle de Lespinasse fut chassée, mais elle partit triomphalement, emmenant une partie des habitués du salon de Saint-Joseph. Dalembert même la suivit, et ce fut le coup le plus dur pour Mme Du Deffand, et ce qu'elle ne pardonna jamais à Mlle de Lespinasse.

Après cette crise, Mme Du Deffand essaya de compenser ses pertes. Il ne tint pas à elle qu'elle n'eût Rousseau, mais il se déroba, et, méprisant le vulgaire des gens de lettres, elle se rejeta du côté du grand monde.

Jusqu'ici toute la vie morale de Mme Du Deffand se résume d'un mot : elle s'ennuie. Elle souffre de trop d'esprit : son intelligence curieuse et haute s'est portée de tous les côtés, a tout touché, tout effleuré, tout pénétré même. Mais une lassitude la saisit, à aller ainsi d'objet en objet sans se fixer sur rien. Car où s'arrêterait-elle ? Elle comprend le détail des choses, mais l'ensemble lui échappe, la raison d'être, la fin de tout Le sens de l'univers et de la vie, voilà le grand problème où se perd son intelligence, et dans cette incertitude, sa curiosité, son activité manquent à la fois et de règle et de frein. Elle ne peut que s'agiter et vagabonder à travers les idées. Il n'y a pas de raison pour qu'elle tienne à l'une plutôt qu'à l'autre. A défaut de principes supérieurs, qui détermineraient la marche de son esprit, elle n'a même pas de goût, d'inclination, d'enthousiasme, qui la pousse d'un côté plutôt que de l'autre, et qui l'arrête ici plutôt

que là. Son cœur est muet et mort. Tout lui est indifférent. Elle n'aime rien, et par conséquent tout la lasse et la rebute. Ce monde auquel elle s'attache, et qui la délivre au moins d'elle-même, ne suffit bientôt plus à l'amuser ; elle sent que cela l'enveloppe sans la toucher, et qu'entre elle et ses amis, il y a tout au plus un contact superficiel des esprits, mais pas de lien solide et intime des âmes. Aussi se trouve-t-elle solitaire parmi ce monde dont elle ne peut se passer, dont l'éclat lui paraît chaque jour plus glacial, et son état lui arrache quelques pages du pessimisme le plus absolu, le plus désolé, qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez une femme du monde, et surtout en ce temps-là. Dans cette sécheresse absolue, elle souffre le martyre : son ennui est un désespoir aigu, plein d'angoisse. Elle le redouble en l'analysant, et elle en trouve la formule : c'est *la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer*. Et voilà par où elle est l'image saisissante de son siècle; par là, elle le représente mieux que personne, ce siècle sceptique et railleur, qui a poussé l'abus de l'esprit jusqu'au dernier excès. Elle le représente aussi, par la révolution qui se fit en elle, et guérit enfin son ennui par d'autres souffrances. Comme son siècle, Mme Du Deffand dans son extrême vieillesse retrouva le don d'aimer, et apprit la douceur des larmes. Mais ce ne fut pas Rousseau qui ramena en elle la sensibilité : son goût littéraire la rendait réfractaire à cette éloquence enflammée; elle était trop charmée de Voltaire pour être conquise par Rousseau. Chez elle, la littérature ne fut pour rien dans la crise qui la renouvela : aussi fut-elle absolument sincère dans son changement, et nulle déclamation, nulle fade ou emphatique sentimentalité ne se mêla dans l'expression toute spontanée de ses tendresses nouvelles.

Elle sentit d'abord son cœur s'éveiller par la jalousie. Elle s'inquiéta d'être aimée. Elle se demanda, chose nouvelle de sa part, de quelle qualité était l'affection de ses amis. Elle n'en avait exigé jusque-là que de l'amuser. Maintenant elle pèse les mots, elle analyse le sentiment, elle raffine et subtilise. « Vous savez que vous m'aimez, écrit-elle à la douce Mme de Choiseul, mais vous ne le sentez pas. »

Ainsi se prépare en elle la capacité d'aimer par le besoin d'être aimée. Elle avait près de soixante-dix ans quand la réalité d'une vraie, d'une grande passion, actuellement ressentie, la saisit : elle vit en 1766 Horace Walpole, qui avait vingt ans de moins qu'elle, et dès lors elle s'attacha à lui de toute la force de son

âme. Elle répandit sur lui toutes les tendresses accumulées au fond de son cœur à son insu par toute une longue vie de sécheresse et d'égoïsme. En vain fut-il dur, brutal, craignant le ridicule de cette amitié sénile qui s'épanchait indiscrètement et publiquement : rien ne la rebuta, elle garda toute sa vie le culte de cet Anglais dont le sens droit et la volonté ferme imposaient à son intelligence vagabonde et à sa faiblesse morale. Elle en fit l'objet de toutes ses pensées, l'arbitre de sa vie : elle l'appelait son tuteur, quoiqu'elle eût pu être sa mère, et il y avait en effet dans son affection quelque chose à la fois de maternel et d'enfantin. Et les plus doux moments de sa vie furent ceux où elle jouit de sa présence ou de sa conversation, ceux où elle s'occupa de ses intérêts, ceux même où elle souffrit par lui. Qu'importait que Walpole blessât son cœur? Du moins il le remplissait, et elle échappait alors à ce cruel ennemi auquel il lui fallut disputer tous les moments de son existence : l'ennui.

Je ne sais pas de correspondance au XVIIIe siècle qui ait un intérêt psychologique plus sérieux que ces lettres où Mme Du Deffand fait la confidence et la description de son mal d'autant que l'histoire de cette âme, c'est, je l'ai dit, l'histoire du siècle. Mais de plus, cette femme a l'un des esprits les plus charmants, les plus fins, les plus étendus, les plus vifs que jamais femme ait possédé. Elle est délicieusement méchante, mordante, ironique; elle a des mots qui assomment ou qui percent; elle a des sous-entendus ou des sourires meurtriers; et elle assène ses coups ou lance ses traits avec une étonnante justesse. On conçoit que Voltaire et tant d'autres aient tenu à rester en bons termes avec elle : il ne faisait pas bon l'avoir pour ennemie. Mais elle ne donnait pas ses bonnes grâces à tous ceux qui la courtisaient, elle ne laissa jamais envahir son salon par la secte encyclopédique : elle tint à l'écart toutes les médiocrités du parti. Non qu'elle craignît les opinions trop libres et les idées neuves : mais elle voulait ne voir que des gens d'esprit et de bon ton. Elle ne voulait rien chez elle que d'exquis et de supérieur, et puis elle ne voulait pas que son cercle devînt une coterie.

Elle lisait et se faisait lire tous les ouvrages nouveaux et beaucoup d'anciens, et, n'écoutant que son impression, l'exprimait avec une entière sincérité. Quoiqu'elle n'échappât pas tout à fait aux préjugés de son monde et de son temps, elle portait sur ses lectures des jugements originaux, où se révèle une grande finesse et presque toujours une grande justesse d'esprit. Elle ne crai-

gnait aucun livre et aucun sujet, et c'est plaisir d'entendre Voltaire causer avec elle, et passer des plus délicates questions de littérature aux plus hautes questions de morale et de métaphysique. Elle lui donne dignement la réplique, et, soit qu'elle s'adresse à lui, soit qu'elle écrive à Walpole, ses lettres littéraires sont presque toujours exquises. S'il y a des erreurs — et qui ne se trompe? — on peut être presque assuré que ce qui lui avait échappé un jour, elle l'a senti et exprimé une autre fois. Elle a mal jugé Corneille et méconnu Shakespeare : elle a senti le sublime de Corneille et la puissance de Shakespeare. C'est cette spontanéité, cette liberté, cette originalité de jugement, ce respect de son impression immédiate et personnelle, qui donne tant de prix aux opinions de Mme Du Deffand. Ce ne sont pas là les idées d'une école : c'est vraiment une âme qui prend le contact des chefs-d'œuvre et enregistre son émotion. Et ce qui ajoute à l'intérêt de ces jugements, c'est qu'on y aperçoit la raison de la décadence du système classique et la préparation de nouvelles doctrines et d'un nouveau goût. Mme Du Deffand a compris que le vice de la littérature française, dont elle dépérissait, c'était l'abus de l'esprit et la tyrannie de la politesse. Elle a souhaité le retour à la nature, fût-elle rude et vulgaire. Les romans anglais, Shakespeare ont élargi son goût, et lui ont fait apercevoir que la litterature donne une bien vaine et bien puérile jouissance, si elle n'est pas l'expression vraie et forte de la vie et de l'âme humaines.

Il faut dire enfin que Mme Du Deffand est, sans le savoir et sans y prétendre, un écrivain. Elle a une précision sans minutie, une exactitude, une propriété de termes, qui ne se démentent jamais, une décision et une sobriété énergiques : un style, qui fait songer à celui de Bussy, avec moins de sécheresse, ou à celui de Voltaire, avec moins de légèreté. Sans être masculin assurément, ce ne sont pas les qualités proprement féminines, qui y éclatent : ou bien, si l'on veut, c'est de ce style qu'on s'imagine que devaient parler les vieilles femmes de l'autre siècle, qui n'avaient pas lu seulement des romans, qui pouvaient tout comprendre et osaient tout dire, sans pédantisme, sans pruderie, sans minauderies, à qui enfin l'allure primesautière de leur esprit et la verdeur un peu brusque de l'expression faisaient une grâce originale et forte.

I. — PORTRAIT.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT HÉNAULT[1].

9 juillet 1742.

Me voilà quitte de ma compagnie et je vais vous écrire tant qu'il plaira à Dieu. Il fait trop vilain pour se promener : d'ailleurs j'ai la plante du pied droit très enflée, cela me fait de la douleur dans la jambe et m'empêche de marcher[2]. Quand vous rencontrerez Silva[3], demandez-lui ce que cela veut dire : ce n'est point un effet des eaux, je m'en ressentais auparavant. J'ai, ce matin, été à la fontaine comme je vous l'ai mandé : je me suis établie dans une chambre où il y avait un bon feu; j'ai pris six verres ou dix demi-setiers de royale et un de cardinale[4]; le tout a bien passé : cependant cela m'a porté un moment à la tête, je me suis sentie un peu gaie et puis assoupie. J'ai dîné, qu'il était près de deux heures, avec appétit; j'ai mangé du riz, le bas d'une cuisse de poularde bouillie, un os de veau et une cuisse de lapereau avec assez de pain; ensuite j'ai joué à la comète[5] avec Mme de Pecquigny, et puis j'ai fait tout de suite un quadrille avec mon amie Mme de Bau-

1. Le Président Hénault (1685-1770), surintendant de la maison de la reine, membre de l'Académie française et de celle des Inscriptions, auteur d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France* (1744) et de quelques pièces oubliées, fut un des plus intimes et des plus assidus amis de Mme Du Deffand. Il avait moins d'esprit, moins de méchanceté, à peu près le même égoïsme qu'elle. Je n'ai rien eu à tirer de ses lettres, en général assez sèches, et remarquables surtout par un certain art mondain de glisser l'épigramme parmi le compliment.

2 Voilà le président prévenu : ce n'est pas par amitié, c'est par ennui et désœuvrement qu'on pense à lui écrire. Mme Du Deffand était allée prendre les eaux de Forges.

3. Silva (1682-1748) était un des plus célèbres médecins de ce temps-là.

4. Ce sont évidemment les noms des sources dont elle boit.

5. Jeu de cartes. — Le *quadrille* est aussi une « espèce de jeu d'hombre qui se joue à quatre ». C'est le seul sens du mot dans le *Dict. de l'Académie de* 1765. Au féminin, *une* quadrille désigne une troupe de cavaliers dans un carrousel.

court, M. de Sommery et M. d'Erlévry : ce sont mes complaisans; ils sont partis et me voilà. Vos lettres me font un plaisir infini, et je dirai de vous comme Mme d'Autrey de M. de Cereste[1] : *vous avez l'absence délicieuse*. Mais cependant vous ne m'envoyez rien. Je comptais sur les Harangues de l'Académie; peut-être n'ont-elles pas encore paru. Toutes les brochures nouvelles il faut me les envoyer. Imaginez-vous qu'il n'y a nul changement, et qu'à Forges ainsi qu'à Paris et partout ailleurs vous êtes ma seule ressource et le seul sur qui je compte, j'aurais dit *et de qui j'exige*; mais ces mots vous paraissent trop mal sonnans. La Pecquigny[2] n'est d'aucune ressource, et son esprit est comme l'espace : il y a étendue, profondeur, et peut-être toutes les autres dimensions que je ne saurais dire, parce que je ne les sais pas; mais cela n'est que du vide pour l'usage. Elle a tout senti, tout jugé, tout éprouvé, tout choisi, tout rejeté; elle est, dit-elle, d'une difficulté singulière en compagnie, et cependant elle est toute la journée avec toutes nos petites madames à jaboter comme une pie. Mais ce n'est pas cela qui me déplaît en elle : cela m'est commode dès aujourd'hui, et cela me sera très agréable sitôt que Formont[3] sera arrivé. Ce qui m'est insupportable, c'est le dîner : elle a l'air d'une folle en mangeant; elle dépèce une poularde dans le plat où on la sert, ensuite elle la met dans un autre, se fait apporter du bouillon pour mettre dessus, tout semblable à celui qu'elle rend, et puis elle prend un haut d'aile, ensuite le corps dont elle ne mange que la moitié; et puis elle ne veut pas que l'on retourne le veau pour couper un os, de peur qu'on n'amollisse la peau; elle coupe un os avec toute la peine

1. M. d'Autrey était petit-fils du garde des sceaux d'Armenonville. M. de Cereste était fils du maréchal de Brancas, frère de Mme de Rochefort et de M. de Forcalquier.

2. Mariée en 1734 au duc de Pecquigny, plus tard duc de Chaulnes, elle épousa en secondes noces en 1773 un maître des requêtes M. de Giac. Cette mésalliance fit un grand scandale. « Elle avait à un degré supérieur, dit Senac de Meilhan, le don de la pensée... Son esprit seul constituait son âme, son cœur et son caractère. »

3. Cf. p. 92. n. 1.

possible, elle le ronge à demi, puis retourne à sa poularde : cela dure deux heures. Elle a sur son assiette des morceaux d'os rongés, de peaux sucées, et pendant ce temps, ou je m'ennuie à la mort, ou je mange plus qu'il ne faudrait. C'est une curiosité de lui voir manger un biscuit; cela dure une demi-heure, et le total, c'est qu'elle mange comme un loup : il est vrai qu'elle fait un exercice enragé. Je suis fâchée que vous ayez de commun avec elle l'impossibilité de rester une minute en repos. Enfin voulez-vous que je vous le dise? elle est on ne peut pas moins aimable : elle a sans doute de l'esprit; mais tout cela est mal digéré, et je ne crois pas qu'elle vaille jamais davantage. Elle est aisée à vivre; mais je la défierais d'être difficile avec moi ; je me soumets à toutes ses fantaisies, parce qu'elles ne me font rien; notre union présente n'aura nulle suite pour l'avenir. Si je n'avais pas l'occupation de vous écrire je m'ennuierais à la mort; mais cela remplit une bonne partie de la journée, et me voilà tout accoutumée à me coucher de bonne heure. Je crois avoir fait un excès quand dix heures et demie me surprennent debout.

---

2. — SUR SES LECTURES : ENNUI ET PESSIMISME.

A Monsieur de Voltaire.

Paris, 28 octobre 1759.

Votre dernière lettre, monsieur, est divine[1]. Si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serais la plus heureuse du monde et je ne me plaindrais pas de manquer de lecture: savez-vous l'envie qu'elle m'a donnée, ainsi que votre parabole du Bramin[2]? C'est de jeter au feu tous les immenses volumes de philosophie, excepté Montaigne, qui

1. C'est la lettre du 13 octobre 1759.

2. Voyez parmi les romans de Voltaire, le petit conte philosophique intitulé *Histoire d'un bon Bramin*.

est le père à tous; mais à mon avis, il a fait de sots et ennuyeux enfans.

Je lis l'histoire parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle fait connaître les hommes; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce qu'on ne saurait se passer de vivre avec eux.

Votre parabole du Bramin est charmante, c'est le résultat de toute la philosophie. Je ne sais lequel je préférerais, d'être le Bramin ou d'être la vieille indienne[1]. Est-ce que vous croyez que les capucins et les religieuses n'aient pas de grands chagrins? ils ne s'embarrassent pas, si vous voulez, de ce que c'est que leur âme, mais leur âme les tourmente. Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses, depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être né, et l'on peut pourtant dire de ce malheur-là que le remède est pire que le mal.

Je lirai ce que vous me marquez de la traduction de Lucrèce[2]; mais je ne vous ferai point part de mes réflexions, ce serait abuser de votre patience et me donner des airs *à la Praline*[3] (c'est une expression de Mme de Luxembourg); je dois me borner à ne vous dire que ce qui peut vous exciter à me parler. Mais, monsieur, si vous aviez autant de bonté que je voudrais, vous auriez un cahier de papier sur votre bureau, où vous écririez dans vos momens de loisir tout ce qui vous passerait par la tête. Ce serait un recueil de pensées, d'idées, de réflexions, que vous n'auriez pas encore mis en ordre. C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse, parce qu'il n'y a que vous en qui une qualité ne soit pas aux dépens d'une autre; mais je ne veux pas vous louer vif.

1. Le bon Bramin, ayant tout approfondi, ignore tout, et est malheureux. La vieille Indienne qui n'a jamais réfléchi de sa vie, est heureuse. « Je me suis dit cent fois, remarqua le Bramin, que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur. »

2. Le troisième chant, que Voltaire admirait particulièrement.

3 Allusion maligne à M. ou à Mme de Praslin. — Sur Mme de Luxembourg. Cf. p. 403. n. 3.

Certainement je ne lirai point Rabelais; pour l'Arioste, je l'aime beaucoup; je l'ai toujours préféré au Tasse; celui-ci me paraît une beauté plus languissante que touchante, plus gourmée que majestueuse, et puis je hais les diables à la mort. Je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai eu de trouver dans *Candide* tout le mal que vous dites de Milton; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugemens, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes. Je ne vous parle plus des romans anglais, sûrement ils vous paraîtront trop longs; il faut peut-être n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en action, qui sont très intéressans et peut-être fort utiles : c'est *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*; l'auteur est Richardson, il me paraît avoir bien de l'esprit.

Savez-vous, Monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe? c'est que vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut être heureux et libre dans la pauvreté, sont des menteurs, des fous et des sots.

Ne protégez point, je vous prie, nos projets de finance[1], non seulement ils nous mèneront à l'hopital, mais ils diminuent les revenus du roi. Depuis l'augmentation du tabac et des ports de lettres, on s'en aperçoit sensiblement, tout le monde se retranche. Il vient de paraître de nouveaux arrêts, qui ordonnent de porter au Trésor royal tous les fonds destinés à rembourser les billets de loterie des fermiers généraux, etc., etc. Enfin on n'a rien oublié de tout ce qui peut absolument détruire le crédit, aussi ne trouverait-on pas aujourd'hui à emprunter un écu; nous verrons ce que fera le Parlement à sa rentrée.

Le Canada est pris; M. de Montcalm[2] est tué, enfin la

1. Ceux de Silhouette. Cf. p. 251, n. 2, et 312, n. 2.

2. Le marquis de Montcalm (1712-1759) défendit le Canada contre les Anglais. Il fut tué sous les murs de Québec.

France est Mme Job. Avez-vous des nouvelles de votre roi de Prusse? Je serais bien curieuse de voir les lettres que vous en recevez; je vous promets la plus grande fidélité. Adieu, Monsieur.

---

3. — CAUSERIE PHILOSOPHIQUE [1].

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Paris, lundi 29 mai 1764

Non, Monsieur, je ne préférerais pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirais bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux; je le sais même par expérience. Quand on a eu une grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence est un état très heureux; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentais tout le prix, et j'aurais voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnemens que vous me faites sont excellens, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avait qu'à se défendre de la superstition pour se mettre au-dessus de tout, on serait bien heureux. Mais il faut vivre avec les hommes; on en veut être considéré; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connaître le malheur, et, comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent, on doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire, ou végéter. Quel plaisir pourrais-je trouver à mettre mes pensées par écrit? Elles ne

1. Réponse à la lettre de Voltaire du 24 mai Cf. p. 151.

servent qu'à me tourmenter, et cela satisferait peu ma vanité. Allez, Monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu et des médecins, mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini, vous avez une âme sensible, vous ne dites point de choses vagues : le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds, me consolent, m'occupent, et même m'encouragent. Si j'étais plus jeune, je chercherais peut-être à me rapprocher de vous; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me ferait dire ce que M. de La Rochefoucauld dit de la cour : *Elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.*

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue à notre bonheur; mais comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela? c'est qu'il faut se soumettre. Il n'y aurait qu'un remède, ce serait d'avoir un ami à qui l'on pourrait dire :

« *Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.* »

Je n'en suis pas là, mais bien à dire sans cesse :

« *Sans toi, tout homme est seul.* »

Finissons, Monsieur, cette triste élégie, qui est cent fois plus triste et plus ennuyeuse que celles d'Ovide.

Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur votre Corneille[1], c'est certainement vous moquer de moi. Si je vous voyais, je hasarderais peut-être de vous obéir, mais comment aurais-je la témérité de vous critiquer par écrit? Il faut que vous réitériez encore cet ordre pour que j'y puisse consentir. Je vous dirai seulement que vous êtes cause que je relis toutes les pièces de Corneille. Je n'en suis encore qu'à *Héraclius*. Je suis enchantée de la sublimité de son génie, et dans le plus grand étonnement qu'on puisse

1. Sur le *Commentaire*.

être en même temps si dépourvu de goût. Ce ne sont point les choses basses et familières qui me surprennent et qui me choquent, je les attribue au peu de connaissance qu'il avait du monde et de ses usages; mais c'est la manière dont il tourne et retourne la même pensée, qui est bien contraire au génie, et qui est presque toujours la marque d'un petit esprit[1]. Vous devriez bien m'envoyer toutes les choses que vous faites, je ne les ai jamais qu'après tout le monde.

---

4. — JUGEMENT SUR CORNEILLE ET RACINE

A Monsieur de Voltaire.

Paris, 18 juillet 1764.

Vous vous trouvez peut-être fort bien de l'interruption de notre correspondance; mais ne m'en faites jamais l'aveu, je vous prie. Je n'ai point de plus sensible plaisir que de recevoir vos lettres ni d'occupations plus agréables que d'y répondre; je sais bien que le marché n'est point égal entre nous, mais qu'est-ce que cela fait? ce n'est point à vous à compter ric à ric.

Je vous en demande très-humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste avec Corneille[2]. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez, du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation et les mœurs du pays peuvent l'embellir ou la défigurer[3], et qu'il n'y a point dans ses personnages l'uniformité qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornélie est plus grande que

1. Voilà un mot fâcheux pour Mme Du Deffand. Mais quand elle aura achevé sa lecture, la justesse naturelle de son esprit lui fera mieux juger Corneille. Voy. la lettre suivante.

2. Toujours dans le *Commentaire*. Et elle a raison.

3. Observation fort juste. La tragédie de Corneille est la peinture de la France de Richelieu et de Mazarin, de la génération qui occupa la scene politique de 1630 à 1650. Il a peint « les hommes tels qu'ils devaient être » mais en gardant l'esprit et les traits de son temps.

nature, j'en conviens, mais telles étaient les Romaines; et presque toutes les grandes actions des Romains étaient le résultat de sentimens et de raisonnemens qui s'éloignaient du vrai. Il n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière française[1]. Son style est enchanteur et continûment admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs; mais qui enlèvent et qui font que, malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect et de la vénération. Il faut être bien téméraire pour oser vous dire si librement son avis. Mais permettez-moi de n'en pas rester là, et souffrez que je vous juge ainsi que ces deux grands hommes. Vous avez la variété de Corneille, l'excellence du goût de Racine, et un style qui vous rend préférable à tous les deux, parce qu'il n'est ni ampoulé, ni sophistiqué, ni monotone; enfin vous êtes pour moi ce qu'était pour l'abbé Pellegrin sa *Pélopée*[2].

Adieu, monsieur, soyez persuadé que personne n'est à vous aussi parfaitement que moi.

---

5. — L'ENNUI.

À MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Paris, 26 mai 1765.

Prenez-vous-en à vous même, chère grand maman[3], si vous êtes importunée de mes lettres. Comment pourriez-vous croire qu'il fût possible de ne pas répondre à celle que je viens de recevoir[4]? Il n'y aurait qu'un seul sentiment qui

1. Peu juste.

2. Cette tragédie fut jouée en 1733. L'abbé Pellegrin fit d'autres pièces, aussi mauvaises que celle-ci. Il mourut en 1745.

3. Mme de Choiseul était bien plus jeune que Mme Du Deffand. Mais la grand'mère maternelle de celle-ci avait épousé en secondes noces un duc de Choiseul, et par plaisanterie la jeune amie prit le titre de l'aïeule dans leur commerce.

4. « Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? C'est justement par la peine que vous prenez d'*éviter*, de *prévoir*, de *combattre* l'ennemi. Vivez au jour la journée, etc. » tel

pourrait m'en détourner, celui de la vanité; mais elle ne se fait point entendre quand la distance est infinie. Non, je le dis avec vérité, et je vous demande pardon de vous le dire à vous-même : je suis étonnée, émerveillée, de la profondeur et de la solidité de votre esprit, de la force de votre imagination et de la justesse de vos sentimens. On ne vous croit que vingt-sept ans, et moi je vous en crois deux mille. C'est vous qui avez enseigné tous les philosophes qui ont jamais vécu; ce ne sont les pensées de qui que ce soit que vous rendez ; tout est neuf, tout est original en vous; et quoique votre métaphysique soit des plus profondes, soit des plus sublimes et des plus subtiles, vous ne dites que ce que vous sentez : c'est votre cœur qui vous a tout appris, et qui, étant secondé par les lumières de votre esprit, vous a acquis autant d'expérience qu'en aurait pu avoir Mathusalem, s'il avait eu tous les talens et tous les avantages que vous avez reçus de la nature. Ah! mon Dieu! mon Dieu! pour qui le bonheur serait-il fait, s'il ne l'était pas pour vous? Mais qu'est-ce qui est digne de vous? qu'est-ce qui peut sentir tout ce que vous valez? Voilà où je me laisse aller à l'orgueil. Je m'imagine que c'est moi, chère grand'-maman ; mais je vous avoue en même temps que je rougirais pour vous, si vous n'aviez qu'une telle admiratrice : aussi cela n'est-il pas. La voix publique est la réunion de tous les suffrages particuliers, l'impression générale que fait le mérite vaut mieux qu'une approbation accordée et fondée sur l'examen.

Je lis, depuis un mois, tous les jours deux chapitres de M. Nicole[1]. Je le trouvais un bon raisonneur, il me faisait quelque bien ; mais je le laisse là, je ne veux plus lire que votre lettre : vous ne sauriez vous imaginer, chère grand'-maman, quel calme elle a mis dans mon âme. Je vous crois réellement ma grand'maman, votre âme est certainement la grand'mère de la mienne : je ne suis qu'une enfant vis-à-

était le thème de cette lettre tant admirée, qui est en effet d'une charmante finesse.

1. Ces mêmes *Essais de morale* de l'écrivain janséniste qui ravissaient Mme de Sévigné.

vis de vous, mais une enfant assez bien née pour sentir la vérité et l'excellence de vos réflexions et de vos préceptes. Vous ne vous ennuyez donc point, chère grand'maman? et je le crois, puisque vous le dites. *Votre vie n'est point occupée, mais elle est remplie*[1]. Permettez-moi de vous dire ce que je pense : c'est que si elle n'était pas occupée, elle ne serait pas remplie. Vous avez bien de l'expérience, mais il vous en manque une que j'espère que vous n'aurez jamais : c'est la privation du sentiment, avec la douleur de ne s'en pouvoir passer[2]. L'explication de ceci serait longue et difficile, vous en pourriez être fatiguée et ennuyée : il vaut mieux que vous n'ayez jamais l'idée d'un tel état.

Vous êtes bien bonne, chère grand'maman, d'avoir parlé de moi à M. de Choiseul. Dans le moment que vous en preniez la peine, il m'écrivait une lettre très honnête pour s'excuser de n'avoir rien fait pour mon neveu[3]. Il ne lui a fait aucune injustice, et je ne suis pas certainement en droit de me plaindre; mais je lui devrai toute ma vie une reconnaissance infinie. Peut-être aurai-je l'honneur de le voir demain. Je vais souper à Versailles, et j'ai bien du regret de ce que je ne vous y trouverai pas.

Vous ne me parlez ni de votre santé ni de votre retour. J'espère que l'une est bonne; je voudrais que l'autre fût prompt.

---

6. — TRISTESSE.

A MONSIEUR HORACE WALPOLE[4].

Lundi, 20 octobre 1766.

J'admirais hier au soir la nombreuse compagnie qui était chez moi; hommes et femmes me paraissaient des machines

1. C'étaient les termes de Mme de Choiseul, parlant de sa vie.

2. Voilà le diagnostic le plus exact qu'on puisse porter sur la maladie de Mme Du Deffand.

3. Un des deux fils du Comte de Vichy-Chamrond, maréchal de camp.

4. Horace Walpole (1719-1797; cf. p. 166, n. 1) esprit original et bizarre, résidait ordinairement à Strawberry-Hill.

à ressort, qui allaient, venaient, parlaient, riaient sans penser, sans réfléchir, sans sentir; chacun jouait son rôle par habitude : madame la duchesse d'Aiguillon[1] crevait de rire, madame de Forcalquier dédaignait tout, madame de La Vallière jabotait sur tout. Les hommes ne jouaient pas de meilleurs rôles, et moi j'étais abîmée dans les réflexions les plus noires; je pensais que j'avais passé ma vie dans les illusions; que je m'étais creusé moi-même tous les abîmes dans lesquels j'étais tombée; que tous mes jugemens avaient été faux et téméraires, et toujours trop précipités, et qu'enfin je n'avais parfaitement bien connu personne; que je n'en avais pas été connue non plus, et que peut-être je ne me connaissais pas moi-même. On désire un appui, on se laisse charmer par l'espérance de l'avoir trouvé; c'est un songe que les circonstances dissipent et qui font l'effet du réveil[2]. Je vous assure, mon tuteur, que c'est avec remords que je vous peins l'état de mon âme; je prévois non seulement l'ennui, mais à qui puis-je avoir recours? Vous penserez, si vous ne l'articulez pas : pourquoi faut-il que ce soit à moi? pourquoi faut-il que des soins, des attentions que la bonté de mon caractère m'ont portée à avoir, aient pour moi l'inconvénient d'être devenus l'objet d'une correspondance aussi triste? Vous avez raison, mon tuteur, et vous aurez grande patience si vous consentez à la continuer.

1. La duchesse d'Aiguillon, née Chabot, était la mère de celui qui succéda à Choiseul dans le ministère. — Mme de Forcalquier, capricieuse, coquette, sentimentale, un peu bas-bleu, était liée avec Mme Du Deffand depuis 1742. Leur amitié se refroidit après une querelle qu'elles eurent en 1770. — La duchesse de la Vallière était fille du duc d'Uzès, et femme du célèbre bibliophile.

2. Le sens est clair; mais, par une inadvertance de Mme du Deffand, la phrase est grammaticalement inintelligible.

7. — MONTAIGNE.

A MONSIEUR HORACE WALPOLE.

Paris, 27 octobre 1766.

Je suis bien sûre que vous vous accoutumerez à Montaigne[1]; on y trouve tout ce qu'on a jamais pensé, et nul style n'est aussi énergique : il n'enseigne rien, parce qu'il ne décide de rien; c'est l'opposé du dogmatisme : il est vain, et tous les hommes ne le sont-ils pas? et ceux qui paraissent modestes ne sont-ils pas doublement vains? Le *je* et le *moi* sont à chaque ligne, mais quelles sont les connaissances qu'on peut avoir, si ce n'est pas le *je* et le *moi*? Allez, allez, mon tuteur, c'est le seul bon philosophe et le seul bon métaphysicien qu'il y ait jamais eu. Ce sont des rapsodies, si vous voulez, des contradictions perpétuelles; mais il n'établit aucun système; il cherche, il observe, il reste dans le doute : il n'est utile à rien, j'en conviens, mais il détache de toute opinion, et détruit la présomption du savoir.

---

8. — L'ESPRIT FRANÇAIS.

A MONSIEUR HORACE WALPOLE.

Paris, dimanche 17 mai 1767.

Si j'ai donné dans le travers de chercher la pierre philosophale[2], je n'en rougirai point, et je ne m'en repentirai peut-être pas. Si ne pouvant trouver à faire de l'or, on est parvenu à trouver d'autres secrets, on n'a pas perdu son temps : il n'y a de recette contre l'ennui que l'exercice du corps, l'application de l'esprit, ou l'occupation du cœur; c'est être automate que de se passer de tous les trois; mais

1. Walpole ne l'aimait pas.

2. C'est-à-dire un remède à l'ennui.

on le devient, ou du moins on doit le devenir, quand on pousse sa carrière plus loin qu'il ne faudrait.

Bon Dieu, quelle différence de votre pays au nôtre! Je serais tentée de vous envoyer le discours que l'abbé Chauvelin[1] a fait au parlement pour lui dénoncer la *sanction pragmatique*; nos forcenés sont à la glace; jamais ils ne perdent de vue la prétention du bel esprit et du beau langage; on enragerait chez nous avec *urbanité*; ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence m'est devenu si odieux que j'y préférerais le langage des halles; à force de rechercher l'esprit, on l'étouffe. Vous autres Anglais, vous ne vous soumettez à aucune règle, à aucune méthode; vous laissez croître le génie sans le contraindre à prendre telle ou telle forme; vous auriez tout l'esprit que vous avez, si personne n'en avait eu avant vous. Oh! nous ne sommes pas comme cela; nous avons des livres; les uns sont l'art de penser; d'autres, l'art de parler, d'écrire, de comparer, de juger, etc. Nous sommes les enfans de l'art : quelqu'un de parfaitement naturel chez nous devrait être montré à la foire, enfin ce serait un phénomène, mais il n'en paraîtra jamais.

Je fus avant-hier vendredi, entendre Mlle Clairon dans *Bajazet*, chez la duchesse de Villeroy; elle joua bien, mais elle ne cache pas assez son art; aussi on l'admire, mais elle ne touche pas; le reste des acteurs était affreux, et déshonora la pièce au point que je la trouvai très mauvaise, et en effet elle pourrait bien ne pas valoir grand chose : elle est certainement de mauvais goût, puisque le bon goût est ce qui approche de la nature, ou ce qui imite parfaitement ce qu'on veut représenter. Si vous saviez votre d'Urfé aussi bien que moi mon Scudéry, vous trouveriez

1. Cf. p. 123, n. 3. Je ne sais de quoi Mme du Deffand veut parler sous le nom de *sanction pragmatique* : à moins qu'il ne s'agisse de la *Pragmatique sanction* du roi d'Espagne Charles III, par laquelle il supprima les jésuites de son royaume (avril 1767). Chauvelin, qui le premier avait attaqué l'ordre au Parlement, put y annoncer le nouveau coup qui le frappait. Mme du Deffand fait certainement allusion à la séance où fut rendu l'arrêt du 8 mai chassant les jésuites de France.

que la scène de Bajazet devrait être au bord du Lignon, qu'Acomat est le grand druide Adamas; Bajazet, Céladon; ct Atalide, la bergère Astrée[1].

---

9. — MADAME DE MAINTENON.

A Monsieur Horace Walpole.

Paris, lundi 21 mars 1768.

Mlle Sanadon[2] dîne en ville; je me suis fait lire toute la matinée; je ne sais que faire; par désœuvrement, pour chasser l'ennui, je vais vous écrire tout ce qui me passera par la tête; ce ne sera pas grand'chose, et sur cette annonce je vous conseille de jeter ma lettre au feu sans vous donner l'ennui de la lire.

Mes soupers des dimanches sont déplorables, j'en faisais hier la réflexion; je me tourmente pour avoir du monde, nous étions douze, il n'y avait personne que j'écoutasse ni dont j'eusse envie de me faire écouter, et cependant, je l'avoue, j'aime mieux cela que d'être seule. Je n'ai point mal dormi cette nuit, et ce matin j'ai lu une trentaine de lettres de Mme de Maintenon. Ce recueil est curieux, il contient neuf années, depuis 1706 jusqu'à 1715. Je persiste à trouver que cette femme n'était point fausse, mais elle était sèche, austère, insensible, sans passion; elle raconte tous les événemens de ce temps-là, qui étaient affreux pour la France et pour l'Espagne, comme si elle n'y avait pas un intérêt particulier; elle a plus l'air de l'ennui que de l'intérêt. Ses lettres sont réfléchies; il y a beaucoup d'esprit, un style fort simple; mais elles ne sont point animées, et il s'en faut beaucoup qu'elles soient aussi agréables que celles de Mme de Sévigné. Tout est passion, tout est en action dans celles de cette dernière, elle prend part à tout, tout

1. Mme Du Deffand n'oublie que de tenir compte de Roxane!

2. Elle tenait compagnie et servait de lectrice à Mme Du Deffand.

l'affecte, tout l'intéresse : Mme de Maintenon, tout au contraire, raconte les plus grands événemens, où elle jouait un rôle, avec le plus parfait sangfroid; on voit qu'elle n'aimait ni le roi, ni ses amis, ni ses parens, ni même sa place. Sans sentiment, sans imagination, elle ne se fait point d'illusions, elle connaît la valeur intrinsèque de toutes choses, elle s'ennuie de la vie et elle dit : *il n'y a que la mort qui termine nettement les chagrins et les malheurs.* Un autre trait d'elle qui m'a fait plaisir : *il y a dans la droiture autant d'habileté que de vertu.* Il me reste de cette lecture beaucoup d'opinion de son esprit, peu d'estime de son cœur, et nul goût pour sa personne; mais je le dis, je persiste à ne la pas croire fausse. Autant que je puis vous connaitre, je crois que ces lèttres vous feraient plaisir; cependant je n'en sais rien, car depuis feu Protée, personne n'a été si dissemblable d'un jour à l'autre que vous l'êtes.

---

10. — SHAKESPEARE.

A MONSIEUR HORACE WALPOLE.

Paris, 15 décembre 1763.

Vous avez dû recevoir le *François II*[1] du président; la préface m'en avait plu, j'ai voulu lire la pièce, le livre m'est tombé des mains. La curiosité m'a pris de relire votre Shakspeare; je lus *Othello*, je viens de lire *Henri VI*. Je ne puis vous exprimer quel effet m'ont fait ces pièces; elles ont fait à mon âme ce que le lilium[2] fait au corps, elles m'ont ressuscitée. Oh! j'admire votre Shakspeare, il me ferait adopter tous ses défauts; il me fait presque croire qu'il ne faut admettre aucune règle, que les règles sont les entraves du génie; elles refroidissent, elles éteignent; j'aime mieux la licence, elle laisse aux passions toute leur

1. Essai de drame historique du Président Hénault.

2. Cette drogue servait contre les évanouissements.

brutalité, mais en même temps toute leur vérité. Que de différens caractères, que de mouvement, que de chaleur! Il y a bien des choses de mauvais goût, j'en conviens, et qu'on pourrait aisément retrancher; mais pour le manque des trois unités, loin d'en être choquée, je l'approuve ; il en résulte de grandes beautés. Le contraste de Henri VI avec des héros et des scélérats m'a ravie; tout est animé, tout est en action. Ah! voilà une lecture qui me plaît et qui va m'occuper quelque temps[1]. Si je me portais mieux, si j'avais plus de force, je vous rendrais plus vivement le plaisir qu'elles m'ont fait, mais je suis abattue par les insomnies.

II. — CRAINTE DE LA MORT ET DÉGOUT DE LA VIE

A Monsieur Horace Walpole.

Paris, samedi 1er avril 1769.

Dites-moi pourquoi, détestant la vie, je redoute la mort? Rien ne m'indique que tout ne finira pas avec moi; au contraire je m'aperçois du délabrement de mon esprit, ainsi que de celui de mon corps. Tout ce qu'on dit pour ou contre ne me fait nulle impression. Je n'écoute que moi, et je ne trouve que doute et qu'obscurité. *Croyez*, dit-on, *c'est le plus sûr*; mais comment croit-on ce que l'on ne comprend pas? Ce que l'on ne comprend pas peut exister sans doute; aussi je ne le nie pas; je suis comme un sourd et un aveugle-né; il y a des sons, des couleurs, il en convient; mais sait-il de quoi il convient? S'il suffit de ne point nier, à la bonne heure[2], mais cela ne suffit pas. Comment peut-on se décider entre un commencement et une éternité, entre le plein et le vide? Aucun de mes sens ne peut me l'apprendre; que peut-on apprendre sans eux? Cependant, si je ne crois pas ce qu'il faut croire, je suis menacée d'être

1. On saisit dans cette lettre comment les chefs-d'œuvre des littératures étrangères ont insensiblement détaché le public français des règles et du goût classiques.

2. Pascal l'avait dit déjà.

mille et mille fois plus malheureuse après ma mort que je ne le suis pendant ma vie. A quoi se déterminer, et est-il possible de se déterminer? Je vous le demande[1], à vous qui avez un caractère si vrai, que vous devez, par sympathie, trouver la vérité, si elle est trouvable. C'est des nouvelles de l'autre monde qu'il faut m'apprendre, et me dire si nous sommes destinés à y jouer un rôle.

Je fais mon affaire de vous entretenir de ce monde-ci. D'abord je vous dis qu'il est détestable, abominable, etc. Il y a quelques gens vertueux, du moins qui peuvent le paraître, tant qu'on n'attaque point leur passion dominante, qui est pour l'ordinaire, dans ces gens-là, l'amour de la gloire et de la réputation. Enivrés d'éloges, souvent ils paraissent modestes; mais le soin qu'ils prennent pour les obtenir en décèle le motif, et laisse entrevoir la vanité et l'orgueil. Voilà le portrait des plus gens de bien. Dans les autres sont l'intérêt, l'envie, la jalousie, la cruauté, la méchanceté, la perfidie. Il n'y a pas une seule personne à qui on puisse confier ses peines, sans lui donner une maligne joie et sans s'avilir à ses yeux. Raconte-t-on ses plaisirs et ses succès? on fait naître la haine. Faites-vous du bien? la reconnaissance pèse, et trouve des raisons pour s'en affranchir. Faites-vous quelques fautes? Jamais elles ne s'effacent; rien ne peut les réparer. Voyez-vous des gens d'esprit? Ils ne seront occupés que d'eux-mêmes; ils voudront vous éblouir et ne se donneront pas la peine de vous éclairer. Avez-vous affaire à de petits esprits? Ils sont embarrassés de leur rôle; ils vous sauront mauvais gré de leur stérilité et de leur peu d'intelligence. Trouve-t-on, au défaut de l'esprit, des sentimens? Aucuns, ni de sincères, ni de constans. L'amitié est une chimère; on ne reconnait que l'amour; et quel amour! Mais en voilà assez, je ne veux pas porter plus loin mes réflexions; elles sont le produit de l'insomnie; j'avoue qu'un rêve vaudrait mieux.

1. Walpole répondit par une profession de foi à « un Dieu tout-puissant, tout juste, tout plein de miséricorde et de bonté ».

12. — CAUSERIE LITTÉRAIRE.

A Monsieur Horace Walpole.

Paris, 8 août 1773.

Vous avez grand tort de me consulter; vous ne savez donc pas comment je juge? Par deux sensations, ennui ou plaisir; jamais je n'examine les causes. Vous pouvez avoir toute raison dans vos critiques[1]. Si nos théâtres vous paraissent froids ou plats, ils ne valent rien pour vous. J'ai seulement fait une remarque, c'est que la disposition où nous nous trouvons influe beaucoup sur les impressions que nous recevons, et en conséquence sur les jugemens que nous portons; je crois que vous en conviendrez. Il me semble que la comparaison que vous faites, de l'effet que vous aurait fait une pendule dans trois âges différens[2], peut s'appliquer à ce que je viens de dire.

Je ne puis pas sentir le mérite de Shakspeare[3]; mais comme j'ai beaucoup de déférence pour vos jugemens, je crois que c'est la faute des traducteurs. A l'égard de vos romans, j'y trouve des longueurs, des choses dégoûtantes, mais une vérité dans les caractères (quoiqu'il y en ait une variété infinie) qui me fait démêler dans moi-même mille nuances que je n'y connaissais pas. Pourquoi les sentimens naturels ne seraient-ils pas vulgaires[4]? N'est-ce pas l'éducation qui les rend grands et relevés? Dans *Tom Jones*[5], Allworthy, Blifil, Square et surtout Mme Miller, ne sont-ils pas d'une vérité infinie? Et Tom Jones, avec ses défauts et

1. Walpole n'aimait pas *Zaïre*, ni *Mithridate*; l'*Iphigénie* le laissait froid; il préférait *Gil Blas* à *Tom Jones*. Shakespeare était son idole.

2. « La première pendule, disait Walpole à propos des auteurs qui cherchaient à plaire par la surprise des coups de théâtre, la première pendule m'aurait causé de l'étonnement; j'aurais acheté la seconde à mon usage; je donnerais la troisième à un enfant. »

3. Elle en avait mieux parlé dans la lettre 10.

4. Walpole, très aristocrate, n'aimait pas dans un roman les mœurs du vulgaire.

5. De Fielding (1707-1754). Ce roman parut en 1750

malgré toutes les fautes qu'ils lui font commettre, n'est-il pas estimable et aimable autant qu'on peut l'être? Enfin, quoi qu'il en soit, depuis vos romans, il m'est impossible d'en lire aucun des nôtres. A l'égard de notre théâtre, je ne m'éloigne pas de votre façon de penser; mais *Athalie* me paraît une très-belle pièce, et je trouve de grandes beautés dans *Andromaque*; le style de Racine a une élégance charmante, mais qui peut-être n'est sentie que par nous. Il y a des beautés dans Corneille qui ressemblent beaucoup (à ce que j'imagine) à plusieurs traits de votre Shakspeare. Il ne me faut pas des choses aussi fortes qu'à vous : le choc des grandes passions me causerait sans doute beaucoup d'émotion, mais cela n'est pas nécessaire pour m'intéresser. Le jeu... (ce n'est point le mot propre, je n'en puis trouver d'autre) des intérêts, des goûts et des sentimens ordinaires, quand ils sont bien nuancés comme dans Richardson[1], suffit pour m'occuper et me plaire infiniment. Voilà ce que j'ai pu débrouiller sur ce que je pense; vous n'en serez pas satisfait; mais songez à mon âge et à la faiblesse de mon génie.

---

13. — JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A Madame la duchesse de Choiseul.

Paris, ce mardi 29 juillet 1766.

Il est impossible d'être plus d'accord avec vous que je ne le suis sur les jugemens que vous portez sur Jean-Jacques[2]; son esprit est faux; l'éloquence qu'on ne peut lui refuser est fatigante, et fait sur l'esprit l'effet qu'une musique pleine de dissonances ferait sur les oreilles. C'est un Comus[3]; il vous présente la vertu, vous croyez la tenir, vous la suivez

1. L'auteur de *Clarisse Harlowe*.

2. Voyez la lettre de Mme de Choiseul, p. 399.

3. M. H. Chantavoine me suggère très judicieusement qu'il s'agit du prestidigitateur Comus et non du dieu Comus.

et il se trouve que c'est le vice qu'il vous a prêché. C'est un fou, et je ne serais pas étonné qu'il commît exprès des crimes qui ne l'aviliraient pas, mais qui le conduiraient à l'échafaud, s'il croyait augmenter sa célébrité. Je hais trop tout ce qui est faux pour avoir la moindre considération pour ce personnage. Je n'ai pas lu tous ses ouvrages, mais je ne relirai jamais ceux que j'ai lus, et je ne lirai jamais les autres. J'estime et j'aime trop le style de Voltaire pour goûter celui de Jean-Jacques; la justesse, la facilité, la clarté et la chaleur, voilà les quatre qualités qui font le bon style. Rousseau a de la clarté, mais c'est celle des éclairs; il a de la chaleur, mais c'est celle de la fièvre.

LA DUCHESSE DE CHOISEUL[1]

LOUISE-HONORINE CROZAT DU CHATEI

1736-1801

Le comte de Creutz, avec cet accent dont il ne put jamais se défaire, disait que Mme de Choiseul était un *anche*. Tous ceux qui nous en ont parlé n'ont fait que paraphraser le mot : Mme du Deffand qui ne trouvait à lui reprocher que sa perfection même, l'abbé Barthélemy qui la vénérait autant qu'il l'aimait, Walpole juge moins prévenu, dont il faut citer les paroles : « La duchesse de Choiseul n'est pas fort jolie, mais elle a de beaux yeux, et c'est un petit modèle en cire, qui, pendant quelque temps, n'ayant pas eu la permission de parler, sous prétexte qu'elle en était incapable, a contracté une modestie qui ne s'est point perdue à la cour, et une hésitation qui est compensée par le plus intéressant son de voix, effacée par l'expression la plus convenable. Ah! 'est la plus gentille, la plus aimable, la plus honnête petite

1. *Correspondance inédite de Mme du Deffand*, par le marquis de Saint-Aulaire (1859, 2 vol. in-8). J'ai emprunté à la notice préliminaire du recueil la citation d'Horace Walpole qu'on lit ci-dessus. — Il y a quelques lettres de Mme de Choiseul, dans la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec ses amis*, publiée par M. de Lescure.

créature qui soit jamais sortie d'un œuf enchanté! Si correcte dans ses expressions et dans ses pensées, d'un caractère si attentif, si bon! Tout le monde l'aime. »

Mariée fort jeune à un mari qui par ses légèretés et son persiflage pouvait être le modèle du *Méchant* de Gresset, la duchesse de Choiseul souffrit en silence sans cesser d'adorer, ni même de respecter celui par qui elle souffrait et qui ne la valait pas. De pareils sentiments obstinément égarés sur un objet indigne supposent parfois une certaine espèce de bonté un peu niaise, un esprit un peu borné dans la personne qui les éprouve. Ce n'était pas du tout le cas de la duchesse de Choiseul. Cette petite personne, toute pure, toute sensible, avait beaucoup de courage, de dignité et de fierté dans l'âme. Son amour et sa résignation étaient sans mollesse et sans lâcheté. Elle avait une façon à elle de prendre les maux de la vie, une énergie souriante qui ne laissait soupçonner ni son effort ni sa souffrance. Elle avait l'esprit sain et ouvert; elle pensait et lisait beaucoup; elle s'était habituée à chercher en elle-même toutes ses idées, et tout ce qu'elle disait, fût-ce un lieu commun, on s'apercevait d'abord qu'elle l'avait senti. Elle n'avait pas précisément d'esprit; elle était toute simple, trop modeste, trop timide pour y viser : mais c'était la plus grande justesse de sens, une grâce effacée qui peu à peu dégageait son parfum, et quelquefois dans les meilleurs jours, la gaieté douce d'une âme sans tache.

Elle se préserva des vices de son siècle, des engouements déraisonnables. Elle prend très justement, sans se donner des airs de juge , la mesure des hommes et des choses. Les philosophes lui répugnent par leurs allures tapageuses et l'inquiètent par l'usage de leurs talents. Mais elle s'arrête rarement pour disputer contre eux. Elle fuit l'ombre même du pédantisme. Ce n'est pas elle qui s'érigera en philosophe ni en politique. Son goût et son domaine, c'est la morale, non un système original ou nouveau, mais la vieille morale unique, éternelle, dont elle vérifie l'excellence par l'expérience de son propre cœur et par l'observation du monde qui l'entoure. C'est à la lumière de cette morale-là qu'elle fait de sobres et pénétrantes analyses de ce qui se passe en elle, et qu'elle donne de précises et prudentes consultations à cette vieille enfant désœuvrée qu'est Mme du Deffand. Car elles ont raison dans leur plaisanterie accoutumee : malgré la différence des âges, c'est bien celle-ci qui est la petite-fille et Mme de Choiseul la grand'maman : c'est chez elle qu'est la force, la volonté,

le calme de la raison, la moralité ferme. C'est elle qui instruit, qui exhorte, qui gronde, avec une affectueuse autorité.

Dans le siècle de Candide, elle prêche que la vie est bonne. Pendant que Rousseau montre l'homme corrompu, elle professe que l'homme est resté bon. Mais cela encore sans niaiserie. Elle ne nie pas le mal; elle l'a senti, et dans son corps maladif, et dans son âme froissée. Mais elle ne prend rien au tragique, elle réduit tout à sa juste mesure. Elle croit que ceux qui font des méchancetés ne sont pas toujours des méchants, et que les maux qui fondent sur nous ne nous font pas forcément malheureux. Malgré tout, le bonheur est toujours possible, toujours facile à rencontrer : c'est l'affaire d'un peu de résignation, d'abandon à la destinée, de confiance au temps qui endort et fait oublier. Elle est vaillamment optimiste, le cœur encore endolori de sa souffrance intime : elle l'est sans aveuglement, avec une sérénité souriante, convaincue à mesure qu'elle éprouve la vie, que le plus sûr moyen d'être heureux, c'est de vouloir l'être, et de se forcer à le croire.

Par ce contentement sans révolte elle n'est guère de son siècle. Elle ne l'est pas davantage par son aversion égale pour la raillerie sèche et pour l'enthousiasme débordant. Entre le ricanement de Voltaire et les larmes de Rousseau, elle reste sérieuse sans emportement. On ne s'étonnera pas qu'elle n'ait pas donné dans la malignité caustique, ni dans le scepticisme satirique, mais tendre comme elle l'est, avec cette sensibilité toujours frémissante, cette délicatesse que tout froisse, offensée même et malheureuse, il est étrange qu'il ne lui échappe ni effusions sentimentales, ni déclamations emphatiques. Sa douce voix ne s'enfle ni ne se mouille jamais. C'est qu'elle a beaucoup de bon sens, beaucoup de fierté et point d'amour-propre. Elle estime qu'il ne lui arrive rien d'extraordinaire, et elle ne veut pas qu'on la plaigne. Aussi faut-il la deviner : jamais son sentiment ne s'amplifie et ne se déforme par la sensibilité à la mode.

A l'entendre causer si simplement, si raisonnablement, on la croirait d'un autre siècle, contemporaine de Mme de la Fayette et formée par Mme de Maintenon, si l'on ne s'avisait qu'elle ignore Dieu. Elle méprise le caractère de Voltaire, elle blâme ses excès : mais elle est voltairienne jusqu'au fond de l'âme. La pensée de Voltaire, c'est sa pensée : il écrit ce qui est en elle. Nul besoin religieux n'a tourmenté ce cœur qui a tant souffert : cette vertu qui n'a jamais failli ne s'est appuyée sur aucune espérance.

Mme de Choiseul n'a pas eu l'impiété railleuse, la négation bruyante : ce n'était pas sa façon. Elle s'est tue; et telle que nous la connaissons, nous pouvons affirmer que, si sa plume n'a jamais rencontré le nom de Dieu, c'est que Dieu n'a jamais été présent dans sa pensée.

I. — LA JOURNÉE DE MADAME DE CHOISEUL.

A Madame du Deffand.

A Versailles, ce... décembre 1762.

Faites-moi grâce, ma chère enfant, des gens de Versailles; il y a, comme vous dites fort bien, cinq mois que j'y suis; j'y croirais être encore. Pourquoi ne me parlez-vous pas du président[1]? Il y a mille ans que je ne l'ai vu, il m'abandonne tout à fait; je serai bien aise d'avoir l'occasion de le lui reprocher; d'ailleurs qu'avez-vous besoin de tant de monde? Vous pouvez craindre d'être seule avec moi, mais je ne crains pas de l'être avec vous. Plus vous aurez de monde, plus je serai distraite du plaisir de vous voir; on me distrait à présent du plaisir de vous écrire et l'on me désespère. Je viens de m'arracher de mon lit pour achever une frisure commencée d'hier; quatre pesantes mains accablent ma pauvre tête. Ce n'est pas le pire pour elle; j'entends résonner à mes oreilles, le fer, les papillotes; il est trop chaud.... Quel ajustement madame mettra-t-elle donc aujourd'hui? Cela va avec telle robe.... Angélique, faites donc le toquet; Marianne, apprêtez le panier (vous entendez bien que c'est la suprême *Tintin* qui ordonne ainsi). Elle a beaucoup de peine à nettoyer ma montre avec un vieux gant, elle me fait voir que le fond en est toujours noir. Ce n'est pas tout. Un militaire pérore de l'expulsion des jésuites[2]; deux médecins parlent, je crois,

1. Le président Hénault. Cf. p. 374, n. 1. — Sur ces mots de chère enfant et de grand'maman, cf. p.382, n. 3.

2. L'édit royal, confirmant l'arrêt du Parlement du 6 août 1762, qui abolissait en France l'ordre des Jésuites, avait paru le 26 novembre.

de guerre, ou se la font peut-être; un archevêque me montre une décoration d'architecture; l'un veut attirer mes regards, l'autre occuper mon esprit, tous obtenir mon attention. Vous seule intéressez mon cœur. On me crie de l'autre chambre : « Madame, voilà les trois quarts; le roi va passer pour la messe.... — Allons! vite! vite! mon bonnet, ma coiffe, mon manchon, mon éventail, mon livre; ne scandalisons personne. Ma chaise, mes porteurs; partons! » — J'arrive de la messe; une femme de mes amies entre presque aussitôt que moi; elle est en habit; mon très petit cabinet est rempli de la vastitude de son panier[1]. Elle veut que je continue : « Je n'en ferai rien, madame; je ne serai pas assez mon ennemie pour me priver du plaisir de vous voir et de vous entendre ». Enfin elle est partie; reprenons ma lettre; mais on vient de me dire que le courrier de Paris va partir : « Il demande si madame n'a rien à lui donner. — Eh si fait, vraiment! J'écris à ma chère enfant, qu'il attende ». Une jeune Irlandaise vient me solliciter pour une grâce que je ne lui ferai pas obtenir. Un fabricant de Tours vient me remercier d'un bien que je ne lui ai pas procuré. Celui-ci vient me présenter son frère que je ne verrai pas; il n'y a pas jusqu'à mademoiselle Fel[2] qui arrive chez moi.

J'entends le tambour; les chaises de mon antichambre sont culbutées : ce sont les officiers suisses qui se précipitent dans la cour[3].

Le maître d'hôtel vient demander si je veux qu'on serve? Il m'avertit que le salon est plein de monde, que monsieur est rentré, qu'il a demandé à dîner. — Allons donc, il faut finir. Voilà le tableau exact de tout ce que j'ai éprouvé hier et aujourd'hui en vous écrivant, et presque tout cela à la fois; jugez si je suis lasse du monde, et si vous devez vous donner tant de peine pour m'en procurer; jugez aussi si je

1. Voyez dans Goncourt, *la Femme au* XVIII*e siècle*, jusqu'à quelle extravagance était portée la *vastitude* de ces paniers.

2. Qui chanta à l'Opéra de 1735 à 1759.

3. Choiseul était colonel général des Suisses.

vous aime pour pouvoir m'occuper de vous, et comme votre pauvre grand'maman est impatientée, tiraillée, harcelée! Plaignez-la, aimez-la, et vous la consolerez de tout.

---

2. — CONTRE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A LA MÊME[1].

A Chanteloup, ce 17 juillet 1766.

Rien ne répond mieux à votre lettre que celle que j'écrivais à M. de Gontaut. Je vais donc tout bêtement vous la transcrire, et je vous dirai, ma chère enfant, tout comme je le lui disais, que je ne serais pas du tout étonnée qu'on me prouvât que Rousseau n'est pas un honnête homme; et je parie bien, par parenthèse, que ma petite fille ne le serait pas plus que moi. Mais que je pourrais l'être davantage, si l'on me prouvait qu'un homme toujours subjugué par sa vanité, qui s'est fait singulier pour se rendre célèbre, qui s'est toujours refusé au doux plaisir de la reconnaissance, pour se soustraire à la plus légère obligation[2]; qui a prêché toutes les nations, leur criant : « Écoutez, je suis l'oracle de la vérité; mes manières bizarres ne sont que la marque de ma simplicité, dont la candeur de mon front est le symbole : je suis le fabricateur des vertus, l'essence de toute justice.... », et de là portant le trouble dans les sociétés, a fini par lever l'étendard de la révolte dans son propre pays, a soufflé le feu de la discorde entre ses concitoyens[3], les a armés les uns contre les autres en répandant des écrits séditieux dans le peuple[4]; je serais bien étonnée,

1. Voyez la réponse p. 393.

2. Rousseau venait de se brouiller avec Hume, qui l'avait attiré en Angleterre.

3. La condamnation de l'*Émile* à Genève avait été le point de départ d'une agitation dans la République. Le gouvernement français dut même se porter comme médiateur entre les partis, et les troupes françaises bloquèrent Genève un moment.

4. Allusion aux *Lettres écrites de la montagne* (1764), réponse aux *Lettres écrites de la campagne* du procureur général Tronchin.

dis-je, que cet homme fût un honnête homme!.. Rousseau est peut-être un des auteurs qui a eu le plus d'esprit, qui a écrit avec le plus de chaleur, et dont l'éloquence est la plus séduisante. Il a prêché le bien; mais croyez que s'il eût prêché le mal, personne ne l'eût écouté. Il n'y aurait pas d'imposteurs si la vertu n'avait pas un masque propre à couvrir tous les visages; il nous a prêché une bonne morale, que nous connaissions du reste, parce qu'il n'y en a qu'une seule; mais il en a tiré des conséquences suspectes et dangereuses, ou nous a mis dans le cas de les tirer par la façon dont il les a présentées. Méfions-nous toujours de la métaphysique appliquée aux choses simples. Heureusement pour nous rien n'est si simple que la morale, et ce qu'il y a de plus vrai en ce genre est ce qui est le plus près de nous : *Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.* Tout le monde sait cela, tout le monde entend cela; et si tout le monde le pratiquait, il n'y aurait que de la vertu sur la terre. Il n'est pas besoin de belles dissertations *sur le bien et le mal moral*, *l'origine des passions*, *les préjugés*, *les mœurs*, *etc...*, et tant d'autres galimatias dont ces messieurs remplissent les journaux, les boutiques et nos bibliothèques, pour nous apprendre ce que c'est que la vertu. Défions-nous surtout de ceux qui s'élèvent avec tant d'acharnement contre ce qu'ils nomment les préjugés reçus dans la société....

L'emploi de l'esprit aux dépens de l'ordre public est une des plus grandes scélératesses, parce que de sa nature elle est ou la plus impunissable ou la plus impunie; et de toutes la plus dangereuse, parce que le mal qu'elle produit s'étend et se promulgue par la peine infligée au coupable, et des siècles après lui. Cette espèce de crime est une semence, c'est la mauvaise ivraie de l'Évangile.

Un véritable citoyen servira sa patrie de son mieux par son esprit et ses talens, mais n'ira pas écrire sur le pacte social[1] pour nous faire suspecter la légitimité des gouver-

1. Allusion au *Contrat social* (1762).

nemens, et nous accabler du poids des chaînes que nous n'avions pas encore senties. Je me suis toujours méfiée de Rousseau, avec ses systèmes singuliers, son accoutrement extraordinaire et sa chaire d'éloquence portée sur les toits des maisons. Il m'a toujours paru un charlatan de vertu.

---

3. — FIERTÉ.

A LA MÊME.

A Chanteloup[1], ce 18 juillet 1771.

Comment avez-vous pu imaginer, ma chère petite-fille, de dire des coquetteries de ma part à madame d'Aiguillon[2]?... Vous me mandez du bien d'elle; je vous réponds que je ne suis point étonnée du bien que vous m'en dites, parce que j'en ai toujours beaucoup pensé, et que je respecte son caractère; mais c'est à vous que je le dis, et non à elle, ni pour que cela lui soit redit. Quand son fils était dans une situation plus fâcheuse que la disgrâce[3], et mon mari dans une position plus flatteuse que la faveur, je devais faire connaître à madame d'Aiguillon toute mon estime pour elle, pour adoucir l'aigreur, et rapprocher l'éloignement que la différence de nos situations devait mettre entre nous. Aujourd'hui tout est changé. Son fils a la puissance; il ne reste plus à mon mari que l'honneur, et ce serait une bassesse insigne à moi de chercher à plaire à madame d'Aiguillon. J'aurais l'air de quémander sa bienveillance, sa protection. Dieu m'en garde! Je n'ai plus besoin de plaire à personne, puisque personne n'a plus besoin de moi. Comment n'avez-vous pas senti cela, ma chère petite-fille? Comment avez-vous pu me compromettre d'une si étrange manière? Si je le disais au grand papa[4],

1. A deux kilomètres d'Amboise. On sait que « toute la France » y vint visiter Choiseul dans les premiers temps de son exil.

2. Mère du ministre qui avait succédé à Choiseul, aussi respectable et respectée que son fils l'était peu.

3. Au moment des affaires de Bretagne et de ses démêlés avec La Chalotais. Cf. p. 334, n. 4.

4. Son mari.

il en serait aussi blessé que moi. Grâce au ciel, nos sentimens sont conformes sur cet article, et il n'aura jamais, j'espère, à rougir des miens. Réparez donc le tort que vous m'avez fait; et si vous avez parlé, montrez plutôt ma lettre à madame d'Aiguillon, que de lui laisser croire que j'ai voulu lui faire ma cour. J'aimerais mieux qu'elle sût ce que je pense de son fils[1] que de me supposer cette indigne intention! mais mon éloignement pour la bassesse ne doit pas me porter à l'insulte. Ce serait l'insulter que de le lui dire; et elle n'est assurément pas faite pour être insultée. Si elle est digne de ce que je pense d'elle, ma raideur ne doit ni l'étonner, ni l'offenser; mais elle ne doit pas non plus se croire redevable envers moi, si mon opinion n'est qu'une justice: si elle était une erreur, que m'importe l'impression que pourrait lui faire ce qu'elle appellerait alors ma brutalité? Encore une fois, montrez-lui plutôt ma lettre, si vous avez parlé, que de me laisser compromise d'une façon aussi flétrissante pour moi; et, une bonne fois pour toutes, mettez-vous bien en tête que vous ne devez faire ma cour à personne, ni m'attirer les services de qui que ce soit. Je ne sais pas à qui je pourrais souffrir l'insolente prétention de m'en rendre. Je m'attends bien que vous trouverez que je prends le carême trop haut[2]. Mais, quand vous vous supposeriez dans ma situation, vous ne mettriez pas pour cela votre caractère à la place du mien, parce qu'on ne peut voir les mêmes objets de la même manière qu'avec les mêmes yeux. Ainsi, quand j'aurais tort pour vous, il ne s'ensuivrait pas de là que j'eusse tort pour moi. Si, dans la puissance de mon mari, vous m'eussiez vue protectrice, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne voulusse pas être protégée aujourd'hui. Si, dans sa faveur, vous m'eussiez vue haute, dominante, insultante, vous auriez raison de trouver mauvais que je ne fusse pas aujourd'hui basse, soumise, rampante. J'en appelle à

1. Voyez son portrait, p. 534.

2. L'Académie, dans son Dict. de 1765, ne donne pas cette expression figurée. Elle cite la locution : *mettre le carême bien haut*, pour *exiger des choses difficiles*.

M. de Walpole[1]. Si vous ne m'entendez pas, un Anglais doit m'entendre.

Je vous fais mon compliment sur le bonheur que vous vous avez de le posséder. Dites-lui, je vous prie, des choses infinies pour moi, et marquez-lui bien le regret que nous avons de ne pas le voir.

J'ai embrassé le prince[2] pour vous. J'ai fait vos complimens à la princesse. J'ai montré votre lettre à l'abbé; j'ai rendu vos amours au grand papa. Nous vous aimons tous, nous vous désirons tous, et moi plus que personne.

---

4. — MADAME DE LAUZUN.

À LA MÊME.

A Chanteloup, ce 30 novembre 1771.

Non, assurément, nous ne vous renvoyons pas madame la maréchale de Luxembourg[3]; mais nous ne pouvons pas la retenir. Si nous avions des droits pour l'arrêter, il faudrait venir nous l'enlever. Plus elle prolonge ses voyages, et plus elle nous prépare de regrets à son départ. Quant à madame de Lauzun[4], laissez dire à vos dissidentes tout ce qu'elles voudront de leur merveille; mais soyez sûre qu'il n'y a pas une jeune personne plus aimable, mieux élevée, plus intéressante et plus charmante en tout que l'est ma

1. Cf. p. 384, n. 4.

2. Le prince de Beauvau (1720-1793), maréchal de France, membre de l'Académie française, et sa femme, née Rohan-Chabot, fière et impérieuse personne. — L'abbé : c'est Barthélemy.

3. Elle était partie le 1er novembre pour Chanteloup. — Veuve du duc de Boufflers, elle se remaria, en 1850, au duc de Luxembourg (1702-1764). Elle était parvenue, dit le duc de Lévis, « à s'établir arbitre souveraine des bienséances, du bon ton et de ces formes qui composent le fond de la politesse. »

4. Amélie de Boufflers, petite-fille de la maréchale de Luxembourg, épousa le duc de Lauzun, fils du duc de Gontaut et d'une sœur de Mme de Choiseul. — Voyez au Louvre le petit tableau d'*Ollivier* (*École française*), qui présente réunies dans le salon du prince de Conti plusieurs des personnes citées dans ce choix de lettres.

nièce. C'est un naturel parfait, orné de toute la culture qui lui est propre, mais sans aucune manière. Je ne voudrais pas que ma fille eût le ton de Colette pervertie, comme dit madame de Voyer, par la société; mais, d'un autre côté, je voudrais que, sans sortir de son naturel, on se prêtât aux formes que cette société a consacrées. Je ne voudrais pas qu'on fût scandaleuse pour être philosophe, pincée pour être vertueuse, romanesque pour être sublime, grossière pour être franche, triviale pour être naturelle; et madame de Lauzun n'est rien de tout cela. Je veux surtout que l'âge, la figure, l'esprit, le maintien, le caractère soient assortis; et madame de Lauzun est un modèle de ce parfait assortiment. Je veux que, si on a un esprit plus avancé que son âge et un caractère plus décidé, on propose cependant ses opinions avec la modestie du doute, quitte à rester intérieurement de son avis; que si on a une âme plus forte que celle que l'on reconnaît communément aux femmes, je veux que, à quelque âge que ce soit, on ne la manifeste qu'avec la timidité et la mesure qui peuvent en faire pardonner la supériorité; et je ne veux pas, sur toute chose, que vous montriez ma lettre, parce qu'on en pourrait faire des applications auxquelles je ne pense pas et qui me feraient des ennemis.

---

5. — SUR LE BONHEUR.

A LA MÊME.

A Chanteloup, ce 5 juin 1775.

Vous me demandez comment je passe mon temps toute seule[1]? Hélas! Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il

1. « Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? écrivait une autre fois la duchesse de Choiseul. C'est justement par la peine que vous prenez d'éviter, de prévoir, de combattre l'ennui. Vivez au jour la journée, prenez le temps comme il vient, profitez de tous les moments, et avec cela vous ne vous ennuierez pas. » L'ennui de Mme du Deffand avait des causes plus profondes.

passe, que le soir est bien près du matin, que le matin commence pour moi à une heure, et que je n'ai pas seulement le temps de jouer du clavecin. Ce n'est pas cependant que je nage dans cette abondance d'idées que vous me supposez. Ce n'est pas non plus que je sache bien employer mon temps, mais c'est que je sais bien le perdre; et, soit dit sans me vanter, c'est peut-être la première de toutes les sciences. Enfin, sans savoir ni pourquoi, ni comment, je suis heureuse, très heureuse, autant qu'on peut l'être séparée de ses amis; car les jouissances de l'amitié, je l'avoue, sont la véritable béatitude; mais on ne peut pas toujours être dans les cieux. Je rampe donc tout comme un autre, et je m'en tire tout comme un autre. En fait de bonheur, il ne faut pas rechercher le *pourquoi*, ni regarder au *comment*. Le meilleur et le plus sûr est de le prendre comme il vient. Ce n'est que du mal dont il faut rechercher les causes et les moyens pour arracher l'épine qui nous blesse; et, quand on le veut bien, il est rare de ne le point pouvoir. Je le dis parce que je le crois, peut-être parce que je le sais. Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature, qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphent des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse ou à la folie. Il est juste de porter les chaînes que l'on s'est forgées. Croyez-moi, ma chère petite-fille, il n'est pas si difficile d'être heureux, et cette idée du moins est consolante si elle n'est pas neuve. Je ne sais ce qui m'a conduite à ces froides moralités. Pardonnez-les-moi. Je suis seule, et que faire en un gîte, dit Lafontaine, à moins que l'on n'y songe? Voilà mon excuse.

---

6. — SUR VOLTAIRE.

À LA MÊME.

21 septembre 1779.

Je ne sais pas mieux les nouvelles que vous; je ne m'y intéresse pas davantage, et je ne suis pas plus forte en géo-

graphie. J'ai pris tout cela en aversion depuis que ma mère[1] m'a fait lire les gazettes sur des cartes. Je suis seulement bien aise que M. d'Orvilliers[2] soit rentré, parce qu'il ne se battra pas dans le port de Brest, que je n'aime pas qu'on se batte, et que je ne veux pas, sur toutes choses, que mes amis se battent. On dit qu'on va ôter à M. d'Orvilliers son commandement, parce qu'il n'a rien fait. Si j'avais voix au chapitre, je le lui rendrais pour qu'il ne fît rien.

Je désire la paix comme M. de Creutz[3], mais je n'y crois pas plus que M. du Bucq. Je ne crois pas que la lumière de M. du Bucq[4] soit du prestige; la preuve qu'elle ne l'est pas, c'est que personne ne donne plus à penser que lui, non pas quand il est obscur, mais quand il est clair; il a souvent le mérite de dire des choses évidentes qui n'ont jamais été dites, et je crois que ce mérite n'est pas commun. Je suis assez de son avis sur Voltaire, qu'il accuse d'être un peu superficiel[5]. Voulez-vous opposer le superficiel au profond, comparez Voltaire à Montesquieu, et vous verrez si Voltaire est profond. Je prends la liberté de n'être pas tout à fait de votre avis sur ses tragédies; j'en aime le style, le coloris et la chaleur; peut-être y met-il trop de philosophie; la philosophie n'est point le langage de la passion, et c'est sans doute pour cela que vous trouvez que ses per-

1. La marquise Du Chatel, née Gouffier. Son mari était fils du fameux financier Crozat.

2. Le comte d'Orvilliers, âgé de soixante-dix ans passés, commandait les flottes française et espagnole, qui devaient opérer une descente en Angleterre. Il n'osa attaquer Plymouth, revint à Brest, et se retira bientôt après dans un couvent.

3. Ambassadeur de Suède, très lié avec Mme Du Deffand.

4. M. Du Bucq avait été premier commis de la marine.

5. Mme Du Deffand avait écrit, en réclamant contre le jugement de du Bucq : « Si son caractère (de Voltaire) avait été aussi bon que ses lumières étaient profondes, justes et étendues, il me semble qu'il aurait été un grand philosophe. Je ne sais si vous êtes de mon sentiment, mais je trouve qu'où il a le moins réussi, c'est dans son théâtre où il n'a jamais donné à ses personnages d'autres idées et d'autre caractère que le sien. Mais dans ses ouvrages de philosophie et d'agrément, je trouve que personne n'a plus que lui de justesse, de clarté et d'énergie. »

sonnages manquent de vérité et d'énergie. Cependant, malgré les défauts qu'on peut reprocher à Voltaire, il sera toujours l'écrivain que je lirai et relirai avec le plus de plaisir, à cause de son goût et de son universalité. Que m'importe qu'il ne me dise rien de neuf, s'il développe ce que j'ai pensé et s'il me dit mieux que personne ce que d'autres m'ont déjà dit. Je n'ai pas besoin qu'il m'en apprenne plus que ce que tout le monde sait, et quel autre auteur pourra me dire comme lui ce que tout le monde sait?

Vous me demandez si je connais le mot *énergie*[1]? Assurément je le connais et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. L'enthousiasme, ma chère petite-fille, est partout substituée au bon goût, ou plutôt au simple goût; on n'exprime que depuis qu'on ne sent plus. La langue est comme l'histoire au passé : nous avions autrefois de grands hommes qui avaient des admirateurs et point d'enthousiastes; aujourd'hui, nous n'avons ni grandes choses, ni grands hommes, mais nous avons de l'enthousiasme et nous parlons d'énergie. Ce mot n'était peut-être pas connu du temps des Romains, et les Spartiates qui répondaient à Philippe *si énergiquement*, ne savaient peut-être pas qu'ils étaient *énergiques*. Il n'y a que vous qui ayez conservé le dépôt de la vérité et du bon goût. Je crois la lettre de l'abbé fort digne de passer les mers; mais je la défie d'être plus jolie que votre mot sur l'inondation de vers en l'honneur de Voltaire : « Il subit le sort commun, il sert de pâture aux vers ».

1. Le mot était récent sans doute, Mme du Deffand dit que l'abbé Barthélemy s'était moqué d'elle pour l'avoir employé. « Eh bien! ajoute-t-elle, qu'il sache qu'aujourd'hui il est devenu à la mode, et qu'on n'écrit plus rien qu'on ne le place. »

L'ABBÉ BARTHÉLEMY

1716-1795

Qui ne connaît l'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*? Ce savant qui fut un numismate de premier ordre, et qui a laissé sa trace dans toutes les parties de l'archéologie qu'il lui arriva d'aborder, aima quelque chose plus que ses médailles : ce fut la duchesse de Choiseul. Il commençait à être célèbre, quand il accepta en 1755 l'invitation que lui fit le duc de Choiseul de l'accompagner en Italie. Il y alla, croyant trouver de beaux sujets de travaux, qui lui feraient honneur. Il y trouva la duchesse de Choiseul, dont il devint le serviteur, l'ami dévoué pour jamais, à laquelle il consacra sa vie, sacrifiant la carrière de gloire qu'il avait espérée. Il fut dès lors le familier de l'hôtel de Choiseul, partageant la fortune et partageant la disgrâce, secrétaire général des Suisses quand Choiseul en était colonel, et quittant sans regret cette riche sinécure pour se confiner à Chanteloup avec ses amis exilés. C'était l'homme nécessaire, le consolateur, l'amuseur, mais le fidèle surtout dont on ne pouvait douter, d'une affection empressée et discrète, sans phrases et sans élans sensibles, d'une inaltérable égalité d'humeur, avec une pointe de gaieté provençale qui se faisait sentir dans la parfaite politesse de son langage, et qui donne encore aujourd'hui du piquant à ses lettres.

I. — ANECDOTE SUR L'ABBÉ LEBEUF.

Au baron de Gleichen [1].

Chanteloup, 5 juillet 1769.

Vous n'êtes plus avec nous, mon cher baron; cette idée m'afflige sensiblement, et quand nous irons vous rejoindre, vous serez peut-être à Compiègne. Voilà le cercle de la vie, on se cherche sans se trouver, ou bien on se trouve pour se quitter. Nous vous avons suivi depuis votre départ. Dimanche au soir nous disions : « Voilà qu'il entre à Saint-

1. Le baron de Gleichen, envoyé extraordinaire du Danemark, très répandu et très goûté dans les salons.

Joseph[1], voilà la petite fille qui fait un cri; voilà le baron sur sa chaise »; et tout de suite nous faisions les demandes et les réponses. Mais, malgré de nouveaux efforts, nous ne sentions pas mieux le mérite de la réflexion du M...[2]. Votre lettre nous donne un petit jour, et peut-être que, après une longue méditation, nous entendrons mieux cette plaisanterie. Vous n'avez pas connu l'abbé le Beuf[3], de l'Académie des belles-lettres? Il a fait plus de cinquante volumes dont la petite fille n'a jamais ouï parler; il connaissait à merveille tous les détails de l'histoire du moyen âge; il vous aurait dit dans quelle année et peut-être dans quel mois la chasuble a commencé d'être ouverte par les côtés[4], et le manipule a cessé d'être un mouchoir. Il était prodigieusement savant, il avait lu tous les chroniqueurs, tous les légendaires[5], mais n'avait jamais rien lu de Racine, de Quinault, de La Fontaine, etc. Un jour que M. Duclos[6] discourait à l'Académie, je ne sais sur quel sujet, il dit en passant que « les lettres et les plaisirs rapprochaient tous les états[7] ». J'étais auprès de l'abbé le Beuf. Il ouvrait tant qu'il pouvait les yeux, la bouche et les oreilles. Un gros quart d'heure après, et pendant que la lecture continuait, je vis le bon abbé le Beuf éclater de rire; je lui en demandai la raison : « Je ris, me dit-il, de ce qu'a dit M. Duclos, que les

1. Au couvent de Saint-Joseph, chez Mme du Deffand, que l'abbé appelle, comme Mme de Choiseul, la petite fille.

2. Le maréchal de Richelieu. Ayant perdu 250 livres en jouant petit jeu au lansquenet pour l'enseigner à quelques personnes, comme on lui demandait comment il avait pu perdre une telle somme : « Ah! dit-il, en appliquant un air d'opéra-comique, le plus sage s'enflamme et s'engage sans savoir comment. »

3. L'abbé Lebeuf (1687-1760) a travaillé sur l'histoire de France, particulièrement sur l'histoire locale : *Histoire d'Auxerre; Histoire de la ville et du diocèse de Paris*.

4. En effet, à l'origine la chasuble était ronde et fermée de tous les côtés, avec un trou pour passer la tête.

5. Hagiographe, narrateur ou compilateur de légendes de saints.

6. Duclos (1704-1772), secrétaire perpétuel de l'Académie française, auteur de l'*Histoire de Louis XI*, et des *Considérations sur les mœurs* : homme droit et adroit, courtisan et philosophe.

7. Duclos vivait dans le commerce des grands.

gens de lettres ont bien du plaisir; il a raison! » Mon cher baron, je vous avoue que, dans bien des occasions, je suis comme l'abbé le Beuf, je n'atteins pas ce qui est trop fin, et je vois souvent louche où les autres voient clair. Mais je me sais bon gré d'une chose, c'est que je laisse là tout ce que je ne comprends pas, à moins que ce ne soit du phénicien[1]. Si l'on n'avait pas dit qu'il ne faut pas disputer des goûts, je crois que je l'aurais dit. Mais j'aurais ajouté qu'il ne faut pas disputer des faits, parce qu'il vaut mieux les éclaircir, ni des jugemens, parce que chacun juge comme il voit, ni de rien, parce que rien au monde ne mérite qu'on en dispute, à moins qu'on ne trouve du plaisir à disputer, et, dans ce cas, on peut disputer de tout. Mais, mon cher baron, je bâille en vous écrivant tout ceci, et je pense que vous faites autant en le lisant. Effaçons vite cette impression. La grand'maman vous fait mille complimens; Gatti[2], tant que vous en voudrez. La présidente a souri tendrement à votre souvenir. M. de Castellane et M. de Thiers[3] sont partis ce matin, M. de Sarcofield d'hier. Nous restons avec nous, nous parlons de la petite fille et de vous. Chanteloup est toujours aimable. Adieu.

---

2. — UNE CHASSE A CHANTELOUP.

A Madame du Deffand.

Chanteloup, ce 7 juin 1770.

Hier nous fûmes à la chasse. Rien de si beau que ce spectacle. Nous avions à notre tête M. de Perceval, capitaine des chasses, qui a été longtemps de celles du roi en qualité de garde du corps. Il avait un petit surtout de taffetas, couleur de rose, et un grand cheval qui de temps en

1. Barthélemy a fait de belles études sur l'alphabet phénicien : *Réflexions sur quelques monumens phéniciens et sur les alphabets qui en résultent* (1750, in-8).

2. Le florentin Gatti était un célèbre médecin, grand partisan de l'inoculation.

3. M. Crozat de Thiers, oncle de Mme de Choiseul.

temps s'arrêtait et tournait quatre à cinq fois sur lui-même. Après venait le lieutenant des chasses, qui avait la voix et la figure d'un petit docteur que j'ai vu à la Comédie-Italienne; un premier piqueur avec son cor autour du col, et qui ressemble à M. Western de *Tom-Jones*[1]; trois ou quatre autres piqueurs, cinq à six gardes et sept à huit chiens superbes et un peu plus grands que la petite chienne de la grand'maman. Nous lançâmes un chevreuil et tuâmes un loup, à peu près comme les généraux gagnent des batailles, c'est-à-dire que nous entendîmes le coup, que nous courûmes au bruit, que nous vîmes l'ennemi étendu sur le carreau, que nous en eûmes peur, et que nous nous retirâmes en bon ordre. Dans ce moment, la petite sainte[2], qui était restée dans la calèche, avertit qu'elle avait vu passer le chevreuil dans une petite route. Tous les chasseurs s'assemblèrent auprès d'elle. On vérifia le fait. Ce chevreuil était un lièvre. Le sonneur de cloches d'Amboise, qui se trouvait là par hasard, dit qu'il avait vu un sanglier s'enfoncer dans un taillis voisin; nous l'entourâmes, et sans une grosse pluie qui tombait depuis une heure sur nous, nous l'aurions forcé. Je crois pourtant que ce sanglier était un hanneton. Tout le monde fit des merveilles. La grand'maman, le prince sans pair[3], et M. de Lauzun couraient avec un courage effroyable quand le chemin était beau. Gatti trottait ses deux poings appuyés sur sa selle et le corps tout courbé, à cause de sa sciatique. Après tous ces héros, je n'ose me nommer; mais j'allais assez bien sur un cheval si petit que mes jambes traînaient par terre et se confondaient avec celles du cheval, excepté qu'elles n'étaient pas si jolies.

1. Fielding a fait du squire Western le type du gentilhomme campagnard anglais, bruyant, brutal, despotique, et passionné pour la chasse.

2. La comtesse de Choiseul-Beaupré, née Lallemand de Betz. Son mari était colonel et lieutenant général des provinces de Champagne et de Brie.

3. Le prince de Beauvau, sans doute.

3. — SUR LUI-MÊME.

A LA MÊME.

Chanteloup, ce 18 février 1771

Au fond, je ne suis pas aimable; aussi n'étais-je pas fait pour vivre dans le monde; des circonstances que je n'ai pas cherchées m'ont arraché de mon cabinet[1] où j'avais vécu longtemps, connu d'un petit nombre d'amis, infiniment heureux, parce que j'avais la passion du travail, et que des succès assez flatteurs, dans mon genre, m'en promettaient de plus grands encore. Le hasard m'a fait connaître le grand-papa et la grand'maman[2]. Le sentiment que je leur ai voué m'a dévoyé de ma carrière. Vous savez à quel point je suis pénétré de leurs bontés, mais vous ne savez pas qu'en leur sacrifiant mon temps, mon obscurité, mon repos et surtout la réputation que je pouvais avoir dans mon métier[3], je leur ai fait les plus grands sacrifices dont j'étais capable; ils me reviennent quelquefois dans l'esprit, et alors je souffre cruellement. Mais comme, d'un autre côté, la cause en est belle, j'écarte comme je puis ces idées, et je me laisse entraîner par ma destinée[4]. Je vous prie de brûler ma lettre. J'ai été conduit à vous ouvrir mon cœur par les marques d'amitié et de bonté dont toutes vos lettres sont remplies. Ne cherchez pas à me consoler. Assurément, je ne suis pas à plaindre. Je connais si bien le prix de ce que je possède, que je donnerais ma vie pour ne pas le perdre. Au nom de Dieu, ne laissez rien transpirer de tout ceci, ni dans vos lettres, ni dans vos

1. Le cabinet des médailles, dont il était devenu garde en 1753, après avoir été l'adjoint de de Boze.

2. Choiseul, nommé à l'ambassade de Rome lui offrit de l'emmener. Il accepta pour voir l'Italie.

3. Ainsi il se croyait fait pour quelque chose de plus que l'*Anacharsis*, et ce fut pour lui un pis-aller où il se rabattit. Il y avait en effet en lui l'étoffe d'un érudit de premier ordre et sa place du reste est grande encore dans certaines parties de l'archéologie.

4. Ce fut la seule fois que l'abbé laissa deviner sa secrète souffrance. Ce sentiment de sa valeur, ainsi exprimé, l'honore.

conversations avec la grand'maman. Elle s'affligerait si elle pouvait soupçonner que je regrette encore quelque chose. Ne vous en affligez pas vous-même pour moi, car ces regrets ne sont pas de longue durée, et je sens tous les jours qu'ils deviennent moins vifs. Il n'en est pas de même des sentimens qui m'attachent à vous.

---

4. — LES ŒUFS BROUILLÉS DE MADAME DE LAUZUN

À LA MÊME.

20 mars 1771

Madame de Lauzun[1] part demain, voilà le plus grand événement de ce pays-ci. Savez-vous que personne, en France, ne possède à un plus haut degré une qualité que vous ne lui connaissez pas, celle de faire des œufs brouillés; c'était un talent enfoui; elle ne se souvient pas du temps où elle l'a reçu. Je crois que c'est en naissant. Le hasard l'a fait connaître; aussitôt on l'a mis à l'épreuve. Hier matin, époque à jamais mémorable dans l'histoire des œufs, pendant le déjeuner, on apporta tous les instrumens nécessaires à cette grande opération, un réchaud de la nouvelle porcelaine, celle qui, je crois, vient de vous, du bouillon, du sel, du poivre et des œufs; et voilà madame de Lauzun qui d'abord tremble et rougit, et qui ensuite, avec un courage intrépide, casse ses œufs, les écrase dans la casserole, les tourne à droite et à gauche, dessus, dessous, avec une précision et un succès dont il n'y a point d'exemple. On n'a jamais rien mangé d'aussi excellent. L'expérience fut faite en petit, car il n'y avait que six œufs; on l'essaiera aujourd'hui en grand. Si elle réussit de même, c'est une supériorité décidée.

1. Sur Mme de Lauzun, cf. p. 403.

MADAME GEOFFRIN[1]

1699-1777

Les lettres de Mme Geoffrin n'ont rien de rare, ni la profondeur ni l'originalité des pensées, ni le brillant du style. Mais il fallait bien donner place ici à une femme qui eut l'un des salons les plus célèbres du XVIIIe siècle, et dont la réputation s'étendit dans toute l'Europe.

Fille d'un valet de chambre de la Dauphine, mariée à un très riche bourgeois, qui fut un des fondateurs de la manufacture de glaces, peu instruite, n'ayant rien lu, Mme Geoffrin voulut se faire un salon, et y parvint. Elle se lia avec Mme de Tencin, et, à sa mort, hérita du plus grand nombre de ses amis. Elle grossit ce noyau, et bientôt sa maison fut une des plus et des mieux fréquentées de Paris. Le lundi, Mme Geoffrin recevait à dîner les artistes, Carle Vanloo, Vernet, Soufflot, Boucher, Lemoine, Latour, le comte de Caylus. Le mercredi était le jour des gens de lettres et des savants, Diderot, Mairan, Dalembert, Marmontel, Thomas, Raynal, Helvétius, Saint-Lambert. Outre ces deux dîners, elle donnait de petits soupers, où n'étaient guère admis que les gens du grand monde : on y voyait Mme de Brionne et Mme d'Egmont.

Les étrangers les plus illustres, l'abbé Galiani, Caraccioli, Creutz, Horace Walpole, Gibbon, se firent présenter à Mme Geoffrin, et il n'y eut point de prince russe ou d'écrivain anglais qui ne tînt à honneur d'être admis chez elle. Les souverains mêmes lui donnèrent des marques de leur considération. Je ne parle pas du roi de Pologne, mais Catherine II fit tout pour l'attirer à Pétersbourg; Joseph II et Marie-Thérèse l'accueillirent avec empressement à Vienne. Il n'y eut que la cour de Versailles qui ignora toujours cette bourgeoise.

Bourgeoise, assurément, elle l'était, de la tête aux pieds et jusqu'au fond de l'âme. Elle était sensée, rangée, prudente. Elle administrait son salon avec une sagesse timide, séparant les mondes divers, accueillant les encyclopédistes et contenant les doctrines, modérant la conversation, et coupant court à toutes les audaces de pensée ou de parole d'un sec « *Voilà qui est bien* ». Elle aimait à conseiller ses amis, et les régentait en mère

1. *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin*, par M C. de Mouy Paris, in-8. 1875.

un peu despotique : elle n'aimait pas les indépendants, les âmes indociles et fières qui ne se laissent pas protéger, et veulent être consultés dans le bien qu'on leur fait. Elle avait un fonds de vanité bourgeoise, qui lui faisait attacher un grand prix à ses relations avec le grand monde et aux flatteuses avances des souverains. Toute son âme se gonfla de joie et d'orgueil, quand, en 1764, Stanislas Auguste Poniatowski fut élu roi de Pologne : c'était ce jeune, léger et charmant gentilhomme polonais, à qui elle avait fait si bien fête en 1753, qu'elle avait morigéné, dont elle avait payé les dettes, et qui l'appelait *maman*. Elle se crut vraiment la mère d'un roi, et elle lui sut un gré infini de l'être devenu et de lui donner occasion d'écrire à une Majesté. Dans son idolâtrie enthousiaste, ce gentil roi lui paraît de cent coudées plus grand que le grand Frédéric. Elle ne résista pas au plaisir de jouir effectivement de cette auguste intimité : elle fit à soixante-sept ans le voyage de Pologne, et fut enthousiasmée de la réception que Sa Majesté polonaise lui fit. Ce fut l'époque glorieuse de sa vie, dont elle garda un fier et tendre souvenir jusqu'à sa mort. Du reste cette bourgeoise un peu glorieuse fut la meilleure des femmes, d'une bienfaisance inépuisable, et pour ainsi dire raffinée, joignant à la largesse la grâce des manières et le secret ; si son esprit est assez commun, si sa vanité, son despotisme sont d'une nature un peu vulgaire, elle eut du moins une rare bonté, une plus rare encore délicatesse de cœur.

I. — SUR SON PORTRAIT.

Au roi de Pologne[1].

Paris, ce 7 juin 1767.

Voici ce que madame Geoffrin, demeurant rue Saint-Honoré, répond au sujet de son portrait. Elle convient qu'étant à Varsovie, dans un de ces momens où elle était transportée d'amour pour son Roi, elle lui promit de lui envoyer l'original de son portrait peint par Nattier ; mais à son retour chez elle, étant un peu plus de sang-froid, elle a trouvé que c'était une impertinence à elle d'envoyer son portrait en Pologne. Il est très grand, elle est peinte

1. Cf. plus loin, p. 420.

en belle dame, cela lui a paru ridicule à envoyer. Il faut que je fasse un petit conte à Votre Majesté. Nous avions un libertin, bel esprit, nommé Desbarreaux[1], qui, par parenthèse, *a fait un beau sonnet quand il fut converti.* Avant de l'être, il imagina de manger une omelette au lard un vendredi saint avec des libertins de ses amis. Pendant qu'ils mangeaient l'omelette, il survint un orage et un grand coup de tonnerre. Desbarreaux fut abasourdi; il ouvrit la fenêtre, et, en jetant l'omelette, il dit : Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! Or cela est devenu un proverbe chez nous. Et quand une chose ne répond pas à une chose, on dit : Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! Quand on verrait mon grand et beau portrait à votre cour, y tenant beaucoup de place, on dirait : Voilà bien du bruit pour une omelette au lard! *Et je serais l'omelette au lard.* Nous avons encore un proverbe qui dit : Qu'il vaut mieux se dédire que de se détruire. Je me dédis donc, je ne peux pas me résoudre à me donner un aussi grand ridicule

---

2. — SUR ELLE-MÊME.

Au même.

A Paris ce 6 décembre 1767.

Me voici à ce qui me regarde, et dont Votre Majesté veut bien s'occuper. Je commence par lui dire qu'elle ne pourra

1. Desbarreaux (mort en 1673) fut quelque temps conseiller au Parlement. Voici ce *beau sonnet* qu'il fit étant converti : « Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité, ‖ Toujours tu prends plaisir à nous être propice ; ‖ Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté ‖ Ne peut me pardonner sans choquer ta justice. ‖ Oui, mon Dieu ; la grandeur de mon impiété ‖ Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ; ‖ Ton intérêt s'oppose à ma félicité, ‖ Et ta clémence même attend que je périsse. ‖ Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ; ‖ Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ; ‖ Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre. ‖ J'adore en périssant la raison qui t'aigrit. ‖ Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre, ‖ Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ. » Voltaire prétend sans preuve que ce sonnet est de l'abbé de Lavau.

jamais me faire de questions à quoi je ne veuille pas répondre. Mon cœur sera toujours ouvert à Votre Majesté toutes les fois qu'elle fera *toc toc* à la porte. J'ai fait, à l'âge de vingt ans, des plans pour les différens âges de ma vie. Je les ai suivis, et je m'en suis bien trouvée Il n'y a eu que le voyage de Pologne qui a fait dans ma vie un incident extraordinaire, parce que je ne pouvais pas prévoir ce que mon extrême amitié pour Votre Majesté, et les circonstances exigeraient de mon sentiment. J'ai fait ce voyage dans le commencement de ma vieillesse, je n'aurais pas pu le faire dans ma jeunesse, ni même sur la fin de ma jeunesse, il aurait eu l'air indécent ou au moins romanesque. Il a très bien réussi pour moi. J'ai vu mon Roi, j'ai vu ses entours, enfin j'ai bien vu ce que j'ai vu, et je suis contente d'avoir eu le courage d'avoir entrepris ce voyage, et le bonheur de l'avoir fait sans aucun accident. En arrivant chez moi, j'ai repris mon genre de vie, et ce genre de vie me conduira jusqu'à soixante-dix ans, qui seront accomplis dans deux ans. Pour lors je commencerai à rompre tous les attachemens de mon cœur, et puis, je le fermerai hermétiquement, de façon qu'il n'y puisse plus rien entrer. Je veux que ma mort physique soit aussi douce qu'il soit possible, et pour cela, il ne faut point avoir de déchirures à faire, et je n'en peux jamais avoir que par mon cœur. Ma petite philosophie m'a fait donner à toutes les choses agréables qui m'entourent leur juste valeur, je les quitterai, comme dit La Fontaine :

Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie, ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

Et encore le même La Fontaine qui dit :

Que la mort, pour le sage, est la fin d'un beau jour.

J'assure Votre Majesté que je vois l'époque de ma mort morale très-gaiement. J'ai l'esprit comme je l'avais à Varsovie quand mon Roi était de bonne humeur et que je

n'étais occupée que du plaisir de lui plaire. Je suis si gaie qu'un troupeau de jeunes dames de vingt ans viennent me voir quand elles veulent se divertir. Je les fais pâmer de rire, Mme d'Egmont[1] est à leur tête. Elles me demandent souvent des petits soupers. Je les gronde sur l'usage qu'elles font de leur jeunesse, et je les prêche pour se procurer une vieillesse saine et gaie, telle qu'est la mienne; car je me porte parfaitement bien; mais je sens le besoin d'un calme que je ne peux me procurer qu'en fermant mon cœur. Je compte faire encore, avant ma petite mort, un voyage en Angleterre le printemps prochain; j'y ai des personnes que j'aime tendrement et dont je suis bien aimée. J'irai leur dire le dernier adieu.

Voilà la réponse à la bonté que mon Roi avait de vouloir connaître l'état de mon âme. Mais les bontés et l'amitié dont mon Roi m'a honorée sont tellement gravées dans mon cœur que le souvenir m'en sera précieux jusqu'au dernier soupir de ma vie.

---

3. — HUMEUR TRISTE.

Au même.

A Paris, ce 25 août 1770.

Je suis touchée et flattée que Votre Majesté daigne se ressouvenir de la gaieté de mon esprit; je n'ai jamais eu celle du corps; je n'ai jamais ri, et le rire des autres ne me faisait aucun plaisir; mais toutes mes idées étaient gaies et même souvent comiques; mais cette gaieté intérieure m'a quittée en quittant la Pologne. Il y a encore des momens où je me ranime, mais je retombe sur-le-champ. J'avais vu à Varsovie le germe de tous vos malheurs. J'ai vu quelquefois à Votre Majesté des rayons d'espérances, mais elles n'ont pas été réalisées, et j'avoue à Votre Majesté que l'occupation où je suis continuellement de votre situation a

1. Cf. p. 527.

rempli mon imagination de noir; et, depuis quelque temps, il s'y est joint nos propres malheurs : le mauvais état de nos finances, la fermentation d'une grande et belle province[1], le mécontentement de tous nos parlemens[2], tout cela fait des visages et des conversations fort tristes. J'ai donc dit adieu à ma gaieté; si elle se commandait, je lui ordonnerais, de la part de Votre Majesté, de reparaître au moins quand je prends la plume pour causer avec Votre Majesté. Mais, hélas! comme dit fort bien Votre Majesté, cela ne se commande pas, et surtout à la distance où nous sommes. Et réellement il n'y a pas le mot pour rire à tout ce qui se passe chez vous comme chez nous.

---

4. — LA STATUE DE VOLTAIRE[3]

AU MÊME.

A Paris, ce 3 février 1771.

Personne ne sait ni ne peut savoir où l'on mettra la statue de Voltaire. C'est une folie et une ivresse d'une douzaine de ses fanatiques qui ont imaginé ce projet. Ces fanatiques ont échauffé d'autres têtes et piqué l'amour-propre des princes et personnages considérables, et il y a beaucoup d'argent tout prêt pour payer cette folie. Quand on m'a demandé ce que j'en pensais, j'ai dit tout franchement que je ne donnerais pas un louis; que s'il n'avait été question que d'un buste ou d'un médaillon, j'aurais trouvé très raisonnable de conserver la mémoire d'un homme rare par son prodigieux esprit et l'étendue de ses talens, dans tous les genres, que cela méritait le buste ou le médaillon : mais que la statue en pied ne devait être érigée qu'à la vertu et aux grands hommes qui ont été utiles à leur patrie par des actions glorieuses et par le sacrifice de

1. La Bretagne, troublée par la querelle de la Chalotais et du duc d'Aiguillon.

2. Qui allaient être supprimés quelques mois plus tard.

3. Cf. p. 173.

leur vie; en un mot, que la vue d'un monument considérable peut inspirer à un jeune homme le profond respect, l'admiration et le désir de ressembler à celui qu'il représente. Votre Majesté sait l'effet que fit à César la vue de la statue d'Alexandre. Mais quand on verra la statue de Voltaire, elle donnera envie de relire ses ouvrages, mais non pas d'en faire; elle n'en inspirera pas même le regret[1]. Cette statue ne peut pas être placée à l'Académie française, ce serait une offense pour ses prédécesseurs, ses contemporains, et ses successeurs; il en serait de même, pour la Comédie française; on ne la mettra pas sur le Pont-Neuf, à côté de Henri IV, ni dans une place publique; on ne sait donc pas où on la mettra, mais comme cela ne sera pas fait de longtemps, on aura le temps d'y penser.

STANISLAS-AUGUSTE PONIATOWSKI[2]

1732-1798

Les lettres du roi de Pologne sont, à tous égards, plus intéressantes que celles de Mme Geoffrin. Elles sont fort bien écrites, d'un style simple, rapide et léger. Stanislas-Auguste mérite d'avoir place parmi les étrangers qui ont le mieux parlé notre langue : il a l'esprit tout français.

Et puis ces lettres le relèvent, ce pauvre roi, pour qui l'histoire a été souvent bien sévère. C'était un charmant cavalier que ce jeune seigneur polonais, qui arrivait en France à vingt et un ans; il avait toutes les grâces de la figure et de l'esprit, infiniment d'élégance, de savoir et de goût, et parfois certaines échappées originales où la vivacité slave reparaissait à travers la politessse française. Tout le monde fut séduit, et surtout Mme Geoffrin.

Quand Catherine le fit élire au trône de Pologne en 1764, elle croyait trouver un instrument docile dans cet ancien ami, sur qui elle avait gardé un si fort ascendant, dans cet aimable homme, à

1. Phrase incorrecte : elle veut dire : *le regret de n'en pas faire.*

2. *Correspondance inédite du roi Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin*, Paris, in-8, 1875.

qui l'on ne connaissait que les goûts et les talents de l'homme du monde. En effet Stanislas-Auguste crut d'abord avec simplicité aux intentions bienveillantes de la tzarine, et il laissa prendre un peu trop d'empire dans son royaume au ministre de Russie. Il était grand amateur de tableaux, et tout occupé d'enrichir sa collection : il avait des enthousiasmes, des impatiences, des joies de collectionneur passionné. Il s'entourait d'architectes et de sculpteurs : il embellissait ses palais.

Mais ses lettres nous montrent que sa crédulité ne dura guère, et que sa frivolité fit place à des pensées sérieuses. Donnant aux arts tous ses loisirs, y cherchant un repos et une consolation, il s'occupa activement du salut de son pays. Il essaya de mettre fin à l'anarchie, de réformer la constitution de la Pologne, d'en prévenir le démembrement : il eut le cœur déchiré de son impuissance et des maux de son pays. Il est impossible de n'être pas touché de la sincérité de ses plaintes et du sérieux de ses efforts.

Le malheur est qu'il n'inspira confiance à personne : il perdit son crédit auprès des Russes sans acquérir d'autorité sur les patriotes polonais. Et il n'était pas préparé au rôle difficile que les circonstances lui imposaient : il n'avait ni le génie, ni l'héroïsme nécessaires. Il fit de son mieux, mais il ne fit pas ce qu'il fallait : il usa de douceur et de tempérament, quand les résolutions violentes et désespérées étaient seules de saison. Il ne vit pas que, dans l'anarchie où périssait la Pologne, il n'y avait place que pour deux partis : être avec les Russes, ou avec les confédérés, et que quelque raison qu'il eût de craindre et de blâmer ceux-ci, tant qu'il ne se rangeait pas avec eux, il travaillait pour les Russes. Ce fut en somme une âme douce, honnête, que le malheur des temps et des responsabilités trop fortes écrasèrent.

I. — LES TROUVAILLES D'UN AMATEUR DE TABLEAUX.

A MADAME GEOFFRIN.

Varsovie, ce 7 janvier 1767.

Croiriez-vous que j'ai trouvé ici un Carle Vanloo[1] original admirable, mais si admirable qu'il enchante jusqu'aux gens

1. Carle Van Loo (1705-1765), frère de Jean-Baptiste, fut un peintre facile et brillant, qui ne regarda pas la nature d'assez près.

qui n'ont pas témoigné dans toute leur vie le moindre goût pour la peinture? Il est gravé par Littret[1], sous le titre : *Concert du grand Sultan.* Mais, selon moi, l'intention du peintre était de représenter un riche vieillard levantin-grec et chrétien qui donne à sa jeune femme un concert exécuté par des Européens, auquel assistent quelques Turcs. Ce tableau, qui a deux pieds dix pouces de largeur sur deux pieds trois pouces de haut, a, dit-on, un pendant dont le sujet est une peinture, et dont je voudrais bien savoir des nouvelles. L'estampe de celui-ci devient insupportable à côté du tableau; entre autres le graveur a totalement manqué la jeune femme, qui, dans le tableau, est d'une beauté ravissante. On donnerait cette figure à Marianne, femme d'Hérode. On la voit regarder son mari avec douceur et attention, mais cela est joint à une mélancolie si majestueuse dans toute cette figure qu'on ne peut s'empêcher de lui porter respect et intérêt. Le vieillard est très-beau aussi dans son genre. Ce tableau, qui est du plus fini, n'est cependant rien moins que léché, et il plaît également de loin et de près. J'ai trouvé en même temps deux Van Huysum[2] parfaits, et il me vient un Rembrandt de Vienne et deux morceaux de Bruxelles qu'on me dit très-bons. Je me souviens que vous m'avez promis un ou deux Vernet[3] bien bons, bien bons. Et voilà comme petit à petit l'oiseau fait son nid. Il viendra bien quelque chose d'Italie aussi.

1. Littret de Montigny, mort en 1775, grava les principales œuvres de Van Loo.

2. Van Huysum, excellent peintre de fleurs, de fruits et de paysages (1682-1749).

3. Le premier des Vernet, Claude-Joseph (1714-1789), père de Carle et grand-père d'Horace, fut un peintre de marines. On verra au Louvre ses Ports de France, et un grand nombre de ses autres œuvres.

2. — AFFAIRES DE POLOGNE

A Madame Geoffrin.

Ce 6 juillet 1768.

Oui, ma chère maman, le bon et très bon Schmidt[1] me rend compte de tout ce que vous dites et faites ensemble à mon sujet, et je trouve que c'est très-bien dit et très-bien fait. Il m'est impossible d'écrire à part aujourd'hui à Schmidt, j'ai trop à faire. Il y a des passages dans votre lettre qui m'ont fait pleurer. C'est en vérité une chose bien extraordinaire que réellement, et, point pour dire de belles phrases, vous, demeurant à cinq cents lieues de moi, ne m'ayant vu que cinq mois, il y a quinze ans, et deux mois il y a deux ans, vous ayez une affection si vraie, si vive et si constante pour moi, comme si j'étais, en effet, quelque chose qui vous appartînt ou qui vous eût fait quelque grand bien. Encore cela m'étonnerait moins si vous n'aviez pas tant de gens et tant de choses à aimer outre moi, ou si vous n'étiez pas à tous égards dans une position si heureuse. *Aussi ne puis-je vous dire, vous exprimer à quel point mon cœur est pénétré de vous, de votre amitié, et combien quelquefois, et, par exemple, dans ce moment où je vous écris, je souhaiterais causer avec vous. Il me semble quelquefois que je vous vois, et qu'en laissant titre et passions à la porte, nous nous mettons à jaser à l'aise en nommant chaque chose par son nom, et en nous moquant de toutes ces importantes misères qu'il faut respecter.* J'ai trente-six ans et demi de baptistère[2], mais j'en ai déjà plus de quarante de bien des façons. Je vous assure que vous me trouveriez souvent bien raisonnable. Galanterie, politique, etc., etc., tout serait jugé entre nous, je vous assure, avec équité et souvent avec gaieté, malgré les malheurs affreux du temps. En voici un nouveau, mais qui est effroyable. Quelques fanatiques ont

1. C'était le secrétaire intime du roi, qui était venu consulter des médecins en France.

2. L'expression est impropre : il veut dire que son *acte de baptême* lui donne 36 ans et demi.

menacé les paysans de notre Ukraine de toutes sortes de maux s'ils ne promettaient de cesser d'être grecs non unis pour devenir grecs unis, c'est-à-dire s'ils ne cessaient d'expliquer la Trinité comme on l'explique à Pétersbourg, pour l'expliquer à la façon romaine. Jugez si ces malheureux paysans y entendent quelque chose ! Mais cela a suffi pour les faire révolter ; et ce n'est pas un jeu qu'une révolte de ces gens-là. Ils sont très nombreux, armés et toujours atroces quand ils se révoltent ; ils massacrent actuellement leurs maîtres, avec femmes et enfans, tout prêtre catholique et juif. Il y a déjà des milliers d'hommes égorgés. Cette révolte gagne comme un feu d'artifice, parce que le fanatisme grec en eux est joint au désir de l'indépendance. C'est une race cosaque, ennemie des Polonais depuis les guerres semblables sous le règne de Jean Casimir[1], au siècle passé. Les moyens d'arrêter ce torrent sont très-difficiles à trouver. J'en suis extrêmement occupé. C'est le fanatisme grec et serf qui combat le fer et la flamme à la main contre le fanatisme catholique et noble. Mais en voilà assez. Je voudrais vous mander quelque chose de moins triste ; mais tel est mon sort, que faire? Il faut le supporter et bander les plaies à mesure qu'il s'en forme, tant qu'il y a de la charpie. Toujours est-il vrai que sans la confédération de Bar[2] ce nouveau malheur ne serait pas arrivé. Cette confédération de Bar est presque détruite, mais elle repousse de nouveaux bourgeons dans d'autres endroits. Dans la ville de Cracovie[3], et dans une partie du palatinat de Russie, elle vient de se produire. O Dieu ! Pourquoi la nation m'a-t-elle méconnu? A présent elle m'a mis presque dans l'impossibilité de la tirer de l'abîme où elle s'est jetée.

1. Jean-Casimir (1609-1672) fut élu en 1648, abdiqua en 1667 et mourut en France abbé de Saint-Germain-des-Prés.

2. Le 29 février 1768, Pulawski, Kraniski et d'autres nobles polonais formèrent la *Confédération de Bar*, pour lutter contre l'ingérence de la Russie dans les affaires de Pologne, et contre le roi Stanislas, qui passait pour s'y prêter.

3. Cracovie se confédéra, fut assiégée par le général russe Apraxin et fut emportée le 20 août 1768.

3. — EFFORT POUR ESPÉRER ET LUTTER.

A Madame Geoffrin.

Ce 27 juin 1770.

Je reçois votre lettre du 31 mai, Vous ne me dites rien de votre santé. Je veux expliquer cela en bien, car je ne veux pas croire ce mal de plus pour moi. Dites-moi cependant que vous vous portez bien, une notion positive rassure davantage.

Les deux mots : patience et courage, y sont encore ; je me suis fait un devoir de ne m'en point départir tant que je vivrai, et vous verrez que ma fin sera moins malheureuse que ma position présente. Je sens cela dans le fond de mon cœur. Non, non, il n'est pas possible que Dieu m'ait fait avec si peu de fiel, et tant de désir d'être utile, pour que cela reste inutile à mes contemporains et à la postérité. Je n'aurai pas des jours brillans, mais je les préparerai, et il viendra du grain sur la terre dont on me couvrira, et je ne cesserai jamais de travailler; et je tâcherai toujours d'être le moins triste que possible. Je me fais une étude de chasser cette rouille de tristesse qui mangerait une âme de fer si on ne la chasse de force.

---

4. — LE PARTAGE DE LA POLOGNE[1].

A Madame Geoffrin.

Ce 10 avril 1773.

Ce n'est pas quand votre ami est malheureux que vous cesserez de l'aimer. Et je le suis de toutes les façons parce que la déraison, l'injustice et la calomnie ont conspiré contre moi. Les Polonais ont eu la déraison de trouver à redire que j'aie voulu que l'État eût des revenus et une

1. Le traité de partage avait été signé le 5 août 1772 entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, qui avaient fait entrer leurs troupes dans le pays.

armée, et que j'aie voulu et que j'aie commencé à remettre l'ordre dans ce pays. Je voulais abattre l'idole funeste du *liberum veto* [1]. Ils l'ont rétabli avec éclat à l'aide des étrangers qui, ne pouvant se refuser au mépris que méritaient de tels Polonais, les ont asservis, après avoir été appelés par eux, et ont exercé, en Pologne, tout ce que la plus grande force peut contre l'extrême faiblesse. Enfin la calomnie, qui a osé dire que j'avais été complice du démembrement de la Pologne, voudrait faire oublier que, dans ce démembrement, je perds les trois quarts de mon propre revenu; que mes frères, mes plus intimes serviteurs sont dépouillés et réduits à l'indigence ainsi que moi-même. On vient de séquestrer à Branicki [2], de la part de l'Autriche, tout son bien uniquement à cause qu'il est en France. Il est vrai que ce n'est point pour y faire approuver le partage de la Pologne que je l'ai envoyé. J'ai fait ce que j'ai pu pour reculer les comparses nationales [3] afin de reculer le moment de souscrire à notre malheur et pour laisser le temps à l'Europe de venir à notre secours. Qu'en est-il arrivé? L'Europe m'abandonne, me refuse tout secours, et ceux qui me dépouillent m'accusent que, par mon opposition à leur volonté, je suis la cause de l'aggravation des maux que leurs troupes font souffrir à ma nation. Il se trouve encore des gens qui, ne craignant jamais le reproche d'inconséquence, me blâment aujourd'hui de n'avoir pas été assez bien avec la Russie, tandis que, pendant cinq années, ils m'ont fait la guerre et m'ont assassiné, uniquement à cause qu'ils me taxaient, quoique à tort, d'avoir été trop bien avec elle.

Me voici à la veille de la diète [4]. Si je m'y donne du mou-

1. Après l'élection de Stanislas, la diète avait aboli le *liberum veto* et renforcé l'autorité royale. Alors Catherine II intervint, sous prétexte de secourir les dissidents opprimés par les catholiques. Le *liberum veto* fut rétabli en 1767.

2 Le comte Branicki était d'une famille alliée à celle de Poniatowski.

3. *Comparse* était primitivement féminin et signifiait *entrée en scène*.

4. Convoquée par les trois puissances partageantes, qui semblaient disposées à consentir à certaines réformes dans la constitution du

vement, avec succès, pour obtenir un meilleur gouvernement, pour compensation de notre démembrement, la calomnie me déclare complice du démembrement par la bouche de ceux qui s'obstinent à m'imputer le désir du despotisme, toutes les fois que je travaille à faire sortir la Pologne de l'anarchie. Si je négligeais cette occasion où mes tout-puissans voisins se disent disposés à accorder à ce reste de Pologne un meilleur gouvernement, j'en serais responsable au tribunal du bon sens. En attendant que cette diète décide notre sort, je meurs de faim. Vous me direz : vous avez encore près d'un quart de vos revenus. Oui, mais je n'ai pas pu congédier assez de bouches pour suffire à nourrir celles que les calamités font retomber à ma charge. Je dis plus que jamais : Heureux les gens morts ! Heureux mon frère qui est mort à Vienne[1] ! Il souffrirait trop de me voir dépouillé par cet empereur qu'il servait si bien.

---

5. — LE PARTAGE DE LA POLOGNE.

A Madame Geoffrin.

Ce 5 juin 1773.

Il y a des gens en Pologne, qui semblent se consoler de la perte des provinces que l'on arrache à leur patrie, en cherchant d'achever ma destruction. MM. Sulkowski sont ceux qui se distinguent le plus dans cette entreprise contre moi, ainsi que dans l'empressement à complaire à nos trois voisins, et surtout au roi de Prusse.

Les Sulkowski, et ceux qui les soutiennent, prétendent que le roi de Pologne a eu jusqu'ici trop de pouvoir, et que pour rendre la Pologne heureuse, il lui faut une nouvelle

pays. Une fois la diète réunie, ces bonnes dispositions s'évanouirent, et la Pologne démembrée garda son *liberum veto* et sa constitution anarchique, qui devaient donner prétexte à un nouveau partage.

1. André Poniatowski avait pris du service en Autriche.

forme de gouvernement, dans laquelle le roi soit presque tout à fait nul. Il est surtout question d'établir un conseil permanent d'une trentaine de personnes, qui doit disposer des grâces à la place du roi et avoir de plus une surintendance sur toutes les affaires entre les diètes, lesquelles diètes, cependant, on veut toujours tenir assujetties aux malheureux *liberum veto*, dans les trois principales matières des finances, de la disposition de l'armée, et de la confection des traités.

Voilà ce qu'on veut faire de nous, et ce qui ne m'a été manifesté par les trois puissances qui nous démembrent, qu'à l'ouverture de la diète, après qu'elles m'avaient flatté d'un beaucoup meilleur gouvernement pendant plusieurs mois. Ensuite, leurs adhérens proposèrent un acte à la diète pour autoriser un certain nombre de délégués à transiger avec les trois ministres de nos voisins, non seulement pour la cession de nos provinces, (et) [mais encore] pour le règlement de cette forme future de notre gouvernement, le tout avec un plein pouvoir si absolu que ni le corps de diète ni moi-même n'aurons plus le pouvoir de nous refuser à rien de ce qu'ils auront statué. Je haranguai les États, le 5 mai, pour leur exposer la nécessité de demander aux trois cours, nos voisines, d'admettre l'intervention de toutes les puissances neutres dont plusieurs, comme la France[1], sont garantes de nos anciens traités avec ces mêmes voisins qui les enfreignent aujourd'hui. Cette demande fut faite selon ma proposition, mais le lendemain j'eus une réponse par écrit des trois ministres, qui écartait entièrement cette idée en redoublant de menaces.

Sur cela je haranguai, le 10, pour proposer au moins aux États un projet différent de celui qui était poussé par les trois cours voisines, et que je regardais comme moins pernicieux pour l'État, dans la manière d'autoriser ceux qui doivent traiter avec les trois ministres étrangers.

1. Le duc d'Aiguillon, Maupeou et Terray, qui gouvernaient la France, ne s'aventurèrent pas à parler ouvertement en faveur de la Pologne. On secourut seulement sous main les patriotes.

Alors il entra dans Varsovie quelques troupes autrichiennes et prussiennes, dont les officiers se joignirent aux Russes pour marquer les quartiers pour un beaucoup plus grand nombre vers notre capitale, dans toutes les maisons de laquelle ils devaient être non seulement logés, nourris (comme les soldats russes le sont dans une partie depuis longtemps), mais, de plus, nourris et défrayés, eux et leurs chevaux ; soixante Prussiens furent assignés à la maison de mon frère ; le palatin de Russie en eut à peu près autant d'annoncés, et, de plus une contribution énorme, le tout sous peine de pillage comme dans une ville prise d'assaut ; et pour preuve que la mesure se réaliserait, on en exécuta un échantillon dans la maison de l'évêque de Luccovie, Turski, attenante à mon château. Cet évêque a montré beaucoup de patriotisme à cette diète. Onze houssards prussiens furent se loger jusque dans sa chambre à coucher, fumant la pipe, se vautrant sur ses meilleurs meubles et les abimant, et se faisant donner non seulement à manger, mais jusqu'aux vins et liqueurs les plus recherchés, les chevaux de l'évêque chassés de l'écurie, les leurs mis et nourris à leur place. Malgré tout cela, cinquantes nonces et trente sénateurs restèrent jusqu'à la fin conformément à mon sentiment. De ce nombre fut l'évêque susdit, Chreptowicz, nouveau vice-chancelier de Lithuanie, le même que vous avez connu à Paris, secrétaire de Lithuanie.

Le 14 de mai, jour où la question fut finalement décidée, l'avis contraire au mien ne l'emporta que de cinq voix.

Je vous assure d'honneur que je n'ai rien donné ni promis à aucun de ceux qui ont tenu bon jusqu'au bout, et que je n'avais point du tout soigné les diétines[1] cette fois comme j'ai fait avant les autres diètes. Il y a 100 000 étrangers dans la Pologne qui maltraitent cruellement tout ce pays, et surtout ceux qui ne sont pas leurs complaisans. Les trois ministres[2] ont répandu beaucoup d'argent dans

1. Assemblées provinciales qui nommaient les nonces à la diète.

2. De Russie, d'Autriche et de Prusse.

cette diète. Les étrangers ont donc vu qu'il y a des hommes de probité et de courage dans ce pays, puisque près de la moitié de cette diète a résisté à leur force. Mais, hélas! à quoi tout cela sert-il quand on n'a soi-même ni argent ni armée! Il m'a été dit le lendemain de la décision de cette malheureuse affaire : *Si vous aviez emporté la pluralité, vous cessiez d'être Roi, et le reste de la Pologne était partagé entre nous.* Et c'est à cela que le roi de Prusse vise toujours.

Aujourd'hui que les trois cours ont obtenu tout ce qu'elles voulaient, leurs troupes continuent cependant à vivre sans payer dans toute la Pologne. Le ministre de Russie nous fait des promesses que cela va cesser: de son côté, l'Autrichien nous donne des espérances; le Prussien ne donne pas même encore cela. Le maître du dernier paraît occupé des moyens de faire agréer à ses alliés qu'il s'approprie encore plus qu'il n'a pris jusqu'ici sur nous[1]. L'empereur paraît se croire obligé de nous faire toujours exactement autant de mal que le roi de Prusse, et l'impératrice de Russie paraît trop occupée du Turc pour empêcher le roi de Prusse de nous nuire.

Je suis depuis le 14 mai entièrement à la merci des trois cours. Je meurs de faim; on en veut à tout ce qui m'est le plus cher. Malgré tout cela, il faut montrer une apparence de tranquillité, soutenir avec une sorte de dignité le plus mauvais de tous les rôles, et songer toujours qu'il peut encore y avoir du pire que le présent, et travailler à détourner, s'il est possible, ce pire de dessus l'État, et cacher quelques graines qui puissent repousser en une saison plus favorable. C'est ce qui fait toute mon étude. A cette fin aussi il me faut une attention continuelle et gênante, pour ma santé, contre une humeur rhumatique qui se jette tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre, à l'aide de ces maudits maux de nerfs qui ne me quittent presque plus. Pour suffire à tout cela je me dis toujours : Si Dieu m'a sauvé le

1. Frédéric II avait eu la Prusse polonaise, sauf Thorn et Dantzig, 1900 lieues carrées. Il y avait bien des années qu'il convoitait ce pays.

3 novembre 1771[1], d'une manière si étonnante, c'est pour quelque but auquel je vais apparemment. Espérons donc. Peut-être je me trompe; mais il faut se tromper ainsi pour faire ce qu'on doit jusqu'au bout.

Cette lettre est bien longue, mais je crois que vous ne m'en voudrez pas de mal. Elle n'ira pas à vous par la voie ordinaire, et elle cheminera un peu plus longtemps que les devancières, mais aussi elle ne sera pas lue chemin faisant. Que je me trouverais heureux de pouvoir aller vous la porter moi-même! Maudit soit le jour qui me conduisit à la malheureuse place que j'occupe, et qu'il ne faut pourtant pas abandonner!

Adieu, je vous embrasse mille fois.

MADAME DE LA LIVE D'ÉPINAY[2]

LOUISE D'ESCLAVELLES

1726-1783

« Ce qui distinguait Mme d'Épinay, a dit Grimm, c'était une droiture de sens fine et profonde. Elle avait peu d'imagination; moins sensible à l'élégance qu'à l'originalité, son goût n'était pas toujours assez sûr, assez difficile; mais on ne pouvait guère avoir plus de pénétration, un tact plus juste, de meilleures vues, avec un esprit de conduite plus ferme et plus adroit. »

Cet éloge s'applique parfaitement à l'auteur des *Lettres à mon fils* et des *Conversations d'Emilie*, pédagogue aimable et judicieux, à la femme qui, malade, retirée du monde, vieillissait entre sa fille et ses petits-enfants, visitée d'un petit nombre de gens de lettres et de philosophes, et parvenant à reconquérir peu à peu la considération et l'autorité. Mais la première partie de sa vie avait appartenu à l'imagination et aux aventures de cœur.

1. Quand les confédérés de Bar essayèrent d'enlever le roi Stanislas, il crut à une tentative de régicide.

2. *La jeunesse de Mme d'Épinay*, *les Dernières années de Mme d'Épinay* (2 vol. in-8, 1883), par Lucien Perey et Gaston Maugras. — *Correspondance de l'abbé Galiani*, publiée par les mêmes (2 vol. in-8, 1881).

Elle epousa par amour son cousin d'Épinay dont la famille ne voulait pas ce mariage : on la jugeait trop pauvre pour un futur fermier général. D'Épinay força toutes les résistances : mais son amour où il entrait plus d'amour-propre et d'entêtement que de passion ou d'amitié, s'évapora bien vite de sa tête légère. Son indifférence, sa vie scandaleuse, ses prodigalités inouïes désolèrent Mme d'Épinay. Il força le ministère à le rayer du nombre des fermiers généraux : ce fut la ruine, qui ne le corrigea pas pourtant. Mme d'Épinay chercha des consolations dans son goût pour les lettres. Elle se fit l'amie de Jean-Jacques Rousseau : elle le logea dans un coin de son parc, à l'Ermitage. Mais cette intimité ne dura guère, et Rousseau la diffama plus tard dans ses *Confessions*, dont il fit lecture chez Mme d'Egmont et ailleurs, du vivant de Mme d'Épinay. Du côté de Duclos aussi, elle ne rencontra que manège et tracasseries. Enfin elle trouva dans Grimm un ami sûr et fidèle, un conseiller prudent, soucieux de sa renommée, qui fut vraiment pour elle un directeur de conscience, un guide et un soutien pour le reste de son existence. Ce fut par ses avis qu'elle adopta ce plan de vie sérieuse et retirée, qui ramena en sa faveur l'opinion du monde.

I. — UNE CONVERSATION AVEC DIDEROT.

A Rousseau[1].

Enfin, j'ai vu Diderot[2], et, si je n'étais pas une imbécile, il aurait certainement dîné chez moi; mais je crois que le pauvre Gauffecourt[3] m'avait inoculé sa goutte et son rhumatisme sur l'esprit, et puis je ne sais point tirailler ni violenter les gens; au moyen de quoi je suis très persuadée que je ne le reverrai pas, malgré toutes les assurances qu'il m'a données de venir me voir. Mais encore faut-il vous dire comment cette entrevue s'est passée? J'étais en peine

1. Cette lettre est de 1757. Rousseau habitait l'Ermitage, auprès de la Chevrette, château de Mme d'Épinay.

2. Duclos avait prévenu Diderot contre Mme d'Épinay, qui tenait fort à faire la conquête du philosophe, ami de Grimm et, en ce temps-là encore, de Rousseau. Duclos avait été très lié avec Mme d'Épinay et s'était brouillé avec elle.

3. Cf. p. 219, n. 5.

de notre ami que j'avais laissé en mauvais état hier au soir[1], je me levai ce matin de bonne heure et je me rendis chez lui avant neuf heures. Le baron d'Holbach[2] et Diderot y étaient. Celui-ci voulut sortir dès qu'il me vit; je l'arrêtai par le bras. « Ah! lui dis-je, le hasard ne me servira pas si bien sans que j'en profite. » Il rentra, et je puis assurer que je n'ai eu de ma vie deux heures plus agréables que celles que j'ai passées à l'entendre et à causer avec lui. Voilà ce que j'appelle de l'esprit et du génie. Le pauvre Gauffecourt était enchanté, il nous proposa de dîner près de lui, je refusai, j'avais indispensablement affaire avec mes enfans, et j'attendais M. Grimm à dîner. Je sortis, M. Diderot m'offrit le bras et me demanda permission de venir me voir; je lui répondis que, puisqu'il le proposait, il devrait bien venir surprendre M. Grimm et dîner tout de suite chez moi; j'insistai, il continua à me refuser et je me le suis tenu pour dit. Qu'en pensez-vous? Ai-je bien ou mal fait et croyez-vous que je le revoie? Au reste notre ami était mieux aujourd'hui que je ne l'ai vu depuis longtemps. J'envoie de petites provisions à Mme Levasseur et, comme c'est un commissionnaire nouveau dont je me sers, voici le détail de ce dont il est chargé : un petit baril de sel, un rideau pour la chambre de Mme Levasseur et un cotillon tout neuf à moi (que je ne n'ai pas porté au moins[3]), d'une flanelle de soie très propre à lui en faire un ou à vous-même un bon gilet. Bonjour, le roi des ours, un peu de vos nouvelles.

1 Gauffecourt mourut peu après.
2. Cf. p. 251, n. 1.
3. Rousseau, dans ses *Confessions*, a donné à ce cadeau une valeur sentimentale, en citant inexactement la lettre de Mme d'Épinay. « Un jour qu'il gelait très fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyait de plusieurs commissions dont elle s'était chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre qu'elle me marquait *avoir porté* et dont elle voulait que je fisse un gilet. Ce soin plus qu'amical me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon : Thérèse me croyait devenu fou. » Les *Confessions* fourmillent d'erreurs de ce genre.

2. — CHEZ VOLTAIRE.

A GRIMM [1].

On n'a le temps de rien avec ce Voltaire; je n'ai que celui de fermer ma lettre, mon ami. J'ai passé une journée seule avec lui et sa nièce [2], et il est en vérité là à me faire des contes, tandis que je lui ai demandé la permission d'écrire quatre lignes, afin que tu ne sois pas inquiet de ma santé, qui est bonne. Il m'a demandé permission de rester pour voir ce que disent mes deux grands yeux noirs quand j'écris; il est assis devant moi, il tisonne, il rit, il dit que je me moque de lui et que j'ai l'air de faire sa critique. Je lui réponds que j'écris tout ce qu'il dit, parce que cela vaut bien tout ce que je pense.... Je retourne ce soir à la ville, où je répondrai à tes lettres.... Il n'y a pas moyen de rien faire ici. Quel homme! Il m'impatiente, mais il me fait rire cependant.

---

3. — MŒURS RÉPUBLICAINES.

A MADAME D'ESCLAVELLES [3].

Le changement de temps, ma chère maman, influe toujours beaucoup sur ma santé. L'air vif qu'il fait ici me for-

1. Mme d'Épinay, malade, s'en alla à Genève consulter le célèbre Tronchin. Elle y resta de 1757 à 1759. Grimm vint l'y retrouver à la fin de son séjour.

2. Mme Denis. Mme d'Épinay, dans une autre lettre, la dépeignait ainsi : « Sa nièce est à mourir de rire. C'est une petite grosse femme toute ronde, d'environ cinquante ans, femme comme on ne l'est point, laide et brune, menteuse sans le vouloir et sans méchanceté; n'ayant pas d'esprit et en paraissant avoir, criant, politiquant, versifiant, raisonnant, déraisonnant, et tout cela sans trop de prétention, et surtout sans choquer personne.... Elle adore son oncle, en tant qu'oncle et en tant qu'homme; Voltaire la chérit, s'en moque et la révère. En un mot, cette maison est le refuge et l'assemblage des contraires, et un spectacle charmant pour les spectateurs. »

3. Mlle de Preux, mariée au baron de Tardieu d'Esclavelles, gouverneur de Valenciennes.

tifie et me convient mieux que le temps mou qu'il fait en France presque toute l'année.

Je trouve que mon fils[1] gagne beaucoup à son séjour ici. L'exemple a un grand avantage sur les enfans. Il en est une preuve sensible. Il ne se soucie plus de son habit de velours ni de dentelles; il n'en voit pas porter, il en a, au contraire, essuyé des railleries. Il voit que les égards et les distinctions sont proportionnés au mérite; cela lui donne une émulation dont nous nous apercevons tous les jours. Une des choses qui l'ont le plus frappé est la visite qu'il a été faire pour moi à un des premiers magistrats de la ville[2]. Cet homme d'un certain âge a une figure vraiment vénérable. Il l'a trouvé logé au troisième étage, vis-à-vis de son bureau, éclairé de deux lampes, son cabinet meublé de livres et son salon d'une bergame[3]. Cet homme n'a pas cru devoir manquer à sa dignité en venant lui-même éclairer et reconduire mon fils, attendu que tout son cortège consiste en une servante et qu'elle était sortie. Lorsqu'il a vu ce même homme recevoir les honneurs de la garnison et les bénédictions du peuple, en passant par les rues, il ne lui a pas été difficile ensuite, avec deux mots d'explication de notre part, d'apprécier son habit de velours à sa juste valeur

Au reste, mon fils n'est pas le seul auquel ce pays apprenne à vivre. J'ai eu aussi une petite leçon. Je me suis fait une société de gens qui seraient recherchés partout. Il y a entre autres une femme on ne peut pas plus aimable qui m'a recherchée et avec qui je me suis liée avec le plus grand plaisir. Elle est jeune, douce, polie, l'esprit orné, très gaie et point pédante, quoique uniquement occupée de son mari et de son ménage. Elle est de Paris, mais elle est la fille d'un marchand de la rue des Cinq-Diamans, que j'ai eu

1. Louis, né en 1746, avait la légèreté et tous les défauts de son père.

2. Abauzit (Firmin), né à Uzès dans le Languedoc en 1679, mort à Genève le 20 mars 1767. Il a publié de nombreux articles d'histoire, de critique et de théologie, et a été l'éditeur et le continuateur de l'histoire de Genève de Spon. (Note de MM. L. Perey et G. Maugras.)

3. Toile peinte, qu'on fabriquait à Bergame.

l'insolence de faire attendre vingt fois dans mon antichambre lorsqu'il venait m'apporter des toiles de coton et des damas sur fil. Je me suis surprise un moment de sottise en apprenant quelle était cette dame, mais je vous prie bien de croire qu'il n'a duré que le temps qu'il fallait pour exciter mes réflexions et me donner de bons soufflets.

Contez cela à M. Grimm, je vous en prie, maman, car c'est le père de mon amie qui a eu l'honneur de vendre les rideaux de fenêtre que nous lui avons achetés; il aura la bonté de les bien conserver en faveur de cette digne femme.

Continuez, ma chère maman, à me faire donner de vos nouvelles, je vous en supplie. Je finis en vous assurant de mon tendre respect.

---

4. — LES « CAFÉS ».

A MONSIEUR DE LUBIÈRE [1].

Février 1765.

Depuis que je ne vous ai écrit, monsieur notre oncle, j'ai été enrhumée, je me suis guérie, je suis devenue grand'-mère [2], j'ai perdu la vue, je l'ai recouvrée; en voilà plus qu'il n'en faudrait pour excuser mon silence: mais vous savez bien que je ne m'en excuse jamais; je vais mon petit chemin tout bonnement, faisant le plus de bien et le moins de mal que je peux, mais ne replâtrant jamais mes sottises, car cela ne sert qu'à les faire remarquer davantage. Du reste, pour cette fois, sans tirer à conséquence, vous n'avez pas droit de vous plaindre, car vous devez deux réponses.

Je vous ai envoyé, en dernier lieu, l'*École de la Jeunesse*, je suis très curieuse de savoir ce que vous pensez de cette

1. M. de Lubière habitait Genève.
2. La vicomtesse de Belsunce, sa fille, venait d'avoir un fils, Armand de Belzunce.

pièce; elle a été mise en musique par Duni[1]. Philidor[2] nous en donne une autre au même théâtre, le 28 de ce mois, dont le sujet est tiré du roman de *Tom Jones*, et toutes les têtes sont en l'air dans l'attente de ce grand jour. Chacun de ces auteurs a un parti et des cabales considérables, de sorte que les grands intérêts qui meuvent aujourd'hui nos âmes sont l'Opéra-Comique et les cafés. Les cafés[3] surtout prennent avec une vivacité prodigieuse; mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un café? C'est, en deux mots, le secret de rassembler chez soi un très grand nombre de gens sans dépense, sans cérémonie et sans gêne; bien entendu qu'on n'admet que les gens de sa société; or, voici comme on s'y prend.

Le jour indiqué pour tenir café, on place dans la salle destinée à cet usage plusieurs petites tables de deux, de trois ou de quatre places au plus; les unes sont garnies de cartes, jetons, échecs, damiers, trictracs. etc.; les autres de bière, vin, orgeat et limonade. La maîtresse de la maison qui tient le café est vêtue à l'anglaise : robe simple, courte, tablier de mousseline, fichu pointu et petit chapeau; elle a devant elle une table longue en forme de comptoir, sur laquelle on trouve des oranges, des biscuits, des brochures, et tous les papiers publics. La tablette de la cheminée est garnie de liqueurs; les valets sont tous en vestes blanches et en bonnets blancs; on les appelle garçons, ainsi que dans les cafés publics; on n'en admet aucun d'étranger; la maîtresse de la maison ne se lève pour personne; chacun se place où il veut et à la table qu'il lui plaît. La salle à manger est meublée de même par un grand nombre de petites tables de cinq places au plus; elles sont

1. Duni (1709-1775), compositeur napolitain, qui se fixa à Paris en 1757, et travailla le plus souvent sur des livrets de Favart.

2. André Danican, dit Philidor (1726-1795), né à Dreux, est presque aussi connu par sa science du jeu d'échecs que par son talent musical. *Tom Jones*, comédie lyrique en trois actes, dont Poinsinet avait fait les paroles, tomba à plat.

3. Cette mode dura quelque temps. On vit, en 1778, Marie-Antoinette tenir des *cafés* à Marly.

numérotées et l'on tire les places pour éviter les tracasseries et la cérémonie qu'un grand nombre de femmes entraîneraient nécessairement. L'étiquette du souper est une poule au riz sur le buffet et une forte pièce de rôti, et sur chaque petite table une seule entrée relevée par un seul entremets. Cette mode me paraît très bien entendue par la grande liberté qu'elle établit dans la société. Il est à craindre qu'elle ne dure pas, car l'esprit de prétention commence déjà à troubler dans sa naissance l'économie d'une si belle invention.

Mais ce n'est pas tout; il y a tout plein d'accessoires charmans à tout cela : on y joue des pantomimes, on y danse, on y chante, on y représente des proverbes[1] : les proverbes avaient déjà pris faveur dans les sociétés avant l'établissement des cafés; on choisit un proverbe quelconque, on bâtit à l'improviste un canevas qui doit être rendu par plusieurs personnages, et quand ils ont bien rempli leur rôle, l'assemblée doit deviner le proverbe qu'ils ont voulu rendre.

---

5. — CAUSERIE.

A l'abbé Galiani[2].

Paris, 19 octobre 1771.

Hélas! mon cher abbé, je suis bien pauvre d'esprit aujourd'hui : il pleut, et je n'ai point encore reçu de lettres cette semaine, à cause qu'il faut qu'on me les renvoie de Fontainebleau. Le moyen d'avoir le sens commun avec cela! Il n'y a pas un chat à Paris, je ne vois que ma fille[3] et mes petits-enfans, et puis mes petits-enfans et ma fille. Nous chantons tristement en mineur, et puis nous raisonnons;

1. On aura une idée de ce genre par les *Proverbes* de Carmontelle, lecteur du duc d'Orléans (1768-1781 8 vol. in-8).

2. Mme d'Épinay fut la principale correspondante de l'abbé, après qu'il eut été rappelé par sa cour.

3. Mme de Belzunce, née en 1750.

et quand il nous arrive de déraisonner, nous sommes enchantées, parce que cela nous fait rire un petit moment. Par exemple, nous avons été dîner l'autre jour à Sannois chez M. d'Houdetot[1] : ma fille, Mme de la Live[2], une demoiselle de ses amies qui se nomme Mlle de Givry, et moi. En revenant, je sens tout à coup un paquet qui sort du coffre du carrosse, qui me roule sur les jambes; je cherche avec mon pied à démêler ce que ce peut-être; je n'ai pas plus tôt appuyé le pied dessus, qu'il en sort en cri lamentable qui finit en mourant. Nous voilà toutes à crier : qu'est-ce que c'est que cela? c'est un chien! c'est un enfant! Arrêtons! arrêtons! et de rire à mourir. On arrête, on descend, on cherche : c'était un paquet de linge sale dans lequel on avait mis, je ne sais pourquoi, une vessie soufflée; en marchant dessus je l'avais fait crever apparemment. Enfin, nous voilà toutes quatre sur le grand chemin à rire aux éclats. Nous remontons en voiture, en faisant de profondes réflexions sur ce chétif événement, quand tout à coup nous demandons : mais, si c'eût été un enfant, qu'aurions nous fait! D'un commun accord, nous l'aurions adopté toutes quatre, nous l'aurions élevé[3], nous lui aurions donné un nom. — Et lequel? — Un nom composé d'une syllabe de chacun des nôtres; et cela aurait fait le chevalier Gisabeldi : ce nom est heureux. Enfin, nous faisions le roman de toute sa vie, et nous voilà désolées de ce que le paquet n'est que du linge sale, et n'est pas un enfant. Ah! l'abbé, s'il vous en reste quelqu'un dans quelque coin, dont vous ne sachiez que faire, faites-le mettre dans notre carrosse, la première fois que nous irons en campagne : en vérité, c'est un vrai service à nous rendre. Si vous n'en avez pas, je vous en com-

1. M. d'Houdetot, lieutenant général, est moins connu que sa femme (vers 1730-1813), sœur de M. d'Épinay, amie de Saint-Lambert et de J.-J. Rousseau. Ils habitaient à Sannois, près de Montmorency et de la Chevrette.

2. Lalive de Jully, introducteur des ambassadeurs, frère de M. d'Épinay, avait épousé en secondes noces en 1762 Mlle de Nettine, fille d'un banquier de Bruxelles.

3. Mme D'Épinay s'intéressait fort aux questions d'éducation.

mande un, mais choisissez bien; envoyez-nous un petit génie naissant; en un mot qu'il vous ressemble, et nous en ferons quelque chose; mais laissons cette folie, et parlons sérieusement. Faute d'avoir du nouveau à vous dire, je reviens sur le passé, et je vous soutiens l'abbé, que les animaux sont curieux[1]. Il m'en est revenu vingt exemples en tête, depuis ma dernière lettre. Par exemple, pourquoi dans le mois d'octobre, lorsqu'on chasse aux alouettes, avec un miroir à facettes, viennent-elles de deux lieues à la ronde, lorsque le soleil y donne, et qu'il jette du feu de toutes parts? On tire tout à travers cet essaim; celles qui ne tombent pas sous le coup s'éloignent, et reviennent l'instant d'après, tournent et retournent autour, et il y en a même que le coup de fusil ne fait point en aller. Vous me direz peut-être que c'est la chaleur qui les attire; point du tout, car dans le mois de novembre, dans le mois de décembre, où elles errent également dans la campagne, on a beau recommencer cette chasse, on prétend qu'elles n'y reviennent point. Ce fait m'a été constaté par plusieurs chasseurs. Pourquoi le chat, animal si défiant, approche-t-il avec précaution d'un objet qu'il ne connaît pas? Il tourne, il l'examine; la crainte, l'inquiétude le feraient fuir, la curiosité seule le peut faire approcher, et l'engager à l'examen.

J'attends avec impatience que vous répondiez à ces objections.

Quoi que vous disiez, l'abbé, que mes lettres sont une encyclopédie, je ne puis m'empêcher de vous parler d'un petit livre de rien, intitulé : *Élémens du système général du monde, par M. de Lazniez.* Mais consolez-vous, je vous commencerai mon extrait par un conte.

Feu M. l'abbé de Bragelongne, de l'Académie des sciences, bon géomètre et homme fort dévot, fit un jour un petit catéchisme à l'usage de ses confrères; il l'apporta à une séance, et le tenant sur sa main, il dit aux académiciens :

1. Cf. p. 449. Mme d'Épinay lui avait répondu déjà que son chien était curieux, quand il mettait la tête à la portière du carrosse.

« Messieurs, vous voulez tous être sauvés, je n'en doute pas; eh bien, il ne s'agit que de croire le contenu de ce livret; voyez, messieurs, c'est si peu de chose! N'est-il pas bien commode d'avoir toute sa religion dans un coin de sa poche comme un colombat[1]? »

Je tiens ce conte de Diderot. Eh bien! M. Lazniez, ancien inspecteur des études et des élèves de l'école militaire, expliquant le monde actuellement dans un grenier à Lunéville, pourrait se présenter à l'Académie, son petit livret sur la main, et dire comme l'abbé de Bragelongne disait : « Messieurs, voilà tout ce qui a fait le supplice de Descartes et de Newton pendant si longtemps, ce dont la tête du grand architecte fut grosse pendant un nombre prodigieux de siècles : je l'ai renfermé en quatre feuillets; lisez bien ces quatre feuillets, et allez reposer vos crânes fatigués sur leurs oreillers. N'est-il pas bien commode, d'avoir dans un coin de sa poche la clef de l'univers comme un passe-partout de garde-robe? »

Cet ouvrage ne paraît être ni d'un fou ni d'un sot, mais bien d'un homme dont les lumières ne sont point proportionnées à sa tentative.

C'est le rêve d'un homme d'esprit qui est souvent obscur, parce qu'il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas.

Il ne me reste plus, mon cher abbé, qu'à vous parler de vos machines à carder les matelas; elles sont toutes prêtes, et j'attends vos ordres suprêmes pour les faire partir. Sur ce, je vous embrasse, et prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde[2].

1. Petit almanach ainsi nommé du nom du libraire qui le vendait.

2. C'est la formule ordinaire des souverains.

L'ABBÉ GALIANI[1]

1728-1787

Voici l'un des étrangers qui ont le plus facilement, le plus spirituellement manié la langue française. Né à Chieti, neveu d'un archevêque de Tarente qui était aumônier du roi de Naples et qui aimait les lettres, Ferdinand Galiani fut instruit par tout ce que l'Italie méridionale comptait de plus illustres savants. Il apprit le latin, qu'il savait, disait plus tard Grimm, mieux que toute l'Académie des Inscriptions, la philosophie, le droit, l'économie politique, et commença, dès l'âge de seize ans, à faire connaître son érudition et ses talents littéraires. Il prit les ordres mineurs, afin d'être apte à recevoir des abbayes, qui ne lui manquèrent pas en effet, quoiqu'il n'eût jamais fait seulement mine d'étudier la théologie. En 1759, il fut nommé secrétaire d'ambassade à Paris. Sa petite taille le fit d'abord railler et lui attira quelques mortifications, mais bientôt son esprit, ses saillies originales, ses vastes connaissances, ces contes bouffons ou piquants que son imagination inventait avec une incroyable fécondité et qu'il mimait en perfection avec une vivacité toute napolitaine, le mirent à la mode. L'abbé Galiani fit les délices de la société qui se réunissait chez Mme d'Épinay, chez Mme Geoffrin, chez Mme Necker; Diderot, Grimm, Marmontel étaient en admiration devant lui. On conçoit quelle fut la douleur de l'abbé, quand Choiseul dont il avait traversé les projets, le fit rappeler à Naples, où il occupa un emploi de conseiller au Tribunal suprême du commerce. Il fut ensuite secrétaire du même Tribunal, puis ministre des domaines, avocat fiscal, et membre de divers Conseils. Il remplit toutes ces fonctions avec beaucoup de zèle, et trouva même du temps pour cultiver la littérature. Mais ni ces places et les riches traitements qui y étaient attachés, ni les abbayes dont il fut pourvu, ni la faveur de sa cour, ni la société qui le recherchait, ni les lettres, ni la belle collection d'antiquités qu'il avait formée, ne purent jamais lui faire oublier Paris, et ses amis, et la douceur de leur commerce et

1. L'abbé Galiani. *Correspondance avec Mme d'Épinay, Mme Necker, etc., nouvelle édition entièrement rétablie d'après les textes originaux*, par L. Percy et G. Maugras. J'ai souvent mis à profit les excellentes notes de MM. Percy et Maugras, et leur notice si complète sur *Galiani, ses amis et son temps*.

des conversations. Jamais il ne consola d'être réduit à vivre dans sa patrie. Sa réputation s'était étendue dans l'Europe entière. Il correspondait avec Catherine II, avec Frédéric II, et plusieurs princes d'Allemagne. L'empereur Joseph II, le comte et la comtesse du Nord (fils et belle-fille de Catherine II), le visitèrent à Naples. Mais rien ne le réjouissait autant que lorsque passait quelque étranger qui venait de Paris, et qui avait vu Diderot ou Mme d'Épinay : alors l'abbé revivait pour un moment le temps passé, plaisant et délicieux.

Les *Lettres* de l'abbé Galiani nous le représentent tout entier, tel qu'il apparaissait aux habitués de la Chevrette, et que l'entendaient les amis de Mme Geoffrin. « L'abbé, écrit Marmontel, était de sa personne le plus joli petit Arlequin qu'eût produit l'Italie, mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. » Il faut un peu rabattre de cet éloge. L'abbé était un homme instruit, qui avait un fond solide de connaissances et des réflexions sur toute sorte de sujets. Très indépendant d'esprit et très hardi, il détestait les déclamations philanthropiques et sentimentales, et se plaisait à démontrer par quelque bon conte à ses amis les philosophes la faiblesse de leurs doctrines. Il daubait les athées aussi volontiers que les fanatiques. Mais le tour singulier qu'il savait donner à ses idées, faisait un peu illusion sur leur profondeur. Ce qui valait le plus dans la conversation de Galiani, c'était la forme, et la physionomie et le geste qui traduisaient chaque mot. Au reste, ses idées étaient celles d'un homme d'imagination, qui a touché à tout, et qui en tout se plaît à contredire les opinions communes. Galiani raffole du paradoxe. Cela l'a conduit parfois à dire des choses extravagantes, mais parfois à dire des choses fines et profondes, et même des choses sensées dans des matières où extravaguaient ses contemporains. On peut le voir dans ces fameux *Dialogues sur les Blés*, que Galiani composa contre les économistes, partisans de la liberté du commerce, et que Voltaire comparait aux *Dialogues de Platon*, il est vrai, avec un peu de complaisance. On le verra aussi dans la *Correspondance* de Galiani, mélange de bon sens et de bouffonnerie, de vérité et de fantaisie également inattendues et singulières. Ces lettres, qui nous font connaître un si rare original, ont encore le mérite de nous transporter parmi ces amis que regrettait l'abbé, et nous les peignent au naturel par toute sorte de traits pris sur le vif et de curieuses anecdotes.

I. — IDÉES SUR L'ÉDUCATION.

A Madame d'Épinay[1].

Naples, 4 août 1770.

L'abbé Coyer[2] aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre[3], si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien. Je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus.

Mon *Traité d'éducation* est tout fait. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice; apprendre à souffrir l'ennui*. Que fait-on faire dans un manège à un cheval? le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas. Mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse, c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et souffrir)[4]. Lors qu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social, il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa

1. Cf. p. 431.

2. L'abbé Coyer (1707-1782), né à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, auteur d'ouvrages médiocres et superficiels, lourd et ennuyeux dans la conversation. Il défendit les idées de Turgot dans *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*.

3. Le fameux utopiste (1698-1743), exclu de l'Académie en 1718 pour avoir offensé la mémoire de Louis XIV.

4. Il y a bien du sens dans cette plaisanterie. Il est vrai que les choses qu'on apprend sont moins utiles par les connaissances positives qu'elles procurent que par le développement intellectuel et moral qui en résulte

charge, et il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps de garde, ou à l'œil-de-bœuf, et bâille, et reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'*élaguement des talens naturels* pour donner place aux *devoirs sociaux*[1]. L'éducation doit *amputer et élaguer* les talens. Si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation la moins éduquée[2] de l'univers, est par conséquent la plus grande, la plus embarrassante, et bientôt la plus malheureuse de toutes[3].

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins éduquer dans une république que dans une monarchie[4], et sous le despotisme, il faut garder les enfans dans les sérails, pis que les esclaves et les femmes.

L'éducation publique pousse à la démocratie, l'éducation particulière mène droit au despotisme[5]. Point de collèges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y en avait dans ces pays, était mené par des Jésuites, avec une cruauté qui les dénaturait[6].

Au reste la règle est vraie en général : toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfans les sciences sont fausses et absurdes[7], car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie, il est question de s'accoutumer

1. Galiani semble ici donner sans le vouloir raison à Rousseau dans ses préventions contre la société. L'*Emile* a pour objet précisément la conservation et le développement des talents naturels par l'exclusion de l'influence sociale.

2. Le mot a vieilli. C'était alors un néologisme, et Voltaire qui s'en est moqué plus d'une fois (cf. p. 161) a contribué sans doute à le rejeter hors de la langue commune.

3. Ce jugement sur l'Angleterre tombe à faux. Galiani est un homme d'imagination, qui n'observe pas les faits de près.

4. Le contraire est plus juste, à cause de la part que les citoyens prennent au gouvernement.

5. Pourquoi ?

6. Galiani n'aime pas les jésuites, et croit volontiers tous les contes qui leur sont défavorables.

7. Il est très vrai qu'elles ont de sérieux inconvénients, et qu'il n'y a rien de plus moral que l'effort.

au travail, c'est-à-dire à l'ennui, de fixer ses idées sur un objet, etc. Un enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories, développez, vous aurez un livre tout contraire à celui d'*Émile*, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille, et voilà une heure que je bavarde éducation.

---

2. — LES VENDREDIS DE MADAME NECKER.

A Madame Necker [1].

Naples, 4 août 1770.

Mais c'est à condition que vous ne me répondrez pas par une lettre trop belle, ni trop sublime ; je veux savoir de vous, Madame, tout bonnement, tout platement, comment vous portez-vous? Que faites-vous? Comment se porte M. Necker? Que fait-il? vous amusez-vous? Vous ennuyez-vous? Voilà mes demandes et mes curiosités. Elles sont naturelles, car, n'en doutez pas, il n'y a point de vendredi que je n'aille chez vous en esprit. J'arrive, je vous trouve tantôt achevant votre parure, tantôt prolongée sur cette duchesse [2]. Je m'assieds à vos pieds. Thomas en souffre tout bas, Morellet en enrage tout haut, Grimm, Suard en rient de bon cœur et mon cher comte de Creutz ne s'en aperçoit pas. Marmontel trouve l'exemple digne d'être imité [3], et vous, Ma-

1. Suzanne Curchod de Nasse (1739-1794), fille d'un ministre protestant, épousa Necker en 1764. Très instruite et très intelligente, elle écrivait avec un peu de lourdeur et d'apprêt. Elle fut très bienfaisante et fonda, en 1778, l'hôpital qui porte le nom de son mari.

2. C'est une sorte de lit de repos à dossier.

3. Voilà les principaux habitués du salon de Mme Necker. *Thomas* (1732-1785), né à Clermont-Ferrand, rhéteur et versificateur, obtint des prix d'éloquence et de poésie à l'Académie française, où il fut

dame, vous faites combattre deux de vos plus belles vertus, la pudeur et la politesse, et, dans cette souffrance, vous trouvez que je suis un petit monstre plus embarrassant qu'odieux.

On annonce qu'on a servi. Nous sortons, les autres font gras, moi je fais maigre, je mange beaucoup de cette morue verte d'Écosse, que j'aime fort, je me donne une indigestion tout en admirant l'adresse de l'abbé Morellet à couper un dindonneau. On sort de table, on est au café, tous parlent à la fois. L'abbé Raynal[1] convient avec moi que Boston et l'Amérique anglaise sont à jamais séparés d'avec l'Angleterre[2]; et, dans le même moment Creutz et Marmontel conviennent que Grétry est le Pergolèse de la France[3]; M. Necker trouve tout cela bon, baisse la tête, et s'en va[4].

Voilà mes vendredis. Me voyez-vous chez vous comme je vous vois? Avez-vous autant d'imagination que moi? Si vous me voyez et si vous me touchez, vous sentirez qu'à présent je vous baise tendrement la main, mais vous souriez, adieu donc, je suis content.

admis en 1767. Honnête homme, et écrivain emphatique, il fut l'ami intime de Marmontel et de Ducis. — L'abbé *Morellet* (1727-1829), collaborateur de l'Encyclopédie, ami de Turgot et des économistes, entra à l'Académie en 1785. — *Grimm* (1723-1807, l'auteur de la *Correspondance littéraire*, « homme de génie en son genre », a dit Byron. — *Suard* : cf. p. 605, n. 1. *Creutz* : cf. p. 406. — *Marmontel* (1723-1799), littérateur universel et médiocre; ses *Mémoires* sont intéressants.

1. L'abbé Raynal (1713-1796) de de jésuite devint philosophe, commensal de d'Holbach et d'Helvétius. Il est connu par son *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1780), œuvre emphatique, violente et sentimentale dont les meilleures pages sont de Diderot. L'abbé Raynal était un bon homme, fort vaniteux.

2. La guerre entre l'Angleterre et ses colonies n'avait pas encore commencé, mais la mésintelligence existait déjà. et des désordres avaient eu lieu à Boston où les esprits étaient très excités.

3. Pergolèse, compositeur italien (1704-1737), est l'auteur de la *Serva padrona*, et d'un *Stabat* resté classique. — Grétry (1741-1813), étudia en Italie. La plus fameuse de ses œuvres est *Richard Cœur-de-Lion*, opéra-comique dont Sedaine fit les paroles.

4. Necker était assez indifférent à tout ce qui n'était pas matière de finance et de gouvernement.

3. — SUR LA CURIOSITÉ.

A Madame d'Épinay.

Naples, 31 août 1771.

Voilà un terrible tour, ma belle dame, que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous; je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde, et au lieu de trouver que vous m'écrivez, je trouve que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je voulais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire et je vous l'enverrais.

J'avoue que le morceau *curiosité*[1] de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou, si vous voulez, une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité de tout risquer. Le moindre péril nous ôte toute curiosité, et nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu. Voilà l'origine de tous les spectacles. Commençons par assurer des places sûres aux spectateurs, ensuite exposons à leurs yeux un grand risque à voir[2]. Tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie, c'est que, plus le spectateur est sûr[3], plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle, et ceci est la clef de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des gens qui ne le sont pas. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, que s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle est abandonné[4]. Voilà

1. Du Dictionnaire philosophique.
2. Cela n'est pas parfaitement vrai. Pline l'Ancien allant voir de près l'éruption du Vésuve, donne un démenti à Galiani.
3. *En sûreté* serait plus juste.
4. [Défaut de correspondance dans les temps des verbes. — Galiani confond ici l'*incommodité*, et l'*insécurité*, deux choses bien différentes, et qui du reste n'ont pas toujours fait abandonner les spectacles.

pourquoi il faut dans tout poème dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse, le langage naturel, la diction pure. Tout mauvais vers, obscur, entortillé, est un vent coulis dans une loge. Il fait souffrir le spectateur, et alors le plaisir de la curiosité cesse tout à fait. Or donc Lucrèce n'a pas tort tout à fait[1]. Quoi qu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur, lorsque la curiosité commence en nous, il est très vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exciter sans ce préalable. Ainsi la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, de repos, de la sûreté; plus une nation est heureuse, plus elle est curieuse. (Voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité; Lisbonne, Naples, Constantinople en ont moins, ou presque point.) Un peuple curieux[2] est un grand éloge pour son gouvernement.

Une autre réflexion qu'aurait dû faire Voltaire sur la curiosité, qui[3] est très intéressante, c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme[4], unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont même pas l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez, si vous ne les touchez pas, voûs ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui vous paraisse de la curiosité, c'est l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre. On peut épouvanter les bêtes, on ne saurait jamais les rendre curieuses. Et selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme

1. Voltaire, ayant cité les vers de Lucrèce : *suave mari magno*, etc., continuait ainsi : « Pardon, Lucrèce, je soupçonne que vous vous trompez ici en morale, comme vous vous trompez toujours en physique. C'est, à mon avis, la curiosité seule qui fait courir sur le rivage pour voir un vaisseau que la tempête va submerger. Cela m'est arrivé: et je vous jure que mon plaisir, mêlé d'inquiétude et de malaise, n'était point du tout le fruit d'une réflexion; il ne venait point d'une comparaison secrète entre ma sécurité et le danger de ces infortunés; j'étais curieux et sensible. »

2. Tournure latine : *Le fait qu'un peuple est curieux* est une grande chose.

3. *Qui*, se rapporte à la réflexion.

4. Voltaire disait : « La curiosité est naturelle à l'homme, aux singes et aux petits chiens. »

curieux est donc plus homme qu'un autre homme, et c'est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus heureux a donc plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on eût jamais fait des badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de la curiosité. Il l'a mieux écrit, car il écrit sa langue, mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain. L'homme animal curieux : l'homme susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clef de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes qui fait aller le cerf-volant[1], et ce n'est pas M. de La Chalotais[2], quoique la Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée. Promettez à Mme Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel, et d'autres ne puissent vous mettre en relation avec Mme Necker. Bonsoir; le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. Voltaire connaît bien peu les animaux. Il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux : il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat et très peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres. Il croit donc que tout est des cocos, des marrons, des huîtres, et il faut qu'avec les dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de

1. Le duc de Chaulnes faisait des expériences sur l'électricité au moyen d'un grand cerf-volant de taffetas vert dont la baguette principale était de fer électrisé. — Deux ducs de Chaulnes, le père (1714-1769) et le fils (1741-1793) cultivèrent les sciences avec succès. Le premier fut de l'Académie des sciences. C'est du second que parle Galiani.

2. Cf. p. 535, n. 1.

curiosité : ils ont peur lorsqu'il ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer ; mais comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter et aboient de peur. Une fois habitués ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

---

4. — SUR LA LIBERTÉ.

A Madame d'Épinay.

Naples, 23 novembre 1771.

Qui vous a jamais nié que vous êtes ce qu'il y a de mieux à Paris? qui vous nie que le philosophe[1] serait pour moi le plus mauvais de tous les correspondans? Mais enfin il est toujours bon de recevoir quelque lettre, quand ce ne serait que pour savoir qu'on dispute encore sur la liberté de l'homme, et qu'un M. de Valmire[2] existe, qui n'est point M. de Voltaire!

Voudriez-vous savoir mon avis sur cette question? La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme, *un animal qui se croit libre*, et ce serait une définition complète. M. de Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il? Pour qu'on l'en croie. Il croit donc les autres hommes libres, et capables de se déterminer à le croire. Il est absolument impossible à l'homme d'oublier un seul instant, et de renoncer à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point : être persuadé d'être libre est-il la même chose qu'être libre en effet? je réponds : ce n'est pas la même chose, mais cela produit les mêmes effets en mo-

1. Diderot.
2. Sissous de Valmire (1740-1819), auteur de *Dieu et l'Homme*, ouvrage qui faillit le faire mettre a la Bastille. Presque sous le même titre, il y avait un écrit de Voltaire : *Dieu et les hommes, œuvre théologique mais raisonnable, par le docteur Obern, traduit par Jacques Aymon.*

rale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté! Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaisons entre les êtres. L'univers se détraquerait; et si l'homme n'était pas intimement, essentiellement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots.

Mais comment peut-on, me demanderez vous, être intimement convaincu d'une chose, pendant que le contraire est démontré, tout comme on est intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré par le calcul intégral qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorèmes de géométrie pareils? Toutes fois que la cervelle humaine ne peut pas se former d'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini; ainsi la démonstration qui nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous le croirons, mais nous serons persuadés du contraire, et nous agirons en conséquence de la persuasion, et non pas de la démonstration, qui s'oppose à l'idée. Il nous est impossible de nous former l'idée de n'être pas libres. Nous démontrerons donc que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous l'étions. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement; elles précèdent le raisonnement, elles suivent les sensations. Nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se courbe pas dans l'eau, cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue. Montrez ce que je viens de griffonner au philosophe; s'il ne me trouve pas sublime cette fois, et même peut-être neuf, il a

grand tort. Il trouvera que j'explique bien mal mes grandes idées, et que mon jargon n'est pas français. Mais je suis comme le bourgeois-gentilhomme, qui savait tout, hormis l'orthographe.

---

5. — L'HISTOIRE AU THÉATRE

A Madame d'Épinay.

Naples, 23 février 1772.

Après la débâcle, vient la sécheresse. Voilà deux semaines que je ne reçois rien de Paris. Il faut pourtant que je réponde à cette lettre arrivée par deux courriers et qui avait été à Madrid : elle contenait un rêve en forme de dialogue écrit très délicatement, très naïvement, plein de bonnes choses, d'idées vraies, et de souhaits impossibles[1].

Je n'ai qu'une difficulté à faire à vos raisonnemens. Je conviens que l'étude de l'histoire est nécessaire à l'acteur, toutefois pourvu que l'auteur de la pièce l'ait étudiée lui-même, en ait observé les mœurs, le siècle, le costume; mais s'il n'en a rien fait lui-même, comme cela arrive presque toujours, l'acteur serait mille fois plus embarrassé, s'il connaissait l'histoire. Si un malheureux qui aurait lu Garzillas[2] voulait jouer Alzire, au diable s'il saurait prononcer un seul mot du rôle de Zamore, qui est si savant, et de celui d'Alzire, qui dispute sur la religion aussi joliment que Voltaire. Alvarez et Gusman sont deux grands d'Espagne aussi beaux que le prince d'Orange et le duc

1. « Mme d'Épinay s'était amusée à écrire un rêve où elle se prenait pour Mlle Clairon et où elle exprimait ses idées sur l'art dramatique, le jeu des acteurs, les qualités nécessaires pour obtenir du succès, et surtout les études indispensables pour se former. » (Note de MM. L. Perey et G. Maugras.)

2. Garcilasso de la Vega (1530-1568), né à Cuzco, mort à Valladolid, descendait par sa mère des souverains indigènes du Pérou ; il a écrit une *Histoire générale du Pérou* (Cordoue, 1616), et des *Commentaires royaux traitant de l'origine des Incas* (Lisbonne, 1609-1616).

d'Albe, au lieu d'être deux pirates, vrais forbans de mer, tels qu'étaient Cortès et Pizarro. En vérité, ma belle dame, il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs, et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée ni engendrée, mais qui procède des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a créé le monde théâtral. Ce monde n'existe qu'au théâtre; les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événemens, le dialogue du théâtre, sont particuliers. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi; que le théâtre aurait ce monde, et l'on est convenu de trouver cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à retrouver. L'acte en est fort ancien, et il n'a pas été *insinué* au greffe. J'ai bien peur qu'on ne soit convenu de trouver Le Kain bon et parfait[1]. On ne peut pas revenir contre une convention, et une transaction en forme. Au reste, je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qu'on a fait dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en gardant son langage vulgaire, et avec la loi de ne pas y placer les événemens modernes. On fait une bonne comédie, vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter la querelle entre mari et femme, arrivée dans le mois, la ruine d'un joueur arrivée dans l'année; mais s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie, ni la chute du duc de Choiseul, ni même celle du cardinal de Bernis[2], comment peut-on peindre la vérité? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé grec, et qu'on les fait parler français;

1. Henri Louis Cain, dit Lekain (1728-1778), entra en 1750 au Théâtre français. Il lutta contre un physique ingrat, qu'il fit oublier à force d'intelligence et de passion. Il créa Orosmane, Tancrède, Gengis, Zamore. Ce fut l'acteur favori de Voltaire. Galiani, en le critiquant, va contre le sentiment unanime des contemporains. Cf. ce qu'en dit Frédéric II, p. 498.

2. Le cardinal de Bernis fut renvoyé en 1758 (cf. p. 158, n. 1); Choiseul, qui succéda à Bernis, fut renversé par la comtesse du Barry et le duc d'Aiguillon en 1770.

qu'ils étaient citoyens d'une république, et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'almanach royal. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie, et je consulterais mon acteur pour avoir les postures les plus pittoresques, la voix la plus terrible, la démarche la plus chargée, les passions les plus outrées. Toutefois[1] qu'en faisant une grimace il est applaudi, je lui conseillerais de faire le lendemain une véritable contorsion, tâcher de se faire bien payer. Voilà l'éducation de mon Émile[2] Le Kain le jeune. Voyez comme nous sommes peu d'accord; mais, si nous l'avions été malheureusement, je n'aurais rien à vous mander, sinon que je vous adore toujours.

---

6. — SUR LE PLAISIR QUE DONNENT LES LETTRES ET LES LIVRES.

À LA MÊME.

Naples, 25 septembre 1773.

Vous avez bien raison, ma belle dame; le prix qu'on attache à ce chiffon de papier qu'on appelle lettre, est incroyable. Cette folie rapporte au roi de France six millions par an. Mais savez-vous le pourquoi? c'est que la correspondance par lettre n'est que le débris d'une riche fortune qu'on cherche à conserver soigneusement, et qui nous rend avares. Elle est mêlée du repentir d'avoir été prodigue une fois.

Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée, perruque à bas, etc. Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses que je vous écris! En voulez-vous une autre preuve : observez qu'il n'y a de lettres intéressantes qu'entre personnes qui se soient beaucoup connues auparavant. Les lettres des savans, qui

1. Galiani veut dire : *toutes les fois que.*

2. Allusion à l'ouvrage de J.-J. Rousseau.

s'écrivent parce qu'ils se connaissent de réputation, orneront leurs esprits, mais ne toucheront pas leurs cœurs.

Pour ce qui est des ouvrages, faites une remarque curieuse, que peut-être vous n'aurez jamais faite. Ceux qui nous rendent fous de plaisir sont ceux précisément qui ne nous apprennent rien de nouveau, mais qui disent au public précisément les mêmes choses que nous aurions pensé lui dire. Si l'auteur les dit encore mieux tournées que nous n'aurions crú pouvoir le faire, c'est alors que nous sommes au comble de la joie, et nous nous pâmons d'aise. Si l'ouvrage nous apprend des choses neuves, tel que celui d'un voyageur, d'un géomètre, etc., il nous fait plaisir et ne nous ravit pas. Même dans un roman, la partie qui nous extasiera sera toujours celle qui ne nous sera point neuve, telle que le caractère d'un personnage pareil au nôtre ou à celui d'un ami fort connu; une situation pareille à celle où nous nous serions trouvés, etc. Conclusion. Le ravissement pour un ouvrage vient de ce que l'auteur nous a soulagés de la peine de faire son ouvrage, et qu'il l'a fait aussi bien que nous aurions cru ou du moins voulu le faire.

Tel est le sentiment occulte en vous sur l'ouvrage de M. Necker[1], tel sera le mien. Tâchez donc de me faire parvenir ce livre *juxta cor meum*[2], au plus tard par la voie de Caraccioli, s'il fait, comme il le dit, une course ici. Les économistes en parlent mal, dites-vous? est-ce qu'ils sont encore en état de parler? Je les croyais devenus muets. Ne voient-ils pas toute l'Europe mettre des entraves au commerce des blés[3]? Ils ont donc bien fait peu d'écoliers.

1. L'*Eloge de Colbert*, que l'Académie française couronna. Necker y combattait les économistes.

2. « Selon mon cœur ».

3. Conformément à la théorie soutenue par Galiani dans ses fameux *Dialogues*, contre la doctrine de Turgot et des économistes, qui étaient partisans de la libre circulation.

7. — PRÉVISIONS POLITIQUES, ET FATALISME.

À LA MÊME.

Naples, 8 juillet 1774.

Il y a des vies, ma belle dame, qui tiennent à la destinée des empires. Annibal, lorsqu'il apprit la défaite et la mort d'Asdrubal, son frère, qui valait plus que lui[1], ne pleura point, mais il dit : *Agnosco fatum Carthaginis.* « Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage[2]. » J'en dis de même sur la mort de M. de Mora[3]. Je sais à présent que l'Espagne doit rester barbare. Tel est l'ordre des destinées. Ce que nous voyons à présent n'est qu'une fausse lueur de polissement[4]; mais l'Espagne ne sera pas la France. S'il était dans l'ordre éternel, qu'elle le devînt, Mora ne serait pas mort; il serait même ressuscité, s'il l'eût fallu : telle est la force du destin. C'est peut-être cette même force qui empêchera que M. de Sartine succède à M. de Saint-Florentin[5], et que M. de Breteuil ait été dépassé par M. de Vergennes[6]. *Vous fûtes, Français,* — et ne vous y trompez pas. Vous verrez (attendons), avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) au meilleur roi possible, au mieux intentionné, esca-

1. Encore un paradoxe de l'abbé.
2. Traduction inexacte. Le sens est : « Je reconnais bien là la fortune de Carthage. »
3. M. de Mora, fils du prince Pignatelli, comte de Fuentès, ambassadeur d'Espagne à Paris, épousa la fille du comte d'Aranda. Tout le parti philosophique fondait sur lui les plus grandes espérances. Il visita Voltaire à Ferney en 1768, et mourut le 27 mai 1774.
4. M. Littré ne cite pour ce mot que la phrase de Galiani.
5. M. de Sartine (1729-1801), lieutenant de police depuis 1759, fut appelé au ministère de la marine en 1774. — L. Phélypeaux, comte de Saint-Florentin (1705-1777), occupa pendant 52 ans divers ministères.
6. Le baron de Breteuil (1733-1807), après avoir occupé diverses ambassades, entra au ministère en 1783. — Le comte de Vergennes (1717-1787), ambassadeur en Turquie, puis en Suède, devint ministre des affaires étrangères en 1774.

motera tous les desseins, détournera toutes les bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra et ce que nous ne voudrions pas[1]? Arrêtez-vous de grâce devant un rôtisseur; regardez un tourne-broche; voyez-vous ce magot, en haut, qui paraît avec une force et une application étonnantes, s'employer à tourner la roue; eh bien, c'est là l'homme : le contrepoids caché est le destin, et ce monde est un tourne-broche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous fait aller

En attendant, le roi et les princes sont inoculés[2] : c'est par le même principe. Le destin (en cela favorable à l'Europe) veut nous guérir de la petite vérole. Voyez par quels enchaînemens il s'y prend! La cour, qui le plus a résisté à la raison, n'a pas pu résister à la peur; et la flatterie va faire plus d'inoculations que n'en aurait jamais fait le zèle de la préservation d'un monarque. O homme! être bouffon, misérable, ridicule; tu crois que la Condamine[3] a prêché l'inoculation; c'est bien l'inoculation qui a prêché la Condamine, et lui a donné la célébrité qu'il ne méritait peut-être pas.

Embrassez le revenant[4]. Ah! qu'il a beau mentir! Je compte qu'à l'arrivée de cette lettre, il sera bien approché de Paris, à moins qu'il ne reste à essuyer des larmes à Darmstadt[5].

1. Galiani écrivait le 4 juin : « Plus j'y pense, plus je trouve que c'est la chose du monde la plus difficile de gouverner bien la France dans l'état où elle est. Vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live peint les Romains qui ne pouvaient plus souffrir ni leurs maux ni les remèdes. Les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs. »

2. L'inoculation du virus variolique, connue anciennement en Asie et en Afrique, importée de Constantinople en Angleterre par lady Wortley Montague, fut autorisée en France en 1764. La vaccination qui remplaça l'inoculation fut découverte en 1776 par Jenner.

3. La Condamine (1701-1774), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, alla à l'équateur en 1736 avec Bouguer pour mesurer un arc du méridien terrestre. C'est lui qui fit connaître en Europe le caoutchouc.

4. Grimm, qui avait beau mentir, parce qu'il revenait de Russie.

5. La landgrave de Hesse-Darmstadt était inconsolable d'être séparée de sa fille, qu'elle avait conduite à Saint-Pétersbourg épou-

Caraccioli[1] est arrivé et a été présenté! *Exceptus brevi osculo nulloque sermone, servientium turbæ immixtus est*[2]. (Tacite, dans la vie d'Agric.) Je l'ai vu; il a ébauché son rapport sur tout ce que je voulais savoir de Paris. Je serais assez content, sans ce qu'il m'a dit de l'état du prince Pignatelli[3], qui m'a percé le cœur. Quelle autre espèce de disgrâce! Je suis triste et rêveur, comme vous voyez. Bien des désagrémens valent autant qu'un malheur, et c'est là mon état. Parmi mes désagrémens, j'ai celui que mon domestique français *Dutout* vient de me quitter après quinze ans. Une nostalgie violente l'a rappelé dans sa patrie (la Savoie), sans qu'on ait pu l'arrêter. Ce départ dérange mon économie domestique, et je serais plus embarrassé de savoir à qui donnerai-je à battre mon chocolat, que le roi de France ne l'a été à donner le département des affaires étrangères. Il viendra peut-être à Paris, vous le verrez; il vous donnera de mes nouvelles. Je vous le recommande, ainsi qu'à M. de Magallon[4] et à tous mes amis.

Cette semaine, je n'ai point de vos lettres. Pourquoi me délaissez-vous dans des momens où vos lettres me seraient plus chères et plus précieuses que jamais.

Je n'ai point épargné ni le port de Paris à Marseille, ni celui de Marseille à Naples, sur ma toile de coton[5]; je n'épargnerai pas non plus les droits; et peut-être elle sera saisie en contrebande. Oh! le fruit de tant de mesures! Oh! destinée, maîtresse du monde!

ser le grand-duc héritier (plus tard l'empereur Paul Ier). Grimm les avait accompagnées dans ce voyage.

1. Le marquis de Caraccioli (1715-1789), ambassadeur du roi de Naples en France, fut rappelé en son pays pour être ministre des affaires étrangères, puis vice-roi de Sicile. Très lié avec les philosophes, il essaya de gouverner selon leurs idées. Il abolit la torture en Sicile.

2. « Le prince ne l'entretint pas, et après un rapide salut, il se confondit dans la foule des courtisans. »

3. Père du marquis de Mora : il fut longtemps ambassadeur d'Espagne en France.

4. Le chevalier de Magallon fut chargé d'affaires d'Espagne.

5. Galiani faisait venir de Paris de la toile pour faire des chemises et des mouchoirs.

FRÉDÉRIC II[1]

1712-1786

Ce n'est pas une des moindres singularités de notre XVIIIe siècle, qu'il faille y compter parmi nos grands écrivains un roi de Prusse. Et en vérité, comme l'a dit Sainte-Beuve, « Frédéric est un écrivain d'un grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui, par l'habitude et le ton de la pensée, tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle ». De tous les écrits qu'il a laissés, il n'y en a point où il révèle mieux toutes les qualités de son esprit, où il se montre plus naturellement, plus facilement grand écrivain en français, que sa vaste *Correspondance*. C'est, avec celle de Voltaire, le monument épistolaire le plus important que nous ait légué le XVIIIe siècle, par la richesse du fond, et par l'agrément de la forme, par l'importance des matières qui y sont traitées, et par la qualité de l'intelligence qui s'y applique.

La lecture de ces douze volumes de lettres grandit Frédéric II dans notre esprit. Elle ne va pas sans tristesse pour un Français, car on voit, par le génie de cet homme et l'incapacité de notre gouvernement, s'y préparer de jour en jour tous les éléments de la grandeur prussienne, et la pensée se retourne sans cesse involontairement vers les plus tristes années qu'ait traversées la France en notre siècle. Mais il n'importe : malgré cela se dégage et se fortifie de page en page l'impression qu'on a devant soi un grand homme, un des plus authentiques grands hommes que l'histoire puisse nous présenter. Et ce n'est pas assez dire encore : ce grand homme nous fait l'effet d'un bon homme. La chose ne laisse pas que de surprendre d'abord, quand on songe à ce que fut, à ce que fit Frédéric. Ce fut un homme de mœurs équivoques, un voluptueux qui ne connut de morale que celle du plaisir et du succès, un athée qui ne se contentait pas de nier l'âme et Dieu, qui prenait plaisir à scandaliser toutes les églises par son impiété facétieuse, un politique effronté et cynique, qui se joua des serments et des traités, et fut un maître en fourberie quand il n'afficha pas une absolue impudence. Cela est vrai, mais sans religion

1. *Œuvres*, publiées par l'Académie de Berlin sous la direction du Dr Preuss (1846-1857, 31 vol. in-4). La *Correspondance* est aux t. XII-XXV. Une édition populaire in-8 a été donnée aussi par le Dr Preuss. La *Correspondance* y occupe 12 volumes, à partir du t. XVI.

et sans moralité, Frédéric trouve moyen encore de forcer parfois la sympathie avec l'admiration. Ce grand roi fut un homme : il ne se laissa point cloîtrer dans la vie artificielle de la cour; il s'affranchit de la dignité et de l'étiquette; l'orgueil du rang même et la gloire ne l'enivrèrent pas, et dans ce roi, le plus redouté capitaine et le plus fin politique de l'Europe, l'homme naturel ne fut jamais entamé ni corrompu : au milieu d'affaires, dans un rang, avec des opinions même et une philosophie, qui devaient concourir à fausser et dessécher sa nature, il sut garder la liberté de son intelligence et la spontanéité de son cœur. Il vécut toujours d'une vie intérieure active, riche en impressions intenses, et féconde en vives émotions, qu'il se plut à déployer avec le laisser aller et l'abandon d'un particulier qui se met à l'aise.

Si inattendue que soit la découverte, quand on ne connaît que le Frédéric de l'histoire politique, le fond de sa nature est affectueux et tendre. Ses lettres à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, le montrent bon fils et bon frère : je choisis à dessein l'expression la plus vulgaire, elle loue mieux le roi par sa simplicité. Dans sa correspondance avec la marquise de Baireuth, qui avait été la compagne et la confidente de sa douloureuse jeunesse, et qui resta sa plus chère amie après son avènement, la douceur, la facilité, la bonté sont de son côté, quoiqu'il sache parfois faire entendre le rude langage de la vérité. Elle mourut en 1758, et au milieu des inquiétudes et des désastres qui l'accablaient, il ressentit vivement sa mort, comme le seul malheur qui pût détruire sa gaieté et vaincre sa philosophie.

Il fut le même avec ses amis : il les perdit avec déchirement, il en garda la mémoire toujours présente[1], il leur continua son affection après leur mort en s'occupant de leurs familles, de leurs enfants. Vivant, il la leur témoigne par toutes sortes de bienfaits délicats et d'attentions touchantes, leur exposant son âme avec la plus franche simplicité les mettant à l'aise et s'y mettant, et dépouillant si bien la hauteur royale et la supériorité du rang, que ses railleries même avaient peine à les blesser. Tel il apparait avec MM. de Camas, de Suhm, Rottembourg, avec Jordan,

1. M. Lavisse, dans son ouvrage sur la *Jeunesse de Frédéric II* qui paraît pendant l'impression de cette notice, nous montre le prince un peu vite consolé de la mort de Katte, qui s'était perdu pour lui. Cependant sa douleur fut sincère, et sa légèreté s'explique par l'intérêt trop personnel qu'il avait eu dans l'affaire, et par le déplaisir que son amour-propre éprouvait à en évoquer le souvenir.

avec d'Argens, et aussi avec milord Maréchal et le général de La Motte Fouqué: mais quand il écrit à ces vieux compagnons d'armes qui l'ont bien servi, une sorte de respect qu'on n'attendrait pas de cette nature sceptique se mêle à la familiarité attendrie.

Avec milord Maréchal, Jordan, le marquis d'Argens, le ton est de l'ami qui s'épanche, mais les pensées sont du roi. Confidemment encore et familièrement, dans la plus simple, la plus expansive, la plus alerte causerie, Frédéric conte au jour le jour ses travaux et les affaires de l'État : il dit tout, ses projets, ses espérances, ses joies, ses déceptions, ses peines. Il expose sans voiles, sans réticences et sans emphase, ces hautes matières de politique qui dans la bouche des hommes d'État s'enveloppent à l'ordinaire d'un vague mystérieux et n'apparaissent qu'à travers la pompe des formules officielles. Et nulle part la grandeur de cet homme ne se mesure mieux que dans ces lettres, où il apparaît pour ainsi dire en déshabillé, en pleine action, et dans le feu de la besogne qu'il brasse infatigablement. Sans doute on reconnaît le politique réaliste qu'aucun scrupule ne gêne, qui se moque du sentiment et de la morale, sachant à fond les traités et les droits qu'ils déterminent, mais comme un homme d'affaires véreux étudie le code pour le tourner, n'ayant pour mobile que l'intérêt, et sacrifiant tout, parenté, honneur, bonne foi, aux résultats positifs, à l'accroissement de son royaume. Mais on s'aperçoit aussi et cela ne laisse pas d'être étrange, que cette insensibilité et cette duplicité ne sont pas tout le fond de sa nature, qu il a vraiment aussi le sentiment et le respect de la justice, que la philosophie n'est pas chez lui un pur jeu d'esprit ou une grimace hypocrite, et qu'il était sincère en sa jeunesse dans son enthousiasme généreux, qui lui faisait réfuter Machiavel. Si le roi démentit si vite les maximes hautement professées par le prince royal, ne concluez pas qu'il ait déposé à son avènement un masque par lequel il s'était plu à duper Voltaire et tout le monde. La contradiction qui éclata en 1740 à tous les yeux, quand il envahit la Silésie, lui fut imposée par le sentiment qu'il prit de son devoir de roi, en montant sur le trône. Il fallait que la Prusse vécût, et pour vivre, il fallait qu'elle s'agrandît, qu'elle rejoignît ses tronçons; cette œuvre ne pouvait s'accomplir que par la guerre; mais il fallait risquer le moins possible, c'est-à-dire qu'il ne fallait songer qu'à soi et ne prendre conseil que de soi. Voilà ce que Frédéric sentit en devenant roi de Prusse ; et cette idée lui dicta sa conduite. Jamais dans ses

négociations tortueuses et dans ses guerres injustes, il ne fut conduit par une pensée d'amour-propre ou de grandeur personnelle. Il ne fut sans foi que par raison d'État, par dévouement à la chose publique : il fut réaliste au point de ne rien donner même à sa gloire. On peut bien l'en croire quand, dans ses lettres, il affirme je ne dis pas son droit, mais son devoir absolu de rompre tous les traités, de violer tous les engagements, dès que l'intérêt de l'État le commande, quand il se déclare obligé par sa fonction de roi à n'avoir ni honneur ni conscience, qui empêche l'État de gagner un avantage dans aucune occasion.

En se donnant sans réserve, corps et âme, à l'État, il ne se réserve qu'un droit : celui de mourir à son heure. Qu'est-ce que la vie d'un homme comparée à la durée de ces grands corps, qui nous paraissent éternels au prix de notre brièveté? Et qu'importe alors qu'un homme vive quelques années de plus ou de moins? Frédéric, qui sait ce qu'il vaut, ne se croit pas plus nécessaire qu'un autre : la Prusse vivra après comme avant lui. Voilà de quel ton, et par quel argument, il revendique la liberté du suicide, au milieu des désastres de la guerre de Sept Ans. Car il forma vraiment le dessein de se tuer, quand il vit approcher le moment de l'irrémédiable défaite : il en délibéra, il s'y prépara avec une sérénité philosophique, et si la fortune ne lui était revenue, il aurait accompli cet acte sans donner à personne le droit de l'accuser de lâcheté et de désertion. Cette résolution qui lui donnait la certitude de ne pas subir l'humiliation d'une paix ruineuse fut la source de sa force pendant les années malheureuses qu'il traversa : les yeux fixés sur ce port qu'il savait lui être toujours ouvert pour mettre son honneur en sûreté, retrempant son énergie dans cette pensée consolante, il éleva son âme à la hauteur de tous les périls; il lutta avec un héroïsme patient, que rien n'abattit, et il donna le temps à la chance de tourner. Je ne sais rien de plus beau et de plus pathétique que ces lettres écrites pendant la guerre de Sept Ans, où si simplement, avec tant de belle humeur à l'ordinaire, et parfois avec une si profonde émotion, il enregistrait chaque jour le bon ou le mauvais succès de ses efforts, jamais exalté par les succès ni découragé par les revers, craignant tout et ne s'abattant de rien, bafouant ses ennemis, prenant son royaume en pitié, et notant ses propres fautes.

Au reste, jusque dans ces dures années, il garde son esprit libre : il lit, il philosophe. Il emporte Corneille et Bayle dans son bagage, et entre deux batailles, vainqueur ou vaincu, il engage

une discussion sur quelque matière de littérature ou de métaphysique; il cause théâtre ou religion; il badine ou fait des vers.

Il aimait les lettres, la philosophie, la musique avec passion. Jamais écrivain ni artiste ne les aima d'un amour plus profond ni plus sincère. Il se plaisait à citer, à traduire, à imiter, à commenter la célèbre phrase de Cicéron sur les lettres, dans le plaidoyer pour le poète Archias ; c'était vraiment le *credo* de ce roi impie. Ses livres, sa flûte et quelques amis capables de tout dire et de tout entendre, c'était tout ce qui lui fallait pour être heureux. On sait ce qu'étaient ces soupers de Potsdam dont Voltaire conserva toujours le souvenir enchanté : nous retrouvons ces conversations philosophiques, avec leur esprit étincelant et aussi leur hardiesse inouïe, dans la correspondance de Frédéric II. Il appelait à lui tout ce qu'il connaissait d'hommes d'esprit et de philosophes : s'il ne pouvait avoir leur personne, il les engageait à causer à distance avec lui, comme il fit avec Dalembert que ses offres et ses promesses ne purent jamais attirer à Berlin. Il était vraiment philosophe et du fond de l'âme, il l'était plus que beaucoup de ceux dont il empruntait les doctrines, plus vraiment tolérant et libéral à coup sûr que la plupart d'entre eux, à qui sans doute il n'eût pas été prudent de confier l'autorité despotique.

Il n'y a rien dans la correspondance de Frédéric qui soit plus curieux, et souvent plus comique, que celle qu'il entretint pendant près de cinquante années avec Voltaire, et qui remplit trois volumes entiers. Leurs rapports commencent en 1736. Voltaire est l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre* et des *Lettres anglaises*; grand poète et grand philosophe, joignant le prestige de la persécution à la séduction du génie. Frédéric lui prodigue l'admiration avec l'emportement naïf de la jeunesse. Le grand homme est touché de cet enthousiasme, les princes ne l'ont pas encore habitué à leur encens. Voilà la conversation engagée entre eux : vers, théâtre, métaphysique, économie politique, il n'est rien qu'ils n'effleurent et parfois ne discutent à fond. En passant, le grand écrivain corrige l'orthographe, les solécismes, les fautes de versification du prince allemand, qui n'est pas encore maître de notre langue, mais le devient chaque jour sous un tel précepteur : en même temps son style s'allège, sa plaisanterie s'affine, son goût s'épure.

Frédéric envoie des cadeaux, des ambassadeurs à l'ami qu'il admire. Mais son ambition, son rêve serait de le posséder auprès de lui. Depuis qu'il est roi, il ne perd jamais cette idée de vue : il va voir Voltaire, le fait venir, le berne comme envoyé du roi

de France, et le cajole comme écrivain et philosophe ; il prodigue caresses, offres, promesses pour le retenir, et sous mains tâche de le brouiller avec sa cour et de lui rendre le retour en France impossible. Enfin, en 1750, ses vœux sont comblés : Voltaire élit domicile à Berlin ; le voilà chambellan du roi de Prusse, membre de son Académie, décoré de son ordre, pensionné sur sa cassette, et convive habituel de ses fameux soupers. On sait quelle fut l'issue de cette intimité. Ce sont d'abord des tracasseries, des mots colportés et envenimés, puis des semonces du roi, des récriminations de Voltaire, et après des justifications et des raccommodements, la brouille définitive, irréparable. Voltaire se venge par ses *Mémoires* et Frédéric dans ses lettres, où il n'a pas assez de mépris pour ce *faquin*, ce *scélérat* de Voltaire. Mais ces deux grands hommes ne pouvaient pas rester brouillés : leurs tempéraments leur interdisaient de vivre réunis : mais leurs esprits s'attiraient invinciblement. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre : après quelques années de rupture et de silence, la correspondance reprend entre eux, et bientôt redevient aussi suivie, aussi familière, aussi intime qu'avant le malencontrenx voyage de Voltaire. Mais le ton pourtant a changé : ils n'attendent plus rien l'un de l'autre, et ils n'ont plus rien à se cacher l'un à l'autre. Ils se sont mesurés, estimés, pénétrés pendant les trois années de vie commune. Aussi ne se flattent-ils point : les compliments qu'ils échangent sont l'expression d'une réelle sympathie d'intelligence et d'une admiration sincère. L'héroïque patience de Frédéric dans la guerre de Sept ans fait oublier à Voltaire qu'il est Français, et de son côté le roi applaudit du fond du cœur à tous les coups que Voltaire porte à l'intolérance et à l'Église. Mais ils se jugent sans prévention : à l'occasion, le philosophe lance un coup de griffe à son royal ami, et Frédéric n'épargne pas les dures vérités au patriarche de Ferney. Jamais commerce ne fut plus exempt d'illusions de part et d'autre, et jamais amitié n'a admis de plus absolue franchise. Et ce qu'il y a d'admirable, c'est que ni l'un ni l'autre ne marque de mauvaise humeur, ni ne se montre offensé des choses deplaisantes qu'il entend : il semble que Voltaire soit sans amour-propre, et le roi reçoit paisiblement des propos qu'un particulier ne supporterait pas. La raison est qu'ils savent qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et chacun d'eux est assez assuré d'être estimé par l'autre dans sa vraie grandeur pour n'avoir pas de susceptibilité sur le reste.

I. — PROGRAMME DE POLITIQUE PRUSSIENNE.

A MONSIEUR DE NATZMER[1].

Février 1731.

Monsieur, la dispute que nous eûmes hier resta assez indécise, à cause que le sommeil nous surprit tous les deux lorsque nous étions en-train de débiter notre marchandise du mieux[2]. Mais, pour suppléer au temps qui nous manqua hier, je continuerai mon système, pour lequel s'établit premièrement[3] : la paix dans l'Europe pour à présent; un roi de Prusse doit ensuite employer son plus grand soin à entretenir bonne intelligence avec tous ses voisins, et comme ses pays traversent diagonalement l'Europe en la coupant en deux, s'entend par là qu'il garde bonne intelligence avec tous les rois, l'empereur et les principaux électeurs, car toutes les guerres qu'il peut avoir avec ses voisins ne lui peuvent être certainement avantageuses, par la raison qu'il est trop enclavé des voisins, et que ses pays n'ont plus une assez grande suite, et qu'il peut être attaqué par plus d'un côté, et que, pour se défendre de toutes parts, il faudrait employer tout le corps d'armée à la défense, et qu'il ne resterait rien pour agir à l'offensive. Ayant donc posé ce système-ci pour le maintien de sa grandeur, il serait d'un très mauvais politique et d'une personne privée de toute invention et imagination d'en rester là, car quand on n'avance pas (je parle des affaires générales), on recule.

Le second système qui sort donc naturellement de ce fondement doit être pour procurer de plus en plus de l'agrandissement à la maison; et ayant déjà dit que les pays prussiens

1. M. de Natzmer (1705-1738), gentilhomme de la chambre du Prince royal, devint conseiller de régence à Stettin. — Tout Frédéric est déjà dans cette lettre, écrite à l'âge de 19 ans.

2. Peu français : il faudrait de *notre mieux*. Frédéric, comme on pourra s'en apercevoir, écrivait encore assez peu correctement notre langue.

3. Il veut dire : *pour lequel le premier élément, pour lequel je pose comme première condition...*

sont si entrecoupés et séparés, je crois que le plus nécessaire des projets que l'on doit faire est de les rapprocher, ou de recoudre les pièces détachées qui appartiennent naturellement aux parties que nous possédons, telle qu'est la Prusse polonaise[1], qui a appartenu de tout temps au royaume, et qui n'en a été séparée que par les guerres que les Polonais eurent contre l'ordre Teutonique, qui la possédait alors[2]. Ce pays est situé entre le royaume de Prusse, dont il n'est séparé que par la Vistule de l'occident[3], la Poméranie ultérieure le côtoie, du nord il a la mer, et du midi il a la Pologne. Ce pays étant acquis, non seulement l'on se fait un passage entièrement libre de Poméranie au royaume de Prusse, mais l'on bride les Polonais, et l'on se met en état de leur prescrire des lois, par la raison qu'ils ne peuvent se défaire de leurs denrées qu'en les faisant descendre la Vistule et le Pregel[4], ce qui ne se pourrait faire alors sans notre consentement. Passons plus entre; nous trouvons la Poméranie citérieure[5], qui n'est séparée de la nôtre que par la Peene, et qui ferait un fort joli effet, si elle était combinée avec celle que nous possédons. Le profit que nous en tirerions, outre les revenus (qui ne sont que des choses qui regardent les financiers ou bien les commissaires, et qui ne doivent pas entrer naturellement dans les systèmes de politique que je me propose de tracer), outre les revenus, dis-je, qui sont fort considérables, et que l'on tirerait de cette province, l'on se met à couvert de toutes les insultes que les Suédois peuvent faire à la maison, et l'on ménage un corps d'armée considérable, qui serait, de nécessité, obligé de défendre la frontière ou les rives de la Peene; ensuite l'on arrondit le pays de plus en plus, et ouvre, pour

1. Frédéric, on le voit, songeait déjà au démembrement de la Pologne. Il réussit à acquérir la Prusse polonaise, moins Dantzick et Thorn, au premier partage (1772).

2. Voilà qui fondera le droit de la Prusse, quand elle aura la force.

3. Peu français : à l'occident.

4. C'est la rivière qui passe à Kœnigsberg.

5. Cette province avait été donnée à la Suède par le traité de Westphalie. Diminuée à la paix de Nystadt (1721), donnée au Danemark en 1814, elle fut cédée à la Prusse en échange du Lauenbourg (1815).

ainsi dire, le chemin à une conquête qui se présente naturellement de soi-même, je veux dire le pays de Mecklembourg, duquel on n'a qu'à attendre patiemment l'extinction de la ligne ducale[1] pour s'en mettre en possession sans autre cérémonie. J'avance toujours de pays en pays, de conquête en conquête, me proposant, comme Alexandre, toujours de nouveaux mondes à conquérir. Les pays de Juliers et de Berg me serviront à présent de théâtre, qu'il est de toute nécessité d'acquérir pour s'agrandir de ce côté-là, et pour ne pas laisser ces pauvres pays de Clèves, Mark, etc., si seuls et sans compagnie. Par cette acquisition l'on s'aplanit beaucoup de sujets à bisbiller et chicaner[2], qui ne manquent jamais à présent par rapport aux fréquentes disputes sur les frontières qui existent à présent. Le profit de cette acquisition est visible, par laquelle les pays de la succession de Clèves, combinés et réunis, peuvent contenir une garnison de trente mille hommes, et se mettent, par ce corps d'armée, en état de mépriser les légères insultes auxquelles à présent le pays de Clèves seul n'est pas en état de résister, et qui, au premier bruit de la guerre, au cas de désunion avec la France, doit être envisagé qu'il ne nous appartient que tant que la discrétion des Français trouverait à propos de nous le laisser[3]. Mais, dès que la réunion est faite, cette thèse change entièrement, et les pays sont en état de défense.

Je finis ce projet-ci, voulant seulement m'expliquer auparavant, quoique en termes vagues, de quelle façon je prétends que l'on regarde ce système. Premièrement, je ne raisonne qu'en pure politique, et sans alléguer les raisons du droit, afin de ne pas trop faire de digressions à chaque chose qui mérite, chacune en particulier, que l'on en indique les raisons, et le droit que la maison de Brandebourg

1. Elle n'est pas éteinte encore, et la Prusse attend toujours patiemment.

2. Construction incorrecte. — Juliers et Berg furent attribués à la Prusse en 1815. Les pays de Clèves et La Mark lui appartenaient depuis 1624 et 1666.

3. Phrase incorrecte et impossible à construire.

y peut avoir. Seulement, je ne détaille nullement la manière d'acquérir ces provinces, sur chacune desquelles il faudrait s'étendre au long, je ne veux uniquement que prouver la nécessité politique qu'il y a, selon les conjonctures[1] des pays prussiens, d'acquérir les provinces que je viens d'indiquer. Je crois qu'il faut que ce soit là le plan sur lequel tout sage et fidèle ministre de la maison doit travailler, en négligeant toujours le moindre pour parvenir au grand but. J'espère aussi que l'on pourra trouver tout ce que je viens de dire assez raisonnable; car, quand les choses seraient dans l'état que je viens de les projeter, le roi de Prusse pourrait faire belle figure parmi les grands de la terre et jouer un des grands rôles, ne donnant ou maintenant la paix par aucun autre motif que par l'amour de la justice, et non par crainte, ou, si l'honneur de la maison et du pays exigeait la guerre, pouvant la pousser avec vigueur, n'ayant lieu de craindre aucun autre ennemi que la puissance céleste, qui ne serait pas certainement à craindre, autant que[2] la piété et l'amour de la justice règnent dans un pays sur l'irréligion, les factions, l'avarice et l'intérêt. Je souhaite à cette maison de Prusse qu'elle s'élève entièrement de la poussière où elle a été couchée, afin de faire fleurir la religion protestante[3] dans l'Europe et l'Empire; qu'elle soit la ressource des affligés, le support des veuves et orphelins, le soutien des pauvres, et minatrice[4] des injustes. Mais si elle changeait, et que l'injustice, la tiédeur de religion, la partialité et le vice prenaient le dessus sur la vertu, ce que Dieu préserve à jamais[5]! je lui souhaite qu'elle s'abaisse plus vite qu'elle n'ait existé[6]; c'est tout dire.

Mais me voilà à la fin de ma politique générale et de ma lettre; pour ce qui regarde la particulière, je n'en connais point d'autre que d'aimer et d'être fidèle à mes amis.

1. Terme impropre.
2. Impropre.
3. Il ne s'en soucie guère au fond.
4. Ce mot n'est pas français.
5. Construction incorrecte.
6. Inintelligible. Il veut dire sans doute : *plus vite qu'elle ne s'est élevée.*

Comme j'espère que vous en êtes du nombre[1], vous pouvez vous attribuer hardiment[2], et, pour continuer dans mon style politique, vous pouvez croire, dis-je, qu'aussi peu que le pays de Brandebourg, ou lequel du monde que vous voulez, est capable de changer de climat et de situation, aussi peu suis-je capable de changer de sentiment envers mes amis.

---

2. — LA POLITIQUE.

A Voltaire.

Berlin, 8 janvier 1742.

Mon cher Voltaire, je vous dois deux lettres, à mon grand regret, et je me trouve si occupé par les grandes affaires que les philosophes appellent des billevesées, que je ne puis encore penser à mon plaisir, le seul solide bien de la vie[3]. Je m'imagine que Dieu a créé les ânes, les colonnes doriques, et nous autres rois, pour porter les fardeaux de ce monde, où tant d'autres êtres sont faits pour jouir des biens qu'il produit.

A présent me voilà à argumenter avec une vingtaine de Machiavels plus ou moins dangereux[4]. L'aimable Poésie attend à la porte sans avoir audience. L'un me parle de limites, l'autre de droits, un autre encore d'indemnisation[5]; celui-ci, d'auxiliaires, de contrats de mariage, de dettes à payer, d'intrigues à faire, de recommandations, de dispositions, etc. On publie que vous avez fait telle chose à laquelle vous n'avez jamais pensé; on suppose que vous prendrez mal tel événement dont vous vous réjouissez; on écrit du Mexique que vous allez attaquer un tel, que votre intérêt est de ménager; on vous tourne en ridicule, on vous critique; un gazetier

1. Incorrect : *En* est de trop.
2. Phrase incomplète. Il veut dire : *vous attribuer une bonne part de mon amitié*, ou quelque chose de pareil.
3. Il est épicurien.
4. Il négociait le traité de Breslau, par lequel il s'assura la Silésie, en abandonnant la France, son alliée.
5. Mot barbare.

fait votre satire; les voisins vous déchirent; un chacun vous donne au diable en vous accablant de protestations d'amitié[1]. Voilà le monde, et telles sont, en gros, les matières qui m'occupent.

Avez-vous envie de troquer la poésie pour la politique? la seule ressemblance qui se trouve entre l'une et l'autre est que les politiques et les poètes sont le jouet du public, et l'objet de la satire de leurs confrères.

Je pars après demain pour Rénusberg[2] reprendre la houlette et la lyre, veuille le ciel pour ne les quitter jamais! Je vous écrirai de cette douce solitude avec plus de tranquillité d'esprit. Peut-être Calliope m'inspirera-t-elle encore. Je suis tout à vous.

---

3. — COURS DE MORALE POLITIQUE.

A MONSIEUR JORDAN[3].

Camp de Kuttenberg, 15 juin 1742.

Federicus Jordano, salut. Enfin, voilà la paix venue[4], cette paix après laquelle vous avez tant soupiré, pour laquelle tant de sang a été répandu, et dont toute l'Europe commençait à désespérer. Je ne sais ce que l'on dira de moi; je m'attends, à la vérité, à quelques traits de satire[5], et à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les sots

1. Frédéric excellait à faire lui-même tout ce dont il se plaint.

2. C'était le nom qu'il aimait à donner à sa résidence de Rheinberg, au bord d'un lac que traverse le Rhyn, à 84 kilom. de Berlin : c'est là qu'il avait vécu du temps qu'il était Prince royal, dans la disgrâce de son père.

3. Jordan (1700-1745) entra en relation avec Frédéric en 1736 : il fut chargé par lui de traduire en français la *Morale* de Wolff. Il avait été pasteur : Frédéric le fit conseiller privé, curateur des Académies et entretint avec lui une correspondance très suivie : il le traitait avec une amicale familiarité, mêlant les *vous* et les *tu*.

4. La paix de Breslau.

5. Il y avait de quoi. Voyez, dans l'ouvrage de M. le duc de Broglie sur la guerre de la succession d'Autriche, les circonstances de cette paix qui était un véritable acte de trahison, et des moins motivés, à l'égard de l'empereur Charles VII et des Français.

et les ignorans, en un mot les gens qui ne pensent point, repètent sans cesse après les autres. Moi, je m'embarrasse peu du jargon insensé du public, et j'en appelle à tous les docteurs de la jurisprudence et de la morale politique, si, après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens[1], je suis obligé de ne m'en point départir, lorsque je vois, d'un côté, un allié qui n'agit point[2], de l'autre, un allié qui agit mal[3], et que, pour surcroît, j'ai l'appréhension, au premier mauvais succès, d'être abandonné[4], moyennant une paix faussée, par celui de mes alliés qui est le plus fort et le plus puissant.

Je demande si, dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuisement de mes trésors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'État, le malheur de mes peuples, et, en un mot, toutes les mauvaises fortunes auxquelles exposent le hasard des armes et la duplicité des politiques; je demande si, dans un cas semblable, un souverain n'a pas raison de se garantir par une sage retraite d'un naufrage certain ou d'un péril évident.

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont suffisamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Désirez-vous que les troupes s'aguerrissent? J'en appelle au témoignage de vos ennemis, qui est irrévocable[5]. En un mot, rien ne surpasse cette armée en valeur, en force, en patience dans le travail et dans toutes les parties qui constituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur qui, après avoir gagné un sept-leva, quitte la partie[6], combien plus ne doit-on pas approuver un guerrier qui sait se mettre à l'abri des

1. Mais l'avait-il fait?

2. L'empereur Charles VII, électeur de Bavière.

3. La France.

4. « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. »

5. Impropriété. Il veut dire : « qu'on ne peut repousser, dont on ne peut appeler, qu'on ne peut révoquer en doute. »

6. Mais le joueur n'a pas de traité qui l'oblige à jouer plus longtemps qu'il ne veut. Puis est-ce de la prudence du roi qu'on doute?

caprices de la fortune après une suite triomphante de prospérités !

Ce ne sera pas vous qui me condamnerez[1], mais ce seront ces stoïciens dont le tempérament sec et la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de suivre leurs maximes, mais que le pays des romans est plus fait pour cette pratique sévère que le continent que nous habitons[2], et que, après tout, un particulier a de tout autres raisons pour être honnête homme qu'un souverain[3]. Chez un particulier il ne s'agit que de l'avantage de son individu; il le doit constamment sacrifier au bien de la société. Ainsi l'observation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant : Il vaut mieux qu'un homme souffre que si tout le peuple périssait. Chez un souverain, l'avantage d'une grande nation fait son objet, c'est son devoir de le procurer ; pour y parvenir, il doit se sacrifier lui-même, à plus forte raison ses engagemens, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ses peuples[4].

Voilà ce que j'avais à vous dire, et dont vous pourrez faire usage en temps et lieu dans les compagnies et les conversations, sans faire remarquer que la paix est faite.

Pressez Knobelsdorff[5] d'achever Charlottenbourg[6], car je compte y passer une bonne partie de mon temps.

1. Jordan n'en eut garde : il trouva la lettre du roi *fort sensée* ; il en fut *enthousiasmé* : elle méritait d'être *gravée sur l'airain*. Jordan fournit un argument nouveau, inattendu : « N'est-ce pas précisément cette conduite qu'a tenue autrefois le grand Électeur à l'égard de la France? » Voilà certes de quoi absoudre Frédéric.

2. Voilà le politique réaliste, qui ne connaît que la raison d'État, digne prédécesseur de Napoléon et de M. de Bismark.

3. Il reconnaît donc qu'il n'a pas agi en honnête homme.

4. Maxime dangereuse, qui ne laisse subsister aucune sécurité dans les relations internationales, aucune stabilité dans les alliances et les traités : il ne reste que deux éléments dans la politique, l'intérêt et la force. Et tout se justifie par l'opportunité.

5. Knobelsdorff était inspecteur général des édifices royaux.

6. Charlottenbourg, sur la Sprée, à 6 kilomètres de Berlin, est une maison de plaisance que la reine Sophie-Charlotte fit bâtir en 1706. Les rois de Prusse y ont souvent résidé.

Adieu, cher Jordan; ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, et que j'aurai pour vous jusqu'au dernier soupir de ma vie.

---

4. — IDÉES SUR L'HISTOIRE.

A Voltaire.

Potsdam, 22 février 1747.

Voilà donc votre goût décidé pour l'histoire[1] : suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe[2] n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel[3] n'y entre pour rien. C'est une fatuité de tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe; je me suis appliqué à crayonner les ridicules et les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes, des faits de guerre les plus remarquables; et j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des événemens et sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres temps ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez[4] sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties; et vous avez raison sur ce sujet. Cependant il faut distinguer la matière de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du temps. Si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette

1. Voltaire venait d'écrire l'*Histoire de la guerre de* 1741.

2. L'*Histoire de mon temps*.

3. Expression peu française : *ce qui m'est personnel*.

4. « Je suis très loin, disait Voltaire à propos de la *Guerre de* 1741, d'entrer dans cet horrible et ennuyeux détail de journaux de sièges, de marches, de contremarches, de tranchées relevées, et de tout ce qui fait l'entretien d'un vieux major et d'un lieutenant-colonel retiré dans sa province. »

ville immense, et où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamnerait ce livre et l'auteur au ridicule, mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre, écrits avec conscience et vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, et qui exposent, pour ainsi dire, l'âme de ses opérations; je crois, je le répète, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples et des préceptes : pourquoi la guerre, qui défend la patrie et sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en aurait-elle pas?

Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres, ce sera à nous à vous céder ce champ de bataille; aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'ai pensé très sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite; mon tempérament et mon âge m'ont rappelé à la vie. Si j'étais descendu là-bas, j'aurais guetté Lucrèce et Virgile jusqu'au moment que je vous aurais vu arriver, car vous ne pouvez avoir d'autre place dans l'Élysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer[1] dans ce monde-ci : ma curiosité sur l'infini et sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai; car je n'ajoute pas grand foi à ce voyage. Cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçu :

> Car je t'aime toujours, tout ingrat et vaurien,
> Et ma facilité fait grâce à ta faiblesse;
> Je te pardonne tout avec un cœur chrétien[2].

1. Donner rendez-vous : terme de langue du Palais.

2. Vers de Voltaire, *Épître à Génonville*. Frédéric avait été très piqué du refus de Voltaire de rester auprès de lui en 1743, quand il vint à Berlin, chargé d'une mission par le gouvernement français.

5. — REPROCHES.

A Voltaire [1].

Potsdam, 24 février 1751.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talens, vos connaissances; et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille. Mais vous avez d'abord, d'une façon assez singulière, exigé de moi de ne point prendre Fréron pour m'écrire des nouvelles [2]; j'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était [3] pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'Arnaud [4] a eu des torts envers vous; un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie [5] lui parler d'affaires dont vous n'aviez point à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de madame de Bentinck [6], sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du monde avec le Juif [7]. Vous avez

1. Cf. p.122 et sqq. — Sur cette lettre, voyez *Voltaire et Frédéric*, par M. Desnoiresterres.

2. Frédéric avait un correspondant littéraire à Paris. — Sur Fréron, cf. 237, n. 5. On sait la haine implacable que Voltaire lui porta et qui du reste était bien payée de retour

3. Incorrect. Le subjonctif est nécessaire.

4. Sur d'Arnaud, cf. p. 582, n. 3. — Le grand tort de d'Arnaud aux yeux de Voltaire, c'est que le roi lui avait écrit une épître où il le traitait de *soleil levant*, et Voltaire de *soleil couchant*. Il n'en fallut pas plus pour éveiller la jalousie du poète.

5. M. de Gross. Voltaire prétendit n'y être allé que pour le prier de lui faciliter l'arrivée d'un ballot de livres et de cartes géographiques.

6. Mme de Bentinck plaidait contre son mari, et Voltaire la protégeait.

7. Abraham Hirschel ou Hirsch avait perdu son procès contre Voltaire, mais cette affaire avait eu un éclat fâcheux pour le poète. Frédéric savait, et tout le monde soupçonnait, que l'origine de tous ces débats était une spéculation assez peu honnête que Voltaire

fait un train affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes et la tragédie. En cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir[1]; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

---

6. — REGRETS SUR LA MORT D'UN AMI.

A LA MARGRAVE DE BAIREUTH[2].

Le 14 janvier 1752

Ma très chère sœur,

S'il y a quelque chose capable de me consoler[3], c'est la part que vous daignez prendre à la douloureuse situation où je me suis trouvé. Je vous avoue, ma chère sœur, que

avait voulu faire sur les billets de la banque saxonne (la Steuer). Ces billets étaient très dépréciés : mais un article du traité de Dresde stipulait que tous les Prussiens qui en seraient porteurs seraient intégralement remboursés. Frédéric ayant reconnu l'abus auquel cette clause donnait lieu défendit l'admission des bons de la Steuer en Prusse. Voltaire avait chargé Hirsch de lui acheter à Dresde à 35 0/0 de perte des bons dont il espérait se faire rembourser au pair. Puis effrayé ou averti, il avait révoqué les lettres de change déjà données à Hirsch; d'où le procès était venu.

1. Voltaire, qui était à Berlin, demandait l'autorisation de venir à Potsdam.

2. Frédérique-Sophie-Wilhelmine (1709-1758), mariée en 1731 au margrave de Baireuth. C'était la sœur chérie de Frédéric, sa confidente et son amie dévouée. Il y eut pourtant un certain refroidissement entre eux en 1744, et la margrave, qui avait l'esprit mordant, a laissé des *Mémoires* où elle ne ménage pas toujours son frère.

3. Il venait de perdre un de ses plus chers amis, le comte de Rottembourg (1710-1751), lieutenant général.

je suis fort de votre sentiment, que la vie ne vaut pas la peine d'être beaucoup regrettée. Qu'est-ce que de vivre, quand on se voit privé de toutes les personnes avec lesquelles on a le plus vécu, et que la mort nous ravit pour toujours ceux que nous aimions? Pour moi, je vous avoue que je suis fort dégoûté du sot personnage que je joue et que le monde m'est bien insipide. Vous me demandez comment Rottembourg est mort? Hélas! ma chère sœur, il est expiré entre mes bras, ferme et avec une indifférence héroïque. Ses douleurs lui faisaient crier quelquefois : O Dieu! ayez pitié de moi! Mais point de signe de superstition ni de faiblesse dans ses derniers momens. Le prêtre catholique arriva; mais il expira le moment même, et ce n'était point lui qui l'avait fait venir[1]. Le pauvre défunt me tendit sa main mourante, et, pouvant à peine parler, il me dit : « Adieu, Sire; il faut que je vous quitte, je n'en saurais revenir ». Ma situation a été affreuse les premiers jours. J'ai calmé cette première agitation de mon esprit; mais il me reste dans l'âme un fond de mélancolie que je sens bien que je ne pourrai pas déraciner sitôt. La moindre chose qui me rappelle ce souvenir, c'est un coup de poignard qui me perce le cœur. Je crois qu'il n'y a d'heureux dans le monde que ceux qui n'aiment personne. Je lis le troisième chant de Lucrèce[2], et je tâche d'adoucir mes peines; mais tout cela ne me rend point ce qui ne saurait m'être rendu. Je travaille beaucoup pour me distraire, et je trouve que l'ouvrage est ce qui me soulage le plus. Ne craignez rien pour moi, ma chère sœur, je ne suis pas assez bon pour mourir, et ménagez-vous vous-même, pour ne pas mettre le comble à mon affliction.

Je voudrais que le carnaval fût fini, et je roule dans ma tête le moyen de me sauver à Potsdam[3], où je suis plus à

1. On reconnaît là l'irréligion absolue, qui était le premier article de la *philosophie* de Frédéric.

2. Étrange consolation. Ce livre est celui où Lucrèce essaie de ruiner la croyance à l'immortalité de l'âme.

3. A 30 kilomètres de Berlin : c'était la résidence favorite de Frédéric II.

moi-même, et où je puis être mélancolique sans que personne y trouve à redire.

---

7. — DÉGOUT DES AFFAIRES.

A milord MariscHAL[1].

Février 1756.

Je vous vois quitter à regret une place[2], mon cher milord, qui sera toujours mal remplie par votre successeur. Vous pouvez choisir tel endroit pour votre demeure qu'il vous plaira, sûr que j'y donnerai les mains toutes fois et quantes l'endroit se trouvera à ma disposition. Je trouve heureux ceux qui, à un certain âge, peuvent se retirer des affaires, et ce bonheur me paraît d'autant plus grand, que je crains fort de n'en jouir jamais. Des projets, des soins, des embarras, voilà tout ce que fournissent les grandeurs humaines. Quand on a vu quelquefois cette lanterne magique, on en a tout son soûl; mais malheur au Savoyard qui la porte! Toutes nos peines n'aboutissent souvent qu'à vouloir rendre des gens heureux, qui ne veulent point l'être, à régler l'incertitude de l'avenir, qui renverse nos projets. Quand tout cela s'est fait pendant un nombre d'années, voici le moment où il faut décamper, et, calcul fait, on trouve qu'on a vécu pour les autres, et point pour soi-même. Mais chaque machine est faite pour un certain usage, la pendule pour marquer les heures, le tournebroche pour rôtir, les meules d'un moulin pour tourner. Tournons donc, puisque tel est mon lot; mais soyez persuadé que, pendant que je tourne malgré moi, personne ne s'intéresse plus à votre repos philosophique que votre

1. Georges Keith, maréchal d'Écosse (1686-1778), obligé de quitter sa patrie comme partisan des Stuarts, servit d'abord en Espagne, puis entra au service de Prusse en 1748. Il devint en 1754 gouverneur de la principauté de Neufchâtel. Frédéric l'estimait infiniment et lui fit bâtir, en 1764, une maison près de Sans-Souci.

2. Il resta à Neufchâtel encore plusieurs années.

ami de tous les temps et de toutes les situations où vous vous trouverez. Adieu.

---

8. — APRÈS UNE DÉFAITE[1].

AU MÊME.

Après la bataille de Kollin, 18 juin 1757

Les grenadiers impériaux sont une troupe admirable, ils défendaient une hauteur que ma meilleure infanterie n'a jamais pu emporter. Ferdinand[2] a attaqué sept fois, mais inutilement. A la première, il s'est emparé d'une batterie qu'il n'a pu garder. Les ennemis avaient l'avantage d'une artillerie nombreuse et bien servie; elle fait honneur à Lichtenstein, qui en est directeur. La Prusse seule peut le lui disputer. J'avais trop peu d'infanterie. Toute ma cavalerie était présente, et a été oisive, à un coup de collier près, que j'ai donné avec mes gendarmes et quelques dragons. Ferdinand attaquait sans poudre, mais en revanche les ennemis n'ont pas épargné la leur. Ils avaient pour eux les hauteurs, des retranchemens et une artillerie prodigieuse. Plusieurs de mes régimens ont été fusillés. Henri a fait des merveilles[3]. Je tremble pour mes dignes frères; ils sont trop braves. La fortune m'a tourné le dos. Je devais m'y attendre; elle est femme, et je ne suis pas galant. Je devais prendre plus d'infanterie; vingt-trois bataillons ne suffisaient pas pour déloger soixante mille hommes d'un poste avantageux. Les succès, mon cher lord, donnent souvent une confiance nuisible; nous ferons mieux une autre fois. Que dites-vous de cette ligue qui n'a pour objet que le marquis de Brandebourg? Le Grand Électeur serait

1. Voici vraiment la lettre d'un grand homme. Frédéric qui assiégeait le prince Charles de Lorraine dans Prague alla avec trente mille hommes au-devant du maréchal Daun qui venait au secours de la ville. Il fut vaincu, perdit la moitié de son armée et dut lever le siège.

2. Ferdinand de Brunswick, beau frère du roi (1721-1792).

3. Frère de Frédéric, un de ses bons généraux, mort en 1802.

bien étonné de voir son petit-fils aux prises avec les Russes, les Autrichiens, presque toute l'Allemagne, et cent mille Français auxiliaires. Je ne sais s'il y aura de la honte à moi à succomber, mais je sais qu'il y aura peu de gloire à me vaincre.

---

9. — EN CAMPAGNE.

A Voltaire.

Rammenau, 28 septembre 1758.

Je suis fort obligé au solitaire des Délices de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord. Ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt sur un théâtre, tantôt sur un autre, quelquefois sifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce[1] qu'il a jouée était la *Thébaïde*; à peine y resta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crois, avec nos bons épicuriens, que ceux qui se tiennent sur l'amphithéâtre sont plus heureux que ceux qui se tiennent sur les tréteaux. Quoique je sois par voie et par chemin, j'entends à bâtons rompus parler de ce qui se passe dans la république des lettres; et cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : *Tu dors, Brutus!* Voici trois ans écoulés qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages; que faites-vous donc? Au cas que vous ayez fait quelque chose de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous souhaite toute la tranquillité et tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu.

1. La bataille de Zorndorff (25 août 1758), où les Russes perdirent dix-huit mille hommes : mais la victoire fut sanglante pour Frédéric, qui n'osa inquiéter la retraite de l'ennemi.

10. — PROPOS DIVERS ; COMPLIMENTS ET VÉRITÉS.

A Voltaire.

Meissen, 12 mai 1760.

Je sais très bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux, si j'étais dans une situation où mon âme n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusques *in sæcula sæculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais, si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie[1], et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires, et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire; plutôt de quoi pleurer.... Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible ven-

1. Mme Denis. Frédéric n'est pas galant.

geance que celle de les persifler. On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris[1]. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas assez tranquille, ni assez long, pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de Richelieu, on remarque de la liaison dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais, en vérité, ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des Descartes, des Malebranche, mais ni des Leibniz, ni des Locke[2], ni des Newton. En revanche, pour le goût, vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de[3] celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de Dalembert, surtout ses *Élémens de philosophie* et son *Discours encyclopédique*[4]. Les autres livres qui me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes d'être brûlés.

1. Le diacre Pâris (1690-1727), janséniste forcené, fut enterré au cimetière Saint-Médard. Il se fit des miracles sur sa tombe, qui devint le rendez-vous des convulsionnaires.

2. Locke (1632-1704), fut le maître de la philosophie sensualiste au XVIIIe s.

3. Incorrect et peu net.

4. Le *discours préliminaire de l'Encyclopédie*, qui est un vaste et judicieux tableau de toutes les connaissances humaines.

Adieu; vivez en paix dans votre retraite, et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans, et votre âme est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez, moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas; je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plus tôt que vous ne le croyez. Pour moi, je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un Français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux Sophocle et aux Euripide; je parlerai à Thucydide de votre *Histoire,* à Quinte-Curce de votre *Charles XII;* et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis[1], pour les consoler, fera lire dans un coin l'*Akakia* à Zoïle.

Il faut mettre un rémora dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets[2]; c'est le seul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché.

---

11. — IDÉES DE SUICIDE[3].

AU MARQUIS D'ARGENS[4].

Kemberg, 28 octobre 1760.

Vous appellerez, mon cher marquis, mes sentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, et que nous partons de principes

1. Cf. p. 129. Le coup de griffe ne manque pas de suivre le compliment. Au reste l'éloge est aussi sincère que la critique.

2. Il visait Voltaire qui jeta les hauts cris et protesta de sa discrétion.

3. Les Français avaient eu quelques avantages sur le duc de Brunswick. Les Russes étaient à Berlin. Laudon menaçait la Silésie. Daun était en face de Frédéric. La victoire sanglante de Torgau, gagnée le 3 novembre, où le roi reçut un coup de feu dans la poitrine, lui donna un peu de répit, et ranima son espérance.

4. Cf. plus loin, p. 507.

très différens. Vous faites cas de la vie en sybarite; pour moi, je regarde la mort en stoïcien[1]. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence, ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paraissait encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir suivant cette raison intérieure et le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit et je le répète, jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne, résolu à tout oser et à tenter les choses les plus désespérées pour réussir ou pour trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talens militaires de Charles XII[2]; mais je n'ai point examiné s'il devait se tuer, ou non. Je pense qu'après la prise de Stralsund[3] il aurait fait sagement de s'expédier; mais, quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis, son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a des hommes dociles à la fortune : je ne suis pas né ainsi, et, si j'ai vécu pour les autres, je veux mourir pour moi, très indifférent sur ce qu'on en dira; je vous réponds même que je ne l'apprendrai jamais. Henri IV était un cadet de bonne maison qui faisait fortune; il n'y avait pas là de quoi se pendre. Louis XIV était un grand roi, il avait de grandes ressources; il se tira d'affaire. Pour moi, je n'ai pas les

1. Plus d'une fois dans cette guerre il avait pensé au suicide, et déjà le 9 octobre 1757, il avait écrit à Voltaire : « Pour moi, menacé de naufrage, || Je dois, en affrontant l'orage, || Penser, vivre et mourir en roi. »

2. Les *Réflexions sur les talens militaires et sur le caractère de Charles XII*, qui furent imprimées en 1759, par les soins de d'Argens.

3. Charles XII y fut assiégé en 1714 par une armée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes : ne pouvant tenir dans la place, il se retira en Scanie.

forces de cet homme-là; mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et, comme je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous comptons, je pense, cinq mille ans depuis la création du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur à l'âge de l'univers. Le Brandebourg a subsisté tout ce temps, avant que je fusse au monde; il subsistera de même après ma mort. Les États se soutiennent par la propagation de l'espèce, et, tant que l'on travaillera avec plaisir à multiplier les êtres, la foule sera gouvernée par des ministres ou par des souverains. Cela se réduit à peu près au même; un peu plus de folie, un peu plus de sagesse, ces nuances sont si faibles, que la totalité du peuple s'en aperçoit à peine. Ne me rebattez donc point, mon cher marquis, ces vieux propos de courtisans, et ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre et de la vanité puissent m'en imposer ou me faire le moins du monde changer de sentiment. Ce n'est point un acte de faiblesse de terminer des jours malheureux; c'est une politique judicieuse, qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raisons, lorsqu'on a cinquante ans, de mépriser la vie! La perspective qui me reste est une vieillesse infirme et douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens, je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à espérer, je vois mes ennemis me traiter avec dérision, et leur orgueil se prépare à me fouler aux pieds. Hélas! marquis,

> Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir
> La vie est un opprobre, et la mort un devoir [1].

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous passâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous

1. Ce sont deux vers de *Mérope*.

marchons vers Leipzig, où je compte être le 31, où j'espère que nous nous battrons, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher marquis, ne m'oubliez pas, et soyez assuré de mon estime.

---

12. — FRÉDÉRIC EN 1760.

A MADAME DE CAMAS[1].

Neustadt, 18 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre et empressé à vous satisfaire; vous aurez un déjeuner, ma bonne maman, de six tasses à café bien jolies, bien diaprées, et accompagnées de tous les petits enjolivemens qui en relèvent le prix. Quelques pièces que l'on y ajoute en retarderont l'envoi de quelques jours; mais je me flatte que ce délai contribuera à votre satisfaction, en vous procurant un joujou qui, en vous plaisant, vous fera souvenir de votre vieil adorateur. Il est singulier comme l'âge se rencontre. Depuis quatre ans j'ai renoncé aux soupers, comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire; et, les jours de marche, mon dîner consiste dans une tasse de chocolat.

Nous avons couru comme des fous, tout enflés de notre victoire[2], essayer si nous pourrions chasser les Autrichiens de Dresde; ils se sont moqués de nous du haut de leurs montagnes; je suis revenu sur mes pas, comme un petit garçon, me cacher de dépit dans un des plus maudits villages de la Saxe. A présent il faut chasser de Freyberg et de Chemnitz MM. les cercles[3], pour avoir de quoi vivre et nous placer. C'est, je vous jure, une chienne de vie que,

1. Mme de Camas, veuve du colonel de Camas, grande gouvernante de la Reine, mourut en 1766, âgée de 80 ans. Elle plaisait au roi, comme il le dit lui-même, « tant par son mérite, ses grandes qualités, que par l'air de dignité et de décence qu'elle entretenait à la cour. »

2. Celle de Torgau.

3. C'était l'armée de l'Empire qui était partagé en dix cercles.

excepté Don Quichotte, personne n'a menée que moi. Tout ce train, tout ce désordre qui ne finit point, m'a si fort vieilli, que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête, les cheveux me sont tout gris; mes dents se cassent et me tombent; j'ai le visage ridé comme les falbalas d'une jupe; le dos voûté comme un archet, et l'esprit triste et abattu comme un moine de la Trappe. Je vous préviens sur tout cela, afin que, en cas que nous nous voyions encore en chair et en os, vous ne vous trouviez pas trop choquée de ma figure. Il ne me reste que le cœur, qui n'est point changé, et qui conservera, autant que je respirerai, les sentimens d'estime et d'une tendre amitié pour ma bonne maman. Adieu. FEDERIC.

---

13. — SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A MYLORD MARISCHAL.

Peterswaldau, 1er septembre 1762.

Votre lettre, mon cher mylord, au sujet de Rousseau de Genève[1] m'a fait beaucoup de plaisir. Je vois que nous pensons de même; il faut soulager ce pauvre malheureux, qui ne pèche que par avoir des opinions singulières, mais qu'il croit bonnes. Je vous ferai remettre cent écus, dont vous aurez la bonté de lui faire donner ce qu'il lui faut pour ses besoins. Je crois, en lui donnant les choses en nature, qu'il les acceptera plutôt que de l'argent. Si nous n'avions pas la guerre, si nous n'étions pas ruinés, je lui ferais bâtir un ermitage avec un jardin où il pourrait vivre comme il croit qu'ont vécu nos premiers pères. J'avoue que mes idées sont aussi différentes des siennes qu'est le fini de l'infini; il ne me persuaderait jamais à brouter l'herbe et à marcher à

1. L'*Émile* avait été brûlé à Paris, et le Parlement avait lancé un décret de prise de corps contre Rousseau, qui se réfugia à Motiers-Travers, dans le canton de Neufchâtel. Milord maréchal (cf. p. 479, n. 1), en était gouverneur pour le roi de Prusse.

quatre pattes[1]. Il est vrai que tout ce luxe asiatique, ce raffinement de bonne chère, de volupté et de mollesse, n'est point essentiel à notre conservation, et que nous pourrions vivre avec plus de simplicité et de frugalité que nous ne le faisons; mais pourquoi renoncer aux agrémens de la vie, quand on en peut jouir? La véritable philosophie, ce me semble, est celle qui, sans interdire l'usage, se contente à condamner l'abus; il faut savoir se passer de tout, mais ne renoncer à rien. Je vous avoue que bien des philosophes modernes me déplaisent par les paradoxes qu'ils annoncent. Ils veulent dire des vérités neuves, et ils débitent des erreurs qui choquent le bon sens. Je m'en tiens à Locke, à mon ami Lucrèce, à mon bon empereur Marc-Aurèle; ces gens nous ont dit tout ce que nous pouvons savoir, à la physique d'Epicure près, et tout ce qui peut nous rendre modérés, bons et sages. Après cela, il est plaisant qu'on nous débite que nous sommes tous égaux, et que par conséquent nous devons vivre comme des sauvages, sans lois, sans société et sans police, que les beaux-arts ont nui aux mœurs, et autres paradoxes aussi peu soutenables. Je crois que votre Rousseau a manqué sa vocation; il était sans doute né pour devenir un fameux cénobite, un Père du désert, célèbre par ses austérités et ses macérations, un stylite. Il aurait fait des miracles, il serait devenu un saint, et il aurait grossi l'énorme catalogue du Martyrologe; mais à présent il ne sera regardé qu'en qualité de philosophe singulier, qui ressuscite après deux mille ans la secte de Diogène. Ce n'est pas la peine de brouter l'herbe, ni de se brouiller avec tous les philosophes ses contemporains. Défunt Maupertuis m'a conté de lui un trait qui le caractérise bien. A son premier voyage de France, Rousseau subsistait à Paris de ce qu'il gagnait à copier de la musique. Le duc d'Orléans apprit qu'il était pauvre et malheureux et lui donna quelque musique à transcrire pour

1. Allusion à une scène de la comédie des *Philosophes*, où Crispin entrait en scène à quatre pattes, et tirait de sa poche une laitue qu'il broutait, ou peut-être à la lettre de Voltaire (cf. p. 132).

avoir occasion de lui faire quelque libéralité. Il lui envoya cinquante louis; Rousseau en prit cinq, et rendit le reste, qu'il ne voulut jamais accepter, quoiqu'on l'en pressât, disant que son ouvrage ne valait pas davantage, et que le duc d'Orléans pouvait mieux employer cette somme en la donnant à des gens plus pauvres et plus paresseux que lui. Ce grand désintéressement est sans contredit le fond essentiel de la vertu; ainsi je juge que votre sauvage a les mœurs aussi pures que l'esprit inconséquent.

---

14. — BILLETS FAMILIERS[1].

A Monsieur le baron de La Motte Fouqué[2].

I

1er juin 1764.

J'irai sans façon chez vous, comme un ancien ami, en passant par Brandebourg. J'y serai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un seul ami[3], bien digne de votre amitié et de votre estime; ainsi nous ne serons que nous trois, si vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de chose pour me nourrir; je ne vous demande qu'une bonne soupe et un plat d'épinards, bon visage d'hôte, et de vous trouver en bonne santé. Ce dernier article est de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami; j'espère vous assurer alors de toute mon estime.

1. Rien ne fait plus d'honneur à Frédéric que l'affectueuse familiarité de ces billets adressés à un ancien serviteur que ses blessures et les infirmités contractées dans ses campagnes condamnaient au repos.

2. Le baron de la Motte-Fouqué (1698-1774), né à la Haye d'une famille de réfugiés français, entra en 1715 au service de Prusse. Frédéric le fit colonel en 1740, lieutenant général en 1751, général de l'infanterie en 1759. Ce fut un excellent serviteur, tout dévoué à son maître, qui le paya d'une sincère et tendre affection. Ayant quitté le service en 1763, à la paix, il s'était retiré à Brandebourg.

3. Sans doute son neveu et son élève, le prince Ferdinand de Brunswick (1735-1805).

II

9 février 1766

Je vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je souhaite qu'elles vous soient agréables, qu'elles vous ragoûtent et réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement, dans mon trou, le retour du printemps; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps et végétons en été; mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami; je fais des vœux pour votre conservation et pour tout ce qui peut répandre des agrémens sur votre vie.

III

12 novembre 1767.

Mon cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé incessamment de Constantinople, des raisins de ma vigne et quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez[1]. Je souhaite que cela vous soit agréable, et que vous vous en régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, surtout pour moi, qui suis le doyen de tous, et qui vous serai attaché jusqu'au trépas. Adieu.

1. D'autres fois c'étaient des porcelaines de sa manufacture, et toujours avec quelque mot cordial. — Le baume de la Mecque servait surtout à faire des fards, selon P. Pomet, « marchand épicier et droguiste », auteur d'une *Histoire des drogues* (Paris, in. l. 1694).

15. — DIPLOMATIE.

A L'ÉLECTRICE MARIE-ANTONIE DE SAXE [1].

Berlin, 7 janvier 1766.

Madame ma sœur,

Si la force de la vérité me fait publier quelque éloge de votre mérite, quand j'oublie, Madame, que j'écris à Votre Altesse royale, je la prie de me pardonner; c'est vouloir parler de géométrie sans y mêler les idées de surface, de profondeur et de calculs [2]. Élevé dans les camps et dans le tumulte des armes, je n'y ai point appris l'art de déguiser mes pensées; la vérité naïve, la conscience intime de mes pensées, passent dans mes paroles, ainsi qu'au bout de ma plume [3]. J'ai les cinquante ans bien sonnés; on ne se corrige pas à cet âge; ainsi, Madame, j'ai recours à votre indulgence, à votre bonté, à votre équité. Prenez-moi tel que je suis, et que je resterai probablement jusqu'au moment que j'irai rôtir en purgatoire, entre votre défunte belle-mère [4] et la bonne madame Lodron.

Mais avant que d'aller à ce lieu d'expiation, Votre Altesse royale désire qu'on nomme des commissaires pour ajuster et régler ce qui se peut pour le commerce commun. Je vais, Madame, selon vos intentions, remettre cette affaire aux ministres; nous détacherons grosse perruque contre grosse perruque, et ils feront des merveilles. Souffrez toutefois, Madame, que j'ajoute à ceci quelques réflexions.

Vos bons amis, vos alliés [5], ces Autrichiens qui ont tant d'obligations à la Saxe pour s'être ruinée en couvrant et garantissant la Bohême des malheurs de la guerre; vos bons amis, dis-je, ont à peine attendu que la paix fût

1. Cf. p. 503. Frédéric trouva dans cette princesse un digne interlocuteur, fort capable de lui tenir tête et de rien céder
2. Le madrigal est pesant.
3. Le bon apôtre.
4. La femme de l'électeur Auguste III, roi de Pologne, mort en 1763.
5. Dans la guerre de Sept Ans.

signée pour défendre tout commerce de leurs sujets avec la Saxe. Or, nous qui avons été vos ennemis, parce que feu le roi de Pologne l'a voulu absolument, nous n'avons rien fait de pareil; nous n'avons pas exercé envers vous la même dureté que vos amis n'ont pas eu honte de faire. Les Saxons ont voulu appliquer contre nous la méthode dont les Autrichiens ont usé contre eux. Voilà l'origine de ce démêlé. Pour moi, qui ne peux vaincre l'ascendant que Votre Altesse royale a pris sur moi, je me laisse entraîner; je pousse la complaisance jusqu'où elle peut aller. Mais, nonobstant cette facilité, une voix secrète m'arrête et me dit : Ne trahis pas les intérêts des peuples qui te sont confiés. C'est donc sur cette voix secrète que ma grosse perruque recevra ses instructions, et qui mettra un frein à cette espèce d'abandon de moi-même qui me porterait à souscrire, Madame, à toutes vos volontés[1]. Mais qu'on vende ici un peu moins de basin de Saxe, ou qu'on achète à Leipzig un peu moins de nos étamines, tout cela, Madame, n'influera jamais dans ma façon de penser à l'égard de Votre Altesse royale. Je ne vois qu'une personne, en Saxe, à laquelle j'ai voué mon admiration; il n'y a que vous, Madame, tout le reste ne m'est rien. Ces sentimens, ce dévouement et cet attachement, je ne les perdrai qu'avec la vie, étant, avec la plus haute considération, etc.

---

16. — DIPLOMATIE.

À LA MÊME.

Potsdam, 8 février 1766.

Madame ma sœur,

Je ne manquerai pas d'entrer dans les idées de votre Altesse royale pour tâcher d'inspirer des sentimens

1. Impossible de dorer la pilule plus de grâce — *Et qui* : la phrase ne peut se construire : il eût fallu répéter : et *c'est elle* qui...

concilians à l'avocat des conférences[1]. Vous avez grande raison, Madame, de condamner cet esprit opiniâtre et contentieux dans lequel la plupart des gens d'affaires font consister leur mérite. Il serait heureux qu'on pût se passer d'eux; il ne faut les considérer que comme des mâtins de basse-cour qu'on ne déchaîne que pour les laisser poursuivre le voleur. Tous les hommes devraient naturellement vivre en intelligence; la terre est assez grande pour les contenir, pour les nourrir et les occuper. Deux malheureux mots ont tout gâté, le *mien* et le *tien*, de là sont nés l'intérêt, l'envie, l'injustice, la violence et tous les crimes. Si j'avais eu le bonheur de naître particulier, je n'aurais eu de procès avec personne, parce que j'aurais cédé jusqu'à ma chemise[2], et que j'aurais trouvé des ressources dans une industrie honnête. Il en est autrement des princes; une opinion s'est établie dans l'esprit des hommes que, s'ils cèdent, c'est par faiblesse, ou qu'ils sont dupes, ou qu'ils sont lâches, s'ils sont modérés. Il y en a que leur facilité et leur bonté ont rendus des objets de mépris aux yeux de leurs peuples. Je vous avoue, Madame, que d'aussi faux appréciateurs du mérite doivent être dédaignés, qu'on ne doit tenir aucun compte de leur jugement et qu'ils se rendent eux-mêmes méprisables. Toutefois c'est la voix publique qui décide des réputations; et, quelque envie que l'on ait de braver les jugemens de ce tribunal, on se trouve quelquefois obligé de le respecter. Les juges éclairés sont, quoique en petit nombre, infiniment préférables à ceux de la multitude. Lucain dit :

Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée[3].

Il fait en même temps l'éloge de la vertu de Caton et de la cause de Pompée. Mais, Madame, où est-ce que je m'égare? Il est bien question du jugement du public,

1. Dont il a été question dans la lettre précédente, pour les relations commerciales de la Saxe et de la Prusse.

2. Il se serait plutôt assuré d'avance d'en avoir une de rechange.

3. *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni* (Pharsale).

de Lucain, de Caton, de César, dans une affaire de rien qui doit s'ajuster par l'intervention de quelques commissaires! La voix publique, la renommée, etc., diront ce qu'ils voudront; s'ils ne nous approuvent pas, ils auront dit une sottise, et ce ne sera pas la première. Pardon, pardon, Madame; si j'en avais le temps, je vous écrirais une lettre plus sensée[1]. Je me confie (et peut-être un peu trop) à votre extrême indulgence, en vous priant d'ajouter foi aux sentimens d'estime et d'admiration avec lesquels je suis, etc.

---

17. — UNE FÊTE DES ROIS.

À LA MÊME.

Berlin, 10 janvier 1767.

Nous venons de célébrer ici les Rois, non avec une gravité doctorale, qui ne convient point à mon caractère, mais avec les assaisonnemens qui pouvaient y répandre de la gaieté. On a fait des billets pour autant qu'il y avait de convives, et le hasard a décidé des fortunes. Mme de Pannwitz est devenu roi; un de mes neveux[2], reine; ma nièce de Prusse[3], général d'armée; enfin tout sexe s'est trouvé déplacé. Ce sort singulier a fort amusé la jeunesse; mais, à le bien examiner, le hasard fait à peu près la même chose dans le monde, car la façon de naître, et les différentes conjonctures qui se présentent, décident de nos fortunes. Bien des personnes sont déplacées dans les conditions où le hasard les a mises. Si l'on pouvait connaître le public, on trouverait à coup sûr dans le peuple, et peut-être parmi la dernière classe des citoyens, des génies comparables à Marc-Aurèle, à Jules César, à la reine Élisabeth, à Sapho, à Cicéron, à Virgile[4]. Mais ces génies, ne se trou-

1. Voyez la réponse, p. 505.

2. Le prince Frédéric-Auguste de Brunswick (1740-1805).

3. La princesse Élisabeth, fille du duc Chales de Brunswick et d'une sœur de Frédéric II, avait épousé le prince de Prusse, qui divorça en 1769.

4. La Révolution française donna raison à Frédéric, du moins pour l'éclosion soudaine des talents militaires et politiques.

vant pas placés dans un terrain favorable, n'ont pu éclore; ils demeurent étouffés par les ronces et les épines qui les environnent. Tout dépend donc pour nous de ceux qui nous donnent le jour, du temps propice ou défavorable où nous venons au monde, et des évènemens divers dont le torrent nous entraîne dans notre carrière. Si Alexandre le Grand était né après la seconde guerre punique, il aurait trouvé à combattre les Romains, tout autrement redoutables que les Persans; si Cromwell était venu au monde du temps de la reine Élisabeth, il n'aurait été qu'un fanatique obscur et ignoré; si le pape Hildebrand[1] siégeait à présent sur le trône pontifical, il ne disposerait que des tonsures des prêtres, et certainement pas des couronnes des rois. Mais Votre Altesse royale se soucie fort peu de tout cela; elle pense très sagement que, sans nous embarrasser du hasard qui nous a faits ce que nous sommes, notre devoir est à tous de remplir le mieux que nous pouvons le rôle qui nous est échu. Votre Altesse royale a très grande raison, et, ce qui mieux vaut, elle en donne l'exemple. Donnez, Madame, longtemps cet exemple à l'Allemagne, et daignez compter toujours parmi le nombre de vos admirateurs celui qui a l'honneur d'être, etc.

---

18. — POUR LA LIBERTÉ D'ÉCRIRE[2].

À d'Alembert.

26 janvier 1772.

Vous me chargez d'une commission embarrassante pour moi, d'autant plus que je ne suis ni correcteur d'imprimerie, ni censeur de gazettes. Je crois que la famille de

1 Grégoire VII (1013-1085), un des grands papes du moyen âge, engagea contre l'empereur Henri IV la *querelle des investitures*, et l'obligea à s'humilier devant lui à Canossa (1077). — Voyez la réponse à cette lettre, p. 506.

2. Il est piquant de voir dans cette lettre le despote défendre la liberté contre le philosophe.

Loyseau de Mauléon[1] a été à l'école chez Le Franc de Pompignan[2]; elle suppose toute l'Europe les yeux fixés sur elle, et l'univers uniquement occupé de cette famille. Pour moi, qui vis en Allemagne, et qui sais ce qui s'y passe, je puis assurer avec honneur à la famille de Mauléon qu'un très petit nombre de personnes sait qu'elle existe, et que ceux qui la connaissent le mieux sont peut-être une quarantaine de personnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous protester que personne ne s'oppose en Allemagne à la noblesse de cette famille; qu'il est très indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat soit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de sang, que la duchesse d'Orléans ait consulté son père ou non; et qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la Tournelle, la grand'chambre[3], les présidens à mortier[4] et le chancelier peuvent vivre et mourir comme bon leur semble; on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du Bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que, sans la liberté d'écrire, les esprits restent dans les ténèbres, et que tous les encyclopédistes (dont je suis disciple zélé), en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre et que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser.

1. Loyseau de Mauléon (1728-1771) avait été un illustre avocat, lié avec J.-J. Rousseau et Voltaire : il avait contribué à faire réhabiliter Calas. La *Gazette du Bas-Rhin*, imprimée à Clèves, avait, à l'occasion de sa mort, publié un article dont la famille s'était offensée. Dalembert demandait à Frédéric d'obliger la gazette à insérer une rétractation dont il envoyait les termes, « avec défense de parler désormais en bien ou en mal de cette famille ».

2. Le Franc de Pompignan (1709-1784) avait dit, dans un *Mémoire* au roi : « Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de mon discours. » Voltaire s'en donna là-dessus à cœur joie. Il lança des *car*, des *pour*, des *qui*, des *quoi*, des *ah*, des *oh*, et enfin la satire de la *Vanité*, qui se terminait par ces vers connus : « César n'a point d'asile où sa cendre repose, ‖ Et l'ami Pompignan pense être quelque chose. »

3. La Tournelle et la Grand'-Chambre étaient des chambres du Parlement de Paris. Il y avait la Tournelle criminelle et la Tournelle civile.

4. Le mortier était le bonnet des présidents du Parlement.

Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il sera bon de prévenir par des saignées et de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellites de Saturne! Il faudrait mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, et, s'il se pouvait, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce, etc.

---

19. — SUR LE THÉATRE FRANÇAIS ET SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

A VOLTAIRE.

Potsdam, 24 juillet 1775.

Je viens de voir Le Kain[1]. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aise d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conservez est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore longtemps. Ce feu élémentaire, ce principe vital est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire, ce qui me fait grand plaisir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet et d'Orosmane; pour l'Œdipe, nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

1. Cf. p. 451, n. 1.

L'année passée, j'ai entendu Aufresne[1]; peut-être lui faudrait-il un peu plus du feu que l'autre a de trop. Je ne consulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en usage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans *Œdipe*, ni dans *Zaïre*; c'est qu'il y a des morceaux si touchans dans la dernière et de si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène!

Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations : ma sœur Amélie[2], la princesse Ferdinand[3], la landgrave de Hesse[4] et la princesse de Wurtemberg, votre voisine, qui est venue ici de Montbelliard pour entendre Le Kain[5]. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh! que les belles lettres sont utiles à la société! Elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés et sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, et qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

1. Cet acteur n'appartenait pas à la Comédie française. Il joua avec grand succès en province et à l'étranger. C'est lui que Galiani entendit à Naples. Frédéric louait son jeu noble, simple et vrai.

2. Cette princesse (1723-1787), abbesse de Quedlimbourg, vivait dans l'intimité du roi, et partageait son goût pour la musique.

3. La princesse Ferdinand, sans doute la femme du prince héréditaire de Brunswick.

4. La landgrave Caroline (1721-1774) était la mère de la princesse Frédérique Louise, seconde femme du prince de Prusse, neveu et héritier de Frédéric.

5. Le comté de Montbéliard, occupé en 1792, fut cédé à la France par le traité de Lunéville en 1801. Il appartenait à la maison de Würtemberg depuis le XIVe s. La princesse Frederique de Würtemberg, née en 1732, était fille de la margrave de Baireuth.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux-arts; ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris. Quelque amour que j'aie pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent, la langue et le goût : la langue est trop verbeuse; la bonne compagnie parle français, et quelques cuistres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes; chaque province soutient le sien, et jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent sur tout, ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste; ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français et tudesque; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, et sait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux; et, pour l'ordinaire, ce n'est qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit usuel. Quant à la philosophie, depuis le génie de Leibniz et la grosse monade de Wolf[1], personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre; mais jusqu'ici rien de parfait n'a paru[2]. L'Allemagne est actuellement comme était la France du temps de François Ier. Le goût des lettres commence à se répandre; il faut attendre que la nature fasse naître de

1. Jean Chrétien Wolf (1679-1754), disciple de Leibniz, publia de 1728 à 1746, son *Corpus philosophiæ*, en 24 vol. in-4. — *Monade:* « d'après Leibniz, les éléments des choses, ou substances simples, incorruptibles, nées avec la création, inaccessibles à toute influence du dehors, mais sujettes à des changements internes qui ont pour principe l'appétition et pour résultat la perception. » (Littré.)

2. Rien de parfait, peut être : mais pourtant Lessing avait donné ses meilleures pièces, et Gœthe son *Gœtz de Berlichingen* (1772)

vrais génies, comme sous les ministères des Richelieu et des Mazarin. Le sol qui a produit un Leibniz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité[1]. Vous me direz que cela peut vous être très indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aise en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'est ma façon de prophétiser, et la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me console d'avoir vécu dans le siècle de Voltaire; cela me suffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, et surtout qu'il n'oublie pas le solitaire de Sans-Souci[2] ? *Vale.*

---

20. — INÉGALITÉ NATURELLE DES ESPRITS.

A d'Alembert

13 août 1777.

Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu qui sont une leçon pour les vieillards de notre âge :

> Ainsi, sans chagrins, sans noirceurs,
> De la fin de nos jours poison lent et funeste,
> Je sème encor de quelques fleurs
> Le peu de chemin qui me reste.

En pensant ainsi, les nuages de l'esprit se dissipent, et une douce tranquillité succède aux agitations qui nous troublent. Ce n'est pas à moi à prêcher les sages, c'est un poète philosophe qui leur parle. J'apprends que le comte de Falkenstein[3] a vu des ports, des arsenaux, des vaisseaux,

1. Il y était du reste parfaitement indifférent, et se moquait volontiers de ces honnêtes Allemands qui prenaient à cœur de dégrossir leur langue maternelle et de secouer le joug littéraire de la France. En fait de littérature, Frédéric est tout français.

2. Château construit en 1745 par Frédéric II, à 2 kilomètres de Potsdam.

3. L'empereur Joseph II, qui voyageait en France sous ce nom. Il passa près de Ferney et ne s'y arrêta pas, au grand dépit de Voltaire.

des fabriques, et qu'il n'a point vu Voltaire; ces autres choses se rencontrent partout, et il faut des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'empereur je n'aurais pas passé par Ferney sans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois, sur certaines anecdotes qui me sont parvenues, qu'une certaine dame Thérèse[1], très peu philosophe, a défendu à son fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'empereur a de bon, il le tient de lui-même, c'est son propre fonds, c'est son caractère à lui, qui a perfectionné son éducation. Ce maréchal de Bathyani[2] qui l'a élevé, et que j'ai connu particulièrement, était un digne homme et capable de donner de bons principes à un jeune prince. Je le répète encore, Helvétius[3] s'est trompé dans son ouvrage *de l'Esprit.* Il soutient que les hommes naissent à peu près avec les mêmes talens; cela est contredit par l'expérience. Les hommes portent en naissant un caractère indélébile; l'éducation peut donner des connaissances, inspirer à l'élève la honte de ses défauts; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choses. Le fond reste, et chaque individu porte en lui les principes de ses actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles; est-il donc probable, dès que quelque chose est déterminé dans l'univers, que tout ne le soit pas? Je sais que j'agite une grande question; mais en m'adressant au plus sage philosophe des Gaules, c'est à lui de la résoudre.

1. L'impératrice Marie-Thérèse, qui gouverna jusqu'à sa mort (1780).

2. D'une ancienne famille hongroise, qui jusqu'à notre siècle a fourni des hommes illustres à la maison d'Autriche.

3. Helvetius (1715-1771) donna en 1758 son livre de l'*Esprit,* tout plein d'un lourd matérialisme, où il s'efforce de prouver que toute la différence de l'homme et de la bête est dans la conformation des organes, et que l'intérêt est le mobile de toutes les actions humaines. Dans un ouvrage posthume sur l'*Homme, ses facultés intellectuelles et son éducation,* il soutient que toutes les intelligences sont naturellement égales.

L'ÉLECTRICE MARIE-ANTONIE DE SAXE

1724-1780

Le français fut la langue des cours pendant le XVIII[e] siècle, et surtout en Allemagne. Comme Frédéric II, tous les grands et petits princes de l'Empire, électeurs, margraves, grands-ducs, parlaient le français élégant, et méprisaient la rude langue allemande. Beaucoup avaient leur troupe de comédiens français, et se bâtissaient un Versailles. Des souverains de quelques lieues carrées jouaient au Louis XIV.

Aussi parmi les correspondants du roi de Prusse trouve-t-on un grand nombre de princes et de princesses d'Allemagne, qui lui tiennent par le sang et l'amitié. On y distingue surtout trois femmes supérieures : la margrave de Baireuth, philosophe épicurienne, d'humeur vive et susceptible, facile à piquer, mais en somme profondément attachée à ce frère dont elle médisait parfois ; la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Gotha, une amie dévouée aussi, et philosophe également, correspondante de Voltaire et de Diderot ; enfin l'électrice Marie-Antonie de Saxe.

Celle-ci, la philosophie l'inquiète peu. Son État et sa maison, voilà tous ses soucis, et l'objet de tous ses efforts. Elle emploie à défendre les intérêts qui lui sont chers, un esprit original, vigoureux, souple, plein de ressources. Elle donne dignement la réplique à Frédéric, elle lui tient tête ; tour à tour hardie, insinuante, ferme, ironique, et donnant à entendre avec une exquise politesse, qu'elle n'est pas dupe de tous les raisonnements moraux et philosophiques à l'abri desquels le vieux roi poursuit ses desseins politiques. Tout en admirant son correspondant, elle échappe à son ascendant : sympathique et non séduite, elle se maintient indépendante, et ne se laisse ni dominer, ni effacer par ce grand esprit. Même auprès de lui, sa physionomie garde un relief singulier, et par la netteté vigoureuse de la pensée, par la fine précision de la forme, ses lettres ne pâlissent point parmi celles de ce roi qui fut un grand écrivain français : elles valent par elles-mêmes, et non comme réponses ou provoquant des réponses.

Cette femme distinguée était une princesse de Bavière, fille du malheureux empereur Charles VII. Elle épousa le prince de Saxe fils de l'électeur et roi de Pologne, Auguste III, qui mourut en

1763 : elle perdit son mari la même année, et gouverna la Saxe au nom de son jeune fils.

I. — INSINUATION DIPLOMATIQUE

Au roi de Prusse.

Dresde, 14 mai 1764.

Sire,

Je quitte la féerie [2] et tous les jeux brillans de l'imagination pour me livrer tout entière au sentiment. Qu'il est beau de voir un grand guerrier faire l'éloge de la paix avec une éloquence qui paraît [3] venir du cœur! Votre Majesté nous fait espérer la conservation de cette paix si désirable. Elle juge qu'on peut la maintenir en Europe. Mais, Sire, de quelle condition en faites-vous dépendre la possibilité? *Pourvu que les puissances ne veuillent pas se raidir contre un projet dont il vous paraît qu'une certaine puissance* [4] *ne se départira jamais.* On nous donna l'autre jour *Les Trois frères rivaux* [5]. Madame Philidor déclare qu'elle sera la complaisance même, pourvu que son mari se soumette à toutes ses volontés. Les rois, Sire, ne ressemblent guère au bonhomme Philidor. Ne serait-il pas plus simple de ne se mêler que de ses propres affaires, d'abandonner, par exemple, aux Polonais le soin de s'accorder sur le choix d'un roi? Faites adopter, Sire, un moyen si juste et si facile. Vous le pouvez, j'en suis certaine, si vous le voulez;

1. L'électrice voulait faire son fils roi de Pologne comme l'avaient été Auguste III et son prédécesseur. Elle tâchait d'amener Frédéric à la seconder contre la Russie, qui s'opposait à ses desseins. Mais Frédéric tenait à l'amitié de Catherine II, et lui-même au reste ne voulait point donner à la Pologne un roi qui disposât des forces de la Saxe.

2. L'électrice avait souhaité de pouvoir d'un coup de baguette transformer le roi de Prusse en avocat de sa cause.

3. Notez ce *paraît* : c'est le genre de malice ordinaire à l'électrice, qui pèse tous ses mots.

4. Le projet qu'avait Catherine de faire régner en Pologne une de ses créatures, et d'y entretenir l'anarchie.

5. Comédie de Lafont, jouée à Paris en 1713.

daignez le vouloir. Vous serez le pacificateur de l'Europe, le génie bienfaisant. Mais j'ai dit que je quittais la féerie et les fictions; je reviens au sentiment pour vous assurer du sincère attachement avec lequel je suis, etc.

---

2. — RÉPLIQUE[1].

AU MÊME.

Dresde, 1er mars 1766.

Sire,

Plus je remarque à Votre Majesté d'inquiétude sur le jugement que je puis porter de ses lettres, plus je redoute le sort de mes réponses. Si j'osais, Sire, je suivrais un peu votre comparaison. Vous êtes né sur le trône, et vous êtes un très grand roi. Placé dans la classe commune des hommes, vous eussiez été un particulier très aimable; je dirai plus, vous eussiez été vraiment heureux. Vous appréciez si bien, Sire, la vaine estime des humains et leur jugement bizarre, que sûrement vous avez gémi plus d'une fois de l'obligation d'y assujettir vos désirs et vos actions; et il y a bien de l'intervalle entre les douceurs de sacrifier sa chemise au soulagement du premier individu malheureux, et la triste nécessité de passer souvent pour injuste, afin de se garantir du soupçon d'être faible. Étrange condition du trône, si effectivement elle gêne dans le souverain l'exercice des vertus qu'il souhaite à son sujet! Mais cet élan de moralités m'entraîne: ne vous en prenez, Sire, qu'à votre philosophie; le fond en est si juste, si consolant pour l'humanité, que je me livre un peu à ma mauvaise humeur contre les barrières qui s'élèvent quelquefois entre la théorie et la pratique. Quand Voltaire a dit : Si j'étais roi, je voudrais être juste, c'était une espèce de capucinade poétique, et il ne voyait pas que cette qualité, si utilement active dans un particulier, ne fait souvent d'un prince

1. C'est une réponse à la lettre 16 de Frédéric, p. 495.

qu'un être fort nonchalant. Voilà, si je ne me trompe, le résultat des citations de Votre Majesté sur Lucain, César, Pompée et Caton. Quoi qu'il en soit, tous ces honnêtes gens sont défunts, et je ne m'occupe que du bien que vous pouvez faire aux vivans. De ce nombre sont les commissaires de Saxe nommés pour les affaires de commerce, et qui sont partis avant-hier. Ils espèrent tout de votre [justice][1] et moi, Sire, j'attends constamment tout du sentiment qui s'y joint en ma faveur, de votre amitié. Je suis, etc....

---

3. — LA VOCATION DE FRÉDÉRIC II.

AU MÊME.

Dresde, 28 mars 1767

Sire,

En lisant la dernière lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, je me suis trouvée dans le cas de bien des gens qui lisent les philosophes; j'ai admiré, et n'ai point été convaincue[2]. Non, Sire, malgré tous les préceptes d'Épicure[3], né même simple particulier, vous ne seriez point resté dans l'inaction[4]. Votre génie vous eût crié sans cesse que vous étiez fait pour agir. Il vous eût sollicité, poussé; le naturel eût vaincu les maximes. Mais je croirais volontiers que, après avoir fait de grandes choses, pris des

1. « Le mot *justice* ou tout autre mot équivalent est omis dans l'autographe. » (Note de M. Preuss.)

2. A propos de la lettre 17 de Frédéric (p. 495), l'électrice lui avait demandé ce qu'il aurait été, s'il n'était pas né roi. Frédéric avait allégué Epicure et Diogène, pour conclure qu'une condition privée, paisible et obscure, lui aurait donné le plus complet bonheur. L'électrice demeura sceptique à l'égard de cette profession de foi.

3. Frédéric citait cette maxime d'Épicure : « Ne vous mêlez point des affaires du gouvernement ».

4. « Le hasard, avait écrit le roi, plus puissant qu'Epicure et moi, a voulu que je naquisse l'aîné des enfans de mon père, dans un état où l'hérédité était d'usage immémorial ;... lorsque l'on se trouve dans un état, il faut qu'on prenne l'esprit de corps ;... les conjonctures entraînent les hommes, et les font souvent aller malgré eux. »

villes, gagné des batailles, enfin, ennuyé de triomphes, rassasié de gloire, et trop accoutumé au bruit de la renommée, une retraite glorieuse et philosophique eût terminé votre carrière. Du reste, Sire, je conviens avec Votre Majesté que les souverains ne sont pas toujours maîtres de leur choix; moins libres, à cet égard que les particuliers, les conjonctures les entraînent, les événemens leur forcent la main. Puissent-ils vous permettre constamment de philosopher et de jouir! Mais que j'aie toujours quelque part à vos réflexions; vous ne pouvez, Sire, les communiquer à personne qui les admire davantage, ni qui soit plus que moi, avec les sentimens si distingués qui vous sont dus, Sire, etc.

LE MARQUIS D'ARGENS[1]

JEAN-BAPTISTE DE BOYER

1704-1771

Fils d'un procureur général du parlement d'Aix, il fut destiné à la magistrature. Mais il n'avait pas la gravité de caractère qui convient à cet état. On l'expédia à Constantinople à la suite d'un ambassadeur de France, pour le dépayser. Il fut plus tard capitaine au régiment de Richelieu, mais sa santé l'obligea à quitter le service. En 1741, il vint à Berlin, son esprit aimable, son érudition vaste, son incrédulité hardie, qui ne l'empêchait pas d'être assez superstitieux, plurent au roi, qui le fit chambellan, directeur des belles-lettres dans son Académie, et pendant un moment directeur des spectacles à Berlin. D'Argens fut toujours de ces fameux soupers qu'a célébrés Voltaire. Il y eut entre le roi et lui une réelle et vive amitié, que manifeste l'active correspondance qu'ils entretinrent pendant la guerre de Sept Ans : pendant ces années d'efforts et d'angoisses, D'Argens fut le plus intime confident de Frédéric. Cependant ils se brouillèrent enfin : D'Argens était souvent malade, le roi n'y voyait que de la paresse; il voulait l'avoir toujours auprès de lui pour tirer parti et jouir de son

1. *Correspondance de Frédéric II*, t. IV.

esprit : il le payait pour cela, et voulait rentrer dans son argent. D'Argens avec ses continuelles infirmités, qui le retenaient au lit, ne gagnait pas sa pension. De là des reproches répétés, dont le marquis se défendait à force de protestations et de certificats. Et puis le roi aimait à railler. « On sait bien, dit Voltaire, qu'il faut souffrir auprès des rois, mais Frédéric abusait un peu trop de ses prérogatives. » Pollnitz, Algarotti, D'Argens lui servaient de plastrons. Il n'avait pas toujours la plaisanterie légère ni surtout bienveillante. On pouvait lui répondre : cela passait parfois, mais parfois aussi on s'attirait de rudes semonces, et de durs rappels au respect de la majesté royale. Pollnitz avala toutes les couleuvres. Algarotti, un bien souple italien pourtant et plat complimenteur, s'en alla mourir en son pays. D'Argens, au bout de vingt-cinq ans, n'y put tenir, et s'en revint en Provence, à la maison paternelle.

I. — UN PROPHÈTE.

A Frédéric II.

Berlin, 24 janvier 1760.

Mon prophète[1], dont vous vous moquez, continue à prédire pour cette année monts et merveilles. Je ne sais si c'est un faux prophète, mais je sais bien qu'il ne manque pas d'esprit; Votre Majesté pourra en juger par deux réponses qu'il a faites depuis peu de jours, l'une à un théologien, et l'autre à un prince. Le théologien est un nommé M. Süssmilch, pasteur et luthérien rigide. « Vous ne savez, dit-il à mon prophète, ni le grec ni le latin; comment pouvez-vous, sur une traduction allemande de la Bible grecque, juger de ce qu'elle contient? — Monsieur, répondit le Daniel de Berlin, la traduction allemande ne rend

1. Le Prophète, qui avait prédit en 1758 les malheurs de 59, annonçait que « en soixante, les Prussiens seraient et plus heureux et plus glorieux qu'ils n'avaient jamais été. » En 60 les Français eurent des avantages sur le Rhin; Frédéric échoua devant Dresde; les Russes et les Autrichiens entrèrent à Berlin : le roi songea à se tuer; mais la victoire de Torgau lui rendit quelque espérance. — Le prophète était un tisserand nommé Pfannenstiel.

donc pas le sens de l'Écriture? Si cela est, comment osez-vous la proposer aux chrétiens comme contenant la pure parole de Dieu? Ou il faut convenir que je puis comprendre le véritable sens de la Bible sur une traduction approuvée par tous les synodes, ou il faut avouer que tous les ministres luthériens trompent ceux dont ils se disent pasteurs. » M. Süssmilch s'est tu, et il a bien fait, car il n'avait rien de bon à répondre. Je viens à présent à la réponse faite au prince; c'est au margrave de Schwedt[1]. Il demanda à cet homme s'il était vrai qu'il se mêlât de faire des prédictions. « J'ai été assez heureux, répondit-il, pour annoncer quelques vérités. — Allez, dit le margrave, vous êtes fou. — Ma femme, répondit le prophète, qui est une sotte, me le dit tous les jours; mais je ne fais aucune attention à ce qu'elle me dit, parce que je connais la portée de son esprit. » Je ne sais si Daniel, Jérémie, Habacuc et tous les prophètes grands et petits auraient répondu plus finement, Votre Majesté dira peut-être que mon prophète aurait mérité quelques coups de bâton; je n'ai rien à dire à cela, si ce n'est qu'on peut mériter d'être battu parce qu'on a fait une réponse ingénieuse, mais impertinente. Vous allez croire, Sire, que me voilà à demi converti, et que je vais bientôt croire aux prophètes anciens, puisque je crois déjà aux modernes. Mais je suis bien aise d'avertir Votre Majesté que je suis toujours un bon et fidèle sectateur d'Épicure. Je ne puis cependant me refuser à l'évidence, et voici un fait que je tiens de la bouche d'un ministre luthérien, homme d'esprit et de notre Académie des sciences. Un mois avant la bataille de Cüstrin[2], mon prophète va chez ce ministre, et lui dit : « Monsieur, je viens vous avertir que dans trente jours le roi gagnera une bataille sanglante sur les Russes; près de quinze mille seront tués, et resteront longtemps sur le champ de bataille pour servir de pâture aux oiseaux. » Le jour que cet homme avait prédit fut précisément celui du jour de la bataille. Je sais bien

1. Ce prince avait épousé une sœur de Frédéric.

2. De Zorndorf, près Custrin (25 août 1758).

que c'est le hasard qui a vérifié les prédictions de cet homme; mais il faut convenir que c'est un singulier hasard. Si j'étais assuré que l'événement voulût m'être aussi favorable, je me mêlerais d'être prophète; cela ferait enrager Voltaire, et il n'oserait plus se moquer des gens qui exalteraient leur âme[1]. J'ai l'honneur, etc.

---

2. — APRÈS LA PAIX.

AU MÊME.

Berlin, 5 mars 1763.

Sire,

Enfin je viens de le voir, ce héraut d'armes tant désiré[2], passer sous mes fenêtres, publiant la paix, suivi de quatre ou cinq mille personnes dont les acclamations et les cris de joie m'ont paru plus touchans que la musique la plus harmonieuse. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, et vous le méritez : ce doit être un double plaisir pour Votre Majesté.

Tandis que vous lisez Cicéron à Dahlen[3], j'emballe ici ses ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve dans cette occasion l'embarras des richesses; je n'ai jamais cru avoir tant de biens; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots et de caisses, je serais tenté de me figurer que j'ai été dans le commissariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement : c'est celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui est l'uniforme

1. Allusion à la *Diatribe du docteur Akakia*. Voltaire accusait Maupertuis d'avoir soutenu qu'en exaltant son âme on pouvait arriver à prédire l'avenir.

2. « Le 5 mars 1763, M. Schinmeister, conseiller aulique, proclama la paix à Berlin ; il était en costume de héraut d'armes. » (Note de M. Preuss.)

3. Au château de Dahlen en Silésie.

qu'ont pris les banquiers et les marchands. Ces messieurs-là jouent avec l'or et la broderie, et il faut bien que je fasse comme eux, puisqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie. J'aurai le cheval du bon père Suarès [1], doux, tranquille et digne de porter un vieux philosophe, et je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert [2], car j'ai eu l'honneur de dire très souvent à Votre Majesté que j'aimerais mieux être un bon bourgeois de la rue des Frères qu'empereur de Russie, et c'est une pensée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien Votre Majesté des chevaux, et je m'en servirai à son honneur et gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Icilius [3], qui vont être réformés et placés dans d'autres régimens. Je ne sais pas si la reine de Hongrie réformera ses troupes; mais je suis bien certain qu'elle diminuera sa parenté [4], et que le cousinage de la Pompadour sera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin. J'ai l'honneur d'être, etc.

1. « François Suares, jésuite espagnol, né en 1617, répondit au duc de Medina Sidonia, qui lui demandait quel cheval il voulait : *Qualem me decet esse, mansuetum*, (tel qu'il faut que je sois, paisible).

2. Il avait refusé d'aller faire l'éducation du grand duc héritier de Russie.

3. Charles Théophile Guischardt (1724-1775), connu sous le nom de Quintus Icilius, commanda un corps franc, qui combattit bien, et pilla de même; ce corps étant réformé à la paix, Quintus Icilius garda le grade de colonel. Il écrivit plusieurs ouvrages militaires, et combattit les idées du chevalier de Folard.

4. Marie-Thérèse, pendant la guerre, pour fortifier l'alliance de la France et de l'Autriche, écrivit à Mme de Pompadour des lettres où elle la traitait de *bonne amie* et de *cousine*.

3. — LES GRIEFS DU MARQUIS D'ARGENS.

AU MÊME.

Dijon, 14 décembre 1768

Sire,

Votre Majesté me permettra, au commencement de cette année, de lui souhaiter une suite continuée de prospérités. Puisse-t-elle trouver dans sa famille tout le contentement qu'elle désire et voir naître un grand nombre d'arrière-neveux, être toujours chérie de son peuple, respectée de ses voisins et redoutée de ses ennemis! Ce sont là les souhaits, Sire, que je forme pour le bonheur de Votre Majesté, et dont j'espère voir l'heureux accomplissement, personne n'ayant pour elle ni plus de respect, ni plus d'admiration, ni plus d'attachement.

Après avoir rendu au roi de Prusse, ce que ses grandes qualités exigent, oserais-je, Sire, proposer une question au philosophe de Sans-Souci? Qui dit philosophe dit amateur de la sagesse; or, la sagesse ne s'offensa jamais des vérités respectueuses. Je supplie donc Votre Majesté de demander au philosophe de Sans-Souci, sans que le roi de Prusse puisse jamais rien savoir de cette question, ce que la postérité penserait de l'empereur Julien, s'il avait répandu dans toute l'Europe contre le philosophe Libanius, avec lequel il disait vivre amicalement, un écrit[1] capable d'exciter tous les chrétiens fanatiques d'attenter[2] à sa vie. Je demande encore ce que dirait cette même postérité, si Trajan avait composé une satire[3], précédée d'une épître dédicatoire plus mordante que la satire, contre Pline, qu'il approchait de sa personne en qualité d'un homme de lettres qui lui était attaché. Enfin, quel serait l'étonnement

1. Allusion au *mandement de l'archevêque d'Aix*, 1766. (Note de M. de Preuss.)

2. *Exciter d'attenter*: incorrect. Il faut *à*.

3. « Voy. l'*Eloge de la paresse*, 1768 (Note de M. Preuss). — D'Argens fut aussi blessé d'avoir été traité de *sournois* dans une épître du roi.

de cette postérité, si Plutarque [1], qui fut, pour ainsi dire, le compagnon de philosophie de Marc-Aurèle, avait été obligé, pour se mettre à l'abri des plaisanteries dures et des mépris humilians de cet empereur, de vendre ses vaisselles et les bijoux de sa femme, seuls et uniques secours qui lui restaient, pour aller vivre tranquillement au pied des Alpes, s'estimant heureux de ne plus entendre des propos dont quelques-uns même révoltaient l'humanité, comme celui de proposer à Plutarque de marier à son chien une fille remplie de talens qu'il élevait comme la sienne, et celui encore d'envoyer des palefreniers pour le frotter et le guérir de ses rhumatismes. Le philosophe de Sans-Souci pense-t-il qu'on pourrait accuser Plutarque d'avoir eu tort de quitter Marc-Aurèle, parce qu'il lui avait donné dans son palais trois chambres dorées dont ce philosophe ne sortait qu'en tremblant, et n'y rentrait presque jamais sans avoir le cœur accablé de douleur par les dures plaisanteries dont il avait été accablé? N'est-ce pas là le lieu d'appliquer ces vers de La Fontaine :

Je sors d'ici, dit le stoïque [2],
Et je vais m'enfermer chez moi ;
J'aime bien mieux mon toit rustique
Que les plus beaux palais d'un roi.

Là rien ne vient m'interrompre ;
Je mange, je dors à loisir.
Je méprise tout plaisir
Que la crainte peut corrompre.

Au reste tout ceci soit dit sans rancune de la part du philosophe de Sans-Souci ; l'étude de la sagesse calme les mouvemens de l'âme, et lui fait apercevoir la vérité. « Les neiges, dit Pétrone [3] qui vaut bien les philosophes de ce

1. Plutarque eut la faveur de Trajan et fit l'éducation d'Adrien. Il était mort depuis plus de vingt ans, quand Marc-Aurèle succéda à Antonin.

2. Imitation des deux derniers quatrains de la fable de La Fontaine, *Le Rat de ville et le Rat des champs*.

3. Au chapitre 99 du Satyricon.

temps, subsistent longtemps, sur les terres pierreuses et incultes; mais la moindre pluie les fond dans un moment sur celles qui sont cultivées. Il en est de même de la colère; elle s'entretient dans un cœur brutal, et se dissipe facilement chez ceux qui ont appris à la modérer par la vertu. »

J'ai pensé, Sire, pouvoir proposer quelques questions au philosophe de Sans-Souci sans blesser le profond respect que j'aurai toujours pour le roi de Prusse; et, toutes les fois que ce grand prince voudra me mettre à l'abri des duretés du philosophe de Sans-souci, de même que, pour ne pas essuyer des plaisanteries humiliantes, je me suis défait de ce que j'avais de plus précieux, je saurai bien, pour montrer mon respect et mon admiration pour le roi de Prusse, engager une année d'avance de mes revenus pour me transporter des rives de la Durance sur celles de la Havel[1]. Ce que je dis ici n'a rapport à aucune veine d'intéret; je suis aussi riche en Provence, où le vin me coûte un demi gros la bouteille, la viande un gros, où le soleil, à trois semaines près, chauffe mes appartemens, dont le loyer ne me coûte rien, qu'à Postdam avec une pension à laquelle j'ajoute la mienne toutes les années. Ce philosophe de Sans-Souci s'est toujours figuré que je ne pouvais vivre sans ses bienfaits. Assurément je n'aurais pu le faire à Potsdam, mais sans aucun embarras chez moi, et sans avoir besoin de faire gémir la presse des libraires, comme on le dit dans une épître dédicatoire[2] qui a été réimprimée à Francfort, ainsi que le *Mandement* l'a été à Strasbourg, au grand scandale de tous les philosophes. J'ai l'honneur, etc.

1. D'Eguilles à Potsdam.
2. L'*épître dédicatoire* et le *mandement* dont il est parlé au commencement de la lettre.

GUSTAVE III[1]

1746-1792

Il était à Paris, quand la mort de son père le fit roi. Par le coup d'État de 1772, il abolit la constitution de 1720 et rendit à la couronne le pouvoir dont la diète l'avait dépouillée depuis la mort de Charles XII. Il fit la guerre à la Russie et au Danemark, et rêva de rétablir le trône de Louis XVI. Un nouveau coup d'autorité qui diminua encore les attributions de la diète irrita la haine que la noblesse lui portait de longue date. Une conspiration fut ourdie, et, dans un bal masqué de la cour, Ankarström tira un coup de pistolet à bout portant sur le roi, qui mourut au bout de quelques jours (29 mars 1792).

Intelligence, esprit, générosité, bonté, amour des arts, douceur des mœurs, Gustave III eut toutes les plus brillantes qualités, et tout son règne ne fut qu'une suite d'entreprises avortées et de déceptions cruelles, qui aboutirent à la plus déplorable catastrophe.

C'est que deux dons essentiels lui manquaient : un peu de modestie et le bon sens. Il eut des ambitions au-dessus de ses forces et de ses talents : il manqua de constance, de jugement, et de sang-froid. Il rêva tour à tour d'être un nouveau Charles XII contre la Russie, et de reprendre à la tête des rois contre la France révolutionnaire le rôle héroïque que Gustave-Adolphe avait rempli contre la catholique Autriche. Il lâcha successivement toutes les réalités dont il commençait à s'approcher pour les impossibilités lointaines et grandioses. Et quand il sentit tout lui manquer, il se réfugia dans le surnaturel, se fit franc-maçon, consulta des voyants et des devineresses, et se fit montrer l'avenir dans le marc de café.

Gustave III avait reçu de ses gouverneurs, le comte de Tessin, et le comte Scheffer, une éducation décousue, où il ne pouvait guère acquérir la solidité et la stabilité de l'esprit. Mais ils lui apprirent du moins à bien manier notre langue. Il l'écrit avec plus de facilité que Frédéric lui-même : il n'a pas un style original et personnel comme le roi de Prusse : mais c'est une agréable et nette propriété, une élégance continue, sans incorrection, ni bizarrerie, ni lourdeur, sans rien enfin qui sente l'étran-

1 Geffroy, *Gustave III et la Cour de France.*

ger : il a pris tout à fait l'air et les manières de la société française, et il eut peu d'efforts à faire pour lui plaire dans les deux voyages qu'il fit à Paris, en 1771 et 1784. Il lui convenait jusque par ses défauts. Au reste, tout en lui était au ton du jour. Ses gouverneurs l'avaient nourri de philosophie sentimentale et vague. Le comte Scheffer, qui réfutait Montesquieu, admirait Marmontel, et faisait relire Bélisaire à son élève. A vingt ans, le prince royal de Suède rédigeait une belle déclamation sur la tolérance et contre les jésuites.

Frédéric II est le roi voltairien. Gustave III est le roi qu'ont pénétré moins les doctrines que l'âme de Rousseau : sentimental, enthousiaste, échappé au joug de la raison, et livré à toutes les impulsions de l'imagination et du cœur. Beaucoup mieux que Louis XVI, et qu'aucun autre souverain de ce temps, il représente ce que peuvent produire dans la condition royale tous les courants d'idées et de sentiments, qui traversent le XVIII[e] siècle finissant : c'est le vrai roi de ce monde spirituel et attendri, frivole et généreux, irréligieux et mystique, livré tour à tour à tous ceux qui offrent à son imagination de l'idéal et de l'inconnu, de ce monde qui, tout enivré de Rousseau, s'engoue de Franklin et court au baquet de Mesmer.

I. — REGRETS DE PARIS.

A la comtesse de La Marck [1].

En vérité, mon aimable comtesse, n'ai-je pas mille reproches à vous faire? Voilà deux grand mois qui sont passés depuis mon départ de Paris [2], et je n'ai point encore eu le plus petit mot de vous. Si je ne comptais pas autant sur votre amitié, je me croirais oublié tout à fait; mais je me flatte encore que vous vous souvenez un peu de moi. Cette illusion m'est trop chère pour que je la perde facilement. Vous savez que les rois aiment à se flatter. C'est surtout ce titre qui cause mes alarmes; je sais que vous ne les aimez pas trop [3]. Je vous prie, du moins, si cela est vrai, de me

1. Cf. p. 539.

2. Il avait quitté Paris le 18 mars 1771.

3. Elle n'aimait pas trop pourtant les philosophes, et était moins libérale que M[mes] d'Egmont et de Boufflers. Les rois qu'elle n'aimait pas, c'étaient ceux de son temps.

croire toujours le comte de Gothland pour vous, et de me traiter de même. Ce titre[1] m'est trop cher pour que je ne le quitte qu'avec peine. C'est sous ce nom que j'ai fait votre connaissance, que j'ai eu le bonheur d'acquérir votre amitié, et j'espère que vous êtes persuadée que le roi de Suède envierait trop au comte de Gothland son bonheur, s'il ne pouvait conserver une place dans votre cœur. Quand je me rappelle ces momens où je vous ai vue, nos propos, nos disputes même, cette société gaie et charmante qui vous entourait, et que je me vois à cinq cents lieues, je crois avoir fait un beau rêve, dont le souvenir est bien agréable, mais dont le réveil est affreux. Vous êtes dans ce moment-ci assise dans votre jardin avec le marquis de Castries[2], votre aimable chevalier, quelques saints évêques, pestant peut-être un peu contre la cour, beaucoup contre le chancelier, et peut-être contre Mme Dubarry; mais, au milieu de cette mauvaise humeur, votre gaieté vous fait rire; un ciel pur, les arts et la nature unis ensemble, ne présentent à vos regards que les objets les plus agréables et les plus variés. Et moi, pauvre animal aquatique, je vogue au milieu de l'Océan, je peste contre les vents contraires qui me font faire le double du chemin et je me dis à moi-même : si j'étais à Paris, je serais auprès de Mme de La Marck, je la verrais, je disputerais peut-être avec elle, je la ferais un peu enrager en prenant la défense de mes bons amis[3] qu'elle n'aime pas, et puis nous ririons. Cette réflexion m'attriste au moment que je m'éloigne de vous encore davantage, et je me retire dans ma cahute, pour me rapprocher de vous, du moins autant qu'il m'est permis et possible désormais. Un million de complimens, dont vous voudrez bien vous charger de ma part pour Mme la comtesse

1. Qu'il avait porté en France.

2. Le marquis de Castries (1727-1801), ministre de la marine en 1780, maréchal de France en 1783, émigra en 1790.

3. Il donne ce nom par une demi-plaisanterie à l'entourage de Louis XV, avec lequel nécessairement il tâchait d'entretenir d'amicales relations : M[me] de La Mark et M[me] d'Egmont avaient peine à lui passer cette politique.

d'Usson[1], pour Mme de Neukirch, et pour Mme de Beauvau. À propos de Mme de Beauvau, j'ai un grand procès avec elle et je vous prie d'être mon avocat. Elle m'accuse, à ce que l'on me mande, d'aimer le despotisme. C'est un crime capital pour tout roi (car je crois que le despotisme est aussi nuisible pour le maître que pour les sujets), mais surtout pour un roi qui doit régner sur un peuple libre. Quoique j'ignore parfaitement sur quoi elle fonde son accusation, je vous prie de lui dire que je souhaite fort qu'elle suspende son jugement jusqu'à ce qu'elle voie par mes actions si son opinion est fondée[2]. Je vais entrer bientôt dans une carrière où je lui pourrai prouver que je respecte la liberté bien entendue, fondée sur la raison et sur l'humanité, autant que je déteste l'anarchie et la dissolution. Je vais dans quelques heures rentrer dans ma patrie. Les lois qu'on a défigurées sous les deux derniers règnes par des efforts malheureux d'usurpation réciproque, je vais jurer de les maintenir, et je les soutiendrai scrupuleusement. C'est alors que Mme de Beauvau jugera elle-même si elle a tort ou raison. — Mon frère[3], qui entre en ce moment, me prie de vous faire ses plus tendres complimens. Je finis en vous faisant mes excuses sur le chiffon que je vous envoie, mais je ne trouve pas ici d'autre papier.

Le 15e de mai 1771, à bord d'un vaisseau de guerre, sur la Baltique.

---

2. — APOLOGIE D'UN COUP D'ÉTAT.

À LA COMTESSE D'EGMONT

1772.

Voici le premier moment, Madame la comtesse, où je puis vous écrire depuis le grand événement qui vient de se passer

1. Le comte d'Usson fut ambassadeur en Suède. — Sur Mme de Beauvau, cf. p. 403, n. 2.

2. On n'eut pas à attendre longtemps.

3. Le duc de Sudermanie.

ici[1]. Vous ne devez point être surprise de mon peu d'exactitude à vous répondre, tout ce temps. Mais des inquiétudes trop bien fondées ne m'ont pas donné de momens où je fusse bien à moi. J'ai été obligé, pour ma propre conservation, et pour celle de mon peuple, de porter un coup aussi hardi qu'heureux. Je me suis saisi du timon de l'État et j'ai été absolu pendant deux jours. Je viens de remettre cette puissance entre les mains des États, ou, pour mieux dire, je ne garderai que la puissance de faire le bien et d'empêcher la licence. Une loi stable, que j'ai écrite[2], contient l'autorité du roi, sans atteindre la domination du peuple, telle que nos anciennes lois la portaient, et telle que la Suède a été sous Gustave Ier[3] et sous Gustave-Adolphe[4].

Il était temps. Les attentats les plus criminels contre ma personne, les plus odieux contre ma famille, allaient se commettre[5]. Sans ce que j'ai fait, deux heures plus tard, ma liberté était perdue, et ma vie dans le plus violent danger. Dieu qui a vu mon cœur m'a soutenu. J'ai trouvé dans mon peuple un attachement et un courage sans exemple. Il n'y a eu aucun cheveu de touché, et personne n'a été ni ne sera malheureux. Jamais révolution ne s'est passée plus doucement et plus tranquillement que celle-ci.

1. Il venait de ressaisir l'autorité absolue par le coup d'État du 19 août. Sachant les sentiments de Mme d'Egmont, il essayait de la convertir à cette révolution, que le patriotisme du moins et la véritable raison du salut public justifiaient. On le vit par le dépit qu'en témoignèrent Frédéric II et Catherine II.

2. Il avait trois constitutions en poche, pour régler le libéralisme du régime nouveau sur les dispositions de l'Assemblée. Il n'eut pas besoin de prendre la plus libérale : tout fut à ses pieds.

3. Gustave I ou Gustave Vasa (1490-1560) affranchit la Suède du joug Danois et rendit la royauté héréditaire dans sa famille.

4. Gustave II, ou Gustave-Adolphe (1594-1632), le grand capitaine et le héros de la guerre de Trente ans.

5. Les États soupçonnaient en effet ses desseins et prenaient des mesures pour s'assurer de sa personne.

LE COMTE DE STEDINGK[1]

1746-1837

Né dans la Poméranie suédoise, comme le service de Suède lui offrait peu d'espérances d'avancement, Stedingk obtint un grade au Royal-Suédois, qui tenait garnison à Strasbourg. Parmi tous ceux de ses compatriotes qui étaient en France, Stedingk fut avec le beau Fersen le mieux accueilli de la société et des souverains. Devenu lieutenant-colonel, il fit la campagne d'Amérique et se distingua sous les ordres du comte d'Estaing.

Populaire à Paris pour une blessure qu'il reçut à la prise de la Grenade, fêté à Versailles, admis aux petits soupers de la reine, qui voulut le marier, il fut rappelé dans son pays par la guerre qui éclata en 1787 entre la Suède et la Russie. Il se montra habile et énergique dans la défense de la Finlande, et fut après la paix ambassadeur en Russie. Comme Fersen, il garda jusqu'au bout un attachement chevaleresque à Louis XVI et à Marie-Antoinette : le roi et la reine trouvèrent chez ces étrangers un dévouement plus pur et plus exempt d'égoïsme que chez tant de Français qu'ils avaient comblés de bienfaits et qui ne surent pas leur sacrifier une passion ni un préjugé. Stedingk aimait la France comme une autre patrie : la plus grande douleur que lui infligea la Révolution fut la perte du grade qu'il avait acquis dans l'armée française. Le temps n'effaça pas ces sentiments et, quand il revint à Paris en 1814 comme ambassadeur auprès de Louis XVIII, ce ne fut pas en étranger qu'il y rentra, mais en exilé qui revoit après un quart de siècle une patrie toujours chère.

Au reste, il fut des nôtres par l'esprit comme par le cœur : ce Poméranien parlait et écrivait notre langue en perfection, avec la plus spirituelle aisance, et, de Versailles ou de Pétersbourg, il envoyait à son maître des lettres dont la vivacité piquante et la grâce légère eussent pu servir de modèle à nos courtisans français.

1. Geffroy, *Gustave III*, t. I, ch. VI, t. II, ch. IX.

I. — NAISSANCE D'UN DAUPHIN.

A Gustave III.

22 octobre 1781.

La reine est accouchée d'un dauphin aujourd'hui à une heure vingt-cinq minutes après midi[1].... On avertit Mme la duchesse de Polignac[2] à onze heures et demie. Le roi était au moment de partir pour la chasse avec Monsieur et M. le comte d'Artois. Les carrosses étaient déjà montés, et plusieurs personnes parties. Le roi passa chez la reine; il la trouva souffrante, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir. Sa Majesté contremanda aussitôt la chasse. Les carrosses s'en allèrent. Ce fut le signal pour tout le monde de courir chez la reine, les dames, la plupart dans le plus grand négligé, les hommes comme on était. Le roi cependant s'était habillé. Les portes des antichambres furent fermées, contre l'usage, pour ne pas embarrasser le service, ce qui a produit un bien infini. J'allai chez la duchesse de Polignac, elle était chez la reine; mais j'y trouvai Mme la duchesse de Guiche[3], Mme de Polastron, Mme la comtesse de Grammont la jeune, Mme de Deux-Ponts et M. de Châlons. Après un cruel quart d'heure, une femme de la reine, tout échevelée, tout hors d'elle, entre et nous crie : « Un dauphin! mais défense d'en parler encore ». Notre joie était trop grande pour être contenue. Nous nous précipitons hors de l'appartement, qui donne dans la salle des gardes de la reine. La première personne que j'y rencontre est Madame, qui courait chez la reine au grand galop.

1. Ce premier dauphin mourut en 1789.

2. La duchesse de Polignac, qui fut en 1782 gouvernante des enfants de France, intime amie de Marie-Antoinette, gracieuse et douce femme, trop docile instrument de son entourage, dont la frivolité et l'avidité contribuèrent beaucoup à l'impopularité de la reine. Elle mourut en 1793, à l'âge de 44 ans.

3. La duchesse de Guiche était fille de Mme de Polignac; Mme de Polastron était sa belle-sœur.

Je lui crie : « Un dauphin, Madame! quel bonheur[1]! » Ce n'était que l'effet du hasard et de mon excessive joie; mais cela parut plaisant, et on le raconte de tant de manières que je crains bien que cela ne servira pas à me faire aimer par Madame....

L'antichambre de la reine était charmante à voir. La joie était au comble; toutes les têtes en étaient tournées. On voyait rire, pleurer alternativement. Des gens qui ne se connaissaient presque pas, hommes et femmes, sautaient au cou les uns des autres, et les gens les moins attachés à la reine étaient entraînés par la joie générale; mais ce fut bien autre chose quand, une demi-heure après la naissance, les deux battans de la chambre de la reine s'ouvrirent, et qu'on annonça M. le Dauphin. Mme de Guémenée[2], toute rayonnante de joie, le tint dans ses bras, et traversa dans son fauteuil les appartemens pour le porter chez elle. Ce furent des acclamations et des battemens de mains qui pénètrent dans la chambre de la reine et certainement jusque dans son cœur. C'était à qui toucherait l'enfant, la chaise même. On l'adorait, on le suivait en foule. Arrivé dans son appartement, un archevêque voulut qu'on le décorât d'abord du cordon bleu, mais le roi dit qu'il fallait qu'il fût chrétien premièrement. Le baptême s'est fait à trois heures après midi.... On n'avait pas osé dire d'abord à la reine que c'était un dauphin, pour ne pas lui causer une émotion trop vive. Tout ce qui l'entourait se composait si bien que la reine, ne voyant autour d'elle que de la contrainte, crut que c'était une fille. Elle dit : « Vous voyez comme je suis raisonnable, je ne vous demande rien ». Le roi, voyant ses inquiétudes, crut qu'il était temps de l'en tirer. Il lui dit, les larmes aux yeux : « M. le Dauphin demande d'entrer ». On lui apporta l'enfant, et ceux qui ont été témoins de cette scène disent qu'ils n'ont jamais

1. Ce n'était pas un bonheur pour Madame, puisque si Louis XVI n'avait pas de fils, Monsieur lui succédait.

2. Gouvernante des enfants de France, fille du duc de Bouillon. Les Guéménée firent en 1782 une banqueroute de 33 millions.

rien vu de plus touchant. Elle dit à Mme de Guéménée, qui prit l'enfant : « Prenez-le, il est à l'État; mais aussi je reprends ma fille ». Il est temps que je finisse ce bulletin; je demande très humblement pardon à Votre Majesté du désordre qui y règne. On me dit que le courrier part, et je n'ai pas le temps de le mettre au net.

---

2. — UNE AUDIENCE DE CATHERINE II[1].

AU MÊME.

14 février 1791.

... Le cœur commençait à me battre, en songeant à l'importance de cette entrevue. M. de Souboff[2] ouvrit les portes de l'appartement où était l'impératrice, traversa cet appartement et disparut. L'impératrice, en négligé, s'inclina, s'assit sur un petit divan, et me fit signe de m'asseoir sur une chaise qui était placée à côté. Elle posa ma lettre[3] sur une table devant elle, et plaça ses lunettes dessus. Son air et son maintien étaient graves, et le devinrent toujours davantage. Ce n'était pas un entretien familier comme je l'aurais voulu, mais une conversation politique entre une grande souveraine et un apprenti ambassadeur. « Le roi, me dit-elle, se plaint et n'est pas content de moi. — Je demande pardon à Votre Majesté; le roi ignore la démarche que j'ai faite : il n'y a que la confiance sans bornes. — Vous avez bien fait, Monsieur, je vous remercie. Je vous parlerai à cœur ouvert. Vingt-huit ans de règne n'ont pas laissé croire, je pense, que je manque à ma parole; je n'y manquerai jamais. (Sa Majesté mit à cela une expression rare.)

1. Après la paix provisoire de Verela (15 août 1790), qui mettait fin à la guerre entre la Russie et la Suède, Stedingk fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire à Pétersbourg pour régler définitivement les frontières des deux États.

2. Platon Zouboff, lieutenant aux gardes, gagna la faveur de Catherine II, qui le fit prince et grand maître de l'artillerie. Il trempa dans l'assassinat de Paul I, et mourut en 1817.

3. Une lettre de Gustave rappelait quelques demi-promesses de Catherine.

Cependant le roi est inquiet.... — Le roi, Madame, est dans une situation à l'être.... — Je vous demande, Monsieur, de m'écouter. Les articles dont on est convenu à Verelä sont le règlement des frontières, l'envoi des ambassadeurs, le projet d'une alliance[1]. Tout cela est prêt à s'exécuter. — Je croyais, Madame, qu'il avait été question aussi de secours pécuniaires. — Comme une suite du traité à conclure, monsieur. — Un traité, Madame, est long à faire; une lettre de change est de suite envoyée. — Je croirais, Monsieur, offenser le roi; on n'a jamais rien prononcé là-dessus. Je compte sur les sentimens du roi et sur sa sagacité; il est trop éclairé pour ne pas voir que, la France n'existant plus politiquement, la balance penche en notre défaveur[2]. » Il s'ensuivit un long et beau discours politique pour prouver d'un côté l'espèce de despotisme et de dictature que les cours alliées[3] s'arrogeaient, de l'autre le beau rôle réservé à Votre Majesté en s'unissant avec l'Impératrice[4]. Sa Majesté s'anima beaucoup et déclama un peu en parlant. « Je ferai tout ce que je puis, dit-elle, pour avancer cet ouvrage salutaire; mais d'où vient que le roi s'imagine qu'on me trompe? Ai-je donné des preuves de faiblesse? Je suis maître chez moi, Monsieur; je défie qui que ce soit, Monsieur, d'aller contre mes ordres. — Madame, il est certain... on n'oserait jamais; on ne pourrait pas, le roi mon maître sait très bien.... » L'impératrice avait changé de visage : « Je vous prie, Monsieur, de tranquilliser le roi; priez-le de ne pas s'impatienter. Eh! que craint-il? Que j'aie de la rancune? non pas, sur ma parole. Que je veuille le détacher de ses liaisons[5] pour l'isoler et m'agrandir à ses dépens? Je vous

1. Gustave rêvait de restaurer Louis XVI avec le concours militaire et pécuniaire de la Russie.

2. Il y avait eu pendant la guerre d'Amérique un rapprochement entre la Russie et la France. La Révolution avait enlevé à Catherine II cet appui, ce contrepoids à l'union de l'Angleterre et de la Prusse.

3. L'Angleterre et la Prusse.

4. C'est que Gustave demandait, mais à des conditions auxquelles se dérobait Catherine.

5. Ces liaisons, c'étaient l'Angleterre et la Prusse, qui, au dire de Gustave III, lui faisaient des offres magnifiques. Stedingk nous fait vraiment voir et entendre la tzarine.

donne ma parole que non. Je vous dirai bien plus, M. de Stedingk, si le roi me faisait la guerre, je ne ferais que me défendre. — Ah ! Madame, Dieu garde d'une telle pensée ! Pour moi je sens que je ne pourrais jamais plus me battre contre Votre Majeste. — C'est seulement pour vous dire que je ne me défie pas du roi. On dit qu'il arme, qu'il recrute son armée, qu'il fait construire des vaisseaux. Eh bien, j'espére que ce sera plutôt pour moi que contre moi.... Mais on m'attend ; adieu. » L'impératrice s'en alla par la porte par où s'en était allé M. de Souboff; moi, je repris tristement le chemin de ma maison, fort mécontent d'avoir si peu avancé les affaires par une démarche aussi hardie, aussi singulière que celle que je venais de faire. Ce qui m'était prouvé, c'est que nous autres particuliers avons un grand désavantage en ces sortes d'occasions. Sans compter ce que la grandeur a d'imposant, quand elle le veut, les souverains disent ce qu'ils veulent, et nous ce que nous pouvons. S'ils ne peuvent exercer leur toute puissance sur notre opinion, ils la tiennent captive, et s'ils commencent à manquer d'argumens, ils nous renvoient....

Enfin, sire, j'aimerais mieux me battre avec ces gens-ci que de négocier avec eux[1] ! mais ils me feront perdre entièrement la tête, ou ils contenteront Votre Majesté, à peu de choses près, si elle veut leur faire grâce pour les formalités.

---

3. — POTEMKIN.

Au même.

3 avril 1791

Sire, le prince Potemkin[2], bien qu'il me traite avec une bonté particulière, et qu'il m'ait prié de le regarder comme

1. Catherine II tirait en longueur pour avoir le temps de faire sa paix avec la Turquie, et imposer ensuite à Gustave les conditions qu'elle voudrait.

2. Cf. p. 563. Le prince (1736-

son parent, comme son frère (il est vrai que cela était dit lorsqu'il avait une petite pointe de vin), bien qu'il ne cesse de me répéter que tout ce qu'il désirerait serait de me voir ambassadeur ici, ce prince, qui veut absolument que je prenne toute confiance en lui, ne m'en inspire aucune. Non pas que je ne sois convaincu qu'il est bien intentionné envers Votre Majesté et flatté des égards qu'elle lui témoigne; mais il veut tout faire, et ses plaisirs, ses goûts, ses caprices sans nombre viennent toujours à travers les affaires les plus importantes. Lorsqu'il reçut la lettre de Votre Majesté, il me prit à part à un bal où nous nous trouvions ensemble. Il me dit qu'il n'avait pas cette lettre sur lui, mais qu'il me la montrerait le lendemain, qu'il me mènerait faire un petit dîner d'amis dans sa maison des gardes à cheval, où, par parenthèse, il a déjà fait une dépense de 150 000 roubles pour donner une fête à l'impératrice après Pâques, que nous y serions à notre aise et pourrions causer librement d'affaires. J'arrive chez lui (en ville) à l'heure marquée, chargé de papiers et transporté de joie d'avoir une si bonne occasion de tout finir. Je trouve l'Altesse extrêmement affairée, au point de ne pouvoir recevoir que moi (ses antichambres étaient remplies de monde). Et de quoi s'agissait-il? D'arranger une salle de bal dans son appartement du château, qu'il a déjà changé en entier trois fois depuis qu'il est ici. Il me remet la lettre de Votre Majesté, puis me fait promener par cinquante appartemens, me fait tout voir, tout admirer, me demande le secret, m'embarque avec lui dans sa voiture, ne me parle en chemin que de la Crimée, de sa flotte de la mer Noire. Nous arrivons; je trouve les apprêts d'une fête; nous parcourons ce palais immense, entourés d'ouvriers et d'officiers de la suite du prince. Il commence à s'ennuyer, dit un mot : aussitôt deux cents

1791) revenait de l'armée après une campagne victorieuse contre les Turcs. Favori de l'impératrice, qui le fit feld-maréchal, il provoqua le partage de la Pologne, conquit la Crimée en 1783. Il prit d'assaut Otchakow en 1788, Bender en 1789, Kilianova en 1790.

musiciens placés dans la voûte du grand salon exécutent un air de Sarti et n'ont que nous deux pour auditeurs. Le prince est transporté au troisième ciel; cent personnes arrivent les unes après les autres. On danse, on répète un quadrille qu'on dansera le jour de sa fête, de vingt-quatre couples habillés à la moldave avec la plus grande magnificence, aux frais du prince. On déjeune à trois heures après midi et puis on se retire à neuf heures du soir, sans qu'il y ait eu moyen de fixer l'attention du prince un seul moment sur la Suède, sur une affaire quelconque, malgré tous mes soins pour le rappeler à mes moutons! Tel est cet homme, Sire, qui gouverne l'empire, qu'il faut fixer, qu'il faut captiver, et qui me donnera plus de besogne que toutes les impératrices ensemble. Il lui prit fantaisie l'autre jour de nous mener dîner soixante personnes chez un de ses paysans serfs, qui a acquis de la fortune en louant des chevaux et par des entreprises de bâtimens. Ce repas et l'honneur de régaler son maître coûta entre six à sept mille roubles à ce malheureux, qui se tint avec toute sa famille à la porte de sa maison, pour recevoir ses hôtes à la descente de la voiture, et ne parut dans les appartemens que pour nous servir à boire, un genou en terre.

LA COMTESSE D'EGMONT[1]

SOPHIE-JEANNE-SEPTIMANIE DE RICHELIEU

1740-1773

Fille du maréchal de Richelieu, mariée à seize ans au plus grand seigneur des Pays-Bas, le comte d'Egmont, filleule de la province de Languedoc, reine longtemps de la Guienne et em-

1. *Gustave III et la cour de France*, par Geffroy, t. I, ch. IV. — *La comtesse d'Egmont*, par la comtesse d'Armaillé, Didier, 1890, in-12. — Je me suis beaucoup servi pour les notices des trois comtesses et les notes de leurs lettres de l'excellent ouvrage de M. Geffroy.

bellissant les brillantes fêtes que le maréchal et la ville de Bordeaux donnaient à l'envi, elle éclipse à Versailles toutes les beautés de la cour, « lorsque, dans les bals de Mme de Mirepoix, elle préside avec le duc de Chartres à des danses de caractère, ou quand elle porte à un grand concert de Versailles les perles héréditaires de la maison d'Egmont[1] ». Elle était, dit Walpole, délicieusement jolie, et Marmontel complète l'éloge : « Cette charmante personne était d'une grâce indéfinissable : un composé de charme, d'esprit et de politesse noble, de tradition parfaite et d'originalité piquante, avec des manières exquises et une élégance parée sous laquelle on entrevoyait un germe de mort prochaine ». C'est que sous la surface de son existence brillante, elle cachait bien des souffrances physiques et morales. Elle avait une santé toujours chancelante, et trouvait dans sa famille de nombreuses causes de chagrins : déçue par un mariage, où le cœur n'était entré pour rien, froissée sans cesse dans son affection et son respect par la conduite de son père, ce type achevé de courtisan égoïste et immoral, dont la politique sans scrupules révoltait sa générosité. Mais surtout âme ardente, intelligence vive, elle était envahie d'une tristesse intérieure, que ressentaient tous ceux qui l'approchaient : elle ne pouvait prendre son parti de la réalité si peu semblable aux nobles rêves de son imagination enthousiaste, ni de son impuissance à faire passer dans les choses un peu de l'idéal qui vivait en elle. Elle se consumait en vains élans et en stériles indignations. D'esprit très cultivé, et de goût très fin, avec tout ce que la société parisienne et le monde diplomatique lui offraient de plus distingué, elle accueillait les hommes de lettres, Mably, Marmontel, de Belloy; Voltaire la courtisait, et Rousseau lui lisait ses *Confessions*. Elle s'entourait de musiciens et de peintres : Gretry, Monsigny, Chardin, Roslin, Hallé. Mais surtout la politique la passionnait : non à la façon des héroïnes de la Fronde et de Mme de Tencin, par amour de l'intrigue, pour satisfaire ses passions, son ambition ou sa vanité, mais avec le plus pur désintéressement, pour procurer le progrès social et le bien de la patrie. Rien ne nous fait mieux mesurer les résultats de l'attaque dirigée par les philosophes contre les institutions du passé que l'état d'esprit de la partie la plus aristocratique de la société française dans les années qui précèdent la Révolution. Tout ce groupe de femmes avec qui Gustave III lie amitié dans son voyage en France est imprégné d'idées phi-

1. M. Geffroy, t. I, p. 228.

losophiques et libérales . toutes appellent la réforme de l'État, toutes réclament pour la France une constitution. Il faut voir avec quelle flamme d'indignation Mme d'Egmont condamne le coup d'État Maupeou, et défend les privilèges du parlement. Jamais le despotisme n'a été plus haï, plus flétri. Disciple à la fois de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau, n'ayant que de vagues croyances religieuses, et mettant toute sa puissance d'aimer et de croire au service de ses aspirations politiques, rêvant une France régénérée, libre et forte sous un roi respectueux des lois, Mme d'Egmont a fait passer dans ses lettres le feu qui était en elle. Elle parle de ces matières ordinairement interdites aux femmes, avec la noblesse de sentiments et l'élévation d'idées qui lui étaient propres ; sans aucune déclamation, tous ses discours ont cette simplicité et cette solidité surprenantes, qui trahissent la réflexion habituelle et prolongée.

L'amitié de Gustave III charma ses dernières années. Le prince royal de Suède arriva à Paris le 4 février 1771 : il fut bientôt présenté à la comtesse ; il était dans sa loge à l'Opéra, quand on lui annonça la mort de son père et son avènement au trône. Il partit le 18 mars : mais l'absence ne refroidit pas cette amitié si promptement formée, et leur correspondance ne languit jamais, pleine de prévenances, de flatteries, et de réelle affection de la part du roi. tendre, fière, et même jalouse de la part de la comtesse. Elle s'était donnée la mission de l'attacher au parti de Choiseul et à la cause du parlement, de combattre l'influence des ministres et de l'entourage intime de Louis XV. Elle lui faisait honte des ménagements politiques qu'il gardait avec Mme du Barry : sachant qu'il avait reçu le portrait de la favorite, elle lui refusa obstinément le sien qu'elle lui avait promis, et il ne l'eût qu'après sa mort. Il se mêlait dans son affection un sentiment protecteur pour ce roi de vingt ans : elle voulait l'instruire, le mettre en garde contre tous les périls, tous les pièges, toutes les erreurs, le conformer à son rêve romanesque pour offrir au monde un roi selon son cœur, type accompli de vertu aimable et de généreux libéralisme.

I. — CE QUE DOIT ÊTRE UN ROI DE FRANCE.

A GUSTAVE III[1].

A Paris, ce lundi, 10 juin 1771

Si vous employez la politique avec moi, comment puis-je croire que vous me traitiez avec l'amitié dont vous m'avez flattée? Et, si ce n'est pas politique, comment puis-je expliquer ce que vous me dites de la bonté de notre roi?... Peut-on être bon, quand on n'a aucun sentiment?... pas même celui de la pitié? Ce grand acte de douceur, que vous citez, me semble pouvoir être disputé. Car, je vous prie de me le dire, quel acte de révolte ont fait les princes[2]?

Au reste, cette douceur, comme vous l'appelez, ne durera pas longtemps, car mon cousin[3] est là.... Le respect pour Votre Majesté m'empêche d'en dire davantage. Elle m'accuse de ne pas aimer les rois[4]. Hélas! ce n'est pas ma faute. Mon cœur est porté à aimer ses devoirs, et ce n'est que le regret de ne pouvoir jouir des sentimens les plus nobles qui me fait mettre tant de chaleur à l'opinion que vous me reprochez. C'est un sentiment[5] si vrai que l'autre jour, à la représentation de *Bayard*[6], à Versailles, j'aurais acheté, de mon sang, une larme du roi. Mais si vous aviez vu son air d'indifférence, l'ennui de M. le Dauphin[7], les rires de Mesdames, à ce tableau si touchant des sentimens de notre

1. Cf. p. 515. — Ce fragment de lettre est cité aussi par M. Geffroy (t. I, 239), avec quelques différences de texte. Je signalerai les principales variantes.

2. Les princes du sang avaient refusé d'assister au lit de justice tenu à Versailles le 13 avril, où le roi installa le Parlement Maupeou. Le roi leur interdit de se présenter devant lui.

3. Le duc d'Aiguillon dont on verra plus loin le portrait : cf. p. 534

4. M. Geffroy lit : *le roi*.

5. « Un mouvement », lit M. Geffroy, et cette leçon est assurément la meilleure.

6. *Gaston et Bayard*, tragédie de De Belloy (1727-1775), jouée à Versailles le 31 mai. De Belloy est surtout connu par le *Siège de Calais* (1765). Ces tragédies dont le sujet national et les lieux communs patriotiques firent le succès, sont des œuvres fort médiocres, et d'un style détestable.

7. Le futur Louis XVI.

nation pour son roi, oui, j'en suis sûre, vous auriez partagé le désespoir que j'éprouvais de voir une si charmante nation dénaturée, et des vertus si intéressantes, si héroïques, impossibles à pratiquer! Ah! Sire! quels ressorts puissans sont dans les mains des rois! Et comment supporter que le nôtre, que celui qui a joui du bonheur céleste d'être adoré avec ivresse[1], qui le serait encore, s'il nous avait laissé la moindre illusion, se soit plu à les détruire toutes, et voie de sang-froid un tel changement!... Et vous, Sire, l'idole de votre nation, vous qui seriez celle de la nôtre, vous parlez pour celui qui ne connut jamais un sentiment! Au nom du ciel, ne mêlez plus cet apathique tiers dans les charmantes lettres dont vous m'honorez, et croyez qu'on ne fera jamais des Français, des esclaves russes, mais les plus soumis et les plus zélés sujets! Un mot, un regard leur suffit pour répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang! Mais ce mot n'est pas dit. Enfin n'en parlons plus.

Après *Bayard*, exaltée par la pièce, par la colère de la froideur des spectateurs, et comparant cette manière d'être avec celle de celui qui a joué *Bayard*[2], je courus chez Mme de Brionne[3] parler en liberté. Nous relûmes votre lettre, et elle me répéta mille fois ce qu'elle m'avait dit d'abord : « Voilà donc un roi qu'on peut aimer! nous l'avons vu! Il produirait des Bayard! Il ferait revivre Henri IV. Il existe et ce n'est pas parmi nous! » Dites encore que nous sommes républicaines.

Savez-vous, Sire, ce qui m'afflige en vous? mais, ce qui m'afflige véritablement? N'allez pas vous moquer de moi; ce n'est point si déraisonnable. Eh bien! c'est que je suis véritablement tourmentée de ce que Votre Majesté n'aime point la musique! C'est mon plus grand plaisir. Il m'est infiniment pénible de l'éprouver, sans y pouvoir joindre le

1. Quand il fut malade à Metz, en 1744.

2. Le roi de Suède avait joué le rôle dans un salon, et De Belloy lui avait dédié sa pièce.

3. Autre amie de Gustave III, femme du prince Louis de Lorraine, grand écuyer de France; elle était à la tête du parti qui voulait rappeler Choiseul.

souvenir de Votre Majesté. La musique me semble l'expression du sentiment[1] et de la gloire, et destinée à célébrer l'un et l'autre. M. de Creutz[2] se tue de me dire que César ne l'aimait point. C'est égal. Je ne peux me consoler. En absence, c'est une espèce de rendez-vous que d'entendre un air fait pour plaire, et que j'imaginerais que vous pourriez entendre en même temps. D'ailleurs, la musique porte à la sensibilité, et, quand j'en ressens l'impression, je demeure toute triste en pensant que vous ne la partageriez pas. Je supplie donc très sérieusement Votre Majesté d'essayer s'il n'en est point qui puisse lui plaire. Ah! ce serait celle que j'adopterais!

---

2. — LA MONARCHIE LIBÉRALE.

Au même.

A Brene[3], 1er septembre (1771).

... Le premier objet de mes vœux, Sire, est que vous puissiez détruire l'horrible corruption qui préside à vos Diètes[4]. Car, où règne l'intérêt, la vertu ne peut exister. Pour parvenir à cet important objet, il faudrait que votre royaume fût indépendant de toute autre puissance, et que les sentimens d'honneur devinssent les seuls ressorts de votre gouvernement.

L'augmentation de votre pouvoir est, sans doute, le

1. Mme d'Egmont se rencontre ici avec Mlle de Lespinasse. Cette passion, inconnue au siècle précédent, commence à se répandre, et notre siècle en fera une mode.

2. Le comte de Creutz, ambassadeur de Suède à Paris depuis 1766, ami de Mme Geoffrin et de Marmontel, causeur agréable, était grand amateur de musique et protégea les débuts de Grétry.

3. Braisne en Valois, entre Soissons et Reims, sur les bords de la Vesle. Les jardins avaient été dessinés par Le Nôtre.

4. Depuis 1720, la Diète gouvernait. La noblesse, pauvre et vénale, y dominait. La France et la Russie y avaient chacune leur parti, celui des *chapeaux* et celui des *bonnets*. Il y avait un accord entre Frédéric II et Catherine II pour entretenir l'anarchie en Suède et démembrer ce royaume.

premier pas dans ces heureux changemens. Mais ne souffrez jamais qu'ils puissent ouvrir le chemin au pouvoir arbitraire, et mettez toujours les formes qui pourront rendre impossible à vos successeurs de l'établir[1]. Que votre règne devienne l'époque d'un gouvernement libre et indépendant, et ne soit pas la source d'une autorité absolue : voilà ce que vous ne sauriez trop peser au sanctuaire de la vertu, vous dépouillant de tout intérêt personnel et de toutes les préventions qu'ont pu vous donner les malheurs qu'une liberté mal entendue a fait éprouver à votre royaume. Une monarchie, limitée par des lois, me paraît le plus heureux des gouvernemens. Les républiques aristocratiques s'éloignent vite de la justice et de la liberté, et les républiques démocratiques ne sauraient convenir aux États considérables. D'ailleurs, ne sait-on pas que la tyrannie des aristocraties finit par s'y introduire, plus dangereuse et plus cruelle?

Je pense donc que vous ferez le bonheur des Suédois, en étendant votre autorité[2]. Mais je le répète, si vous n'y mettez des bornes qu'il soit impossible à vos successeurs de franchir, et qui rendent vos peuples indépendans de l'imbécillité d'un roi, des fantaisies d'une maîtresse et de l'ambition d'un ministre, vos succès deviendront le premier principe de ces abus et vous en répondrez aux yeux de la postérité.

1. Quand on annonça au comte de Gothland la mort du roi son père, Mme d'Egmont lui dit : « Contentez-vous, sire, d'être absolu par la séduction, ne le réclamez jamais comme un droit. »

2. Elle n'ignorait pas les projets de Gustave III, sans savoir qu'ils dussent se réaliser si tôt. Le coup d'État qui rétablit l'autorité royale en Suède eut lieu le 19 août 1772.

3. — PORTRAIT DU DUC D'AIGUILLON[1].

AU MÊME.

Je trouve tout simple et très juste que Votre Majesté soit contente de sa nomination[2]. Mais les Français ne peuvent penser de même jusqu'à ce qu'il soit prouvé que son esprit est plus fort que son humeur[3], et c'est sur quoi j'ai encore quelques doutes. J'ai toujours cru qu'il ferait le mieux possible jusqu'à la première contradiction. Dès qu'il en éprouvera, aucune considération ne l'arrêtera pour parvenir à en triompher, et il rompra les alliances les plus utiles pour satisfaire sa vengeance particulière. Il n'y a point à se flatter que des conseillers puissent l'éclairer, car l'ami le plus tendre, qui, par intérêt pour sa gloire, lui représenterait quelque chose contre son opinion, dès cet instant lui devient suspect. Ses plus sages avis ne lui paraissent plus qu'une prétention injuste contre lui, et si cet ami insiste, il ne le regarde plus que comme son ennemi. On en a plus d'un exemple. En tout, son orgueil est tel qu'il ne conçoit pas que l'on puisse soupçonner l'art qu'il emploie, quelque grossier qu'il soit. Par exemple, il croit qu'il lui suffit de dire, à propos de la grande affaire de Bretagne : « J'étais à Bannière[4] (*sic*) quand M. de La

1. Ce morceau fait partie de la même lettre que le précédent. Cette lettre est une véritable brochure de quatorze pages.

2. La comtesse était brouillée de longue date avec son cousin d'Aiguillon. Mais elle n'est pas plus sévère pour lui que Walpole, qui le jugeait ainsi : « Fier, ambitieux, vindicatif, sans honneur ni principe, avec des talents assez médiocres, il s'est hissé près du trône en se faisant l'instrument de la tyrannie ». — Choiseul fut disgrâcié le 24 décembre 1770, et le duc d'Aiguillon (1720-1782) le remplaça à la guerre et aux affaires étrangères.

3. *Son humeur* : son caractère naturel, son tempérament, qui va être expliqué et dont le fond est l'orgueil.

4. Bagnères de Luchon. — Le duc d'Aiguillon s'était fait détester dans son gouvernement de Bretagne : il avait eu de vifs démêlés avec La Chalotais, qu'il avait fait jeter en prison. Mais le soulèvement de toute la Bretagne fut tel qu'il fallut mettre La Chalotais en liberté et

Chalotais[1] a été arrêté ! » pour qu'on reste persuadé qu'il n'y a eu aucune part. Il n'y a donc autre chose à faire que de prier le ciel que les idées se présentent bien à sa tête, et que son amour-propre ne se trouve point en opposition avec le bien. Alors, il pourra faire de grandes choses, nul homme n'ayant plus de moyens de réussir à ce qu'il entreprend, tant par la fermeté de son caractère, que par l'application et la suite qu'il met aux affaires. Il paraîtra doux et facile dans ces circonstances. Mais si son orgueil est blessé de quelque manière que ce soit, tout est perdu sans ressources.

---

4. — LE POUVOIR ROYAL ET LES PRIVILÈGES DU PARLEMENT[2].

MESDAMES D'EGMONT ET DE MESMES AU ROI DE SUÈDE.

1er septembre 1771.

... M. le Chancelier est coupable et imprudent de le[3]

révoquer d'Aiguillon, dont on eut grand peine à empêcher le Parlement de faire le procès.

1. René de Caradeuc de La Chalotais (1701-1785), procureur général au Parlement de Bretagne, avait contribué à l'expulsion des Jésuites. Exilé à Saintes au sortir de sa prison, il ne put rentrer à Rennes qu'à l'avènement do Louis XVI.

2. Ce fragment est tiré d'une sorte de Mémoire annexé à la lettre dont on vient de lire deux extraits. Il fut rédigé par Mme de Mesmes, née Feydeau de Brou, belle-sœur du président de Lamoignon, sous l'inspiration et sous les yeux de Mme d'Egmont. La comtesse avait été très choquée de l'approbation donnée par Gustave III au coup d'État Maupeou. « J'ai pensé, écrit-elle au roi, que vous n'aviez pas pris la peine de peser les principes de M. le Chancelier, et que par conséquent vous n'aviez vu ni ce qu'il détruit ni ce qu'il veut établir. Dans cette persuasion, j'ai prié Mme de Mesmes, qui est ici depuis un mois, de rassembler les faits principaux, pour que Votre Majesté pût voir sur quoi se fonde ma façon de penser à cet égard. J'étais trop souffrante pour pouvoir faire ce travail moi-même. (Elle avait fait une chute de cheval.) D'ailleurs mon amie en est bien plus capable. Elle a écrit ce petit ouvrage au chevet de mon lit pendant ma maladie. »

3. Le droit de remontrance et

vouloir détruire.... On prétend que ce ne fut jamais un droit, et que la seule fonction du Parlement fut toujours de rendre la justice. Telle fut à la vérité son origine; mais nos rois se sont servis de ce Parlement pour appuyer et consacrer leur autorité aux yeux du peuple, en laissant dans l'ombre et l'oubli les états généraux[1] : le peuple s'accoutuma donc à le considérer comme son organe; et la puissance du souverain s'en accrut d'autant; devenue aujourd'hui sans bornes, elle voudrait briser même ce léger frein. Combien ne lui est-il pas utile cependant? Combien d'hommes à qui ce simulacre de liberté faisait croire qu'ils n'étaient pas soumis à une autorité arbitraire, qui, à la place d'un dévouement servile dicté par la crainte, avaient encore pour les rois celui du cœur, et dont les âmes, par cette raison, conservaient l'énergie et l'honneur, qu'on ne trouve plus chez un peuple résigné au despotisme! Est-ce donc là ce qu'il faut détruire? La ruine du Parlement n'est pas faite pour augmenter la puissance du roi. Un roi dirait en vain : « Je suis le maître, ma volonté est la loi ». S'il n'était pas le maître en effet de par les lois, cette prétention n'ajouterait rien à sa puissance. Un roi habile, en détruisant tout pouvoir qui peut mettre un obstacle au sien, se gardera bien d'avertir ses sujets qu'il les a rendus esclaves de sa seule volonté, car cette idée effrayante les fait discuter sur l'injustice d'une autorité si grande, et leur fait examiner sur quel droit on se l'attribue. M. le Chancelier, depuis six mois, a fait apprendre l'histoire de

d'enregistrement. — Dans leur mémoire, Mmes de Mesmes et d'Egmont remontaient aux premiers temps de la monarchie. Elles montraient qu'après les progrès que le pouvoir royal avait faits depuis plusieurs siècles, deux freins seulement restaient pour l'arrêter sur la pente du despotisme : les droits de la noblesse, déjà presque anéantis en fait, et le droit d'enregistrement que possédait le Parlement. — René Nicolas de Maupeou (1714-1792) devint chancelier en 1768. Le Parlement fut exilé le 19 janvier 1771, et le Grand Conseil érigé le 15 avril en Parlement nouveau.

1. Voilà que l'on commence à prononcer le nom des états généraux. La destruction des Parlements fait tourner toutes les espérances de ce côté-là, après plus d'un siècle et demi qu'ils semblent oubliés.

France à des gens qui seraient peut-être morts sans l'avoir sue [1].

LA COMTESSE DE BOUFFLERS [2]

1724-VERS 1800

C'est cette comtesse de Boufflers que Mme du Deffand appelle la *divine comtesse, l'idole du Temple* [3] : elle fait les délices de la société qui s'y réunit. Retirée plus tard dans sa maison d'Auteuil, elle garde autour d'elle une petite cour de grands seigneurs, de gens de lettres, d'artistes. Amie de Jean-Jacques Rousseau, d'Hume et de Grimm, philosophe, cultivant le paradoxe et le maniant avec éclat, unissant une certaine prétention à beaucoup de vivacité naturelle, anglomane et libérale, elle a le goût de la politique active. Elle ne se contente pas de disserter doctoralement, elle tracasse. Elle se regarde comme chargée des affaires de Gustave III. Tous les Suédois qui viennent en France sont de sa juridiction ; ils trouvent chez elle appui et direction. Elle les place, et, à tout le moins, elle les marie. C'est par son entremise et ses efforts que Germaine Necker devient Mme de Stael

---

I. — LA MORT DE LOUIS XV.

A Gustave III.

20 juillet 1774.

Telle est mon opinion [4], Sire, que les actions des souverains sont soumises à la censure de leurs propres sujets

1. M. Geffroy compare la vigueur de ce dernier trait à certains mots du cardinal de Retz dans ses *Mémoires.* — « Je réduis toutes les questions à ceci, disait encore Mme d'Egmont : ce que M. le Chancelier peut prouver, c'est que le Parlement n'a aucun droit et que nous n'avons aucune loi. Mais si le Parlement est nul, il nous faut des états généraux. Et s'il n'existe pas de lois en France, quels sont les droits que le roi peut réclamer ? » — Au reste ces sentiments étaient alors universels. Mme d'Épinay, Mme Roland, celle-ci avec moins d'illusion, défendent aussi le Parlement.

2. Geffroy, *ouv. cité*, t. I, chap. IV et V.

3. Le Temple était la résidence des princes de Conti.

4. Il y a un peu de solennité et de prétention dans ce début. Mme de Boufflers n'est pas exempte de pédantisme.

comme à celle de l'univers, mais que, le bon ordre exigeant que leurs personnes soient respectées, il faut garder le silence en public sur ce qui les concerne, et, lorsqu'on peut ouvrir son cœur, s'expliquer sans haine et sans mépris. Le feu roi[1], dans la maladie et dans la mort, a reçu d'une manière effrayante la punition de n'avoir rien aimé : il a été entouré de cabales, d'intrigues, et n'a pas inspiré le simple mouvement de compassion qu'on accorde au plus inconnu et au dernier des hommes. Des gens plus qu'indifférens sur la religion s'employaient avec un zèle furieux à lui faire recevoir les sacremens, sans le souci du danger qu'une révolution pouvait avoir pour le pauvre prince. D'autres qui, par leur état, auraient dû s'occuper du salut de son âme, trahissaient leur devoir et leur profession, et l'exposaient à donner le plus grand scandale à son peuple pour lui éviter le sacrifice de Mme Dubarry. Tous ceux qui pouvaient entrer dans sa chambre y étaient comme à un spectacle curieux et quelquefois ridicule. On observait tout ce qui se passait pour l'écrire ou le redire; on en faisait des plaisanteries. Une fois entre autres, il arriva que Mme Dubarry était penchée sur son lit pour lui parler, lorsqu'on vint avertir que l'archevêque de Paris allait entrer. Le gentilhomme de la chambre, épouvanté du contraste qu'offrirait une telle rencontre, vint en diligence pour la faire sortir; un de ceux qui étaient là lui faisait signe de ne rien témoigner, pour donner et pour avoir lui-même le divertissement que présenterait cette scène. Tous souhaitaient la mort, excepté quelques amis mercenaires qui n'avaient rien à attendre du nouveau règne. On ne peut nier cependant qu'outre les autres motifs qui, dans un cas pareil, peuvent exciter la pitié et de mélancoliques réflexions, la tranquillité du roi, la patience, la douceur, le courage avec lesquels il s'est déterminé à remplir ses devoirs, ne dussent intéresser pour lui; mais, pour en détourner l'effet, on se plaisait à croire

1. Louis XV mourut le 10 mai 1774.

contre toute apparence qu'il n'avait pas sa raison et que tout ce qu'il faisait était machinal. Ce n'est point du tout mon opinion ; ayant été presque toujours à Versailles pendant la maladie, je puis assurer à Votre Majesté que j'ai rassemblé sans partialité toutes les circonstances pour former mon jugement. Il est bien vrai que souvent il a eu des absences momentanées; mais la majeure partie de sa conduite, la plus importante, a été courageuse et raisonnée. Après sa mort, il fut abandonné, comme c'est l'ordinaire, et d'une manière plus terrible encore à cause du genre de la maladie[1] : on l'enterra promptement et sans la moindre escorte; son corps passa vers minuit par le bois de Boulogne pour aller à Saint Denis. A son passage, des cris de dérision ont été entendus : on répétait *taïaut! taïaut!* comme lorsqu'on voit un cerf, et sur le ton ridicule dont il avait coutume de le prononcer. Cette circonstance, si elle est vraie, ce que je ne puis assurer, montre bien de la cruauté; mais rien n'est plus inhumain que le Français indigné, et, il faut en convenir, jamais il n'eut plus le sujet de l'être....

On ne peut s'empêcher de regarder cette mort soudaine et la dispersion de toute cette infâme troupe comme un coup de la Providence. Toutes les apparences leur promettaient encore quinze ans de prospérité, et, si leur attente n'eût été déçue, jamais peut-être les mœurs et l'esprit national n'auraient pu s'en relever.

LA COMTESSE DE LA MARCK[2]

MARIE-ANNE FRANÇOISE DE NOAILLES

1719-1797

Fille du maréchal de Noailles, et petite-nièce par conséquent de Mme de Maintenon, la comtesse de la Marck[3] garda dans le

1. Il mourait de la petite vérole.
2. Geffroy, *ouv. cité*, t. I, ch. IV et V.
3. Elle épousa en 1744 le comte de la Marck, grand d'Espagne, qui avait eu d'un premier mariage une fille, de laquelle naquit le célèbre ami de Mirabeau (cf. p. 649, n. 4).

XVIII[e] quelque chose du siècle de Louis XIV. Elle a naturellement dans ses pensées et dans son style une convenance, une tenue qui la distinguent facilement dans ce siècle de laisser-aller, où chacun semble se piquer de n'avoir ni le ton ni l'esprit de sa situation. Protectrice de Palissot, elle ne se laisse pas séduire à la philosophie de son temps; elle ne s'associe pas aux espérances de réformation sociale, et Turgot lui paraît un brouillon chimérique qui désorganise l'État. Mais elle regrette la décadence de la monarchie; le mépris indigné que lui inspire Louis XV se change pour Louis XVI en pitié méprisante. Et ainsi tout en haussant les épaules aux conversations politiques des jeunes femmes, cette vieille femme, qui dans son enfance a entendu les survivants du grand règne, partage a sa façon les désirs généreux de la dernière génération du siècle; elle a comme les autres son rêve patriotique de restauration des mœurs et de relèvement de la majesté royale dans une France délivrée de ses misères et de ses vices. Elle partagea avec Mmes de Brionne, d'Egmont et de Boufflers l'amitié du roi de Suède, jalouse parfois de l'influence de cette dernière et de la confiance qu'elle obtenait.

I. — LA FIN DU RÈGNE DE LOUIS XV.

A GUSTAVE III.

Il faut gronder M. le comte de Gothland, de la manière très gaie à la vérité, mais assez libre en même temps, avec laquelle il me parle de Mme Dubarry en toutes lettres ainsi que du chancelier. Il ignore apparemment qu'on ouvre toutes celles de la poste, et que la sienne l'a été : je l'ai vu positivement au cachet, dont les armes étaient recouvertes par un peu de cire noire. Le roi saura dimanche prochain ce que M. le comte de Gothland m'a fait la grâce de me mander, et si l'on me met à la Bastille, il faudra donc que M. le comte revienne ici pour m'en faire sortir? Plaisanterie à part, je prie Votre Majesté de ne point parler de tous ces gens par la poste.... — Je fus hier à Marly, où le roi est depuis huit jours. On jouait au lansquenet, une seule

réjouissance[1] fut de 1200 louis, et tout le monde meurt de faim! Cet esprit de vertige me rendit triste et rêveuse le reste de la soirée. Mme Dubarry jouait à la table du roi, et entourée de la famille royale. Personne, ni à la table ni dans le salon, ne lui parla de la soirée, si ce n'est le roi et son neveu, le petit Dubarry. Ce courage général devrait ouvrir les yeux du roi.

Le roi ne peut se suffire à lui-même, et ses enfants ne lui sont d'aucune ressource. Ses filles[2] ont de petites têtes!... impossible d'y rien mettre de raisonnable. M. le Dauphin[3] montre quelques vertus sauvages, mais sans esprit, sans connaissances, sans lecture, n'en ayant pas même le goût, et dur dans ses principes comme brut dans ses actions. M. le comte de Provence[4] est doux, a de l'esprit, assez d'acquit, mais il est glorieux et... je ne dirai pas le reste, de peur de déplaire à Votre Majesté. Sa femme est laide et maussade, on dit qu'ils ne s'aiment pas. M. le comte d'Artois a de l'esprit[5], le désir de plaire et de rendre heureux ceux qui l'environnent. Tous ceux qui le voient l'aiment; il grandit et est moins épais; celui-là fait toute notre espérance, car M. le dauphin et M. le comte de Provence vraisemblablement n'auront point d'enfant.... Elle est jolie, cette dauphine[6], elle a de l'esprit, et une grâce et un agrément dans toute sa personne qui n'appartiennent qu'à elle; mais sa grande jeunesse et un peu de frivolité, apanage de son âge, la rendent inutile au roi. D'ailleurs il en a été mécontent au sujet de Mme Dubarry. Si celle-ci tombe, elle entraînera plus d'un ministre à sa suite; je supplie Votre Majesté de n'en point douter. Le reste de la cour est divisé d'esprit et de principes, et on se déchire à

1. Au lansquenet, c'est une carte sur laquelle tous les coupeurs et les autres peuvent mettre de l'argent.

2. Mmes Adélaïde (1732-1800), Victoire (1733-1799), Sophie (1734-1782), Louise (1737-1787), carmélite en 1771.

3. Il était né en 1754.

4. Le futur Louis XVIII, né en 1755 : il avait de l'esprit, mais frivole. Sa femme était une princesse de Savoie.

5. Il avait peu d'esprit et point de courage.

6. Marie-Antoinette, née en 1755.

plaisir. Les jésuites entrent pour beaucoup dans cette guerre intestine[1] : les uns veulent les faire revenir, les autres s'y opposent, et on se permet tout *pour la plus grande gloire de Dieu*. Pour moi, pauvre ermite, je suis dans mes bois, n'entendant que de loin le bruit des orages.

A Paris, toujours même misère et mêmes cabales. Nos jeunes femmes crèvent d'esprit et ne connaissent que lui : pour la raison, on n'en parle guère. Elles sont toutes initiées dans les secrets de l'État, elles se mêlent de tout, et donnent tout leur temps à la politique ou à l'intrigue de la cour. Quelques bureaux d'esprit où on se moque de Dieu et de la religion, et où on regarde comme des imbéciles ceux qui y croient, voilà, Sire, en raccourci, un tableau de notre situation. Plus d'émulation, plus de principes ; jusqu'aux spectacles, tout va de travers. Il nous reste un ou deux sculpteurs et trois ou quatre peintres ; la bijouterie va encore son train, mais bientôt elle finira, car on n'achète plus que des brillans ; il est vrai qu'on ne les paye pas. En un mot, nous sommes au-dessous de tout : heureux si on ne nous attaque pas, car je ne sais ce que nous deviendrions.

---

2. — LES DÉBUTS DE LOUIS XVI.

Au même.

1776.

Nous sommes dans l'attente de six ou sept édits de M. Turgot[2] et d'une douzaine d'ordonnances de M. de Saint-Germain[3]; il faut espérer que le bon tempérament de la

1. L'ordre, supprimé en France en 1762, fut aboli par le Pape en 1773.

2. Cf. 336 et 358. Turgot fut renvoyé la même année.

3. Le comte de Saint-Germain (1707-1778), après avoir servi à l'étranger, revint en France et se distingua dans la guerre de Sept ans. Ministre de la guerre de 1775 à 1777, il fit d'utiles réformes, mais voulut introduire un peu à la légère dans nos troupes toute la discipline prussienne.

France supportera sans périr tant d'opérations cruelles. M. de Saint-Germain est un pourfendeur qui va d'estoc et de taille; depuis Roland, nous n'avons rien vu de semblable. ... Tout va ici comme il plaît à Dieu; le bon sens, la droite raison, le bien public et le particulier sont inconnus; pourvu qu'on fasse des phrases, on est bon à tout.... Un roi qui veut le bien, mais n'a ni la force ni les lumières pour y parvenir; un ministre[1] qui était léger et faible à quarante ans, et que l'âge a encore énervé, qui fait les choses les plus étranges et se moque de l'opinion; un M. de Saint-Germain qui a tout renversé et qui ôte à la noblesse l'émulation pour le seul état qu'elle puisse embrasser; M. de Vergennes[2], qui est bonhomme, que j'aime, mais dont le caractère faible et timide ne peut résister à M. de Maurepas; M. de Sartines, que j'aime encore, mais qui, ministre de la marine, ne connaît pas un bateau; enfin M. de Clugny[3], qui se charge du plus difficile des départemens sans lumières propres pour s'y conduire : voilà, Sire, où nous en sommes. La reine[4] va sans cesse à Paris, à l'Opéra, à la comédie, fait des dettes, sollicite des procès, s'affuble de plumes et de pompons, et se moque de tout!

LE PRINCE DE LIGNE

1735-1814

Le prince de Ligne, d'une des plus illustres familles des Pays-Bas, prit du service à dix-sept ans dans l'armée autrichienne, se distingua dans la guerre de Sept ans, devint lieutenant général en 1771, fut chargé en 1782 d'une mission auprès de Catherine II,

1. Le comte de Maurepas (1710-1781), homme d'esprit frivole et inconstant.

2. Sur *Vergennes* et *Sartine*, cf. p. 475, n. 5 et 6.

3. Clugny, contrôleur des finances, s'applique à défaire l'œuvre de Turgot, rétablit les corvées, les maîtrises, fonda la loterie. Il mourut cette même année.

4. L'impopularité de la reine commençait.

qui l'invita à la suivre en Crimée en 1787, et prit part dans les années suivantes aux campagnes de Potemkin contre les Turcs. Il devint feld-maréchal en 1808.

Le prince de Ligne réunissait à la plus brillante valeur une grande étendue et une grande finesse d'intelligence. Il estimait la gloire littéraire autant que la gloire militaire : aussi a-t-il beaucoup écrit. Art militaire, horticulture, morale, histoire, tous les sujets conviennent à son incroyable facilité, qui dégénère parfois, il faut bien le dire, en prolixité. Mais le meilleur de lui-même revit dans sa correspondance : ces qualités d'esprit, de badinage, de tact exquis, d'originalité un peu maniérée et pourtant naturelle, par lesquelles il séduisit tour à tour tous les souverains qu'il approcha, Joseph II, le maître qu'il aima de toute son âme, Frédéric II, Catherine II, Marie-Antoinette. Le prince de Ligne, qui vint souvent à Paris, s'était fait tout français d'esprit : il est impossible de soupçonner à le lire, qu'il ne soit pas né en plein Versailles. Aucun des étrangers qui ont si bien écrit notre langue au XVIIIe siècle n'a le style plus français.

Il fallait beaucoup de prévention à Mme du Deffand, ou que le prince n'eût pas encore atteint la perfection de son naturel, pour prononcer qu'il était le Gilles de M. de Boufflers. Aucune comparaison n'est à faire entre ces deux hommes : le chevalier c'est la frivolité pure ; c'est une forme agréable, laquelle ôtée, rien ne reste. Et c'est peut-être après tout la seule chose qui fasse reconnaître dans le prince Ligne un étranger. Sa vie ni sa vue n'ont pas été enfermées dans les salons : il a couru l'Europe en tous les sens; il a connu cette étrange Russie, où l'Europe et l'Asie, la barbarie énergique et la civilisation délicate, le luxe féerique et la simplicité patriarcale se réunissaient pour étonner l'imagination ; au sortir des salons de Versailles et de Vienne, il a visité les Tartares et pris le contact du monde musulman. Il est passé des charmilles françaises et des parcs anglais, aux paysages grandioses de la Crimée. Il a couché dans les palais des Khans et vu s'allonger dans le ciel la pointe des minarets. L'esprit tout enivré encore des conversations parisiennes, de cette politesse, de cette douceur de mœurs, qui faisaient la vie si charmante, il a entendu sur les champs de bataille du Danube les clameurs sauvages de Turcs ; il a vu couper les têtes des blessés, et égorger par milliers les populations des villes prises d'assaut. Tous ces spectacles font la matière de ses lettres; le prince de Ligne n'a pas été seulement le peintre des riens de la vie mon-

daine, mais celui de l'Europe entière, dont il a fixé l'image pleine de contrastes à l'un des plus intéressants moments de son histoire. Enfin cette vie accidentée et voyageuse a élargi son imagination et l'a ouverte à des impressions inconnues alors en France. Devant les paysages de la Crimée et ses étranges habitants, un sentiment profond s'est épanoui dans son âme légère : l'aimable diseur de mots galants ou fins a trouvé des expressions pittoresques et des accents mélancoliques, et le disciple de Marivaux, de Voltaire et de Crébillon fils est devenu pour un moment le précurseur de Chateaubriand.

I. — LA CONVERSATION DU GRAND FRÉDÉRIC.

Au roi de Pologne [1].

Vers la fin de 1786.

.... L'heure de la présentation sonna. Le Roi me reçut avec un charme inexprimable. La froideur militaire d'un quartier général se changea en un accueil doux et bienveillant. Il me dit *qu'il ne me croyait pas un fils aussi grand* [2]. Il est même marié, Sire, depuis un an. — *Oserais-je vous demander avec qui?* — (Il avait souvent cette expression, et aussi : *Si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous dire.*) Avec une Polonaise, une Massalska [3]. — *Comment, une Massalska? Savez-vous ce que sa grand'mère a fait?* — Non, Sire, lui dit *Charles.* — *Elle mit le feu au canon au siège de Dantzig; elle tira et fit tirer, et se défendait lorsque son parti, qui avait perdu la tête, ne songeait qu'à se rendre.* — C'est que les femmes, dis-je alors, sont indéfinissables :

1. Dans deux lettres adressées au roi de Pologne (cf. p. 420), le prince de Ligne a rassemblé ses souvenirs sur le grand Frédéric, qu'il avait vu deux fois, en 1770 et en 1778. Le fragment que je cite se rapporte à la seconde rencontre, quand le prince fit visite au roi de Prusse peu de temps après la paix de Teschen, qui régla la succession de Bavière, et prévint une guerre européenne.

2. Le prince Charles de Ligne, né en 1759, fut tué pendant la campagne de France en 1792.

3. La spirituelle princesse Hélène. Ce mariage ne fut pas heureux. La princesse se remaria après la mort de son mari avec le comte Vincent Potocki.

fortes et faibles tour à tour, indiscrètes, dissimulées, elles sont capables de tout. — Sans doute, dit M. *de Lille*[1], fâché de ce qu'on ne lui avait encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devait pas réussir; — sans doute, voyez..., dit-il : le Roi l'interrompit. Je citai bientôt quelques traits à l'appui de mon opinion, comme celui de la femme *Huchet*[2], au siège d'Amiens. Le Roi fit un petit tour à Rome et à Sparte : il aimait à s'y promener. Après une demi-seconde de silence, pour faire plaisir à *de Lille*, je dis au Roi que M. de Voltaire était mort dans ses bras. Cela fit que le Roi lui adressa quelques questions : il répondit un peu trop longuement et s'en alla; et *Charles* et moi, nous restâmes à dîner. C'est là, pendant cinq heures tous les jours, que la conversation encyclopédique du Roi acheva de m'enchanter. beaux-arts, guerre, médecine, littérature et religion, philosophie, morale, histoire et législation passaient tour à tour en revue. Les beaux siècles d'Auguste et de Louis XIV; la bonne compagnie des Romains, des Grecs et des Français; la chevalerie de François Ier; la franchise et la valeur de Henri IV; la renaissance des lettres, et leur révolution depuis Léon X; des anecdotes sur les gens d'esprit d'autrefois, leurs inconvéniens; les écarts de Voltaire, l'esprit susceptible de Maupertuis, l'agrément d'Algarotti, le bel esprit de Jordans[3]; l'hypocondrie du marquis d'Argens, que le Roi se plaisait à faire coucher pendant vingt-quatre heures, en lui disant seulement qu'il avait mauvais visage; que sais-je, enfin? tout ce qu'il y avait à dire de plus varié et de plus piquant, c'était ce qui sortait de sa bouche avec un son de voix fort doux, assez bas et aussi agréable que le mouvement de ses lèvres, qui avait une grâce inexprimable : c'est ce qui faisait, je crois, qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût, ainsi que les héros d'Homère, un peu babillard, mais sublime. La voix, le bruit et les gestes des

1. Sur De Lisle, cf. p. 566.

2. Il s'agit sans doute de Jeanne Hachette au siège de Beauvais par Charles le Téméraire en 1472.

3. Ou plutôt Jordan, cf. p. 471, n. 3. — Sur Algarotti, cf. p. 190, n. 2. Sur Maupertuis, cf. p. 127, n. 1. — Sur D'Argens, cf. p. 507.

bavards leur valent souvent cette réputation; car on ne pouvait certainement pas trouver un plus grand parleur que le Roi; mais on était charmé qu'il le fût. Accoutumé à causer avec le marquis de *Lucchesini* seulement devant quatre ou cinq généraux qui ne savaient pas le français, il se dédommageait ainsi de ses heures de travail, de lecture, de méditation et de solitude.

Encore, me disais-je à moi-même, il faudra bien que je dise un mot : il venait de nommer *Virgile.* — Quel grand poète, Sire! mais quel mauvais jardinier! — *A qui le dites-vous?* répondit le Roi : *n'ai-je pas voulu planter, semer, labourer, piocher, les Géorgiques à la main? Mais, Monsieur, me disait mon homme, vous êtes une bête, et votre livre aussi : ce n'est pas ainsi qu'on travaille. Ah! mon Dieu, quel climat! croiriez-vous que Dieu, ou le soleil me refuse tout? voyez mes pauvres orangers, mes oliviers, mes citronniers; tout cela meurt de faim.* — Il n'y a donc que les lauriers qui poussent chez vous, Sire, à ce qu'il me semble? — Le Roi me fit une mine charmante; et, pour détourner la fadeur par une bêtise, j'ajoutai bien vite : Et puis, Sire, il y a trop de grenadiers dans ce pays-ci; cela mange tout. — Et le Roi se mit à rire, parce qu'il n'y a que les bêtises qui fassent rire.

Un jour j'avais retourné une assiette pour voir de quelle porcelaine elle était. — *D'où la croyez-vous?* — Je la crois de Saxe, mais au lieu de deux épées je n'en vois qu'une, qui les vaut bien. — *C'est un sceptre.* — J'en demande pardon à Votre Majesté, mais il ressemble si fort à une épée qu'on pourrait bien s'y méprendre. — Et, en vérité, cela était vrai de toutes les manières. On sait que c'est la marque de la porcelaine de Berlin. Comme le Roi faisait quelquefois le roi, et comme il se croyait quelquefois bien magnifique lorsqu'il prenait une canne et une boîte avec quelques petits vilains diamans qui couraient l'un après l'autre, je ne sais trop si ma petite allégorie lui plut infiniment.

. . . .

Nous revînmes aux anecdotes cachées, ou consignées

dans très peu d'ouvrages. — Je me suis bien amusé, dis-je au Roi, de tout plein de livres, vrais ou faux, écrits par des refugiés et qu'on ne connaît peut-être pas en France. *Où avez-vous trouvé ces belles choses-là? cela m'amuserait le soir, plus que la conversation d'un docteur de Sorbonne que j'ai ici, et que je tâche de convertir.* — J'ai trouvé tout cela, lui dis-je, dans une bibliothèque de Bohême, qui m'a désennuyé pendant deux hivers. — *Comment donc? deux hivers en Bohême! que diable faisiez-vous là? Y a-t-il longtemps?* Non, Sire; il y a un ou deux ans : je m'étais retiré là pour lire à mon aise. — Il sourit, et eut l'air de me savoir bon gré de ce que je ne lui nommai pas cette petite guerre de 1778[1], dont il me sembla qu'il n'aimait pas à parler : et, voyant bien que c'était pendant mes quartiers d'hiver que j'avais été en Bohême, il fut satisfait de ma retenue. Comme c'était un vieux sorcier qui devinait tout, et dont le tact était le plus fin qu'il y ait jamais eu, il s'aperçut que je ne voulais pas lui dire que je trouvais Berlin changé depuis que j'y avais été[2]. Je n'avais garde de lui rappeler que j'étais de ceux qui s'en étaient emparés en 1760, sous les ordres de M. de Lacy[3] : c'était pour lui avoir parlé de l'autre prise de Berlin par le maréchal Haddik[4] que le Roi avait pris M. de Ried en guignon.

A propos du docteur de Sorbonne avec qui il disputait tous les jours : *Faites-moi avoir un évêché pour lui*, me dit-il une fois. — Je ne crois pas, lui répondis-je, que ma recommandation et celle de Votre Majesté puissent lui être utiles chez nous. — *Oh! non*, dit le Roi, *j'écrirai à l'Impératrice de Russie pour ce pauvre diable : car il commence à m'ennuyer. Il s'avise d'être janséniste. Mon Dieu, que les*

1. Pour la succession de Bavière. L'Électeur était mort sans héritier direct : Joseph II prétendit s'emparer du pays. Le roi de Prusse s'y opposa. La France et la Russie s'entremirent et firent signer la paix de Teschen.

2. Pendant la guerre de Sept ans, les Russes et les Autrichiens occupèrent deux fois Berlin.

3. Le Feld-maréchal Lascy (1725-1801) était un des meilleurs généraux de l'Autriche, très estimé de Frédéric II, à qui il avait tenu tête sans désavantage.

4. En 1757.

jansénistes d'à présent sont bêtes! Il ne fallait pas détruire le foyer de leur génie, ce Port-Royal, tout exagéré qu'il était. C'est qu'il ne faut rien détruire! Pourquoi a-t-on détruit aussi les dépositaires des grâces de Rome et d'Athènes, ces excellens professeurs des humanités, et peut-être de l'humanité, les ci-devant Révérens[1]*? L'éducation y perdra; mais comme mes frères, les Rois catholiques, très chrétiens, très fidèles et apostoliques, les ont chassés; moi, très hérétique, j'en ramasse tant que je puis*[2]*, et l'on me fera peut-être la cour pour en avoir; je conserve la race, et je disais aux miens, l'autre jour : Un Recteur comme vous, mon Père, je puis très bien le vendre* 300 *écus; vous, Révérend Père Provincial,* 600; *ainsi des autres, à proportion : quand on n'est pas riche, on fait des spéculations.*

Faute de mémoire et d'occasions de voir plus souvent et plus longtemps le plus grand homme qui ait jamais existé, je suis obligé de m'arrêter. Il n'y a pas un mot dans tout cela qui ne soit de lui : et ceux qui l'ont vu y retrouveront sa manière. C'est tout ce que je veux pour le faire connaître à ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir. Ses yeux, trop durs dans ses portraits, mais tendus par le travail du cabinet et les fatigues de la guerre, s'adoucissaient en écoutant ou en racontant quelque trait d'élévation ou de sensibilité. Jusqu'à sa mort, et peu de temps encore auparavant, malgré bien des petites légèretés qu'il a su que je m'étais permises en parlant ou en écrivant, et qu'il n'a sûrement attribuées qu'à mon devoir, qui était opposé à ses intérêts, il a daigné m'honorer des marques de son souvenir, et il a chargé souvent ses ministres de Paris et de Vienne de m'assurer de sa bienveillance.

1. Les Jésuites, chassés de France, d'Espagne, de Portugal, de presque tous les États d'Europe, et abolis par le Pape.

2. En réalité il les attira dans son royaume pour y fonder des collèges. Le bien de son État, était sa seule religion.

2. — EN CRIMÉE.

A MADAME LA MARQUISE DE COIGNY[1].

De Kiovie, 1787.

Savez-vous pourquoi je vous regrette, madame la Marquise? C'est que vous n'êtes pas une femme comme une autre, et que je ne suis pas un homme comme un autre, car je vous apprécie mieux que ceux qui vous entourent. Et savez-vous pourquoi vous n'êtes pas une femme comme une autre? C'est que vous êtes bonne, quoique bien des gens ne le croient pas. C'est que vous êtes simple, quoique vous fassiez toujours de l'esprit, ou plutôt que vous le trouviez tout fait. C'est votre langue : on ne peut pas dire que l'esprit est dans vous; mais vous êtes dans l'esprit. Vous ne courez pas après l'épigramme : c'est elle qui vient vous chercher. Vous serez, dans 50 ans, une Madame Du Deffand pour le piquant, une Madame Geoffrin pour la raison, et une maréchale de Mirepoix[2] pour le goût. A vingt ans vous possédez le résultat des trois siècles qui composent l'âge de ces dames. Vous avez la grâce des élégantes, sans en avoir pris l'état. Vous êtes supérieure, sans alarmer personne que les sots. Il y a déjà autant de grands mots de vous à citer, que de bons mots... Vous êtes plus embarrassée qu'embarrassante; et quand l'embarras vous saisit, un certain petit murmure rapide et abondant l'annonce le plus drôlement du monde : comme ceux qui ont peur des vo-

1. Cette lettre et les suivantes sont écrites pendant cet étonnant voyage de Crimée où Catherine visita les provinces récemment conquises par Potemkin. Le prince de Ligne et le comte de Ségur ambassadeur de France l'accompagnèrent. La marquise de Coigny, née Conflans d'Armentières, morte en 1835, eut une grande réputation de grâce et d'esprit. Les *Souvenirs* qui ont été imprimés sous son nom ne sont pas d'elle.

2. Sœur du prince de Beauvau, elle fut la seconde femme du marquis puis duc de Mirepoix, maréchal de France en 1757; elle resta veuve en 1758; elle fut longtemps dame du palais de la reine. C'était la parfaite femme de cour ayant toutes les grâces et toutes les souplesses qui pouvaient servir à sa fortune

leurs chantent dans la rue. Vous êtes la plus aimable femme et le plus joli garçon, et enfin ce que je regrette le plus.

Ah! bon Dieu! quel train! quel tapage! que de diamans, d'or, de plaques et de cordons, sans compter le Saint-Esprit! Que de chaînes, de rubans, de turbans et de bonnets rouges, fourrés ou pointus! ceux-ci appartiennent à des petits magots qui remuent la tête comme ceux de votre cheminée, et qui ont le nez et les yeux de la Chine. Ils s'appellent des Lesghis[1], et sont venus en députation, ainsi que plusieurs autres sujets, des frontières de la grande muraille de cet empire chinois et de celui de Perse et de Byzance. C'est un peu plus imposant que quelques députés du Parlement, ou des États d'une petite ville qui viennent de 20 lieues, par le coche, à Versailles, pour faire une sotte représentation.

Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine II, ou il l'aurait épousée pour avoir tout au moins un beau lever. Les fils des rois du Caucase, d'Héraclius[2], par exemple, qui sont ici, lui auraient fait plus de plaisir que cinq ou six vieux chevaliers de Saint-Louis. Vingt archevêques, quoiqu'un peu malpropres, avec des barbes presque jusqu'aux genoux, sont plus pittoresques que le petit-collet d'un aumônier du Roi. L'escorte d'oulans d'un grand seigneur polonais qui va voir son voisin à une demi-lieue de chez lui, a meilleur air que les Hoquetons[3] à cheval qui précèdent le triste carrosse et les six rosses d'un homme à rabat et à grande perruque[4] : et les sabres étincelans, avec des poignées en pierreries, sont plus imposans que les gaules blanches des grands-officiers du roi d'Angleterre.

L'impératrice m'a reçu comme si, au lieu de six ans, je ne l'avais quittée qu'il y a six jours. Elle m'a rappelé mille

1. Peuple du Daghestan; ils sont musulmans ou idolâtres.

2. Héraclius régna de 1760 à 1798 en Géorgie. Il demanda secours à la Russie contre la Perse. Ce fut son fils qui en mourant céda le pays au tsar.

3. *Hoqueton.* « On appelle ainsi une sorte de casaque brodée.... *Hoqueton* se dit aussi de l'archer qui porte le hoqueton. » (Académie, 1765.)

4. Un magistrat ou intendant.

choses dont les souverains seuls peuvent se ressouvenir car ils ont tous de la mémoire.

Il y en a ici pour tout le monde, pour tous les genres : grande et petite politique; grandes et petites intrigues; grande et *petite Pologne*. Quelques fameux de ce pays-là qui se trompent, que l'on trompe, ou qui en trompent d'autres, tous fort aimables, moins cependant que leurs femmes, veulent être sûrs que l'Impératrice ne sait pas qu'ils l'ont insultée dans les aboiemens de la dernière diète. Ils cherchent un regard du prince Potemkin, difficile à rencontrer : car le prince tient du borgne et du louche[1]. Les femmes sollicitent le ruban de Sainte-Catherine[2], pour l'arranger avec coquetterie et faire enrager leurs amies et leurs parentes. On désire et on craint la guerre. On se plaint des ministres d'Angleterre et de Prusse, qui excitent les Turcs : et on les agace continuellement. Moi, qui n'ai rien à risquer, et peut-être quelque gloire à acquérir, je souhaite la guerre de tout mon cœur; et puis je me dis : puis-je souhaiter ce qui expose à tant de malheurs? Alors je ne le désire plus, et puis un reste de fermentation dans le sang m'y ramène : un reste de raison s'y oppose. Ah! mon Dieu, ce que c'est que de nous! Il faudra peut-être vous écrire :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Dans la nuit du tombeau je suis prêt à descendre.

Cette idée m'afflige, car je veux vous revoir. Vous me tenez bien plus à cœur que tout Paris ensemble. Ne voilà-t-il pas qu'on vient me chercher pour un feu d'artifice qui coûte, m'a-t-on dit, 40 000 roubles? Ceux de votre conversation ne sont pas si chers, et ne laissent pas après eux la tristesse et l'obscurité qui suit toujours les autres : j'aime mieux vos girandoles et votre genre de décoration.

1. Cf. p. 525 et 563.
2. Ordre fondé par Pierre le Grand en 1714 : il est réservé aux femmes.

3. — ENTRE UN EMPEREUR ET UNE IMPÉRATRICE

À LA MÊME.

De Barezisarai [1], ce 1er juin 1787.

Je comptais élever mon âme, en arrivant dans la Tauride, par les grandes choses vraies et fausses qui s'y sont passées. Mon esprit était prêt à se tourner vers l'héroïque avec Mithridate [2], le fabuleux avec Iphigénie [3], le militaire avec les Romains, les beaux-arts avec les Grecs, le brigandage avec les Tartares, et le mercantile avec des Génois [4]. Tous ces gens-là me sont assez familiers : mais en voici bien d'un autre, vraiment : ils sont tous disparus pour les mille et une nuits. Je suis dans le Harem du dernier Kan de Crimée [5], qui a eu bien tort de lever son camp et d'abandonner, il y a quatre ans, aux Russes, le plus beau pays du monde. Le sort m'a destiné la chambre de la plus jolie de ses sultanes, et à Ségur celle du premier de ses eunuques noirs. Ma maudite imagination ne veut pas se rider; elle est fraîche, rose et ronde comme les joues de madame la marquise [6]. Il y a dans notre palais, qui tient du maure, de l'arabe, du chinois et du turc, des fontaines, des petits jardins, des peintures, de la dorure et des inscriptions partout; entres autres dans la très drôle et très superbe salle d'audience, on lit en lettres d'or, en turc, autour de la corniche : *En dépit des jaloux, on apprend au monde entier qu'il n'y a rien à Ispahan, à Damas, à Stampoul [7] d'aussi riche qu'ici.* Depuis Cherson, nous avons trouvé des campemens merveilleux par leur magnificence asiatique au milieu des

1. Ou plutôt Bakhchisarai, ville Tartare, ancienne résidence des Khans de Crimée, non loin de Sébastopol.

2. Mithridate le Grand (131-63 av. J.-C.) posséda la côte méridionale de la Crimée.

3. Allusion à Iphigénie en Tauride. Cf. la lettre suivante.

4. On voit encore sur la côte des ruines de forteresses génoises, notamment auprès d'Yalta.

5. Le palais existe encore aujourd'hui, à peu près tel que Catherine l'a vu.

6. Cette galanterie intempestive rompt l'effet du morceau.

7. Constantinople.

déserts : je ne sais plus où je suis, ni dans quel siècle je suis. Quand je vois tout d'un coup s'élever des montagnes qui se promènent, je crois que c'est un rêve : ce sont des haras de dromadaires qui, lorsqu'ils se mettent sur leurs grandes jambes, ressemblent, à une certaine distance, à des montagnes en mouvement. N'est-ce pas là, me dis-je, ce qui a fourni l'écurie des trois Rois, pour leur fameux voyage de Bethléem? Je rêve encore, me dis-je, quand je rencontre de jeunes princes du Caucase, presque couverts d'argent, sur des chevaux d'une blancheur éblouissante. Quand je les vois armés d'arcs et de flèches, je me crois au temps du vieux ou du jeune Cyrus. Leur carquois est superbe; mais les traits du vôtre sont plus piquans et plus gais. Quand je rencontre des détachemens de Circassiens, beaux comme le jour, dont la taille, enfermée dans des corps, est plus serrée que celle de madame de L... ; quand je trouve ici des Mourzas mieux mis que la duchesse de Choiseul aux bals de la Reine, des officiers de Cosaques, ayant plus de goût que Mlle Bertin[1] pour se draper, et des meubles et vêtemens dont les couleurs sont aussi harmonieuses que celles de madame Lebrun[2] dans ses tableaux, je ne reviens pas de mon étonnement. De Stare Krim, dont on a fait un palais pour y coucher une seule nuit, je découvre ce qu'il y a de plus intéressant dans deux parties du monde, et presque jusqu'à la mer Caspienne : je crois que c'est une parodie de la tentation de Satan, qui ne montra jamais rien de si beau à Notre-Seigneur. Je vois du même point, en sortant de ma chambre, la mer d'Azoph, la mer Noire, la mer Zabache[3], et le Caucase. Le coupable[4] qui y fut mangé (éternellement je crois) par un vautour, n'avait pas dérobé

1. C'est la grande couturière du temps, dont on citait les mots. Au marquis de Toulongeon, qui trouvait ses prix trop élevés : « Ne paie-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs. » Avec une cliente peu aisée à satisfaire :« Présentez donc à Madame les échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté. »

2. Mme Vigée-Lebrun (1755-1842) fit surtout des paysages et des portraits : celui de Marie-Antoinette en 1779.

3. Ou lagune de Sivach, l'ancienne mer Putride.

4. Prométhée.

autant de feu que vous en avez dans les yeux et l'imagination ; du moins votre furet subtil et fou, l'abbé d'Espagnac, le dirait ainsi.

Je crois rêver quand, dans le fond d'une voiture à six places, qui est un vrai char de triomphe, orné de chiffres en pierres brillantes, je me trouve assis entre deux personnes, sur les épaules desquelles la chaleur m'assoupit souvent, et que j'entends dire en me réveillant, à l'un de mes camarades de voyage[1]. « J'ai trente millions de sujets, à ce qu'on dit, en ne comptant que les mâles. — Et moi vingt-deux, répond l'autre[2], en comptant tout. — Il me faut, ajoute l'une, au moins une armée de six cent mille hommes, depuis le Kamtschatka jusqu'à Riga. — Avec la moitié, répond l'autre, j'ai juste ce qu'il me faut..... »

. . . .

Nous passons en revue, en voiture, tous les états et les grands personnages. Dieu sait comme nous les accommodons. « Plutôt que de signer la séparation de treize provinces[3], comme mon frère George, dit Catherine II avec douceur, je me serais tiré un coup de pistolet. — Et plutôt que de donner ma démission comme mon frère et beau-frère[4], en convoquant et rassemblant la nation pour parler d'abus, je ne sais pas ce que j'aurais fait, » dit Joseph II.

Ils étaient aussi du même avis sur le roi de Suède[5], qu'ils n'aimaient pas; et que l'Empereur, disait-il, avait pris en guignon en Italie, à cause d'une robe de chambre bleu et argent, avec une plaque de diamans. L'un et l'autre convinrent qu'il a de l'énergie, du talent et de l'esprit.

1. Catherine.

2. Joseph II, qui vint visiter l'impératrice au cours de son voyage.

3. Les États-Unis, dont le roi d'Angleterre avait reconnu l'indépendance.

4. La convocation des États généraux n'avait pas été faite encore; on la voyait imminente. Il se peut aussi que Joseph II fasse allusion à l'assemblée des notables de 1787, dont les courtisans jugèrent la réunion contraire aux principes de la monarchie absolue, et qui leur parut un abrégé d'États-Généraux

5. Gustave III avait visité l'Italie avant de venir à Paris pour la seconde fois en 1784.

« Oui, sans doute, leur dis-je en le défendant, puisque les bontés qu'il m'a témoignées, et un grand caractère que je lui ai vu déployer, m'attachent à lui : Votre Majesté devrait bien empêcher un libelle affreux dans lequel on ose traiter comme un Don Quichotte un prince bon, aimable et doué de génie. »

Leurs Majestés Impériales se tâtaient quelquefois sur les pauvres diables de Turcs. On jetait quelques propos en se regardant. Comme amateur de la belle antiquité et d'un peu de nouveautés, je parlais de rétablir les Grecs; Catherine, de faire renaître les Lycurgues et les Solons. Moi je parlais d'Alcibiade; mais Joseph II, qui était plus pour l'avenir que pour le passé, et pour le positif que pour la chimère, disait : « Que diable faire de Constantinople?[1] »

On prenait comme cela bien des îles et des provinces, sans faire semblant de rien, et je disais, en moi-même : « Vos Majestés ne prendront que des misères, et la misère. »

. . . .

Il y a ici plusieurs sectes de Dervis, plus plaisantes les unes que les autres, les *tourneurs et les hurleurs :* ce sont des jansénistes plus fous encore que les anciens convulsionnaires : ils crient *allah* jusqu'à ce qu'épuisés de forces, ils tombent à terre, dans l'espérance de ne s'en relever que pour entrer dans le ciel[2]. Je laissai là, pour quelques jours, la cour dans les plaisirs, et montai et descendis le Tczetterdan, au risque de la vie, en suivant le lit raboteux des torrens, au lieu de chemins que je n'ai pas trouvés. J'avais besoin de reposer mon esprit, ma langue, mes oreilles et mes yeux de l'éclat des illuminations : elles luttent pendant la nuit avec le soleil, qui n'est que trop sur notre tête tout le jour. Il n'y a que vous, chère marquise, qui sachiez être brillante sans fatiguer[3] : je n'accorde ce don à personne autre qu'à vous, pas même aux astres.

1. La question se pose encore.
2. Les choses n'ont pas changé, et les derviches *hurleurs* hurlent toujours dans la mosquée de Bakhchisaraï.
3. Fade madrigal.

4. — RÊVERIE.

À LA MÊME.

De Parthenizza[1]

C'est sur la rive argentée de la mer Noire; c'est au bord du plus large des ruisseaux, où se jettent tous les torrens du Tczetterdan; c'est à l'ombre des deux plus gros noyers qui existent et qui sont aussi anciens que le monde; c'est au pied du rocher où l'on voit encore une colonne, triste reste du temple de Diane, si fameux par le sacrifice d'Iphigénie; c'est à la gauche du rocher d'où Thoas précipitait les étrangers; c'est enfin dans le plus beau lieu et le plus intéressant du monde entier que j'écris ceci.

Je suis sur des carreaux et un tapis turc, entouré de Tartares qui me regardent écrire, et lèvent les yeux d'admiration, comme si j'étais un autre Mahomet.

Je découvre les bords fortunés de l'antique Idalie[2], et les côtes de la Natolie; les figuiers, les palmiers, les oliviers, les cerisiers, les abricotiers, les pêchers en fleurs répandent le plus doux parfum, et me dérobent les rayons du soleil; les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamans. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtres de mes espèces de sauvages fumant sur leurs toits plats[3], qui leur servent de salon de compagnie; j'aperçois leur cimetière qui, par l'emplacement que choisissent toujours les Musulmans, donne une idée des Champs-Élysées. Ce cimetière-ci est au bord

1. Parthenizza ou *Parthenité*, village situé au pied de la montagne de l'Ours (Ai Udagh), où l'on a en effet placé le temple de la Diane Taurique. On voit encore les noyers dont parle le prince de Ligne. — Cette lettre est écrite au cours du même voyage que le précédent. L'impératrice avait donné des terres en Crimée au prince de Ligne.

2. Souvenir du premier vers du IX[e] chant de la *Henriade*. Inutile de dire que la citation ne s'applique pas exactement, et qu'Idalie, c'est-à-dire Chypre, ne se découvre pas de la Crimée.

3. En terre battue.

du ruisseau dont j'ai parlé; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte, et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers, qui prêtent aux morts une ombre hospitalière. Leur tranquille séjour est marqué par des pierres couronnées de turbans, dont quelques-uns sont dorés, et par des espèces d'urnes cinéraires en marbre, mais grossièrement construites. La variété de tous ces genres de spectacles, qui donnent à penser, me dégoûte d'écrire : je m'étends sur mes carreaux, et je réfléchis.

Non, tout ce qui se passe dans mon âme ne peut se concevoir; je me sens un nouvel être. Échappé aux grandeurs, au tumulte des fêtes, à la fatigue des plaisirs et aux deux Majestés Impériales de l'Occident et du Nord, que j'ai laissées de l'autre côté des montagnes, je jouis enfin de moi-même. Je me demande où je suis, et par quel hasard je me trouve ici; et, sans m'en douter, je fais une récapitulation de toutes les inconséquences de ma vie.

Je m'aperçois que, ne pouvant être heureux que par la tranquillité et l'indépendance, qui sont en mon pouvoir, et porté à la paresse du corps et de l'esprit, j'agite l'un sans cesse par des guerres, ou des inspections de troupes, ou des voyages, et que je dépense l'autre pour des gens qui souvent n'en valent pas la peine. Assez gai pour moi, il faut que je me fatigue à l'être pour ceux qui ne le sont pas. Si je suis un instant occupé de cent choses qui me passent par la tête dans une minute, ils me disent : *vous êtes triste*, c'est de quoi le devenir; ou bien : *vous vous ennuyez*, c'est de quoi me rendre ennuyeux.

Je me demande pourquoi, n'aimant ni la gêne, ni les honneurs, ni l'argent, ni les faveurs, étant tout ce qu'il faut pour n'en faire aucun cas, j'ai passé ma vie à la cour dans tous les pays de l'Europe.

La nuit sera délicieuse. La mer, fatiguée du mouvement qu'elle s'est donnée pendant le jour, est si calme qu'elle ressemble à un grand miroir, dans lequel je me vois jusqu'au fond de mon cœur. La soirée est admirable; et j'é-

prouve dans mes idées la même clarté qui règne sur le ciel et sur l'onde.

Pourquoi, me dis-je à moi-même, suis-je occupé à méditer sur les beautés de la nature, plutôt que d'en jouir dans le doux repos dont je suis idolâtre? c'est que je m'imagine que ce lieu-ci m'inspirera, et qu'au milieu de tant d'extravagances il me viendra peut-être une pensée qui fera du bien ou du plaisir à quelqu'un.

C'est peut-être ici qu'Ovide écrivait[1]; peut-être il était assis où je suis. Ses élégies sont de Pont : voilà le Pont-Euxin; ceci a appartenu à Mithridate, roi de Pont; et comme le lieu de l'exil d'Ovide est assez incertain, j'ai plus de droit à croire que c'est ici qu'à Carantschebes, ainsi que le prétendent les Transilvains.

Leur titre à cette prétention c'est : *Cara mia sedes*, dont ils s'imaginent que la prononciation corrompue a fait le nom que je viens de citer. Oui, c'est Parthenizza, dont l'accent Tartare a changé le nom grec, qui était Parthenion, et voulait dire vierge; c'est ce fameux cap Parthenion où il s'est passé tant de choses : c'est ici que la mythologie exaltait l'imagination. Tous les talens au service des dieux de la fable exerçaient ici leur empire. Veux-je un instant quitter la fable pour l'histoire? Je découvre Eupatori, fondée par Mithridate[2] : je ramasse ici près, dans ce vieux Cherson[3], des débris de colonnes d'albâtre; je rencontre des restes d'aqueducs et des murs qui me présentent une enceinte aussi grande à la fois que Londres et Paris. Ces

1. Ovide, quoi qu'en dise par badinage le prince de Ligne, fut en effet exilé prés des bouches du Danube, à Tomes.

2. Eupatoria : les Russes donnèrent ce nom à la ville de Kozlov, en souvenir de l'antique cité de Mithridate, qui s'élevait dans le voisinage. — Pour tous les établissements des Grecs et de Mithridate sur cette côte, voyez l'ouvrage de M. Th. Reinach, sur *Mithridate le Grand*.

3. Cherson, ou Chersonèse, dont les ruines se voient encore aujourd'hui, subsista jusqu'au IXe s. Le prince de Ligne exagère beaucoup la grandeur des villes de Crimée. Ce qui l'a trompé sans doute, c'est, pour Chersonèse, les traces d'un mur qui fermait toute la presqu'île.

deux villes passeront comme celle-là. Il y avait les mêmes intrigues d'amour et de politique; chacun croyait y faire une grande sensation dans le monde; et le nom même des pays, défiguré par celui de Tartarie et de Crimée, est tombé dans l'oubli : belle réflexion pour messieurs les importans! En me retournant j'approuve la paresse de mes bons musulmans, assis les bras et les pieds croisés sur leurs toits. Je trouve parmi eux un Albanais qui sait un peu l'italien; je lui dis de leur demander s'ils sont heureux, ou si je puis leur être utile, et s'ils savent que l'Impératrice me les a donnés. Ils me font dire qu'ils savent, en général, qu'on les a partagés, et qu'ils ne comprennent pas trop ce que cela veut dire; qu'ils sont heureux jusqu'à présent; que, s'ils cessent de l'être, ils s'embarqueront sur les deux navires qu'ils ont construits eux-mêmes, et qu'ils se réfugieront chez les Turcs, dans la Romanie. Je leur fais dire que j'aime les paresseux, mais je veux savoir de quoi ils vivent. Ils me montrent quelques moutons couchés sur l'herbe, ainsi que moi : je bénis les paresseux. Ils me montrent leurs arbres à fruit, et me font dire que lorsque la saison de les cueillir est arrivée, le Kaimakan vient de Barczisarai pour en prendre la moitié : chaque famille en vend pour deux cents francs par an; et il y a quarante-six familles tant à Parthenizza qu'à Nikita[1], autre petite terre qui m'appartient, et dont le nom grec signifie victoire. Je bénis les paresseux. Je leur promets d'empêcher qu'on ne les tourmente. Ils m'apportent du beurre, du fromage et du lait, qui n'est point du tout de leurs jumens, comme chez les Tartares. Je bénis les paresseux et je retombe dans mes réflexions....

Oubliant enfin toutes les puissances de la terre, les trônes, les dominations, j'éprouvai tout d'un coup un de ces charmans anéantissemens que j'aime tant, lorsque l'esprit se repose tout à fait, lorsque l'on sait à peine qu'on

1. Entre Yalta et Parthenité : on y a établi un jardin botanique impérial. La vigne et le tabac font vivre aujourd'hui ces Tartares

existe. Que fait l'âme alors? Je n'en sais rien, mais ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que son activité est suspendue, et qu'elle a la jouissance et le sentiment de son repos.

Ensuite je fais des projets. Blasé presque sur tout ce qui m'est connu, pourquoi ne pas me fixer ici? Je convertirai ces tartares musulmans en leur faisant boire du vin, et donnant à ma demeure l'air d'un palais, qui sera vu de loin par les navigateurs, je bâtirai huit maisons de vignerons avec des colonnes et une balustrade qui en cachera les toits. Je dessine aussitôt ce qui aurait été exécuté incessamment sans la guerre à laquelle notre voyage de fête donna lieu.

Quel dommage, me dis-je alors, que la superstition de la religion grecque ait détruit ces beaux restes du culte des dieux, si favorables à l'imagination ! ces beaux lieux, néanmoins, réjouissent encore la vue par les blancs minarets, les longues et minces cheminées en forme d'aiguilles, et l'espèce d'architecture orientale qui donne son joli style même aux plus petites cabanes. Mes réflexions qui me retracent les ravages du temps, me font aussi penser à mes propres pertes. Je trouve que rien ici-bas ne demeure dans une stagnation parfaite, et que dès qu'un Empire ne s'élève plus, il diminue : de même que le jour qu'on n'aime pas davantage, on aime moins ! Aimer ! Quel mot ai-je prononcé ? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi ; mais que ces larmes sont douces ! c'est un attendrissement général ; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet.

. . . .

Je juge le monde et le considère comme les ombres chinoises, en attendant le moment où la faulx du temps me fera disparaître. Neuf ou dix campagnes que j'ai faites, une douzaine de batailles ou d'affaires que j'ai vues, viennent ensuite se présenter à moi comme un songe. Je pense au néant de la gloire qu'on ignore, qu'on oublie, qu'on envie, qu'on attaque et qu'on révoque en doute ; et une partie de ma vie pourtant, me dis-je à moi-même, s'est passée à chercher à la perdre, cette vie, en courant après cette gloire.

Je n'attaque pas ma valeur, elle est peut-être assez brillante; mais je ne la trouve pas assez pure : il y entre de la charlatanerie[1]. Je travaille trop pour la galerie. J'aime mieux la valeur de mon cher Charles[2], qui ne regarde pas si on le regarde. Je m'examine encore. Je me trouve une vingtaine de défauts; ensuite je pense au néant de l'ambition. La mort m'a enlevé ou m'enlèvera bientôt la faveur de quelques grands hommes de guerre, et de quelques grands souverains. Le caprice, l'inconstance, la méchanceté me feront perdre mes espérances. L'intrigue m'éloignant de tout, me fera oublier des soldats qui avec *quelque plaisir* pourraient *entendre encore la voix de leur Vizir*[3]. Sans regret pour le passé, ni crainte pour l'avenir, je laisse aller mon existence au courant de ma destinée.

Après m'être bien moqué de mon peu de mérite et de mes aventures de cour et d'armée, je m'applaudis de n'être pas encore pire; je me félicitai surtout du grand talent de tirer parti de tout pour mon bonheur.

Je me jugeais, je me voyaïs ainsi tel que je suis dans cette vaste mer, qui réfléchissait mon âme comme une glace réfléchit les traits du visage. Déjà les voiles de la nuit commencent à obscurcir le jour : le soleil est attendu sur l'horizon de l'autre hémisphère. Les moutons qui paissent auprès de mon tapis de Turquie appellent les Tartares, qui descendent gravement de leur toit pour les enfermer à côté de leurs femmes qu'ils ont tenues cachées tout le long du jour. Les crieurs appellent à la mosquée du haut de leurs minarets. Je cherche de la main gauche la barbe que je n'ai pas; j'appuie ma main droite sur mon sein, je bénis les paresseux et je prends congé d'eux, en les laissant aussi étonnés de me voir leur maître que d'apprendre que je voulais qu'ils fussent toujours le leur.

Je recueille mes esprits qui avaient été si épars, je rassemble au hasard mes pensées incohérentes. Je regarde

1. Le prince de Ligne est dans un moment de sincérité parfaite.

2. Son fils.

3. Cf. la 1re scène de *Bajazet*.

autour de moi avec attendrissement ces beaux lieux que je ne reverrai jamais et qui m'ont fait passer la journée la plus délicieuse de ma vie. Un vent frais, qui s'éleva tout d'un coup, me dégoûta de la chaloupe qui devait me mener par mer à Théodosie; je monte sur un cheval Tartare, et, précédé de mon guide, je me replonge dans les horreurs de la nuit, des chemins, des torrens, pour repasser les fameuses montagnes et retrouver, au bout de quarante-huit heures, Leurs Majéstés Impériales à Carassbazar[1].

---

5. — POTEMKIN[2].

A la même.

Au camp sous Oczakow (1788).

... Je vois un commandant d'armée (le prince Potemkin) qui a l'air paresseux, et qui travaille sans cesse; qui n'a d'autre bureau que ses genoux, d'autre peigne que ses doigts; toujours couché, et ne dormant ni jour, ni nuit, parce que son zèle pour la souveraine qu'il adore l'agite toujours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète, par l'idée qu'il coûte la vie à quelques uns de ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui; s'arrêtant sous le plus grand feu d'une batterie pour y donner ses ordres, cependant plus Ulysse qu'Achille; inquiet avant tous les dangers, gai quand il y est; triste dans les plaisirs; malheureux à force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant aisément; morose, inconstant; philosophe profond, ministre habile, politique sublime ou enfant de dix ans; point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il

1. Ou Karasou-Bazar, une des résidences des Khans de Crimée. — Cette lettre fait pressentir l'*Itinéraire à Jérusalem* de Chateaubriand. C'est le même sentiment de mélancolie excitée par les mirages d'un passé lointain et le spectacle des beautés pittoresques de la nature.

2. Ce portrait est flatté. Avec de grandes qualités et un courage admirable, Potemkin était cruel, capricieux, et fort rusé courtisan. Cf. p. 525.

a causé, réparant vite une injustice; croyant aimer Dieu, craignant le diable, qu'il s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin; recevant des bienfaits sans nombre de sa grande souveraine, les distribuant tout de suite; acceptant des terres de l'Impératrice, les lui rendant ou payant ce qu'elle doit sans le lui dire; vendant et rachetant d'immenses domaines pour y faire une grande colonnade et un jardin anglais, s'en défaisant ensuite; jouant toujours ou ne jouant jamais; aimant mieux donner que payer ses dettes; prodigieusement riche sans avoir le sou; se livrant à la méfiance ou à la bonhomie, à la jalousie ou à la reconnaissance, à l'humeur ou à la plaisanterie; prévenu aisément pour ou contre, revenant de même; parlant théologie à ses généraux, et guerre à ses archevêques; ne lisant jamais, mais sondant tous ceux à qui il parle, et les contredisant pour en savoir davantage; faisant la mine la plus sauvage ou la plus agréable; affectant les manières les plus repoussantes ou les plus attirantes; ayant enfin tour à tour l'air du plus fier satrape de l'Orient ou du courtisan le plus aimable de Louis XIV; sous une grande apparence de dureté, très doux en vérité dans le fond de son cœur; fantasque pour ses heures, ses repas, son repos et ses goûts; voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme; sobre avec l'air gourmand; rongeant ses ongles, des pommes ou des navets; grondant ou riant, contrefaisant ou jurant, polissonnant ou priant, chantant ou méditant; appelant, renvoyant, rappelant vingt aides-de-camp, sans leur rien dire; supportant le chaud mieux que personne, en ayant l'air de ne songer qu'aux bains les plus recherchés; se moquant du froid en ayant l'air de ne pouvoir se passer de fourrures; toujours sans caleçon, en chemise ou en uniforme brodé sur toutes les tailles; pieds nus ou en pantoufles à paillons brodés, sans bonnet ni chapeau : c'est ainsi que je l'ai vu une fois aux coups de fusil; tantôt en mauvaise robe de chambre ou avec une tunique superbe, avec ses trois plaques, ses rubans et des diamans gros comme le pouce

autour du portrait de l'Impératrice : ces diamans semblent placés là pour attirer les boulets; courbé, pelotonné quand il est chez lui, et grand le nez en l'air, fier, beau, noble, majestueux ou séduisant quand il se montre à son armée, tel qu'Agamemnon au milieu des rois de la Grèce.

Quelle est donc sa magie? Du génie, et puis du génie, et encore du génie : de l'esprit naturel, une mémoire excellente, de l'élévation dans l'âme, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce; un heureux mélange de caprices dont les bons momens, quand ils arrivent, lui attirent les cœurs; une grande générosité, de la grâce et de la justesse dans ses récompenses; beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas, et une grande connaissance des hommes.

---

6. — BILLET D'EXCUSE.

A Catherine II.

Vienne, 1790.

Madame,

Je ne suis pas plus content que de raison de la lettre de Votre Majesté Impériale, sur une indiscrétion prétendue : ce reproche qu'elle me fait revient un peu trop souvent. Il ne faut pas bouder un homme qui n'a pas quatre cent mille hommes à lui envoyer pour s'expliquer.

Un jour un de nos très aimables roués, le baron de Bezenval[1], qui s'était enivré avec M. le duc d'Orléans[2] le père, mettait le feu à son escalier à Bagnolet[3]. Celui-ci voulut l'en empêcher : « Voilà ce que c'est que les princes,

1. Le baron de Besenval (1722-1791), né à Soleure, entra au service de la France et devint lieutenant général. Il fut en grande faveur auprès de Marie-Antoinette. Il a laissé des *Mémoires*.

2. Louis-Philippe d'Orléans (1725-1783), père de Philippe-Égalité.

3. Près de Pantin, à 6 kilomètres de Paris. C'était dans ce château que le duc d'Orléans avait son théâtre.

dit-il; ils sont toujours princes, on ne peut pas jouer avec eux. »

Mais moi, Madame, je n'ai rien brûlé; je me suis laissé aller, apparemment sans le savoir, au plaisir de laisser admirer vos lettres par-dessus mon épaule.

Cependant, Madame, j'en suis désolé si cela déplaît à Votre Majesté Impériale. Ce n'est pourtant pas au grand homme que je demande pardon, c'est à une grande impératrice : quelle épigramme! Votre Majesté me la pardonnera-t-elle? N'importe, je me suis vengé; et me voilà encore à ses pieds avec tout mon fanatisme pour Catherine-le-Grand.

LE CHEVALIER DE LISLE[1]

1735-1781

Ce chevalier, qui ne l'était que pour se distinguer de l'abbé, fut capitaine de dragons, puis brigadier de cavalerie en 1762. Il était moins fait pour la guerre que pour la société. Très accueilli chez les Choiseul et les Polignac, goûté de Mme du Deffand et de Voltaire, il fut lié surtout avec le prince de Ligne, qui aimait à l'avoir pour compagnon de voyage, et qui l'a fort bien dépeint en quelque endroit de ses œuvres.

« C'était le Dieu du couplet et du style épistolaire. Il n'a jamais fait un mauvais vers ni écrit une lettre qui ne fût piquante et remplie de goût ; mais il n'en avait pas, ni de ton, ni de tact, dans la société, où il était humoriste et familier. Pour faire croire qu'il dînait avec la reine, le dimanche, chez les Polignac, il y arrivait le premier au sortir de table, pour que les autres qui venaient ensuite, dussent le croire. »

Le mérite de cet homme est des plus minces. Il exclut toute idée sérieuse, tout sentiment vif et profond. De Lisle n'a en lui-

1. *Histoire d'une grande dame au XVIIIe siècle, la princesse Hélène de Ligne*, par L. Perey (Calmann Lévy, in-8, 1889), p. 260 et suiv. — Voyez sur de Lisle les deux articles de M. V. Du Bled dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août et 15 septembre 1890.

même et ne reflète de ce qui l'entoure que l'agrément le plus vide : mais, par cela même, il caractérise son temps.

I. — UN DINER EN 1780.

Au prince de Ligne.

Ce 16 janvier 1780.

Quel dindon que celui que nous venons de manger chez la comtesse Diane[1] ! Mon Dieu, la belle bête ! c'était M. de Poix[2] qui l'avait envoyée de la ménagerie. Nous étions huit autour de lui : la maîtresse de maison, Mme la comtesse Jules[3], Mme d'Hénin et Mme de la Force, M. le comte d'Artois, M. de Vaudreuil[4], le chevalier de Crussol et moi.

Pendant que nous le mangions, mais sans que ce fût à propos de lui, quelqu'un a parlé de vous, mon prince. Voyons que je me rappelle qui? C'est une dame..., non, c'est un homme, oui, sûrement c'est un homme, car il a dit Charlot, nos dames n'ont point de ces familiarités-là. C'est un homme qui était à gauche de Mme la comtesse Jules. Comptons : moi, j'étais auprès du poêle, ici le chevalier de Crussol, là M. de Vaudreuil, et puis.... M'y voilà, c'est M. le comte d'Artois, c'est lui, j'en suis sûr à présent. Il a dit : « A propos, qui est-ce qui sait si Charlot est arrivé à Bruxelles? » J'ai dit : « Moi, Monseigneur, je le sais, car j'ai quatre lignes de sa propre main et je m'en vais moi-même lui écrire : qui est-ce qui veut lui faire dire quelque chose? » Tout le monde a répondu en chœur : « Moi, moi, moi! » J'ai démêlé dans la confusion des paroles : « Je l'embrasse, je l'aime, qu'il vienne, nous l'attendons ! » et,

1. La comtesse Diane de Polignac.

2. Le prince de Poix, gendre du prince de Beauvau.

3. La comtesse, plus tard duchesse de Polignac : cf. p. 521, n. 2.

4. Le comte de Vaudreuil, un des hommes les plus polis de France, et qui savait le mieux tourner un compliment et chanter un couplet, excellent acteur de société, protecteur du *Mariage de Figaro*, qu'il obtint de faire jouer chez lui à Gennevilliers, du reste sans vrai talent et sans moralité, avide de dignités et d'argent. Il était des amis particuliers de la nature.

quand le tintamarre à cessé, la douce voix de Mme la comtesse Jules m'a fait entendre plus distinctement ceci : « Dites-lui que, s'il avait daté sa dernière lettre d'une manière lisible, je n'aurais pas manqué à lui répondre; mais qu'aidée de plusieurs experts en l'art de déchiffrer, il ne m'a jamais été possible même de soupçonner le lieu d'où venait sa lettre, ni celui par conséquent, où devait aller la mienne. »

Là-dessus, nous avons parlé de vous, et puis de l'amiral Keppel[1], et puis du dindon, et puis de la prise de nos deux frégates, et puis de l'inquisition d'Espagne, et puis d'un gros fromage de Gruyère que notre ambassadeur en Suisse vient d'envoyer à ses enfans, et puis de l'étrange conduite des Espagnols à notre égard, et puis de Mlle Théodore, qui danse, ma foi, mieux que jamais, et qui nous a hier autant charmés par son talent, que mademoiselle Cécile par ses jeunes attraits. La reine verra demain tout le monde pour la première fois; elle n'avait rien vu jusqu'ici que les entrées; elle est un peu maigre, mais sa santé ne laisse rien à désirer[2]. Le roi se montre chaque jour bon mari, bon père, bon homme; on ne peut le voir sans l'aimer sincèrement, et sans estimer en lui la probité même; je vous assure que nous sommes heureux d'avoir ce ménage-là sur notre trône; que le ciel qui l'y a placé dans sa bonté veuille l'y conserver longtemps[3]... Nous nous en allons tous demain à Paris célébrer la dédicace de la charmante petite maison que M. le duc de Coigny s'est donnée et dans laquelle on mettra.... Que croyez-vous qu'on mettra?... On mettra couteaux sur table pour la première fois. Nous aurons facéties, proverbes, couplets, joies de toute espèce, ce sera une très belle cérémonie.

1. L'amiral Keppel avait livré en 1778 un combat indécis, à la flotte du comte d'Orvilliers, près de l'île d'Ouessant.

2. Un dauphin, mort en 1789, venait de naître. — Les *entrées* sont les personnes, à qui leur rang, leur charge, ou la faveur royale donne les *grandes* ou *petites entrées* chez le roi.

3. Le prince de Ligne jugeait plus sévèrement Louis XVI.

A propos de couplets, vous n'avez pas vu celui que j'ai fait l'autre jour, pour la reine, en la menaçant de lui jouer le tour qu'elle redoute le plus, qui est d'être nommée au bal de l'Opéra. Le voici :

Dans ce temple où l'incognito
Règne avec la folie,
Vous n'êtes grâce au domino
Ni reine ni jolie.
Sous ce double déguisement
Riant d'être ignorée,
Je vous nomme et publiquement
Vous serez adorée.

Je vous en prie, mon prince, mon bon prince, n'allez pas me sabrenauder mon couplet en lui faisant l'honneur de le chanter vous-même[1], laissez-en le soin à ma cousine, qui le mettra en pleine valeur, adorez-la pour moi, dites-lui que j'irais à Bruxelles, toutefois, pour elle, fût-ce sur ma tête, et aimez-moi tous deux.

CATHERINE II[2]

1729-1796

Avec un style incorrect, négligé, émaillé d'expressions insolites et bizarres, entremêlé sans cesse d'allemand, style rude et informe s'il en fut, Catherine II n'a jamais été ni prétendu être un écrivain. Cependant elle mérite une place dans ce recueil : parce qu'elle fut un des plus grands esprits de ce siècle, et que

1. Le prince de Ligne avait la voix fausse. La prétendue cousine est Mlle d'Hannetaire, fille du directeur du théâtre de Bruxelles.

2. *Correspondance de Catherine II et de Falconet*, Saint-Pétersbourg, in-4, 1876. — *Lettres de Catherine II à Grimm*, Saint-Pétersbourg, in-4, 1878. (Publication de la Soc. Imp. d'Histoire Russe, sous la direction de M. Grote). — *Joseph II et Catherine de Russie, leur correspondance*, par le chevalier d'Arneth, Vienne, 1869. — Cf. aussi dans la *Correspondance de Voltaire* les lettres de Catherine.

sa pensée, bien ou mal exprimée en français, est sur tout sujet intéressante; parce qu'elle a aimé, non la France assurément, mais la langue, la littérature, les grands écrivains de la France; parce qu'elle a droit à une place dans notre histoire littéraire par ses relations avec les philosophes, qui ne furent point purement intéressées; — elle en fit sans doute les trompettes de sa gloire; mais il y entrait de sa part beaucoup de réelle et sincère admiration, mais elle garda le culte de Voltaire mort et muet; — parce qu'enfin elle a de l'esprit, de la verve, une vigueur pittoresque de langage, le don des formules expressives avec je ne sais quoi de brusque, de décidé, de viril ou plutôt *hommasse* dans l'accent et l'allure de la phrase, qui donne une nouvelle justesse au mot du prince de Ligne : *Catherine le Grand.*

1° — ACHAT D'UNE TERRE.

A Grimm[1].

Je me sens des dispositions à répondre aujourd'hui.

Monsieur, j'ai reçu votre numéro 19 au moment que je montais en carrosse pour venir ici.

Commentaire sur le mot ici.

L'Impériale Majesté, fatiguée de rôder dans les vallons et les prairies de Kolomenski[2] et ennuyée de l'éternelle alternative ou de se mouiller les pieds, ou de grimper comme les daims, un beau jour passa sur le grand chemin qui mène de Moscou à Kachira, ville qui se trouve dans le monde, si elle n'est point sur la carte. Ce chemin conduisit à un étang immense, qui joignait à un étang plus grand encore; mais ce second étang, dont les vues étaient d'une variété délicieuse, n'appartenait point à cette Majesté, mais à un prince Cantémir[3], son voisin. Ce second étang tenait à un troisième étang qui formait une prodigieuse quantité

1. Grimm (1723-1802) était venu à Saint-Pétersbourg en 1774. Cf. p. 458, n. 4 et 5. — Cette lettre est du 30 juin 1775.

2. Résidence impériale à sept verstes de Moscou.

3. Les Cantemir étaient d'origine Moldave.

de baies, et voilà que les promeneurs, allant d'étang en étang, tantôt en voiture, tantôt à pied, se trouvent à sept immenses verstes de Kolomeński à convoiter le bien de leur voisin, vieillard de soixante-dix ans et quelque chose, qui ne se souciait aucunement ni des eaux ni des bois, ni des belles vues qui ravissaient ces promeneurs. Il passait sa vie à jouer aux cartes ou à pester des pertes qu'il faisait; or, prudemment et avec toute la délicatesse possible, voilà que toute la cour, la maîtresse à la tête, se mettent à intriguer pour tâter le terrain chez son Altesse, pour savoir s'il gagne ou perd, s'il vend sa terre, s'il en fait cas, s'il y vient souvent, s'il a besoin d'argent, qui sont ses amis, par qui le pressentir : point de complaisance, nous ne voulons point le bien d'autrui, nous achetons, mais nous refuser n'est pas à crime : comme il vous plaira, Monsieur, nous convoitons un tantinet, mais nous pouvons nous en passer. Mes courtisans en l'air, l'un vient dire : « Il m'a refusé, il ne vend pas. — Eh bien, tant mieux! » L'autre rapporte : « Il n'a aucun besoin d'argent. — Il est heureux. » Un troisième : « Il dit : je ne puis vendre, je n'ai ni héritier, ni personne : mon bien vient de la couronne; je le lui laisse. — Hem, hem! » Arrive un cinquième; celui-ci conta que Cantémir disait : « Ma foi, je déclare que ma terre ne sera jamais vendue qu'à la couronne. — Ah! c'est joli! » Voilà qu'on lui dépêche un envoyé extraordinaire pour savoir s'il aime cette terre : « Point du tout, dit-il, et pour preuve, c'est que je suis établi dans une autre; celle-là m'est venue de mon frère, et je n'y vais jamais; elle ne peut convenir qu'à l'impératrice. — Qu'en voulez-vous, Monsieur? dit l'envoyé en s'inclinant. — 20 000 roubles. — Monsieur, je suis autorisé à vous en donner 25 000. » Les commentaires sont toujours longs! Il a fallu bâtir après que le contrat d'achat a été conclu et dans quinze jours de temps, grâce à nos bâtimens de bois, voilà qu'aujourd'hui je suis venue m'établir ici. Ouf! quel commentaire! — Mais *ici* n'est pas le nom de mon acquisition : c'est Tsaritsino-Sélo que je l'ai nommée. Ce bel endroit qui, au dire

de tout le monde, est un paradis terrestre, s'appelait *boue noire*, Tchernaïa Griass.

---

2. — VOLTAIRE.

AU MÊME.

A Tsarskoé-Sélo[1], ce 21 juin 1778.

Hélas! je n'ai que faire de vous détailler les regrets que j'ai sentis à la lecture de votre numéro 19. Jusque-là j'espérais que la nouvelle de la mort de Voltaire était fausse, mais vous m'en avez donné la certitude, et tout de suite je me suis senti un mouvement de découragement universel et d'un très grand mépris pour toutes les choses de ce monde. Le mois de mai m'a été très fatal : j'ai perdu deux hommes[2] que je n'ai jamais vus, qui m'aimaient et que j'honorais — Voltaire et Chatam; longtemps, longtemps et peut-être jamais, surtout le premier, ne seront-ils remplacés par des égaux, et jamais par des supérieurs, et pour moi ils sont irréparablement perdus; je voudrais crier. Mais est-il possible qu'on honore et déshonore, qu'on raisonne et déraisonne aussi supérieurement quelque part que là où vous êtes? On a honoré publiquement, il y a peu de semaines, un homme qu'aujourd'hui on n'ose y enterrer[3], et quel homme! Le premier de la nation et dont ils ont à se glorifier bien et dûment. Pourquoi ne vous êtes-vous point emparé, vous, de son corps, et cela en mon nom? Vous auriez dû me l'envoyer, et morgué! vous avez manqué de tête pour la première fois dans votre vie en ce moment; je vous promets bien qu'il aurait eu la tombe la plus précieuse possible; mais si je n'ai point son corps, au moins ne man-

1. Tzarskoe-Selo est à une vingtaine de verstes de Saint-Pétersbourg, sur la route de Moscou.

2. Voltaire était mort le 30 mai et lord Chatham, William Pitt, le 11 mai.

3. On sait que la sépulture ecclésiastique fut refusée à Voltaire, et que l'abbé Mignot transporta le corps de son oncle à l'abbaye de Sellières qu'il avait en commende, et l'y ensevelit.

quera-t-il pas de monument chez moi[1]. Quand je viendrai en ville cet automne, je rassemblerai les lettres que ce grand homme m'a écrites, et je vous les enverrai. J'en ai un grand nombre, mais s'il est possible, faites l'achat de sa bibliothèque et de tout ce qui reste de ses papiers, inclusivement mes lettres. Pour moi, volontiers je paierai largement ses héritiers, qui, je pense, ne connaissent le prix de tout cela.

---

3. — LA VRAIE GLOIRE.

A Grimm.

A Saint-Pétersbourg, ce 7 décembre 1779.

.... Voulez-vous que je vous dise, sur cette paix de Teschen[2] que vous faites tant retentir et sur la gloire qui en est due aux pacificateurs selon vous, ce que je pense? De ma vie je n'ai attaché de la gloire aux faits les plus prônés : chacun prône et ne prône pas, selon ses intérêts. Ce n'est pas cela : la gloire qui me plaît est celle que souvent on prône le moins; c'est celle qui produira non seulement le bien présent, mais qui produira des races futures, des races d'hommes et des races de bien sans nombre; c'est celle que les érudits même chercheront la lanterne à la main et se cogneront le nez dessus sans y rien comprendre, s'ils manquent du génie propre au développement; ah, Monsieur! un boisseau de gloire pareille efface

1. « Or écoutez donc, écrivait-elle un autre jour, s'il y a de la force, de la profondeur, de la grâce dans mes lettres ou expressions, sachez que je dois tout cela à Voltaire, car pendant fort longtemps nous lisions, relisions et étudiions tout ce qui sortait de sa plume, et j'ose dire que par lui j'ai acquis un tact si fin, que je ne me suis jamais trompée sur ce qui était de lui ou n'en était pas. » — Elle acheta les papiers et la bibliothèque de Voltaire, qui sont encore aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, avec ceux de Diderot.

2. La paix de Teschen, qui régla la succession de Bavière et prévint une guerre européenne, fut conclue par la médiation de la France et de la Russie entre Frédéric II et Joseph II.

à mes yeux les petites glorioles dont on voudrait me parler. *Ma basta*[1] : travaillons en silence, faisons le bien pour faire le bien, et laissons batifoler tout le reste.

---

4. — UN VOYAGE A MOSCOU.

A Grimm.

A Tver[2], 1 juin 1785.

J'allais de Pétersbourg (dont je suis partie le 24 mai) voir les communications d'eau qui y mènent les provisions de bouche et les marchandises; l'ambassadeur de l'empereur[3], le ministre de France et celui d'Angleterre, désirant de faire la même tournée, étaient dans ma suite. Nous allions sur la grande route de Moscou fort gaiement et en parfaite santé, malgré les gazettes, pour nous rendre à Borovitchi, lieu où nous devions nous embarquer. Arrivés à Vichnii Volotchok, voilà que le comte Bruce[4] nous arrive de Moscou; il se met à nous prêcher de pousser plus loin et de lui rendre visite dans Moscou; personne ne l'écoute; il continue : « Quelle folie! comment, jusqu'à Moscou? — Oui, jusqu'à Moscou. — Et où trouver des chevaux? — C'est mon affaire. — Nous voulons dîner, souper, dit la compagnie. — Vous trouverez tout cela, » fut la réponse. On commence à se faire à l'idée, on commence à en être tenté : tout le monde trouve cela charmant; on succombe à la tentation; le comte Bruce se jette dans son carrosse et part comme un éclair. Nous le suivons, et nous voilà à Tver par le plus beau temps du monde et par un pays et des situations tout à fait riantes; l'ambassadeur, les en-

1. *Mais il suffit*, en italien.
2. Tver, sur le Volga, à 176 kilomètres N.-O. de Moscou, sur la route de Pétersbourg.
3. M. de Cobentzel, le diplomate autrichien, qui signa plus tard les traités de Campo-Formio et de Lunéville. — Le ministre de France était le comte de Ségur : cf. p. 650, n. 7. — Le ministre d'Angleterre se nommait Fitz-Herbert.
4. Le comte Jacob Alexandrowitch Bruce, gouverneur général de Moscou.

voyés de France et d'Angleterre vont à tour de rôle avec moi dans mon carrosse à six places; ils sont tous trois très accommodans, très instruits, n. b.[1] très gais; le prince Potemkine, le comte Tchernichef, le grand chambellan, le grand écuyer, le comte d'Anhalt et plusieurs autres personnes, en tout seize personnes, composent ma suite, et c'est à qui égayera le plus la compagnie. Nous partons aujourd'hui dimanche après la messe pour Moscou; nous y resterons deux à trois jours et retournerons pour nous embarquer à Borovitchi et pour débarquer à Pétersbourg. Que dites-vous de cette escapade, et que diront les gazettes et les boutonnés[2] qui me disent mourante?

Ce 14 juin. Me voilà de retour de Moscou et embarquée depuis deux fois vingt-quatre heures sur la rivière Msta, qui doit nous mener demain ou après-demain à Novgorod, par le lac Ilmène, d'où nous entrerons dans la rivière Volkhof, laquelle nous jettera dans le canal de Ladoga, d'où nous entrerons dans la Néva et irons débarquer à Pétersbourg. Vous pouvez juger des dispositions de la compagnie qui est avec moi par la belle production ci-jointe, qui a été composée en conséquence. Il faut rendre justice à M. de Ségur : il est difficile d'être plus aimable et d'avoir meilleur esprit; il paraît se plaire avec nous, et il est gai comme un pinson. Il nous a fait vers et chansons, et nous lui avons donné de la mauvaise prose. Le prince Potemkine est à mourir de rire pendant tout ce voyage, et il paraît que tout se met en quatre pour y contribuer. Nous avons le plus beau temps et des situations charmantes.

Le 20 de juin, de Péterhof[3]. Nous sommes revenus avant hier par la rivière Néva en bateau jusqu'à Pétersbourg, et hier je suis venue par terre ici; l'ambassadeur et les ministres d'Angleterre et de France ont été remis à leurs

1. « Nota bene. »
2. Les nouvellistes mystérieux qui parlent bas et débitent leurs contes à l'oreille des naïfs.
3. Sur la Baltique, en face de Kronstadt, à 20 verstes de Pétersbourg. C'est la résidence impériale d'été : le château a été construit vers 1770 par l'architecte français Leblond.

hôtels respectifs en ville; morgué! ils auraient été jusqu'au bout du monde avec moi[1], si j'avais voulu. Si la France a beaucoup de gens comme M. de Ségur, je l'en félicite : au mérite, à l'esprit, aux talens, aux connaissances il joint la noblesse du sentiment et l'amabilité; c'est une justice qu'il faut lui rendre; il paraît aimer et estimer le marquis de La Fayette[2]; il espère qu'il viendra ici; si celui-ci le veut, ce sera une fort agréable connaissance à faire.

Notez, s'il vous plaît, que nous avons emmené l'envoyé d'Angleterre malade; il ne dormait et ne mangeait depuis plusieurs mois; on craignait même qu'une mélancolie sinistre ne s'emparât de lui; et nous le ramenons guéri : il dort, il mange, il rit aux éclats et s'occupe à faire rire les autres; il a repris couleurs et est engraissé. Faites-moi part de ce que vous apprendrez qu'on dira du voyage le plus gai qu'on ait jamais fait, je crois. Selon vos ordres voilà le second courrier des trois mois qui va partir.

Or, il faut que je vous dise que durant tout mon voyage, pendant que j'ai fait à l'entour de mille deux cents verstes par terre et six cents verstes par eau, j'ai trouvé un changement étonnant dans tout le pays que j'avais vu et pas vu[3]; où il y avait de méchans hameaux, j'ai trouvé de belles villes très bien bâties en briques et en pierres; où il n'y avait point de hameaux, j'ai trouvé de grands villages, et en général un bien-être et un mouvement de commerce au delà de mes espérances. On me dit que c'est la suite des arrangemens que j'ai faits et qui s'exécutent à la lettre depuis dix ans, et moi je dis voyant cela : j'en suis bien aise. Cela n'est pas bien spirituel, *ma*[4] cela est vrai.

1. Ils allèrent avec elle en Crimée deux ans après.

2. Que la guerre d'Amérique avait rendu célèbre.

3. Il y avait là dedans bien du trompe-l'œil. Néanmoins le progrès réel était immense, et les résultats solides et durables ne manquaient pas.

4. *Ma* : mais, en italien ; expression familière à l'impératrice.

5. — NAPOLÉON ET L'EMPIRE PRÉDITS PAR CATHERINE II[1].

A GRIMM.

Ce 30 avril 1791.

.... Qu'il en arrive de La Fayette[2] ce qu'il pourra, *ma* qu'on me fasse justice d'un autre scélérat entouré de plus de scélératesse encore qu'il n'est mauvais lui-même; c'est cela qui mériterait des punitions sévères. Vous devinez sans doute que c'est M. O[3]... — Mirabeau était l'être colossal ou monstrueux de notre temps, car, dans un autre, il aurait été fui, détesté, enfermé, pendu, roué, etc.. Il faudrait feuilleter l'histoire, et voir si jamais pays ait[4] été sauvé par autre qu'un réellement grand homme, et d'après cette découverte je prédirais ce qu'il en sera de la France; pour la Perse[5], elle se détruit depuis près de cinquante ans, sans que ce sauveur ait encore paru. La Russie, à l'extinction de la race de Rurik[6], a été sauvée d'une quarantaine d'années de guerres intestines, par trois hommes, l'un riche, l'autre courageux, le troisième politique habile[7], tous les trois ayant parfaitement les qualités nécessaires pour réussir dans leur temps. Dès que le premier prince de la race de Romanof[8] fut placé sur le trône, le tout cessa, parce qu'il n'y avait plus de quoi se quereller, la place étant prise; ce prince

1. Catherine, comme on peut s'y attendre, juge très sévèrement la Révolution. Mais parmi ses violences de langage, elle porte souvent des jugements très clairvoyants sur les hommes et sur les événements.

2. La popularité de La Fayette commençait à diminuer.

3. Elle fait sans doute allusion au duc d'Orléans et à ses partisans.

4. Incorrect. Le subjonctif n'a pas de raison d'être.

5. Pendant tout le XVIII[e] s. la Perse fut déchirée par une série d'invasions et d'usurpations. En 1794 la dynastie des Kadjars mit un terme à l'anarchie et rétablit l'unité.

6. Rurik, premier grand prince de Novgorod, mort en 879. Son dernier descendant, qui régnait à Moscou, mourut en 1598.

7. Le marchand Minin, le boïard Pojarski, et Fedor Romanof, métropolitain de Moscou.

8. Michel, fils de Fedor, élu en 1613.

n'avait que seize ans, et son père le patriarche régna sous son nom; c'était lui qui était ce politique habile pour le temps où il vivait. Savez-vous ce qu'il en arrivera de la France, si on parvient à en faire une république? C'est alors que tout le monde désirera qu'elle redevienne une monarchie. Croyez-moi, personne ne se plaît plus à une cour que les républicains. Selon ce que je vois et entends de la France, je la regarde comme malade d'esprit, *ma* leur légèreté doit faire passer cette maladie plus vite chez eux que chez tout autre peuple atteint de cette épidémie[1]; cette maladie paraît leur prendre tous les deux cents ans; voyez leur histoire, combien a-t-elle duré ci-devant? Répondez, s'il vous plaît.

---

6. — LES BOURBONS JUGÉS PAR CATHERINE II

A Grimm.

Ce 4 septembre 1796.

... Quel rôle est-ce pour Louis XVIII[2] que d'errer en fugitif de lieu en lieu, mendiant un asile? Son séjour devrait être un séjour de réputation, un séjour qui lui en fît une, et point d'autres[3]. Je n'aime point les conseils petits et mesquins, encore moins ceux qui jettent du louche sur les choses; je sais ce que disent ses ennemis, et voilà pourquoi je dis ce que je vous dis : gardez cela pour vous....

... Je vous dis et répète que selon ma visière[4] ne fallait

1. Catherine II prévoit encore ailleurs et prédit Napoléon : « Si la France sort de ceci, écrivait-elle encore en 1794, elle aura plus de vigueur que jamais; elle sera obéissante et douce comme un agneau; mais il lui faut un homme supérieur, habile, courageux, au-dessus de ses contemporains, et peut-être du siècle même. Est-il né, ne l'est-il pas, viendra-t-il ? » Il vint, et il était né en 1769.

2. Quittant l'armée de Condé, Louis XVIII résida successivement à Vérone. à Blankenbourg, à Milan, à Varsovie.

3. Point d'autres séjours, où il ne gagnait pas de réputation, ou en perdait.

4. Ce style est abominable de négligence et d'incorrection : mais c'est écrit de verve, sous la pression d'un sentiment violent. Les formules sont saisissantes, tran-

pas quitter aucune armée : régner ou mourir, voilà notre devise; à présent, c'est trop tard.

Ne s'agit point de faire des phrases et de les mettre en poche; s'agit de faire parler de soi; fallait partager bonne et mauvaise fortune avec égal renom. Que faire en Russie? même à l'armée russe[1], si l'on ne peut agir en héros, partager tous les dangers et s'y faire estimer? On y serait plus tôt développé[2] qu'en tout autre endroit. Tout ceci pour vous seul : lisez et taisez-vous. Ne faudrait point avoir de morgue, surtout chez nous. Pourquoi me rendre compte? non faut que par nos actions, non par écrit; cela sent la justification !

Leurs fils intéressans dans l'intérieur, ou sont nuls ou fort peu de chose[3]; ce n'est qu'une manière de parler; c'est ce qui ne vaut rien que cette manière de parler, c'est ce qui leur a cassé le cou tout partout.

Voyez un peu ; toute la France veut un roi, mais veut-on d'eux? En parle-t-on? Cependant tout autre roi que celui qui l'est par naissance, fera naître des partis sans fin, jusqu'à ce qu'on sera[4] revenu à celui par droit[5]; par conséquent il sera roi, *ma*.... c'est une terrible tâche ! O mon Dieu ! Pourquoi faut-il rêver tout haut? vaut mieux se taire. Le besoin peut-être fera le reste. Du reste, faut les servir tant qu'on peut : le devoir et la constance l'exigent.

Faire le mort ! Prenez garde qu'on ne le prenne pour tel.

Je n'entends rien à cela; je n'ai guère fait le mort que pour mieux frapper, car de notre naturel nous sommes tapageur et n'aimons guère à faire le mort.

chantes, à l'emporte-pièce. Jamais la conduite des Bourbons n'a été plus justement ni plus sévèrement jugée que par la plus haineuse ennemie de la Révolution. — *Visière:* mot impropre, « selon mon avis, selon la façon dont je vois les choses. »

1. A l'armée de Souvarof, qui allait combattre les Français en Italie.

2. Percé à jour, jugé.

3. L'illusion des émigrés et de Louis XVIII fut toujours leur espoir d'opérer la restauration par des intrigues et des conspirations à l'intérieur.

4. Incorrect : il faut le subjonctif et non le futur.

5. Peu français, à force de brièveté.

S'il ne sera pas[1] près de la France, comment y entrera-t-il donc? Il paraît que ces gens-là voudraient que les alouettes rôties leur volassent dans la bouche Dieu donne[2] que tout cela ne soit franche poltronnerie, et c'est ce que les malveillans répandent déjà; avec cela, mon ami, on ne va pas bien loin.

Dans ce moment chacun a besoin de ses fonds. Ils en ont eu d'énormes: qu'en ont-ils fait? Ils ont vécu grandement, largement, et ont tout mangé, et n'ont fait que de l'eau claire. Au premier moment ils ont eu 8 millions; moi seule, je leur ai fait tenir au-delà d'un million et demi de roubles, la première année.

CHARLES COLLÉ[3]

1709-1783

Fils d'un procureur au Châtelet il fut d'abord clerc de notaire. Sa gaieté, son talent à composer des chansons, des parades ordurières et son adroite bonhomie lui valurent la place de lecteur et secrétaire du duc d'Orléans, avec de gros appointements. Bien différent de ses amis Piron, Gallet et Panard, il eut l'art de faire sa cour aux grands, il sut s'attirer leurs bienfaits et les administrer avec une sage économie. Ses contemporains l'ont cru sans fiel : son *Journal historique*, publié après sa mort est tout plein d'amertume et de malignité. Mais ses *Lettres* nous donnent une impression toute différente et très voisine de l'idée que ses amis avaient de lui. C'est un Collé spirituel, sans doute, et malin, donnant volontiers un coup de griffe au prochain, exécutant Voltaire et Rousseau, mais sans ombre de haine, d'envie ou d'animosité personnelle, tout plein de sentiments honnêtes et généreux, sensible et sensé, fin moraliste, et juge excellent des œuvres littéraires. Il y a surtout une chaleur de sentiment tout à

1. Le futur est incorrect. Les étrangers s'y trompent souvent. Presque toutes les langues exigent ou admettent le futur après *si*.

2. Veuille, fasse.

3. *Correspondance inédite de Collé*, publiée par H. Bonhomme, Plon, 1864, in-8.

fait rare en ce temps-là, dans toutes ces lettres qu'il adresse à un jeune parent, pour lequel il s'est pris d'une affection quasi paternelle, et dont il s'applique à faire un parfait honnête homme

---

I. — LES MÉMOIRES DE BEAUMARCHAIS.

A Monsieur de V***[1].

Je suis bien sensible, mon ami, à la confiance que vous avez en moi; elle part plus de votre amitié que du peu que je vaux, et c'est là précisément ce qui m'en touche davantage. Depuis que vous travaillez, l'estime et l'amitié de ma femme augmentent aussi pour vous. Je ne me refuserai point à bavarder littérature avec vous. Je vous dirai comme je pense, mais ce que je pense ne sera pas sans doute toujours comme on doit penser. J'ai une imagination qui me fait quelquefois illusion et qui m'a souvent empêché de voir un objet sous toutes ses faces[2]. Quand l'une d'elles m'a saisi vivement, je suis sujet à me tromper, comme il arrive à tous les gens d'imagination. Il ne faudra pas vous en rapporter aveuglément à moi, et même à personne. Il faut juger soi-même. *Nullius addictus jurare in verba magistri*[3].

Vous me demandez, par exemple, mon cher enfant, ce que je pense de l'éloquence de Beaumarchais[4]. Je répons à cela qu'entraînée par la cause publique qu'il a défendue, en maniant en maître le Parlement des roués, mon admiration pour lui a peut-être été trop loin.

Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé son éloquence une éloquence *de choses* et non une éloquence de *mots*, comme celle de Thomas[5].

1. Ce M. de V. était un jeune homme, parent de Collé, qui avait un emploi dans les fermes. Il devint en 1780 contrôleur général à la résidence de Roanne.

2. De là ses parti pris contre Rousseau, contre Voltaire, etc.

3. Horace, Ép. I, 1. « Ne m'astreignant à jurer sur les paroles d'aucun maître. »

4. Les *Mémoires* contre le conseiller Goezman avaient paru l'année précédente.

5. Cf p. 446, n. 3.

Cet homme a tous les styles. Il est véhément et pathétique, tendre et spirituel. Personne n'a badiné avec plus de grâce et de légèreté. Il semble qu'on entend un homme de la cour. Ses plaisanteries sont du meilleur ton. L'interrogatoire de madame Goësmant est un chef-d'œuvre de sarcasme et d'adresse pour se concilier les femmes. C'est un Démosthène quand il parle au public et à ses juges et lorsqu'il tonne contre M. de Nicolaï [1]; c'est un Fénelon dans son roman attendrissant d'Espagne [2]; c'est un Juvénal et un Horace quand il *arrange* les Marin [3], les Baculard et le grand conseil. Jamais, de mes jours, je n'ai vu autant de sortes d'esprit que dans ses *Mémoires*, aussi les ai-je fait relier avec des notes que j'y ai insérées. Quoique je n'aime point Rousseau, personne ne rend plus de justice que moi à son éloquence, à sa chaleur et à son énergie. Mais je trouve Beaumarchais mille fois plus vrai, plus naturel, plus insinuant et plus entraînant que cet orateur, qui veut toujours l'être, le paraître, qui est d'ailleurs sophiste à impatienter son lecteur, que l'on sent qu'il méprise, et dont il se joue perpétuellement comme le chat de la souris [4].

---

2. — LE VRAI MOYEN D'ÊTRE AIMABLE.

AU MÊME.

A Paris, ce 17 février 1776.

Votre sortie sur la *nécessité d'être aimable* me plaît jusqu'à un certain point. N'outrons rien, mon ami. C'est une sottise actuelle de l'éducation de prêcher, sans aucune restriction, à ses enfans, de « se rendre aimables ». La phrase : *réussir dans le monde*, qui s'entend aujourd'hui

1. Premier président au Parlement Maupeou.

2. Son affaire avec Clavijo.

3. Marin (1721-1809) rédacteur de la *Gazette de France* et censeur royal. — Baculard d'Arnaud (1718-1805) l'auteur sentimental du *Comte de Comminges*. — Voyez le début du 4e mémoire.

4. Jugement excessif.

des qualités *superficielles* seulement, est une impertinence dans les instituteurs. Il faut d'abord le fonds des qualités solides et utiles. Mais quand on est aimable encore avec cela, cette phrase devient excellente.

Croyez, mon cher fils, qu'il est toujours des façons d'être aimable, quelque caractère qu'on ait reçu de la nature. L'homme sérieux et à réflexions peut l'être comme l'homme gai et à saillies. Il ne sera pas aussi amusant, mais il peut être aimable. Que dis-je? Il doit même se faire aimer davantage, s'il veut en prendre la peine. L'homme vif, le diseur de bons mots, d'ordinaire emporté par son extrême pétulance dont il ne peut pas se rendre maître, ne saurait faire assez attention à l'amour-propre des autres pour ne pas le blesser à tort et à travers. L'homme qui réfléchit, au contraire, et dont les mouvemens sont mille fois moins impétueux, se donne le temps de faire le choix des choses qui doivent plaire, suivant les personnes et le temps. Son âme, presque toujours dans l'équilibre de la raison, inspire à son esprit ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire. *Dicenda, tacendaque pollet*[1]. Tout cela, mon ami, revient toujours au rabâchage de mon principe : occupez-vous des autres, oubliez-vous vous-même. On plaît plus aux hommes en faisant sortir leur esprit qu'en leur montrant le sien, en les écoutant avec attention qu'en tenant le dé soi-même. L'amour-propre [2] est la clef de l'amabilité

A l'égard de votre esprit morose et de votre tempérament mélancolique, Boileau vous a répondu :

Qu'un esprit né chagrin plaît par son chagrin même[3].

Pourvu qu'on ne charge pas son caractère et que l'on soit bien exactement ce qu'on est, et pas davantage, on est toujours bien. C'est l'affectation uniquement, quelque légère qu'elle soit, qui fait que nous déplaisons. Soyons doux, attentifs, complaisans et pleins d'égards dans la

1. Les mots qui précèdent sont la traduction de cette expression latine.

2. L'amour-propre des autres. La formule manque de netteté.

3. Épître IX.

société; dans les procédés soyons équitables: montrons de la noblesse et de l'élévation d'âme, sacrifions de petits intérêts; soyons même dupes quelquefois, *en le sachant bien;* et, avec cette aménité et cette digne façon de traiter avec les hommes, il n'est pas possible de n'être pas aimables, quelque sérieux, moroses et mélancoliques que nous soyons nés.

---

3. — EXHORTATION A APPRENDRE LE GREC.

Au même.

Ce 8 octobre 1780.

Je vous fais mon compliment sincère, mon ami, sur un don du ciel que je ne vous connaissais pas. Vous avez une belle mémoire! C'est un grand bonheur. Rien n'est plus utile pour nous et pour les autres. Elle est de première nécessité dans les affaires, et c'est un trésor pour la vieillesse de ceux qui aiment les lettres comme vous. La mémoire est la clef des langues. Si vous me permettez encore de vous donner un conseil, je vous inviterai à apprendre la *langue grecque*, à *vos heures perdues*. Je suis aujourd'hui au désespoir de l'avoir abandonnée en sortant du collège où je la bégayais. Je donnerais toute chose au monde pour qu'elle me fût aussi familière que le latin. Virgile, Horace et Ovide font tout l'amusement de mes vieux jours; et j'enrage tout vif de ne pouvoir lire Homère, les tragiques grecs et Démosthène que dans les traductions. C'est sûrement la plus belle des langues et la plus négligée de ce siècle-ci. Ce n'est pas la mer à boire; ce n'est rien quand on a de la mémoire et des principes de grammaire et de syntaxe. Vous en viendrez aisément à bout. Mais je joins à ce conseil un autre avis : c'est, si vous suivez le premier, de vous donner bien de garde que des gens d'affaires sachent que vous faites cette folie-là, *folie* à leurs yeux. Les financiers et tous les *fortuniers*[1] jugent un

1. Mot forgé par Collé.

homme incapable d'affaires quand le malheureux à l'imprudence de montrer du goût pour les lettres.

Au reste, mon ami, si vous déférez à ce mien conseil, vous direz un jour, vous qui avez de la mémoire : c'est un ignorant qui m'a persuadé d'apprendre le grec, et vous me nommerez. Si je ne suis pas savant, je n'en accuse que ma mémoire et non ma volonté. J'ai toujours été de l'avis d La Fontaine :

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

Défigurez, mon cher fils, vos lettres par des ratures plutôt que de faire des brouillons de lettres pour moi. Je ne vous passe point cet amour-propre, ni la plus légère prétention à l'esprit. Je vous passerais plutôt d'être bête *tout bonnement*. Dans les lettres, ainsi que dans toutes les actions de votre vie, soyez toujours ce que vous êtes, vous ferez bien. Faites des efforts pour être plus, vous serez moins. Soyez simple, uni, naïf comme vous l'êtes; vous plairez. Faut y tâcher.

Un homme né chagrin, plaît par son chagrin même[1],

a dit Boileau.

Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en nous.

Vous flattez-vous, mon petit finaud, qu'avant de nous l'avouer ingénûment, ma femme et moi nous ne nous fussions pas aperçus, il y a plusieurs années, de vos apprêts de style et de vos menues prétentions? Nous disions souvent : « Voilà notre cher jeune homme qui veut faire de l'esprit; voilà une tournure de phrase qui lui a coûté; il l'a bien cherchée, celle-là ! » et nous riions de vos *tâcheries*[2] au beau style. *Tâcherie* n'est pas français; c'est un barbarisme que ce mot, mais pourquoi se gêner avec ses amis? Je vous donne l'exemple avec les préceptes, moi !

Oui, mon ami, vous avez un bon esprit. Tenez-vous-y :

1. C'est, on le voit, une des maximes favorites de Collé.

2. Tacherie : le mot n'est pas dans Littré.

c'est bien le meilleur lot. Laissez roupiller[1] les autres dans le bel esprit. Fortifiez le vôtre par des connaissances; étendez-le par l'étude des anciens. Partout ailleurs on vous abuse. J'ai songé à cela trop tard; ou plutôt l'état très étroit où j'ai été dans ma jeunesse m'a empêché d'y songer. L'honneur me commandait de penser à un état utile pour n'être à charge à personne. J'étais pauvre, je n'ai pu me livrer à mes goûts; au contraire, il m'a fallu les contrarier pour tirer quelques plumes des ailes de la fortune (quoique je ne sache pas qu'elle en ait), pour arriver à l'indépendance, qui fut toujours le seul but de mes désirs, et que j'ai obtenue sans savoir comment. Mais je vous répéterai bien que ce n'est pas par une aisance que je n'ai point méritée que je tiens ce bien de tous les biens : l'indépendance! Mais cet accès d'égoïsme qui vient de me prendre ne doit pas me faire oublier ce que je voulais vous dire. La suite de mon homélie sur les belles-lettres, c'est que si je vous prêche en faveur des anciens et vais jusqu'à vous ordonner d'apprendre le grec à fond, vu votre mémoire, je vous défends expressément d'apprendre l'anglais[2]. Les anciens vous donneront un goût exquis, les Anglais un détestable. Car, qu'arrive-t-il quand on s'est donné la peine d'apprendre une langue? notre amour nous la fait épouser : c'est Pygmalion amoureux de sa statue. On ne lit, on ne veut lire que de l'anglais; et c'est un moyen infaillible de se corrompre le goût.

---

4. — LA POÉSIE DE L'ABBÉ DELILLE.

AU MÊME.

A Paris, ce 10 avril 1781.

Nous politiquerons à Grignon[3], ajoutez-vous dans votre lettre, c'est-à-dire nous déraisonnerons. Volontiers, mon

1. Collé est bien vulgaire dans ses meilleurs conseils.
2. Qui devenait à la mode.
3. Où Collé avait une maison qu'il vendit précisément plus tard à Marmontel.

fils, quoiqu'il y ait longtemps que j'aie abandonné cette partie et l'administration des royaumes et des républiques à messieurs de la philosophie moderne, et notamment au divin et soporatif Marmontel, prédicateur très somnifère de l'humanité, dans ses sermons sur *Bélisaire* et les *Incas*[1].

Quant à la littérature que vous joignez à la politique, j'espère bien que nous nous en donnerons jusqu'aux gardes. Je vous tiendrai le poignard sous la gorge pour apprendre le grec. Je vous exalterai Homère, surtout dans sa langue. Je lui égalerai Virgile, si je peux; mais c'est bien de la besogne. Il faut pourtant avoir l'équité de juger l'*Enéide* par ce qu'elle est et parce qu'elle serait devenue si Virgile eût vécu. Je vous dirai, et je vous dis d'avance, que la traduction qu'en fait M. l'abbé Delille[2] ne sera jamais qu'une traduction. Ce sera l'estampe morte d'un tableau plein de vie. Je n'estime point celle qu'il a faite des *Géorgiques*, c'est une image enluminée. M. l'abbé a trop d'esprit; il en a voulu donner à Virgile, dont les beautés simples et mâles sont bien au-dessus de l'esprit, et qui a dédaigné et les antithèses, et les oppositions, et toutes ces drogues de prétendus ornemens qui défigurent le style. D'ailleurs, ce gentil *bagatellier* n'écrit point de l'âme. Je n'en veux d'autre preuve que son morceau d'Orphée et d'Eurydice. Je plains bien cette pauvre femme d'être tombée entre les mains d'un traducteur spirituel seulement. *Ah! Miseram Eurydicem*[3]*!*

1. *Bélisaire* (1767), et les *Incas* (1777) sont deux déclamations médiocres contre l'intolérance.

2. Cette traduction de l'*Enéide* est inférieure à celle des *Géorgiques* (1767), fort bien jugée par Collé.

3. Spirituelle application du vers de Virgile.

PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS[1]

1732-1799

Si la correspondance complète de Beaumarchais était imprimée tout entière et convenablement classée, ce serait un des plus curieux monuments du XVIIIe siècle. On y verrait s'étaler au grand jour cette nature si complexe, si exubérante, si sensible, si joyeuse, si courageuse, mélange inimaginable de polissonnerie et de fierté, de rouerie et de droiture, de bouffonnerie et d'enthousiasme, l'authentique original de Figaro, mais original aussi intéressant, plus riche, et enfin plus estimable que la copie. On y suivrait toutes les vicissitudes de cette existence romanesque et tapageuse, telle que l'imagination de Beaumarchais n'en eût point rêvé de plus étonnante : scénario d'une pièce sans nom, tour à tour comédie, drame, tragédie, mélodrame, opéra-comique, farce ; où tous les sujets se mêlent et se coudoient, infortunes bourgeoises avec duels et enlèvements, spéculations industrielles, intrigues policières, fournitures militaires, politique étrangère et diplomatie, procès, condamnations judiciaires, popularité bruyante emprisonnements, succès littéraires, enfin pour dénouement la ruine et l'oubli. Et le héros de cette invraisemblable pièce apparaîtrait sous tous les costumes et traverserait tous les mondes, horloger, musicien, secrétaire du roi et, dès lors, gentilhomme, lieutenant général des chasses, marchand de bois, auteur dramatique, millionnaire, plaideur et traîné en justice, déclaré infâme par le Parlement et chargé de missions confidentielles par le roi, soutien de famille et premier allié des États-Unis d'Amérique, précurseur et victime de la Révolution, donnant le premier coup à l'ancien régime et persécuté par le nouveau comme suspect d'attachement à l'ancien. Cet esprit et cette fortune, tout cela serait peint dans la correspondance de Beaumarchais, comme Voltaire vit dans la sienne : on a le droit de l'affirmer, après la lecture des lettres qui sont éparses dans les œuvres de Beaumarchais et dans les ou-

1. *Œuvres complètes*, Furne, 1835, gr. in-8. Je n'en ai tiré que la lettre n° 2. Les autres ont été extraites de l'ouvrage de M. de Loménie, *Beaumarchais et son temps* (1856, 2 vol. in-8), auquel je suis très redevable aussi pour beaucoup de mes notes. La correspondance de Beaumarchais est loin d'avoir été publiée tout entière. M. Lintilhac a complété le livre de M. de Loménie dans son ouvrage récent, si plein de détails nouveaux, mais beaucoup de lettres sont encore inédites.

vrages qui lui ont été consacrés. Et je ne sais si la meilleure réhabilitation — on l'a tant de fois tentée et jamais avec un plein succès — ne serait pas pour lui la publication intégrale et complète de ses lettres intimes, échappées dans le feu des affaires et d'une absolue sincérité. Car, avec cet esprit dont Voltaire était jaloux et qui le séduisait pourtant, avec cette imagination étourdissante qui débordait dans toutes les paroles et dans tous les actes de Beaumarchais, on ne manquerait pas d'y apercevoir toutes les qualités qui, sans composer la haute et sérieuse moralité, en peuvent cependant atténuer et faire pardonner l'absence : cet homme d'argent ne tint jamais à l'argent; il le donna comme il le gagnait; il eut une vraie bonté, une sensibilité qui ne s'évaporait point en phrases et en larmes, et qui du cœur descendait à la bourse, un fond de simplicité native et de générosité loyale, qui fit que ce brasseur d'affaires, ce maître en intrigues gâta toujours ses entreprises par trop de bonhomie et de confiance. La vraie justification de de Beaumarchais est là. Ce fut un aventurier honnête, qui ne regarda pas de très près aux moyens, mais qui ne poursuivait que le bien ou ce que son imagination lui représentait comme tel. Ce fut un faiseur de génie, qui, dans tous les scandales où il fut mêlé, ne parut jamais que comme dupe. Il avait bien vu lui-même que c'était là ce qui le relevait : aussi l'a-t-il dit dans ses derniers jours, quand il revoyait toute sa vie si étrangement accidentée. Et cet éloge qu'il se donnait en écrivant à Talleyrand — non le plus grand peut-être qu'on puisse lui donner, mais le plus propre à son personnage et le plus nécessaire à sa réputation, — Fontanes, juge impartial, et qui l'avait connu, le lui a confirmé expressément.

I. — BEAUMARCHAIS MARCHAND DE BOIS.

A Madame de Beaumarchais[1].

De Rivarennes, le 15 juillet 1769.

Tu m'invites à t'écrire, ma bonne amie, je le veux de tout mon cœur : c'est un agréable délassement aux fatigues

1 Geneviève-Madeleine Watebled, veuve de M. Levêque, garde général des Menus-Plaisirs. Déjà veuf lui-même, il l'avait épousée en 1768.

forcées de mon séjour en ce village[1]. Des chefs en mésintelligence qu'il a fallu réconcilier, des commis à entendre en leurs plaintes et leurs demandes, un compte de plus de 100 000 écus morcelé en pièces de 20 et 30 sols à régler, et dont il faut décharger le caissier comptable; les différens ports à visiter[2]; deux cents ouvriers des ventes dans la forêt à voir, et leurs ouvrages à examiner; deux cent quatre-vingts arpens de bois à bas dont il faut régler la fabrication et le transport; de nouveaux chemins de la forêt à la rivière à faire construire, les anciens à raccommoder, trois ou quatre cent milliers de foin à faire serrer, la provision d'avoine de trente chevaux de trait à faire, trente autres chevaux à acheter pour monter six guimbardes[3] ou charrois en plus pour transporter avant l'hiver tout notre bois de marine; des portes et des écluses à construire sur la rivière d'Indre pour nous donner de l'eau toute l'année à l'endroit où l'on charge les bois, cinquante bateaux qui attendent leurs charges pour s'en aller à Tours, Saumur, Angers et Nantes; les baux de sept ou huit fermes réunies pour les provisions d'une maison de trente personnes à signer, l'inventaire général de notre recette et dépense depuis deux ans à régler : voilà, ma chère femme, en bref, la somme de mes travaux, dont une partie est déjà terminée et l'autre en bon train.

Tu vois, chère amie, que l'on ne dort pas tant ici qu'à Pantin[4]; mais l'activité de ce travail forcé ne me déplaît pas ; depuis que je suis arrivé dans cette retraite inaccessible à la vanité, je n'ai vu que des gens simples et sans manières, tels que je désire souvent être. Je loge dans mes bureaux, qui sont une bonne ferme bien paysanne, entre basse-cour et potager, et entourée de haie vive; ma chambre, tapissée des quatre murs blanchis, a pour meubles un mau-

1. Beaumarchais, avec le concours de Pâris Du Verney, avait acheté une grande partie de la forêt de Chinon qu'il exploita pendant de longues années.

2. D'où partent les trains de bois flotté et les bateaux.

3. Chariot long et couvert, à quatre roues.

4. Où sa femme était installée.

vais lit, où je dors comme une soupe, quatre chaises de paille, une table de chêne, une grande cheminée sans parement ni tablette; mais je vois de ma fenêtre[1], en t'écrivant, toutes les varennes[2], ou prairies du vallon que j'habite, remplies d'hommes robustes et basanés, qui coupent et voiturent du fourrage avec des attelées[3] de bœufs; une multitude de femmes et de filles, le rateau sur l'épaule ou dans la main, poussent dans l'air, en travaillant, des chants aigus que j'entends de ma table; à travers les arbres, dans le lointain, je vois le cours tortueux de l'Indre et un château antique, flanqué de tourelles, qui appartient à ma voisine, Mme de Roncée. Le tout est couronné des cimes chenues d'arbres qui se multiplient à perte de vue jusqu'à la crête des hauteurs qui nous environnent, de sorte qu'elles forment un grand encadrement sphérique à l'horizon qu'elles bornent de toutes parts. Ce tableau n'est pas sans charmes. Du bon gros pain, une nourriture plus que modeste, du vin exécrable composent mes repas. En vérité, si j'osais te souhaiter le mal de manquer de tout dans un pays perdu, je regretterais bien fort de ne pas t'avoir à mes côtés. Adieu, mon amie. Si tu trouves que mon détail puisse amuser nos bons parens et amis, je te laisse la maîtresse d'en faire lecture un soir entre vous; tu les embrasseras bien tous par là-dessus, et bonsoir, je vais me coucher. Et mon fils, mon fils! comment se porte-t-il? Je ris, quand je pense que je travaille pour lui.

---

2. — BEAUMARCHAIS EN MISSION.

A Monsieur ***.

Paris, le 26 juin 1774.

Ah! sans doute, répondre; et surtout à mon ami de cœur! Crois-tu que, si j'avais le temps d'écrire, je ne don-

1. Tout ce tableau ressemble à une page de George Sand.

2. On appelle *varennes*, dit Littré, des terrains incultes que le gibier fréquente et où les bestiaux trouvent quelque pâture.

3. Ce sens du mot n'est pas donné dans Littré.

nerais pas la préférence à cinq ou six mille étrangers qui m'ont appris les cinq ou six mille manières d'écrire une félicitation, un encouragement, un éloge et une offre d'amitié? Toi que je n'ai pas peur de perdre, je puis te négliger, et c'est ce que je fais bravement tous les courriers. Mais comment conserver tous mes nouveaux amis? Quatre secrétaires n'y suffiraient pas, sans compter l'ami Goëzman[1], qui vient de régaler le public d'une longue requête dans laquelle non seulement il ne nie pas d'avoir fait un faux baptismal, mais il prétend en faire l'apologie. Cela me remet le cœur à la plume; car depuis quelque temps, me dorlotant sur mon blâme, j'avais même un peu laissé dormir le procès; j'avais même été jusqu'à refuser respectueusement du feu roi la réhabilitation de ton ami, en le suppliant de ne récompenser mes services que par la grâce de me permettre de solliciter sa justice dans une requête en cassation[2].

Les choses en étaient là quand le diable, qui berce ma vie, m'a enlevé mon protecteur et mon maître[3]. Revenu de toutes les fausses impressions qu'on lui avait données de moi, il m'avait promis justice et bienveillance : tout est fondu; et de sept cent quatre-vingts lieues faites en six semaines pour son service, il ne me reste que les jambes enflées et la bourse aplatie. Un autre s'en pendrait : mais comme cette ressource ne me manquera pas, je la garde pour la fin; et en attendant que je dise mon dernier mot là-dessus, je m'occupe à voir lequel, du diable ou de moi, mettra le plus d'obstination, lui à me faire choir, et moi à me ramasser : c'est à quoi j'emploie ma tête carrée. Mais à ton tour, dis-moi, cœur pointu, ce que tu penserais de moi si, ayant mis dans cette tête de prouver à Louis XVI

1. Voyez les *Mémoires* de Beaumarchais, sur cette affaire où Goezman conseiller au Parlement Maupeou, l'accusait d'avoir tenté de le corrompre. Beaumarchais, *blâmé* par arrêt du Parlement, était allé aussitôt en Angleterre avec une mission secrète de Louis XV. Il s'agissait d'empêcher la publication d'un libelle injurieux de Mme du Barry.

2. Cette requête fut faite en 1776. Le premier jugement fut cassé et Beaumarchais réhabilité.

3. Louis XV venait de mourir.

qu'il n'a pas un sujet plus zélé que ton ami le blâmé[1], je t'apprends quelque jour que, le 26 juin 1774, je suis parti pour un nouveau voyage dans un nouveau pays[2], honoré de la confiance du nouveau maître; que les difficultés de tous genres, qui ne m'ont jamais arrêté sur rien, ne rendent mon zèle que plus ardent, et que j'ai réussi à prouver en effet que je n'étais pas aussi digne de blâme qu'il a plu au parlement de l'imprimer? Mais à quoi m'amusé-je ici? Mes chevaux de poste sont arrivés; et si je ne tournais pas le dos à Bayonne, d'honneur je te porterais ma lettre moi-même; j'irais renouveler connaissance avec M. Varnier, dont le caractère, l'esprit et le sens exquis m'avaient frappé à Madrid[3], au point que j'aurais désiré qu'il voulût bien accepter ma maison et mon amitié; j'irais embrasser cette Madame de Montpellier qui fait, dit-on, le charme de toute sa société; j'irais embrasser avec joie mon vieil ami Datilly.

As-tu compris quelque chose à mon amphigouri de destinée? as-tu senti renaître l'espérance pour ton malheureux proscrit d'ami, en lisant l'obscure annonce que je te fais d'un nouveau champ d'honneur à parcourir?

Si tu te rappelles notre dernière après-midi, où réellement tu me pressurais (pour user de ton expression), promène ton imagination; et si tu as trouvé ce que je vous contais alors à tous trois bien extraordinaire, prends ta secousse, et va beaucoup plus loin encore, et tout ce que tu penseras n'approchera jamais de ce que je ne te dis pas. J'aime, mon ami, la noble confiance que tu as en mon courage. Répète-moi de temps en temps que tu estimes en moi cette qualité : j'ai besoin de recueillir tout ce qui m'en reste pour m'élever jusqu'à la besogne que j'entreprends; et l'éloge de mon ami sera ma plus douce récompense,

1. Il était chargé encore d'empêcher la publication d'un libelle, dirigé cette fois contre la jeune reine. Cette affaire l'entraîna au fond de l'Allemagne, à la poursuite du juif Angelucci.

2. Pour la Hollande.

3. Il y était allé en 1764. Il a raconté dans un de ses *Mémoires*, l'affaire romanesque qui l'y amenait, et Gœthe en a fait une pièce de théâtre.

lorsque je pourrai me rendre le témoignage que je ne suis pas resté au-dessous : c'est à quoi je vais travailler. Je serai de retour en France dans un mois ou six semaines au plus tard; alors je pourrai ouvrir la bouche sur ce que je suis forcé de taire. Adieu.

---

3. — REQUÊTE POUR AVOIR DU VIN DE ROMANÉE.

A Monsieur le prince de Conti[1].

Monseigneur,

Je chantais hier au soir les grandes qualités de Votre Altesse; je vantais surtout sa munificence et j'employais cette foule de synonymes redoutables de l'un de vos serviteurs, pour prouver que vous étiez, Monseigneur, non pas le prince, mais l'homme le plus généreux que je connusse, lorsqu'un vilain, que Lucifer confonde, m'a répondu froidement que tout cela était bon pour le discours, mais qu'il était sûr que Votre Altesse Sérénissime laisserait crever comme un chien un pauvre chrétien au coin d'une haie, faute d'une bouteille de romanée[2]. « Vil calomniateur, ai-je dit avec dédain. — Médisant, voilà tout ce que je suis, a-t-il répliqué. » Je ne puis souffrir, Monseigneur, que l'on déchire à mes yeux la réputation d'un grand prince, et j'ai fait un projet de vengeance qui ne sera pas différé même à demain, si Votre Altesse ne le trouve pas trop cruel. J'ai commencé par provoquer à dîner chez moi le traître, à quatre heures aujourd'hui : il ne se doute de rien. Là, notre dessein est de lui boire au nez la bouteille

1. Né en 1717, il avait commandé en Piémont et gagné la bataille de Coni en 1744. Ce prince, homme d'esprit, que Louis XV appelait *mon cousin l'avocat*, parce qu'il aimait à disputer et à contredire, fut le protecteur constant de Beaumarchais. C'était un esprit fort, et il paraît qu'il fallut l'intervention et toute l'habileté diplomatique de Beaumarchais pour lui faire recevoir les sacrements à son lit de mort (1776).

2. La Romanée, non loin de Beaune, sur la côte de Nuits, est un des meilleurs crus de Bourgogne. Le domaine appartenait au prince de Conti.

de romanée et de lui casser le carafon sur la nuque, et, si le premier coup ne le tue pas sur la place, de redoubler du carafon de la seconde bouteille. Laissez agir vos serviteurs, Monseigneur, il ne s'agit que d'armer leurs bras. Puisse le traitre se voir, comme nous l'avons dit d'ailleurs, accablé sous les boucliers des Samnites! Le porteur de cette lettre est, la hotte aux épaules, chargé d'attendre les ordres de Votre Altesse.

Je suis, avec un zèle intarissable, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissan serviteur,

BEAUMARCHAIS.

Ce dimanche, 5 février 1775.

---

4. — RÉPONSE A UNE DEMANDE D'EMPRUNT

AU COMTE DE LAURAGUAIS [1].

Vous êtes comme *Robin*, monsieur le comte, *toujours le même :* le même esprit de discussion, la même force de raisonnement et la même grâce d'élocution; mais à quoi tout cela sert-il? Changerez-vous les événemens? détruirez-vous la puissance de l'intrigue? et tout ce que vous direz en matière d'administration ne sera-t-il pas toujours ce qu'on appelle *verba volant?* Plus malheureux que vous, je vis au moins aussi renfermé. Les mille et une contradictions m'enveloppent, et je marche pesamment au milieu d'une pression, d'un frottement universel. Du courage et des

1. Le comte de Lauraguais (1734-1824) fut un original excentrique, plein d'esprit et de talents; il faisait des bons mots qu'on citait, des pièces qu'on ne jouait pas, supprima à ses frais les banquettes qui encombraient la scène du Théâtre Français, prêcha l'inoculation, perfectionna la fabrication de la porcelaine, et travailla avec Lavoisier. Il fut un temps très lié avec Beaumarchais qu'il appelait *son cher ami*. S'étant retiré dans la vallée d'Auge parce qu'il n'avait plus de quoi vivre à Paris, il lui adressa une lettre toute pleine de raisonnements sur la réforme de l'Etat et de l'administration, qui se terminait par la demande d'un prêt de cent mille livres.

ennemis, voilà ma fortune. Et vous avez besoin d'un prêt de cent mille livres, et vous en apercevez la possibilité dans vos périlleuses délégations[1] ! Vous avez donc oublié Paris, et les hypothèques insuffisantes, et les privilèges[2] toujours exigés, et les nantissemens, etc., etc. ?

Monseigneur votre père[3], à qui vous n'accordez pas autant d'esprit qu'il vous en a donné, — ce qui est bien ingrat, par parenthèse, — me disait l'autre jour un grand mot sur vous : « Il a tout l'esprit possible, lui répliquai-je. — Je ne sais, reprenait-il, quel est cet esprit-là qui met toujours un homme hors de sa convenance, hors de sa fortune, hors de sa sphère naturelle. Il y a huit mois que je n'ai su de ses nouvelles; que fait-il ? — Monsieur le duc, il cultive son jardin. — Eh ! Monsieur, son vrai parc était celui de Versailles. — Oh ! diable, ai-je dit en moi-même, cet homme-ci ne raisonne pas trop mal. » Vos fermiers, Monsieur le comte, vous volent en votre présence; croyez-vous qu'ils ne le fassent pas aussi bien en votre absence? La rue de la Harpe et la place Maubert sont à la vérité des rues bien crottées; mais il y a du bruit, des fiacres, des crieurs d'arrêts; on y renverse des ministres, qui n'en restent pas moins sur leurs pieds; on y débat des questions oiseuses à force d'être intéressantes; on y lit la gazette, on y fait des nouvelles, on y forge le fer, parce qu'il y est toujours brûlant, et pour un cerveau très allumé comme le vôtre, un grand mouvement vaudrait peut-être mieux que l'aspect et la jouissance de votre vallée. Plaisir de vieillard, Monsieur le comte. Et s'il faut le classer parmi les autres, on doit avouer que la douce culture est le premier des plaisirs insipides.

M. de Sartines et M. de Vergennes me demandent sou

1. On nomme ainsi la convention par laquelle un débiteur donne à un créancier un autre débiteur qui s'oblige à payer la dette.

2. Le *Privilège* est le droit qui appartient à certains créanciers, en vertu de la qualité de leur créance, d'être préférés à tous les autres.

3. Le duc de Brancas, que le comte traitait avec fort peu de respect.

vent de vos nouvelles avec intérêt, je répons toujours par un : « Hélas! il cultive son jardin; et pour le coup, comme disait Louis XV, il s'occupe à *penser*[1] fortement.. ses cheveux. »

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le comte[2], etc.,

CARON DE BEAUMARCHAIS.

Paris, ce 28 septembre 1778.

---

6. — A PROPOS DE L'INTERDICTION DU MARIAGE DE FIGARO.

AU LIEUTENANT DE POLICE[3].

27 novembre 1783.

Monsieur,

Si la multitude de vos occupations vous permettait de vous rappeler que j'en ai beaucoup moi-même, et que depuis trois mois j'ai fait cinquante fois le chemin du Marais à votre hôtel sans avoir pu vous parler plus de cinq fois, pour obtenir la chose la plus simple, — une décision sur un ouvrage frivole, — vous auriez peut-être compassion du rôle pitoyable qu'on me force à jouer dans cette comédie. Si ce sont des dégoûts qu'on vous prie de me donner, je les ai bus jusqu'à la lie; s'il s'agit d'une proscription absolue de tout ce qui sort de ma plume, pourquoi me faire attendre cet arrêt et me refuser tout moyen de savoir à quoi m'en tenir? Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien me remettre mon manuscrit; cette bagatelle n'est devenue importante pour moi que par l'acharnement qu'on a eu de m'en faire un tort public, sans vouloir permettre que le public en jugeât lui-même.

1. C'est un mot de Louis XV au même comte de Lauraguais, qui, revenant d'Angleterre, disait y avoir appris à penser.

2. Il semble que le comte n'ait pas pardonné à Beaumarchais sa réponse, si c'est avec raison qu'on lui attribue un pamphlet très insolent contre le *Mariage de Figaro*.

3. M. Lenoir (1732-1807).

Je ne doute pas, Monsieur, que vous, qui ne m'avez montré que de la bienveillance, n'ayez quelques regrets des désagrémens qu'on vous oblige sans doute à me donner; mais il est temps qu'ils finissent. Jamais affaire grave ne m'a causé tant de tracas que la plus folle rêverie de mon bonnet de nuit, qui est cette pièce. Le public de province et de Paris m'accable de lettres auxquelles je ne sais que répondre; je ne sais que dire aux comédiens qui me pressent et me reprochent une négligence que je n'ai point. Je vous supplie de me permettre de vous voir ce soir, à la sortie de la Caisse d'escompte, et, en retirant de vos mains cet ouvrage proscrit pour le rendre à mon portefeuille, de vous assurer du très respectueux dévouement avec lequel je suis, etc.,

CARON DE BEAUMARCHAIS

---

6. — LA TRAGÉDIE DE CHARLES IX.

A MONSIEUR FLORENCE [1].

Paris, le 9 novembre 1789.

En vous rendant grâce, mon cher Florence, de la place que vous m'avez fait garder hier aux Français, je voudrais m'acquitter envers vous et la Comédie par un avis utile à votre société.

La pièce de *Charles IX* [2] a certainement du mérite; elle est dans quelques scènes d'un effet terrible et déchirant, quoiqu'elle languisse dans d'autres et n'ait que peu d'action. On l'a mise au théâtre avec le plus grand soin, et il n'y a que des éloges à faire de tous les acteurs qui y jouent. Le contraste frappant des caractères du cardinal [3] et du

1. Semainier de la Comédie française.

2. *Charles IX* est l'ouvrage de Marie-Joseph Chénier (1764-1811), qui fit ensuite *Henri VIII*, *Gracchus*, *Fénelon*, etc. Il avait embrassé avec ardeur les idées révolutionnaires.

3. Le cardinal de Lorraine et le chancelier de l'Hopital.

chancelier anime souvent un tableau que d'autres rôles affaiblissent; mais en me recherchant sur sa moralité, je l'ai trouvée plus que douteuse. En ce moment de licence effrénée où le peuple a beaucoup moins besoin d'être excité que contenu, ces barbares excès, à quelque parti qu'on les prête, me semblent dangereux à présenter au peuple et propres à justifier les siens à ses yeux. Plus *Charles IX* a de succès, plus mon observation acquerra de force, car la pièce aura été vue par des gens de tous les états. Et puis, quel instant, mes amis, que celui où le roi et sa famille viennent résider à Paris pour faire allusion aux complots qui peuvent les y avoir conduits[1]. Quel instant pour prêter au clergé, dans la personne d'un cardinal, un crime qu'il n'a pas commis (celui de bénir les poignards des assassins des protestans); quel instant, dis-je, que celui où, dépouillé de tous ses biens[2], le clergé ne doit pas être en proie à la malveillance publique, puisqu'il sauve l'État en le servant de ses richesses! Si les plans qu'on suppose à quelques brouillons de la cour avaient eu leur entier succès, si le clergé eût gagné le grand procès de sa propriété, je concevrais dans quel esprit on eût permis un tel ouvrage; mais dans l'état où sont les choses, j'avoue que je ne le conçois pas. Je n'entends pas blâmer ici l'auteur : son ouvrage était fait, il a dû vouloir qu'il fût joué. Ses motifs étaient purs sans doute, mais l'administration ne doit-elle pas veiller au choix du temps où tel spectacle doit être admis ou suspendu?

Quant à vous, Mesdames et Messieurs[3], si vous ne voulez pas qu'on dise que tout vous est indifférent pourvu que vous fassiez des recettes, si vous aimez mieux qu'on pense que vous êtes citoyens autant et plus que comédiens, enfin si vous voulez que vos produits se multiplient sans offenser personne, sans blesser aucun ordre, aucun rang, méditez

1. Après les journées des 5 et 6 octobre, le roi et sa famille avaient été ramenés à Paris.

2. Les biens ecclésiastiques avaient été déclarés biens nationaux, l'État se chargeant, en revanche, de rétribuer le clergé.

3. Il s'adresse aux sociétaires.

le conseil que mon amitié vous présente, et considérez-le sous tous ses différens aspects. La pièce de *Charles IX* m'a fait mal sans consolation, ce qui en éloignera beaucoup d'hommes sages et modérés, et les esprits ardens, Messieurs, n'ont pas besoin de tels modèles! Quel délassement de la scène d'un boulanger innocent pendu, décapité, traîné dans les rues par le peuple il n'y a pas huit jours, et qui peut se renouveler, que de nous montrer au théâtre, Coligny ainsi massacré, décapité, traîné par ordre de la cour!

Nous avons plus besoin d'être consolés par le tableau des vertus de nos ancêtres qu'effrayés par celui de nos vices et de nos crimes.

BEAUMARCHAIS.

---

7. — BILLET.

A LA COMTESSE D'ALBANY[1].

Paris, ce 6 février 1791.

Madame la comtesse,

Puisque vous voulez entendre absolument mon très sévère ouvrage[2], je ne puis pas m'y opposer; mais faites une observation avec moi: quand je veux rire, c'est aux éclats; s'il faut pleurer, c'est aux sanglots. Je n'y connais de milieu que l'ennui.

Admettez donc qui vous voudrez à la lecture de mardi, mais écartez les cœurs usés, les âmes desséchées qui prennent en pitié ces douleurs que nous trouvons si délicieuses. Ces gens-là ne sont bons qu'à parler révolution. Ayez quelques femmes sensibles, des hommes pour qui le cœur

1. La comtesse d'Albany (1753-1824), épousa Charles-Édouard en 1772 et se sépara de lui en 1780. Elle se remaria plus tard secrètement avec le poète Alfieri.

2. La comtesse lui avait demandé de faire chez elle une lecture de la *Mère coupable*, la très larmoyante suite du *Mariage de Figaro*, qui fut jouée en 1792.

n'est pas une chimère, et puis pleurons à plein canal. Je vous promets ce douloureux plaisir et suis avec respect, Madame la comtesse, etc.,

BEAUMARCHAIS.

---

8. — SUR LUI-MÊME.

A MONSIEUR DE TALLEYRAND [1].

(1798).

Je souriais, avant-hier au soir, du magnifique éloge que vous faisiez de moi en attestant que je suis dupe de tout le monde. Être *dupé* par tous ceux qu'on a obligés, — du sceptre jusqu'à la houlette, — c'est être victime et non dupe. Au prix d'avoir conservé tout ce que l'ingrate bassesse m'a ravi, je ne voudrais pas une seule fois m'être comporté autrement. Voilà ma profession de foi. Ce que je perds me touche faiblement : ce qui touche la gloire ou le bonheur de ma patrie épuise toutes mes sensibilités. Quand nous commettons une faute, j'en ai une colère d'enfant, et sans que je sois *bon* ni employé *à rien*, je répare en projet chaque nuit nos sottises de la journée. Voilà ce en quoi mes amis prétendent que je suis une dupe, chacun, dit-on, ici ne pensant qu'à lui seul. Quelle *fichue* patrie, si cela était vrai pour tous! mais je suis sûr et très sûr du contraire. Quand voulez-vous voir mon petit commerce de dupe [2]? Vous n'en serez pas mécontent; vous y trouverez à puiser pour le passé, le présent, l'avenir, — *l'avenir*, seule chose qui existe pour nous! Pendant qu'on parle des deux autres, elles sont déjà bien loin, bien loin. Salut, impérissable attachement.

BEAUMARCHAIS.

1. L'ancien évêque d'Autun (1754-1838) était alors ministre des affaires étrangères du Directoire.

2. Beaumarchais avait fait un mémoire en faveur de la paix avec les États-Unis, dont les relations avec la France avaient été récemment troublées. Il voulait être envoyé en mission dans ce pays, dont il était créancier pour de fortes sommes depuis la guerre de l'Indépendance sans pouvoir se faire payer.

ECOUCHARD-LEBRUN[1]

1729-1807

Lebrun-Pindare, qu'on aurait mieux fait de surnommer Martial, puisqu'il joignait à l'humeur satirique l'art des adulations intéressées, est un assez méprisable personnage. Même quand il venge le bon sens et le bon goût, il faut qu'un sentiment personnel et bas anime sa verve. Il savait voir et rendre avec une implacable justesse les faiblesses, les sottises et les erreurs de ses ennemis. Or il en avait beaucoup, depuis La Harpe jusqu'à Fréron, dans toutes les écoles littéraires et dans tous les camps philosophiques. Parmi les lettres qu'il a laissées, un bon nombre sont adressées à Palissot, autre satirique, avec qui il était sûr de s'entendre. Les lettres qu'ils échangent sont d'une aigreur que rien ne tempère, d'un ton mécontent et malveillant que rarement adoucit un mot d'affection ou d'éloge pour quelqu'un ou quelque chose. L'humeur et la haine leur donnent quelquefois de la clairvoyance et les mettent en verve, comme il est arrivé à Lebrun dans la lettre que je cite, où il a noté avec esprit quelques travers de la coterie encyclopédiste.

I. — LE MAUVAIS GOUT A LA MODE EN 1770.

A PALISSOT[2].

Paris, janvier 1770.

Il faut en convenir, tous nos petits auteurs à succès éphémères, tous nos jolis escrocs de renommée ont fait presque oublier la véritable gloire. Admirer nos grands hommes est presque un ridicule, les imiter une folie. Le plus mauvais goût est seul du meilleur ton. Donnez-moi le sot le plus impitoyable, je veux qu'on lui accorde un esprit supérieur s'il ose soutenir que Boileau n'est qu'un rimeur

1. *Œuvres*, Paris, 1811, in-8, t. IV.

2. Palissot de Montenoy, l'auteur des *Philosophes* (cf. p. 236), homme d'esprit, qui eut plusieurs intentions littéraires originales, et n'eut pas assez de génie pour les réaliser dans des chefs-d'œuvre.

froid, un critique injuste et dur; Racine, un poète fade et monotone; Molière, un comique en charge et fait pour le peuple: Blaise Pascal, un pieux radoteur; Rousseau [1], un écrivain sans grâces, sans invention, sans génie; La Fontaine, un bonhomme sans finesse; et que le vieux Corneille, assez bon pour son temps, sert tout au plus de marchepied à l'illustre M. de Voltaire. S'il ajoute à cela que malgré la satire, Quinault fut un poète par excellence, Perrault un véritable homme de goût, digne d'être encyclopédiste; qu'*Eugénie* [2] et le *Fils naturel* [3] sont des œuvres d'un genre plus vrai, plus philosophique que le *Misanthrope* et le *Tartufe;* que le célèbre *Beverley* [4] est la meilleure critique de ce mauvais *Joueur* de Regnard; qu'il est trop bourgeois de rire à la comédie, trop ennuyeux de pleurer à la tragédie; trop vulgaire d'être philosophe et intelligible [5]; qu'au reste il est indubitable qu'on raisonnait à peine il y a cinquante ans, et qu'on ne s'est même avisé de bien écrire en prose que depuis ce siècle lumineux, le siècle des chefs-d'œuvre! que les discours de Thomas [6] ont comme on sait anéanti Bossuet, Duclos [7] éclipsé La Bruyère, et *Bélisaire* [8], mis *Télémaque* en poudre; que surtout il n'est ni salut, ni bon sens hors de l'Encyclopédie; voilà l'homme du jour, l'homme dont on raffole. Il est à l'unisson de tous les esprits; il est l'oracle des Caillettes et des Grandissons [9]; c'est l'Aristarque des boudoirs et des petits soupers. A ses préceptes divins s'il daigne joindre l'exemple; s'il esquisse en se jouant quelques opéras-comiques moraux, quelques farces nationales, quelques parades philosophiques, les pensions le cherchent, l'Académie lui est ouverte, il est déclaré grand homme. Ce n'est point là, dira-t-on, de ces

1. Jean-Baptiste.
2. De Beaumarchais.
3. De Diderot.
4. Drame ennuyeux de Saurin.
5. Ils étaient plus intelligibles que philosophes.
6. Cf. p. 446, n. 3.
7. Cf p. 409, n. 6. Il a fait des *Consi-dérations sur les Mœurs.*
8. De Marmontel.
9. Le héros honnête et sentimental du roman de Richardson avait fourni un nom à la langue française pour désigner un caractère.

cervelles étroites qui croient aux vieux génies comme on croyait aux revenans.

MADAME SUARD[1]

Mademoiselle Panckoucke.

1750-1830

Mme Suard eut après son mariage (antérieur à 1771) un des salons les plus fréquentés de Paris. Sa grâce aimable et la conversation spirituelle de son mari mirent leur maison à la mode. Les encyclopédistes s'y donnaient rendez-vous : Voltaire y était adoré. Ce fut un véritable pèlerinage pour Mme Suard que le voyage qu'elle fit à Ferney en 1775. On n'imagine pas l'attendrissement, le respect, la dévotion avec lequel cette jeune femme de vingt-cinq ans approche de Voltaire. Elle en est reçue admirablement : c'est que de tout son maintien, de toutes ses paroles s'échappe une ardeur d'admiration, qui chatouille agréablement l'amour-propre délicat du patriarche. Elle le voit à travers sa propre passion : ici comme toujours la foi transfigure son objet, et ce grand ricaneur qui passa sa vie à se moquer de tout et de tout le monde, devient dans le portrait qu'elle en trace, un patriarche attendri, doux et bon. C'est le Voltaire des âmes sensibles, accommodé malgré lui au goût du jour, et tel qu'on avait besoin qu'il fût sous Louis XVI pour justifier l'enthousiasme et l'idolâtrie.

Ces lettres de Mme Suard complètent l'impression des lettres de Mme Roland : ici c'est l'apothéose de Voltaire, et là celle de Rousseau ; mais, dans les deux documents, c'est le même culte, la même passion. En voyant à quel ton sont montées les âmes de deux jeunes bourgeoises, aux environs de 1780, on comprend mieux cette Révolution dont le brusque éclat troubla bientôt après la paix aimable de la société française.

1. *Lettres de Mme de Graffigny, etc., de Mme Suard*, etc. Charpentier, 1879, in-12. — Les *Lettres de Mme Suard à son mari* parurent d'abord en 1802 (Dampierre, 1 vol. in-4°).

I. — LE CULTE DE VOLTAIRE.

A Monsieur Suard[1].

Genève, juin 1775

J'ai enfin obtenu le but de mes désirs et de mon voyage j'ai vu M. de Voltaire. Jamais les transports de sainte Thérèse n'ont pu surpasser ceux que m'a fait éprouver la vue de ce grand homme : il me semblait que j'étais en présence d'un dieu, mais d'un dieu dès longtemps chéri, adoré, à qui il m'était donné enfin de pouvoir montrer toute ma reconnaissance et tout mon respect. Si son génie ne m'avait pas portée à cette illusion sa figure seule me l'eût donnée. Il est impossible de décrire le feu de ses yeux, ni les grâces de sa figure : quel sourire enchanteur! il n'y a pas une ride qui ne forme une grâce. Ah! combien je fus surprise quand, à la place de la figure décrépite, que je croyais voir, parut cette physionomie pleine de feu et d'expression; quand, au lieu d'un vieillard voûté, je vis un homme d'un maintien droit, élevé et noble quoique abandonné, d'une démarche ferme et même leste encore, et d'un ton, d'une politesse, qui, comme son génie, n'est qu'à lui seul! Le cœur me battait avec violence en entrant dans la cour de ce château consacré depuis tant d'années par la présence d'un grand homme. Arrivée à l'instant si vivement désiré, que j'étais venu chercher de si loin et que j'obtenais par tant de sacrifices, j'aurais voulu différer un bonheur que j'avais toujours compris dans les vœux les plus chers de ma vie; et je me sentis comme soulagée quand Mme Denis nous dit qu'il était allé se promener. Mme Cramer[2], qui nous avait accompagnés, alla au-devant de lui pour m'annoncer ainsi que mon frère[3], et lui porter les lettres de mes amis. Il parut bientôt, en s'écriant : « Où est-elle cette

1. J.-B.-A. Suard (1733-1817), journaliste et traducteur : ce fut surtout un brillant causeur.

2. Femme du libraire de Genève qui édita les œuvres de Voltaire.

3. C'était l'imprimeur Panckoucke.

dame? où est-elle? c'est une âme que je viens chercher. » Et comme je m'avançai : « On m'écrit, madame, que vous êtes toute âme. — Cette âme, monsieur, est toute remplie de vous, et soupirait, depuis longtemps, après le bonheur de s'approcher de la vôtre. »

Je lui parlai d'abord de sa santé, de l'inquiétude qu'elle avait donnée à ses amis. Il me dit ce que ses craintes lui font dire à tout le monde, qu'il était mourant, que je venais dans un hôpital, car Mme Denis était elle-même malade, et qu'il regrettait de ne pouvoir m'y offrir un asile.

Dans ce moment, il y avait une douzaine de personnes dans le salon : notre cher Audibert[1] était de ce nombre. J'avais été désolée de ne pas le trouver à Marseille; je fus enchantée de le rencontrer à Ferney. M. Poissonnier[2] venait aussi d'y arriver; il n'avait pas encore vu M. de Voltaire : il alla se placer à ses côtés, et ce fut pour lui parler sans cesse de lui. M. de Voltaire lui dit qu'il avait rendu un grand service à l'humanité, en trouvant des moyens de dessaler l'eau de mer. « Oh, Monsieur ! lui dit-il, je lui en ai rendu un bien plus grand depuis; j'étais fait pour les découvertes; j'ai trouver le moyen de conserver des années entières de la viande sans la saler. » Il semblait qu'il fût venu à Ferney pour se faire admirer, et non pour rendre hommage à M. de Voltaire. Oh! combien il me paraissait petit! que la médiocrité vaine est une misérable chose à côté du génie modeste et indulgent! car M. de Voltaire paraissait l'écouter avec indulgence; pour moi j'étais impatientée à l'excès; j'avais les oreilles tendues pour ne rien perdre de ce qui sortait de la bouche de ce grand homme, qui dit mille choses aimables et spirituelles avec cette grâce facile qui charme dans tous ses ouvrages, mais dont le trait rapide frappe plus encore dans la conversation. Sans em-

1. Négociant, membre de l'Académie de Marseille, qui le premier parla à Voltaire de l'affaire Calas.

2. Ce médecin avait inventé une machine à dessaler l'eau de mer. Il mourut en 1798. Cf. p. 611, n. 3.

pressement de parler, il écoute tout le monde avec une attention plus flatteuse que celle qu'il a peut-être jamais obtenue lui-même. Sa nièce dit quelques mots : ses yeux pleins de bienveillance étaient fixés sur elle, et le plus aimable sourire sur sa bouche[1]. Dès que M. Poissonnier eut assez parlé de lui, il voulut bien céder sa place. Pressée par un vif désir, par une sorte de passion qui surmonta toute ma timidité, j'allai m'en emparer : j'avais été un peu encouragée par une chose aimable qu'il avait dite sur moi; son air, ses regards, sa politesse avaient banni toutes mes agitations, et me laissaient tout entière à mon doux enthousiasme. Jamais je n'avais rien éprouvé de semblable ; c'était un sentiment nourri, accru pendant quinze ans, dont, pour la première fois, je pouvais parler à celui qui en était l'objet : je l'exprimai dans tout le désordre qu'inspire un si grand bonheur. M. de Voltaire en parut jouir : il arrêtait de temps en temps ce torrent par des paroles aimables : *Vous me gâtez, vous voulez me tourner la tête :* et quand il put me parler de tous ses amis, ce fut avec le plus grand intérêt. Il me parla beaucoup de vous, de sa reconnaissance pour vos bontés[2], c'est le mot dont il se servit; du maréchal de Richelieu. « Combien, me dit-il, sa conduite m'a surpris et affligé[3] ! » Il parla beaucoup de M. Turgot[4] : « Il a, dit-il, trois choses terribles contre lui, les financiers, les fripons et la goutte. » Je lui dis qu'on pouvait y opposer ses vertus, son courage et l'estime publique. « Mais, madame, on m'écrit que vous êtes de nos ennemis. — Eh bien, monsieur, vous ne croirez pas ce qu'on vous écrit, mais vous me croirez peut-être. Je ne suis l'ennemie de personne. Je rends justice aux vertus et aux lumières de M. Turgot; mais je connais aussi à M. Necker[5] de grandes vertus et de grandes lumières que

1. Mme Suard affadit Voltaire en l'idéalisant. Elle parle ailleurs de « son air fin et *doux* ».

2. Dans son discours de réception à l'Académie française en 1774, Suard avait fait l'éloge de Voltaire.

3. Le maréchal de Richelieu avait fait casser en 1772 la première élection de Suard.

4. Nommé contrôleur général en 1774.

5. Necker combattait les idée

j'honore également. J'aime d'ailleurs sa personne, et je lui dois de la reconnaissance[1]. » Comme je prononçai ces paroles d'un ton sérieux et pénétré, M. de Voltaire eut l'air de craindre de m'avoir affligée. « Allons, madame, me dit-il d'un air aimable, calmez-vous. Dieu vous bénira; vous savez aimer vos amis. Je ne suis point l'ennemi de M. Necker, mais vous me pardonnerez de lui préférer M. Turgot. N'en parlons plus. »

En quittant le salon, il m'a priée de regarder sa maison comme la mienne. Déjà il avait oublié qu'il venait de me dire qu'il était désolé de ne pouvoir m'y offrir un asile. « Je vous en supplie, madame, en regrettant bien de ne pouvoir vous en faire les honneurs. » Je me suis bornée à lui demander la permission de venir passer quelquefois une heure à Ferney pour demander des nouvelles de sa santé, de celle de Mme Denis : je l'ai assuré (car je sais qu'il craint les visites) que je m'en irais contente, si je l'apercevais seulement de loin; et comme il paraissait fatigué, je l'ai conjuré, en lui baisant les mains, de se retirer. Il a serré et baisé les miennes avec sensibilité, et il a passé dans son cabinet. Je crois qu'il a achevé d'y lire les lettres de mes amis qui m'ont si bien traitée; car peu de temps après il est revenu me joindre dans son jardin. Je me suis longtemps promenée seule avec lui[2]. Vous pouvez imaginer combien j'étais heureuse de m'entretenir avec liberté avec ce génie sublime, dont les ouvrages avaient fait le charme de ma vie, et dans ces beaux jardins, devant ces riches coteaux qu'il a si bien chantés! Je ne lui parlai que de ce qui pouvait le consoler de l'injustice des hommes, dont je voyais qu'il ressentait encore l'amertume. « Ah! lui ai-je dit, si vous pouviez être témoin des applaudissemens, des acclamations qui s'élèvent

de Turgot; il était notamment hostile à la liberté du commerce des grains, et voulait en défendre l'exportation.

1. Quand Suard perdit la direction de la *Gazette de France* en 1771, M. et Mme Necker lui firent passer un contrat de rente perpétuelle de 800 livres, sans se nommer

2. Une autre fois Voltaire lui montra ses bois, sa ferme, et alla lui chercher du lait de ses vaches

aux assemblées publiques, lorsqu'on y prononce votre nom, combien vous seriez content de notre reconnaissance et de notre amour! qu'il me serait doux de vous voir assister à votre gloire! que n'ai-je, hélas! la puissance d'un dieu pour vous y transporter un moment! — J'y suis, j'y suis! 'est-'l écrié : je jouis de tout cela avec vous; je ne regrette plus rien. »

Pendant cette conversation, j'étais aussi étonnée qu'en chantée de le voir marcher à mes côtés, du pas le plus ferme et le plus leste, et de manière que je n'aurais pu le devancer sans me fatiguer (il avait alors quatre-vingts ans), moi qui, comme vous le savez, marche très bien. Mon inquiétude m'arrêtait de temps en temps. « Monsieur, n'êtes-vous point fatigué? de grâce ne vous gênez point. — Non, madame, je marche très bien encore, quoique je souffre beaucoup. » La crainte qu'il a du parlement[1] lui fait tenir ce langage à tous ceux qui arrivent à Ferney. Ah! comment pourrait-il concevoir l'idée de troubler les derniers jours de ce grand homme! Non, sa retraite, son génie, notre amour sauvera à ma patrie un crime si lâche. Avant de le quitter, je l'ai remercié de sa réception si pleine de bonté, et qui me payait, avec usure, les deux cents lieues que je venais de faire pour le venir chercher. Il ne voulait pas croire que je vous eusse quitté, ainsi que mes amis, pour le voir uniquement. Je l'ai assuré que les lettres de mes amis le trompaient en tout, excepté en cela; enfin je l'ai quitté si remplie du bonheur que j'avais goûté, que cette vive impression m'a privée du sommeil pendant toute la nuit.

1. Voltaire, de longue date en guerre avec les Parlements, avait applaudi au coup d'État Maupeou. Aussi le rappel des anciens Parlements, au début du règne de Louis XVI, lui donna-t-il de l'inquiétude. De là le soin de se faire passer pour mourant.

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS[1]

1737-1815

Filleul du roi Stanislas, abbé, chevalier de Malte, maréchal de camp, gouverneur du Sénégal, idole des salons et roi du bel esprit, membre de l'Académie française, député aux États généraux, courtisan d'Élisa Bonaparte et du roi Jérôme; voilà par quelle étrange voie Boufflers en arriva à mourir dans le paisible et prosaïque emploi de conservateur à la bibliothèque Mazarine. Au moral, c'était la perfection de la frivolité. « Il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu de sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. » Jean-Jacques nous donne là en deux mots tout le secret des succès mondains de Boufflers et de cet engouement qui ne trouva point de contradicteur. Il y avait dans son esprit tout ce qui pouvait divertir, et rien qui pût inquiéter ou dépasser la foule. Il avait le génie de l'à-propos, de l'imprévu, des saillies piquantes, de tout ce qui amuse sans donner à comprendre. C'était un joli esprit fait à souhait pour le plaisir des dames, flattées d'être toujours à la hauteur des choses fines qu'il débitait, et de n'y pas soupçonner d'obscurité profonde. Les bons mots du chevalier n'ont pas de dessous ni d'arrière-fond ; jamais ils ne sont thème à réflexions : je ne sais pas d'homme d'esprit plus capable d'être goûté de ceux qui n'en ont pas.

Il faut dire pourtant à sa louange qu'il eut de la fierté et du courage. On le vit quand il alla au Sénégal, bravant les périls, les fatigues et l'ennui, pour se faire une situation digne de la femme qu'il devait épouser. Dans ces dures fonctions qu'il prit pour apporter à Mme de Sabran quelque chose de plus solide que sa gloire de bel esprit, l'inaltérable gaieté, la frivolité étourdie qui persistent malgré tout chez Boufflers, font tous les effets de la constance et de la fermeté d'âme.

1. *Lettres de Mme de Graffigny*, etc., *du chevalier de Boufflers*, etc., éd. Eug. Asse. 1879, in-12. *Correspondance de la Ctesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*, 2e éd. Plon, 1875, in-8.

I. — LE SÉNÉGAL EN 1786.

AU MARÉCHAL DE BEAUVAU [1].

6 mars 1786.

Depuis six semaines que je suis ici [2], je me suis toujours assez bien porté; mais j'ai senti que le climat exigeait des ménagemens auxquels je ne suis point accoutumé : il faut peu manger, peu boire, peu marcher, peu dormir, peu s'occuper, etc., de tout un peu, mais peu de tout. Le pain est actuellement mauvais, par des causes que vous verrez dans un mémoire ci-joint; l'eau l'est habituellement : la mieux choisie, la mieux filtrée est toujours saumâtre. J'avais demander au ministre une machine à dessaler de M. Poissonnier [3]; elle m'était promise : il y en a à Rochefort; l'intendant de Rochefort me l'avait promise aussi, bien sûr que le ministre l'approuverait, et elle ne m'est point parvenue. Ce serait un trésor pour le Sénégal : la machine doit, d'après les comptes qui en sont rendus, suffire aux besoins d'un vaisseau de guerre; c'est, par malheur, plus qu'il ne nous en faut. Son inconvénient sur mer était d'occuper trop de place et d'exiger trop de bois; ici, la place et le bois ne manqueront point. Depuis quelques jours, j'y supplée imparfaitement pour moi, en faisant distiller mon eau; mais je jouis mal, et même je rougis d'un avantage auquel tout le monde a dans le fond autant de droit que moi, et que je ne partage avec personne. Je passe ma vie dans mes différens ateliers à presser des travaux qui ne finiront jamais, tant à cause de la besogne qu'à cause des

1. Le prince de Beauvau, maréchal de France (cf. p. 403, n. 2) était frère de Mme de Boufflers, mère du chevalier.

2. A Saint-Louis. Le Sénégal, où des marchands de Dieppe et de Rouen avaient formé des établissements qui furent cédés en 1664 à la Compagnie des Indes, avait été pris par les Anglais en 1763; il venait d'être rendu à la France par le traité de Versailles (1783), quand Boufflers en fut nommé gouverneur.

3. Cf. p. 606.

ouvriers. On ne peut se faire idée de la lenteur et de l'inertie que les gens les plus actifs contractent ici à l'exemple des naturels du pays. D'ailleurs les ouvriers sont rares : il n'y en a pas de bons; le temps du travail est court; la journée commence et finit à six heures : dans les douze heures, il y a environ deux heures pour le déjeuner et environ cinq heures pour le dîner et le goûter; en sorte qu'on peut à peine compter sur cinq heures d'ouvrage, et ces cinq heures-là n'en valent pas trois des ouvriers de France. Je radoube quelques vieilles embarcations et j'en fais de nouvelles avec des bois du pays, faute de mieux; car, en arrivant, je n'ai pas trouvé un canot en état de nager[1], et j'ai été forcé d'emprunter les quatre premiers avirons dont je me suis servi. Je travaille aux affûts et aux plates-formes, où il n'y a pas un morceau de bois qui ne soit pourri. Je fais réparer et faire les lits et les fournitures des casernes, dont le délabrement m'a fait venir les larmes aux yeux à mon arrivée; je fais remanier toutes les cloisons, tous les murs, toutes les toitures de l'hôpital pour le mettre en état de recevoir la foule des malades qui doit y entrer dans la mauvaise saison. Je suis en même temps obligé de faire quelques réparations urgentes à ce qu'on appelle mon gouvernement : c'est la plus pauvre, la plus sale et la plus dégradée de toutes les masures. Je ne parle pas des fortifications, et je ne m'en occupe pas encore; elles sont dans un tel état, qu'elles seraient nulles quand même elles seraient bonnes, et elles sont tellement mauvaises qu'elles seraient nulles quand même elles seraient en état. Mais c'est ici la chose la moins nécessaire; des trois grands fléaux, celui qui aura le plus de peine à nous approcher, c'est la guerre; aussi d'ici à longtemps, je ne songerai à éloigner que la peste et la famine. L'une et l'autre sont plus près qu'on ne pense : la mauvaise farine que nous mangeons fait que nous avons beaucoup plus de malades qu'on n'en a ordinairement sur pareil nombre d'hommes,

1. Terme technique, très juste d'après l'étymologie *navigare*.

à pareille époque, et cette mauvaise farine, notre unique ressource, nous n'en avons plus que pour trois mois; il est vrai que la Compagnie attend des vaisseaux, mais elle les attend depuis si longtemps que je tremble qu'ils n'arrivent point. C'est bien là le cas de dire : On désespère, alors qu'on espère toujours. Je vais rassembler, aux frais de la Compagnie[1], tout ce que je trouverai dans les différentes maisons de commerce, à quelque prix que ce soit; ce sera un petit objet; mais si la denrée est bonne, elle servira pour le pain de l'hôpital. D'ici à quelque temps, je ferai peut-être donner à la troupe trois rations par semaine en mil : c'est la nourriture du pays et la plus saine de toutes; mais je ne m'y porterai qu'à la dernière extrémité, parce que cette opération, très-bonne en elle-même, serait en même temps très alarmante, et je crois que le mieux en pareille circonstance est de s'inquiéter pour tout le monde et de n'inquiéter personne. Je sens que je m'attriste en parlant de notre misère, et par conséquent que je vous ennuie; pardonnez-le-moi, mon cher oncle, et consolez-vous en pensant que vous m'aiderez à consoler beaucoup de malheureux.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE[2]

1737-1814

Celui qui n'aurait lu que *Paul et Virginie*, et les *Études* ou les *Harmonies de la nature*, se ferait sans doute une bien fausse idée de Bernardin de Saint-Pierre. Rarement écrivain fut plus sincère, et rarement écrivain a moins ressemblé à son œuvre. Cet idéaliste tendre, ce doux rêveur, qui paraît dans ses livres. tout optimisme et tout amour, fut une sorte de misanthrope morose, irascible et pointilleux, toujours aigri et mécontent des hommes

1. La Compagnie des Indes, à laquelle appartenait le commerce de la colonie.

2. *Correspondance de Bernardin de Saint-Pierre*, publiée par Aimé Martin, Paris, 1826, 4 vol. in-8

et des choses, pétri d'amour-propre, défiant, ombrageux, faisant des affaires sur tout et s'en faisant : avec cela aventureux, inquiet, ambitieux, courant le monde pendant des années et pendant des années aussi assiégeant les ministères, solliciteur hautain et pourtant obstiné, ayant trop de dignité pour demander avec succès, trop peu de dignité ou peut-être de trop pressants besoins pour cesser de demander; et si par hasard il obtient une grâce, souffrant d'avoir obtenu et s'en trouvant avili : tout le contraire enfin d'un philosophe. Sa pensée se porte toujours vers les lointains objets et les vastes entreprises : après son roman de Pologne et d'Allemagne, sans emploi et sans ressources, il rêve tantôt d'aller civiliser la Corse, tantôt de découvrir les sources du Nil, tantôt de parcourir l'Amérique ou l'Inde; il a des vues politiques, il avertit les ministres, il prédit les événements; il a des mémoires et des systèmes sur toutes les affaires de l'Europe Son regard embrassait le monde, la société et la nature, avant de se fixer sur un fraisier. Cependant, dans ses lettres à M. Hennin, au milieu de ses impatiences, de ses plaintes, de ses déceptions continuelles, percent l'amour, l'adoration, l'idolâtrie de la nature, une grande puissance d'enthousiasme, compensée par une égale faculté de désillusion, enfin le rêve chimérique et toujours caressé d'une humanité meilleure, où tous les cœurs seraient unis par les liens d'une mutuelle et molle bienveillance. Et l'on comprend que cette âme d'une irritable délicatesse, froissée par la vie, ne trouvant pas les hommes tels entre eux ni à son égard qu'il les aurait voulus, ait réalisé dans ses écrits l'idéal de son imagination, et satisfait ainsi le besoin d'enthousiasme et d'harmonie qui la tourmentait. On comprend comment il est allé forcer la nature inanimée à porter témoignage en faveur du rêve qui lui était cher. Puis, à mesure qu'il voit venir à lui la gloire et la fortune, quand sa vie est assurée et son amour-propre apaisé par le succès de ses écrits, du Bernardin aventureux et chagrin se dégage un autre homme, moins agité, plus serein, plus conforme enfin à ce que devait être l'auteur de tels écrits : l'harmonie s'établit entre l'homme et l'œuvre, dès que la vie cesse d'y faire obstacle. Rien n'est plus charmant que l'égoïsme heureux. Un Bernardin idyllique, sentimental, champêtre, bénisseur, optimiste, un peu fade dans sa bonté attendrie, un peu rabâcheur dans ses effusions morales, apparaît dans les lettres qu'il a écrites à ses deux femmes et à son ami Robin. Il aperçoit partout la Providence, il ne récolte

pas un haricot qu'il n'admire la sage et bienfaisante économie de l'univers. Il se bouche les yeux pour nier le mal : ceux qui y croient le font et sont des méchants ; l'idée que tout ne soit pas bien, que tout le monde ne soit pas bon, déchaîne les seules colères de ce bon vieillard.

I. — UNE TRAVERSÉE.

A MONSIEUR HENNIN [1].

Je me hâte de vous rendre compte des principaux événemens de mon voyage[2] par le vaisseau la *Paix*, commandé par le capitaine Burlaine, qui doit partir d'ici le 4 août pour se rendre à Lorient.

Nous partîmes du Port-Louis[3] le 3 mars, et le 5 du même mois nous essuyâmes, à la hauteur du cap Finistère[4], un coup de vent qui nous mit en danger et nous inquiéta pour l'avenir, car nous nous aperçûmes que le vaisseau gouvernait mal. Un coup de mer, qu'on ne put éviter sur le gaillard d'avant, rompit quelques barreaux du pont, enleva la petite chaloupe, et emporta le maître d'équipage avec trois matelots ; un seul fut sauvé dans les hauts bancs[5] où la mer le rejeta après lui avoir fracassé la main et l'épaule.

Nous eûmes les vents favorables jusqu'aux Canaries. Nous passâmes au milieu, et nous vîmes Gomère, Palme, l'île de Fer, et au loin le célèbre pic de Ténériffe. Je dessinai la vue de ces îles fortunées où il n'était pas permis de descendre ; enfin, deux mois après notre départ, nous passâmes la ligne sans avoir éprouvé d'autres inconvéniens que des calmes sans chaleurs extraordinaires. Le 22 juin nous nous trouvions presque nord et sud de Madagascar, lorsque nous

1. Bernardin de Saint-Pierre avait connu M Hennin (1728-1802) en Pologne, où il fut secrétaire d'ambassade, puis chargé d'affaires. En 1765 il devint résident de France à Genève, puis premier commis aux affaires étrangères, et en 1783 secrétaire de la chambre et du cabinet du roi.

2. Il allait à l'Ile de France comme capitaine-ingénieur du roi

3. Port-Louis, ville fondée sous Louis XIII, à 6 kil. sud de Lorient.

4. A l'extrémité nord-ouest de la peninsule ibérique, sur la côte de Galice.

5. Gros cordages qui vont du haut des mâts aux flancs du vaisseau.

essuyâmes une tempête affreuse. A minuit, un coup de mer enfonça les sabords de trois fenêtres de la grande chambre, et y jeta plus de vingt barriques d'eau. A deux heures et demie du matin, nous entendîmes trois coups de tonnerre à deux minutes d'intervalle; le dernier fit le bruit d'un coup de canon de vingt-quatre tiré à portée de pistolet. Aussitôt nous sentîmes dans la grande chambre une forte odeur de soufre. Je montai en haut où l'on venait d'appeler tout l'équipage. Le grand mât était brisé en cinq ou six endroits, le mât de perroquet[1] avait été emporté; il ne restait plus qu'un tronçon du mât de hune qui pendait avec quelques agrès, accroché aux barres de hune. On examina partout, dans la crainte que le feu ne se fût communiqué au vaisseau, mais on n'aperçut aucune trace de noirceur ni même d'odeur dans les crevasses du grand mât où la foudre avait passé.

Le matin du 23, le vent devint si violent que le peu de voiles nécessaires pour gouverner fut emporté. Nous restâmes vingt-quatre heures en travers, à sec, ballottés par une mer affreuse; le beau temps revint, et nous vînmes à bout de fortifier le grand mât. Enfin nous arrivâmes le 14 juillet, à l'Ile-de-France, malgré le scorbut qui nous enleva neuf hommes, et mit tous les matelots, à l'exception de sept, hors de service. Les passagers et les officiers faisaient la manœuvre.

C'est une observation digne de votre humanité, de représenter à ceux à qui il appartient de réformer les abus, que la compagnie des Indes, pour épargner une relâche qui ne coûterait pas plus de mille écus, sacrifie la vie de quantité d'hommes qu'elle expose à une navigation de près de cinq mois sans aborder à aucune terre. Cette perte est si réelle

1. Le *mât de perroquet*, qui supporte le *mât de cacatois*, est supporté lui-même par le *mât de hune*, et celui-ci repose sur le *bas-mât*. La *hune* est une plate-forme établie au sommet du bas-mât. — Voyez le récit de la même tempête au tome I des *Harmonies de la nature*. Bernardin de Saint-Pierre est un grand peintre : il *voit*, et il *rend*, avec la plus exacte précision, sans aucun mélange de style oratoire. Son manque d'idées est alors une qualité.

qu'elle se monte, année commune, à vingt hommes par vaisseau qui meurent du scorbut, et cette année-ci le *Massiac* et la *Paix* en ont perdu plus de cent chacun, et ont, par là, manqué leur retour en Europe.

J'ai fait un journal exact de ma navigation que je compte avoir le plaisir de vous communiquer un jour. Il paraît que l'intention de la cour était de m'employer à relever l'établissement de Madagascar; mais celui qui en est chargé en chef, et dont je vous ai parlé dans ma dernière, est un méchant homme, jaloux à l'excès, et qui a eu pour moi beaucoup de mauvaises façons. J'ai prié M. Dumas de m'employer ici, où d'ailleurs je suis attaché par ma commission.

J'ai été fort bien reçu de M. Dumas et de M. Poivre. En attendant qu'on m'emploie, je cherche à m'arranger ici où la vie est, à peu près, une fois plus coûteuse qu'à Paris. Une pension vaut cinquante écus par mois; une petite chambre sans meubles, dix écus. Je n'ai apporté ici ni pacotille ni argent; ce n'est donc qu'à force d'économie que je pourrai acquitter peu à peu mes engagemens, et surtout les derniers que j'ai contractés à Paris.

Adieu, mon cher ami; vivez heureux et portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et faites-y songer ceux de mes amis que la fortune a dispersés çà et là. Je leur écris à tous, car j'ai de la peine à oublier ceux que j'ai une fois aimés; cela me jette environ dans vingt-quatre correspondances répandues dans toute l'Europe. Tout ce qui me semblera mériter quelque observation sera recueilli, afin qu'un jour mes amis puissent jouir du seul bien qui soit en ma disposition.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur; ne m'oubliez pas, et soyez sûr du sincère attachement avec lequel je serai toute ma vie, Monsieur et ami,

Votre, etc.

Mes complimens à nos amis communs.

Au Port-Louis, de l'Ile-de-France, ce 3 août 1768.

---

2. — A L'ILE DE FRANCE.

Au même.

Je ne sais, Monsieur et cher ami, si cette lettre vous parviendra; je n'ai encore reçu aucune réponse aux miennes. Je désire avec ardeur de retourner en France; il n'y a rien ici qui puisse flatter l'ambition ou la fortune.

Je suis bien las de courir le monde, je ne désire plus qu'une retraite; vous qui vivez dans une république, n'y aurait-il pas dans votre voisinage quelque famille simple et honnête où un honnête homme pût trouver à s'établir. O liberté! ô champs! séjour de paix et de félicité; la faveur des rois ne vaut pas le bonheur de vivre libre au milieu d'un voisinage d'hommes francs et vivant suivant les lois de la nature.

Tout ici est dépravé[1]! Si vous voyiez la condition des malheureux noirs! si vous saviez ce que c'est que d'être deux ans sans recevoir de réponse de ses amis, de traverser quatre ou cinq mille lieues de mer, et, au bout de tout cela, d'habiter une île pauvre où toutes les passions fermentent, où l'on n'est payé qu'avec du papier, etc., etc. Que les hommes sont fous! Ne valait-il pas mieux que j'employasse le crédit du baron de Breteuil[2] à m'obtenir en France quelque emploi honnête? Ne valait-il pas mieux se jeter au fond d'une campagne, sur la terre d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille? j'aurais trouvé des amis, des vertus, de la liberté, un peu d'aisance, et l'espoir d'accroître ma fortune, biens qu'on ne trouve point ici.

Je reçois par le vaisseau le *Jason* votre première lettre' datée du 16 juin, qui me comble de joie et de peine. Vous jugez bien du plaisir que me donnent vos nouvelles, mais

1. Il y a ici un curieux mélange de sentiment, d'humanité et de soucis matériels, tout cela s'exaltant et s'aiguisant mutuellement : c'est un état assez ordinaire chez Bernardin de Saint-Pierre, pendant ses années de lutte.

2. Cf. p. 457, n. 6.

vous avez sur mon état, mes vues et mes espérances, des idées qui me désolent.

Imaginez-vous que je suis plus loin des Indes que vous ne l'êtes à Genève. Vous ne savez peut-être pas qu'on nous paie avec du papier qui rend tout ce qui vient de ces pays plus cher qu'à Paris. Jugez où je pourrais trouver des monnaies du Mogol, je n'ai pas manié un écu depuis un an. Les noirs s'habillent ici d'une chemise et d'un caleçon, la plupart sont nus; quant aux plans de ce pays, je suis occupé du soin de faire raccommoder les bâtimens civils, voilà ma fonction. Quant aux désagrémens de mon état, je renonce pour la vie à être ingénieur des colonies; il est plus honnête d'être maître maçon à Paris. Je ne vous fatiguerai point de mes inquiétudes ni de mes chagrins que je supporte avec l'espérance de les voir finir en retournant en Europe[1].

Les collections d'histoire naturelle coûtent ici beaucoup. J'ai quêté çà et là quelques mauvaises coquilles que je partagerai de bon cœur avec vous. Figurez-vous, mon ami, qu'un homme sans argent est, pour ce pays, un corps sans âme.

Mon intention est de faire un ouvrage sur l'Ile-de-France; j'y travaille, et j'espère qu'il me vaudra, par le crédit de mes patrons, une récompense du ministre à mon retour.

Je me hâte de finir ma lettre, un vaisseau va partir, et les occasions sont rares. Conservez-moi mes anciens amis donnez-moi souvent de vos nouvelles, et croyez que je suis avec un vrai attachement,

Votre serviteur et ami.

Au Port-Louis de l'Ile-de-France, le 18 avril 1770.

1. Il rentra en France l'année suivante. il écrit le 3 juillet de Paris, qu'il vient d'y arriver. Ce voyage lui servit au moins à trouver sa voie.

3. — REFUS D'UNE GRATIFICATION[1]

AU MÊME.

Je viens de mander au ministre[2] qu'il m'était impossible d'accepter une aumône de son département. Je trouverai toujours dans mon cœur et dans l'estime de mes amis la récompense qu'il me refuse et qu'elle me ferait perdre. Je suis bien étonné, monsieur, que vous ayez été *de l'avant*, puisque je vous avais assuré que je n'accepterais rien sur les fonds destinés aux pauvres gens de lettres. Je vous l'avais dit plusieurs fois.

Dans tout ceci je ne suis fâché que de la démarche que vous venez de faire, contre ma volonté toutefois; cependant je pense que tout le monde sera content, et que puisqu'on a eu tant de peine à faire sortir de votre caisse une gratification de trois cents livres, on aura un grand plaisir à l'y voir rentrer[3].

Je suis avec une considération respectueuse, Votre, etc.

A Paris, ce 1er décembre 1780.

---

4. — DANS UN NOUVEAU LOGEMENT.

AU MÊME.

Monsieur et ami,

J'ai suivi votre conseil, je me suis mis dans mes meubles. Mon nouveau logement est *rue Neuve-Saint-Étienne, maison de M. Clarisse, faubourg Saint-Victor*. La tranquillité et l'honnêteté de ma demeure, la beauté de la vue, le bon

1. Depuis son retour de l'Ile de France, il sollicitait un emploi.

2. Au comte de Vergennes.

3. M. Hennin lui représenta cette gratification comme un bienfait honorable du roi, et Bernardin de Saint-Pierre se décida à l'accepter. Ce n'était pas au reste la première qu'il recevait, mais il fut blessé de se voir rangé cette fois parmi les *pauvres gens de lettres* qu'on *aidait*. Enfin il reçut les trois cents livres, mais sa fierté souffrit encore, quand on les lui remit sans lettre d'annonce, ni aucune forme flatteuse.

marché, une multitude de petites commodités, réunies dans quatre petites pièces dont deux étaient tapissées d'un joli papier, les jardins qui m'environnent et qui m'embaumeront dans quelques semaines d'ici, sont, après le séjour de la campagne pour lequel je soupire depuis si longtemps, ce qui pouvait peut-être m'agréer le plus dans Paris. Mais, *nil ab omne parte beatum*[1], je loge dans un grenier au quatrième, et la maison est sur le point d'être vendue, ce qui peut-être m'obligera d'en déloger dans six mois; je suis épuisé par les dépenses de mon ameublement, je suis loin de mes promenades accoutumées, et de mes anciens amis, loin de vous de plus d'une lieue.

J'irai vous voir à la première violette; j'aurai bien près de cinq lieues à aller, j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne[2]. Comme il s'en faut bien que ma fortune approche de sa médiocrité d'or, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines, mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des dames anglaises, et de voir leurs pensionnaires et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin[3]

A Paris, ce 7 février 1781.

1. « Il n'y a point de parfait bonheur. » (Horace).

2. Au contraire il ne lui promettait que du petit vin de la Sabine, *vile Sabinum :* « ni le Falerne, ni le vin de Formies, dit-il, ne remplissent ses coupes. » (*Od.* I, 20).

3. Quand le printemps arriva, Bernardin de Saint-Pierre était déjà dégoûté de son paradis. « La vue des jardins m'inspire des désirs sans les remplir. Je suis comme Tantale au-dessus des fruits, sans y pouvoir toucher. Heureux ceux qui ont des vergers! Heureux ceux dont la fortune ne dépend pas d'autrui! Heureux ceux qui logent au rez-de-chaussée, et qui ne sont pas comme moi exposés à être emportés d'un coup de vent! Pour peu que les chaleurs de la canicule soient fortes, je ne peux pas manquer d'être rôti dans mon donjon, et si j'évite ce malheur, je serai infailliblement gelé au mois de janvier. (26 mai 1781.)

5. — TABLEAUX ET PAYSAGES.

A SON FRÈRE[1].

En attendant qu'on vous rende justice, occupez-vous. Le travail est un don du ciel, il bannit l'inquiétude, fixe nos idées et apporte toujours à sa suite quelques heureux fruits. Tout est bon pour s'occuper, consultez seulement votre inclination; on fait toujours bien ce qu'on fait avec plaisir. Amusez-vous à réformer votre écriture, à vous rappeler le latin, ou à apprendre quelque langue étrangère. Cultivez le dessin. J'ai vu autrefois de vous une carte joliment dessinée. Ces exercices pourront un jour vous être utiles. Les petits talens servent plus à la fortune que les grandes vertus.

Si vous voulez les étendre à votre partie, représentez sur le papier ces grands mornes[2] de Saint-Domingue hérissés de pitons, entrecoupés d'affreuses ravines, ces marais où croissent des roseaux grands comme des arbres, ces paysages américains[3] inconnus à nos artistes; amusez-vous à les fortifier et à les défendre avec un peu de monde. Faites un roman militaire, ceux de la morale ont quelquefois servi à réformer de grandes sociétés.

Si le crayon se refuse à votre imagination, prenez la plume; le tableau représenté à l'âme est encore supérieur à celui qui ne parle qu'aux yeux. On admirera toujours les vivantes et immortelles peintures d'Homère et de Virgile. Dans le lieu où vous êtes, Voltaire fit une partie de la *Henriade*.

Ce n'est pas que je vous conseille de faire des vers si vous

1. Ce frère, nommé Dutailly, avait été au service des États-Unis; il était à la Bastille depuis plusieurs mois, accusé d'avoir voulu livrer la Géorgie aux Anglais. Selon Bernardin de Saint-Pierre, la lettre qui contenait cette proposition n'était pas sérieuse, et Dutailly n'y avait vu qu'un moyen ingénieux d'échapper aux corsaires anglais en les trompant.

2. Montagnes.

3. Châteaubriand allait bientôt les faire connaître

n'en avez pas le talent. Pour bien user de sa force, il faut connaître sa faiblesse. Il suffit de rendre la nature en prose pour être sûr de plaire. Voyez comme Xénophon intéresse[1] quand il décrit son passage à travers les âpres montagnes des Cadusiens couvertes de neiges, combattant nuit et jour contre leurs habitans, manquant de vivres et poursuivi par les Perses.

Vous avez vu de plus beaux pays que Xénophon. Décrivez-nous ces lieux qui semblaient destinés au bonheur, ces îles fortunées des Antilles où il n'y a point d'hiver, où les vergers donnent des fruits sans être greffés, où la nature a suspendu aux arbres tous ce qui est nécessaire à la vie humaine[2], des vases de toute espèce sur le calebassier, des cordages dans les lianes du pays, sur quelques-unes de ces lianes des fontaines végétales placées sur les montagnes arides, une laine plus fine que celles des brebis sur le cotonnier, du lait et du beurre dans le coco, un pain prêt à cuire dans la patate, un sucre plus doux que le miel dans la moelle d'un roseau. Faites-nous admirer ces convenances ravissantes, et ces dédommagemens de l'auteur de la nature accordés aux pays chauds, où les troupeaux sont sans toison et presque sans lait, où les herbes des prés offrent peu de fleurs à l'abeille, où les moissons sont exposées aux ouragans.

L'homme semblait devoir vivre dans l'innocence dans un pays où la nature lui avait donné tous ses besoins sans l'obliger de faire tort à aucun animal; cependant les malheurs de l'humanité y sont à leur comble. Si vous vous sentez la vertueuse indignation d'un Juvénal, peignez-vous le sort affreux des nègres dont l'esclavage renferme tous les maux, et l'odieuse licence des blancs dont l'oisiveté produit tous les vices.

Ou plutôt représentez-vous les laborieuses familles de nos pauvres paysans chassées de toutes les terres par les grands

1. Dans l'*Anabase*.
2. Voici qu'apparaît l'auteur des *Harmonies de la nature*, le cause-finalier obstiné.

propriétaires, transplantées dans ces îles si fécondes, élevant d'un travail facile leurs nombreux enfans, étendant la puissance française dans ces terres presque désertes et faisant retentir le nom de Louis sur les rivages de ce vaste archipel, comme il retentira un jour dans les montagnes de la Franche-Comté[1]. Charmez l'ennui de votre prison par ces douces images.

---

6. — DISCUSSION A L'ACADÉMIE.

A SA SECONDE FEMME[2].

J'ai bien envie de te revoir; je dépense ici mon temps en menue monnaie, et quelquefois en disputes : j'en ai eu une vive à l'Institut. Imagine-toi qu'ils ont mis dans leur nouveau Dictionnaire[3], au mot *appartenir : il appartient à un père de châtier ses enfans.* Je leur ai dit qu'il était étrange que de cent devoirs qui liaient un père à ses enfans, ils eussent choisi celui qui pouvait le leur rendre odieux. Là-dessus, Morellet[4], le dur; Suard, le pâle; Parney, l'érotique; Naigeon, l'athée; et autres, tous citant l'Écriture[5] et criant à la fois, m'ont assailli de passages et se sont réunis contre moi, suivant leur coutume. Alors, m'animant à mon tour, je leur ai dit que leurs citations étaient de pédans et de gens de collège, et que, quand je serais seul de mon opinion, je la maintiendrais contre tous. Ils ont été aux voix,

1. Cette lettre est de 1779, l'année où Louis XVI affranchit les serfs de Saint-Claude, dans le Jura.

2. Il avait épousé en premières noces M[lle] Félicité Didot; il se remaria à M[lle] de Pelleport, qui après sa mort devint la femme d'Aimé Martin.

3. La cinquième édition du Dictionnaire avait paru en 1798. On commençait à préparer la sixième qui ne parut qu'en 1835.

4. L'abbé Morellet (1727-1819), encyclopédiste, économiste, traducteur du traité des *Délits et des peines*, de Beccaria. — Suard, cf. p. 605, n. 1. — Parny (1753-1814), le poète, né à l'île Bourbon. — Naigeon (1738-1810) : ce titre d'athée est resté attaché au nom de Naigeon et l'a sauvé seul de l'oubli.

5. Ce trait est bien saisi. Tous ces philosophes, déistes, ou athées avaient toujours l'Écriture à la bouche. Jamais les chrétiens ne l'ont tant citée.

levant tous la main au ciel; et, comme ils s'applaudissaient d'avoir une majorité très grande, je leur ai dit que je récusais leur témoignage, parce qu'ils étaient tous célibataires. Telles sont les scènes où je m'expose quand je veux soutenir quelque vérité naturelle; mais il me convient de temps en temps de défendre les lois de la nature contre des gens qui ne connaissent que celles de la fortune et du crédit.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS[1]

1733-1816

Dans l'extrême décadence du théâtre classique, deux talents intéressants se rencontrent : Ducis et Lemercier. Tous les deux ont eu dans l'esprit quelque chose qu'ils n'ont pas su réaliser dans leurs œuvres : leur originalité n'a pas su se faire jour, étouffée qu'elle était par des traditions et des règles, plus tyranniques à mesure qu'on les comprenait moins. Venus plus tard, ils auraient profité de la révolution qu'ils n'avaient pas la force de faire; ils auraient peut-être donné à leurs ouvrages une beauté durable, au lieu qu'on est réduit à chercher, pour les louer, des intentions excellentes et des germes de nouveautés fécondes.

Les *lettres* de Ducis nous aident à résoudre le problème que ses tragédies soulèvent. On y découvre ce qui lui a manqué, en voyant ce qu'il avait : une âme ardente, une sincérité absolue, qui le rendait incapable d'exprimer les passions qu'il n'avait pas senties, une intelligence forte, éprise de la nature et de la vérité. Il a eu assez de hardiesse et de justesse de goût pour admirer Shakespeare, et, notons-le bien, tout Shakespeare : il a manqué d'audace dans l'exécution, et sa poésie, plus timide que sa critique, ne s'est pas affranchie des préjugés étroits du goût mondain et des fausses conventions de la tragédie pseudo-classique. L'instrument lui a fait défaut, il n'a pas su se créer la forme qu'il lui fallait, et son génie est resté emprisonné dans le style em-

1. *Œuvres posthumes*, Paris, 1827, 2e partie. — Il y a des lettres de Ducis aux t. III et IV de la *Correspondance* de B. de Saint-Pierre.

phatique, abstrait et vague, qui pouvait suffire aux La Harpe et aux Lemierre.

L'homme impose le respect. Je ne crois pas qu'on rencontre dans toute la littérature une âme plus honnête, plus candide, plus pure. Ce fut le meilleur des fils, le meilleur des pères, le meilleur des amis, le meilleur des oncles. *Le bon Ducis*, voilà le nom qui lui convient excellemment et qui le peint. Il aimait la vie humble, obscure, en famille, à la campagne. De toute la personne de ce Savoyard, un peu rustique, très indulgent et très tendre, s'exhale un parfum d'idylle. Cependant ne nous y trompons pas : Ducis n'est pas un sentimental fade et pleureur, un peu niaisement optimiste, comme on en voit plus d'un à la fin du XVIIIe siècle. Sous cette enveloppe de bonté attendrie, qui fait parfois sourire et qui date la physionomie, se cache une âme énergique, hautaine, armée de volonté, sur qui ni les passions ni la fortune n'ont de prise, qui embrasse fièrement la pauvreté et trouve la paix dans le renoncement. Il y a du stoïcien dans le bon Ducis ; il y a aussi du Chartreux. Il n'a pas l'austère raideur du philosophe antique : il a la sérénité souriante de l'ascète chrétien. Voilà le fond de Ducis, la vraie nature de son âme. Aussi ne nous moquons pas de lui quand il nous parle des *jeux de tonnerre*, unis aux *jeux de flûte* dans son *clavecin poétique*, ou de ce je *ne sais quoi d'indompté* dans son âme douce, *qui brise avec fureur les chaînes misérables des institutions humaines*. Il disait vrai dans son orgueil naïf. Mais il avait trop de politesse, et trop de respect des bienséances poétiques pour permettre à ce tonnerre de résonner dans son style, à ces révoltes furieuses de quitter les profondeurs de son âme.

I. — L'AMOUR AU THÉATRE.

A MONSIEUR DELEYRE[1].

Versailles, 25 mars 1775.

Tout le monde me gronde ici, mon cher ami, du genre terrible que j'ai adopté[2]. On me reproche déjà le choix du

1. Alexandre Deleyre (1726-1797) fut aussi l'ami de J.-J. Rousseau. Il a laissé quelques ouvrages philosophiques, et fut membre de la Convention, puis du Conseil des Anciens.

2. Il avait fait jouer déjà *Hamlet* (1769) et *Roméo et Juliette* (1772).

sujet de Macbeth[1] comme une chose atroce. *M. Ducis*, me dit-on, ***suspendez quelque temps ces tableaux épouvantables; vous les reprendrez quand vous voudrez : mais donnez-nous une pièce tendre, dans le goût « d'Inès[2], » de « Zaïre », une pièce qui fasse couler doucement nos larmes, qui vous concilie enfin les femmes, cette belle moitié de votre auditoire qui entraîne toujours l'autre.***

Qu'en dites-vous? me laisserai-je aller à ce conseil? Mais il faut un sujet qui me tente, qui porte bien aux développemens d'un cœur amoureux, au flux et au reflux de cette passion douce et terrible. Ce genre de tableau demande les pinceaux de Racine. Eh, que je suis loin de ce grand écrivain! Il faudrait pour me soutenir, de l'extraordinaire dans les situations[3].

Il me semble que je ne manquerais ni de chaleur, ni de vérité; mais il y a, dans cette passion, une certaine délicatesse fine qui m'échappe, peut-être parce qu'il m'a toujours été impossible de tromper une femme, et que toutes ces ruses d'amour ne me sont pas seulement venues dans l'idée. Je n'ai su qu'aimer et me donner sans réserve. Mais enfin il y a des sujets qui portent leur succès en eux-mêmes; et voilà ce que je cherche, pour mettre quatre succès au théâtre à la suite l'un de l'autre, si j'ai le bonheur que mon Œdipe réussisse[4].

J'aime à vous voir passer de Plutarque à Corneille, et surtout descendre à cette pauvre Ariane[5], abandonnée par un ingrat. Vous voyez que je pense comme vous. Personne n'approche de cette pureté élégante et soutenue de Racine; mais il y a dans ce rôle admirable d'Ariane, où toute la passion de l'amour est rassemblée, un fond de tendresse, d'abandon d'âme, d'ivresse et de désespoir, qu'on ne trouve

1. Cette tragédie de *Macbeth* ne fut jouée qu'en 1784.

2. *Inès de Castro*, tragédie de La Motte-Houdard.

3. Voilà le défaut de Ducis : il met du roman partout, il en ajoute à Shakespeare! Et c'est surtout parce qu'il connaît son public.

4. *Œdipe chez Admète* fut joué en 1778 avec grand succès, et fit entrer l'auteur à l'Académie.

5. De Thomas Corneille.

point dans Racine, parce que Racine n'est pas très naïf, et qu'il est très possible, je crois, d'être plus tendre encore que lui[1].

---

2. — DEUX POÈMES SUR LA NATURE.

A Monsieur Deleyre.

Marly, 17 juillet 1782.

Parlons un peu du poème des *Jardins*[2]! On ne peut pas se tromper sur le charme de la lecture. Quelle perfection de vers! Quelles tournures! Quelle brillante exécution! C'est véritablement le *petit chien qui secoue des pierreries.* Mais malgré tout le succès mérité de ce livre, peut-être ne fera-t-il pas la lecture favorite du rêveur solitaire, qui a l'habitude d'emporter avec lui Virgile ou La Fontaine[3]. C'est qu'il y a dans la nature un charme qui est à elle, et que tout l'esprit du monde ne peut saisir. Peut-être même ne s'en doute-t-il pas, cet esprit gâteur de raison, et quelquefois de poésie. Comme tout est plein sans excès, comme tout est doux sans faiblesse, comme tout est soigné sans effort, dans le poète ravissant qui peignit les amours de Didon!

J'ai vu quelques personnes qui préfèrent aux *Jardins* le poème des *Mois*[4] : mais que de landes! que d'épines! quelle bizarrerie, qu'on croirait étudiée! Le ton s'élève bien quelquefois, on croit qu'on va être ému; mais l'âme du poète et celle du lecteur restent en chemin.

C'est un épi qui sort, qui pointe un moment, et qui penche tout de suite la tête. Peut-on être si peu naturel en parlant de la nature!

1. Jugement contestable.
2. L'abbé Delille (1738-1813) publia ses *Jardins* en 1782.
3. Collé portait le même jugement sur Delille, à propos de sa traduction des *Géorgiques* : cf. p. 587.
4. Du poète Roucher, qui mourut sur l'échafaud pendant la Terreur.

3. — TRISTESSE[1]

A Monsieur Deleyre.

14 mai 1783.

Il faut, mon ami, que je me prive, pour le moment, du plaisir de vous voir, et de confondre mes larmes avec les vôtres, car vos entrailles ne manqueraient pas de s'émouvoir à la vue d'un père et d'un ami malheureux. Mon enfant est encore dans mon cœur, et elle y sera toujours. J'ai lutté avec quelque courage contre l'adversité, mais je n'ai point de force contre les douleurs de la nature.

O ma fille! hélas! je le sais, elle était mortelle, je le suis aussi, et voilà ce qui adoucit ma peine; car je la rejoindrai, cette chère enfant, et au fond de cette même terre où elle m'a précédé si jeune, et qui attend ma vénérable mère, à laquelle je suis peut-être condamné à survivre.

Que j'ai été, que je suis, que je serai malheureux! J'ignore où la Providence me conduit par ce chemin de larmes; mais pourquoi a-t-elle semé sur ma vie, de distance en distance, de ces grandes désolations qui en font sentir au doigt toute la misère[2]? Et dans quelles époques! comme tout cela est arrangé! il y a du dessein dans cette conduite. Ah! puissé-je bien l'entendre!

Vous m'avez dit souvent dans nos promenades solitaires : *Que ne suis-je encore dans ce jardin d'une maison de jésuites, dans cette retraite pieuse et champêtre, à genoux, au pied du vieux sycomore, où j'adressais à Dieu les élans d'une première ferveur et d'un vif amour*[3]. Mon cher ami, ce n'est que là qu'on peut trouver quelque consolation quand on a perdu sa fille. Pour mieux dire, ce ne sont pas des consolations qu'on y trouve, mais on s'y fortifie dans la certitude de la rejoindre; car on ne veut point être consolé.

1. Il venait de perdre une fille.
2. Que n'a-t-il su dire cela en vers? La poésie lyrique renaissait.
3. Deleyre avait commencé par la dévotion la plus exaltée, avant de se joindre aux philosophes.

Adieu, mon ami; il faut vivre au jour le jour, et ne compter sur rien : il n'y a de sûr que la douleur.

---

4. — LA GRANDE CHARTREUSE.

A Monsieur Deleyre.

Chambéry, 11 juin 1785.

Avant que de quitter la Savoie, j'ai voulu aller visiter le désert de la Grande-Chartreuse. C'est là un pèlerinage que j'aurais voulu faire avec Thomas[1]; mais fait-on jamais ce qu'on désire? Comme il m'a manqué! il aurait monté auprès de moi, le long d'une rivière ou plutôt d'un torrent, un chemin serré entre deux murailles de roche, tantôt sèches et nues, tantôt couvertes de grands arbres, quelquefois ornées, par bandes, de petites forêts vertes qui serpentent sur leurs côtes. Il eût entendu pendant deux lieues le bruit du torrent qui s'indigne au milieu des débris de roches contre lesquelles il se brise sans cesse. C'est une écume jaillissante qui s'engloutit dans des profondeurs de deux cents pieds, où l'œil la suit avec une terreur curieuse, pour se reporter ensuite vers des roches sauvages, hautes, perpendiculaires et couronnées à leurs pointes par de petits ifs qui semblent être dans le ciel. Ce chemin étroit, ces hauteurs, ces ténèbres religieuses, ces cascades admirables qui tombent en bondissant, pour grossir les eaux et la fureur du torrent, tout cela conduit naturellement à la solitude terrible où saint Bruno vint s'établir avec ses compagnons, il y a plus de sept cents ans[2].

J'ai vu son désert, sa fontaine, sa chapelle, la pierre où il s'agenouillait, devant ces montagnes effrayantes, sous les regards de Dieu. J'ai visité toute la maison : j'ai vu les solitaires à la grand'messe; j'ai causé avec un des plus jeunes

1. Thomas (1732-1785) fut le plus cher ami de Ducis.

2. Saint Bruno se retira au désert de la Chartreuse en 1084 : mais le monastère ne fut construit qu'en 1134.

dans sa cellule ; j'ai reçu toutes les honnêtetés possibles du général et du coadjuteur; tout m'a fait un plaisir profond et calme. Les agitations humaines ne montent pas là ; les femmes n'en approchent point ; c'est le contentement céleste qui est visiblement empreint sur les visages de ces religieux.

Le monde n'a pas d'idée de cette paix, c'est une autre terre, une autre nature. On la sent, on ne la définit pas, cette paix qui vous gagne. J'ai vu le rire et l'ingénuité de l'enfance sur les lèvres du vieillard; la gravité et le recueillement de l'âme dans les traits de la jeunesse. J'ai eu ma cellule, où j'ai couché deux nuits; et c'est avec regret, c'est en embrassant deux fois de suite le coadjuteur, qui est un religieux admirable par ses vertus et par tout son extérieur, que je me suis éloigné de cette maison de paix où Jean-Jacques a été avec l'abbé Rozier, apportant avec eux des moissons de plantes, qu'ils avaient faites en route sur les montagnes.

Je vous assure, mon cher ami, que toutes ces idées de fortune, de succès, de plaisirs, tout ce tumulte de la vie, tout ce tapage qui est dans nos yeux, nos oreilles, notre imagination, restent à l'entrée de ce désert ; et que notre âme nous ramène alors à la nature et à son auteur. Pourquoi n'avais-je pas là ce chartreux du monde, ce cher Thomas? C'est avec bien du plaisir que je vais occuper à Oullins[1], le logement où il m'appelle, et me dédommager ainsi des heures douloureuses passées avec la fièvre. Il est bien temps que mon âme se repose; elle a fatigué mon corps, etc., etc.

---

5. — SOUS LA TERREUR.

A Monsieur Vallier.

27[2].

Que me parles-tu, Vallier, de m'occuper à faire des tragédies? La tragédie court les rues. Si je mets les pieds hors

1. A une lieue de Lyon.
2. Ni le mois ni l'année ne sont indiqués sur ce billet. Mais il est écrit en pleine Terreur.

de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau secouer en entrant la poussière de mes souliers, je me dis comme Macbeth : *Ce sang ne s'effacera pas!* Adieu donc la tragédie. J'ai vu trop d'Atrées en sabots, pour oser jamais en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran. Mon ami, ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. Crois-moi, Vallier, je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour passer l'autre dans quelque coin du monde où la liberté ne fût point une furie sanglante.

---

6. FIERTÉ ET INDEPENDANCE.

A Monsieur Odogharty de Latour.

Paris, 7 novembre 1806.

Vous avez bien raison; il m'est fort indifférent que les hommes du jour me fassent passer pour un imbécile. C'est me rendre mon rôle facile à jouer, si j'étais homme à en jouer un. Je ne ferai aucuns frais ni pour soutenir, ni pour détruire cette belle réputation. Je trouve cela trop commode pour y rien changer.

Que voulez-vous, mon ami? il n'y a point de fruit qui n'ait son ver, point de fleur qui n'ait sa chenille, point de plaisir qui n'ait sa douleur : notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.

Ma fierté naturelle est assez satisfaite de quelques *non* bien fermes que j'ai prononcés dans ma vie [1]. Mais j'entends qu'on se plaint, qu'on gémit, qu'on m'accuse. On me vou-

1. Il refusa sous le Consulat la place de sénateur, et sous l'empire la Légion d'honneur. Il repoussa sans fracas mais avec une inflexible fermeté toutes les avances de Bonaparte, et les faveurs de Napoléon. « Je suis catholique, poète, républicain et solitaire, disait-il : voilà les élémens qui me composent et qui ne peuvent s'arranger avec les hommes en société et avec les places. » Son républicanisme cependant s'accommodait de la monarchie légitime : il accepta de Louis XVIII la Légion d'honneur, et une pension.

drait autre que je ne suis. Qu'on s'en prenne au potier qui a façonné ainsi mon argile!

Soyez assuré, mon ami, que je n'ai nul souci sur l'avenir. J'ai du bois pour une moitié de mon hiver, un quartaut de vin dans ma cave, et dans mon tiroir de quoi aller deux mois. Mon petit dîner, qui est mon seul repas, est assuré pour quelque temps, comme vous le voyez; et je le prendrai, autant que je pourrai, chez moi, et à la même heure.

Mon revenu, tout chétif qu'il est, suffit à peu près aux dépenses d'un homme pour qui les besoins de convention n'existent pas. Ne conservez donc aucune inquiétude, et dites-vous qu'il me faut bien peu de chose, et pour bien peu de temps.

Mais le chapitre des accidens, des maladies? A cela je réponds que celui qui nourrit les oiseaux saura bien aussi venir à mon aide.

---

7. — LA MAISON DE CORNEILLE ET LE GRENIER DE DUCIS.

A Monsieur Lemercier [1].

Versailles, 30 avril 1808.

Mon cher Nepomucène, comme vous pouvez venir d'un instant à l'autre dans votre cellule de la rue des Bourdonnais, je ne dois point vous laisser exposé au danger d'y faire une visite sans y trouver le révérend père Jean-François [2] votre gardien. Ainsi, je vous préviens, mon cher ami, que, le 6 du mois prochain, je pars avec ma sœur pour Paris. Nous y prendrons le lendemain matin ensemble la diligence de Rouen, où nous arriverons le même jour pour le mariage de mon neveu Auguste.

1. Nép. Lemercier (1771-1840), l'auteur *d'Agamemnon* et de *Pinto*.

2. Lui-même, Jean-François Ducis.

Nous resterons à Rouen tout au plus une douzaine de jours. Je ne connais pas Rouen, mais certainement j'irai y voir la maison où sont nés Pierre et Thomas Corneille, et où ils ont vécu célèbres et sans bruit, avec leurs deux femmes qui étaient les deux sœurs, et leurs petits marmots que j'ai peints dans mon épître des *Bonnes Femmes* ou *le Ménage des deux Corneille.* Il me semble, à force de les aimer, que je suis un peu de leur famille. Ah! comme toutes ces pauvres maisons bourgeoises rient à mon cœur! Je n'étais appelé ni à l'éclat ni à la fortune, qui n'a jamais pu rien faire de moi, mauvais sujet, vrai nigaud, pauvre imbécile!

Je me rappelle avec plaisir votre dernière apparition, avec Talma[1], dans mon grand cabinet, qui ressemble à peu près à un vaste grenier : grenier bien cher aux muses, au repos, à l'innocence, et où volent quelquefois d'heureux hémistiches, qu'on attrape comme des mouches, et qu'on fait entrer gaîment dans ses bagatelles fugitives, dans nos rêveries, voire même dans la tragédie et dans l'épopée! Vous entendez ce langage, frère Népomucène, parce que vous êtes du couvent.

Je ne compte pas beaucoup sur la visite de Talma. Il est perdu dans ce brillant et rapide tourbillon du monde, il n'en sort que par le génie sur la scène tragique, ou par quelques courts momens dans ses repos avec l'amitié. Car voilà ce qui soutient dans le vide. Pauvres hommes, avec leur gloire!

A propos de joujoux, j'ai encore dans la tête des formes, des couleurs, des idées poétiques, originales, bizarres, flottantes, qui sont comme les rats de mon grenier, et les grains qui nous nourrissent Mais, si Talma m'échappe, vous n'oublierez pas, vous, Jean-Népomucène, la route silencieuse de votre ermitage. Je ne l'ai point gâté par le moindre luxe.

1. François-Joseph Talma (1763-1826), un des plus grands tragédiens français; ce fut le premier qui parut sur la scène, dans le rôle de Cinna, en costume romain, *laid comme une statue*, ainsi que lui disait naïvement une de ses camarades.

Il vous appelle par son calme et sa simplicité, et par la voix de votre vieil et fidèle ami.

LE COMTE DE MIRABEAU[1]

GABRIEL-HONORÉ DE RIQUETTI

1749-1791

Les lettres de Mirabeau nous font assister au développement de son prodigieux caractère à travers les fautes, les aventures et les malheurs de sa jeunesse. Pied-bot, couturé de petite vérole, laid à faire peur, et, quand il voulait, faisant oublier sa laideur à force de grâce aimable et d'esprit, il étonna son père dès son enfance par sa facilité, sa mémoire et son intelligence. Il le blessa aussi par les premières manifestations de son humeur fantasque et fougueuse, qui correspondait trop à la propre nature du marquis pour en être supportée. Aussi l'envoya-t-il, pour le dompter, dans une maison où l'on recevait les enfants indisciplinés, chez l'abbé Choquard. C'était la première application du système qui devait si peu réussir. Le marquis ne comprit jamais, malgré les avertissements du bailli, qu'un tel caractère ne pourrait pas être réduit par la violence, mais qu'on en obtiendrait tout par douceur, par sentiment et par persuasion. A peine Mirabeau fut-il sorti de pension, que l'hostilité entre ce père et ce fils également inflexibles, hautains et emportés, commença à se marquer par des scandales publics. C'est d'abord une lettre de cachet qui l'enferme à l'île de Rhé, pour avoir fait des dettes et mené une intrigue d'amour, étant sous-lieutenant à Saintes. Délivré, Mirabeau fait la campagne de Corse : au retour son père le marie. Mais il

1. *Mémoires de Mirabeau*, etc., cf. p. 520, n. 1. — *Lettres originales de Mirabeau écrites du donjon de Vincennes pendant les années* 1777-1780 (ce sont les fameuses lettres à *Sophie*), Paris, 1792, 4 vol. in-8. — *Correspondance de Mirabeau et du comte de la Marck*, Paris, 1854, 3 vol. in-8. — *Correspondance avec Cerutti*, 1790, in-8. — *Lettres de Mirabeau à un de ses amis en Allemagne* (le major Mauvillon), Brunswick, 1792, in-8. —*Lettres de Mirabeau à Chamfort*, Paris, 1796, in-8. — *Lettres inédites de Mirabeau, Mémoires et extraits de Mémoires écrits en* 1781-1783, Paris, 1806, in-8.

fait en peu de temps 160 000 francs de dettes : le marquis le fait interdire. Un certain M. de Villeneuve-Moans insulte sa sœur et lui refuse toute réparation. Mirabeau lui administre une correction publique : là-dessus son père le fait incarcérer au château d'If, de là, il est transféré au fort de Joux, près de Pontarlier. On connaît la forte passion qu'il conçut pour Mme de Monnier; son évasion, leur fuite en Hollande, où la police française ne tarda pas à les découvrir. Ils sont arrêtés, ramenés en France : Sophie est jetée dans un coúvent, et Mirabeau va passer trois ans et demi au donjon de Vincennes, jusqu'à ce que son implacable père, de qui seul dépend sa liberté, consente à l'en faire sortir. C'est pendant cette longue détention, qu'au milieu de lectures et de travaux de toute sorte, il écrit ces fameuses lettres à Sophie, incroyable mélange de déclamations passionnées, où l'amour déborde parmi la philosophie, la politique, la morale, où tout Mirabeau se découvre, avec ce qu'il a de plus grand et de plus bas dans sa nature, avec sa fougue de tempérament et son immoralité foncière, mais aussi avec ses généreuses aspirations, sa prodigieuse universalité de connaissances, son ampleur de conception sur tous les sujets, et l'éclat de sa forme oratoire. C'est du Rousseau, si l'on veut, mais du Rousseau plus trouble, plus débraillé, plus tumultueux et plus vibrant, toutefois aussi plus sensé et plus pratique.

Puis on voit Mirabeau, sinon réconcilié avec son père, du moins lui imposant l'idée de sa supériorité, le contraignant à l'admiration, presque à l'affection, tandis que le bailli, qui a fini par partager les préventions de son aîné, se refuse obstinément à revoir ce neveu dont il avait si longtemps été le défenseur.

Mirabeau n'est pas excusable : mais on ne saurait pourtant oublier que les fureurs de son père le poussèrent toujours à aggraver ses fautes et à en commettre de nouvelles. Quand on songe surtout à ce qu'était au fond cette brillante société du XVIIIe siècle, on voit que Mirabeau se perdit pour jamais dans l'opinion publique, par des actes qui, chez les autres, étaient traités de peccadiles. Mais sa fougue, sa violence rendirent monstrueux ce que la légèreté sceptique faisait excuser en beaucoup de gens, et ses contemporains se refusèrent à lui compter comme circonstance atténuante la passion, qui le jetait hors des bienséances et des conventions sociales; d'autre part l'acharnement du marquis à le poursuivre et à dénoncer toutes ses fautes leur donna quelque chose d'énorme aux yeux d'une société qui par-

donnait tout hors le scandale. Mirabeau fut moins jugé sur ses actes — Richelieu, Lauzun et cent autres ont fait pis — que sur les invectives forcenées de son père : nul père en aucun temps n'a ainsi dénoncé son fils à l'exécration et au mépris du public.

On sait comment Mirabeau, par de retentissants plaidoyers dans ses propres causes, par des ouvrages politiques et de vives polémiques sur des questions de finance et d'intérêt public, s'acquit une réputation d'homme d'État et d'orateur, et tout discrédité qu'il était encore et presque noté d'infamie, put prétendre à jouer un rôle dans les grands événements qui allaient se produire. Ce fut le dernier crève-cœur du marquis mourant, que de voir, ce fils revendiquer une place, *sa place*, parmi les représentants de la Provence : qu'il y eût un Mirabeau aux États généraux, et que ce ne fût point l'Ami des Hommes.

Désormais la vie de Mirabeau appartient tout entière à l'histoire de France. Mais ses lettres à Cerutti, à Mauvillon, celles surtout qu'il écrit à La Marck, nous aident à mieux juger l'homme d'État et l'homme. On voit quel malheur ce fut pour la France comme pour lui, qu'il eût à lutter contre ce funeste passé qui, au milieu de sa gloire, l'empêchait d'obtenir l'estime et de faire croire à sa probité. On voit ce qu'il y eut en lui d'idées justes et sages, de passion sincère et désintéressée du bien public. Même dans ce marché qu'il fit avec la cour, il ne se vendit pas. Il s'efforça, avec autant de loyauté que de juste sentiment de la situation politique, de sauver la monarchie pour établir la liberté. Rien ne l'honore plus que ces lettres au comte de la Marck, et ces billets fiévreux, que lui arrachait l'impatience de voir à la cour et dans l'assemblée, auprès de la reine et autour de La Fayette, toute sorte de divisions, de défiances, de maladresses, de mesquines passions, d'espérances puériles et de craintes pusillanimes, paralyser ses efforts et rendre inutiles son dévouement et son génie.

I. — SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

A Sophie.

19 juillet 1778.

Demande un peu aux valeureux champions des vieilles sottises, s'ils ont lu dans le livre du destin, ou plutôt des

possibles, comment se porteraient les hommes, s'ils étaient bien et vigoureusement élevés? et s'ils n'y ont pas trouvé ce chapitre, pourquoi décident-ils *que nous ne nous en portons pas plus mal pour avoir été mal élevés*[1]? En effet, le quart de nos enfans meurt dans la première année, plus d'un tiers périt en deux ans, et au moins la moitié dans les trois premières années; ne voilà-t-il pas une belle preuve de la bonté de notre méthode? Notez, s'il vous plaît, excellente raisonneuse, que nous sommes les seuls êtres soumis à cette mortalité terrible, et qu'ainsi elle est purement due à nos erreurs. Et notre jeunesse, comme elle est belle et forte! ce sont tous autant de spectres dorés vieux à trente ans. Qu'on voie en Suède, en Danemark, en Pologne, dans tout le Nord, en Angleterre, dans tout le reste du monde où l'on n'élève pas les enfans comme dans une petite moitié de notre Europe, où l'on est parvenu à dégrader l'espèce humaine en la garrottant au physique et au moral; qu'on voie, dis-je, si les enfans y sont emmaillotés et craignent l'eau. Eh bien, il n'est pas un de ces hommes agrestement éduqués[2] qui n'assommât en jouant huit ou dix douzaines de nos talons rouges, et autres valets de cour ou badauds de ville; et si moi, qui te parle, me sens bien la force d'en renverser quelques bataillons en soufflant dessus, c'est que la vie dure que j'ai menée, et les exercices violens que j'ai aimés (nager, chasser, escrimer, jouer à la paume, courir à cheval), ont réparé les innombrables sottises de mon éducation... Mais nous voilà tous.... Eh oui, nous voilà : 1° la moitié de ce que nous devrions être; 2° nous voilà rachitiques, faibles, malingres, bossus; quelques plançons[3] sont échappés droits et sains; y a-t-il beaucoup de raison et de tendresse à

1. Ces réflexions sont une preuve de l'influence que Rousseau a exercée sur l'esprit de Mirabeau. — Le tutoiement fait un contraste singulier avec le ton oratoire et les amples périodes des lettres : ce mélange donne au style un air à la fois déclamatoire et débraillé, qui peint l'homme.

2. *Éduqués* : cf. 445, n. 2.

3. *Plançons* : grands corps d'arbres qu'on refend à la scie. (Littré.)

risquer ses enfans à cette hasardeuse loterie? — J'aime tout à fait aussi le *souténement des reins par un corps....* Je te prie d'examiner si les petits chats, chiens et autres animaux sont soutenus par des corps de corde ou de baleine, comme tu l'entendras. Eh bien! par ma foi, je n'en ai point vu de bossus; et nos belles dames qui, en vérité, aiment ordinairement beaucoup mieux leurs petits chiens que leurs enfans, ne manqueraient pas d'emmailloter ceux-là, comme on fait de ceux-ci, si l'expérience n'avait prouvé qu'ils se trouvaient mieux de la liberté.... Voilà une et deux trop grosses balourdises pour que j'aie pu te les passer; je te fais grâce de bien d'autres; mais franchement tu n'as pas le sens commun; mais pas... pas l'ombre... à peu près autant de raison; d'ailleurs, beaucoup d'*érudition* et d'esprit, que puisse le ciel te conserver pour ton ingrate patrie! Sur le tout, madame, lis M. de Buffon[1] qui en sait au moins autant que toi et les autres; lis le grand Rousseau (tu entends bien que ce n'est pas du faiseur de vers que je parle), lis son magnifique *poème* d'Émile[2], cet admirable

1. Mirabeau admirait beaucoup Buffon : « M. de Buffon est le plus grand homme de son siècle et de bien d'autres : c'est le seul que les Anglais nous envient, et ils s'y connaissent. Il s'est frayé vers la gloire des routes nouvelles et sans nombre, tout à fait inconnues aux anciens et aux modernes. Je l'étudie chaque jour, je l'admire, je le révère. » (A Sophie, 1er déc. 1778.)

2. « As-tu bien le front, écrivait-il le 18 décembre 1778, de comparer mon style à celui de Rousseau, l'un des plus grands écrivains qui fut jamais, dont l'éloquence toujours entraînante, toujours appuyée de la plus ingénieuse dialectique est guidée par un goût si exquis et n'exclut jamais la correction la plus sévère?.. Il y a des choses excellentes dans son *Émile*, dis-tu? Eh! quoi donc n'y est pas excellent? Ordonnance sublime; détails admirables; style magique; raison profonde; vérités neuves; observation parfaite. Sais-tu que tu parles d'un des chefs-d'œuvre de ce siècle?.. . Il eut la sagesse de ne se montrer qu'après trente ans d'étude; aussi chacun de ses écrits fut un grand pas vers la gloire.... Voltaire, qui, plus que tout autre peut-être, mérita l'admiration et le mépris de ses semblables, fut au théâtre un génie de premier ordre, dans tous ses vers un grand poète, dans l'histoire de l'homme un phénomène; mais dans les ouvrages historiques et philosophiques il n'a le plus souvent été qu'un bel esprit; tandis que Rousseau, digne de tous nos

ouvrage, où se trouvent tant de vérités neuves. Laisse les fous, les envieux, les bégueules hommes et femmes, et les sots s'en moquer et dire que c'est un homme à système. Il est trop vrai que vu notre dépravation, tout ce qu'il propose n'est pas faisable, et en vérité, il n'y a pas là de quoi nous vanter; mais la partie de son ouvrage qui traite de l'éducation physique et de celle du premier âge, n'est point dans ce cas, et c'est là où tu trouveras les vrais principes[1].

---

2. — « A BOIRE AU ROI. »

A Sophie.

13 novembre 1779.

Quelqu'un de ma connaissance me contait un jour qu'ayant un rapport à faire à Versailles, il était couché chez un baigneur[2], et dormait d'un profond sommeil, lorsque tout à coup il s'entend éveiller par une voix très sonore, qui se mit à crier : *A boire au roi*. Mon homme prête l'oreille. L'instant d'après : *A boire au roi*, d'un ton plus grave; puis un peu plus fort; puis les mots traînés. Enfin cette voix s'élève, crie encore plus haut, tousse, crache, s'égosille, et toujours : *A boire au roi*. Mon ami (suppose que ce soit moi), ne pouvant comprendre ce que cela veut dire, je fais sonner ma montre. « Deux heures et demie du matin.... Que diable!... A cette heure-ci.... *A boire au roi*. Le grand couvert[3] est fini il y a longtemps. Qu'est-ce que cela veut dire? » Je frappe du poing contre la cloison. Chez ces baigneurs, les chambres ne sont séparées

respects par ses mœurs, son noble et inflexible courage, et la nature de ses travaux, est le dieu de l'éloquence, l'apôtre de la vertu, nous l'a toujours fait adorer, et ne prostitue jamais ses talens sublimes ni à la satire ni à la flatterie. »

1 En effet, presque tous ces principes, sont admis aujourd'hui.

2. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, on logeait chez les baigneurs comme on va à l'hôtel aujourd'hui.

3. Le grand couvert avait lieu tous les dimanches.

que par des voliges jointives; on s'entend comme si tout n'était qu'une chambre. Le voisin était cette voix. Il s'aperçut bientôt qu'il avait réveillé quelqu'un. Il sort avec sa lumière, et du ton le plus empressé cogne à ma porte, que je suis obligé d'ouvrir en chemise.... « Hélas! Monsieur, me dit ce voisin, vous m'avez donc entendu? — Qui diable ne vous entendrait pas, Monsieur? — Ah! Monsieur, que vous me faites de plaisir; je vous ai réveillé, je vous demande excuse : mais, avant de crier après moi, daignez m'entendre. — Eh! Monsieur, qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.... (Je croyais que cet homme était fou.) — Monsieur, je viens d'acquérir cette semaine une charge chez le roi. Je suis commensal[1]. Mon cousin l'officier achète la charge de grand-queux; mon neveu celle de hâteur[2], et on nous en offre une de tournebrochier. Mais, Monsieur, je sens bien que c'est moi qui ai la plus délicate de la famille, la plus difficile à exercer. Elle ne dépend pas seulement de ma bonne volonté, j'y ferai de mon mieux; mais songez donc, si l'on ne répond pas, si l'on n'apporte pas à boire au roi, que puis-je faire? Je n'ai pas par ma charge le droit d'apporter à boire[3]. C'est le gobelet-vin[4] qui remplit cette honorable fonction.... Il est

1. Il y avait, dit M. Taine (*Ancien Régime*, p. 123 et suivantes), 383 officiers de bouche dans la maison du roi sous Louis XVI. « Lisez dans l'Almanach les titres des offices, et vous verrez se développer devant vous une fête de Gargantua, la solennelle hiérarchie des cuisines, grands officiers de la bouche, maîtres d'hôtel, contrôleurs, contrôleurs-élèves, commis, gentils-hommes panetiers, échansons et tranchants, écuyers et huissiers de cuisine, chefs, aides et maîtres-queux, enfants de cuisine et galopins ordinaires, coureurs de vins et hâteurs de rôts, potagers, verduriers, lavandiers, pâtissiers, serdeaux, porte-tables, gardes-vaisselle, sommier des broches, maître d'hôtel de la table du premier maître d'hôtel, toute une procession de dos amples et galonnés, de ventres majestueux et rebondis, de figures sérieuses, qui, devant les casseroles, autour des buffets, officient avec ordre et conviction. »

2. Hâteur de rôt. — Le *grand-queux de France* commandait à tous les officiers de la cuisine.

3. « Il faut quatre personnes, dit M. Taine, pour servir au roi un verre d'eau et de vin. »

4. Le *service du gobelet* comprenait le pain, le vin, le fruit et le linge pour la bouche du roi.

vrai que le gobelet-vin ne peut se mouvoir que sur l'ordre que je lui en donne.... J'ai bien l'action, je commande par mes provisions[1]; mais le gobelet-vin a le pouvoir négatif. Il ne peut pas remuer, et la puissance active ne réside pas en ma personne. Si l'on ne m'obéit pas, si l'on ne m'entend pas, si l'on feint de ne m'avoir pas entendu, il faut que je vende ma charge; ma légitime[2] y est, je n'ai que cela pour vivre, je ne puis la vendre qu'à perte; j'ai donné un pot-de-vin qui sera perdu; me voilà ruiné, et ce qui est bien pis, déshonoré aux yeux de ma famille. Je n'aurai pas eu le talent de remplir mes fonctions, tandis que mon parent le hâteur, mon cousin le grand-queux, exercent depuis quinze jours les leurs à la satisfaction de tout le monde. J'ai été tantôt au grand couvert; j'ai bien étudié le son de voix de mon vendeur, voilà mon diapason. J'ai bien le ton; mais j'entre dimanche, et croyez-vous, Monsieur, que d'ici-là je puisse apprendre, saisir, réussir, faire ce qu'il faut.... *A boire au roi;* c'est-il bien? Vous allez peut-être souvent, Monsieur, au grand couvert faire votre cour; ah! daignez me le dire: *A boire au roi;* c'est-il assez haut?... » Enfin, vois-tu? cet homme se désespérait, s'égosillait, s'enrouait, était hors de lui-même. Je le calmai avec beaucoup de peine; je cherchai à lui expliquer que ces charges tenaient beaucoup plutôt à l'étiquette qu'à la nécessité intrinsèque de leur exercice; que des ministres avides ou embarrassés avaient imaginé dans des temps difficiles tous ces petits moyens pour se procurer de modiques ressources, et qu'on avait travaillé en finance jusqu'à l'étiquette ridicule des cours; qu'il pouvait dormir tranquille, parce qu'à sa voix ou sans voix, le service du gobelet-pain ou du gobelet-vin se ferait avec ou sans la concurrence[3] du *commensal-crieur-juré-à boire au roi.* « Comment, Monsieur, me répondit cet homme, vous croyez que cela se peut comme

1. Les *provisions* étaient l'ordre royal autorisant l'acheteur d'un office à en prendre possession.

2. La *légitime* est la portion d'héritage qui revient de droit à chaque enfant, et que les parents ne peuvent diminuer à leur gré.

3. Le concours.

cela? vous croyez que la boisson du roi, mon maître, est indépendante des fonctions bien ou mal remplies de la charge dont les bontés de M. le grand-maître[1] viennent de me revêtir? Comment!... — Eh! oui, Monsieur, je crois et j'en suis très sûr. » Cet homme entre dans des transports de joie; il me remercie mille fois; il m'assure que je deviens sa consolation; qu'il en serait peut-être devenu fou; qu'il va écrire aussitôt dans le Morvan où est sa femme, et dans le Hurepoix[2] où est son cher père, pour les assurer qu'il sera en état d'exercer sa place avec honneur, et à la satisfaction de toutes les parties contractantes.... Enfin je passai, me dit mon homme, la moitié de la nuit à écouter M. le commensal, et je maudis l'étiquette. Or, sais-tu ce que c'est que cette histoire; ce n'est pas seulement celle des Laurée et des Marville, et autres *seigneurs* enorgueillis d'être douze ou quinze fois sur l'almanach royal; c'est celle de tous nous autres humains, plus ou moins, selon que nous avons plus ou moins d'esprit; mais de tous un peu; nous regardons notre individu, notre influence, notre chose comme infiniment importante.

---

3. — DEMANDE DE PARDON[3]

Au marquis de Mirabeau.

1779.

Mon père[4], je sens le devoir et le besoin de vous demander pardon de mes fautes, et c'est du plus profond de mon cœur que je regrette amèrement les chagrins qu'elles vous

1. Le *grand maître de France*, ou *souverain maître de l'hôtel du roi* commandait à tous les officiers de la bouche du roi.

2. Pays de l'Ile de France, dont le chef-lieu est Dourdan.

3. Il était enfermé au donjon de Vincennes, où il resta de 1777 à 1780.

4. « La voilà, disait Mirabeau au sujet de la présente lettre, la voilà cette lettre qui m'a coûté une mauvaise nuit, mais aucune peine, car le souvenir d'un père attendrit toujours et je l'ai faite sans brouillon. Que mon cœur est soulagé depuis que je l'ai écrite. »

ont donnés. Je n'ai pas le droit de vous dire : effacez de votre mémoire les trop nombreuses erreurs dont j'espère pourtant avoir expié une grande partie, par tant d'années d'une continuelle infortune, et de la plus terrible captivité. Ce n'est point assez, je le sens, et pour obtenir de vous cette grâce, il faudrait, s'il était possible, réparer; mais mon père, cela l'est-il dans la situation où je suis? et m'ôterez-vous jusqu'à l'espoir de rentrer, du moins, dans une partie des droits que la nature m'avait donnés sur votre cœur, et dans la fonction douce et sacrée de remplir les devoirs qu'elle m'impose envers vous? Mon père, je suis loin de vouloir m'excuser; je vous écris, au contraire, avec la conscience d'un coupable qui s'accuse, et demande grâce à son juge. Ne me la refusez pas, au fond de votre âme, et souffrez que je le dise, vous ne le devez pas; car quelle qu'ait été l'expression de mon ressentiment[1], ce crime-là même m'a donné des droits sur votre générosité, des droits à votre pardon, puisqu'il a rendu mon offense précisément personnelle à vous; mais, je jure dans toute la sincérité de mon cœur, de ce cœur qui n'est pas dépravé, que les rigueurs, que j'ai mal interprétées, sans doute, et dont j'ai cru avoir à me plaindre, n'en ont jamais chassé les sentimens de tendresse et de respect que je vous dois; et que je n'ai point pensé, comme vous avez paru le croire, ni à plaider contre vous, ni à me rendre partie dans le funeste procès qui a divisé et mutilé ma famille[2].

Mon père, vous dites et vous croyez que je suis un fol. Si je le suis, j'ai droit du moins à votre commisération, et ma situation est bien cruelle : mais je ne ne le suis pas, quoique j'aie été capable des plus grandes folies. Deux ans

1. Mirabeau, dans ses lettres et dans ses mémoires, n'avait pas ménagé son père. « Mon père est mon bourreau, écrivait-il au lieutenant de police. Il a commencé par vouloir m'asservir, et, ne pouvant y réussir, il a mieux aimé me briser que de me laisser croître auprès de lui, de peur que je n'élevasse ma tête, tandis que les années baissent la sienne. » Il l'accusait même d'avoir intérêt à le persécuter.

2. Le marquis, qui plaidait contre sa femme, attribuait à son fils certains mémoires en faveur de celle-ci.

de solitude m'ont permis de scruter mon cœur. Il est bon, mais fougueux ; mon esprit lui-même est mélangé de bien comme de mal. C'est mon imagination trop bouillante[1], trop impétueuse, et trop mobile qui a fait mes erreurs, et mes fautes, et mes maux. Cette imagination est amortie et brisée. Le vieil homme n'est plus, et le vieil homme serait encore, qu'un bienfait tel que celui qui me rendrait votre vue et mon existence l'enchaînerait à jamais à vous.

Mon père, vous ne me croyez pas méchant : si je l'étais, je pourrais vous dire : *on n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut rendre bons ;* mais, grâces au ciel, je ne le suis pas. Je vous promets, je vous jure que mon désir le plus ardent est de réparer les chagrins que je vous ai causés, et de n'en jamais augmenter la mesure. Si j'enfreins ce serment, je n'aurai pas le moindre titre à l'indulgence de qui que ce soit ; et vous aurez assurément le droit irrévocable de frapper sans retour. Si vous ne me croyez pas le plus pervers et le plus insensé des hommes, vous pouvez donc être convaincu de la sincérité de cet aveu de mes torts et de mes résolutions. Consultez votre cœur, mon père, et daignez, ah ! daignez me dire, s'il vous dicte encore la proscription de votre fils[2]

---

4. — PRÉVISIONS ET IDÉES POLITIQUES.

A Monsieur Levrault[3].

16 août 1788.

Il n'est plus possible de douter que les États généraux auront lieu : qui paierait le 1er mai 1789, je vous le demande ?

1. Il la tenait du marquis, qui se reconnaissait plus d'imagination que de jugement.

2. Par une étrange faute de goût, Mirabeau terminait cette lettre pathétique par un sonnet italien. Le marquis se contenta pour toute réponse d'un sec accusé de réception adressé à M. Lenoir qui lui avait transmis la lettre.

3. La réunion des États avait été promise par une déclaration du roi, du 18 décembre 1787. Mirabeau, qui songeait à se faire élire député.

Il est arrivé au gouvernement ce que je lui ai tant prédit[1] : *Si vous ne les voulez pas à pied, ils viendront à cheval;* en essayant de les reculer, ils en ont hâté l'époque, jusqu'à la précipitation, et certes, on s'en apercevra. Que feront-ils? Certainement beaucoup de sottises; mais qu'importe? les nations ont, comme les enfans, leurs tranchées, leurs maux de dents, leurs vagissemens; elles se forment de même.

Les premiers États généraux seront tumultuaires, ils iront trop loin peut-être; les seconds assureront leur marche; les troisièmes achèveront la constitution. Ne nous défendons pas du besoin d'en créer une tout entière; que tout soit juste aujourd'hui, tout sera légal demain. Surtout gardons-nous de l'érudition, dédaignons ce qui s'est fait, cherchons ce qu'il faut faire[2], et n'entreprenons pas trop. Le consentement national à l'impôt et aux emprunts, la liberté civile, les assemblées périodiques : voilà les trois points capitaux qui doivent reposer sur une déclaration précise des droits nationaux; le reste viendra assez.

Quant à mes vues particulières, je vous le dirai nettement : guerre aux privilégiés et aux privilèges, voilà ma devise. Les privilèges sont utiles contre les rois; mais ils sont détestables contre les nations, et jamais la nôtre n'aura d'esprit public, tant qu'elle n'en sera pas délivrée; voilà pourquoi nous devons rester, et pourquoi je serai personnellement, moi, très monarchique. Eh! de bonne foi, que serait une république composée de toutes les aristocraties qui nous rongent? le foyer de la plus active tyrannie.

Vous l'apprendrez assez par la guerre intestine qui dévorera les États généraux, surtout si le gouvernement s'obstine à ne pas les vouloir nombreux. Huit cents per-

avait reçu d'Alsace quelques propositions. M. Levrault était libraire à Strasbourg.

1. Mirabeau avait pris une part active aux discussions politiques qui précédèrent la réunion des États généraux. Il avait vivement combattu Necker.

2. Funeste théorie, qui renonce à tenir compte du passé d'un peuple et des leçons de l'histoire. On en a vu depuis les conséquences.

sonnes (et au-dessous de ce nombre, il n'y a point de représentation suffisante de la nation française) se mènent plus aisément que trois cents; cinq ou six personnes détermineront toujours le troupeau, quelque gros qu'il soit. S'il est petit, des rixes particulières auront plus d'influence; si nombreux, ce sera le talent[1]; et sans corrompre (ceux que l'on peut corrompre ne valent jamais d'être corrompus), le gouvernement peut et doit s'assurer ces cinq ou six hommes.

C'est une vue très profonde et très saine, que la différence caractéristique de la révolution qui se prépare et de celles qui l'ont précédée. Je suis entièrement de votre opinion.... Ce serait reculer barbarement notre âge que de recourir à des révolutions violentes; l'instruction, grâce à l'imprimerie, suffit pour opérer toutes celles que se doit l'espèce humaine[2]; et, de cette manière seule, les nations ne perdront rien de leurs acquisitions.

---

5. — LA SITUATION POLITIQUE A L'OUVERTURE DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

A MONSIEUR ***.

Mai 1789.

Vous êtes bien bon, mon cher, de vous affecter de toutes les horreurs de messieurs les bulletinistes[3]. Il y a longtemps que je regarde ces sales injures comme les émolumens de ma chevalerie. Malheur, mon cher, malheur à qui tenterait de faire une révolution et ne serait pas calomnié. Je suis beaucoup pis, je suis inquiété en tous sens, avec tout l'acharnement de la haine et toute l'activité de l'intrigue[4]. Je recevrai cent attaques à la vérification des pouvoirs, j'en

1. « Le jour est venu, écrivait-il vers le même temps au bailli, où le talent aussi sera une puissance. »

2. Illusion funeste.

3. Cette lettre a été écrite à l'époque de l'ouverture des États généraux à Versailles.

4. Il portait le poids de son passé.

recevrai au sein même des communes, et, qu'il me soit permis de le dire à vous qui m'appréciez avec trop de bonté, elles auront peut-être la honte et le malheur de réussir. Pour dans les ordres privilégiés[1], on n'y fait pas tant de façons. *Il faut se défaire de M. de Mirabeau!* c'est le cri de ralliement.... Mais comment? — Qui s'en chargera? — Qui? Eh! par Dieu la rivière ne coule-t-elle pas pour tout le monde? — Voilà un propos qui a été tenu chez les plus grands personnages de Versailles.... C'est une bizarre destinée que la mienne. Écoutez les privilégiés, c'est ma *funeste et insidieuse éloquence* qui a tenu les communes dans le système d'immobilité dont, à dire vrai, ils ne laissent pas que d'être passablement embarrassés. Écoutez les communes, et même les honnêtes gens d'entre les communes : « M. de Mirabeau perdra la cause publique par excès de zèle, il dit des choses excellentes, mais avec une chaleur!... » Et la chaleur de cet homme incendiaire a produit, quoi? — Le rien-faire des communes qui, si elles eussent fait quelque chose avant d'avoir un plan, de l'accord, de l'ensemble, de l'harmonie, se seraient enferrées à chaque pas, rendues la risée de l'Europe, le fléau du royaume, impuissantes à tout qu'à produire le mal[2], et n'auraient en un mot laissé de ressource au gouvernement que leur dissolution.

C'est avoir entrepris une fière et difficile tâche que de gravir au bien public sans ménager aucun parti, sans encenser l'idole du jour, sans autres armes que la raison et la vérité, les respectant partout, ne respectant qu'elles, n'ayant d'amis qu'elles, d'ennemis que leurs adversaires, ne reconnaissant d'autre monarque que sa conscience, et d'autre juge que le temps. Eh bien! je succomberai peut-être dans cette entreprise, mais je n'y reculerai pas!

Vous voudriez bien que je tirasse un pronostic de l'avenir. L'horizon est trop nébuleux, cela ne se peut pas. Si

1. Incorrect. Il veut dire : « Pour ce qui est d'en recevoir dans les ordres privilégiés. »

2. Qu'*à produire* : si ce n'est à produire. Ce tour commençait à passer d'usage.

M. Necker[1] eût eu l'ombre du talent et des intentions perverses, il avait sous huit jours 60 millions d'impôts, 150 d'emprunts, et le neuvième nous étions dissous. Si M. Necker avait l'ombre de caractère, il serait inébranlable, marcherait avec nous au lieu de déserter notre cause qui est la sienne, deviendrait cardinal de Richelieu sous la cour, et nous régénérerait. Si le gouvernement avait la moindre habileté, le roi se déclarerait populaire au lieu de se faire devenir le contraire, et en vérité nous étions en dispositions de jouer le second tome du Danemarck[2]. Au lieu de cela ils vérifieront, à qui mieux mieux, l'admirable axiome de Machiavel qui avait tout vu : *tout le mal de ce monde vient de ce qu'on n'est pas assez bon ou assez méchant*, et leur molle indécision nous jettera dans la guerre civile, s'ils n'y prennent garde.

Au reste, chacun des ordres privilégiés[3] est dans son caractère et joue son rôle. L'un tranche, l'autre ruse. Pour nous, nous attendons encore quel sera le premier mouvement du départ. Cela est aussi incertain que souverainement important.

---

6. — SUR QUELQUES ACTEURS PRINCIPAUX DE LA RÉVOLUTION.

AU COMTE DE LA MARCK[4].

Paris, le 23 decembre 1789.

L'atmosphère du pays est toujours la même. Le méphitisme de l'indécision et de la faiblesse, de l'envie et de la

1. Necker, rappelé au ministère en 1788, était détesté de la cour et suspect de favoriser le tiers état. Il fut pris entre les deux partis.

2. Allusion à la Révolution de 1772, qui renversa le ministre Struensée.

3. Noblesse et clergé.

4. Le comte de la Marck (1753-1833) prit du service en France et fit comme colonel la guerre d'Amérique. Député de la Flandre française aux États généraux, il servit d'intermédiaire entre la cour et Mirabeau, qui le nomma son exécuteur testamentaire En 1793, il passa en Autriche où il devint général.

mauvaise foi y corrompent, y salissent, y dissolvent tout. Au Luxembourg[1], on a peur d'avoir peur. — Aux Tuileries, le roi est tout accoutumé; si ce n'est pourtant qu'après avoir travaillé dix ans à se bien loger à Versailles, on trouve maussade d'être mal logé ici[2]. La reine reste dans son retranchement : *Je ne me mêle*[3]. — Le général[4] est le plus heureux et le plus immobile joueur de krebs[5] qu'il y ait au monde. — Le duc de La Rochefoucauld[6] est en ce moment dans le prurit le plus effervescent de la gale ministérielle. — Le comte de Ségur[7] songerait bien à quelque chose, s'il n'avait pas son discours à faire pour sa réception à l'Académie, et quelques pièces fugitives à préparer pour le prochain *Almanach des Muses*. — M. Necker[8] ne sait ni ce qu'il peut, ni ce qu'il veut, ni ce qu'il doit. Quelle partie de dupes ! quel noble jeu de l'oie ! ! !...

Au reste, mon ami, l'homme[9] est toujours le même, et

1. Où habitait le comte de Provence, frère du roi.

2. Il regrettait surtout sa meute et la chasse.

3. En apparence du moins.

4. La Fayette, dont Mirabeau blâmait vivement l'attitude.

5. Jeu de dés.

6. Alexandre de La Rochefoucauld, député aux États généraux (1735-1792), fut du petit nombre de nobles qui se réunirent au tiers état. Il fut massacré à Gisors.

7. Le comte de Ségur (1753-1830), lieutenant-général, ancien ambassadeur en Russie (cf. p. 576), était candidat à l'Académie, où il n'entra qu'en 1803. Il écrivit beaucoup, et a laissé des *Mémoires*.

8. Necker, renvoyé le 11 juillet 1789, avait été encore une fois rappelé après la prise de la Bastille.

9. C'est lui-même. — Mirabeau s'indignait de voir la royauté se perdre et la Révolution s'égarer, par la faute seule des hommes, à ce qu'il croyait. « P..., écrivait-il un autre jour, nous complote de petits crimes, La Fayette de petites évolutions, Montmorin de petites intrigues; le Saint-Priest a des velléités plus sérieuses; les Tuileries et le Luxembourg se vainquent tour à tour en poltronnerie, en insouciance et en versatilité. Jamais enfin des animalcules plus imperceptibles n'essayèrent de jouer un plus grand drame sur un plus vaste théâtre. » Et un autre jour encore : « Du côté de la cour, oh ! quelles balles de coton ! quels tâtonneurs ! quelle pusillanimité ! quelle insouciance ! quel assemblage grotesque de vieilles idées et de nouveaux projets, de petites répugnances et de désirs d'enfans, de volontés et de *volontés*, d'amours et de haines avortées. »

veut que vous comptiez sur son dévouement. Certainemer vous l'avez bien jugé.

---

7. — LA SITUATION EN 1790.

Au même.

Paris, 16 février 1790.

Quant à nous je soutiens que nous sommes au moment le plus critique de la révolution, à celui où nous avons à nous défendre de l'impatience et de la lassitude de la nation et de nous-mêmes, et où l'on profite de notre pente aux émotions et à l'enthousiasme, pour faire de chaque événement, petit ou grand, le désir, l'occasion ou le prétendu besoin de renforcer le pouvoir exécutif par des moyens provisoires, c'est-à-dire de lui donner tous les instrumens nécessaires pour nous empêcher d'achever la Constitution. Or il valait beaucoup mieux ne pas la commencer que de la laisser où elle est, puisque rien n'en resterait alors que les maux particuliers qu'elle a faits. — M. de La Fayette[1] conspire pour le royalisme par galanterie; nos virtuoses conspirent pour le royalisme par corruption; nos démocrates conspirent pour le royalisme par leurs divisions et les petits tripotages de leurs intérêts particuliers. La guerre des élections, la guerre des contrebandiers, la guerre des impôts, la guerre de religion sont en germe dans vingt cantons du royaume. Il a encore l'aplomb des grandes masses; mais il n'a que celui-là, et il est impossible de deviner quel sera le résultat de la crise qui commence. Heureux dans toutes les chances, qui, ayant un tabernacle, peut en planter un ailleurs! Adieu, mon cher comte.

1. Le marquis de la Fayette (1757-1834) s'était fait le défenseur chevaleresque de la reine. Mirabeau l'avait surnommé *Cromwell-Grandisson*. Le désaccord de ces deux hommes fut un malheur public.

B. — A UN ADVERSAIRE : OFFRE D'ALLIANCE POUR LE BIEN PUBLIC.

Au marquis de la Fayette[1].

Mercredi, 28 avril 1790.

Lorsque la chose publique est en péril, monsieur le marquis, lorsqu'elle ne peut être sauvée qu'en lui redonnant, par des efforts communs, le mouvement qu'elle a perdu, et que nul poste, pour y concourir, n'est parfaitement assigné, s'isoler, même avec des intentions pures, de celui qui doit en donner le signal, de celui qui peut seul utilement en régler le but, ne serait qu'un acte de mauvais citoyen; et consulter, dans ce rapprochement que commande le devoir, ces légères convenances qui lient ou séparent les hommes, serait une bien vulgaire faiblesse.

C'est ce que je me suis dit à moi-même, lorsque j'ai réfléchi sur nos premières relations, sur les causes qui m'ont tenu éloigné de vous, sur l'état présent des affaires, et sur vous, monsieur le marquis. J'entends par vous tout ce qui est devenu inséparable de vous-même : votre renommée, sous tous ses rapports, et votre pouvoir.

Je me suis éloigné de vous, parce que vos liaisons politiques de ce temps n'étaient dignes ni de vous, ni de moi; parce que vous placiez mal, je ne dis pas votre confiance personnelle (pourquoi scruter les cœurs?) mais, si je puis m'exprimer ainsi, votre confiance publique, vos moyens, vos espérances, et celles de l'État; que vous cherchiez en vain, en les élevant jusqu'à vous, à agrandir des pygmées, et qu'au lieu de ces grands hommes d'hier, il vous fallait

1. Mirabeau, qui doutait un peu des capacités politiques de La Fayette, voulait mettre à profit sa popularité pour le bien de la royauté et de la nation. Il lui fit plusieurs fois des avances, que La Fayette repoussa un peu légèrement. Ici il va jusqu'à se compromettre volontairement, pour donner confiance à La Fayette.

des compagnons d'armes distingués, du moins par la vétérance[1].

Ces motifs d'éloignement n'existent plus; les Barnave[2], les Duport, les Lameth ne vous fatiguent plus de leur active inaction; on singe longtemps l'adresse, mais non pas la force; on fait d'assez bons tours avec des machines, on imite même le bruit du tonnerre, on ne le remplace pas.

Vous voilà donc, monsieur le marquis, je ne dis pas isolé, mais uniquement entouré de vous-même[3], de quelques amis d'un caractère décidé, et, par-dessous tout, de la chose publique. Qu'allez-vous faire et que ferai-je moi-même? — Je n'établis ces questions que pour vous rendre compte de mes propres sentimens.

Les vrais périls qui menacent l'État sont la longue lutte de l'anarchie, l'inhabitude[4] du respect pour la loi, toute secousse qui pourrait démembrer l'empire, toute scission de l'opinion publique, les combats des nouveaux corps administratifs et, surtout, le jugement que le royaume et l'Europe vont porter sur l'édifice de cette constitution dont bientôt l'échafaudage, qui ne permettait pas d'en saisir l'ensemble, disparaîtra. Ce jugement, monsieur le marquis, sera la véritable loi; cet oracle est plus sûr que celui de nos décrets.

1. Soyez Richelieu, écrivait-il encore le 1er juin à La Fayette. « Mais Richelieu avait son capucin Joseph; ayez donc aussi votre éminence grise, ou vous vous perdrez en ne nous sauvant pas. Vos grandes qualités ont besoin de mon impulsion; mon impulsion a besoin de vos grandes qualités; et vous en croyez de petits hommes, qui pour de petites considérations, pour de petites manœuvres, et dans de petites vues, veulent nous rendre inutiles l'un à l'autre, et vous ne voyez pas qu'il faut que vous m'épousiez, et me croyiez, en raison de ce que vos stupides partisans m'ont plus décrié, m'ont plus écarté! Ah! vous forfaites à votre destinée. »

2. Barnave, cf. p. 667, n. 4. — Lameth, cf. p. 667, n. 5. — Duport (1759-1798), conseiller au Parlement, fut député de la noblesse aux États généraux. Il était étroitement uni à Barnave et aux Lameth.

3. Il ne faut pas attendre de Mirabeau la propriété exacte et minutieuse de l'expression.

4. Le mot n'est pas admis au dictionnaire de l'Académie. Il ne laisse pas d'être expressif.

Au milieu de tant de dangers, j'oublie le plus grand : l'inaction du seul homme qui puisse les prévenir. Mais, sans doute, ce n'est pas à ne rien faire qu'est destinée cett dictature[1], déférée au seul citoyen entre les mains de qui ce pouvoir ne fut pas une nouveauté, qui ne parut que rester à sa place, qui trouva dans son âme les seules limites qu'une telle autorité, pour être utile, puisse comporter.

Vous agirez donc, monsieur le marquis; mais, dès lors que ferai-je moi-même? — Rester dans l'inaction, même afin de ne pas contrarier des vues que j'ignorerais, de ne pas marcher sans le savoir, sans le vouloir, dans un sens inverse, quoiqu'au même but, serait un parti trop difficile pour un homme assez connu par l'impatience du talent, de la force et du courage; pour un homme qui a aussi sa portion de gloire à recueillir, qui s'est trop engagé dans le combat pour rester neutre, que trop de regards empêchent de se cacher, et dont le silence même, chose si indifférente s'il s'agissait de tant d'autres Français, serait regardé comme un crime. Agir sans vous? que ferais-je, qui ne fût peut-être un effort inutile pour la chose publique, un essai dangereux pour moi-même?

C'est de cette double conviction, monsieur le marquis, qu'est né dans moi l'impérieux désir de me rapprocher de vous, pour ne m'en séparer jamais; et vos amis et les miens, et ceux qui lisent dans mes plus arrière-pensées, peuvent me rendre le témoignage que nulle réserve n'entrera dans cette union, pour laquelle l'estime que je porte à vos vertus privées est heureusement d'accord avec cette fatalité inouïe qui vous a irrévocablement lié, dans une époque si mémorable, aux destinées de la France. Personne ne connaît plus que moi les élémens de crainte et d'espérance qui attirent vers vous la plus saine partie de la nation; personne ne sent mieux l'importance de vous y attacher plus que jamais, pour former du moins un seul point de ralliement au milieu des divisions qui nous décomposent, pour réunir

1. La Fayette était commandant de la garde nationale.

les opinions par les hommes, puisqu'on ne peut réunir les hommes par les opinions.

Sans doute, ce ne serait pas vous combattre que de poursuivre, avec encore plus de courage, une carrière où j'ai recueilli aussi quelques lauriers; mais ce ne serait pas vous seconder, et, préférant par-dessus tout le salut de l'État, c'est systématiquement, et par d'assez longues réflexions, que j'ai repoussé toute espérance d'un succès qui ne serait pas le vôtre. — Si cette réunion est refusée, je n'aurai parlé qu'à un homme d'honneur, qui saura se taire, et qui me rendra ma lettre. Si elle est acceptée, nous mettrons en commun tous les moyens de réussir, tout ce qui, dans une liaison politique indissoluble, peut être solidaire entre l'un et l'autre.

Je regarde, parmi les moyens de réussir, le soulèvement de ces obstacles que mes ennemis m'opposent sans cesse, soit en mettant d'assez longues erreurs de ma vie privée en opposition avec ma conduite publique, soit en tourmentant mon existence domestique pour me détourner de mes travaux, soit en détachant de moi la confiance de ces hommes qui ne connaissent d'autres vertus que l'ordre et l'économie. Peu importe, sans doute, si l'on ne me croit d'aucune influence, ou si l'on ne met aucun prix à la seconder, que je sois sans cesse dévoré par ces vers rongeurs qui répandent un si cruel poison sur ma vie, qui me rendent le moindre succès, la moindre faveur populaire, une fois plus difficile à obtenir qu'à tout autre. Mais si l'on pense qu'il n'est point indifférent d'attacher l'opinion à de certains chefs, pourquoi ne chercherait-on pas à ravir des prétextes à mes ennemis, et à me rendre, non pour moi-même, mais pour la patrie en danger, toutes mes forces? C'est sous ce rapport seulement que je désire que mes dettes soient payées, et qu'un ami, indiqué par moi, soit chargé des fonds et des opérations nécessaires pour me liquider[1].

1. Mirabeau n'avait à cette date encore rien reçu de la cour. Le comte de la Mark, qui est l'ami dont il parle ici, lui donnait 50 louis par mois. On voit ici par où Mirabeau put passer pour vénal.

Je ne regarde pas comme un nouvel objet de demande la rénovation du bon que le roi m'a accordé pour la première grande ambassade. Si des places qui imposent de grands devoirs sont encore des grâces, la responsabilité ennoblit du moins la demande de cette sorte de faveurs. Tel objet, qu'en d'autres temps j'ai dédaigné, me trouverait moins indifférent aujourd'hui; non que mes idées soient rapetissées, ou mes sentimens moins énergiques, mais parce que l'horizon politique de l'Europe est entièrement changé. Si les antiques souvenirs de la Grèce et de l'Asie et du Bosphore n'ont pas suffi autrefois pour me séduire, je découvre en cet instant à Constantinople le levier d'une influence entièrement inconnue. Là aboutissent et les barrières qui doivent contenir le nord, et les principaux liens de tout le commerce de l'univers; là se trouvent peut-être les seuls moyens de hâter, pour la France, le retour de sa considération politique, sans presque aucun emploi de ses forces. Et quand on pense à ce qu'il en coûte, indépendamment des dons de la nature, d'études et de travaux, pour se rendre utile dans une aussi difficile carrière, on doit pardonner de se mettre sur les rangs, à ceux qui ont fait quelques preuves de talent.

Monsieur le marquis, il est rare que de pareilles confidences se fassent par écrit; mais je suis bien aise de vous donner cette marque de confiance, et cette lettre a même un autre but. Si jamais je viens à violer les lois de l'union politique que je vous offre, servez-vous de cet écrit pour montrer que j'étais un homme faux et perfide en vous l'écrivant. C'est vous dire assez si mon intention n'est pas de vous être fidèle. Hors ce seul cas, cette lettre ne sera qu'un dépôt inviolable entre vos mains.

MADAME ROLAND[1]

MARIE-JEANNE PHLIPON

1754-1793

Fille d'un maître graveur pour bijoux, étuis et dessus de montre, Mlle Phlipon montra dès son enfance une énergie capable de dégénérer tantôt en obstination et tantôt en violence, une sensibilité ardente et universelle, une intelligence vive et curieuse, que rien ne rassasiait ni ne rebutait. Littérature, morale, histoire, géographie, économie, algèbre, géométrie, histoire naturelle, physique, astronomie, elle embrasse tout avidement ; elle épuise tout. A dix neuf ans elle gémit sur le relâchement des mœurs : à dix neuf ans aussi, elle en a fini avec l'histoire : elle prononce qu'elle connaît suffisamment le monde civil et politique. Liseuse infatigable, elle ne choisit pas : « le désir de connaître, aiguisé par la solitude, écrivait-elle plus tard, me faisait dévorer alternativement l'Écriture Sainte et de mauvais romans, Plutarque et Saint-François de Sales, suivant que je pouvais attraper l'un ou l'autre ». Elle passe de *Candide* à l'*Introduction à la vie dévote*, et de l'*Iliade* au *Dictionnaire philosophique*. Elle vénère Buffon. Mais elle est idolâtre surtout de Rousseau : ivre de ses écrits, elle veut le voir lui-même, elle va rue Plâtrière et se fait rudement éconduire par Thérèse Levasseur. Une amie lui fait cadeau un jour des œuvres complètes de Rousseau : sa joie est sans bornes ; elle saisit un volume, elle passe une partie de la nuit à le relire, et fond en larmes délicieuses.

On conçoit quel bouillonnement de pensées tant de lectures

1. *Lettres autographes de Mme Roland adressées à Bancal des Issarts* (Paris, in-8, 1835). — *Lettres inédites de Mlle Phlipon, Mme Roland, adressées aux demoiselles Cannet* (Paris, 2 vol. in-8, 1841). — *Étude sur Mme Roland et son temps, suivie des Lettres de Mme Roland à Buzot*, par C. Dauban (Paris, in-8, 1864). — *Lettres de Mme Roland*, p. p. Claude Perroud (Paris, 2 v. in-8, 1900). — Bosc (voyez plus loin, p. 665. n. 2) a publié un certain nombre de lettres qui lui ont été adressées par Mme Roland dans son édition des *Mémoires*, intitulée : Appel à l'impartiale postérité par la citoyenne Roland ; le recueil des écrits qu'elle a rédigés pendant sa détention aux prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie (Paris, an III).

diverses durent produire dans un cerveau de jeune fille. D'abord elle y perdit la foi : d'un mysticisme exalté, elle passa au plus complet scepticisme, ne s'arrêtant pas même au déisme de Voltaire et de Rousseau ; et la *Profession de foi du Vicaire savoyard* ne lui donne qu'une jouissance d'imagination sans ébranler sa raison. Puis les doctrines politiques et sociales des philosophes la pénètrent : elle s'instruit dans l'abbé Raynal à haïr le despotisme. A vingt ans elle est républicaine : elle aspire à l'égalité, à la liberté, avec lesquelles la vertu et la justice régneraient sur l'humanité régénérée et pour jamais heureuse. Elle ne pense pas seulement à la France : ses rêves embrassent le monde.

Toutes ces connaissances ramassées à la hâte et ces réflexions infinies sur les questions les plus hautes et les plus abstraites ne contentaient pas son âme avide de sentir. Elle aimait passionnément la musique : elle jouait de la guitare et du violon ; elle allait aux messes en musique pleurer à chaudes larmes. Elle se connaissait aux tableaux, visitait l'atelier de Greuze et critiquait finement sa *Cruche cassée*. Elle regardait la nature avec enivrement, et de son second étage sur le quai, en face du Louvre, elle voyait le soleil se coucher sur les hauteurs de Chaillot, l'âme toute transportée de cet étonnant spectacle. Mais les livres, les arts, la nature, ce n'était pas assez encore à son gré. Cette jeune fille prenait plaisir à étudier les hommes, notait les caractères originaux et les diverses humeurs, observait le mécanisme des pensées et des sentiments en elle et hors d'elle. Elle fréquentait quelques maisons amies : elle s'y développait quelquefois à l'improviste devant un interlocuteur digne d'elle, mais elle tâchait surtout de s'instruire par la conversation et trouvait à apprendre chez ceux même de qui elle n'avait rien à apprendre : ils devenaient l'objet de son étude.

Enfin elle voulait vivre le plus possible, et par toutes les puissances de son âme, par le cœur, par l'intelligence : connaître et sentir tout ce qui peut être connu et senti. Elle aspirait encore au delà. Et à chaque connaissance, à chaque émotion nouvelle qu'elle acquérait, elle se consumait davantage de l'impatience d'agir. Sa volonté fermentait dans l'impuissance : elle maudissait le sort qui en la faisant femme lui avait fermé toutes les voies de l'action. Pour tromper cet impérieux besoin d'activité et s'en donner du moins l'illusion, elle écrivait, elle passait une partie des nuits à jeter sur le papier ses réflexions, ses aspirations, tous les rêves de son intelligence et de sa passion.

Voilà comment nous la montrent les longues lettres qu'elle écrivait de 1772 à 1780 aux demoiselles Cannet, ses amies de pension : elle aimait à raconter, et, jour par jour, pour ainsi dire, elle nous a fait dans cette correspondance l'histoire de son âme, non avec plus de simplicité de style, mais avec plus de sincérité intime, plus d'abandon, moins de souci de la galerie que dans ses Mémoires.

Elle épouse Roland en 1780. Elle va habiter Amiens, puis Lyon avec lui. De cette époque datent les lettres à Bosc : quel changement de Mlle Phlipon à Mme Roland! Plus de fièvre, ni de fermentation tumultueuse d'idées : c'est une bonne mère de famille, une bonne femme de ménage, sérieuse et enjouée connaissant le monde, heureuse dans sa modeste vie bourgeoise et provinciale : les grands événements de sa vie sont les lessives et les vendanges ; les grandes fêtes, un déjeuner champêtre, ou deux contredanses dans un petit bal chez un voisin ; les grandes préoccupations, l'éducation d'Eudora.

Mais arrive 89, et la politique s'empare de Mme Roland. Tous ses rêves d'autrefois, toutes les pensées, toutes les passions qui ont agité son âme de jeune fille se réveillent soudain. Un accent nouveau se fait entendre dans les dernières lettres à Bosc. Mais ce sont les lettres à Bancal des Issarts qui nous font voir Mme Roland au milieu des luttes politiques, en pleine tempête révolutionnaire. Elle s'y jette avec toute la violence qu'on pouvait attendre de sa nature énergique, acceptant trop facilement d'abord l'idée que cette grande chose, la liberté d'un peuple, n'était pas trop payée d'un peu de sang, puis, quand d'autres que ses amis invoquent le nom de la liberté et la raison du salut public, protestant avec horreur contre des excès qui auraient dû révolter plus tôt sa généreuse nature. Sous le nom de l'honnête et médiocre Roland, faible caractère sous une apparence austère, ce fut elle qui agit. Elle fut l'âme de la Gironde : le seul salon de la Révolution, avant Thermidor, fut le sien. Elle poussa aux moyens extrêmes, à la déchéance du roi : la république, l'idéal de sa jeunesse, était son but. Elle applaudit au 6 octobre, au 20 juin, au 10 août. Elle s'arrêta aux journées du 2 et du 3 septembre 1792 : elle eut honte de la Révolution, et engagea la lutte avec Danton. Elle y périt, ainsi que son parti.

Les quatre lettres à Buzot nous la montrent à l'Abbaye et à Sainte-Pélagie : bien différente de Camille Desmoulins, elle n'a ni rage ni désespoir; elle envisage la mort avec calme, presque

avec joie ; elle ne songe pas à se défendre, ni à se sauver ; elle ne pense qu'à ses amis, à son parti, à la République. Elle inspire encore des mesures et dicte une conduite qui peuvent tout sauver.

Elle monta à l'échafaud le 8 novembre 1793, souriante, et rendant le courage à un homme que la charrette conduisait avec elle à la mort.

Avec toute la virilité de son caractère, Mme Roland fut bien femme : le sentiment la conduisit toujours, et ce qu'elle appela la raison, ce furent les idées que son cœur lui donnait comme nécessairement vraies. Elle n'eut pas de vues arrêtées, pas d'idées politiques précises, pas de principes fermes, rien enfin de ce qui fait l'homme d'État : mais des velléités, des aspirations, des enthousiasmes, des haines. Tout cela eût fait un homme médiocre : cela a fait une femme supérieure, parce qu'on demande autre chose aux hommes, à qui l'action appartient, et qu'une femme paraît toujours grande, quand, s'élevant au-dessus des affections privées et des intérêts domestiques, elle applique sa puissance de sentir et d'aimer à des choses abstraites, à des êtres collectifs, à la liberté, à la nation, à la patrie.

I. — COSMOPOLITISME ET SENSIBILITÉ.

A Mademoiselle Cannet [1].

9 mai 1774.

Je pense bien que vous avez eu aussi les prières de quarante heures. Le roi a été administré samedi matin ; le bulletin d'aujourd'hui donne de tristes idées [2]. La nouvelle de sa maladie m'a fait impression : je te dirais pourquoi, si une lettre le permettait. Quoique l'obscurité de ma naissance, de mon nom, de mon état, semble me dispenser de m'intéresser au gouvernement, je sens, malgré tout cela, que le bien général me touche. Ma patrie m'est quelque chose,

1. Sophie Cannet avait été élevée avec Mme Roland au couvent des Dames de la Congrégation, dans le faubourg Saint-Marcel. Elle était retournée dans sa famille à Amiens, en 1769. Elle épousa en 1782 le chevalier de Gomiécour, capitaine aux grenadiers de France. Elle mourut en 1795.

2. Cf. p. 557.

mon attachement pour elle forme un lien sensible dans mon cœur. Comment me serait-elle indifférente? Aucune chose ne l'est pour moi. Je me sens l'âme un peu cosmopolite; l'humanité, le sentiment, m'unissent à tout ce qui respire : un Caraïbe m'intéresse, le sort d'un Cafre me touche. Alexandre souhaitait d'autres mondes pour les conquérir; j'en souhaiterais d'autres pour les aimer, si je ne connaissais un être infini qui peut absorber tous mes sentimens. Est-ce un avantage que cette extrême sensibilité? N'est-ce pas donner plus de prise à la douleur que d'être accessible par tant d'endroits?

---

2. — SOLEIL COUCHANT.

A Mademoiselle Cannet.

Du 6 juillet 1776.

Il faut que je te fasse l'histoire d'une sensation que j'éprouvais ces jours passés; je te retracerai d'abord un tableau qui t'est connu, mais il est besoin de le mettre sous tes yeux, parce que sa vue me pénétrait singulièrement, grâce à cette sensibilité qui me rend susceptible de mille nuances de situation, imperceptibles pour d'autres que pour moi. Tu sais que j'habite les bords de la Seine[1], vers la pointe de cette île où se voit la statue du meilleur des rois[2]. Le fleuve qui vient de la droite, laisse couler paisiblement devant ma demeure ses ondes salutaires; la succession continue de ses flots épurés[3] se trouve ralentie par le pont, qui sert de communication aux deux côtés de la ville. Après avoir franchi cet obstacle, le fleuve étend son lit, s'avance avec majesté, glorieux de voir sur ses rives ce Louvre dont

1. Mme Roland habitait le second étage d'une maison située à l'angle du Pont-Neuf et du quai des Lunettes.

2. Henri IV. La périphrase annonce que Mme Roland se pique de faire du style.

3. *Salutaires*, *épurés*, épithètes obscures. Trop d'adjectifs dans tout le morceau : on sent l'application.

l'architecture exquise fixe les regards enchantés. Il était huit heures et demie du soir; après une forte application, je goûtais à ma fenêtre le repos et le frais; je croyais m'apercevoir pour la première fois de la beauté de l'exposition; j'invitais tout ce qui savait voir et sentir à venir admirer avec moi un ciel serein que coloraient les réverbérations brillantes du soleil disparu. Tu sais encore que vers la gauche, à cette distance où l'œil fatigué n'apercevrait plus rien qu'avec peine sur un plan parfaitement droit, des bornes agréables, heureusement placées, dessinent l'horizon, et ferment la perspective. Ce sont des arbres touffus et verts, entre lesquels on distingue les maisons les plus élevées de Chaillot. Eh bien, l'on eût dit que le roi du jour, descendu de son char[1] derrière ces hauteurs, avait laissé suspendu au-dessus d'elles son manteau de couleur rouge et orangée. Cette couleur, enflammant un large espace de la voûte céleste, allait s'affaiblissant par degrés insensibles jusqu'à ce point de l'Orient, où elle était remplacée par la teinte sombre des vapeurs élevées, qui promettaient une rosée bienfaisante.

Le ciel brillait sans éblouir, il semblait s'étendre et se courber avec plus de grâce; c'était l'instant où il est permis aux hommes de le contempler.... Aucune étoile ne paraissait encore.... J'aimais la solitude de cette vaste étendue où l'œil se promène et s'égare sans distraction et sans obstacles. Émue, ravie par ce tableau, dans le transport de l'enthousiasme je cherchais quelque chose d'intelligent et de sensible qui pût m'entendre et recevoir l'effusion de mon âme : je m'écriai : ô toi[2], dont mon esprit raisonneur va jusqu'à rejeter l'existence, mais que mon cœur souhaite et brûle d'adorer, première intelligence, suprême ordonnateur, Dieu puissant et tout bon, que j'aime à croire l'auteur de tout ce qui m'est agréable, accepte mon hommage... et... si

1. Lamartine, 16e *Méditation*. Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire || Descend avec lenteur de son char de victoire.

2. Depuis la lettre 1, Mme Roland a perdu la foi. Ces élans, ces exclamations viennent de Jean-Jacques Rousseau.

tu n'es qu'une chimère... sois la mienne pour jamais!... Le crépuscule fit place à la nuit; l'émotion s'apaisa : plus calme, je voulus m'appuyer sur la réflexion... hélas!... quel dommage que les sentimens ne soient pas des preuves[1]!...

---

3. — A LA CAMPAGNE.

A MONSIEUR BOSC[2].

12 octobre 1785[3].

Eh! bonjour donc notre ami. Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit; mais aussi je ne touche guère la plume depuis un mois, et je crois que je prends quelques-unes des inclinations de la bête dont le lait me restaure : j'asine[4] à force, et m'occupe de tous les petits soins de la vie *cochonne* de la campagne. Je fais des poires tapées qui seront déli-

1. Cette description déclamatoire nous achemine vers Châteaubriand et vers Lamartine. — Mme Roland, dans ses *Mémoires*, a noté la même impression avec plus de simplicité. « Beaucoup d'air, un grand espace s'offraient à mon imagination vagabonde et *romantique* (notez ce mot à cette date). Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont-au-Change, jusqu'au couchant, doré d'une brillante couleur derrière les arbres du cours et les maisons de Chaillot. Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques momens à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur, gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui »

2. Fils d'un médecin du roi, Bosc né en 1759 fut administrateur des postes sous le premier ministère de Roland. Il se cacha pendant la Terreur dans la forêt de Montmorency, et mourut en 1828. Il édita le premier les *Mémoires* de son amie.

3. Roland (1734-1793) était inspecteur des manufactures à Lyon. Il passait dix mois de l'année près de Villefranche, au clos de la Platière.

4. Elle veut dire qu'elle prend du lait d'ânesse, et que son activité, comme celle de l'âne, est toute employée à des soins vulgaires et domestiques.

cieuses; nous séchons des raisins et des prunes; on fait des lessives, on travaille au linge; on déjeune avec du vin blanc, on se couche sur l'herbe pour le cuver, on suit les vendangeurs, on se repose au bois ou dans les prés; on abat des noix; on a cueilli tous les fruits d'hiver, on les étend dans les greniers. Nous faisons travailler le docteur[1], Dieu sait! Vous, vous le faites embrasser; par ma foi, vous êtes un drôle de corps.

Vous nous avez envoyé de charmantes relations qui nous ont singulièrement intéressés; en vérité, vous devriez courir toujours pour le plus grand plaisir de vos amis, et surtout ne pas oublier de les visiter.

Adieu; il s'agit de déjeuner, et puis d'aller en corps cueillir les amandiers. Salut, santé, et amitié par-dessus tout.

---

4. — AU COIN DU FEU.

AU MÊME.

Villefranche, 10 novembre 1786.

Assise au coin du feu, mais à onze heures du matin, après une nuit paisible et les soins divers de la matinée, mon ami[2] à son bureau, ma petite à tricoter, et moi causant avec l'un, veillant l'ouvrage de l'autre, savourant le bonheur d'être bien chaudement au sein de ma chère et petite famille, écrivant à un ami, tandis que la neige tombe sur tant de malheureux accablés de misère et de chagrins, je m'attendris sur leur sort; je me replie doucement sur le mien, et je compte en ce moment pour rien les contrariétés de relations ou de circonstances qui sembleraient quelquefois en altérer la félicité. Je me réjouis d'être rendue à mon genre de vie accoutumé. J'ai eu à la maison, durant deux

1. Lanthenas, plus tard député à la Convention.

2. Son mari, et sa fille Eudora (1781-1858), qui après sa mort, fut recueillie par son ami Champagneux, et en épousa le fils.

mois, une femme charmante[1], dont le beau profil et le nez pointu vous rendraient fou à la première vue. A son occasion, j'ai été dans le monde, et j'ai attiré compagnie; elle a été fêtée; nous avons entremêlé cette vie extérieure de jours tranquilles passés à la campagne, et surtout d'agréables soirées employées à lire et causer sur ces lectures faites en commun. Mais enfin il faut reprendre sa façon d'être accoutumée. Nous sommes entre nous, et je me trouve avec délices dans mon petit cercle le plus près du centre. Aussi, malgré les sollicitations pressantes et presque l'engagement de passer à Lyon une partie de l'hiver, j'ai pris la résolution de ne pas quitter le colombier; mon bon ami ne peut cependant se dispenser d'un voyage et d'un séjour assez long dans ce chef-lieu de son département; mais je l'y laisserai seul cultiver nos relations, suivre ses affaires d'administration, et s'amuser d'académies; je me renferme dans ma solitude pour tout l'hiver ,et je n'en sortirai qu'aux premiers beaux jours, pour étendre mes plumes au soleil du printemps. J'ai souri à vos conclusions de ce qu'il devait être pensé de moi et de ce qu'on pouvait en attendre pour le jeu et les cercles; et je me suis dit : Voilà comme raisonnent tous nos savans, physiciens, chimistes et autres. Ils partent de quelques données dont ils ne connaissent ni la cause ni les liaisons; ils suppléent à ce défaut par leurs conjectures; ils vernissent le tout par le jargon des grands mots, et donnent gravement les résultats les plus faux du monde pour des vérités palpables.

De ce qu'à l'occasion d'une étrangère, je me suis répandue dans les sociétés, où l'on a pu voir que je figurais comme une autre, et juger qu'il fallait que j'aimasse beaucoup mon chez moi pour m'y tenir seule, tandis [que] je savais y recevoir et représenter au besoin, voilà mon philosophe qui détermine que j'ai pris le parti de vivre à la provinciale, toujours hors de moi et maniant les cartes.

1. Mme Chevandier (éd. Perroud).

5. — LES ORATEURS DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

A MONSIEUR BANCAL-DES-ISSARTS [1].

7 mars 1791.

Voilà quinze jours que je respire mon air natal; j'ai vu de vieux parens, seuls débris d'une famille qui s'est presqu'éteinte depuis dix ans; j'ai été, à sept lieues d'ici, visiter une digne femme dont l'amitié fut chère à ma jeunesse et qui, dans la simplicité des mœurs champêtres, exerce aujourd'hui mille vertus utiles à tout ce qui l'environne; j'ai repassé, avec un charme inconcevable sur tous les lieux où se sont écoulées mes premières années; je me suis livrée avec délices à cet attendrissement dont on aime à se trouver capable, parce qu'effectivement on ne l'éprouve qu'autant qu'on a préservé son âme du dessèchement que produit l'ambition, qu'entraînent les sollicitudes et les petites passions.

J'ai vu mon pays devenu libre, j'ai admiré tout ce qui m'attestait cette liberté, et je n'ai plus regretté de n'être pas née sous un autre gouvernement que le mien [2]. Après mes devoirs particuliers, mon premier empressement a été pour cette Assemblée nationale qui a fait tant de choses, ou du moins qui a revêtu du caractère de la loi tout ce que faisait réellement la force des circonstances, et celle de l'opinion publique. Si je n'avais pas été patriote, je le serais devenue en assistant à ses séances, tant la mauvaise foi des *noirs* [3] se manifeste évidemment. J'ai entendu le subtil et captieux Maury [4], qui n'est qu'un sophiste à grands talens;

1. C'était la première fois que Mme Roland venait à Paris depuis le commencement de la Révolution. — Bancal des Issarts (1750-1826), notaire à Paris, fut député à la Convention. Il fut un des commissaires chargés d'arrêter Dumouriez, qui furent arrêtés eux-mêmes et livrés par lui aux Autrichiens. Il fut trois ans prisonnier.

2. « Si avant de paraître au monde, écrivait-elle à Sophie Cannet en 1774, on m'eût donné le choix du gouvernement, je me serais déterminée par caractère pour une république. »

3. Les défenseurs de la monarchie absolue et des privilèges.

4. L'abbé Maury (1746-1817), député du clergé aux Etats généraux, plus tard cardinal et archevêque de Paris.

le terrible Cazalès[1], souvent orateur, mais souvent aussi comédien et aboyeur; le ridicule d'Epréménil[2], vrai saltimbanque, dont l'insolence et la petitesse finissent par faire rire; l'adroit Mirabeau, plus amoureux d'applaudissemens qu'avide du bien public; les séduisans Lameth[3], faits pour être des idoles du peuple, et, malheureusement, pour égarer celui-ci, s'ils n'étaient eux-mêmes surveillés: le petit Barnave[4], à petite voix et petites raisons, froid comme une citrouille fricassée dans de la neige, pour me servir de l'expression plaisante d'une femme de l'autre siècle; l'exact Chapelier[5], clair et méthodique, mais souvent à côté du principe. Que sais-je encore? l'assemblée faible et se corrompant; les nobles réunis par la complicité pour leurs intérêts, et les patriotes sans ensemble, sans concert pour le succès de la bonne cause. Cependant tout ira, je l'espère, par cette force et cette opinion qui ont tout commencé.

1. Jacques de Cazalès (1752-1805), capitaine de dragons, député de la noblesse, fut avec Maury le principal orateur de la droite à l'Assemblée nationale.

2. Duval d'Epréménil (1746-1794) s'était fait connaître par la violence avec laquelle il combattit la cour dans le Parlement. Mais après avoir réclamé bruyamment les États généraux, il recula devant la Révolution dont il avait provoqué l'explosion et devint aussi impopulaire qu'il avait été d'abord populaire.

3. Les deux frères, Charles (1757-1832) et Alexandre (1760-1829) de Lameth avaient fait la guerre d'Amérique. Libéraux, mais attachés à la monarchie, ils faisaient partie du club des Feuillants. Leur aîné, Théodore (1756-1854), fit partie de l'Assemblée législative.

4. Barnave (1761-1793), né à Grenoble, député du Tiers, défendit la cause des libertés publiques quand il fallut les conquérir, et la royauté, quand elle fut menacée. Il acheva de perdre sa popularité quand il ramena de Varennes la famille royale. Sa pitié et sa politesse furent ses crimes.

5. Chapelier, ou Le Chapelier (1754-1794), né à Rennes, prit une grande part aux travaux de l'Assemblée nationale; il fit longtemps partie du comité de Constitution.

6. — SCÈNES RÉVOLUTIONNAIRES[1].

A Monsieur Bancal-des-Issarts.

Paris, le 24 juin 1791.

Hier, dans tous les groupes du Palais-Royal[2] et de la ville règnaient un même esprit et un même langage; profond mépris pour la personne du roi, embarras de son retour, dont on est bien aise parce qu'il rompt les mesures d'un traître et semble éloigner la guerre qui allait commencer, mais qui dérange les idées républicaines auxquelles on commençait à se livrer; désir de se passer du roi, peu de vues sur la manière d'y parvenir; mélange de confiance dans l'assemblée, d'attente que ses mesures seront excessivement modérées; sorte de résignation d'y souscrire, qui décèle le défaut des lumières, car l'énergie ne manque point, mais l'espoir des moyens d'arriver au but.

Dans l'après-midi, une foule de députations et des détachemens de bataillons[3], tous les tribunaux, etc., ont été solennellement à l'assemblée prêter le nouveau serment de fidélité à la *nation* et à la *loi*, seulement; mais ce qui a été bien plus frappant, tout le faubourg Saint-Antoine[4] s'y est porté, au nombre de je ne sais combien de mille âmes; les hommes armés de piques, de bâtons, les femmes avec un air de fête, tous défilant en bon ordre rangés sur six de front, et occupant ainsi depuis la rue du faubourg jusqu'aux Tuileries, la musique nationale à leur tête; entrés dans l'assemblée, par parties, ils y ont tous juré à leur manière, d'être fidèles à la nation; ils y ont crié : « Vive la loi, vive la liberté, vive les bons députés ! que les autres prennent garde à eux !... » Et la musique de jouer *Ça ira*, et les gens de chanter le refrain, en envoyant au diable le roi et les aristocrates.

1. Le roi et sa famille qui avaient secrètement quitté Paris dans la nuit venaient d'être arrêtés à Varennes.

2. Cf. p. 680, n. 3.

3. De la garde nationale.

4. C'était la forteresse de la Révolution.

— Durant cette scène imposante dans sa triviale énergie et faite pour encourager les républicains, les jacobins passaient leur temps en discussions pitoyables, ils admettaient d'Orléans[1], Chapelier, Castellas et autres 89, demandant à être reçus, en abrégeant les formalités pour mieux seconder leur empressement; ils improuvaient *Robert*[2] qui vantait la république, ils écoutaient *Danton* dont la vigueur, ou fausse, ou peu éclairée, ne trouvait d'expédient que dans une *régence*.

---

7. — UNE SÉANCE DES JACOBINS.

Au même.

Paris, 11 juillet 1791.

On vit ici dix ans en vingt-quatre heures; les événemens et les affections s'entremêlent et se succèdent avec une singulière rapidité; jamais d'aussi grands intérêts n'avaient occupé les esprits, on s'élève à leur hauteur, l'opinion s'éclaire et se forme au milieu des orages, et prépare enfin le règne de la justice. Les comités, résolus, comme je crois vous l'avoir marqué, de mettre le Roi *hors de cause* dans l'examen du fait de son évasion, et ne cherchant que le moment de faire adopter cette résolution à l'Assemblée, très disposée à l'accueillir, avaient encore lâché hier, aux Jacobins, le vieux royaliste Préfeln, chez qui l'opiniâtreté de préjugés invétérés, jointe à un caractère naturellement

1. Philippe-Égalité. — Le *club Breton*, fondé à Versailles en 1789, fut ensuite transféré à Paris, et devint la *Société des amis de la Constitution;* mais on prit l'habitude de l'appeler *club des Jacobins*, parce que ses membres se réunissaient dans l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint-Honoré. L'opinion la plus avancée y régnait. A la nouvelle de la fuite du roi, un grand enthousiasme avait d'abord soulevé les Jacobins : « On y avait renouvelé, avec un transport inexprimable, genou en terre, épée nue à la main, le serment de vivre libre ou de mourir. » (Mme Roland.) L'embarras commença après l'arrestation du roi.

2. Robert (1763-1820), ami de Brissot et de Danton, fut secrétaire du ministre de la justice après le 10 août, et député de la Convention.

énergique, produisent une constance et une fermeté qui seraient héroïques, si elles étaient employées pour la bonne cause. Il a tenu la tribune si longtemps qu'on a cru voir avec indignation le dessein de faire perdre la séance en tumulte, et d'ôter aux autres orateurs le moyen de parler. Enfin, Brissot[1] a paru; Brissot que des jaloux et l'austérité de ses principes n'ont fait écouter quelquefois qu'avec défaveur aux Jacobins où d'ailleurs il va rarement; Brissot a entrepris de prouver les vices de la doctrine des royalistes sur l'inviolabilité[2], mais après avoir établi préliminairement que les patriotes *monarchistes* et *républicains* ne différaient point au fond, que tous voulaient également la constitution, dont les bases sont *républicaines* et les formes représentatives; il a fait voir ensuite que même en admettant l'*inviolabilité*, telle qu'elle est décrétée, elle n'est point applicable dans ce cas-ci; il s'est appuyé de l'exemple des Anglais que nos adversaires avaient voulu citer, et il a bien prouvé que le Roi *pouvait* être jugé; la seconde partie de son discours a été employée à établir qu'il *devait* l'être; il a passé en revue toute l'Europe pour démontrer que la crainte des puissances étrangères ne devait point nous arrêter dans ce que la justice et la raison exigeaient de nous à cet égard. Il a traité ces grandes questions avec tous les moyens du savoir et d'un grand talent, avec toute la force de la raison, l'empire du sentiment, l'autorité de la vertu; ce n'était plus un simple orateur, c'était un homme libre, défendant la cause du genre humain avec la majesté, la noblesse et la supériorité du génie même de la liberté. Il a convaincu les esprits, électrisé les âmes, commandé ce qu'il a voulu; ce n'étaient pas des applaudissemens, c'étaient des cris, des transports; trois fois l'assemblée en-

1. Brissot de Warville (1754-1793), disciple de J.-J. Rousseau, se fit mettre à la Bastille pour la hardiesse de ses opinions, visita l'Angleterre et l'Amérique, et fut nommé en 1789 membre de la Commune; il siégea à l'Assemblée législative et à la Convention. Il fit une guerre acharnée à la Montagne.

2. Ce fut lui qui rédigea au Champ de Mars la pétition pour la déchéance du roi.

traînée s'est levée tout entière, les bras étendus, les chapeaux en l'air, dans un enthousiasme inexprimable. Périsse à jamais quiconque a ressenti ou partagé ces grands mouvemens et qui pourrait encore reprendre des fers! Mais cela ne saurait être. On a arrêté que le discours serait imprimé au nom de la société, des exemplaires envoyés à tous les membres de l'Assemblée nationale, à toutes les sections de Paris, à tous les bataillons, à tous les départemens et aux sociétés affiliées : on avait ajouté à toutes les municipalités de l'empire; la longueur du tirage a empêché, ou plutôt une petite tourbe s'est servie de ce prétexte pour circonscrire, s'il lui était possible, un succès qui fait son désespoir et qui n'a pas d'exemple.

Les comités sont déconcertés. Si l'assemblée corrompue brave cette opinion, elle se perd elle-même; ce qui, isolément, ne serait pas un grand mal, puisqu'elle ne vaut plus rien; mais ce qui nous jetterait infailliblement dans des crises terribles. Je me suis hâtée de vous esquisser ce triomphe de la raison dont j'espère d'heureux effets. Aujourd'hui nous sommes occupés de celui de Voltaire[1] : puisse une nation sensible, habituée maintenant à de sublimes élans, éviter tous les piéges qui pourraient la faire retomber dans le néant de l'esclavage! — Enfin, j'ai vu le feu de la liberté s'allumer dans mon pays; il ne saurait s'éteindre; les derniers événemens l'ont alimenté, les lumières de la raison se sont unies à l'instinct du sentiment pour l'entretenir et l'augmenter; il faudra bien qu'il dévore jusqu'aux restes du despotisme et qu'il fasse crouler tous les trônes. Je finirai de vivre quand il plaira à la nature, mon dernier souffle sera encore le souffle de la joie et de l'espérance pour les générations qui vont nous succéder.

1. On transportait au Panthéon le corps de Voltaire qui avait été enterré à l'abbaye de Sellières. « Le peuple, dit Mme Roland, montra un vif intérêt à cette fête noble et touchante qui semble prédire la ruine entière de la superstition et le règne de cette justice qui défère les honneurs publics aux services rendus à la patrie. »

8. — L'INVASION ET LES MASSACRES DE SEPTEMBRE

AU MÊME.

2 septembre, an IV (1792).

Je vous ai écrit à Clermont[1] avant de savoir que vous fussiez passé à Riom. Je vous disais que plus de 80 mille Prussiens sont entrés en France et que Longwy leur avait été indignement livré. Ils s'avancent à grands pas, Verdun est investi et ne peut tenir longtemps; leur projet est d'avancer sur Paris, et ils peuvent l'exécuter. Je ne vous parlerai pas de toutes les mesures que nous prenons; mais nous avons beau ne pas dormir et déployer une activité plus qu'humaine, il est impossible de réparer en peu d'heures l'effet de quatre années de trahison. Les ennemis ont l'avance sur nous, et nous ne pouvons nous sauver que par une sorte de miracle qu'il faut espérer pour le favoriser. Envoyez-nous des hommes tout armés, comme il en sortit autrefois de la terre, et faites-les courir à grands pas. Ce qui désespère, c'est la lâcheté des municipalités; Clermont (en Argonne) vient encore d'en donner un exemple qui anéantit. Ce qui entrave tout, c'est notre folle commune; elle lutte avec le corps législatif, elle dérange toutes les combinaisons du pouvoir exécutif; si cela continue, nous ne pouvons manquer de finir bientôt et ce sera peut-être par le peuple de Paris, plutôt encore que par les Prussiens.

Au moment où je vous parle, le canon d'alarme est tiré, la générale est battue, le tocsin a sonné; chacun a couru dans sa section; quels sont les ordres? Personne n'en a donné. Mais, la commune a dit qu'il fallait se rassembler ce soir au Champ-de-Mars, et que 50 mille hommes devaient sortir demain de Paris, sans réfléchir qu'on ne peut seule-

1. Mme Roland bouillait d'impatience. « Je ne crains point les ennemis, écrit-elle, parce que j'ai fait mon calcul sur la vie et que je méprise la mort; mais je suis en enfer, quand on ne marche pas vite, ferme, et qu'on ne frappe point juste et fort. »

ment en faire marcher deux cents sans leur avoir assuré le logement et des vivres; cependant des détachemens du peuple ému accourent ici, demandent des armes, et se croyent trahis, parce que le ministre[1] n'est pas chez lui au moment où ils imaginent d'y venir.

L'Assemblée rend des décrets qui sentent la peur; la foule se porte à l'Abbaye[2], elle y massacre quinze personnes et parle d'aller à toutes les prisons. Le pouvoir exécutif a convoqué tous les commissaires de sections pour les raisonner, les éclairer s'il est possible et leur dévoiler tous les maux de l'anarchie à laquelle il faudra les abandonner en se retirant s'ils traversent ainsi ceux qui doivent faire agir. On enlève tous les chevaux, et comme cette opération est populaire, ainsi que toutes les autres, c'est le moyen d'en perdre beaucoup par le défaut d'ordre ou de soins. On a refermé les barrières qui avaient enfin été ouvertes hier et dont la clôture retarde toutes les opérations, car, les courriers mêmes du pouvoir exécutif sont souvent retenus à la commune malgré les passeports des ministres. Adieu. Je sens mon âme inaccessible à la crainte, et je serais très capable de suivre jusqu'au dernier instant la marche et les mesures d'une défense régulière; mon digne ami[3] est aussi actif et plus ferme que jamais. Mais qui pourrait n'être pas contristé du chaos rembruni par des agitateurs?

Adieu; peu de jours encore jetteront de grandes lumières sur le sort de la capitale d'où la sagesse voudrait peut-être qu'on sortît le gouvernement; mais, il est déjà trop tard pour cela même. Washington fit bien déplacer le congrès, et ce n'était point par peur.

1. Roland, qui était alors ministre de l'intérieur.

2. Il y eut 164 prisonniers massacrés à l'Abbaye les 2 et 3 septembre 1792.

3. Roland.

---

9. — DÉSILLUSION ET DÉGOUT.

AU MÊME.

9 septembre au soir 92.

Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, Billaut de Varennes et *Marat*, voilà les députés de Paris actuellement nommés.

On avait fait conduire à Versailles les prisonniers d'Orléans, pour éviter leur massacre à Paris, n'ayant pu obtenir leur translation à Saumur; des commissaires, allés au-devant d'eux, s'étaient efforcés de rappeler les lois de la justice. Ce matin, ils arrivent à Versailles; leur escorte fait arrêter les chariots qui les portaient, dans une grande rue; ils barrent les routes et massacrent tout, sur les voitures mêmes. « Ce n'est pas, ajoutent froidement les tueurs, le dernier coup que nous ayons à faire. »

Cependant Marat[1] signe et affiche tous les jours les plus affreuses dénonciations contre l'assemblée et le conseil : vous verrez qu'on immolera l'une et l'autre. Vous ne croirez cela possible qu'après l'action et vous en gémirez en vain.

Mon ami[2] Danton conduit tout; Robespierre est son mannequin, Marat tient sa torche et son poignard; ce farouche tribun règne et nous ne sommes que des opprimés, en attendant que nous tombions ses victimes.

Si vous connaissiez les affreux détails des expéditions! Les femmes déchirées par ces tigres, les boyaux coupés, portés en rubans, des chairs humaines mangées sanglantes!... Vous connaissez mon enthousiasme pour la révolution, eh bien! j'en ai honte! Elle est ternie par des scélérats! elle est devenue hideuse! Dans huit jours.... que sais-je? Il est avilissant de rester en place, et il n'est pas

1. Elle avait pris jadis le parti de Marat contre La Fayette.

2. Ironique. Elle avait commencé la lutte contre lui.

permis de sortir de Paris, on nous ferme pour nous égorger à l'instant le plus propice.

---

10. — EN PRISON.

A Monsieur Buzot [1].

L'Ab [2], 22 juin 1793.

Je suis venue ici, fière et tranquille, formant des vœux et gardant encore quelque espoir pour les défenseurs de la Liberté, lorsque j'ai appris le décret d'arrestation contre les vingt-deux; je me suis écriée : Mon pays est perdu! — J'ai été dans les plus cruelles angoisses jusqu'à ce que j'aie été assurée de ton évasion; elles ont été renouvelées par le décret d'accusation qui te concerne; ils devaient bien cette atrocité à ton courage! Mais, dès que je t'ai su au Calvados, j'ai repris ma tranquillité. Continue, mon ami, tes généreux efforts; Brutus désespéra trop tôt du salut de Rome aux champs de Philippes; tant qu'un républicain respire, qu'il a sa liberté, qu'il garde son énergie, il doit, il peut être utile. Le Midi t'offre, dans tous les cas, un refuge; il sera l'asile des gens de bien. C'est là, si les dangers s'accumulent autour de toi, qu'il faut tourner tes regards et porter tes pas; c'est là que tu devras vivre, car tu pourras y servir tes semblables, y exercer des vertus.

Quant à moi, je saurai attendre paisiblement le retour du règne de la justice, ou subir les derniers excès de la tyrannie, de manière à ce que mon exemple ne soit pas non plus inutile. Si j'ai craint quelque chose, c'est que tu fisses pour moi d'imprudentes tentatives; mon ami! c'est

1. Buzot (1760-1793), avocat, député aux États généraux et à la Convention, fut un des chefs de la Gironde. C'est lui qui dénonça Robespierre comme aspirant à la dictature. Proscrit, il tâcha de soulever le Calvados; puis il se réfugia dans la Gironde et fut trouvé mort avec Pétion dans un champ.

2. L'Abbaye. Elle avait été incarcérée le 12 juin 1793 : elle fut relâchée le 24 juin, mais arrêtée de nouveau le même jour et mise à Sainte-Pélagie.

en sauvant ton pays que tu peux faire mon salut, et je ne voudrais pas mon salut aux dépens de l'autre; mais j'expirerais satisfaite en te sachant servir efficacement ta patrie. Mort, tourmens, douleur, ne sont rien pour moi, je puis tout défier; va, je vivrai jusqu'à ma dernière heure sans perdre un seul instant dans le trouble d'indignes agitations.

Au reste, quelle que soit leur fureur, ils ont encore une sorte de honte; mon mandat d'arrêt n'est point motivé; ils m'ont mise au secret verbalement, mais ils n'ont osé écrire les ordres rigoureux qu'ils ont donnés de bouche. Je dois à l'humanité de mes gardiens des facilités que je cache pour ne pas les compromettre; mais les bons procédés lient plus étroitement que des chaînes de fer, et je pourrais me sauver que je ne le voudrais point, pour ne pas perdre l'honnête concierge qui emploie tous ses soins à adoucir ma captivité. Beaucoup de personnes sont dans l'erreur à mon sujet et me croient à la Conciergerie. Le fait est que le lendemain de mon arrivée ici, il est sorti de ce lieu pour être transférée à l'autre une femme de mon nom; j'habite la chambre et le lit qu'elle occupait avant moi; je l'ai entrevue à son départ. Mon bon Plutarque, dont j'amuse mes loisirs, ne manquerait pas de trouver là des présages. C'était Angélique Désilles, femme de Roland de la Fauchaie, sœur de celui qui mourut glorieusement à Nancy[1], et qui a péri avant-hier sur l'échafaud, à vingt-quatre ans, avec un grand courage; son défenseur officieux est hors de lui-même et jure de l'innocence de cette victime, dont la figure douce et heureuse annonçait une belle âme. J'ai employé mes premières journées à écrire quelques *notes*[2] qui feront plaisir un jour; je les ai mises en bonnes mains et je te le ferai savoir, afin que, dans tous les cas, elles ne te demeurent point étrangères. J'ai mon

1. Desilles (1767-1790) fut tué à Nancy, tandis qu'il essayait d'empêcher une collision entre les troupes de Bouillé et la garnison révoltée, régiment du roi Infanterie, régiments de mestre de camp et Châteauvieux.

2. Ces notes sont ses *Mémoires*.

Thomson[1] (il m'est cher à plus d'un titre), Shaftesbury, un dictionnaire anglais, Tacite et Plutarque; je mène ici la vie que je menais dans mon cabinet chez moi, à l'hôtel ou ailleurs; il n'y a pas grande différence; j'y aurais fait venir un instrument[2] si je n'eusse craint le scandale; j'habite une pièce d'environ dix pieds en carré; là, derrière les grilles et les verrous, je jouis de l'indépendance de la pensée, j'appelle les objets qui me sont chers, et je suis plus paisible avec ma conscience que mes oppresseurs ne le sont avec leur domination. Croirais-tu que l'hypocrite Pache[3] m'a dit qu'il était fort touché de ma situation : « Allez lui dire que je ne reçois point cet insultant compliment, j'aime mieux être sa victime que l'objet de ses politesses; elles me déshonoreraient. » Ce fut ma réponse. Tu verras ci-joint comme j'ai écrit à *Garat*[4]*;* ce n'était pas la première, mais c'est bien mon *ultimatum.* Il n'y a rien à attendre de ces gens-là, il faut les mettre à leur place pour les y montrer à la postérité; c'est tout ce que je prétends faire. Si je n'avais point écrit à la Convention le 1er juin, je n'aurais pas pris cette mesure plus tard; j'ai empêché que R...[5] lui adressât rien depuis le 2 juin. Elle n'est plus Convention pour quiconque a des principes et du caractère; je ne connais point d'autorité à Paris maintenant que je voulusse solliciter; j'aimerais mieux pourrir dans mes liens que de m'abaisser ainsi. Les tyrans peuvent m'opprimer, mais m'avilir? jamais, jamais! Les scellés sont chez moi sur tous mes effets, linge et hardes, portes et fe-

1. Thomson (1700-1748), poète anglais, auteur des *Saisons*. — Le comte de Shaftesbury (1671-1713), le sceptique auteur *des Characteristics of men, manners, opinions and times*.

2. Un clavecin. J'ai dit plus haut quelle était la passion de Mme Roland pour la musique.

3. Pache (1740-1823), ministre de la guerre en 1792, puis maire de Paris, ami de Danton. Il avait été avant la Révolution précepteur des enfants du duc de Castries.

4. Garat (1749-1833), avocat, auteur d'éloges couronnés par l'Académie française. Député du pays basque aux États généraux, puis à la Convention, il fut ministre de la justice en 1792, puis remplaça Roland à l'intérieur. — On a la lettre de Mme Roland, malédiction violente et méprisante.

5. Roland.

nêtres; il n'y a qu'un petit coin de réservé pour mes gens; la pauvre bonne dépérit à vue d'œil; elle me saigne le cœur, je la fais pourtant rire quelquefois; mes honnêtes gardiens la laissent entrer de temps en temps. Ils me font aussi, l'après-dîner, passer dans leur chambre qu'ils n'habitent point alors et où j'ai plus d'air que dans la mienne.

CAMILLE DESMOULINS[1]

1760-1794

Camille Desmoulins est avec Mme Roland le seul personnage dont les lettres puissent représenter la période révolutionnaire. C'est que parmi le soudain écroulement de toute l'ancienne France, la langue française aussi se défit : le plus mauvais style, le plus boursouflé, le plus plat, le plus impropre, le plus fade, le moins net, le plus grossier, inonda tous les discours et tous les écrits.

Camille Desmoulins du moins était né écrivain. Il ne vaut dans la Révolution que par là. Ce n'est pas un homme d'État : il n'a ni principes de gouvernement ni politique; c'est par le style, par la verve, qu'il exerce une action. Les *Révolutions de France et de Brabant*, l'*Histoire des Brissotins*, le *Vieux Cordelier*, sont des œuvres littéraires, et par là des choses uniques en leur temps. Ses lettres offrent les mêmes qualités : l'ironie acérée, la netteté des formules dans un développement souvent diffus et décousu, la violence revêtue d'esprit, la chaleur de sentiment et la passion sincère, où il n'entre de phrases et de déclamation que ce qu'il en faut pour dater la pièce. Ces lettres sont de curieux documents sur l'histoire révolutionnaire, et sur l'état des âmes. Voilà les États généraux réunis, les espérances infinies, et aussitôt les craintes, les défiances, l'exaspération croissante, un mélange indéfinissable de haine et d'enthousiasme, qui éclate soudain le 14 juillet 1789; voilà la Bastille emportée, et le peuple vainqueur qui règne orgueilleusement dans Paris. Et ainsi plus d'une fois, non pas, malheureusement d'une façon continue, nous

1. *Correspondance inédite*, Paris, 1836, in-8°. — Pour la 2e lettre, je donne le texte de Crépet, *Trésor épistolaire de la France*; ce texte est plus complet, et a été revu sur le manuscrit.

retrouvons dans les lettres de Camille Desmoulins, à peine refroidies depuis un siècle, tous les sentiments qui ont traversé les âmes mobiles et violentes des héros révolutionnaires. Ce qu'il y a de plus triste, c'est de voir avec quelle facilité cette nature généreuse, sensible, aimante, — une vraie nature de femme pour la tendresse — devient violente et féroce sous l'impulsion de la passion politique : la fin de Camille Desmoulins, ses protestations nobles, mais tardives contre la Terreur et la loi des suspects ne peuvent faire oublier qu'il a applaudi, provoqué les premiers excès, les premiers meurtres, qu'il s'est triomphalement décoré du titre de *Pourvoyeur général de la Lanterne*, que ses écrits ont envoyé les Girondins à l'échafaud, et qu'enfin par ses gamineries atroces, il a fait autant de victimes que d'autres par leur froide cruauté ou leur rage forcenée.

Ses dernières lettres, écrites de la prison du Luxembourg, nous font assister à ses derniers moments. Il était jeune, il avait une femme, un fils, il les aimait, il aimait la vie : il n'eut point de stoïcisme aux approches de la mort. Aussi ses lettres à Lucile ne sont-elles que de longues lamentations où tous les sentiments du désespoir, regrets de la vie, rêves de bonheur, imprécations contre ses bourreaux, ardentes justifications, effusions tendres, aspirations passionnées vers des êtres chéris, tout cela jaillit tumultueusement de son cerveau délirant, obsédé sans cesse par l'image de l'*affreux tombeau*. Parfois il se relève, il affecte le courage et la résignation, il brave ses ennemis, mais ce masque d'héroïsme ne tient pas, et bientôt sa vraie nature reprend le dessus. Parfois aussi il se tourne vers Dieu, ce Dieu auquel il n'a jamais pensé, auquel il n'a guère cru : il en a besoin aujourd'hui, pour le venger, et pour le réunir surtout à ce qu'il aime. Mais cet effort de foi, imposé par la nécessité, ne part pas du cœur et n'a point de vertu pour le fortifier ni le consoler, et encore une fois il reste seul, livré à sa faiblesse naturelle : rien ne tempère son désespoir; il voit venir la fin de tout. Combien y eut-il d'âmes, en ces temps terribles, qui furent le théâtre de pareils drames? La dernière lettre de Camille Desmoulins demeurera l'expression la plus douloureuse de ces angoisses mortelles, qui agitèrent tant de malheureux entassés dans les prisons, et dévoués à l'échafaud. D'autant que jamais romancier ni poète n'a noté plus minutieusement, ni rendu avec plus de vigueur le désordre d'une âme aux abois, qui ne veut pas mourir et qui s'attache frénétiquement à la vie.

I. — LA PRISE DE LA BASTILLE.

A SON PÈRE [1].

Paris, 16 juillet 1789.

Mon très cher père,

Maintenant on peut vous écrire, la lettre arrivera. Moi-même, j'ai posé hier une sentinelle dans un bureau de la poste, et il n'y a plus de cabinet secret où l'on décachette les lettres. Que la face des choses est changée depuis trois jours! Dimanche, tout Paris était consterné du renvoi de M. Necker [2]; j'avais beau échauffer les esprits, personne ne prenait les armes. Je vais sur les trois heures au Palais-Royal [3]; je gémissais, au milieu d'un groupe, sur notre lâcheté à tous, lorsque trois jeunes gens passent se tenant par la main et criant aux armes! Je me joins à eux; on voit mon zèle, on m'entoure, on me presse de monter sur une table : dans la minute j'ai autour de moi six mille personnes. « Citoyens, dis-je alors, vous savez que la nation avait demandé que Necker lui fût conservé, qu'on lui élevât un monument : et on l'a chassé! peut-on vous braver plus insolemment? Après ce coup, ils vont tout oser, et pour cette nuit, ils méditent, ils disposent peut-être une Saint-Barthélemy pour les patriotes. » J'étouffais d'une multitude d'idées qui m'assiégeaient; je parlais sans ordre : « Aux armes! ai-je dit, aux armes! Prenons tous des cocardes vertes, couleur de l'espérance. » Je me rappelle que je finissais par ces mots : « L'infâme police est ici. Eh bien! qu'elle me regarde, qu'elle m'observe bien; oui! c'est moi qui appelle mes frères à la liberté. » Et levant un pistolet : « Du moins ils ne me prendront pas en vie, et je

1. Desmoulins le père était lieutenant-général au bailliage de Guise.

2. La popularité de Necker était incroyable. « On a fouetté il y a quelques jours une comtesse, écrivait Camille Desmoulins, dans le Palais-Royal, où elle tenait des propos contre M. Necker. »

3. C'était là que s'assemblaient les patriotes.

saurai mourir glorieusement; il ne peut plus m'arriver qu'un malheur, c'est celui de voir la France devenir esclave. » Alors je descendis; on m'embrassait, on m'étouffait de caresses. « Mon ami, me disait chacun, nous allons vous faire une garde, nous ne vous abandonnerons pas, nous irons où vous voudrez. » Je dis que je ne voulais point avoir de commandement, que je ne voulais qu'être soldat de la patrie. Je pris un ruban vert et je l'attachai à mon chapeau le premier. Avec quelle rapidité gagna l'incendie! Le bruit de cette émeute va jusqu'au camp[1]; les cravates, les suisses, les dragons, Royal-Allemand arrivent[2]. Le prince Lambesc[3], à la tête de ce dernier régiment, entre dans les Tuileries, à cheval. Il sabre lui-même un garde-française[4], sans armes, et renverse femmes et enfans. La fureur s'allume. Alors, il n'y a plus qu'un cri dans Paris : *Aux armes!* Il était sept heures. Il n'ose entrer dans la ville. On enfonce les boutiques d'armuriers. Lundi matin on sonne le tocsin. Les électeurs s'étaient assemblés à la Ville[5]. Le prévôt des marchands[6] à leur tête, ils créent un corps de milice bourgeoise de soixante-dix-huit mille hommes, en seize légions. Plus de cent mille étaient déjà armés, tant bien que mal, et coururent à la Ville demander des armes. Le prévôt des marchands amuse, il envoie aux Chartreux et à Saint-Lazare; il tâche de consumer le temps en faisant croire aux districts qu'on y trouvera des armes. La multitude et les plus hardis se portent aux Invalides; on en demande au gouverneur; effrayé, il ouvre son

1. Au camp qui était sur la route de Versailles.

2. Tous régiments étrangers. — *Cravates : le Royal-Cravate*, formé à l'imitation de la cavalerie légère des Croates, et composé en majeure partie d'Allemands.

3. Le prince de Lambesc (1751-1825) de la maison de Lorraine colonel propriétaire du Royal-Allemand, fut mis en accusation pour cette charge dirigée contre le peuple. Acquitté, il émigra et devint feld-maréchal au service d'Autriche.

4. Les gardes-françaises s'étaient déclarés pour la Révolution et avaient refusé de prendre les armes contre le peuple.

5. A l'Hôtel de Ville.

6. Jacques de Flesselles, né en 1721.

magasin. J'y suis descendu, sous le dôme, au risque d'étouffer. J'y ai vu, à ce qu'il m'a semblé, au moins cent mille fusils. J'en prends un tout neuf, armé d'une baïonnette, et deux pistolets. C'était le mardi : tout le matin se passa à s'armer. A peine a-t-on des armes, qu'on va à la Bastille. Le gouverneur[1], surpris de voir tout d'un coup dans Paris cent mille fusils armés de baïonnettes, et ne sachant point si ces armes étaient tombées du ciel, devait être fort embarrassé. On tiraille une heure ou deux, on arquebuse ceux qui se montrent sur les tours; le gouverneur, le comte de Launay, amène pavillon; il baisse le pont-levis, on se précipite; mais il lève aussitôt et tire à mitraille. Alors, le canon des gardes-françaises fait une brèche. Bourgeois, soldats, chacun se précipite. Un graveur monte le premier, on le jette en bas et on lui casse les jambes. Un garde-française plus heureux le suit, saisit la mèche d'un canonnier, se défend et la place est emportée d'assaut dans une demi-heure. J'étais accouru au premier coup de canon, mais la Bastille était déjà prise, en deux heures et demie, chose qui tient du prodige. La Bastille[2] aurait pu tenir six mois, si quelque chose pouvait tenir contre l'impétuosité française; la Bastille prise par des bourgeois et des soldats sans aucun chef, sans un seul officier! Le même garde-française qui avait monté à l'assaut le premier, poursuit M. de Launay, le prend par les cheveux et le fait prisonnier. On l'emmène à l'Hôtel-de-Ville, on l'assomme sur le chemin. Il était expirant des coups reçus, on l'achève à la Grève, et un boucher lui coupe la tête. On la porte au bout d'une pique, et on donne sa croix de Saint-Louis au garde-française; dans le même temps, on arrête un courrier, on lui trouve dans ses bas une lettre pour le prévôt des marchands; on le conduit à la Ville. Dès le lundi matin, on arrêtait tous les courriers; on portait toutes les lettres à la Ville; celles adressées au

1. Le comte Jourdan de Launay.
2. La Bastille avait été construite sous Charles VI de 1369 à 1383. Ce n'était plus guère qu'un symbole.

.oi, à la Reine et aux ministres, on les décachetait et on en faisait lecture publique. On lut une lettre adressée à M. de Flesselles; on lui disait d'amuser ainsi quelques jours les Parisiens. Il ne put se défendre; le peuple l'arracha de son siège et l'entraîna hors de la salle où il présidait l'Assemblée; et à peine a-t-il descendu l'escalier de l'Hôtel-de-Ville, qu'un jeune homme lui appuie son pistolet et lui brûle la cervelle; on crie : *Bravo!* On lui coupe la tête qu'on met sur une pique, et j'ai vu de même sur une pique son cœur, qu'on a promené dans tout Paris[1]; l'après-midi, on pendit le reste de la garnison pris les armes à la main; on les accrochait au réverbère de la Grève. On cria grâce pour quelques-uns et pour tous les invalides. Il y eut aussi quatre ou cinq voleurs pris sur le fait et pendus sur la minute; ce qui consterna les filous, au point qu'on les dit tous décampés. Monsieur le lieutenant de police[2], épouvanté de la fin tragique du prévôt, envoya sa démission à l'Hôtel-de-Ville. Les oppresseurs voulaient s'enfuir tous de Paris; mais il y a eu toujours sur pied, depuis lundi soir, une patrouille de cinquante mille hommes. On n'a laissé sortir personne de la capitale. Toutes les barrières ont été brûlées, et tous les commis[3] sont en déroute, comme bien vous le pensez. Les suisses, gardes du trésor royal, ont mis bas les armes. On y a trouvé vingt-quatre millions dont la ville de Paris s'est emparée. Après le coup de main qui venait d'emporter la Bastille, on crut que les troupes campées autour de Paris[4] pourraient bien y entrer, et personne ne se coucha. Cette nuit, toutes les rues étaient éclairées; on jeta dans les rues des chaises, des tables, des tonneaux, des morceaux de grès, des voitures pour les barricader et casser les jambes des chevaux. Il y eut cette nuit soixante-dix mille hommes sous les armes. Les gardes-françaises faisaient patrouille

1. Le sensible Camille Desmoulins n'a pas un mot de regret pour ces deux victimes, dont l'une enfin faisait son devoir, et dont l'autre était seulement suspecte.

2. M. Thiroux de Crosne, maître des requêtes honoraire.

3. De l'octroi.

4. Il y avait trois ou quatre camps autour de Paris.

avec nous. Je montai la garde toute la nuit. Je rencontrai un détachement de hussards[1], sur les onze heures du soir, qui entrait par la porte Saint-Jacques. Le gendarme qui nous commandait, cria : *Qui vive?* L'officier hussard cria : *France, la nation française; nous venons nous rendre, vous offrir nos secours.* Comme on s'en défiait un peu, on leur dit de se désarmer d'abord, et sur leur refus, on les remercia de leurs services, et il n'en serait pas échappé un seul, s'ils ne se fussent égosillés à crier : *Vivent les Parisiens et le Tiers-État!* On les ramena jusqu'aux barrières, où nous leur souhaitâmes le bonsoir. Nous les avions promenés quelque temps dans Paris, où ils durent admirer le bon ordre et le patriotisme. Les femmes faisaient bouillir de l'eau pour jeter sur la tête; ils voyaient les pavés rougis sur les fenêtres, prêts à les écraser, et autour d'eux les milices innombrables de Paris, armées de sabres, d'épées, de pistolets et plus de soixante mille baïonnettes, plus de cent cinquante pièces de canon braquées à l'entrée des rues. Je crois que c'est leur rapport qui glaça d'effroi le camp. Nous avions les poudres de la Bastille, de l'Arsenal, cinquante mille cartouches trouvées aux Invalides. Mon avis était d'aller à Versailles. La guerre était finie, toute la famille[2] était enlevée, tous les aristocrates pris d'un coup de filet. J'étais certain que la prise inconcevable de la Bastille dans un assaut d'un quart-d'heure, avait consterné le château de Versailles et le camp, et qu'ils n'auraient pas eu le temps de se reconnaître. Hier matin, le Roi effrayé vint à l'Assemblée nationale; il se mit à la merci de l'assemblée, et voilà tous ses péchés remis. Nos députés le reconduisent en triomphe au château. Il pleura beaucoup, à ce qu'on

1. Les hussards étaient très impopulaires. « Hier soir, écrit C. Desmoulins quelques jours plus tôt, MM. de Sombreuil et de Polignac, officiers de hussards, sont venus au Palais-Royal, et comme cet uniforme est en horreur, on leur a jeté des chaises, et ils auraient été assommés s'ils n'eussent pris la fuite. Dès qu'il paraît un hussard, on crie : *Voilà Polichinelle!* et les tailleurs de pierres le lapident. »

2. La famille royale.

assure. Il retourna à pied, n'ayant pour gardes que nos députés qui le ramenaient. Target[1] me dit que ce fut une bien belle procession. Le soir, la procession de Paris fut plus belle encore. Cent cinquante députés de l'Assemblée nationale, clergé, noblesse et communes, étaient montés dans les carrosses du roi pour venir apporter la paix. Ils arrivèrent à trois heures et demie à la place Louis XV[2], descendirent de voiture et furent à pied, traversant la rue Saint-Honoré jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Ils marchèrent sous les drapeaux des gardes-françaises, qu'ils baisaient en disant : « Voilà les drapeaux de la nation, de la liberté », et au milieu de cent mille hommes armés, et de huit cent mille avec des cocardes rouges et bleues[3]. Le rouge pour montrer qu'on était prêt à verser son sang, et le bleu pour une constitution céleste. Les députés avaient aussi la cocarde. On fit halte devant le Palais-Royal et devant le garde-française sur le phaéton de M. de Launay, dont la ville lui avait fait présent, ainsi que des chevaux superflus du gouverneur décapité. Il avait une couronne civique sur la tête. Il donnait la main à tous les députés. Je marchais l'épée nue à côté de Target, avec qui je causais. Il était d'une joie inexprimable. Elle brillait dans tous les yeux et je n'ai rien vu de pareil. Il est impossible que le triomphe de Paul-Émile ait été plus beau. J'avais pourtant eu plus de joie encore la veille, quand je montai sur la brèche de la Bastille rendue, et qu'on y arbora le pavillon des gardes et des milices bourgeoises. Là étaient la plupart des zélés patriotes. Nous nous embrassions, nous baisions les mains des gardes-françaises en pleurant de joie et d'ivresse.

Votre fils, DESMOULINS.

1. Target (1733-1806), avocat de Paris, député aux États généraux, refusa plus tard de défendre Louis XVI.

2. Qui devint la place de la Révolution, puis de la Concorde.

3. La Fayette y fit ajouter le blanc, couleur du roi. Le bleu et le rouge n'avaient pas été pris pour le sens symbolique que leur prête l'imagination de Desmoulins. C'étaient les couleurs de la ville de Paris, et aussi celles de la maison d'Orléans.

P. S. Hier à l'Hôtel de Ville, les cent-cinquante députés et les électeurs ont proclamé la paix. Le marquis de Lafayette est nommé général des seize légions des milices de Paris, les gardes-françaises et les gardes-suisses sont déclarées troupes nationales et désormais à la solde de la nation, aussi bien que les deux premières de nos seize légions.

M. Bailly[1] est nommé Maire de Paris. En ce moment on rase la Bastille; M. Necker est rappelé; les nouveaux ministres ont remercié ou sont remerciés; Foulon[2] est mort de peur; l'abbé Roy est pendu; le gouverneur et le sous-gouverneur de la Bastille et le prévôt des marchands sont décapités; cinq voleurs ont été accrochés au réverbère; une centaine d'hommes ont été tués à la Bastille de part et d'autres. On remarque la clôture des spectacles depuis dimanche, chose inouïe!

---

2. — UN CONDAMNÉ A MORT SOUS LA TERREUR

À SA FEMME[3].

Copie de ma lettre qui ne te sera peut-être point parvenue.

Duodi germinal, 11 *décadi*, 5 *heures du matin* (1er avril 1794).

Le sommeil bienfaisant a suspendu mes maux : on n'a pas le sentiment de sa captivité, on est libre quand on dort. Le ciel a eu pitié de moi. Il n'y a qu'un moment, je te

1. Sylvain Bailly (1736-1793), astronome, député de Paris aux États généraux, président de l'Assemblée nationale, perdit sa popularité en 1791, quand il eut dissipé les attroupements séditieux du Champ de Mars, qui demandaient la déchéance du roi. Il fut guillotiné en 1793.

2. Foulon, né vers 1715, intendant des armées, puis intendant des finances, avait été nommé contrôleur général à la place de Necker renvoyé le 12 juillet. Il fut pendu à une lanterne le 22 juillet dans la rue de la Verrerie, et sa tête promenée par les rues en triomphe. Rien ne justifiait son impopularité : il ne fut haï que parce qu'on aimait alors Necker.

3. Lucile Duplessis, fille du premier commis des finances, fut guillotinée huit jours après son mari. Elle avait 22 ans.

voyais en songe, je vous embrassais tour à tour, toi, Horace[1] et Daronne[2], qui était à la maison; mais notre petit avait perdu un œil où je voyais comme une taie : ma douleur de cet accident m'a réveillé. Je me suis retrouvé dans un cachot : il faisait un peu de jour. Ne pouvant plus te voir, ô ma Lolote, et vous entendre; car toi et ta mère vous me parliez, et Horace ne pensant point à son mal disait : papa, papa (ah! les cruels qui m'arrachent le plaisir d'entendre ces mots, et de te rendre heureuse, ce qui faisait toute mon ambition et ma seule conspiration), je me suis levé au moins pour te parler et t'écrire. Mais ouvrant ma fenêtre[3], la pensée de ma solitude, les affreux barreaux, les verrous qui me séparent de toi ont vaincu toute ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes ou plutôt j'ai sangloté en criant dans mon tombeau : Lucile ! Lucile ! ô ma chère Lucile ! où est ta tête qui se frottait contre ton pauvre Lou en rentrant, où sont tes bras qui me serraient? Hier, oh hier! quels adieux! C'est à ce moment de notre séparation[4] que j'ai senti mon âme passer en toi, et me quitter, le coup fatal ne peut pas la séparer plus de son corps. Hier j'ai eu un nouveau moment de douleur bien violent, et j'ai senti mon cœur se fendre quand j'ai aperçu ta mère dans le jardin.

Un mouvement machinal m'a jeté à genoux contre les barreaux, j'ai joint les mains comme si j'avais imploré sa pitié; d'elle qui, j'en suis bien sûr, gémit sans cesse dans ton sein. J'ai vu hier sa douleur à son mouchoir et à son voile qu'elle a baissé, ne pouvant tenir à la douleur du spectacle de ma prison. Quand vous viendrez, qu'elle s'assoie un peu plus près avec toi, que je vous voie mieux, il n'y a pas de danger, à ce qu'il me semble. Ma lunette

1. Son fils, qui était né le 6 juillet 1792.

2. Il appelait ainsi familièrement sa belle-mère.

3. C. Desmoulins était à la prison du Luxembourg.

4. Il avait combattu le régime de la Terreur. « Je ne saurais m'empêcher de penser sans cesse, écrivait-il à son père, que ces hommes qu'on tue par milliers, ont des enfants, ont aussi leurs pères. »

n'est pas bien bonne; je voudrais que tu m'achetasses de ces lunettes comme j'en avais une paire, non pas d'argent, mais d'acier, qui ont deux branches qui s'attachent à la tête. Tu demanderais du numéro 15; le marchand sait ce que cela veut dire; mais surtout, je t'en conjure, Lolotte, par nos amours éternelles, envoie-moi ton portrait; que ton peintre ait compassion de moi, qui ne souffre que pour avoir eu trop compassion des autres, qu'il te donne deux séances par jour. Dans l'horreur de ma prison, ce sera pour moi une fête, un jour d'ivresse et de ravissement, celui où je recevrai ce portrait. En attendant envoie-moi de tes cheveux; que je les mette contre mon cœur.

Maintenant que je te transcris cette lettre de peur que l'autre ne te parvienne[1], je les ai, ces cheveux, je les baise, je les attacherai à ma main, celle que je t'ai donnée quand je fus si heureux, je veux les emporter dans le tombeau, je suis bien sûr que la mort même ne les fera pas quitter.

Ma chère Lucile! me voilà revenu au temps de nos premières amours, où on m'intéressait par cela seul qu'on sortait de chez toi. Hier, quand le citoyen qui t'a porté ma lettre fut revenu : « Eh bien, vous l'avez vue? » lui dis-je, comme je le disais autrefois à cet abbé Land[2]... et je me surprenais à le regarder comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute sa personne quelque chose de toi. C'est une âme charitable, puisqu'il t'a remis ma lettre sans ratures. Je le verrai, à ce qu'il paraît, deux fois par jour, le matin et le soir. Ce messager de mes douleurs me devient aussi cher que l'aurait été autrefois le messager de mes plaisirs. (Je ne l'ai vu que le premier jour, et son absence, le lendemain, a été le premier avis de ma condamnation.)

J'ai découvert une fente à mon appartement; j'ai appliqué mon oreille, j'ai entendu gémir[3]; j'ai hasardé quelques paroles, j'ai entendu la voix d'un malade qui souffrait; il

1. Il veut dire : *de peur que l'autre ne te parvienne point.* Tout ce qui précède avait déjà été envoyé à Lucile.

2. On ne sait quel est le nom qui est ainsi abrégé.

3. Que de situations romanesques furent alors des réalités!

m'a demandé mon nom. Je le lui ai dit : « O mon Dieu ! s'est-il écrié en retombant sur son lit, je suis Fabre d'Églantine[1]. Mais toi ici ? la contre-révolution est donc faite ? » Nous n'osons cependant nous parler, de peur que la haine ne nous envie cette faible consolation, et que, si on venait à nous entendre, nous ne fussions séparés et resserrés plus étroitement.

Chère amie ! tu n'imagines pas ce que c'est que d'être au secret sans savoir pour quelle raison, sans avoir été interrogé, sans recevoir un seul journal ! C'est vivre et être mort tout ensemble, c'est n'exister que pour sentir qu'on est dans le cercueil ! On dit que l'innocence est calme et courageuse. Ah ! ma chère Lucile ! cela serait vrai si on était Dieu !... Bien souvent mon innocence est faible comme comme celle d'un mari, comme celle d'un père, comme celle d'un fils. Si c'était Pitt ou Cobourg[2] qui me traitassent si durement ! Mais être frappé par le fer de mes collègues insensés ou lâches ! mais Robespierre[3] signant l'ordre de mon cachot, mais la république, après tout ce que j'ai fait pour elle ! C'est là le prix que je reçois de tant de sacrifices et de vertus civiques ! En rentrant au Luxembourg, j'ai vu Hérault[4], Simioud, Ferroux, Chaumette, Antonelle, une foule de gens de ma connaissance ; ils sont moins malheureux : aucun n'est au secret. C'est moi, dévoué depuis cinq

1. Fabre d'Églantine (1755-1794), l'auteur de *Philinte de Molière*, membre de la Commune de Paris et de la Convention, fut un fougueux révolutionnaire. Le jour où il se modéra, il passa pour vendu. Il fut exécuté le 5 avril 1794, le même jour que Danton et Desmoulins.

2. William Pitt (1759-1806), le grand ministre anglais, et le prince de Saxe-Cobourg (1737-1815), qui commandait l'armée autrichienne dans la première coalition, étaient ordinairement associés en ce temps-là dans la haine et la malédiction publiques.

3. Robespierre avait été son camarade de collège, à Louis-le-Grand.

4. Hérault de Séchelles (1760-1794), ami de Danton, membre du comité du Salut public. — Chaumette (1763-1794), procureur syndic de la Commune, ami d'Hébert, inventeur des fêtes de la déesse Raison. — Le marquis d'Antonelli (1747-1817), né à Arles, chef du jury révolutionnaire, provoqua les condamnations de la reine et des Girondins.

ans à tant de haines et de périls pour la république, moi qui ai conservé ma pauvreté au milieu de la révolution, moi qui n'ai de pardon à demander qu'à toi seule au monde, ma chère Lucile, et à qui tu l'as accordé, parce que tu sais que mon cœur, malgré ses faiblesses, n'était pas indigne de toi; c'est moi, que des hommes qui se disaient mes amis, qui se disent républicains, jettent dans un cachot, au secret, comme si j'étais conspirateur! Socrate but la ciguë, mais au moins il voyait dans sa prison ses amis et sa femme. Combien il est plus dur d'être séparé de toi! Le plus grand criminel serait trop puni s'il était arraché à une Lucile autrement que par la mort, qui ne fait sentir au moins qu'un moment la douleur d'une telle séparation; mais un coupable n'aurait pas été ton mari, et tu ne m'as aimé que parce que je ne respirais que pour le bonheur de mes concitoyens....

Dans ce moment les commissaires du tribunal révolutionnaire viennent de m'interroger. Ils m'ont fait cette question : si j'avais conspiré contre la république[1]. Quelle dérision! et peut-on ainsi insulter au républicanisme le plus pur! Je vois le sort qui m'attend. Adieu, ma Lucile, ma chère Lolotte, mon Lou; dis adieu à mon père, écris-lui, tu vois en moi un exemple de la barbarie et de l'ingratitude des hommes. Tu vois que mes craintes étaient fondées, que mes pressentimens furent toujours vrais. Mes derniers momens ne te déshonoreront point. J'étais né pour te rendre heureux, pour nous composer, avec ta mère et mon père, et quelques hommes selon notre cœur, un Otaïti[2]. J'ai fait des songes de l'abbé de Saint-Pierre. J'avais rêvé une république que tout le monde eût adorée,

1. Depuis un an, l'enthousiasme révolutionnaire de C. Desmoulins était bien tombé. Je suis tenté, écrivait-il à son père le 10 août 1793, « d'aller me faire tuer en Vendée ou aux frontières pour me délivrer du spectacle de tant de maux et d'une révolution qui ne me paraît pas avoir ramené le sens commun dans le conseil de ceux qui gouvernent la république, et dans laquelle je ne vois guère que l'ambition à la place de l'ambition, et la cupidité à la place de la cupidité. »

2. Cette île était regardée au XVIIIe s. comme un paradis terrestre.

je ne pouvais penser que les hommes fussent si injustes et si féroces. Comment croire que quelques plaisanteries, dans mes écrits[1], contre des collègues qui m'avaient provoqué, effaceraient le souvenir de tant de services! Je ne me dissimule point que je meurs victime de ces plaisanteries et de mon amitié pour le malheureux Danton. Je remercie mes assassins de me faire mourir avec lui et Philippeaux; puisque mes collègues, mes amis, toute la Montagne, qui, à quelques membres près, m'avaient encouragé, félicité, embrassé, pris la main pour me remercier, ont été assez lâches pour nous abandonner, eux qui m'avaient tant dit, et même ceux qui condamnaient mon journal, qu'il n'y avait personne qui pût me croire de bonne foi un conspirateur; puisque la liberté de la presse et des opinions n'a plus de défenseurs, nous périrons, les derniers des républicains, et il faudrait se percer de son épée, comme Caton si la guillotine n'était là.

Pardon, chère amie, ma véritable vie, que j'ai perdue du moment qu'on nous a séparés, je m'occupe trop de ma mémoire, je devrais bien plutôt m'occuper de te la faire oublier. Ma Lucile, ma Lolotte, mon bon Loulou, où est-il, ton bon camarade du nid? Ma poule à Cachan[2], je t'en conjure encore, ne reste point sur la branche, ne pousse point de gémissemens, ne m'appelle point par tes cris; ils me déchireraient au fond du tombeau, de cet affreux tombeau[3] qu'on me fait partager avec le sanguinaire Hébert-Rouvin[4], que j'ai empêché de consommer leur 2 septembre sur la Convention, qui m'en remercie si bien le lendemain.

1. Sa *Lettre au général* (Dillon) *en prison*, et son *Vieux Cordelier*.

2. En allant à Cachan, petit village au sud de Paris, où Mme Duplessis avait une maison de campagne, ils avaient remarqué une poule, qui, ayant perdu son coq, s'était réfugiée dans un arbre, s'agitait et criait.

3. *L'affreux tombeau :* voilà la vision qui hante C. Desmoulins et en tire cette longue lamentation.

4. Hébert (1715-1794), l'auteur de l'immonde *Père Duchêne*. — Il faut lire *les sanguinaires Hébert, Ronsin*. Ronsin (1752-1794) fut général de l'armée révolutionnaire en Vendée, incapable et cruel.

Vis pour mon Horace, parle-lui de moi, je ne le baiserai plus, il ne dira plus : *adi*, *adi*, il ne me rappellera plus par ses pleurs quand j'allais[1] à la Convention. Ah! ma chère Lucile, avais-je raison de te le dire tant de fois : Que ne suis-je avec toi dans une cabane, ignoré et pauvre?

Malgré mon supplice, je crois qu'il y a un Dieu. Mon sang effacera mes fautes, les faiblesses de l'humanité; et ce que j'ai eu de bon, mes vertus, mon amour de la patrie, sans doute ce Dieu le récompensera. Je te reverrai dans l'Élysée, ô Lucile, ô Annette[2]. Bon et sensible comme je l'étais, la mort qui me délivre de la vue de tant de crimes, est-elle un si grand malheur[3]? Adieu, Loulou; adieu, mon bon soutien; adieu, ma vie, mon âme, ma divinité sur la terre. Je te laisse de bons amis, tout ce qu'il y a d'hommes vertueux et humains. Adieu, Lucile, ma Lucile! ma chère Lucile! Adieu, Horace, Annette, Adèle[4]! dis adieu à ton père, au mien, à ma mère, à ma famille. Je vois, sens fuir devant moi le rivage de la vie, je vois encore Lucile, je la vois ma bien-aimée! Oui, te voilà! mes mains liées t'embrassent, mon cœur palpite encore pour toi, et ma tête séparée ouvre encore ses yeux mourans sur Lucile[5]

Ton CAMILLE.

19 germinal.

1. Incorrection.
2. C'est le prénom de sa belle-mère.
3. On sent qu'il se raisonne pour s'encourager.
4. Mlle Adèle Duplessis, sœur de sa femme.
5. Cet adieu déchirant fait penser aux vers du poète : « Ah! miseram Eurydicen! »

TABLE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.

AUTRES OUVRAGES
DE
M. G. LANSON

Principes de composition et de style : Conseils aux jeunes filles sur l'art d'écrire. 3e édit. 1 vol. in-16, cartonnage toile. . . . . 2 fr. 50

Conseils sur l'art d'écrire. Principes de composition et de style à l'usage des élèves des lycées et collèges et des candidats au baccalauréat. 6e édit. 1 vol. in-16, cartonnage toile. 2 fr. 50

Études pratiques de composition française, sujets préparés et commentés pour servir de complément aux *Principes de composition et de style* et aux *Conseils sur l'art d'écrire*. 5e édit. 1 vol. in-16, carton. toile. 2 fr. »

Choix de lettres du XVIIe siècle, publié avec une introduction, des notices et des notes. 8e édition. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Choix de lettres du XVIIIe siècle, publié avec une introduction, des notices et des notes. 6e édition. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr. 50

Racine : *Théâtre choisi*, contenant *Andromaque*, les *Plaideurs*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie* publié avec une introduction, une notice et des notes. 1 volume petit in-16, cartonné . . . . 3 fr. »

Chaque pièce séparément. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.

Boileau (collection des *Grands écrivains français*). 1 vol. in-16, broché . . . . 2 fr. »

Corneille (collection des *Grands écrivains français*). 1 vol. in-16, broché. . . . . 2 fr. »

Voltaire (collection des *Grands écrivains français*). 1 volume in-16, broché. . . . . 2 fr. »

Nivelle de la Chaussée et la Comédie larmoyante. 2e édition. 1 volume in-8o broché. . . . . . . 6 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

A. BOSSERT
Inspecteur général honoraire de l'Instruction publique.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE ALLEMANDE
DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

Un fort volume in-16 de 1120 pages, broché . . **5 fr. »**
Cartonné toile . . . . **5 fr. 50**

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

DU MÊME AUTEUR

La littérature allemande au moyen âge; 3e édition. Un volume in-16, broché . . . . 3 fr. 50

Gœthe et Schiller; 5e édit. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains; 4e édition. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

(Ouvrages couronnés par l'Académie française)

Essai sur la littérature allemande. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

La Légende chevaleresque de Tristan et Iseult, essai de littérature comparée. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Schopenhauer, l'homme et le philosophe. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

Histoire abrégée de la littérature allemande depuis les origines jusqu'en 1870, avec un choix de morceaux traduits, des notices et des analyses. Un volume in-16, cartonné toile . . . . 4 fr. »



